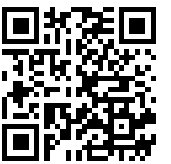
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 063700551

Digitized by Google

I 2 B

Library of

Princeton University.

Annie Rhodes Gulick
and
Alexander Reading Gulick
Memorial Fund

Digitized by Google

HOUSE OF ST. JOHN OF GOD.

LIBRARY

Index No. 520

Copy No. .....

Publication .....

Rebinding.....

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RELIGIOUS OF ST JOHN
STILLORGAN. DUBLIN

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE

Digitized by Google

GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, A PARIS

HISTOIRE
DE FRANCE

DEPUIS

LES ORIGINES GAULOISES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

A. GABOURD

20 vol. in-8° de 500 à 600 pages, avec Cartes géographiques

PRIX : 110 FRANCS

Nous n'avons plus à recommander ce grand ouvrage dont toute la presse a signalé les mérites et salué le succès. Ce dernier a de suite été tel qu'il a fallu réimprimer les premiers volumes et augmenter le tirage. La publication de l'*Histoire de France* est aujourd'hui terminée.

LISTE DES CARTES DRESSÉES POUR CETTE HISTOIRE

1. **Gaule avant la conquête romaine.**
2. **Gaule au moment de la grande invasion des Francs.**
3. **Empire de Charlemagne.**
4. **France et Europe occidentale après le partage de Verdun.**
5. **France féodale sous Philippe-Auguste.**
6. **France à l'avénement des Valois.**
7. **France sous Henri IV.**
8. **France sous Louis XIV.**
9. **France et Italie septentrionale en 1789.**
10. **France en 1813.**

Chacune de ces cartes, de 24 centimètres de largeur sur 31 de hauteur, est vendue séparément 50 centimes.

Digitized by Google

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE

OU

EXPOSÉ

Historique, dogmatique, moral, liturgique, apologétique, philosophique et social

DE LA RELIGION

DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS

PAR Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTAUBAN ET D'AQUILA,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-SYLVESTRE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LA RELIGION CATHOLIQUE DE ROME, ETC.

Jesus Christus heri et hodiè, ipse et in sæcula. — Hebr., XIII, 8.
« Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles. »
Deus charitas est. — I Joan., IV, 8.
« Dieu est charité. »

ONZIÈME ÉDITION

Revue et augmentée de notes sur la géologie, et d'une table générale des matières.

TOME SIXIÈME

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE,

1875

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, A PARIS

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DEPUIS JÉSUS-CHRIST JUSQU'AUX TEMPS ACTUELS
A L'USAGE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Par **L. JAUNAY**, professeur au petit séminaire de Paris.

Édition publiée avec l'autorisation de Mgr MABILE, évêque de Versailles, et approuvée par NN. SS. les Évêques de Vannes, de Châlons, de Nancy et de Toul.

1 vol. in-12, broché : 2 fr. 50. — Cart. : 2 fr. 75

Nous ne connaissons pas d'histoire de l'Église qui soit mieux adaptée à l'usage des *écoles* et des *familles*, comme l'indique son titre trop modeste, que cet intéressant abrégé. C'est un in-12 de 500 et quelques pages. Le caractère est net, large, assez fort, par conséquent facile et agréable à lire, les paragraphes sont courts et bien tranchés, les titres et les sommaires bien en lumière. Les synchronismes qui terminent chaque chapitre, sobres et clairs, s'impriment comme d'eux-mêmes dans la mémoire. La partie typographique est admirablement soignée.

Hâtons-nous de le dire. Le fond des choses n'est pas moins attrayant. Sous une forme simple et sans prétention, ce qui n'est pas un petit mérite, l'auteur témoigne, dans cet ouvrage, d'une érudition de bon aloi, d'un jugement théologique très-sûr, d'une admiration ardente, quoique contenue, pour l'ensemble aussi bien que pour les détails de ce grand monument de Dieu qui s'appelle l'Église catholique.

Ce qu'il y a de particulièrement ingénieux, dans ce résumé, c'est la division de toute l'histoire par siècles, soit dix-neuf chapitres, et de chaque siècle par tableaux, qui portent le nom ou d'un homme célèbre, ou d'une institution, ou d'une hérésie, ou d'un événement caractéristique. Une page ou deux suffisent au développement de chaque tableau ; quinze à vingt tableaux à la peinture physionomique de chaque siècle. Les faits sont ainsi groupés d'une façon intelligente, littéraire, j'allais dire artistique. C'est de la bonne, saine et sérieuse illustration. Sans tirer l'œil elle le satisfait, sans charger l'esprit elle l'instruit, sans enseigner la morale *ex professo* elle enrichit l'imagination et le cœur d'idées élevées, de sentiments généreux.

Approuvée par trois évêques, NN. SS. de Versailles, de Nancy, de Vannes, cette histoire offre toutes les garanties désirables au point de vue de la doctrine.

Ajoutons encore que l'auteur vient de recevoir une très-haute approbation, bien honorable pour lui, celle même de Sa Sainteté Pie IX qui lui envoie directement sa bénédiction apostolique.

Cette histoire de l'Église devrait trouver place dans toutes les familles, à côté de la vie des saints. Elle pourrait être aussi un utile manuel pour les aspirants et les aspirantes au Brevet de capacité pour l'instruction primaire.

Digitized by Google

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE

TROISIÈME PARTIE

XXIXe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : suite de la vie de saint Jean l'Aumônier ; son amour de la pauvreté ; histoire édifiante qu'il aimait à raconter ; son testament. — Celui de saint Perpétue. — Jugement de Dieu sur les Parthes. — La vraie Croix est rendue.

Restons encore en Égypte pour étudier le Vincent de Paul de l'Orient, que la Religion, toujours la même dans son esprit aussi bien que dans sa foi, fera revivre aux yeux de l'Occident mille ans plus tard. Le saint Patriarche d'Alexandrie pardonnait aussi facilement les injures qu'il donnait l'aumône : en voici une preuve. Son Église avait au marché public plusieurs places qui lui appartenaient et dont le loyer était employé au soulagement des pauvres. Un jour le sénateur Nicétas voulut disposer de ces places en faveur du trésor public : le Saint s'y opposa. Il s'ensuivit une grande contestation, et chacun se retira demeurant ferme dans ses sentiments.

Digitized by Google

Le Saint éprouva un extrême déplaisir de ce qui venait de se passer. C'est pourquoi il envoya sur le soir un archiprêtre, accompagné d'un clerc, porter de sa part au sénateur cette parole mémorable : *Le soleil est près de se coucher.* Nicétas ne l'eut pas plutôt entendue, qu'il rentra en lui-même. Fondant en larmes, il vint trouver le Saint, qui lui dit : Soyez le bien-venu, ô véritable enfant de l'Église, qui avez si promptement obéi à la voix de votre mère ! Ils se mirent ensuite à genoux l'un devant l'autre, s'embrassèrent et puis s'assirent.

Je vous assure, lui dit le Patriarche, que, si je n'avais reconnu que vous étiez extrêmement en colère, j'aurais été moi-même vous visiter, sachant que Notre-Seigneur allait lui-même par les villes, par les châteaux et par les maisons pour visiter les hommes. Je vous proteste, mon père, lui répondit Nicétas, que je n'écouterai jamais de ma vie les discours de ceux qui voudront m'engager dans des contestations.

Cependant la tendresse toute maternelle que le bon Patriarche avait pour les pauvres fut mise à une rude épreuve. Le Seigneur le permit, afin de faire éclater la résignation et la confiance de son serviteur. Parmi les grandes richesses de l'Église d'Alexandrie, étaient plusieurs vaisseaux qui allaient chaque année chercher des blés en Sicile. Or, ces vaisseaux, au nombre de treize, furent surpris par une violente tempête sur la mer Adriatique : chaque bâtiment était du port de dix mille boisseaux. On fut contraint de jeter à la mer toute la cargaison, composée non-seulement de blé, mais d'étoffes, d'argent, et d'autres objets d'une grande valeur. Les vaisseaux purent seuls échapper au naufrage. En arrivant à Alexandrie, les matelots et les pilotes s'enfuirent à l'église pour y chercher un refuge. Le

Digitized by Google

Saint, l'ayant appris, leur envoya un billet écrit de sa main et ainsi conçu : Mes frères, le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté ; ce qui lui a plu est arrivé, que son saint nom soit béni. Sortez, mes enfants, sans que cette perte vous trouble : il ne manquera pas de prendre soin de nous.

Presque la moitié de la ville vint voir le saint Patriarche et lui offrir des consolations; mais ce fut lui qui consola tout le monde en s'humiliant devant Dieu et mettant plus que jamais sa confiance en lui. Il ne fut pas trompé. Le Seigneur rendit bientôt à ce nouveau Job, plus de bien qu'il n'en avait perdu. Comme de coutume, tout fut employé au soulagement des pauvres, avec une charité encore plus grande qu'auparavant.

Prodigue envers ses frères, le Saint était dur et avare pour lui-même. Dans l'humble cellule qui lui servait de palais, il dormait sur un petit lit placé par terre, ayant pour tout ornement une méchante couverture. Un des principaux habitants d'Alexandrie vit un jour cette couverture en laine toute déchirée. Sur-le-champ il en envoya une qui coûtait trente-six pièces d'argent, et conjura le Patriarche de vouloir s'en servir pour l'amour de lui. Cédant à ses vives instances, le Saint la reçut et s'en servit durant une nuit. Mais il ne put fermer l'œil, et ceux qui couchaient près de sa cellule l'entendirent qui se disait à lui-même presque toute la nuit : « Qui croirait que l'humble Jean a sur son lit une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent, tandis que les frères de Jésus-Christ meurent de froid? Combien y en a-t-il qui n'ont sous eux que la moitié d'une natte de joncs et autant dessus, qui ne peuvent étendre les pieds, et dorment ainsi comme en un peloton, tremblants de froid ! Combien qui passent la nuit dans les montagnes,

Digitized by Google

sans pain et sans feu ! Combien, à l'heure qu'il est, n'y a-t-il pas de pauvres dans les rues d'Alexandrie qui ne savent où se retirer, et sont couchés sur le pavé, après avoir été tout percés de la pluie ! Combien y ena-t-il qui voudraient pouvoir tremper leur pain dans l'écume de la graisse que jettent mes domestiques ! Combien d'autres qui voudraient seulement sentir le vin qu'on répand dans ma cave ! Combien qui passent un mois entier et même deux sans goûter d'huile !

« Et toi, qui prétends jouir du bonheur éternel, tu bois du vin et tu manges de grands poissons, tu es bien logé et tu as encore maintenant cela de commun avec les méchants d'être chaudement et à ton aise, couvert d'une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent. Certes, en vivant dans un tel relâchement, tu ne dois pas espérer de jouir en l'autre monde des joies préparées aux Saints. Mais on te prononcera la même sentence qui a été prononcée à ce riche dont il est parlé dans l'Évangile : *Tu as été dans l'abondance durant ta vie, et les pauvres dans la misère : c'est pourquoi ils sont dans la joie et toi dans les tourments* [1]. Dieu soit béni ! Voici la première et la dernière nuit que l'humble Jean mettra sur lui cette couverture. N'est-il pas bien juste et ne sera-t-il pas bien agréable à Dieu, que cent quarante-quatre de ceux qui sont les frères de Notre-Seigneur aussi bien que toi, soient plutôt couverts que non pas toi seul, car on peut avec une pièce d'argent avoir quatre petites couvertures ? »

Le jour ne fut pas plutôt venu qu'il appela ses économes et les chargea de vendre au plus vite cette couverture. Elle lui avait tant pesé durant la nuit !... L'ordre fut exécuté.

[1] *Luc.*, xvi.

Digitized by Google

Mais, dans la journée, celui qui l'avait donnée au Saint la vit en vente. Il l'acheta et la lui renvoya une seconde fois. Le lendemain le Saint la fit remettre en vente. Le donateur l'acheta encore trente-six pièces d'argent et la rendit au Patriarche. En la recevant, le Saint dit avec un visage qui témoignait sa gratitude : « Nous verrons lequel des deux se lassera le premier. »

Or, cet homme était fort riche, et le bienheureux prélat tirait de lui peu à peu et avec douceur quantité de choses, disant agréablement qu'on peut, dans l'intention de le donner aux pauvres, dépouiller les riches sans commettre un péché, et leur ôter doucement jusqu'à leur chemise, principalement lorsqu'ils sont avares et n'ont pas de compassion pour leur prochain [1].

Où le Vincent de Paul de l'Orient puisait-il ce tendre amour pour les pauvres? à la même source que le trouvait mille ans plus tard le Vincent de Paul de l'Occident, c'est-à-dire dans le cœur sacré du Sauveur, devenu pauvre pour nous enrichir. De plus, le saint Patriarche avait sans cesse devant les yeux un admirable trait de charité qu'il racontait souvent. Ce récit attendrissait son cœur, comme j'espère qu'il attendrira le vôtre.

« Lorsque j'étais en Chypre, disait-il, j'avais un serviteur très-fidèle et qui se conserva chaste jusqu'à la mort. Il me conta mot à mot ce que je vais vous rapporter. Pendant que j'étais en Afrique, me dit-il, je demeurais chez un receveur des droits de l'empereur extrêmement riche, mais sans compassion pour les affligés. Un jour d'hiver plusieurs pauvres, s'étant mis au soleil pour se chauffer, commencèrent à dire du bien des maisons qui leur faisaient l'au-

[1] Ce n'est pas du communisme, mais de la charité ; le communisme prend, la charité demande.

Digitized by Google

mône, et à prier Dieu pour elles. Ensuite ils blâmèrent l'avarice de ceux qui ne leur donnaient rien. Un d'entre eux ayant nommé l'officier que je servais, ils se demandèrent les uns aux autres s'il leur avait fait quelque charité, et il ne s'en trouva pas un seul qui eût jamais reçu de lui la moindre aumône.

« Sur quoi il y en eut un qui dit: Que me donnerez-vous si, aujourd'hui même, je tire quelque chose de cet avare ? Ils convinrent de leur gageure. Aussitôt il alla se mettre auprès de la porte de mon maître, pour l'attendre lorsqu'il viendrait. Dieu permit que mon maître rentrât chez lui en même temps qu'une bête, chargée de pains pour la provision, revenait de chez le boulanger : le pauvre lui demanda l'aumône. Mon maître fut tellement en colère de ses importunités, que, ne trouvant point de pierres, il prit un pain et le lui jeta à la tête. Le pauvre le ramassa et courut le montrer à ses compagnons, pour leur faire voir qu'il avait reçu quelque chose de sa main.

« Deux jours après, le receveur tomba malade. Il vit en songe qu'on lui demandait compte de toutes ses actions et qu'elles étaient toutes pesées dans une balance. Il voyait devant lui, d'un côté, une troupe d'hommes noirs extrêmement hideux ; et, de l'autre, une troupe de femmes vêtues de blanc dont le regard était terrible. Ces dernières ne pouvaient trouver dans sa vie aucune bonne action, pour la mettre dans un bassin de la balance, tandis que ces hommes noirs avaient chargé l'autre de toutes les mauvaises actions qu'il avait faites. Les personnes vêtues de blanc se disaient tristement : Nous ne trouverons donc rien de bon? Enfin, une d'entre elles dit : Je ne vois rien, si ce n'est un pain qu'il donna il y a deux jours à Jésus-Christ, mais contre son gré. Elles mirent aussitôt ce pain dans la balance,

Digitized by Google

qui pesa moins de l'autre côté. Puis elles dirent au receveur : Ajoute à ce pain, car autrement tu ne saurais échapper à ces hommes noirs.

« Mon maître, s'étant éveillé, connut que cette vision ne lui avait rien représenté que de très-véritable, et il dit en pleurant : Hélas ! si un pain que j'ai jeté de colère m'a été si avantageux, de combien de maux se délivre celui qui donne de bon cœur son bien aux pauvres ? Depuis ce moment, il devint si charitable qu'il n'épargna pas même son propre corps. Car une fois que, selon sa coutume, il allait dès la pointe du jour au bureau, il rencontra un matelot qui s'était sauvé tout nu d'un naufrage et qui se jeta à ses pieds en le suppliant de l'assister. Mon maître ôta son manteau, qui était ce qu'il avait de meilleur sur lui, et le lui donna. Ce pauvre, n'osant porter ce vêtement parce qu'il était beau, le donna à un fripier pour le vendre. A son retour, mon maître vit son manteau exposé en vente et fut touché d'un extrême déplaisir. Lorsqu'il fut rentré dans sa maison, il ne voulut point manger, mais s'enferma dans sa chambre où il s'assit, disant : Je n'ai pas été digne que ce pauvre se souvînt de moi.

« Comme il était dans cette douleur, il s'endormit et vit en songe un homme aussi éclatant que le soleil. Il portait une croix sur ses épaules et était vêtu du marteau que mon maître avait donné au matelot. Pierre, dit-il à mon maître, car c'est ainsi qu'il s'appelait, pourquoi pleures-tu ? Il répondit : Je pleure, Seigneur, de ce que ceux à qui je fais part des biens que vous m'avez donnés, tiennent à honte de les avoir reçus. Alors celui qui lui apparaissait lui dit en lui montrant ce manteau : Le reconnais-tu bien ? Je m'en suis servi depuis que tu me l'as donné et je t'en remercie ; car j'étais transi de froid, et tu

Digitized by Google

m'as vêtu. Mon maître s'éveilla dans un merveilleux étonnement, et dit en admirant le bonheur des pauvres : Vive le Seigneur ! puisque Jésus-Christ réside en la personne des pauvres, je ne mourrai pas que je ne devienne comme l'un d'eux.

« En effet, il fit venir un esclave qu'il avait acheté, et qu'il employait à écrire : Je veux, lui dit-il, te confier un secret; mais si tu en parles à qui que ce soit, ou si tu manques d'exécuter ce que je t'ordonnerai, tu peux compter que je te vendrai aux barbares. Après lui avoir parlé de la sorte, il lui donna dix livres d'or et continua ainsi : Va-t'en acheter quelque marchandise, et puis prends-moi et me mène à Jérusalem, et là vends-moi à quelque Chrétien, et donne aux pauvres le prix que tu m'auras vendu. Cet homme refusant d'exécuter un tel commandement, il lui dit pour une seconde fois : Je te réponds que, si tu ne me vends, je te vendrai toi-même aux barbares, ainsi que je t'en ai déjà assuré. Le secrétaire se résolut donc à lui obéir.

« Arrivé à Jérusalem, il trouva un orfévre, son ami intime, et qui avait souffert de grandes pertes. Dans la conversation, le secrétaire lui dit : Je vous conseille, Zoïle, d'acheter un esclave que j'ai ; il est si bon et si sage qu'on le prendrait pour un sénateur. Surpris de voir qu'il eût un esclave, l'orfévre lui répondit : Je vous assure que je n'ai pas de quoi l'acheter. Empruntez, lui répliqua son ami, et, croyez-moi, achetez mon esclave, car il est très-bon, et Dieu vous bénira à cause de lui. Zoïle suivit ce conseil et l'acheta trente pièces d'argent, tout mal vêtu qu'il était. Le secrétaire, ayant ainsi laissé son maître, s'en alla à Constantinople, afin de conserver le secret qu'il lui avait tant recommandé, et de distribuer aux

Digitized by Google

pauvres l'argent de cette vente sans en retenir aucune chose.

« Pierre, de son côté, s'employait à des occupations fort nouvelles pour lui : il faisait quelquefois la cuisine de son maître, et d'autres fois il lavait ses habits. Il mortifiait aussi son corps par de très-grands jeûnes. Zoïle, qui voyait prospérer sa famille au delà de tout ce qu'il eût osé espérer, avait de la vénération pour l'incroyable vertu et l'extrême humilité de Pierre. Un jour il lui dit : Je veux vous affranchir, afin que vous viviez désormais avec moi comme mon frère. Mais Pierre refusa de recevoir cette grâce.

« Son maître avait aussi remarqué qu'il souffrait avec patience d'être injurié et frappé par les autres esclaves, qui le tenaient pour insensé et ne l'appelaient point autrement. Lorsqu'ils le traitaient de la sorte, et qu'il s'endormait tout accablé de douleur, celui qui lui était apparu en Afrique se présentait en songe à ses yeux, revêtu de ce même manteau, et tenant en sa main ces trente pièces d'argent, le prix de sa liberté, et lui disait : Pierre, mon frère, j'ai reçu l'argent pour lequel tu as été vendu. Ne t'afflige donc point, mais aie patience jusqu'à ce que tu sois reconnu pour tel que tu es.

« Peu de temps après, quelques orfévres d'Afrique, qui venaient visiter les saints lieux, furent priés à dîner par son maître. Pierre, en les servant à table, les reconnut, et eux, en le considérant, s'entre-disaient à l'oreille : Que cet homme ressemble au seigneur Pierre, le receveur des finances ! Le noble esclave, qui s'en aperçut, se cachait le visage le mieux qu'il pouvait. Cette précaution ne les empêcha pas de dire à Zoïle : Certes, vous êtes bien heureux ; car, si nous ne nous trompons, vous avez à votre

Digitized by Google

service une personne publique. Et, comme ils ne savaient pas que ce travail de la cuisine et ses jeûnes lui avaient fort changé le visage, ils le regardèrent encore fort longtemps et fort attentivement, et enfin l'un d'eux dit : C'est assurément le seigneur Pierre. Je vais me lever et l'embrasser. L'empereur est désolé de ce qu'il est absent depuis si longtemps, sans qu'on ait su de ses nouvelles.

« Pierre, qui était sorti, ayant entendu ces paroles, laissa le plat qu'il portait, et, au lieu d'entrer dans la chambre, courut à la porte de la rue. Celui qui en avait la clef était sourd-muet de naissance, et n'entendait que par signes. Le serviteur de Dieu, qui avait hâte de sortir, lui dit : Je te commande au nom de Jésus-Christ. Ce sourd-muet entendit aussitôt et répondit : Oui, Seigneur. — Ouvre-moi la porte, ajouta Pierre. — Oui, Seigneur, répondit cet homme pour la seconde fois. Et aussitôt il se leva et la lui ouvrit. Pierre avait à peine franchi le seuil que ce pauvre homme, transporté de joie de ce qu'il entendait et parlait, se mit à crier : Seigneur, Seigneur ! Tous ceux du logis furent épouvantés de l'entendre parler.

« Il continua en disant : Celui qui faisait la cuisine est sorti toujours courant; mais ce n'est pas un coupable fugitif, c'est au contraire un grand serviteur de Dieu ; car, lorsqu'il m'a dit : Je te commande au nom du Seigneur, j'ai vu sortir de sa bouche une flamme qui m'est venue toucher les oreilles, et en ce même moment j'ai entendu et j'ai parlé. Ce miracle les ayant tous remplis d'une extrême joie, ils coururent pour trouver Pierre, mais il avait disparu sans retour. Toute cette maison et le maître même firent ensuite pénitence d'avoir traité Pierre avec mépris, et principalement ceux qui le nommaient insensé. »

Digitized by Google

Ce trait de charité, si propre à enflammer notre cœur, comme il enflammait celui de saint Jean l'Aumônier, a été reproduit souvent dans les premiers siècles, comme nous l'avons montré en parlant des mœurs de nos pères dans la foi. Sommes-nous héritiers de cette admirable charité? Qu'avons-nous fait de cet héritage qu'ils nous ont légué? Que sont nos œuvres en comparaison des leurs? Graves questions, qu'il faut nous adresser quelquefois en présence de Dieu, de notre conscience et du jugement.

Cependant l'illustre Patriarche d'Alexandrie, étant parvenu à une grande vieillesse, se retira dans l'île de Chypre, où il était né. Il y termina cette vie de charité par un trait qui peint son cœur tout entier. A peine fut-il arrivé au lieu de sa naissance, qu'il se fit apporter du papier et une plume et dicta son testament en ces termes : « Jean, qui ne suis par moi-même qu'un pauvre pécheur, mais qui ai été affranchi du péché et rendu libre par la grâce qu'il a plu à Dieu de me faire en m'élevant à la dignité du sacerdoce, je remercie très-humblement le Seigneur d'avoir exaucé la prière que je lui en ai faite, de n'avoir à la mort pour tout bien qu'une seule pièce de monnaie. Je le remercie encore de ce qu'ayant été élevé à la dignité de patriarche de la sainte Église d'Alexandrie, où des sommes presque infinies m'ont passé entre les mains, il m'a fait la grâce de reconnaître que toutes ces choses lui appartiennent, et de lui donner ce qui était déjà à lui ; et d'autant que cette seule pièce de monnaie que j'ai encore ne vous appartient pas moins, ô mon Dieu! que tout le reste, je vous la donne en la donnant aux pauvres. »

Tel fut le testament de ce grand homme. A peine il eut écrit qu'il remit sa belle âme au Dieu de la charité.

Digitized by Google

Ce testament nous en rappelle un autre non moins propre à faire connaître le changement prodigieux, que le Christianisme avait opéré dans les esprits et dans les cœurs. Qu'on parcoure toute l'antiquité profane, jamais on n'y trouvera rien qui approche de ces deux pièces, monuments éternels de gloire pour la Religion qui les inspira. Ce second testament, dont nous avons à parler, est celui de saint Perpétue, évêque de Tours, qui vivait au cinquième siècle. Le voici :

« Au nom de Jésus-Christ, ainsi soit-il. Moi, Perpétue, pécheur, Prêtre de l'église de Tours, n'ai pas voulu mourir sans avoir fait connaître mes dernières volontés. O vous donc, qui êtes mes entrailles, mes frères bien-aimés, ma couronne, ma joie, *mes seigneurs,* mes enfants ! ô vous, pauvres de Jésus-Christ, qui êtes dans l'indigence, qui mendiez votre pain, malades, veuves et orphelins ! je déclare vous nommer et vous instituer mes héritiers. A l'exception des dettes que j'ai remises à mes créanciers et de ce que j'ai donné à mon église, je vous lègue et vous donne tout ce que je possède en terres, en pâturages, en prairies, en bois, en vignes, en maisons, en jardins, en rivières, en moulins, en or, en argent, en habits et en toute autre chose. Je veux qu'aussitôt après ma mort tous ces biens soient vendus, et que la somme provenant de la vente soit divisée en trois parties, deux desquelles seront distribuées aux hommes pauvres, à la discrétion du Prêtre Agrarius et du comte Agilon ; la troisième sera remise à la vierge Dadolène, pour être distribuée aux veuves et aux pauvres femmes[1]. » *Signé :* PERPÉTUE, *Évêque de Tours.*

[1] Comme la tradition de la foi, la tradition de la charité s'est conservée, elle se conserve encore parmi les vrais Chrétiens. Nous pourrions en citer

Digitized by Google

Après avoir fait connaître le saint Patriarche d'Alexandrie, que la Providence suscita pour secourir les Églises et les habitants de la Palestine et de la Syrie ravagées par les Perses, il est temps de montrer cette même Providence se manifestant avec non moins d'éclat dans le châtiment de ce peuple rebelle.

Comme l'empire romain, l'antique monarchie des Perses avait repoussé le flambeau de l'Évangile, elle s'était même baignée, durant de longues années, dans le sang des martyrs. Pour combler la mesure de ses iniquités, nous avons vu qu'elle avait porté ses mains sacriléges sur la croix du Sauveur, véritable arche de la nouvelle alliance.

Or, vous savez ce qu'il en coûta aux Philistins pour avoir touché à l'Arche antique et l'avoir voulu garder

mille témoignages; un seul suffira. Tout le monde sait que le vertueux Monseigneur d'Aviau, archevêque de Bordeaux *, avait l'habitude de donner aux pauvres tout ce qu'il possédait, de telle sorte qu'il se refusait à lui-même les choses les plus nécessaires. Or, depuis longtemps son valet de chambre le pressait de remonter un peu sa garde-robe : « Monseigneur n'a plus de culotte à mettre! répétait-il tous les jours. — Que veux-tu, mon ami? répondait le saint Archevêque, j'ai mes pauvres qui ont besoin de pain; nous verrons cela plus tard. » Enfin, las de ne rien obtenir, le valet de chambre fit part de l'*entêtement* de Monseigneur à une pieuse et charitable femme que nous pourrions nommer, car tous les pauvres de Bordeaux la nomment dans leurs prières. Celle-ci alla trouver le digne Prélat et lui dit : « Monseigneur, je connais un pauvre malheureux qui est bien à plaindre; il n'a pas de culotte, et, si vous pouviez venir à son secours, vous lui rendriez un grand service. — Comment! il n'a pas de culotte? s'écria vivement le bon Archevêque; mais cela n'est pas décent! Remettez bien vite cet argent à votre protégé, et qu'il soit vêtu. »

Quelques jours après, le valet de chambre de Monseigneur apportait à son maître une belle culotte de velours toute neuve. Le digne Prélat voulut se fâcher. « Qu'est-ce que cela veut dire? Je vous avais défendu de rien faire pour moi. — Mais c'est Monseigneur lui-même... — Comment? — Oui; ce pauvre pour lequel madame C... L... est venue intercéder... — Eh bien? — Monseigneur, ce pauvre, c'était vous. »

* Mort en 1827

Digitized by Google

parmi eux. Des châtiments plus grands devaient frapper les ravisseurs de la vraie Croix. Voici en effet qu'une ruine totale va punir cet enlèvement sacrilége et venger la mort de tant de milliers de martyrs, sanctionner par un terrible exemple cette grande loi que tous les empires sont créés et mis au monde pour contribuer à la gloire de Jésus-Christ, et répéter à tous les siècles que nul peuple ne dit jamais impunément à l'Agneau dominateur du monde : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous* [1].

Le premier coup mortel porté à l'empire des Perses fut la célèbre victoire, que l'empereur Héraclius gagna sur leur roi Chosroès, le même qui avait pris Jérusalem et enlevé la vraie Croix. Le monarque vaincu prit la fuite, et, après huit jours de chemin, il passa la nuit dans une pauvre chaumière, où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant. Réduit à une si grande extrémité et attaqué d'une violente dyssenterie, il désigna pour son successeur un de ses fils qu'il chérissait, au préjudice de son aîné. Celui-ci se révolta contre son père, le fit arrêter et mourir de faim dans une prison, et s'empara du royaume. Le nouveau roi de Perse proposa un accommodement à Héraclius. Il lui renvoya tous les Chrétiens qui étaient captifs en Perse, entre autres le Patriarche de Jérusalem, Zacharie, avec la sainte Croix enlevée quatorze ans auparavant.

Durant tout ce temps-là, elle était restée dans son

[1] L'empire des Parthes est le seul que les Romains ne purent jamais subjuguer. La Parthie avait toujours été soumise aux Perses, lorsque, vers l'an 256 avant Jésus-Christ, Arsace, jeune homme plein de courage, la fit révolter et en fit un empire redoutable, dont il devint le premier roi. Ses successeurs furent appelés *Arsacides*. Leur empire se soutint avec gloire jusqu'à Artabanes. Ce prince fut tué par Artaxerxès, qui rétablit l'empire des Perses en 226 après Jésus-Christ. La Parthie et la Perse réunies formèrent dès lors le second empire des Parthes et des Perses. Il finit en 632, dans la personne de Isdegerde, tué par Omar, lieutenant de Mahomet.

Digitized by Google

étui, sans que les Perses rompissent le sceau, reconnu intact par le Patriarche lui-même. Elle fut remise entre ses mains, au même état où elle était quand elle fut prise. Tout le monde admira la protection de Dieu sur cette précieuse relique. L'empereur rentra dans Constantinople avec tout l'appareil du triomphe. Monté sur un char attelé de quatre éléphants, il faisait porter devant lui la sainte Croix comme le plus glorieux trophée de ses victoires. Aux premiers jours du printemps, il vint lui-même à Jérusalem, afin de rendre grâces à Dieu de son succès, et replacer la sainte Croix dans l'Église de la Résurrection. Monarque vraiment chrétien, il voulut marcher sur les traces du Sauveur, et porter lui-même la Croix sur ses épaules jusqu'au sommet du Calvaire. Ce fut pour tous les Chrétiens une fête solennelle, et l'Église en célèbre encore la mémoire le 14 septembre[1]. Nous en parlerons plus en détail dans la quatrième partie du Catéchisme.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie des grands miracles de protection que vous n'avez cessé d'opérer en faveur de votre Église; faites-nous la grâce d'aimer les pauvres comme saint Jean l'Aumônier, et de respecter votre sainte Croix comme les pieux Chrétiens de Jérusalem.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne passerai jamais devant une église sans faire le signe de la croix.*

[1] Voyez Fleury, l. XXXVII, p. 330.

Digitized by Google

XXXe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIe ET VIIIe SIÈCLE).

Jugement de Dieu sur l'empire des Perses (suite) : Mahomet, sa mission, son caractère, sa doctrine. — Ravages des Musulmans en Afrique. — L'Église attaquée : Monothélisme. — Défendue : saint Sophrone ; concile général de Constantinople. — Consolée et propagée : conversion de la Frise et de la Hollande ; saint Willibrod.

Afin qu'on rende à lui seul la gloire du succès, Dieu se sert toujours de ce qu'il y a de plus faible pour opérer les plus grandes choses. Il veut que les hommes sachent bien que c'est lui qui récompense comme c'est lui qui châtie, de peur qu'ils ne méconnaissent la main invisible qui tient les rênes des empires, qui les élève ou qui les abaisse suivant leurs vertus ou leurs crimes. Jamais cette vérité ne fut plus sensible que dans l'événement que nous allons raconter. Le formidable empire des Perses ou des Parthes, la terreur des Romains, est condamné à périr. Quelle puissance sera chargée d'exécuter l'arrêt de la Justice divine ? Un homme obscur et ignorant, dont le berceau est perdu dans les sables de l'Arabie ; je viens de nommer Mahomet.

Cet Attila de l'Orient, envoyé de Dieu pour châtier les peuples coupables d'ingratitude et de révolte contre l'Agneau dominateur du monde, naquit dans les déserts de l'Arabie Pétrée, en 570. Son père était Païen, et sa mère Juive. Il perdit l'un et l'autre étant encore fort jeune et fut élevé par un oncle qui le mit dans le commerce à l'âge de vingt ans. Mahomet s'engagea dans les caravanes qui

Digitized by Google

faisaient le commerce de la Mecque à Damas. De retour à la Mecque, il épousa une riche veuve dont il était le facteur. Celle-ci lui fit donation de tous ses biens, qui étaient très-considérables. Parvenu à un état dont il n'aurait jamais osé se flatter, Mahomet résolut de devenir le chef de sa nation. Il jugea qu'il fallait pour cela tirer parti de l'ignorante crédulité des Arabes : rien ne lui manquait pour en venir à bout.

Pour peu qu'on ait lu son histoire et consulté son Alcoran, on voit que cet homme était naturellement rusé, fourbe, hypocrite, vindicatif, ambitieux, violent; qu'un crime ne lui coûtait rien pour satisfaire ses passions. Ses sectateurs mêmes n'osent en disconvenir. La seule excuse qu'ils donnent est de dire qu'en tout cela Mahomet était inspiré de Dieu, comme si Dieu inspirait des crimes!

A l'âge de quarante ans, l'imposteur commença à se donner comme prophète. Se disant inspiré de Dieu, sans en fournir aucune preuve, il inventa une religion nouvelle, qui était un mélange de Judaïsme, et de Christianisme, auxquels il ajouta quelques erreurs particulières aux habitants de l'Arabie. Il composa son *Alcoran*. Ce mot veut dire *la Lecture*, comme nous disons l'Écriture; c'est l'Évangile des Mahométans. Mahomet, qui ne savait ni lire ni écrire, le fit rédiger par un autre.

Pour apprécier le Mahométisme, il faut le considérer dans son dogme, dans sa morale, dans ses lois, dans ses effets, dans son établissement.

1° *Dans son dogme.* Voici les principaux articles de son symbole : Il n'y a qu'un seul Dieu, mais sans distinction de personnes; Mahomet est son prophète. Les hommes sont nécessairement prédestinés au Ciel ou à l'Enfer : dogme qui anéantit la liberté de l'homme et fait Dieu auteur du péché.

Digitized by Google

Après la mort, il y a un jugement particulier; à la fin du monde, il y aura un jugement universel, où les seuls Mahométans seront sauvés. Les méchants traverseront le *Poul-Serro*, pont aigu, et seront précipités dans l'Enfer : les bons iront dans le Paradis, qui est un jardin délicieux arrosé de plusieurs fleuves, où les bons jouissent de toutes sortes de voluptés sensuelles.

Il ne faut pas croire que tous ces points de doctrine, bons ou mauvais, soient clairement exposés dans l'Alcoran ; ils y sont noyés dans un fatras d'erreurs, de fables, de puérilités et d'absurdités. Tout Musulman est obligé de croire toutes ces billevesées, comme autant de révélations sorties immédiatement de la bouche de Dieu même. Mahomet commence l'Alcoran par déclarer que ce livre n'admet point de doute, et qu'une punition terrible attend tous ceux qui n'y croient pas.

2° *Dans sa morale.* La morale de cet imposteur est encore plus mauvaise que ses dogmes. Elle prescrit avec la plus grande sévérité, des rites et des actions extérieures, telles que les ablutions avant la prière, l'abstinence du vin et de la chair de porc, la circoncision, le jeûne du mois Ramadan, la sanctification du vendredi entre les jours de la semaine, la prière cinq fois par jour et le voyage de la Mecque une fois dans la vie. Quant aux vertus intérieures, comme l'amour de Dieu, la piété, la mortification des sens, l'humilité, la reconnaissance envers Dieu, la confiance en sa bonté, la pénitence, etc., il n'en est pas question dans l'Alcoran.

Un Musulman croit fermement que, sans l'observation scrupuleuse et minutieuse du cérémonial, le cœur le plus pur, la foi la plus sincère, la charité la plus ardente, ne suffiront pas pour le rendre agréable à Dieu ; mais que le

Digitized by Google

pèlerinage de la Mecque ou l'action de boire de l'eau dans laquelle a trempé la vieille robe du Prophète, efface tous les crimes. Loin de faire aucun cas de la plus aimable des vertus, la chasteté, Mahomet permit par sa doctrine et autorisa par son exemple tout ce qui y est le plus opposé, la polygamie, le divorce et des horreurs qu'on n'ose retracer.

3° *Dans ses lois.* La grande loi de l'Alcoran est la loi de haine universelle qui régnait sur le monde avant l'établissement du Christianisme. « Combattez contre les infidèles (c'est-à-dire contre tous ceux qui ne sont pas Mahométans), dit le Prophète de la Mecque à ses sectateurs, jusqu'à ce que toute fausse religion soit exterminée. Mettez-les à mort, ne les épargnez point; et, lorsque vous les aurez affaiblis à force de carnage réduisez le reste en servitude et écrasez-le par des tributs [1]. » Il n'est point de loi plus sacrée aux yeux des Musulmans. Ils se croient obligés en conscience de détester tous ceux qu'ils regardent comme infidèles, les Chrétiens, les Juifs, les Indiens. Toutes les injustices, toutes les exactions, les insultes, les avanies, leur sont permises, leur sont même commandées à cet égard : c'est une des premières leçons qu'on leur donne dans l'enfance. L'histoire nous apprend qu'ils n'ont que trop fidèlement accompli cette loi barbare. Pour n'en citer qu'un exemple, de vingt mille villes qu'il y avait en Afrique avant l'invasion des Mahométans, à peine s'il en reste quelques-unes [2].

4° *Dans ses effets.* La corruption des deux sexes, l'avilissement et la captivité perpétuelle des femmes, c'est-à-dire la moitié du genre humain condamnée à la dégrada-

[1] Alcor., c. XIII, v. 12 et 39; c. IX, v. 30; c. XLVII, v. 4.
[2] Voyez Seigneri, *l'Incrédule sans excuse*, 2e partie, art. *Mahomet.*

Digitized by Google

tion, à la honte et à la misère; la multiplication de l'esclavage, une ignorance universelle, incurable depuis tant de siècles [1], qui retient les Mahométans dans la barbarie, après y avoir replongé tous les peuples vaincus par leurs armes; l'asservissement des nations, la dépopulation des plus belles contrées de l'univers : voilà ce que le Mahométisme a produit constamment et ce qu'il continue de produire partout où il est dominant.

5° *Dans son établissement.* Le Mahométisme ne s'est point établi par des miracles. Quand les habitants de la Mecque demandaient à Mahomet des preuves de sa mission divine, il répondait que Dieu ne l'avait pas envoyé pour faire des miracles, mais pour étendre la religion par l'épée. La coupe des plaisirs d'une main, le glaive de l'autre, Mahomet se contentait de dire : Crois, ou meurs. C'est à l'amour du plaisir et à la violence qu'il dut ses succès. Il a établi sa religion en lâchant la bride aux passions et en égorgeant ceux qui refusaient de l'embrasser; au lieu que les Apôtres ont établi la Religion chrétienne en mettant un frein à toutes les passions et en se laissant égorger. Il n'y a rien que de naturel d'un côté, et tout est manifestement divin de l'autre [2].

Le Mahométisme se divisa presque à son origine en deux grandes sectes : la secte d'Ali et la secte d'Omar. Celles-ci ont donné naissance à beaucoup d'autres, au point qu'aujourd'hui on en compte plus de soixante. Chose digne de remarque! les *variations* mahométanes ont eu le

[1] En parlant des Turcs, le philosophe Condorcet n'a-t-il pas dit : *Leur religion les condamne à une incurable stupidité?*

[2] Voyez Fleury, l. XXXVIII; Bergier, art. *Mahomet*, *Hist. abr. de l'Église*; Maracci, *Alcorani textus universus*; Patavii, 1698, in-fol. C'est tout ce qu'on a écrit de mieux et de plus certain sur l'Alcoran.

Digitized by Google

même principe, les mêmes progrès, les mêmes résultats que les variations protestantes[1].

Cependant Mahomet, malgré son dédain pour les miracles, sentait bien qu'ils étaient nécessaires pour établir une religion : ne pouvant en opérer de véritables, il en feignit de supposés. Les fréquentes attaques d'épilepsie, auxquelles il était sujet, lui fournirent de quoi confirmer l'opinion de son commerce avec le Ciel. Il fit passer le temps de ses accès pour celui que l'Être suprême destinait à l'instruire, et ses convulsions pour l'effet des vives impressions de la gloire du ministre que la Divinité lui envoyait. A l'entendre, l'archange Gabriel l'avait conduit sur un âne de la Mecque à Jérusalem, où, après lui avoir montré tous les Saints et tous les Patriarches depuis Adam, il l'avait ramené la même nuit à la Mecque.

Malgré ces beaux rêves, il se forma une conjuration contre le visionnaire. Le nouvel apôtre fut forcé de quitter la Mecque pour se sauver à Médine, autre ville d'Arabie; c'est ce qu'on nomme l'hégire, mot qui veut dire fuite ou persécution. Elle arriva le 16 juillet 622, époque mémorable d'où les Mahométans comptent leurs années. Le prophète fugitif devint conquérant. Il défendit à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers, et leur ordonna de ne répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. Pour agir suivant ce principe, il leva des troupes qui appuyèrent sa mission, et depuis ce moment jusqu'à sa mort il ne cessa d'avoir les armes à la main. Les dix dernières années de sa vie ne furent qu'une suite de combats, ou plutôt ce fut un brigandage continuel qui ne fit qu'augmenter après lui. Ses généraux firent de

[1] Voyez *Histoire de Perse*, par Malcolm.

Digitized by Google

grandes conquêtes, et Mahomet, de simple marchand de chameaux, devint un des plus puissants monarques de l'Asie ; mais il ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes.

Une Juive, voulant éprouver s'il était réellement prophète, empoisonna *une épaule de mouton* qu'on devait lui servir. Le fondateur du Mahométisme ne s'aperçut que la viande était empoisonnée qu'après en avoir mangé. Miné peu à peu par le poison, il mourut dans la soixante-deuxième année de son âge, l'an 632 de Notre-Seigneur. Telle fut la fin de Mahomet, auteur d'une superstition sanguinaire et fondateur d'un empire redoutable aux chrétiens, destiné à punir leurs crimes, et à être l'instrument des vengeances divines dans une grande partie du globe. En ce sens, l'établissement du règne de Mahomet est un miracle, mais un miracle qui prouve la divinité du Christianisme, en rendant visible cette Providence qui veille sur l'Église et qui, au moment précis, appelle les Apôtres de sa doctrine sainte, ou les vengeurs de ses lois outragées et les exterminateurs des peuples qui osent se révolter contre Jésus-Christ.

Cette vérité devient encore plus sensible, quand on considère que les Mahométans ravagèrent d'abord les provinces de l'Asie et de l'Afrique, coupables d'hérésie ; puis, ruinèrent l'empire des Perses, couvert du sang des martyrs. Le crime attire le châtiment, comme l'aimant attire le fer.

En effet, Omar, beau-père et lieutenant de Mahomet, se jeta sur la Perse et la mit à feu et à sang. Isdegerde, son dernier roi, périt dans cette guerre. Maître de la Perse et devenu le successeur de Mahomet, Omar continua sa terrible mission. La Palestine, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte, tombèrent successivement au pouvoir du farouche musulman. Partout, les troupes d'Omar commirent des violences

Digitized by Google

inouïes pour établir le Mahométisme, digne prédication de cette religion monstrueuse. Dans cette guerre fut, dit-on, brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie : les vainqueurs, ignorants et barbares, ne voulaient d'autre science que celle du Coran. Cependant rien ne résistait à leurs armes, et ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique. On eût dit un torrent débordé qui portait au loin ses ravages. Disons mieux : les Musulmans étaient, comme les hordes d'Attila, un fléau du Ciel envoyé pour châtier les peuples coupables.

C'est ainsi que le plan de la Providence, pour la conservation et le développement de la religion, se montre partout le même. Sous l'ancien Testament, la terrible monarchie des Assyriens demeura pendant huit siècles, les armes à la main, non loin des frontières de la Judée pour maintenir les Juifs dans l'observance de la loi, et les châtier s'ils venaient à s'abandonner au culte des idoles. De même, sous l'Évangile, nous voyons cette Providence attentive, appelant successivement des peuples barbares, pour punir les Chrétiens, et les forcer à recourir au Seigneur, et surtout lançant sur l'Occident et sur l'Orient deux hommes qu'on ne saurait mieux nommer que les grands fléaux de Dieu, Attila et Mahomet [1] ; enfin, tenant ce redoutable empire ottoman campé sur les frontières de l'Europe, toujours prêt à les franchir aussitôt qu'il y a parmi les Chrétiens un crime de lèse-majesté divine à punir. Plus d'une fois, dans les siècles suivants, nous verrons les Turcs exerçant la redoutable mission dont la Providence les a chargés.

[1] Comme les Huns, les Mahométans semblent avoir la conscience de leur mission vengeresse. C'est un proverbe parmi eux que, là où le cheval du Sultan met le pied, l'herbe n'y croît plus. (*Boter. in relat.*)

Digitized by Google

Pendant que le Mahométisme enlevait à l'Église de vastes contrées, une nouvelle hérésie vint ajouter à sa douleur. Des partisans secrets d'Eutychès enseignèrent qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération : c'est ce que signifie en grec le nom de *Monothélisme* qu'on a donné à cette secte. L'Église catholique, au contraire, qui reconnaît en Jésus-Christ deux natures, y reconnaît aussi deux volontés : la volonté divine et la volonté humaine, qui ne sont jamais opposées, mais qui n'en sont pas moins distinctes. L'erreur des Monothélites fut soutenue avec opiniâtreté par Sergius, patriarche de Constantinople, qui mit tout en œuvre pour l'accréditer. Suivant une loi immuable, la Providence opposa à l'athlète de l'erreur le champion de la vérité : ce fut saint Sophrone, patriarche de Jérusalem.

Ce Saint commença par employer toutes les voies de douceur, pour ramener les hérétiques à l'unité. Il se rendit auprès de Cyrus, patriarche d'Alexandrie, l'un des protecteurs du Monothélisme. Il se jeta à ses genoux et le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas désoler plus longtemps l'Église catholique, leur mère commune ; mais tous ses efforts furent inutiles. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner à Alexandrie, il se rendit à Constantinople, afin d'agir auprès du patriarche Sergius, infatué de la même doctrine. Il trouva Sergius dans les mêmes dispositions que son collègue d'Alexandrie : Sophrone ne perdit pas de temps. De retour à Jérusalem, il publia une lettre synodale où il exposait nettement la doctrine catholique avec toutes les preuves qui l'établissent. Le Saint envoya cette lettre au pape Honorius et au patriarche Sergius. Mais il ne se contenta pas d'écrire pour la défense du dogme attaqué. Afin de démasquer les sophismes et de déjouer

Digitized by Google

les ruses d'une hérésie, dont les fauteurs étaient puissants et en grand nombre, il porta ses vues plus loin.

Un jour, prenant par la main Étienne, évêque de Dare, le plus ancien de ses suffragants, il le conduisit sur le mont du Calvaire et lui dit : « Si vous demeurez indifférent au péril où la foi se trouve, vous en rendrez compte à Jésus-Christ, qui a été crucifié en ce saint lieu, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts. Faites donc ce que je ne puis faire en personne à cause de l'invasion des Sarrasins. Allez vous présenter au Siége apostolique, où sont les fondements de la saine doctrine. Informez les saints personnages qui y sont de tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce qu'ils jugent cette nouvelle doctrine, et la condamnent canoniquement. » Étienne partit aussitôt pour Rome, et, pendant les dix années qu'il passa dans cette ville, il poursuivit avec beaucoup de zèle la condamnation du Monothélisme : il finit par l'obtenir.

A la demande de l'empereur Constantin Pogonat, le pape Agathon nomma trois légats pour présider en son nom au concile qui se tint à Constantinople, l'an 680. Après avoir examiné avec soin la nouvelle doctrine, on trouva qu'elle était contraire à l'Évangile et à la tradition. Les Monothélites furent convaincus d'avoir tronqué les passages des Pères, qu'ils produisaient pour appuyer leurs erreurs. On examina de même la lettre de saint Sophrone qui les avait combattus, et elle fut jugée entièrement conforme à la vraie foi et à la doctrine des Apôtres et des Pères. Après cet examen, on dressa la profession de foi. On y déclara qu'on adhérait aux conciles précédents. Puis on prononça le jugement en ces termes : « Nous jugeons qu'il y a en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations, et nous défendons d'enseigner le contraire. Nous détestons et rejetons

Digitized by Google

les dogmes impies des hérétiques qui n'admettent en Jésus-Christ qu'une volonté et qu'une opération, trouvant ces dogmes contraires à la doctrine des Apôtres, aux décrets des conciles et aux sentiments de tous les Pères. »

Le saint concile frappa ensuite d'anathème les auteurs de la secte. Les actes furent souscrits par les légats, par tous les Évêques, au nombre de cent soixante, et par l'empereur lui-même, qui en ordonna l'exécution et qui l'appuya de toute son autorité. En effet, l'erreur tomba bientôt et les troubles cessèrent : ce concile est le sixième général.

Pour expier les crimes et réparer les scandales que le schisme et l'hérésie traînaient à leur suite, nous voyons durant ce siècle un grand nombre d'âmes d'élite prendre le chemin du désert et s'offrir en hosties vivantes au Ciel irrité.

De ce nombre fut saint Anastase le Sinaïte. Nous en voyons d'autres verser leur sang pour la foi, et obtenir la victoire à l'Église et même de nouvelles nations, pour la consoler des pertes considérables qu'elle faisait en Orient. Le flambeau de la foi, semblable au soleil, ne quitte une contrée que pour en éclairer une autre. Cette économie de la sagesse et de la justice de Dieu fait que l'Église gagne dans un pays ce qu'elle perd ailleurs, et qu'elle reste toujours catholique. Ainsi, à mesure que la lumière de l'Évangile s'affaiblissait dans l'Orient par les ravages de l'hérésie sans cesse renaissante et par les conquêtes des Mahométans, elle s'étendait du côté du Nord par les travaux apostoliques de plusieurs missionnaires.

Cette fois encore, comme toujours, ce fut un pape qui procura le bienfait de l'Évangile et de la civilisation, son inséparable compagne, à l'antique Germanie. Par ses or-

Digitized by Google

dres de saints religieux de France et d'Angleterre partirent pour ces vastes contrées. Grâce à leur zèle, la plupart des Allemands, de barbares et idolâtres qu'ils étaient, ont été civilisés et rendus Chrétiens. Entrés dans ces vastes pays, presque tout couverts de bois, les missionnaires y convertirent les peuples, fondèrent des évêchés, établirent des monastères, ouvrirent des académies et des écoles publiques pour l'étude des sciences, et persuadèrent aux habitants de couper une grande partie de leurs immenses forêts et de bâtir des bourgs et des villes [1].

Honneur à l'ordre de Saint-Benoît! De son sein sortirent les apôtres de l'Allemagne, comme dans le siècle précédent en étaient sortis les apôtres de l'Angleterre. Saint Willibrod, qui établit l'Évangile dans la Frise, la Hollande et le Danemark, était Bénédictin [2]. Ce grand homme était né en Angleterre vers l'an 658. Il n'avait encore que sept ans lorsque ses parents le confièrent, suivant l'usage de ce temps-là, aux religieux Bénédictins. Willibrod, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver le fruit de l'éducation qu'il avait reçue, il prit l'habit au monastère de Rippon, étant encore fort jeune. Les progrès qu'il fit dans les vertus et dans les sciences furent également rapides.

Cependant toute la pieuse Angleterre était en prières pour obtenir la conversion de la Frise, à laquelle on annonçait l'Évangile. Willibrod obtint la permission de passer dans ce pays. La Frise est toute cette région située sur les bords du Rhin et de l'Océan germanique. Le Saint partit avec onze autres missionnaires ; les douze apôtres abordè-

[1] *Abrégé de l'histoire de saint Benoît*, t. I, p. 2.
[2] Voyez Hélyot, t. VI, p. 16.

Digitized by Google

rent à l'embouchure du Rhin. A peine eurent-ils mis le pied sur cette terre inculte, que Willibrod se rendit à Rome afin de demander au pape Sergius sa bénédiction apostolique et une autorisation pour prêcher l'Évangile aux nations idolâtres. Le souverain Pontife, connaissant son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs et lui donna des reliques pour la consécration des églises qu'on ferait bâtir. Il repartit le plus tôt qu'il lui fut possible, tant il désirait gagner à Jésus-Christ cette multitude d'âmes, qui étaient sous la puissance du Démon.

Willibrod et ses compagnons prêchèrent la foi avec un succès étonnant. L'onction épiscopale qu'il reçut dans ce temps-là, ne fit que donner une activité nouvelle à son zèle. Non content d'avoir planté la foi dans la Frise, il poussa plus loin vers le nord et pénétra jusqu'en Danemark. Mais le roi était un prince méchant et cruel; et son exemple, qui avait beaucoup d'influence sur ses sujets, mettait un obstacle presque invincible à leur conversion. Le Saint se contenta d'acheter trente enfants du pays, qu'il baptisa après les avoir instruits et qu'il emmena avec lui.

En revenant, il fut assailli par une tempête qui le jeta dans l'île appelée Fositeland, sur la côte de la Frise. Les Danois et les Frisons révéraient singulièrement cette île, qui était consacrée à leur dieu *Fosite*. Ils auraient regardé comme impie et sacrilége quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition si grossière. Il fit tuer quelques animaux que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Église.

Digitized by Google

Les Païens s'attendaient à les voir tomber morts; mais, voyant qu'il ne leur arrivait rien, ils ne savaient si c'était patience ou défaut de puissance de la part de leur dieu.

Le roi des Frisons fut transporté de fureur quand il apprit ce qui s'était passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr celui sur lequel le sort tomberait. Dieu permit qu'il ne tombât pas sur Willibrod; mais il tomba sur un de ses compagnons qui fut sacrifié à la superstition et mourut martyr de Jésus-Christ.

Cependant le saint missionnaire et ses compagnons détruisirent par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, le Paganisme dans la plus grande partie de la Zélande, de la Hollande et de la Frise. Les Frisons, qui avaient été jusque-là un peuple barbare, se civilisèrent peu à peu et devinrent célèbres par leurs vertus, ainsi que par la culture des arts et des sciences. Le Saint bâtit parmi eux plusieurs monastères, entre autres ceux d'Éternac et de Sturem. Enfin, après cinquante ans de travaux, l'homme de Dieu alla se préparer dans la retraite au passage de l'éternité, et mourut en 738.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie du soin continuel que vous avez mis à répandre l'Évangile; j'adore votre justice qui retire la Religion aux peuples qui n'en profitent pas. Donnez-nous le zèle de saint Sophrone et la charité du saint apôtre de la Frise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai grand soin de ne jamais résister aux inspirations de la grâce.*

Digitized by Google

XXXIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIIe SIÈCLE).

L'Église consolée et propagée (suite) : conversion de l'Allemagne ; saint Boniface ; fondation de l'abbaye de Fulde ; martyre de saint Boniface. — L'Église attaquée : Sarrasins en Espagne, en France. — L'Église défendue : Charles Martel. — L'Église consolée : martyre des religieux de Lérins. — L'Église attaquée : hérésie des Iconoclastes ; Constantin Copronyme, persécuteur. — Jugement de Dieu sur ce prince.

A mesure que le flambeau de la foi s'éteignait dans l'Orient, il brillait d'un éclat chaque jour plus vif du côté du Nord. Les succès de saint Willibrod n'étaient que le prélude de conquêtes plus étendues. En vain le Démon, attaqué en quelque sorte au cœur même de son empire, arme ses adorateurs ; en vain ses prêtres alarmés poussent des cris de guerre au fond de leurs vastes forêts ; inutiles efforts ! L'heure de Satan est venue. Son sceptre va être brisé, et les nations de l'Allemagne, courbées depuis si longtemps sous son dur esclavage, vont être rendues à la liberté.

Cette fois encore un enfant de saint Benoît sera l'instrument de la Providence ; l'apôtre de l'Allemagne fut saint Boniface. Né en Angleterre vers l'an 680, il montra de bonne heure un goût marqué pour les choses de Dieu. L'amour de la prière et le zèle pour le salut des âmes, ces sentiments des cœurs nobles, furent développés en lui par la conduite édifiante et les solides instructions des religieux bénédictins, chargés de son éducation. Jeune encore, il entra dans cet ordre également célèbre par la science et par la sainteté de ses membres.

Digitized by Google

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, et enseigné les sciences avec beaucoup de succès, son abbé le fit élever au sacerdoce. Depuis ce moment, le Saint sembla brûler d'un zèle nouveau pour la gloire de Dieu. Nuit et jour il gémissait sur le malheur des peuples, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Animé de ces pieuses dispositions, il consulta le Ciel pour connaître s'il n'était point appelé à l'état de missionnaire. Ne pouvant plus douter de sa vocation, il s'adressa à son abbé, et en obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles du Nord.

Il se rendit d'abord à Rome, et se présenta au pape saint Grégoire II, pour lui demander sa bénédiction avec les pouvoirs dont il avait besoin. Le Saint-Père, rempli d'estime pour le serviteur de Dieu, le reçut avec beaucoup de distinction et lui donna plein pouvoir de prêcher l'Évangile à tous les peuples idolâtres de l'Allemagne. Cette fois encore ce fut du haut des collines de la ville éternelle, que la lumière et la civilisation descendirent sur le nord de l'Europe.

Le saint missionnaire partit sans délai. La Bavière, la Thuringe, la Saxe, furent tour à tour le théâtre de son zèle. A sa voix, les peuples venaient en foule demander le baptême, et bâtissaient des églises sur les ruines des temples de leurs idoles. Quelque temps après il fut sacré archevêque de Mayence ; sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas de continuer ses travaux apostoliques. Ayant pénétré dans la Hesse, il fit abattre un grand chêne consacré à Jupiter, et employa le tronc de cet arbre à construire une chapelle en l'honneur du prince des Apôtres.

Pour inspirer aux Barbares du Nord cet esprit de douceur et de piété prescrit par l'Évangile, Boniface fit venir d'Angleterre des religieux et des religieuses recomman-

Digitized by Google

dables par leurs vertus, et leur donna la conduite des monastères qu'il avait fait bâtir dans la Thuringe et la Bavière. Il écrivit aussi plusieurs fois dans sa patrie, afin qu'on lui envoyât différentes choses dont il avait besoin, entre autres les Épîtres de saint Pierre, écrites en lettres d'or. Par là, il se proposait d'inspirer plus de respect pour nos divins oracles à des hommes charnels et grossiers ; il voulait aussi satisfaire sa dévotion pour le prince des Apôtres, qu'il appelait le patron de sa mission.

La touchante charité qui de nos jours unit les associés de la Propagation de la foi et les missionnaires des cinq parties du monde, unissait déjà, dans ces siècles reculés, les Églises d'Angleterre et d'Allemagne. Tant il est vrai que l'esprit du Christianisme est toujours le même ! On voit, par plusieurs lettres de saint Boniface, que, de part et d'autre, on s'était engagé réciproquement à recommander à Dieu les âmes de ceux qui seraient sortis de cette vie.

Afin d'assurer le fruit de ses travaux en perpétuant le Christianisme en Allemagne, l'homme de Dieu couronna toutes ses œuvres par une de ces fondations prodigieuses, qu'un Saint peut seul entreprendre avec l'espérance de réussir. En 746, il jeta les fondements de la fameuse abbaye de Fulde, qui, pendant une longue suite de siècles, fut pour l'Allemagne un centre de lumière et une pépinière de grands hommes, en qui le savoir le plus éminent s'alliait à la piété la plus tendre.

L'abbaye de Fulde était située dans le cercle du Haut-Rhin, sur la rivière de Fulde. Le Saint, ayant choisi l'emplacement, alla trouver Carloman, prince des Francs, pour le lui demander afin d'y établir une communauté de religieux, ce que personne n'avait encore fait en ce

Digitized by Google

pays. Carloman lui accorda le terrain désigné avec une étendue de quatre mille pas aux environs. Quelques mois après, une église s'élevait en ce lieu avec un monastère qui prit le nom de la rivière de Fulde qui y passait : saint Sturme en fut le premier abbé.

En peu de temps le nombre des religieux augmenta de telle sorte, qu'on en compta plus de cinq cents; tous ces religieux menaient une vie fort austère et fort active. Habiles dans toutes les professions, ces apôtres de la foi et de la civilisation changèrent, à force de travaux, le cours de la rivière de Fulde, et la firent entrer dans le monastère afin de se procurer une eau assez abondante pour exercer les arts nécessaires à la vie, sans être obligés de sortir de l'enceinte du cloître. C'est une chose surprenante que la rapidité avec laquelle les richesses de l'abbaye s'augmentèrent sous le gouvernement de saint Sturme, premier supérieur. Les économistes de nos jours feraient bien d'aller prendre quelques leçons de ces moines, qu'on accuse si souvent d'ignorance et de paresse.

Les quatre évêchés de Bavière, fondés par saint Boniface, en reconnaissance et en mémoire de leur fondateur, offrirent chacun un don à l'abbaye de Fulde comme à leur mère : bientôt le monastère posséda quinze mille métairies [1]. Pendant que les religieux de Fulde défrichaient les terres, cultivaient les sciences et préparaient de nouveaux missionnaires aux peuples du Nord, saint Boniface, accompagné de quelques coopérateurs zélés, partit pour prêcher l'Évangile à des nations barbares, qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise.

Il en convertit un grand nombre qui reçurent le bap-

[1] Hélyot, t. V, p. 130.

Digitized by Google

tême : la veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux néophytes. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Il fit dresser des tentes et vint au rendez-vous le jour indiqué. Pendant qu'il y priait en attendant les nouveaux Chrétiens, on vit paraître une troupe de Païens armés d'épées et de lances qui fondirent sur les tentes du saint Évêque. Déjà ses serviteurs se préparaient à opposer aux Barbares une vigoureuse résistance, lorsque saint Boniface, ayant entendu du bruit, appela ses Prêtres, et, prenant les reliques qu'il portait toujours avec lui, il sortit de sa tente et dit à ses gens : Mes enfants, cessez de combattre ; l'Écriture nous défend de rendre le mal pour le mal ; le jour que j'attends depuis longtemps est venu, espérons en Dieu, il sauvera nos âmes.

Ensuite il exhorta ses Prêtres et ses compagnons à souffrir courageusement une mort passagère, qui les ferait passer à une vie éternelle : son exemple les fortifia mieux encore que ses leçons. A peine avait-il cessé de parler, qu'on vit les Barbares fondre sur lui. Il les attendit avec fermeté, et ces furieux le massacrèrent à l'instant avec tous ceux qui l'accompagnaient, au nombre de cinquante-deux. Saint Boniface termina ainsi, par une mort glorieuse, une vie qui avait été un continuel martyre, puisqu'elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits que l'Église en recueillit méritaient une si précieuse couronne. Le corps du saint fut transporté à l'abbaye de Fulde, et Dieu y glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles : son martyre arriva le 5 juin 755.

Pendant que l'Épouse de Jésus-Christ recevait avec bonheur les nombreux enfants que Boniface et ses compa-

Digitized by Google

gnons enfantaient à la vérité, au prix de leurs sueurs et de leur sang, elle éprouvait de vives alarmes lorsqu'elle tournait ses regards du côté de l'Orient. Les Mahométans, appelés aussi Sarrasins, étendaient peu à peu leurs conquêtes, c'est-à-dire leurs ravages. Ce peuple était, comme l'ancien Assur, la verge de la colère de Dieu. Aux ordres de la Providence, ce peuple vengeur se portait partout où il y avait un châtiment solennel à infliger.

Au commencement du huitième siècle, l'Égypte et les côtes d'Afrique, coupables d'hérésie, avaient senti le fléau de Dieu. Les Sarrasins s'étaient emparés de ces pays naguère si heureux et si florissants. Des ruines rapidement accumulées, l'esclavage le plus dur, et enfin la barbarie : voilà ce qu'il leur en avait coûté, et ce qu'il leur en coûte encore, pour avoir secoué le joug de Jésus-Christ. Bientôt un autre crime les appela en Europe. Il s'agissait de punir la révolte des fils d'un roi contre leur père, et l'impudicité scandaleuse assise sur le trône d'Espagne. Les Sarrasins passèrent d'Afrique dans la Péninsule et s'emparèrent de ce beau royaume : le sang des martyrs coula à grands flots.

Cependant, à l'exemple des Assyriens, que Dieu avait suscités pour châtier les Juifs quand ils s'écartaient de leur devoir, les Sarrasins voulurent outre-passer leur mission et exterminer tous les peuples chrétiens. Mais ce Dieu qui a dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots, sut mettre une digue au torrent qui menaçait de ravager l'Europe entière. Sa Providence avait préparé un peuple qui fut toujours le protecteur de l'Église, un peuple qui semble avoir été choisi plus particulièrement qu'aucun autre pour arrêter la puissance ottomane, puisque c'est lui qui l'écrasa dans les circonstances dont nous parlons, et qui, trois siècles plus tard, devait

Digitized by Google

donner le signal des Croisades. Disons-le à la gloire de la France, notre bien-aimée patrie, sans elle les Sarrasins auraient subjugué l'Europe, et, pour toujours, peut-être, l'auraient replongée dans la barbarie.

En 732, les Sarrasins d'Espagne, conduits par Abdérame, leur roi, pénétrèrent en France par deux côtés à la fois. A droite, ils s'avancèrent, le long du Rhône et de la Saône, jusqu'à la rivière d'Yonne ; ils prirent Avignon, Viviers, Valence, Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon, Dijon, Auxerre. A Luxeuil, l'abbé Mellin fut tué avec ses religieux ; ce célèbre monastère demeura quinze ans sans abbé, et la psalmodie y cessa. Enfin, ils vinrent assiéger Sens ; mais les habitants, conduits par leur saint Évêque, firent une sortie si vigoureuse qu'ils les repoussèrent et les mirent en fuite. Ainsi furent arrêtés leurs progrès de ce côté-là.

A gauche, ils attaquèrent l'Aquitaine, prirent Oleron, Auch, Bayonne, Bordeaux, Périgueux, et enfin Poitiers, partout brûlant les églises et portant la désolation et la mort. C'est alors que Charles-Martel, prince français, vint à leur rencontre. Après sept jours passés en escarmouches, il leur livra une grande bataille, dans laquelle Abdérame fut tué et son armée taillée en pièces. Cette fameuse bataille, qui fit perdre aux Sarrasins l'envie de jamais revenir en France, se donna près de Poitiers, un samedi du mois d'octobre de l'an 732 [1].

Toutefois le relâchement et les scandales, trop nombreux parmi les Chrétiens de cette époque, demandaient une éclatante expiation. La Providence plaça, comme toujours, la victime innocente à côté du crime. Ainsi est désarmée la

[1] Fleury, l. XLVII ; Godescard, 5 juin.

Digitized by Google

colère divine; ainsi les affections de notre cœur, ravalé par l'amour coupable des créatures, sont reportées vers les seuls biens qui soient dignes de nous. Parmi ces victimes d'expiation, il faut compter tous ces pieux cénobites, tous ces saints Évêques qui florissaient en ce temps-là, et surtout les glorieux martyrs dont le sang coula sous le fer des Sarrasins. Les plus célèbres furent les religieux de Lérins.

Lérins est une petite île de la Méditerranée, voisine des côtes de France. Là était un monastère célèbre par la sainteté et le savoir de ses habitants. Saint Porcaire, qui en était abbé, ayant connu par révélation la ruine prochaine de son couvent, exhorta ses disciples à mourir généreusement pour la foi. Il cacha les reliques de son église et fit embarquer pour l'Italie les plus jeunes de ses religieux, au nombre de trente-six, avec seize enfants qu'on élevait comme pensionnaires. Les exhortations de Porcaire n'ayant pu prémunir contre la crainte de la mort deux de ses religieux, Éleuthère et Colomb, ils allèrent se cacher dans une grotte sur le rivage de la mer. Les autres, soutenus par l'exemple de leur abbé, et fortifiés par la communion et la prière, attendirent la mort sans effroi.

Les Sarrasins s'emparèrent de l'abbaye, qu'ils trouvèrent sans défense, firent prisonniers les cinq cents religieux, séparèrent les vieillards et les tourmentèrent les premiers afin d'intimider les plus jeunes, à qui ils faisaient de grandes promesses s'ils voulaient embrasser leur religion; mais il n'y en eut pas un seul qui n'aimât mieux mourir que de renoncer à sa foi : tous périrent au milieu des tourments. Colomb, honteux de sa timidité, rejoignit ses frères et eut part à leur triomphe. Les Sarrasins laissèrent seulement la vie à quatre jeunes religieux forts et bien faits, qu'ils embarquèrent sur le vaisseau de leur capitaine.

Digitized by Google

Après avoir abattu les églises et rasé les bâtiments du monastère, les infidèles mirent à la voile et vinrent mouiller au port d'Agat en Provence. Là, les quatre religieux trouvèrent moyen de descendre du vaisseau et de s'évader dans une forêt voisine. Ils marchèrent toute la nuit et gagnèrent Arluc, monastère de filles, près Antibes, lequel était sous la conduite des abbés de Lérins. Dès le point du jour, s'étant jetés sur une barque, ils repartirent pour Lérins, où ils trouvèrent les corps de leurs frères massacrés.

Aux cris que leur fit jeter ce triste spectacle, Éleuthère sortit de sa caverne et se joignit à eux. Quand ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs frères, ils allèrent en Italie chercher ceux que saint Porcaire y avait envoyés, rétablirent le monastère et choisirent Éleuthère pour leur abbé.

Le Seigneur, qui distribuait la couronne des martyrs à quelques-uns de ses serviteurs, environnait les autres d'une protection visible, également bon, également adorable dans ses différents conseils sur les enfants des hommes. Défaits par Charles-Martel, les Sarrasins exercèrent encore de grands ravages à leur retour; ils tuaient tous les Chrétiens qu'ils rencontraient et brûlaient les monastères et les lieux saints. Saint Pardoux était alors abbé de Guéret, capitale de la Marche. Le bruit courant que les ennemis viendraient à son monastère, le vénérable vieillard dit tranquillement à ses religieux : Mes enfants, s'ils viennent à la porte de la maison, donnez-leur à boire et à manger, car ils sont fatigués du chemin. Les religieux, craignant pour leurs jours et pour ceux de leur saint abbé, préparèrent un chariot couvert et le lui amenèrent, afin de le conduire en sûreté dans des lieux déserts; mais le saint homme leur déclara que de sa vie il ne sortirait du monastère. Tous les reli-

Digitized by Google

gieux s'enfuirent, et l'intrépide vieillard resta seul avec un serviteur nommé Eufrasius, qui se cacha pour voir ce qui arriverait.

Comme il aperçut les ennemis de loin, il courut dire au saint abbé : Mon père, ne cessez point de prier ; il sont près de la porte. Le bon vieillard se prosterna et dit : Seigneur, dissipez cette nation, et ne permettez pas qu'elle entre aujourd'hui dans ce monastère. Arrivés sur la porte, les infidèles s'arrêtèrent tout à coup, et, après avoir longtemps parlé ensemble en leur langue, ils continuèrent leur chemin.

L'Église, délivrée des Sarrasins, se vit bientôt attaquée par un ennemi plus redoutable : les infidèles font des martyrs, l'hérésie fait des apostats. L'Orient fut encore la terre maudite d'où sortit la nouvelle erreur ; elle fut d'autant plus dangereuse, qu'elle eut pour auteur le prince lui-même. On avait déjà vu des empereurs protéger l'hérésie ; alors on vit un empereur se faire chef de secte.

Léon l'Isaurien était parvenu à la couronne par ses qualités guerrières. Né dans les camps et élevé dans le métier des armes, il était d'une ignorance profonde ; cependant il eut la folle vanité de s'ériger en réformateur. Il s'était laissé persuader, par les Musulmans et par un Chrétien apostat, que le culte rendu aux images de Notre-Seigneur et des Saints était une idolâtrie. Dans la dixième année de son règne, il publia un édit par lequel il ordonnait d'ôter des églises les images de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des Saints. Cette entreprise, contraire à la pratique constante et universelle de l'Église, révolta tout le monde. Le peuple de Constantinople murmura hautement, et saint Germain, patriarche de cette ville, s'opposa fortement à l'exécution de l'édit.

Digitized by Google

Il essaya d'abord de détromper l'empereur dans ses entretiens particuliers. Il lui dit que le culte qu'on rend aux saintes images se rapporte aux originaux qu'elles représentent, comme l'on honore le prince dans son portrait; que ce culte relatif avait toujours été rendu aux images de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, depuis le temps des Apôtres; que c'était une témérité impie d'attaquer une tradition si ancienne.

Mais l'empereur, qui ignorait les éléments de la doctrine chrétienne, demeura obstiné dans son erreur. Alors le Patriarche informa le pape Saint Grégoire II de ce qui se passait à Constantinople. De son côté, l'empereur envoya son édit à Rome pour le faire exécuter. Le souverain Pontife répondit au Patriarche pour le féliciter de son courage à combattre l'hérésie naissante, et il tint une assemblée d'Évêques où elle fut condamnée. Il écrivit aussi à l'empereur avec beaucoup de fermeté, en l'avertissant que c'est aux Évêques et non aux rois à juger des choses de la Religion.

Ces sages remontrances furent mal reçues de l'empereur, qui n'en devint que plus ardent à poursuivre l'exécution de son édit. Il faisait brûler les images dans les places publiques, et blanchir les murailles des églises qui étaient ornées de peintures. Il ordonna d'abattre, à coups de hache, un grand crucifix que Constantin, après sa victoire, avait fait placer sur la porte du palais impérial. L'officier chargé de cette commission sacrilége y perdit la vie. L'empereur irrité tyrannisa son peuple, chassa le saint Patriarche Germain et fit mettre à mort les plus ardents défenseurs des saintes images.

Tout étant inutile, il essaya d'entraîner dans son parti les gens de lettres, chargés du soin de la bibliothèque impériale. N'ayant pu les gagner ni par promesses ni par me-

Digitized by Google

naces, il les fit enfermer dans la bibliothèque entourée de bois sec et de toutes sortes de matières combustibles, et y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux sans nombre, et plus de trente mille volumes furent consumés par cet incendie. Le barbare empereur fut excommunié par les souverains pontifes Grégoire II et Grégoire III. Dans le désir de se venger, il équipa une flotte qu'il fit partir pour l'Italie ; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique, et le tyran mourut peu de temps après, en 741, regardé comme un fléau de la Religion et de l'humanité.

Son fils Constantin *Copronyme* lui succéda, et renchérit sur la fureur de son père contre les images des Saints et contre ceux qui les honoraient. Il faisait crever les yeux et couper les narines aux Catholiques ; on les déchirait à coups de fouet et on les jetait dans la mer. Ce prince impie en voulait surtout aux religieux : il n'y avait ni outrages ni tourments qu'il ne leur fît souffrir. Par un raffinement de cruauté, il leur faisait brûler la barbe enduite de matières inflammables, et briser sur la tête les images des Saints peintes sur bois. Toutes ces horreurs divertissaient Constantin, qui voulut lui-même présider aux exécutions et voir couler le sang. Il fit dresser un tribunal aux portes de Constantinople, et là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, le nouveau Néron faisait tourmenter les Catholiques et repaissait ses yeux du spectacle de leurs souffrances.

En ce temps-là vivait près de Nicomédie un saint abbé nommé Étienne, dont la vertu était fort révérée de tout le peuple. L'empereur, voulant l'attirer dans son parti, le fit amener à Constantinople et se chargea de l'interroger lui-même, dans la confiance qu'il avait de l'embarrasser par ses raisonnements ; car ce prince se croyait fort habile

Digitized by Google

dans la dialectique. Il entra donc en dispute avec le vénérable vieillard. O homme stupide ! lui dit l'empereur, comment ne conçois-tu pas que l'on peut fouler aux pieds l'image de Jésus-Christ sans offenser Jésus-Christ même ?

Sans rien répondre, Étienne s'approcha du prince, et, lui montrant une pièce de monnaie qui portait son image : Je puis donc, dit-il, traiter de même cette image sans manquer au respect que je vous dois. Puis, ayant jeté par terre cette pièce de monnaie, il marcha dessus. Aussitôt les courtisans se précipitèrent sur le saint homme pour le maltraiter. Eh quoi ! reprit Étienne en poussant un profond soupir : c'est un crime digne de supplice d'outrager l'image d'un prince de la terre, et ce n'en serait pas un de fouler aux pieds l'image du Roi du Ciel ? On ne put rien répliquer de raisonnable, mais sa perte fut résolue : on le traîna en prison, et peu de temps après il expira dans les tourments.

La persécution s'étendit dans la plus grande partie de l'Empire, et presque toutes les villes importantes comptèrent de nombreux martyrs. Cette guerre faite au culte des Saints mérite d'être remarquée ; elle prouve qu'il n'y a pas un de nos dogmes qui n'ait été signé avec du sang. Quel témoignage plus sûr de la vérité !

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur le tyran. Il devait, lui aussi, servir de témoin à la divinité du Christianisme, en devenant un monument de la justice du Dieu qu'il avait outragé. Comme il marchait contre les Bulgares, il sentit tout à coup ses jambes dévorées d'ulcères et de charbons, avec une fièvre et des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtaient presque la raison. Il ne lui en restait que pour se représenter avec désespoir la proximité du jugement de Dieu. On le mit sur un vaisseau pour le

Digitized by Google

reporter à Constantinople ; mais il mourut avant d'y d'arriver, le 1er septembre 775, en criant qu'il brûlait tout vif et qu'il sentait déjà les flammes infernales, en punition des blasphèmes qu'il n'avait pas craint de vomir contre la Mère de Dieu. Telle fut la fin de cet empereur : fin terrible et bien propre à retenir les princes qui voudraient marcher sur ses traces.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir consolé votre Église en appelant à la foi des peuples nouveaux pour remplacer ceux que l'hérésie lui enlevait ; ne permettez pas que nous abusions de vos grâces, dans la crainte de les voir passer à d'autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai un grand respect pour les saintes images.*

Digitized by Google

XXXIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIIe ET IXe SIÈCLE).

L'Église consolée et défendue : saint Jean Damascène ; deuxième concile général de Nicée. — L'Église propagée : conversion du Danemark et de la Suède ; saint Anscaire. — L'Église attaquée en Espagne par les Sarrasins. — Défendue par ses martyrs : saint Euloge. — Propagée : conversion des Bulgares.

Souffrir persécution : telle est la destinée de la vérité sur la terre, depuis le péché originel ; ses prédicateurs, dans tous les temps, furent un objet de haine. Nous n'avons pas oublié ce qu'il en coûta aux Prophètes pour l'annoncer aux Juifs. Le Fils de Dieu, la vérité vivante, dut épuiser sur sa personne toutes les haines de l'homme dégradé ; et il fut un homme de douleurs. Les Apôtres partagèrent le même sort, et la divine épouse de l'Homme-Dieu, l'Église catholique, portera éternellement sur son front une couronne d'épines. Mais si, d'une part, la vérité est toujours attaquée ; d'autre part, elle est toujours défendue, en sorte que, dans cette lutte éternelle, la victoire lui reste et doit lui rester : c'est ce que les siècles précédents nous ont fait voir. Le même spectacle nous sera donné par les siècles suivants, et il sera toujours vrai de dire que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre l'Église.

Lors donc que les empereurs Léon et Constantin, ces deux hérésiarques couronnés, attaquaient le plus violemment le culte des saintes images, Dieu suscita des défenseurs de la vérité. Tels furent saint Germain, patriarche de Constantinople, et les saints papes Grégoire II et Gré-

Digitized by Google

goire III. Mais au premier rang paraît un illustre Père de l'Église dont la voix puissante retentit dans le monde entier, et ébranla jusque dans ses fondements l'édifice de l'erreur.

Cet homme, suscité de Dieu pour la défense de notre culte, fut saint Jean, surnommé Damascène, parce qu'il naquit à Damas, ville capitale de la Célésyrie. Il sortait d'une famille noble et ancienne. Son père, quoique très-zélé pour le Christianisme, était singulièrement estimé parmi les Sarrasins, devenus maîtres de la Palestine et de la Syrie. Sa naissance, ses talents, sa probité, le firent élever par les empereurs musulmans aux premières charges de la cour. Nommé secrétaire d'État, le pieux ministre redoubla de ferveur et de vigilance sur lui-même, à proportion du danger auquel il voyait sa foi exposée. Il prit surtout un soin particulier de l'éducation de son fils, dont l'innocence et la religion couraient tant de risques à la cour de princes infidèles.

Dieu, qui ne laisse jamais sans récompense le mérite de ses serviteurs, vint au secours de ce père vertueux : une œuvre de charité lui procura un précepteur digne de son fils. Parmi les captifs que le pieux ministre avait rachetés, il s'en trouva un nommé Cosme ; c'était un religieux aussi distingué par sa vertu que par son savoir. Il se chargea volontiers d'élever le fils de son bienfaiteur, et ne négligea rien pour répondre à la confiance qu'on avait en lui. Grâce aux soins éclairés du maître et aux heureuses dispositions de l'élève, Jean devint un homme également habile et vertueux. Honoré comme son père parmi les Sarrasins, il fut nommé gouverneur de Damas. Sa vertu et sa capacité étaient si universellement reconnues, qu'il jouissait, chose rare ! de la faveur du prince sans faire de ja-

Digitized by Google

loux : il en résultait un très-grand avantage pour la Religion.

Cependant le Saint ne pouvait se rassurer contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts. Persuadé qu'il est bien difficile de rester vertueux dans l'abondance et au sein des plaisirs, il résolut de se démettre de sa place et de quitter le monde. Ayant distribué ses biens aux pauvres et aux églises, il se retira secrètement dans la Laure de Saint-Sabas, près de Jérusalem. Il s'adressa au supérieur, qui lui donna pour directeur un ancien religieux fort expérimenté dans la conduite des âmes. Sous un tel maître, le fervent novice avançait à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvait tous les jours de mille manières différentes, afin de le faire parvenir à une obéissance consommée.

Un jour il lui ordonna d'aller vendre des paniers à Damas, et lui défendit en même temps de les donner au-dessous d'un certain prix qu'il lui marqua et qui était exorbitant. Qu'en pensez-vous ? l'épreuve ne vous semble-t-elle pas bien délicate ? Cependant, humble comme un enfant, le Saint obéit sans le moindre murmure. Vêtu d'un habit de pauvre, il se rendit à Damas, où il avait autrefois vécu dans la splendeur. Quand il eut exposé sa marchandise, il répondit à ceux qui lui en demandaient le prix, conformément à ce que son maître lui avait ordonné. On le traita d'extravagant, et on l'accabla d'insultes qu'il souffrit en silence. A la fin, un de ses anciens domestiques, étant venu à passer, eut pitié de lui et acheta tous les paniers pour le prix qu'il voulait les vendre. Ce fut ainsi qu'il triompha de la vanité, passion contre laquelle son directeur tâchait, par toutes sortes de moyens, de le prémunir.

Notre Saint, élevé au sacerdoce, et n'ayant rien à crain-

Digitized by Google

dre de cette vanité secrète qui dérobe souvent, même à l'auteur chrétien, tout le mérite de ses veilles et de ses travaux, reçut ordre de prendre la plume pour défendre la foi attaquée par les Iconoclastes. Il écrivit donc ses trois célèbres *Discours sur les images*. Dans le premier, il part de ce principe, que, l'Église étant infaillible, il est impossible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il réfute les objections des hérétiques, à qui il demande : Pourquoi refuseriez-vous d'honorer les images, puisque vous honorez le lieu du Calvaire, la pierre du saint Sépulcre, le livre des Évangiles, la Croix et les vases sacrés ? Dans le second, le saint apologiste démontre qu'on ne doit avoir aucun égard aux édits impériaux sur la question des images. Dans le troisième, le Saint rapporte un grand nombre de passages des Pères en faveur de la doctrine catholique.

Missionnaire et apologiste, ce grand homme ne se contenta pas d'écrire contre les Iconoclastes, il parcourut la Palestine pour exhorter les Fidèles persécutés. Dans le même dessein, il se rendit à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puissance de l'empereur Constantin Copronyme, fauteur ardent de l'hérésie. De retour dans sa cellule, il mourut vers l'an 780, et alla recevoir dans le Ciel la récompense de son humilité et de son zèle pour la défense de l'Église [1].

[1] Voyez Fleury, l. LXIII; D. Cellier, t. XVII, p. 110, et Godescard, 6 mai. Les principaux ouvrages de saint Jean Damascène sont :

1° Ses *Discours sur les images;*

2° Le *Livre de la foi orthodoxe.* Toutes les vérités catholiques y sont tellement liées, qu'il en résulte un cours complet de théologie;

3° Le *Livre des vices capitaux.* Après avoir fait connaître en quoi ils consistent, le Saint donne les moyens de les combattre et de les détruire;

4° Le *Livre de la dialectique.* — Cet ouvrage a fait regarder saint Jean Damascène comme l'inventeur de la méthode qu'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que saint Anselme introduisit parmi les Latins. Un

Digitized by Google

La voix de saint Jean Damascène, jointe aux réclamations de tous les Catholiques, fut entendue. L'impératrice Irène, étant devenue régente de l'Empire, s'empressa d'écrire au pape Adrien pour la convocation d'un concile dans lequel on condamnerait l'hérésie et ses partisans : le souverain Pontife approuva ce dessein. Les évêques des différentes provinces de l'empire, au nombre de trois cent soixante-dix, s'assemblèrent à Nicée, ville déjà célèbre par le premier concile œcuménique qui s'y était tenu. Les objections des Iconoclastes, ou briseurs d'images, réfutées, l'hérésie fut confondue et réduite au silence. Enfin les Pères, après avoir déclaré qu'ils recevaient avec respect les conciles précédents, prononcèrent leur jugement en ces termes :

« Nous décidons que les images seront exposées non-seulement dans les églises, sur les vases sacrés, sur les ornements, sur les murailles, mais encore dans les maisons et sur les chemins ; car plus on voit dans leurs images Jésus-Christ Notre-Seigneur, sa mère, les apôtres et les Saints, plus on se sent porté à penser aux modèles et à les honorer. On doit rendre à ces images le salut et l'honneur, mais non pas le culte de latrie, qui ne convient qu'à la nature divine. On approchera de ces images l'encens et le luminaire, comme on a coutume de faire à l'égard de la Croix, de l'Évangile et des autres choses sacrées, parce que l'honneur rendu à l'image se rapporte à l'objet qu'elle re-

rameux ministre protestant, Cave, refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas dans les écrits de saint Jean Damascène une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, jointes à une force non commune dans les raisonnements.

Le P. Lequien, dominicain, a donné une bonne édition des œuvres de saint Jean Damascène. 2 vol. in-fol. (1712.)

Digitized by Google

présente : telle est la doctrine des Pères et de l'Église catholique. »

Puis on dit anathème aux Iconoclastes. Ce décret fut souscrit par les légats du Saint-Père et par tous les Évêques. Ainsi fut éteinte cette hérésie sanguinaire. Pourquoi faut-il que les prétendus réformateurs du seizième siècle, marchant sur les traces de ces anciens fanatiques, l'aient renouvelée avec les mêmes excès d'impiété et d'aveugle fureur ?

Du huitième siècle passons maintenant au neuvième, et préparons-nous à de nouveaux sentiments d'admiration et de reconnaissance pour la Providence qui veille sur l'Église.

Persécuteurs déclarés ou défenseurs impuissants de la Religion, les empereurs de Constantinople virent la couronne d'Occident passer sur une tête plus digne. Charlemagne, le plus puissant de nos rois, fut sacré empereur d'Occident, à Rome, le jour de Noël de l'an 800. Il ne cessa de protéger l'Église pendant un règne long et glorieux. Les études refleurirent, les sciences furent remises en honneur et des écoles furent fondées dans les cathédrales et dans les grandes abbayes du royaume. Tandis que la Religion florissait dans le vaste empire de Charlemagne, ce prince ne négligeait rien pour faire passer l'Évangile au delà de ses frontières. Depuis longtemps les Saxons faisaient des courses sur les terres de sa domination. Pour les réprimer, il entreprit contre eux une guerre qui se termina par la conversion de ces peuples. Les Saxons résistèrent longtemps : mais enfin ils embrassèrent la Religion chrétienne, et Charlemagne n'en demanda pas davantage pour leur pardonner leurs révoltes continuelles.

La conversion des Saxons fut suivie de celle de plusieurs

Digitized by Google

autres peuples du Nord. L'Église réparait ainsi les pertes que le Mahométisme et l'hérésie lui avaient fait éprouver dans l'Orient et dans le Midi; on peut dire encore qu'elle se dédommageait d'avance de celles qu'elle devait faire bientôt.

Saint Anscaire porta l'Évangile dans le Danemark et dans la Suède. Que ces deux royaumes rendent gloire aux bénédictins! c'est à eux qu'ils furent redevables de la foi et de la civilisation. Saint Anscaire, leur apôtre, était moine de l'abbaye de Corbie, en Picardie. Harold, prince de Danemark, ayant reçu le Baptême àla cour de Louis le Débonnaire, demanda quelques missionnaires zélés pour l'accompagner dans son pays : on lui donna notre Saint, qui ne soupirait qu'après l'accroissement du règne de Jésus-Christ. Il travailla avec succès à la conversion des idolâtres. Acheter de jeunes esclaves, les élever dans la connaissance du vrai Dieu et en faire autant de missionnaires domestiques, fut pour lui le moyen le plus efficace de perpétuer le fruit de ses prédications; il parvint aussi à former en Danemark une école nombreuse.

Pendant que cette mission prospérait, le roi de Suède pria Louis le Débonnaire de lui envoyer des apôtres pour annoncer l'Évangile dans ses États. L'empereur français, charmé de cette proposition, demanda à l'abbé de Corbie si quelques-uns de ses religieux voulaient aller en Suède. Anscaire était en ce moment à Corbie, où l'avaient appelé les besoins de sa mission. On le fit venir à la cour, et, s'étant présenté à l'empereur, il accepta la commission : un autre religieux de Corbie se joignit à lui.

L'empereur donna aux deux missionnaires des présents destinés au roi de Suède, et ils s'embarquèrent pour leur nouvelle mission; mais ils furent dépouillés en chemin

Digitized by Google

par des pirates qui enlevèrent les présents. Au lieu de revenir sur ses pas, comme on le lui conseillait, Anscaire, s'abandonnant à la Providence, passa outre. Son compagnon et lui firent donc, à pied, un très-long chemin avec des difficultés extrêmes. De temps en temps ils étaient obligés de traverser sur de petites barques des bras de mer, voguant au gré de celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Enfin, ils arrivèrent en Suède ne portant avec eux que la bonne nouvelle du salut : ils furent néanmoins bien reçus du roi. Les hommes de Dieu mirent aussitôt la main à l'œuvre, et de grands succès couronnèrent leurs travaux.

Le gouverneur de la ville principale fut un des premiers que la grâce convertit. Ce seigneur, qui était fort aimé du roi, fit bâtir une église, donna des marques d'une sincère piété, et persévera toujours dans la foi qu'il avait embrassée. Lorsque le nombre des Chrétiens se fut considérablement augmenté, on établit à Hambourg un siége archiépiscopal, dont Anscaire fut le premier titulaire. Le saint Archevêque cultiva ce champ avec un zèle infatigable, et y mena une vie très-austère, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes, et son plus grand plaisir était de leur laver les pieds et de les servir à table. Dieu lui accorda le don des miracles, et il guérit beaucoup de malades par la vertu de ses prières; mais son humilité l'empêchait de se les attribuer.

Le saint Apôtre avait toujours espéré qu'il verserait son sang pour la foi. Quand il se vit attaqué de la maladie dont il mourut, il était inconsolable de n'avoir pas ce bonheur. Hélas ! disait-il, ce sont mes péchés qui m'ont privé de la grâce du martyre. Sentant sa fin approcher, il

Digitized by Google

ranima tout ce qui lui restait de force pour exhorter ses disciples à servir Dieu avec fidélité et à soutenir sa chère mission. Il mourut ensuite âgé de soixante-sept ans [1].

Tandis que la barbarie des peuples du Nord cédait au zèle des Misionnaires, le fanatisme musulman était vaincu en Espagne par le courage des martyrs. Les Sarrasins, devenus maîtres de la plus grande partie de ce beau pays, mirent tout en œuvre pour y éteindre la foi : les Chrétiens furent en butte aux plus violentes persécutions. Une multitude répandirent leur sang pour la défense de la religion : tels furent entre autres saint Parfait, sainte Colombe et saint Euloge. Ce dernier était issu d'une des premières familles de Cordoue. Il passa les premières années de sa jeunesse parmi les clercs de l'Église de cette ville. Sa vertu et sa science le firent élever au sacerdoce et mettre à la tête de l'école ecclésiastique de Cordoue, qui était alors très-célèbre. Le savant directeur sanctifiait ses études par la prière, le jeûne et les veilles. Son humilité, sa douceur et sa charité lui attiraient l'amitié et la vénération de tous ceux qui le connaissaient. Il visitait souvent les monastères, afin de se former à la perfection sous les modèles accomplis qui y vivaient.

Cependant le roi maure Abdérame III suscita une violente persécution contre les Chrétiens. L'Évêque de Cordoue fut jeté en prison avec un grand nombre de Prêtres et de Fidèles. Parmi les Prêtres était Euloge, dont tout le crime consistait à encourager les martyrs par ses instructions. Ce saint homme employa le temps qu'il passa dans les fers à composer son *Exhortation aux martyrs*. Elle est adressée à deux vierges nommées Flore et Marie, qui fu-

[1] Godescard, 3 février; Fleury, l. I, p. 1 et suiv.; *Abrégé de l'Histoire de l'Église*, p. 210.

Digitized by Google

rent décapitées l'année suivante. Euloge et ses compagnons furent élargis six jours après le martyre des deux Saintes, attribuant avec raison le bienfait de leur liberté aux prières que Flore et Marie avaient promis de faire pour eux dans le Ciel.

L'Archevêque de Tolède étant venu à mourir, Euloge fut élu tout d'une voix pour lui succéder ; mais il ne survécut que peu de temps à son élection. Le feu de la persécution s'étant rallumé sous Mahomet, successeur d'Abdérame, il fut arrêté de nouveau et souffrit le martyre auquel il avait encouragé tant d'autres Chrétiens. Voici quelle en fut l'occasion.

Une vierge, nommée Léocritie, d'une famille distinguée, parmi les Musulmans, avait été instruite dès l'enfance dans le Christianisme par une de ses parentes qui la fit même baptiser. Son père et sa mère, qui s'en aperçurent, la maltraitaient nuit et jour pour la faire renoncer à la foi. Mais, ferme comme nous devons l'être nous-mêmes, quand il s'agit d'accomplir nos devoirs de Chrétien, elle se contentait de répondre avec douceur qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Cependant elle informa de son état le prêtre Euloge et sa sœur Ancelone, et leur fit dire qu'elle désirait se retirer dans quelque lieu, où elle pût pratiquer sa religion en liberté. Euloge lui indiqua secrètement les moyens de sortir de la maison paternelle, et la tint quelque temps cachée chez des amis d'une fidélité à toute épreuve. Le père et la mère, au désespoir d'avoir laissé échapper leur fille, mirent tout en œuvre pour la retrouver ; ils y réussirent après bien des recherches.

Euloge fut arrêté et conduit avec Léocritie devant le cadi ou juge, qui demanda au Saint pourquoi il avait détourné une fille de l'obéissance qu'elle devait à ses parents.

Digitized by Google

Euloge lui prouva qu'il est des cas où la désobéissance aux parents devient un devoir ; il s'offrit même à lui enseigner la voie du Ciel et à lui démontrer que Mahomet était un imposteur. Le juge, irrité de ce discours, menaça de le faire battre de verges jusqu'à la mort. Vos tourments seront inutiles, répondit Euloge, je ne changerai jamais de religion. Là-dessus, le juge ordonna qu'on le conduisît au palais, afin qu'il comparût devant le conseil du roi.

Un des conseillers, l'ayant pris à part, lui dit : A la bonne heure, que des ignorants courent aveuglément à la mort ; mais un homme sage et éclairé comme vous ne doit pas imiter leur folie. Croyez-moi, cédez à la nécessité : on ne demande qu'un mot de votre part. Vous pourrez ensuite reprendre votre religion, et nous promettons de ne plus vous inquiéter désormais. — Ah ! répondit Euloge, si vous aviez la moindre idée des récompenses promises aux Chrétiens, vous renonceriez avec plaisir à tous les avantages temporels pour vous les procurer. Sur-le-champ il se mit à prouver au conseil la vérité du Christianisme ; mais on ne voulut pas l'écouter, et on le condamna à perdre la tête. Pendant qu'on le conduisait au lieu du supplice, un valet lui donna un soufflet pour avoir parlé contre Mahomet. Le Saint tendit l'autre joue, et en reçut patiemment un second. Il consomma avec joie son glorieux martyre, et Léocritie eut la tête tranchée quatre jours après. Les Chrétiens recueillirent leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

Le sang des martyrs, qui coulait en Espagne, devint, comme dans tous les siècles, une semence de nouveaux Chrétiens. Au nord de l'Europe, du côté de l'Asie, habitaient les Bulgares, nation puissante et féroce ; mais voici la Religion, qui va apprivoiser ces lions et en

Digitized by Google

faire des hommes pleins de douceur et d'innocence.

Dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre Théophile, empereur d'Orient, les Bulgares perdirent une grande bataille : parmi les captifs se trouva la sœur de leur roi. Cette princesse fut emmenée à Constantinople, où elle resta trente-huit ans. Durant ce long intervalle, elle se fit instruire de la Religion chrétienne, et reçut le Baptême. Rendue enfin à la liberté, la noble captive retourna en Bulgarie auprès du roi son frère. Elle ne cessait de lui parler de la Religion chrétienne et de l'exhorter à l'embrasser. Ses discours ébranlèrent le roi, et le Ciel semblait agir de concert avec la pieuse princesse. Une maladie contagieuse s'étant répandue dans la Bulgarie, le roi eut recours au Dieu de sa sœur, comme autrefois Clovis au Dieu de Clotilde, et le fléau cessa presque aussitôt. Après ce prodige le roi était convaincu ; mais la crainte de soulever ses sujets, qui étaient fort attachés à leurs superstitions, le retenait encore.

Les choses en étaient là, lorsque saint Cyrille, qui prêchait l'Évangile parmi les nations voisines, reçut ordre d'entrer en Bulgarie. Le roi résista d'abord aux discours du missionnaire, comme il avait résisté aux entretiens de sa sœur. Enfin, le moment de la grâce arriva. Ce prince, voulant faire peindre une galerie dans son palais, demanda un habile peintre à l'empereur de Constantinople. On lui envoya le saint moine Méthode ou Méthodius, frère de Cyrille, qui excellait dans la peinture. A peine Méthode fut-il arrivé, que Bogoris (c'était le nom du roi des Bulgares) lui demanda entre autres choses de choisir un sujet capable de glacer d'effroi les spectateurs. Le peintre représenta le jugement dernier avec toutes ses circonstances les plus épouvantables.

Digitized by Google

L'ouvrage achevé, Méthode leva tout à coup la toile en présence du roi. La vue, et surtout l'explication du tableau, effraya le monarque. Il n'y put tenir, et, correspondant à la grâce qui lui parlait par un objet sensible, il demanda à être instruit de la Religion chrétienne. Méthode travailla sans délai à éclaircir ses doutes et à lui donner toutes les connaissances dont il pouvait avoir besoin : il fut baptisé pendant la nuit, et reçut le nom de Michel. Malgré les précautions qu'on prit pour tenir la chose secrète, le bruit s'en répandit bientôt ; les Bulgares se révoltèrent, et vinrent attaquer le palais. Michel, plein de confiance en Dieu, se mit à la tête de ses gardes et dissipa les rebelles. La fermentation ne dura pas longtemps, les esprits se calmèrent, le peuple se défit peu à peu de ses préjugés, écouta les prédicateurs de l'Évangile, et reçut le baptême à l'exemple de son roi.

Alors Michel envoya des ambassadeurs au souverain Pontife, comme au chef de l'Église, pour lui demander des ouvriers évangéliques, et pour le consulter sur plusieurs questions qui concernaient la Religion et les mœurs. Le pape Nicolas Ier vit avec attendrissement ces nouveaux Chrétiens, qui étaient venus de si loin pour recevoir les instructions du Saint-Siége. Après les avoir accueillis avec une touchante affection, le Père commun répondit en détail à leur consultation, et les renvoya pleins de joie, accompagnés de deux Évêques recommandables par leur sagesse et par leurs vertus.

Rien n'était plus édifiant que la conduite de ces peuples nouvellement convertis. A la férocité, aux superstitions grossières, infâmes, cruelles, aux vices abominables qui régnaient parmi les Bulgares, avaient succédé la douceur, la concorde, la pureté des mœurs, tout ce qui fait le bon-

Digitized by Google

heur et la gloire même temporelle d'une nation. On vit Michel lui-même, le premier roi chrétien de Bulgarie, abdiquer la couronne pour aller finir ses jours dans un monastère. Quelle autre religion que le Christianisme, quels autres missionnaires que les missionnaires catholiques ont jamais civilisé les peuples et opéré de pareils miracles ?

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir manifesté la puissance de votre grâce en convertissant tant de nations idolâtres ; convertissez encore les pécheurs qui ne vous aiment pas et les hérétiques qui vous connaissent mal.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me servirai de mes talents pour la gloire de Dieu.*

Digitized by Google

XXXIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (IXe ET Xe SIÈCLE).

L'Église attaquée : schisme de Photius. — Défendue : concile général de Constantinople. — Propagée : conversion des Russes et des Normands. — Affligée par de grands scandales. — Consolée par de grandes vertus : victimes d'expiation ; fondation de la célèbre abbaye de Cluni.

Pendant que l'Église travaillait avec tant de zèle et de succès à procurer aux peuples du Nord le bienfait de l'Évangile, avec la civilisation et tous les avantages qui en sont la suite, le Démon s'efforçait de faire retomber dans l'erreur et dans l'esclavage les nations de l'Orient ; il n'y réussit que trop. Le temps approchait où cet Orient, toujours disputant sur la foi, toujours enfantant de nouvelles hérésies, devait perdre, hélas ! peut-être sans retour, le précieux flambeau de la vérité catholique dont il n'avait pas su profiter. De même que le peuple juif, image de l'Église, avait vu ses tribus se diviser par un schisme funeste ; de même l'Église catholique devait voir s'accomplir en elle cette terrible figure. L'Orient devait se séparer de l'Occident et déchirer la robe sans couture de l'Épouse de Jésus-Christ, robe nuptiale ornée de différentes couleurs, symbole des peuples divers qu'elle devait réunir dans son sein maternel.

Le premier auteur de ce schisme fatal fut Photius. C'était un homme puissant à la cour des empereurs de Constantinople. Par ses fourberies et ses intrigues, il parvint à faire chasser saint Ignace, patriarche de cette ville. Il s'empara de son siége, quoiqu'il ne fût qu'un simple

Digitized by Google

laïque, et poussa l'impudence jusqu'à écrire au pape Nicolas Ier pour lui faire part de son élection. Le fourbe n'oublia rien pour prévenir le souverain Pontife en sa faveur. A l'entendre, c'était malgré lui qu'on l'avait choisi pour remplir cette place éminente ; il avait résisté de toutes ses forces, on lui avait fait violence : ce n'était, ajoutait-il, qu'en versant un torrent de larmes qu'il avait enfin consenti à recevoir l'imposition des mains. Ignace, disait-il en finissant, s'est retiré de son plein gré dans un monastère pour y terminer ses jours dans un repos honorable ; la vieillesse et les infirmités l'ont déterminé à prendre ce parti.

Pendant ce temps-là, Ignace était enfermé dans une prison infecte, où on le traitait indignement. Le Pape, qui n'avait reçu aucune relation de l'affaire, de la part d'Ignace, parce que ses ennemis ne lui avaient pas laissé la liberté d'écrire, se tint sur ses gardes et ne voulut rien décider sur l'élection de Photius sans un mûr examen. Enfin la vérité se fit jour. Ignace trouva le moyen d'informer le chef de l'Église de tout ce qui s'était passé à Constantinople. Le Pape déclara nulle la nomination de Photius, reconnut Ignace pour le seul Patriarche légitime, et fit part de tous ses sentiments à l'empereur. Photius, irrité, ne mit plus de bornes à sa fureur. Il attaqua l'Église romaine et lui reprocha quelques points de discipline qu'il avait lui-même regardés jusque-là comme légitimes et irrépréhensibles. Les paroles mensongères de cet impie envenimèrent l'esprit de ses partisans. Ce fut là comme une semence cachée qui, après avoir germé pendant longtemps, produisit dans la suite le schisme funeste qui dure encore, et que les Grecs ont payé si cher.

Pour mettre fin à tant de scandale, l'empereur assembla

Digitized by Google

dans son palais les Évêques qui se trouvaient à Constantinople. Par leur avis, il chassa Photius du siége patriarcal, et le fit enfermer dans un monastère. Aussitôt après l'expulsion de l'usurpateur, Ignace rentra solennellement dans son Église ; le saint Pontife, voulant réparer les maux qu'elle avait soufferts, engagea le prince à convoquer un concile général.

L'empereur adressa des députés au Pape pour le prier d'y envoyer ses légats : il écrivit en même temps à tous les autres Évêques de l'empire. Le concile s'ouvrit à Constantinople, l'an 869 ; il était composé de cent deux Évêques et fut le huitième concile général. Photius y fut condamné et anathématisé. On y reconnut la primauté de l'Église romaine et l'on écrivit deux lettres, l'une au souverain Pontife, pour le prier de confirmer, par son autorité, les décrets du concile, et de les faire recevoir par toutes les les Églises d'Occident ; l'autre adressée à tous les Fidèles pour les exhorter à s'y soumettre [1].

Ainsi fut cicatrisée la plaie profonde que l'ambitieux Photius fit à l'Église. Ce n'était pas la première fois que cette divine Épouse de Jésus-Christ s'était vue en butte aux attaques du chisme et de l'hérésie ; mais la rage de l'Enfer ne prévaudra point contre elle. La hache des Néron et des Dioclétien ne l'avait pas empêchée de s'établir ; le sophisme et l'hérésie ne pourront la renverser. Elle a triomphé de toutes les sectes passées, et son triomphe est un gage de ses victoires futures. Quand nous disons que l'Église a triomphé de toutes les hérésies, vous devez entendre que les hérésies n'ont jamais pu lui enlever aucune des vérités dont le dépôt lui a été confié. La preuve en est

[1] Voyez Fleury, l. LI, LIII.

Digitized by Google

évidente : son symbole est le même aujourd'hui qu'autrefois ; on n'y trouve pas un iota de plus ou de moins.

Ajoutez que les grands caractères qui doivent la faire reconnaître de l'univers entier pour la seule légitime épouse de l'Homme-Dieu, brillent aujourd'hui du même éclat dont ils brillaient autrefois : peu de mots suffiront à le montrer.

Quels qu'aient été les progrès de l'hérésie, l'Église n'a jamais cessé d'être *catholique* ou universelle ; nous l'avons souvent remarqué : elle regagnait toujours d'un côté ce qu'elle perdait de l'autre. Elle n'a jamais cessé d'être *apostolique*, c'est-à-dire qu'elle remonte, par une succession visible et non interrompue de pasteurs, jusqu'à saint Pierre, que Jésus-Christ a lui-même établi chef de ses Apôtres. Chaque secte au contraire manqua toujours de cette suite de ministères, et n'allait point au delà de son auteur, qui avait été lui-même élevé dans l'Église avant de former une société à part. Cette séparation a été éclatante, on en connaît l'époque. Les Païens eux-mêmes regardaient l'Église romaine comme la tige d'où toutes les autres sociétés étaient sorties, comme le tronc toujours vif que les branches séparées laissaient en son entier. De là vient qu'ils l'appelaient de son véritable nom, de son nom incommunicable : la *grande Église*, l'*Église catholique*. Au contraire, le nom de leurs auteurs est resté aux hérétiques, comme la preuve de leur nouveauté et comme un cachet d'ignominie empreint sur leurs fronts.

Victorieuse des persécutions et des hérésies, l'Église l'a été des scandales. C'est la troisième épreuve qu'elle doit subir. Comme nous l'avons vu et comme nous le verrons bientôt avec plus d'évidence, l'Église a triomphé des scandales, c'est-à-dire que sa morale n'a pas cessé d'être sainte :

Digitized by Google

qu'elle n'a pas cessé de défendre le mal, quel qu'il soit, et de le proscrire jusque dans ses ministres ; qu'elle condamnait autrefois ce qu'elle condamne aujourd'hui ; qu'elle n'a pas cessé de former de grands Saints, qui se sont opposés comme des digues au torrent de l'iniquité, et que, dans tous les siècles, des miracles authentiques n'ont pas cessé de manifester sa sainteté inaltérable [1].

Revenons maintenant aux conquêtes de l'Église. Pendant qu'elle gémissait sur l'intrusion scandaleuse de Photius dans le siége de Constantinople, elle recevait du côté du Nord de grands sujets de consolation. Il venait de paraître sur les bords du Borysthène, dans la partie la plus septentrionale de l'Europe, une nation terrible, farouche, impie, plongée dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie : c'étaient les Russes. Ils vivaient dispersés dans les bois et les campagnes, changeant souvent d'habitation, comme faisaient les peuples nomades, et comme font encore aujourd'hui les Tartares [2].

Pour adoucir leur férocité et les empêcher d'envahir ses provinces, l'empereur Basile leur envoya des présents. Avec les ambassadeurs partit un saint Évêque, ordonné par saint Ignace, patriarche de Constantinople, qui venait d'être rétabli sur son siége. Oh ! oui, le moyen de civiliser les peuples sauvages ou barbares, c'est de leur envoyer des Évêques.

Quand il fut arrivé chez eux, le saint missionnaire opéra un miracle qui rendit ses instructions fécondes. Le prince des Russes assembla la nation pour délibérer si l'on devait quitter l'ancienne religion. S'étant assis au milieu des vieillards qui composaient son conseil, et qui étaient les

[1] Voyez *Hist. abr. de l'Église*, p. 176.
[2] C'est la signification du mot *russe*.

Digitized by Google

plus attachés à l'idolâtrie, il fit paraître l'Évêque et lui demanda ce qu'il venait enseigner. Le missionnaire leur montra le livre des Évangiles, et leur raconta plusieurs miracles tant du Nouveau que de l'Ancien Testament. Celui des trois enfants conservés dans la fournaise, fit la plus vive impression sur l'assemblée. Si tu nous fais voir, dirent les anciens, quelque merveille semblable, nous croirons que tu nous enseignes la vérité. Il n'est pas permis de tenter Dieu, reprit l'Évêque. Cependant, si vous êtes résolus de reconnaître sa puissance, demandez ce que vous voudrez, et assurément il vous l'accordera, quoique nous en soyons indignes.

Les Russes demandèrent que le livre qu'il tenait fût jeté dans un feu qu'ils avaient eux-mêmes allumé, et promirent, s'il n'était point brûlé, de se faire Chrétiens. Alors l'Évêque, levant les yeux et les mains au Ciel, fit cette prière : « Seigneur Jésus, glorifiez votre saint nom en présence de tout ce peuple. » On jeta le livre des Évangiles dans une fournaise ardente ; on l'y laissa longtemps. On éteignit ensuite le feu, et on trouva le livre en son entier, sans que les bords mêmes et les fermoirs fussent endommagés.

A la vue de ce miracle, les Barbares étonnés sollicitèrent le Baptême et le reçurent avec empressement [1]. Dieu a renouvelé de siècle en siècle, il renouvelle encore de nos jours les miracles qui ont signalé l'établissement du Christianisme. Son bras n'est point raccourci, et, quand il envoie des missionnaires à un nouveau peuple, il opère en sa faveur les mêmes prodiges qui ont accompagné la prédication des Apôtres [2]. La conversion des Russes arriva

[1] Fleury, l. LII.
[2] *Hist. abr. de l'Église*, p. 267.

Digitized by Google

l'an 851 : cette glorieuse conquête termine le neuvième siècle.

Le dixième nous en présente une autre non moins belle, et non moins propre à nous montrer que, dans ces siècles nommés barbares, l'Église fut pleine de vigueur et de vie, qu'elle ne cessa de continuer l'œuvre de la civilisation du monde et de donner à son divin Époux d'innombrables enfants.

Depuis un siècle les Normands ravageaient les plus belles provinces de l'Europe. Les Normands, c'est-à-dire *hommes du Nord*, étaient des Barbares encore païens, qui venaient du Danemark, de la Norwége et des pays voisins, sur un grand nombre de petits bâtiments à voiles et à rames, pour faire, partout où ils pouvaient, des esclaves et du butin. Déjà ils étaient entrés en France par l'embouchure de la Seine et de la Loire. Ils avaient pillé Rouen et Nantes, incendié un grand nombre de monastères, ravagé de vastes campagnes, et, après ces expéditions, ils avaient regagné leurs vaisseaux, emportant dans leur pays d'immenses dépouilles. Presque chaque année arrivaient de nouvelles flottes chargées de ces Barbares, auxquels il était comme impossible de résister : la terreur était générale.

En 859 ils revinrent en plus grand nombre, entrèrent dans l'embouchure du Rhin, ravagèrent les provinces voisines, pillèrent la ville et les environs d'Amiens, où ils mirent tout à feu et à sang. D'autres, ayant fait le tour de l'Espagne, entrèrent par le Rhône et s'avancèrent jusqu'à Valence, saccageant tous les lieux par où ils passaient. De là, ils pénétrèrent en Italie, dont les villes ne furent pas épargnées. L'Allemagne et l'Angleterre étaient couvertes de ruines qu'ils y avaient faites. Deux ans après, ils formèrent un établissement durable sur la

Digitized by Google

Seine, vers l'embouchure de ce fleuve. C'est de là qu'ils vinrent à Paris, dont ils incendièrent quelques bâtiments.

Il appartenait à la Religion chrétienne de faire cesser ce long fléau de l'Europe, en humanisant ces farouches pirates. Le roi Charles le Simple prit le parti de traiter avec Rollon, le plus brave de leurs chefs. Il lui envoya l'Archevêque de Rouen, qui lui dit : Grand prince, voulez-vous toute votre vie faire la guerre ? Ne songez-vous point que vous êtes mortel, et qu'il y a un Dieu qui vous jugera après la mort ? Si vous voulez vous faire Chrétien, le roi Charles vous cédera toute cette côte de la mer et vous donnera sa fille en mariage. Rollon consulta les premiers d'entre les Normands ; la proposition fut acceptée et le traité conclu. Le roi céda à Rollon tout le pays nommé depuis Normandie, et lui donna sa fille en mariage. Rollon, de son côté, promit de se faire Chrétien et de vivre en paix avec les Français. L'Archevêque de Rouen instruisit le prince des mystères de la foi et le baptisa au commencement de l'année 912.

Cette conversion, à laquelle la politique parut avoir part, fut néanmoins très-sincère, comme la suite le prouva. L'offre qui fut faite à Rollon n'était qu'une occasion ménagée par la Providence pour amener ce prince et son peuple à la foi. En effet, le nouveau duc, après son baptême, fit instruire et baptiser ses comtes, ses chevaliers et toute son armée, ensuite il demanda à l'Archevêque quelles étaient les églises les plus révérées de sa nouvelle province. Le prélat lui nomma les églises de Notre-Dame de Rouen, de Bayeux et d'Évreux, celles du mont Saint-Michel, de Saint-Pierre de Rouen et de Jumiége. Et dans les provinces voisines, dit Rollon, quel est le Saint estimé le plus puissant ? Saint Denis, répondit l'Archevêque.

Digitized by Google

Eh bien ! reprit le prince, avant de partager mes terres aux seigneurs de mon armée, je veux en donner une partie à Dieu, à sainte Marie et à ces autres Saints, afin d'attirer leur protection. Ainsi, pendant la première semaine de son baptême, lorsqu'il portait encore le vêtement blanc, il donna chaque jour une terre à chacune de ces sept églises, dans l'ordre où elles lui avaient été nommées.

Le huitième jour, ayant quitté les habits baptismaux, il partagea les terres à ses officiers, puis il épousa avec grand appareil la fille du roi de France. Rollon parut, après sa conversion, aussi aimable et aussi religieux qu'il avait paru jusqu'alors terrible. On ne l'avait cru que grand capitaine, il fit voir qu'il était un sage législateur. Il employa le reste de sa vie à établir de bonnes lois ; et, comme les Normands avaient été jusqu'alors accoutumés au pillage, il en publia de très-sévères contre le vol. Elles furent si exactement observées, qu'on n'osait même ramasser ce qu'on trouvait sur le chemin.

En voici un trait remarquable. Le duc avait un jour suspendu un de ses bracelets aux branches d'un chêne, sous lequel il s'était reposé dans une partie de chasse, et l'avait oublié. Ce bracelet y demeura trois ans, sans que personne osât l'enlever, tant on était persuadé que rien ne pouvait échapper aux recherches et à la sévérité de Rollon.

Son nom seul inspirait tant de terreur qu'il suffisait de le réclamer, quand on souffrait quelque violence, pour obliger tous ceux qui l'entendaient de poursuivre le malfaiteur. Tel fut le changement qui s'opéra dans les mœurs des Normands.

Et maintenant, vous qui hésitez sur le choix d'une religion, instruisez-vous.

Connaissez-vous une secte, une religion, une école de

Digitized by Google

philosophes, qui ait jamais soumis et policé une nation, aussi belliqueuse et aussi féroce que les Normands? Non, le miracle de leur conversion, comme celle de tous les peuples barbares, est la gloire exclusive de l'Église catholique. Or, l'Église catholique ne civilise les peuples que parce que sa doctrine est bonne; elle n'est bonne que parce qu'elle est vraie ; elle n'est vraie que parce qu'elle est divine. Si vous pouvez *justement* appliquer ce raisonnement à toute autre secte, j'y consens, faites-vous sectaires ; mais, si vous ne le pouvez pas, et si, comme vous le dites, vous cherchez de bonne foi la vérité, quel parti avez-vous à prendre? demandez-le à votre raison, elle vous répondra.

Salut, véritable épouse de l'Homme-Dieu, héritière de ses paroles de vie, vous seule avez assez de force non-seulement pour guérir les plaies que vous aviez reçues des Barbares, mais encore pour changer ces nouveaux persécuteurs en enfants respectueux et soumis. Huns, Vandales, Visigoths, Normands, nations féroces qui avez renversé l'Empire romain, loin de détruire l'Église, vous êtes devenus sa noble conquête. La douce fille du Ciel a triomphé de votre ignorance et de votre barbarie, comme elle avait triomphé de la rage des bourreaux et de la ruse des hérétiques. Là fut sa gloire, là est aussi votre bonheur; puisse votre reconnaissance durer autant que ses bienfaits!

Tranquille du côté des Barbares qu'elle avait convertis et du côté des hérétiques qu'elle avait foudroyés, il semble que l'Église dût jouir en paix de son laborieux triomphe, mais il n'en peut être ainsi. Comme nous-mêmes, notre mère est née pour le combat; le Démon détrôné cherche sans cesse à ressaisir son sceptre. L'Église eut donc à lutter contre un nouvel ennemi : le scandale.

Les invasions des Barbares, les fausses maximes de l'hé-

Digitized by Google

résie, les guerres continuelles qui avaient désolé l'Europe, traînaient à leur suite le relâchement et le désordre : le mal avait pénétré jusque dans le sanctuaire et dans les couvents. Au lieu de faire la consolation de leur Mère, les enfants de l'Église lui déchiraient les entrailles, par des crimes qui les couvraient eux-mêmes de honte. Que l'Enfer s'en réjouisse! son triomphe ne sera pas de longue durée. Le Dieu protecteur de la Religion ne l'abandonnera pas dans cette nouvelle lutte, et la victoire lui restera.

Voici la Providence qui va susciter des Saints illustres, qui s'opposeront comme une digue insurmontable au torrent de l'iniquité. En France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, l'ordre ecclésiastique et l'ordre monastique reprendront leur première sainteté, et les peuples chrétiens redeviendront dignes du nom qu'ils portent, et de nouveaux siècles de gloire brilleront pour l'Église.

L'ordre de Saint-Benoît, qui, depuis quatre cents ans, avait couvert l'Europe de ses établissements et de ses bienfaits, avait considérablement dégénéré de sa première ferveur. La gloire d'en être le réformateur était réservée à saint Odon, abbé de Cluni. Cette célèbre abbaye, située dans le Mâconnais, fut fondée en 910, par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, à l'occasion que nous allons dire.

Quelques officiers du prince, ayant passé par le monastère de Baume [1], en Bourgogne, aujourd'hui la Franche-Comté, furent frappés de la vie édifiante qu'on menait dans cette maison. A leur retour, ils en firent un si grand éloge à leur maître, qu'il conçut le dessein d'établir sur ce modèle un monastère dans ses terres, et d'en donner le gouvernement à saint Bernon, supérieur de Baume. Il invita

[1] Près de Lons-le-Saulnier.

Digitized by Google

donc le saint abbé à venir le trouver à Cluni. Bernon s'y rendit avec un de ses religieux. Le duc les reçut avec bonté, et leur dit de chercher dans ses terres un lieu propre à bâtir un monastère. Les deux saints religieux, charmés de la situation de Cluni, répondirent qu'ils n'en trouveraient pas de plus propre. Il ne faut pas y penser, leur dit le duc, c'est ici que je tiens ma meute pour la chasse. Eh bien! seigneur, reprit agréablement Bernon, chassez-en les chiens et recevez-y les moines.

Le duc y consentit de bonne grâce. A l'instant même il fit dresser l'acte de fondation qui se conserve encore aujourd'hui, et dont voici la teneur : « Voulant, dit-il, employer à un saint usage les biens que Dieu m'a donnés, j'ai cru devoir rechercher l'amitié des pauvres de Jésus-Christ, et rendre cette bonne œuvre perpétuelle en fondant une communauté. Je donne donc, pour l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, notre Sauveur, ma terre de Cluni, pour y bâtir, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, un monastère qui soit à jamais un refuge pour ceux qui, sortant pauvres du siècle, viendront chercher dans l'état religieux le trésor de la vertu. »

L'intention du pieux fondateur fut remplie. La nouvelle communauté fit un bien infini et se distingua par sa discipline régulière. Cette célèbre maison a donné de grands Papes à l'Église, et produit de saints Évêques qui ont renouvelé l'esprit du Christianisme dans les différents diocèses de France.

Sous le gouvernement de saint Odon, successeur immédiat de saint Bernon, Cluni parvint au plus haut degré de gloire. Pour faire connaître la sainteté des religieux qui l'habitaient, nous rapporterons quelques-unes de leurs observances. D'abord la préparation du pain qui devait ser-

Digitized by Google

vir au sacrifice de l'autel est digne de remarque. Les religieux choisissaient le froment grain à grain et le lavaient avec tout le soin possible. On le mettait ensuite dans un sac uniquement destiné à cet usage, et un serviteur, connu pour homme de bien, le portait au moulin. Il lavait les meules et les enveloppait de rideaux, afin de les préserver de la poussière ; puis, revêtu d'une aube, il se couvrait le visage d'un voile, pour retenir la sueur qui coulait de son front. On apportait la même précaution pour la farine ; les frères lavaient soigneusement le crible dans lequel on devait la passer. Trois prêtres ou trois Diacres, assistés d'un frère convers, achevaient le reste.

Après avoir récité les matines, ces quatre religieux se lavaient les mains et le visage. Les trois premiers se revêtaient d'aubes et pétrissaient la pâte dans de l'eau froide afin qu'elle fût plus blanche, et les deux autres faisaient cuire les hosties dans le four. Le feu était de bois sec et préparé tout exprès, tant étaient grands le respect et la vénération que les religieux de Cluni avaient pour la sainte Eucharistie !

Quant à leurs exercices réguliers, le silence était si étroitement gardé parmi eux, jour et nuit, qu'ils auraient plutôt souffert la mort que de le rompre avant l'heure de prime. On récitait les psaumes en travaillant. Depuis le 13 septembre jusqu'à Pâques, on ne faisait qu'un repas.

Les restes du pain et du vin, desservis au réfectoire, étaient distribués aux pauvres pèlerins. On nourrissait, outre cela, dix-huit pauvres tous les jours, et la charité s'y faisait durant le Carême avec une si sainte profusion, qu'en une année, au commencement du Carême, il y eut sept mille pauvres auxquels on distribua une très-grande quantité de vivres et d'autres aumônes.

Digitized by Google

Ces saints religieux s'occupaient aussi d'élever les enfants ; ils leur donnaient la même éducation et les mêmes soins, que les fils des princes auraient pu recevoir dans le palais de leurs pères.

L'exacte discipline observée à Cluni, le grand nombre de religieux qui y étaient, la piété et la dévotion dont on était pénétré en entrant dans ce saint monastère, le rendirent très-célèbre. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, voulurent avoir des religieux de Cluni. Ils passèrent même en Orient, et il n'y eut presque point de lieu en Europe où cet ordre ne fût connu. Ainsi commença la grande réforme de l'ordre monastique. Les Bénédictins en ont eu la gloire, car les religieux de Cluni étaient enfants de saint Benoît [1] : Cluni est la première branche de cet ordre célèbre.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'être venu au secours de votre Église en opposant de grands Saints aux scandales qui l'affligent.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je craindrai beaucoup de donner de mauvais exemples.*

[1] Voyez Hélyot, t. V, p. 184.

Digitized by Google

XXXIVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (Xe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée; réparation et expiation des scandales (suite) : saint Gérard, abbé de Brogne, en Belgique; saint Odon, saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry; sainte Mathilde, sainte Adélaïde. — L'Église propagée et consolée : conversion des Polonais et des Basques; saint Paule de Latre.

La réputation de Cluni se répandait de toutes parts. L'édifiante régularité de cette maison y attira bientôt un grand nombre de sujets, distingués par leur naissance et par leur dignité. Non-seulement des laïques de la plus haute noblesse y venaient pour pratiquer la pénitence, mais des Évêques mêmes quittaient leurs Églises pour y embrasser la vie monastique. Les comtes et les ducs s'empressaient de soumettre les monastères à celui de Cluni, afin que le saint abbé y introduisît la réforme. Il en résulta qu'Odon ne se borna plus à sa communauté, et qu'il travailla avec un zèle infatigable au rétablissement de la discipline dans toute la France et même en Italie, où il fut appelé par le souverain Pontife. Cette glorieuse mission coûta au saint abbé des travaux immenses, mais le succès le consola. On ne vit jamais mieux ce que le zèle d'un seul homme peut procurer de gloire à Dieu, quand il est soutenu par la sainteté et conduit par la prudence.

Néanmoins, le Seigneur suscita d'autres grands personnages pour s'opposer aux scandales et travailler à l'important ouvrage de la réformation. De ce nombre fut saint Gérard, abbé de Brogne, en Belgique. Gérard était un jeune seigneur engagé dans la profession des armes depuis

Digitized by Google

son enfance. Une douceur charmante, une pureté de mœurs angélique rehaussée par une exquise politesse, son affabilité et son amour des pauvres en faisaient l'ornement de la cour du comte de Namur, une des plus brillantes de la chrétienté. Dieu récompensa les vertus de son jeune serviteur par les grâces les plus précieuses. Un jour qu'il revenait de la chasse avec son souverain, il se sépara des autres seigneurs, alla se renfermer dans la chapelle de Brogne, qui appartenait à sa famille, et resta longtemps prosterné devant Dieu. Il trouva tant de douceur dans ce saint exercice, qu'il ne le quitta qu'avec un extrême regret. Heureux, se disait-il à lui-même, ceux qui n'ont d'autre emploi que celui de louer le Seigneur nuit et jour, de vivre toujours en sa divine présence et de lui consacrer leur cœur sans interruption !

La grâce acheva bientôt ce qu'elle avait si heureusement commencé. Gérard, étant venu à Paris, y laissa sa suite pour aller visiter l'abbaye de Saint-Denis. Singulièrement édifié de la ferveur des religieux de cette maison, il les pria de le recevoir parmi eux ; mais il ne pouvait exécuter la résolution qu'il avait prise de renoncer au monde, sans le consentement de son souverain. Il retourna donc à Namur pour le demander ; ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il parvint à l'obtenir.

Novice plein de ferveur et d'humilité, le jeune seigneur fut élevé au sacerdoce après dix années d'épreuves. Alors l'abbé de Saint-Denis l'envoya fonder une abbaye dans sa terre de Brogne : le Saint obéit. Le nouveau monastère devint bientôt un second Cluni. La réputation du saint fondateur s'affermit si bien, qu'on lui donna une inspection générale sur toutes les abbayes de la Flandre, où il rétablit une exacte discipline. Son zèle s'étendit même dans

Digitized by Google

la Champagne, la Lorraine et la Picardie. Les monastères de ces différentes provinces le reconnaissent, aussi bien que ceux de Belgique, pour leur second patriarche. C'est à lui qu'ils attribuent la discipline qui les a rendus si célèbres. Le saint réformateur, épuisé de travaux, se renferma dans sa cellule vers la fin de sa vie, afin de se préparer à la mort, qui arriva le 3 octobre 959.

Deux hommes avaient suffi pour faire refleurir la vertu dans tous les monastères de France et de Belgique. Saint Odon fut placé par la Providence sur le premier siége de l'Angleterre, pour opérer le même miracle et réparer la discipline dans ce royaume. Dès qu'il fut archevêque de Cantorbéry, il dressa de sages règlements pour l'instruction du clergé, des grands et du peuple. Il était soutenu par le roi Édouard, qui seconda les vues du saint Prélat, et publia des lois propres à rétablir le bon ordre. Aussi saint Odon réforma-t-il un grand nombre d'abus ; son zèle était accompagné d'une si parfaite douceur, que l'Angleterre appelait ce saint Archevêque *Odon le Bon.*

L'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé, saint Dunstan, son successeur, l'acheva. Ce grand Saint s'était préparé dans la retraite à remplir dignement les graves devoirs que la Providence devait lui confier. Après de brillantes études, il s'était retiré dans une petite cellule, où il joignait le jeûne et la prière au travail des mains. Son travail consistait à faire des croix, des vases, des encensoirs et autres choses destinées au culte divin ; d'autres fois il s'occupait à peindre ou à copier des livres. C'est de là qu'il fut tiré pour monter sur le siége de Cantorbéry. Le souverain Pontife le nomma en outre son légat en Angleterre.

Obligé par sa dignité de veiller sur toutes les Églises du

Digitized by Google

royaume, il parcourut les différentes provinces, instruisant les Fidèles des règles de la vie chrétienne, et les portant à la pratique de la vertu par des exhortations vives et touchantes. L'objet principal de son zèle était la réforme des monastères et du clergé. Il montra aussi beaucoup de fermeté à l'égard des laïques violateurs de la discipline ecclésiastique : nulle considération ne pouvait le faire mollir, lorsqu'il s'agissait de maintenir le bon ordre.

Nous allons en citer un exemple. Le roi d'Angleterre s'était rendu coupable d'un grand péché. Le saint Archevêque ne l'eut pas plutôt appris qu'il vint à la cour. Comme un autre Nathan, il dit au prince, avec un zèle mêlé de respect : Seigneur, vous avez offensé Dieu ! Le roi, agité de salutaires remords, s'avoua coupable, témoigna son repentir par ses larmes et demanda une pénitence proportionnée à son crime. Le Saint lui en imposa une de sept ans. Elle consistait à ne point porter sa couronne durant tout ce temps-là, à jeûner deux fois la semaine et à faire d'abondantes aumônes. Il lui enjoignit en outre de fonder un monastère où plusieurs vierges pussent se consacrer à Jésus-Christ. Le roi accomplit fidèlement tous les articles de sa pénitence. Les sept ans écoulés, le saint Archevêque lui remit la couronne sur la tête, dans une assemblée composée des Évêques et des seigneurs de la nation.

Saint Dunstan était infatigable. Quoique dans un âge avancé, il faisait souvent la visite des différentes Églises du royaume. Partout il prêchait et instruisait les Fidèles, conciliait les différends, réfutait les erreurs, extirpait les vices et corrigeait les abus. De retour à Cantorbéry, il tomba malade et se prépara à sa dernière heure par un redoublement de ferveur. Le jour de l'Ascension, il prê-

Digitized by Google

cha trois fois sur la fête, pour exhorter les Fidèles à monter au Ciel avec leur divin chef, en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage parut tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire, et dit à son bien-aimé troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui : à ces dernières paroles, tout le monde fondit en larmes. Après midi, le Saint retourna tranquillement à l'église et indiqua le lieu où il voulait être enterré. Il se mit ensuite au lit ; puis, ayant reçu le saint Viatique, le samedi suivant il passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse : c'était le 10 mai 988 [1].

Pendant que la vertu refleurissait dans les monastères de France, de Belgique et d'Angleterre, par le zèle des grands personnages dont nous venons de parler, Dieu se plaisait à la faire rentrer dans les lieux où elle semble le plus étrangère. Les cours des rois, trop souvent l'asile du vice, devinrent alors le sanctuaire de l'innocence. Le démon du libertinage, chassé de tous ses postes, dut reconnaître la puissance divine qui combat contre lui, et nous nous devons admirer la Providence miraculeuse, qui, dans toutes les circonstances, même les plus critiques, assure à l'Église un infaillible triomphe. A cette époque, nous voyons saint Wenceslas, duc de Bohême ; saint Édouard, roi d'Angleterre ; sainte Mathilde, reine de Germanie, et sainte Adélaïde, impératrice, réformer par leurs exemples et les cours au milieu desquelles ils habitaient, et les peuples soumis à leur autorité.

Sainte Mathilde était fille du comte Thierri, seigneur puissant parmi les Saxons. Ses parents, qui avaient beau-

[1] Godescard, t. VI et VIII.

Digitized by Google

coup de religion, la firent élever sous les yeux de son aïeule, abbesse d'un monastère. Elle puisa dans cette sainte école un goût extraordinaire pour l'oraison et pour la lecture des livres de piété. Elle apprit aussi, toute princesse qu'elle était, à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe, et contracta insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et dignes d'une créature raisonnable. Enfin, arriva le temps de rentrer dans le monde, où la Providence l'appelait.

La jeune Mathilde fut mariée à Henri, roi de Germanie. Pendant que le roi son époux soumettait les ennemis de l'État, Mathilde remportait des victoires sur les ennemis de son salut. Elle vaquait à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Les réflexions sérieuses qu'elle faisait sur les vérités éternelles, garantissaient son âme des atteintes de l'orgueil, toujours caché sous les dehors séduisants des grandeurs humaines. Souvent elle visitait les pauvres malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience. Humble servante des pauvres, l'aimable princesse les servait de ses propres mains et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix. Elle procurait la liberté aux prisonniers, et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Le principal but qu'elle se proposait en cela était de porter ces malheureux à expier leurs crimes, par les larmes d'une sincère pénitence. La plus douce récompense de ses bonnes œuvres et de ses prières fut de voir le roi son époux marcher dans le chemin de la vertu, et s'empresser à la seconder dans l'exécution de toutes ses pieuses entreprises.

Henri ayant été frappé d'apoplexie, la reine eut tout

Digitized by Google

lieu de craindre pour ses jours. Elle allait souvent se prosterner au pied des autels, afin de solliciter sa guérison auprès de Dieu ; mais, lorsqu'elle eut été instruite de sa mort, par les larmes et les cris du peuple, elle se soumit avec résignation à la volonté du Ciel. Ayant fait offrir le saint Sacrifice pour le repos de l'âme de son vertueux époux, sa première pensée fut de donner à un prêtre les diamants qu'elle portait, comme preuve de sa renonciation éternelle aux pompes et aux vanités du monde.

Après la mort de son mari, la pieuse reine fut soumise à de rudes épreuves. Une prédilection trop marquée pour Henri, le plus jeune de ses enfants, alluma la jalousie d'Othon, son fils aîné. Mathilde, coupable de la même faute que Jacob, l'expia avec la même résignation que le saint Patriarche ; mais, à la fin, Dieu la consola. Ses deux fils, Othon et Henri, rougirent de l'indignité de leurs procédés ; ils se réconcilièrent sincèrement entre eux et rendirent à leur mère les biens qu'ils lui avaient enlevés.

Mathilde, rétablie dans sa première fortune, distribua plus d'aumônes que jamais. Elle fonda plusieurs monastères, entre autres un de religieuses, où elle se retirait de temps en temps pour goûter les charmes de la solitude. Le reste de sa vie fut employé en pratiques de piété et en œuvres de miséricorde. On voyait cette princesse, épouse d'un roi et mère d'un empereur, se faire un plaisir d'apprendre aux pauvres et aux ignorants la manière de bien prier, comme elle avait déjà fait à l'égard de ses domestiques. Enfin, pleine de jours et de mérites, elle vit avec calme sa dernière heure approcher. Ayant fait la confession publique de ses péchés, elle reçut les sacrements d'Eucharistie et l'Extrême-Onction ; puis, elle se fit cou-

Digitized by Google

cher sur un cilice, et, s'étant mis de la cendre sur la tête, elle expira le 14 mars 968.

La prière, la méditation, des occupations sérieuses, sauvèrent la vertu de Mathilde de la séduction des objets extérieurs, dont le charme n'est nulle part plus dangereux qu'au milieu du grand monde et surtout dans les cours. Qu'opposeront à cet exemple tant de Chrétiens et de Chrétiennes qui se croient nés uniquement pour le plaisir, et dont toute la vie se passe dans un cercle perpétuel de lectures profanes, de conversations frivoles et de visites inutiles ?

L'autre princesse qui répandit sur son siècle un éclat si pur, et dont la vertu consola l'Église en contribuant à la réforme des mœurs, fut l'impératrice Adélaïde. Fille de Rodophe II, roi de Bourgogne, cet ange de la terre n'avait encore que six ans lorsqu'elle perdit son père. A peine Adélaïde eut-elle atteint sa seizième année, qu'on la maria à Lothaire, roi d'Italie. Le trône où elle monta fut pour elle un Calvaire ; mais elle se servit des épreuves que Dieu lui envoya, pour se détacher du monde et pour se confirmer dans les pratiques de piété, qui lui avaient été si chères dès sa première enfance.

Veuve à vingt-huit ans, elle vit sa couronne enlevée par un conspirateur. Elle-même fut conduite à Pavie et renfermée dans une étroite prison, où elle eut à souffrir toutes sortes d'indignités ; mais, ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle s'enfuit en Allemagne. L'empereur Othon Ier prit sa défense, la rétablit sur le trône d'Italie, et enfin l'épousa.

De prisonnière devenue impératrice, Adélaïde ne s'enorgueillit point de sa prospérité. Elle ne se servit de ses richesses et de sa puissance que pour faire du bien à tout

Digitized by Google

les hommes, surtout aux pauvres. Restée veuve une seconde fois après onze ans de mariage, la pieuse princesse donna tous ses soins à l'éducation de son fils Othon II. Et le règne de ce prince fut heureux, tant qu'il se conduisit par les conseils de sa mère. Mais, ayant eu le malheur de se laisser corrompre par la flatterie, il oublia tout ce qu'il lui devait, et il la bannit même de sa cour. Adélaïde pleura sur les égarements de son fils, et comme celles de Monique, ses larmes furent exaucées. Le malheur ouvrit les yeux à Othon, il rappela sa mère, se montra docile à ses avis et réforma les abus qui s'étaient introduits dans le gouvernement.

Après la mort de ce prince, dont le règne ne fut pas long, Adélaïde se vit de nouveau en butte à la persécution : sa bru la traita de la manière la plus outrageante. Adélaïde souffrit avec patience et sans se plaindre. Une mort subite ayant enlevé sa belle-fille, elle fut obligée de se charger de la régence pendant la minorité de son petit-fils. On vit alors plus que jamais, jusqu'où elle portait le mépris du monde et d'elle-même. Elle ne regarda la puissance dont elle était revêtue que comme un fardeau pesant. Pour bien remplir les obligations qu'elle lui imposait, elle se livra avec un soin infatigable à l'administration des affaires publiques. Loin de se venger des auteurs de ses maux passés, elle cherchait toutes les occasions de leur faire du bien ; mais ce soin qu'elle donnait aux affaires de l'État ne l'empêchait point de vaquer à ses exercices de piété et de mortification.

Pieuse sous la pourpre impériale comme sous la bure du cloître, Adélaïde avait des heures marquées pour prier dans son oratoire et pour gémir sur les péchés du peuple, auxquels il ne lui était pas possible de remédier.

Digitized by Google

Lorsqu'elle était forcée de montrer de la sévérité, elle la tempérait par la douceur, et elle ressentait dans son cœur la peine et la confusion qu'elle faisait aux autres. Par là, elle se faisait universellement aimer, et portait tout le monde à la vertu. La régularité de sa maison offrait l'image édifiante d'un monastère : son zèle s'étendait au delà des limites de l'empire. Par ses soins, de pieux missionnaires se rendirent dans le Nord, où ils prêchèrent la foi à des peuples encore infidèles. Brûlante de charité, la sainte impératrice, déjà très-avancée en âge, entreprit un long voyage pour réconcilier le roi Rodolphe, son neveu, avec ses sujets ; mais elle mourut avant d'arriver en Bourgogne, l'an 999.

Pendant que Notre-Seigneur guérissait les plaies que le scandale avait faites à l'Église, il lui donnait un nouveau sujet de joie par la conversion de peuples qui ne la connaissaient pas encore. C'est alors, en effet, que la Religion fit une de ses plus belles conquêtes : la nation polonaise, qui fut pendant tant de siècles le boulevard de la chrétienté contre les Turcs, embrassa le Christianisme. La conversion des Polonais fut en grande partie l'ouvrage de la princesse Dubrave, épouse du duc de Pologne. Elle gagna si bien l'amitié de son mari, qu'elle l'engagea à recevoir le Baptême. Son exemple fut suivi par la plupart de ses sujets.

Outre les infidèles du Nord, appelés à la foi par les soins de sainte Adélaïde, on vit au midi de l'Europe un peuple nouveau entrer dans le bercail sacré, à la voix de saint Léon, évêque de Bayonne. Les Basques étaient des Cantabres [1] qui, chassés de leur patrie, s'étaient établis dans les

[1] Quelques-uns les croient venus directement d'Orient.

Digitized by Google

montagnes de la Biscaye et dans les déserts du pays de Labour jusqu'à Bayonne. La lumière de la foi avait éclairé cette contrée dès les premiers siècles du Christianisme, mais les conquêtes et les ravages des Sarrasins l'avaient à peu près éteinte.

Léon, né en basse Normandie, fut chargé par le Pape de faire une mission chez les Basques : il vint à Bayonne accompagné de ses deux frères. Le fervent Apôtre fit connaître Jésus-Christ dans cette ville, et il fonda une église sous l'invocation de la sainte Vierge. Ses travaux évangéliques rendirent la Religion florissante dans le pays de Labour, dans les Landes, au delà de Bordeaux, dans la Biscaye et dans la Navarre. Tant de mérites étaient dignes d'une glorieuse récompense. La plus belle qu'ambitionne un missionnaire catholique est la palme du martyre. Notre Saint la reçut avec un de ses frères de la main de quelques pirates.

En Orient, un nouvel Antoine expiait au désert les scandales, que l'Église s'efforçait d'abolir. C'est ainsi qu'à côté du crime on voit toujours la victime chargée de l'expier. Et dans ce dixième siècle, combien nous pourrions en nommer, tant en Orient qu'en Occident, sur le trône et dans les plus humbles conditions !

Pour ne parler que d'une seule, nous dirons que saint Paul de Latre renouvela toutes les austérités des premiers solitaires. Entré fort jeune au désert, il prit l'habit monastique sur le mont Olympe, et se retira ensuite près du mont de Latre, d'où lui est venu son nom. Paul priait continuellement, le monde en avait un si grand besoin ! Il ne se couchait point pour dormir, il s'appuyait seulement contre un arbre ou contre une pierre. On ne lui entendit jamais dire une parole oiseuse. Il se renferma

Digitized by Google

dans une grotte, où il n'eut pendant quelques semaines que des glands verts pour nourriture, ce qui le faisait vomir jusqu'au sang. Il fut pendant trois ans exposé à de grandes tentations; mais, comme saint Antoine, il en triompha par la ferveur et la continuité de ses prières.

Un paysan, ayant découvert la demeure du saint homme, lui apportait de temps en temps quelques chétives provisions; mais ordinairement il vivait des herbes sauvages qui croissaient sur la montagne. Ayant besoin d'eau, Dieu fit sortir, près de sa caverne, une fontaine qui coula toujours depuis.

Son nom devint bientôt célèbre; plusieurs personnes voulurent vivre sous sa conduite, et il se forma une Laure près de sa caverne. Quoiqu'il eût si peu de soin de son corps, il pourvut abondamment aux besoins de ses disciples pour leur ôter tout prétexte de relâchement; douze ans se passèrent de la sorte. Paul, importuné des visites fréquentes qu'il recevait, sortit secrètement de sa solitude et alla se cacher dans le lieu le plus solitaire de la montagne. Il venait néanmoins de temps en temps à la Laure pour encourager ses frères.

Le nom de ce grand serviteur de Dieu ne tarda pas à être connu de tout le monde chrétien. L'empereur Constantin Porphyrogénète lui écrivait souvent pour le consulter sur des affaires importantes, et il se repentit toujours de n'avoir pas suivi ses conseils. Il reçut aussi des lettres des Papes, des Évêques et de plusieurs princes. Mais toujours humble, toujours mortifié, Paul ne se regardait que comme le dernier des hommes et le serviteur de tous. Sa tendresse pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait tout ce qu'il possédait, même sa nourriture et ses habits. Il voulut une fois se vendre comme esclave, afin de

Digitized by Google

pouvoir assister plusieurs personnes qui étaient dans le besoin.

Sentant sa fin approcher, il dicta des règles pour les religieux placés sous sa conduite. Il quitta ensuite sa cellule pour venir à la Laure, et fit célébrer la messe plus tôt qu'à l'ordinaire. Bientôt la fièvre survint, et il attendit la mort avec le calme que donne une sainte vie. Jusqu'au dernier soupir, ce grand expiateur des crimes de son siècle, ne cessa de prier et d'encourager ses disciples à la pénitence. Le 15 décembre de l'an 956, il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses héroïques vertus.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir placé la vertu aussi bien sur le trône que dans la chaumière des pauvres; vous nous apprenez par là que nul état n'est un obstacle au Ciel; faites-nous la grâce de vivre chrétiennement dans notre condition.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'acquitterai chrétiennement de mon travail.*

Digitized by Google

XXXVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. (XIe SIÈCLE.)

L'Église consolée : réparation du scandale en Allemagne dans l'ordre monastique; saint Brunon, archevêque de Cologne ; saint Guillaume, abbé d'Hirsauge. — Réparation du scandale dans tout l'ordre ecclésiastique : saint Pierre Damien, saint Grégoire VII.

Une des grandes plaies de l'Église au dixième siècle, le relâchement scandaleux de l'ordre monastique, était déjà guérie en France, en Angleterre et dans la plus grande partie de l'Europe ; restait l'Allemagne qui n'avait pas un moindre besoin de réformation. Deux grands Saints furent suscités de Dieu pour faire refleurir la vertu dans les monastères et dans le clergé de ces vastes provinces.

Le premier fut saint Brunon, archevêque de Mayence et frère de l'empereur Othon. Dès son enfance, il montra ce qu'il serait dans la suite : les moindres irrévérences dans le service de Dieu allumaient son zèle. Voyant un jour le prince Henri, son frère, causer pendant la messe avec Conrad, duc de Lorraine, le pieux enfant les menaça de la colère de Dieu. Après de brillantes études faites à Utrecht, il revint à la cour, où il ne trouva que des encouragements à la piété ; elle était alors une école de vertus royales et chrétiennes. Sainte Mathilde, mère de l'empereur, Othon lui-même et Adélaïde son épouse faisaient, par la régularité de leur conduite, des leçons éloquentes de religion et de piété aux courtisans qui les environnaient.

Ainsi, lorsque les scandales se multipliaient, Dieu se plaisait à donner à l'Église de grands exemples de vertu

Digitized by Google

qui la consolèrent dans son affliction. Brunon, ayant été élevé sur le siége de Cologne, s'appliqua à faire refleurir la piété dans toute l'Allemagne. Il ne se servit de son autorité que pour former de bons établissements, protéger les faibles, secourir les pauvres, intimider les méchants et encourager les gens de bien. Il bâtit ou répara un grand nombre d'églises et de monastères. L'Allemagne redevint une des plus édifiantes portions de l'Église catholique.

En même temps que saint Brunon travaillait avec tant de succès à la réforme des abus parmi les ecclésiastiques et les fidèles, saint Guillaume, abbé d'Hirsauge, rendait à l'ordre monastique sa première splendeur. L'abbaye d'Hirsauge, située au diocèse de Spire, était une des plus magnifiques et des plus célèbres de l'ordre de Saint-Benoît. Malheureusement le désordre avait franchi le seuil de cet asile destiné à la vertu. Saint Guillaume, ayant été nommé supérieur de ce monastère, s'efforça d'en bannir le scandale. Il commença par envoyer à Cluni quelques-uns de ses religieux, pour étudier les coutumes de cette maison modèle. A leur retour, il fit assembler les anciens. Après avoir examiné avec eux les coutumes de Cluni et entendu les religieux qu'il y avait envoyés, il en retoucha ce qui ne convenait ni aux habitudes du pays, ni au climat, ni à la situation des lieux. Il garda celles qui lui convenaient et en composa un recueil, d'après lequel furent réformées l'abbaye d'Hirsauge et toutes celles d'Allemagne.

En conséquence, ces religieux s'occupaient nuit et jour à chanter les louanges de Dieu, à prier, à méditer et à étudier les saintes Écritures. Ceux qui n'étaient pas propres au travail de l'esprit travaillaient des mains, afin d'éviter l'oisiveté. Le saint abbé, convaincu que la lecture des livres sacrés est la nourriture de l'âme, établit douze

Digitized by Google

écrivains pour transcrire l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que les ouvrages des saints Pères. D'autres, en plus grand nombre, étaient occupés à copier des ouvrages de différents genres. Un religieux, habile en toutes sortes de sciences, avait l'inspection sur les uns et sur les autres, présidait à leur travail et en corrigeait les fautes. Ces humbles et savants Bénédictins, que le monde ne connaît plus, tout en jouissant eux-mêmes du fruit de leurs veilles, transcrivirent une multitude d'ouvrages que saint Guillaume envoyait dans les monastères, dont il était le réformateur ou le fondateur.

Indépendamment de cent cinquante religieux qui composaient l'abbaye, il y avait aussi des frères convers, destinés au travail manuel, afin de pourvoir aux besoins de ceux qui ne s'occupaient que du labeur de l'esprit. On voyait parmi eux d'habiles ouvriers en toutes sortes d'arts et de professions: architectes, maçons, charpentiers, menuisiers, sculpteurs, forgerons, tailleurs, corroyeurs, cordonniers, etc. Ils furent extrêmement utiles au saint abbé, car eux seuls firent tous les bâtiments du nouveau monastère d'Hirsauge et des autres qu'il fonda.

Des règlements particuliers, proportionnés à leurs occupations, partageaient leurs journées d'une manière également salutaire au corps et à l'âme. Toutes les nuits ils se trouvaient à l'église pour chanter les matines, qui étaient courtes à cause des fatigues du jour. Après matines, il était libre à ces convers de retourner dormir; mais la plupart restaient à l'église, jusqu'à ce que les religieux de chœur eussent achevé leurs prières. Le lendemain de grand matin ils entendaient la messe et se rendaient au chapitre pour y dire leur coulpe. La moitié communiaient un dimanche, et la moitié le dimanche suivant; aux fêtes so-

Digitized by Google

lennelles ils communiaient tous. Ceux qui allaient à la campagne et qui ne devaient pas revenir le dimanche, communiaient le jour de leurdépart.

Tel fut le genre de vie que saint Guillaume introduisit dans son abbaye et dans plus de quatre-vingt-dix monastères, qu'il établit ou réforma. D'illustres Archevêques, la lumière de l'Église et les apôtres de leurs diocèses, sortirent de ces asiles de la science et de la vertu. Enfin, après avoir gouverné l'abbaye d'Hirsauge pendant vingt-deux ans et s'être acquis, à bon droit, le titre de *restaurateur de la discipline monastique en Allemagne*, le saint abbé alla jouir dans le Ciel de la récompense due à ses utiles travaux.

Voilà désormais l'ordre monastique rappelé à son esprit primitif, le Démon vaincu, et l'Église guérie de sa première plaie. Il en restait une autre plus profonde peut-être et plus difficile à cicatriser : le clergé lui-même avait, dans un trop grand nombre de ses membres, oublié la sainteté de sa vocation. Des vices honteux déshonoraient le sanctuaire : nous le confessons avec une honte mêlée d'un saint orgueil. Honte, parce qu'il est humiliant d'avouer les vices de ceux qui sont les anges de la terre, les prédicateurs de toutes les vertus et les représentants du Dieu trois fois saint ; saint orgueil, parce que les scandales du clergé sont une preuve péremptoire de la divinité de la Religion, qui se soutient toujours pure, toujours sainte, toujours vraie, en dépit de ses propres ministres.

Cependant l'esprit de Dieu, qui n'abandonne jamais l'Église, lui fait trouver en elle-même, dans les occasions les plus critiques, un principe de vie qui la renouvelle et qui lui fait reprendre sa première vigueur. La réforme du clergé devait naturellement venir du chef du sacerdoce,

Digitized by Google

du vicaire de Jésus-Christ, établi pour paître tout à la fois les agneaux et les brebis, c'est-à-dire les fidèles et les pasteurs. En effet, le Pape saint Léon IX s'appliqua avec zèle à réparer les brèches, que le malheur des temps avait faites à la discipline ecclésiastique. Voyages en France et en Allemagne malgré les obstacles et les dangers ; assemblées de conciles ; règlements pleins de sagesse pour extirper les abus ; déposition des ministres des autels qui se trouvèrent coupables ; excommunication même de ceux qui refusaient de se soumettre aux ordres de l'Église : telles furent les œuvres de ce grand Pape. Et quand il ne fut plus, Dieu lui donna des successeurs qui marchèrent sur ses traces, et n'eurent pas moins de fermeté pour réformer les mœurs du clergé.

Leur zèle fut merveilleusement secondé par un saint personnage, suscité tout exprès dans ces temps malheureux pour s'opposer aux désordres de la maison de Dieu. Saint Pierre Damien, qui rendit à l'Église cet important service, était né à Ravenne, en Italie. Ayant perdu en bas âge son père et sa mère, il tomba entre les mains d'un de ses frères déjà marié, qui, oubliant les sentiments de la nature à son égard, le traita comme le plus vil esclave. Il ne voulut lui donner aucune éducation ; et, lorsqu'il le vit un peu avancé en âge, il ne rougit point de l'envoyer garder les pourceaux. Cependant, le jeune Pierre n'avait que d'heureuses inclinations. L'usage qu'il fit un jour d'une pièce d'argent qu'il avait trouvée, montre que les sentiments de son âme étaient bien supérieurs à la bassesse de son état. Il alla porter cet argent à un Prêtre, afin qu'il offrît l'auguste sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de ses parents.

Dieu, dont la providence avait de grandes vues sur le

Digitized by Google

jeune berger, le tira de l'esclavage et lui fournit les moyens de s'instruire. Pierre fit des progrès rapides, et bientôt il fut en état d'enseigner les autres. La supériorité avec laquelle le nouveau professeur s'acquittait de ses fonctions, attira beaucoup de monde à son école et lui fournit des revenus assez considérables. L'aisance où il se trouvait, jointe aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts, lui parut une tentation fort dangereuse; il prit donc, pour ne pas succomber, toutes les mesures prescrites par la vigilance chrétienne.

Il priait beaucoup, portait un cilice sous ses habits, et mortifiait sa chair par la pratique du jeûne et des veilles. Si la tentation venait le solliciter au péché durant la nuit, il se levait promptement, allait se plonger dans l'eau, et y demeurait jusqu'à ce que ses membres fussent transis de froid. Il faisait d'abondantes aumônes, et admettait les pauvres à sa table, s'estimant heureux de les servir de ses propres mains, parce que la foi lui découvrait Notre-Seigneur sous leurs haillons.

Tant de précautions ne lui parurent pas suffisantes, et il résolut de quitter le monde. Il se retira chez les ermites de Font-Avellane, ermitage célèbre dans l'Ombrie, au pied de l'Apennin. Les ermites demeuraient deux à deux dans des cellules séparées. La plus grande partie de leur temps était consacrée à la lecture et à l'oraison. Ils ne vivaient que de pain et d'eau quatre jours de la semaine. Quoique le vin fût la boisson ordinaire du pays, ils n'en avaient que pour les malades et pour le saint sacrifice de la messe. Ils allaient nu-pieds, et prenaient souvent la discipline. Pierre se livra à toutes ces pratiques avec une ferveur étonnante.

Cependant le Pape, voyant de quelle utilité pouvaient

Digitized by Google

être à l'Église les dons de piété et de science que Dieu avait mis en ce grand homme, le tira de la solitude pour l'élever aux premières dignités ecclésiastiques : il le fit cardinal et évêque d'Ostie. Le nouveau prélat travailla avec un zèle infatigable et une sainte liberté à combattre le relâchement et remettre en vigueur les lois de l'Église. La réforme des communautés ecclésiastiques, qui se fit dans un concile tenu à Rome, par Alexandre II, en 1062, fut un des fruits de son zèle. Dès le quatrième siècle, il s'était formé des communautés d'ecclésiastiques qui ne possédaient rien en propre, et qui vivaient ensemble, sous l'autorité de l'Évêque, au milieu des villes. Ils pratiquaient, autant que leurs fonctions pouvaient le permettre, le détachement, la retraite et les austérités des solitaires. Cette discipline avait été presque anéantie par les excursions des Barbares. Elle fut ramenée à sa première perfection du temps de saint Pierre Damien, et ceux qui la suivirent furent appelés *Chanoines réguliers.*

Avant sa mort, le bienheureux put jouir des fruits de son zèle : de nombreuses congrégations de Chanoines réguliers s'établirent. Avec l'habitude de la retraite, le goût de l'étude et d'une vie occupée reparut parmi les ecclésiastiques. Les sciences et la vertu trouvèrent en eux de zélés propagateurs, et les peuples des maîtres et des modèles [1]. Pierre Damien n'eut pas plutôt accompli la grande mission que la Providence lui avait confiée, qu'il retourna au désert de Font-Avellane. Il rentra dans sa cellule avec une grande joie, et s'y renferma comme dans une prison.

Là, expiateur des désordres qu'il avait toute sa vie tâché d'extirper, il se chargea de chaînes de fer et déchira son

[1] Hélyot, t. II, p. 62, 106.

Digitized by Google

corps innocent par de rigoureuses flagellations. Ses jeûnes étaient extraordinaires : il passait les trois premiers jours de l'Avent et du Carême sans prendre aucune sorte de nourriture. Souvent il lui arriva, pendant les quarante jours de Carême, de ne manger rien de cuit et de ne vivre que d'herbes crues trempées dans l'eau. Une natte étendue sur la terre lui servait de lit : sa vie était un long et cruel martyre. Hélas ! il n'en fallait pas moins pour faire le contre-poids aux crimes du sanctuaire. Toutefois, comme la nature n'aurait pas pu résister longtemps à de telles austérités, le saint vieillard avait des heures marquées pour le travail des mains ; il s'occupait alors à finir de petits ouvrages en bois. Enfin, parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il s'endormit doucement entre les bras du bon maître dont il avait si vaillamment défendu la cause.

Malgré tant d'heureuses réformes, il était à craindre que le désordre et le scandale, qui avaient si profondément affligé l'Église, ne reparussent de nouveau, si on laissait subsister la cause principale qui les avait fait entrer dans le sanctuaire et dans les monastères. Cette source fatale, d'où était sorti pendant près d'un siècle ce torrent d'iniquités, c'étaient les *investitures :* nous allons en parler. Les empereurs, les rois, les princes et les seigneurs, surtout en Allemagne, s'étaient arrogé le droit de nommer, sans l'intervention de l'autorité ecclésiastique, à toutes les dignités ecclésiastiques qui étaient dans leurs domaines et dans les domaines de leurs vassaux. Or, ils nommaient le plus souvent non des hommes exemplaires, mais des créatures qui flattaient leurs passions, ou des courtisans qui pouvaient mieux remplir leurs vues. Comme ils avaient besoin d'argent, soit pour soutenir leur luxe et

Digitized by Google

leur prodigalité, soit pour faire la guerre, ils mettaient les évêchés et les abbayes à l'enchère, et les donnaient au plus offrant. Une conduite régulière et ecclésiastique était pour eux la moindre des recommandations.

De là, des maux innombrables dans l'Église. Les dignités ne pouvant être obtenues qu'à force d'argent, chacun cherchait à en amasser. Une cupidité honteuse, la dilapidation des biens des pauvres, des vexations odieuses à l'égard du peuple, en furent les suites. Ce n'est pas tout : quelquefois le mauvais choix allait jusqu'à donner la dignité épiscopale à des serfs et à des débauchés, parce que de telles gens, étant en place, n'oseraient reprendre les péchés des grands qui les y avaient élevés; et c'était pour cela même qu'on les y mettait. Vous le voyez, les désordres du clergé provenaient principalement de ce que le monde avait envahi le sanctuaire, et qu'il y avait jeté tous ses vices et toutes ses habitudes criminelles. Toujours sainte, toujours incorruptible, l'Église pouvait dire au monde en toute vérité : *Si j'ai de mauvais Prêtres, c'est vous qui les avez faits.*

Ces sortes de nominations par les princes et les seigneurs temporels, étaient une usurpation manifeste des droits ecclésiastiques. Dès son berceau, l'Église avait sagement pourvu à l'élection de ses Pontifes et prévu les maux qui arriveraient, si le choix des Évêques était exclusivement entre les mains des souverains. C'est pourquoi, dans les canons apostoliques, elle prononce la déposition contre les Évêques qui obtiennent leur dignité du pouvoir séculier, sans la participation de l'Église [1]. Le droit de nommer ses ministres appartient essentiellement à l'Église. Elle a bien

[1] Can. XXX.

Digitized by Google

appelé le peuple à concourir aux élections de ses pontifes; mais les Évêques étaient toujours juges en dernier ressort; le peuple assistait comme témoin, il désignait plutôt qu'il ne nommait.

Dominés par leurs passions, les princes temporels avaient foulé aux pieds cet ordre divin : humainement parlant, c'en était fait de l'Église. Asservie par la puissance séculière, déshonorée par ses propres ministres, attaquée jusque dans ses constitutions fondamentales, elle allait succomber et la société avec elle. Mais l'immortalité lui est promise, et jamais on ne vit mieux la vérité de cette parole : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle.* Dieu appela un réformateur : ce fut le pape saint Grégoire VII.

En mettant au monde ce nouveau soutien de l'Église ébranlée, Dieu lui dit comme à Jérémie : *Je t'ai établi pour arracher, pour détruire, pour édifier et pour planter; je t'ai placé, comme un mur d'airain, en opposition aux rois et aux princes, et ils combattront contre toi, et ils ne prévaudront point.* L'enfant revêtu de cette imposante mission naquit en 1046, dans la petite ville de Saone en Toscane, et fut nommé Hildebrand. Son père était un honnête charpentier qui vivait du travail de ses mains. Ayant remarqué de bonne heure les heureuses dispositions de son fils, il le confia à l'abbé du monastère de Notre-Dame de Saint-Aventin, pour l'instruire dans les arts libéraux et former son caractère. Sous ce double rapport, Hildebrand justifia pleinement l'espérance de son père et de ses maîtres.

Paré de l'auréole de ses brillants succès, le jeune élève partit pour Cluni, où il fit profession de l'état religieux. Ce fut dans cette célèbre maison qu'il se forma, par la pratique de toutes les vertus, à la grande mission qu'il de-

Digitized by Google

vait un jour accomplir. Sa sainteté et ses qualités éminentes le firent nommer prieur de Cluni. Bientôt l'empereur d'Allemagne le choisit pour précepteur de son fils Henri. Plus tard, le saint pape Léon IX l'appela à la direction des plus grandes affaires de l'Église. La haute sagesse, la fermeté inébranlable avec laquelle il avait rempli pendant plus de vingt ans ces fonctions difficiles lui méritèrent la confiance universelle. Tous les gens de bien le regardaient comme l'unique espérance de l'Église.

Après la mort du pape Alexandre II, Hildebrand, qui était alors archidiacre de l'Église romaine, ordonna un jeûne de trois jours pour connaître la volonté de Dieu dans le choix d'un nouveau Pontife. Un grand nombre de Cardinaux, d'Évêques, d'Abbés, de Diacres, de Prêtres, de Moines et d'autres clercs allèrent processionnellement à l'église de Saint-Pierre. Là, se trouvait déjà une foule innombrable de personnes de tout sexe et de toute condition, pour célébrer les funérailles du Pape défunt. Soudain une grande agitation se manifesta dans le peuple et le clergé. Tous s'écrièrent d'une voix unanime : C'est l'archidiacre Hildebrand que saint Pierre a choisi pour lui succéder.

Un pareil incident donna de l'inquiétude à Hildebrand. Il monta en chaire pour calmer le peuple et le détourner de ce projet ; mais le clergé et le peuple s'écrièrent de nouveau : Saint Pierre nous a choisi Hildebrand pour seigneur et pour Pape. A l'instant on le revêtit, suivant l'usage, de la robe de pourpre et de la tiare, puis on le plaça sur le siége de saint Pierre. Les Cardinaux et les Évêques dirent au peuple : L'archidiacre Hildebrand est le Pape que nous avons élu. Il sera notre seigneur et portera le nom de Grégoire, nous le voulons et nous le choisissons ; vous convient-il ? — Il nous convient. — Le voulez-vous ? — Nous

Digitized by Google

le voulons. — L'approuvez-vous? — Nous l'approuvons.

Grégoire avait soixante ans lorsqu'il fut élu.

Envoyé de Dieu pour arracher les abus, pour résister à l'iniquité, soit qu'elle se présentât environnée du prestige de la science ou de l'appareil de la royauté, le nouvel Athanase joignait à une grande sainteté et à une longue habitude des affaires les qualités les plus éminentes. Droiture et sensibilité de cœur, justesse dans les plans, prudence et fermeté dans l'exécution, activité incroyable, vigilance universelle, qui s'étend du trône jusqu'à la cellule du cénobite, courage à braver tous les périls, génie vaste, riche et fécond en ressources, grandissant avec les événements, également versé dans les lettres sacrées et profanes, fort dans l'adversité, modéré dans la prospérité; modeste, sobre, chaste, hospitalier, et ne devant son élévation qu'à son mérite et à sa vertu : tel est le brillant cortége de qualités qui monta sur le trône de saint Pierre avec le nouveau pontife.

Dès le moment de son élection, Grégoire se mit en devoir de justifier les espérances que le monde chrétien avait conçues de lui. *Sauver la société par l'Église, tel fut le but de tous ses travaux.* Pour l'atteindre, il fallait d'abord rendre l'Église indépendante des puissances temporelles, qui l'avaient asservie et qui la déshonoraient en lui donnant des ministres indignes. Le vicaire de Notre-Seigneur entreprit cette glorieuse délivrance, et, après une lutte longue et opiniâtre, il l'obtint. Pontife saint, que la terre vous bénisse, pendant que le Ciel couronne vos mérites! Nations modernes, tombez à genoux devant le Moïse du moyen âge; c'est à lui que vous êtes redevables de votre liberté, de vos lumières, de votre gloire, de votre civilisation ; car c'est lui qui sauva l'Église, mère de tous ces biens. Grégoire fut obligé d'en venir à des voies de rigueur

Digitized by Google

à l'égard de l'empereur Henri IV, le Néron de son siècle. Pour cela les impies ont insulté à la mémoire du Pontife romain; mais la vérité, fille du temps, s'est fait jour. Les impies et leurs calomnieuses imputations sont jugées. Aujourd'hui les Protestants eux-mêmes sont les premiers à venger le saint Pape et sa haute sagesse [1].

[1] Un des recueils protestants les plus considérables et les plus influents d'Angleterre, une revue rédigée par les *sommités intellectuelles* de ce pays, le *Quarterly Review*, parle ainsi du pouvoir temporel des souverains Pontifes au moyen âge :

« C'était une belle souveraineté que celle que les Innocent et les Grégoire osèrent fonder sur la pensée... « Respectez-moi, soumettez-vous, obéissez, disait-elle; en échange, je vous donnerai l'ordre, la science, l'union, l'organisation, le progrès, et même, autant que cela est possible dans une telle « époque, le calme et la paix. » Rien d'étroit, rien de personnel, rien de barbare, dans cette domination souveraine. Elle reculait les bornes du monde chrétien, s'opposait aux envahissements de l'Islamisme, contre-balançait, par un pouvoir intellectuel et moral, le pouvoir brutal et sanglant des sceptres de fer et des lances d'airain! D'une main, la Papauté luttait contre le Croissant; de l'autre, elle étouffait les restes du Paganisme énergique du Septentrion. Elle ralliait, comme autour d'un point central, les forces morales et spirituelles de l'espèce humaine. Elle était despote comme le soleil qui fait rouler le globe.

« La barbarie et la férocité universelles tendaient à tout désorganiser; elle faisait tout revivre. Elle insultait, dites-vous, les diadèmes des rois et le droit des nations; elle posait son pied insolent sur le front des monarques: rien n'existait sans la permission de Rome. — Sans doute; mais cette domination *présomptueuse* était un immense bienfait. La force de l'esprit contraignait la force brute à plier devant elle. De tous les triomphes que l'intelligence a remportés sur la matière, c'est peut-être le plus sublime.

« Qu'on se reporte au temps où la loi, muette, prosternée sous le glaive, rampait dans une boue ensanglantée. N'était-ce pas chose admirable de voir un empereur allemand, dans la plénitude de sa puissance, au moment même où il précipitait ses soldats pour étouffer le germe des républiques d'Italie, s'arrêter tout à coup et ne pouvoir passer outre; des tyrans couverts de leurs armures, environnés de leurs soldats, Philippe-Auguste de France ou Jean d'Angleterre, suspendre leur vengeance et se sentir frappés d'impuissance?... A la voix de qui, je vous prie? A la voix d'un pauvre vieillard habitant une cité lointaine, avec deux bataillons de mauvaises troupes, et possédant à peine quelques lieues d'un terrain contesté! N'est-ce pas un spectacle fait pour élever l'âme, une merveille plus étrange que toutes celles dont la légende chrétienne est remplie? »

Digitized by Google

En butte à la fureur de ses ennemis, le grand pape se vit obligé de quitter Rome et de se retirer à Salerne. Bientôt l'intrépide défenseur de l'Église et de la société, arrivé à sa soixante-douzième année, ressentit une grande faiblesse, annonce de sa fin prochaine. Cet épuisement se prolongea jusqu'au mois de mai, époque où il lui devint impossible de quitter le lit. Il appela alors auprès de lui les Cardinaux et les Évêques; ils vinrent tous se ranger autour de son lit, adressant au Ciel de ferventes prières, et bénissant l'illustre Pontife, tant pour ses constants efforts que pour les hautes leçons qu'il avait données au monde. Grégoire leur dit : « Mes frères bien-aimés, je compte mes travaux pour peu de chose ; ce qui me donne de la confiance, c'est que j'ai toujours aimé la justice et haï l'iniquité. » Et comme les assistants gémissaient sur leur triste situation après sa mort, le Saint-Père leva les yeux au Ciel, étendit ses bras et dit : « Je monterai là, et je vous recommanderai avec instance à ce Dieu souverainement bon [1]. »

Après avoir entretenu les Évêques de différents sujets édifiants, il ajouta : « Au nom du Dieu tout-puissant et en vertu des saints apôtres Pierre et Paul, je vous ordonne de ne reconnaître personne pour Pape légitime, qui n'ait été élu et ordonné d'après les saints Canons et l'autorité des Apôtres. » Cette grande idée de l'indépendance de l'Église ne le quitta pas jusqu'au dernier soupir.

Le moment de sa mort approchait ; sa faiblesse toujours croissante lui faisant pressentir sa fin, il prononça encore ces paroles qui furent les dernières : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs en exil. »

[1] Sur les derniers moments de saint Grégoire, sa sépulture et son tombeau, voyez les *Trois Rome*, t. III, p. 40.

Digitized by Google

Ainsi mourut ce grand Pape dont les travaux et les souffrances ont surpassé ceux de tous ses prédécesseurs depuis les apôtres. Une foule de miracles opérés pendant sa vie et après sa mort ont prouvé la sainteté de ses œuvres, et l'ont fait placer par l'Église sur les autels du monde catholique[1].

Avant de finir, il n'est pas superflu de dire un mot des *prétentions* sur les affaires temporelles, qu'on a si souvent reprochées à saint Grégoire. 1° Ces reproches ne viennent jamais des vrais catholiques ; 2° ils ne s'adressent pas seulement à saint Grégoire VII, mais à tous les Papes sans exception ; 3° ce qu'on appelle une prétention sur le temporel des souverains, est un *droit inhérent à la papauté.* Organe infaillible de la loi éternelle de justice, elle a le droit de prononcer sur les cas de conscience sociaux comme sur les autres ; de déclarer par conséquent si la violation de la loi de justice est telle, que les sujets ne sont plus obligés d'obéir à un Prince prévaricateur. A moins de consacrer le despotisme le plus monstrueux, en admettant un pouvoir ne relevant que de lui-même, on est bien forcé de reconnaître la suprématie sociale du vicaire de Jésus-Christ. Au lieu des arrêts du Vatican, les peuples

[1] Voyez, sur saint Grégoire VII, le chanoine Muzarelli ; la vie de ce grand Pape écrite par M. Voigt, professeur protestant de l'Université de Hall, et traduite par M. l'abbé Jager. 2 vol. in-8° ; Paris, 1838. Enfin, celle qu'a publiée, d'après les monuments originaux, M. l'abbé Davin, in-8°, 1860. En 1580, le nom de Grégoire VII fut inséré dans le martyrologe romain, corrigé par ordre de Grégoire VIII. Sous le pontificat de Benoît XIII, il fut placé dans le bréviaire, avec une légende qui a été supprimée en France par les parlements, et, par l'empereur, dans tous les États d'Allemagne et d'Italie, comme contraire au droit des rois. Voilà de la théologie !

Et cela se faisait dans le temps qu'une philosophie altière, encouragée par les rois eux-mêmes, se disposait à culbuter les trônes au gré de ses caprices, et à changer en principes toutes les extravagances de l'anarchie. Voilà de la logique !

Au reste, les parlements et les rois n'ont pas tardé à expier sévèrement leur inconséquence, pour ne rien dire de plus. Voilà de la justice.

Digitized by Google

et les rois qui ne la reconnaissent pas, n'ont pour terminer leurs différends que le canon ou le poignard. Nous l'avons vu, nous le voyons, et nous le verrons, tant que le droit social de l'Église ne sera pas reconnu de fait [1].

[1] Dans notre histoire du *Césarisme*, nous avons montré les conséquences malheureuses pour les peuples comme pour les rois, de la négation du pouvoir social de l'Église, ainsi que la justice des condamnations prononcées par les souverains Pontifes contre les princes tyrans de leurs peuples. Au commencement du quatorzième siècle, alors que la France donnait avec éclat le signal du retour au droit public de l'ancien paganisme, le grand pape Boniface VIII, effrayé des maux qui allaient fondre sur l'Europe, publia une dernière fois la charte de la politique chrétienne.

Dans un langage plein de douceur et de dignité, la bulle *Unam sanctam*, rappelle les grands principes sur lesquels repose la suprématie du Vicaire de Jésus-Christ, et qui seuls servent de frein au despotisme des rois et de rempart à la liberté des peuples. Ce monument de la sollicitude pontificale est d'une telle importance, surtout aujourd'hui, que nous allons le citer tout entier.

« Boniface, serviteur des serviteurs de Dieu. — La foi nous oblige de croire et de professer que la sainte Église catholique, apostolique est une ; et nous le croyons fermement et le professons sans détour. Hors d'elle il n'y a ni salut ni rémission des péchés, l'Époux, dans les Cantiques, disant : *Une est ma colombe, ma parfaite ; elle est unique et uniquement élue de sa Mère.* Elle forme un seul corps mystique, dont le chef est le Christ, et Dieu le chef du Christ. En elle, un Seigneur, une foi, un baptême.

« Une, en effet, au temps du déluge, fut l'arche de Noé, figure de l'Église. Réunie dans un seul lieu, elle n'eut qu'un seul maître, un seul pilote, Noé, et, hors d'elle, nous voyons que tout périt sur la terre. Nous la vénérons comme unique, suivant les paroles du Seigneur parlant par le prophète : Dieu, *délivrez mon âme de la framée, et de la gueule du chien, mon unique.* Il pria pour son âme, c'est-à-dire pour lui-même chef de l'Église et pour son corps, il nomme ce corps son unique, c'est-à-dire l'Église, à cause de l'unité de la foi aux Sacrements et de la charité de l'Église. Elle est cette robe sans couture du Seigneur, qui ne fut point déchirée, mais tirée au sort.

« C'est pourquoi, l'Église une et unique n'est qu'un seul corps, ayant, non deux chefs, comme un monstre, mais un seul chef, savoir : Jésus-Christ et Pierre, vicaire de Jésus-Christ, ainsi que le successeur de Pierre. Le Seigneur ayant dit à Pierre lui-même : *Pais mes brebis* en général : ce qui montre qu'il les lui a confiées toutes sans exception. Si donc les Grecs et d'autres encore disent qu'ils n'ont point été confiés à Pierre et à ses successeurs, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont point les brebis de Jésus-Christ, puisque le Seigneur dit dans saint Jean : qu'il n'y a qu'un troupeau et un seul et unique bercail.

« Qu'il ait en sa puissance les deux glaives, l'un spirituel et l'autre tem-

Digitized by Google

Au moyen âge, le droit réclamé par les souverains pontifes était, de plus, *dans bien des cas*, le même qu'exer-

porel, c'est ce que l'Évangile nous apprend; car les Apôtres ayant dit : *voici deux glaives ici*, c'est-à-dire dans l'Église, puisque c'étaient les Apôtres qui parlaient, le Seigneur ne leur répondit pas : c'est trop ; mais *c'est assez*. Assurément celui qui nie que le glaive temporel soit en la puissance de Pierre, méconnaît cette parole du Sauveur : *Remets ton glaive dans le fourreau.*

« Le glaive spirituel et le glaive matériel sont donc l'un et l'autre en la puissance de l'Église ; mais le second doit être employé pour l'Église, et le premier par l'Église. Celui-ci est dans la main du Prêtre, celui-là dans la main des rois et des soldats, mais sous la direction et la dépendance du Prêtre. L'un de ces glaives doit être subordonné à l'autre, et l'autorité temporelle doit être soumise au pouvoir spirituel.

« En effet, suivant l'Apôtre, toute puissance vient de Dieu, celles qui existent sont ordonnées de Dieu. Or, elles ne seraient pas *ordonnées*, si un glaive n'était pas soumis à l'autre glaive, et comme inférieur ramené par lui à l'exécution de la volonté souveraine. Car, suivant saint Denis, c'est une loi divine que ce qui est infime soit coordonné par des intermédiaires à ce qui est au-dessus de tout : ainsi, en vertu des lois de l'univers, toutes choses ne sont pas ramenées à l'ordre immédiatement et de la même manière ; mais les choses basses par les choses moyennes, ce qui est inférieur par ce qui est supérieur.

« Or, la puissance spirituelle surpasse en noblesse et en dignité toute puissance terrestre, et nous devons tenir cela pour aussi certain qu'il est clair que les choses spirituelles sont au-dessus des temporelles. C'est aussi ce que fait voir clairement l'oblation des dîmes, la bénédiction, la sanctification, la réception de la puissance et le gouvernement du monde lui-même.

« En effet, d'après le témoignage de l'infaillible vérité, il appartient à la puissance spirituelle d'instituer la puissance terrestre et de la juger, si elle n'est pas bonne. Ainsi se vérifie l'oracle de Jérémie touchant l'Église et la puissance ecclésiastique : *Voilà que je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes*, et le reste comme il suit.

« Si donc la puissance terrestre dévie, elle sera jugée par la puissance spirituelle. Si la puissance spirituelle d'un ordre inférieur dévie, elle sera jugée par celle qui lui est supérieure. Si c'est la Puissance suprême, ce n'est pas l'homme qui peut la juger, mais Dieu seul, suivant la parole de l'Apôtre : *L'homme spirituel juge et n'est jugé lui-même par personne*. Or, cette puissance qui, bien qu'elle ait été donnée à l'homme et qu'elle soit exercée par l'homme, est, non pas humaine, mais divine, Pierre l'a reçue de la bouche de Dieu même, et Celui qu'il confessa l'a rendue pour lui et ses successeurs, inébranlable comme la pierre. Car le Seigneur lui a dit : *Tout ce que tu lieras*, etc. Donc, quiconque résiste à cette puissance ainsi ordonnée de Dieu, résiste à l'ordre même de Dieu, à moins que, comme le Manichéen, il

Digitized by Google

çaient à cette époque tous les seigneurs et tous les souverains. Et certes il est aussi ridicule de faire un crime à Grégoire de réclamer la suzeraineté de la Hongrie et de la Dalmatie, etc., qu'il le serait d'en faire un à l'empereur

n'imagine deux principes, ce que nous jugeons être une erreur et une hérésie. Aussi Moïse atteste que c'est dans le *principe*, et non dans les *principes*, que Dieu créa le ciel et la terre.

« Aussi, toute créature humaine doit être soumise au Pontife Romain, et nous déclarons, affirmons, définissons, et prononçons que cette soumission est absolument de nécessité de salut. »

« Porro subesse Romano Pontifici omnem humanam creaturam declaramus, dicimus, definimus et pronuntiamus, omnino esse de necessitate salutis. — Bulla Dogmatica Bonifacii, pp. VIII, a Clemente V confirmata et in corpore juris canonici inserta. *Bullar. Rom.* Bonif. VIII. »

Par cette lumineuse exposition de principes le Vicaire de Jésus-Christ voulait détourner l'Europe de la voie funeste dans laquelle on la poussait, cette voie était le césarisme. Rejetant, comme une usurpation le contrôle social de la papauté, il ouvrait l'ère des Révolutions, et, après avoir consacré la suprématie de la force en la déclarant affranchie de l'autorité spirituelle, établir en fait le contrôle du poignard. Nous en sommes là.

C'est ici le lieu de dire un mot du pouvoir coercitif de l'Église. — Lorsqu'un homme a reçu la foi conformément au principe divin, l'Église peut exiger de cet homme, devenu son enfant, qu'il garde sa foi, et cela, même à l'aide de peines coercitives. En agissant ainsi, l'Église ne violente pas plus la liberté humaine, que le magistrat civil ne la violente en exigeant, par des voies rigoureuses, qu'un citoyen exécute ses engagements, ou se conforme aux lois de la société à laquelle il appartient.

En deux mots, l'Église ne peut directement agir par ses lois et par ses peines sur ceux qui ne sont pas encore devenus ses membres, bien qu'ils soient obligés, de par Dieu, de le devenir. Mais elle reste, *en droit*, maîtresse et souveraine de tous ceux qui lui ont été incorporés, et par conséquent elle peut légitimement, au besoin, exercer sur eux sa puissance coercitive. Ce serait donc se tromper gravement que de regarder l'Église comme désarmée vis-à-vis de ses enfants rebelles. Chargée de conduire les hommes à leur fin surnaturelle, elle a reçu de Dieu les pouvoirs nécessaires pour remplir sa mission. Or, au nombre de ces pouvoirs se trouve le droit d'exercer une coercition pénale sur ceux qui lui appartiennent.

Saint Augustin, qui d'abord avait partagé peut-être jusqu'à un certain point l'avis de plusieurs libéraux de nos jours, changea plus tard de sentiment, et se prononça pour les voies coercitives. (S. Aug., *ad Vincent.*, epist. 48; *ad Donat.*, epist. 204; *Tract. super Joann.* 11, c. 3; *Cont. litteras Sesil.*, lib. II, c. 79.)

Les enseignements de saint Augustin et de saint Thomas sur la coercition

Digitized by Google

d'Allemagne pour avoir prétendu à la suzeraineté de la Bourgogne et de la Lorraine : l'un et l'autre ont les mêmes droits, qui sont ceux de l'époque. Avant que saint Grégoire montât sur le trône pontifical, plusieurs souverains, voyant à Rome plus de sagesse, de justice et de lumière que

en matière de croyance religieuse sont devenues la pratique et la doctrine de l'Église.

Loin d'avoir jamais exercé aucune coaction contre les Païens et les Juifs, pour les déterminer à embrasser la foi, l'Église catholique a déclaré qu'on ne devait pas contraindre les Juifs à recevoir le baptême : *Statuimus ut nullus invitos vel nolentes Judæos ad baptismum venire compellat.* (Decret. lib. V, t. VI, c. 9.)

Mais en même temps qu'elle répudiait par ses enseignements et par ses exemples toute sorte de coaction à l'égard des Juifs et des Païens, l'Épouse de Jésus-Christ a toujours, par ses lois et par ses actes (plus ou moins sévères, suivant les temps et les lieux) contre les hérétiques et les apostats, montré d'une manière évidente qu'elle se reconnaissait le droit de les ramener à résipiscence par les voies coercitives.

Il y a plus : l'Église a tenu à proclamer dans des définitions solennelles l'existence de son pouvoir coercitif. Sans rappeler la bulle *Licet juxta doctrinam* du pape Jean XXII, le canon 14e de la Sess. VII du saint Concile de Trente, la bulle *Auctorem fidei* du pape Pie VI, proscrivant (proposit. IV), l'opinion qui prétendrait que l'Église n'a pas reçu de Dieu, outre le pouvoir de *direction* par la voie des conseils, le pouvoir de *coercition* et de *coaction* au moyen de *peines salutaires*, constatons seulement que le pape Pie IX a réprouvé, entre autres propositions de Jean Nuytz, celle-ci : *Ecclesiam vim inferendi potestatem non habere...*

Que conclure de là ? qu'il faut reconnaître avec Suarez (dont l'autorité est si grande, au dire de Bossuet lui-même), comme une *vérité de foi*, que l'Église a le pouvoir de punir les hérétiques de peines coercitives. *Ecclesia habet potestatem ad puniendos et coercendos hæreticos... quod tanquam certum de fide tenendum est* (Suarez, *De Fide*, Disput. XX, sect. 3, n° 6)*.

Est-ce à dire que l'Église doive toujours et partout user rigoureusement de tout son pouvoir coercitif contre ses enfants rebelles ? Non, l'Église est mère en même temps qu'elle est reine ; autre chose est le droit, autre chose l'usage du droit. Investie du pouvoir coercitif dans l'intérêt sacré des âmes, l'Épouse du Christ, conduite par l'Esprit-Saint, se réserve d'user ou non de ses droits rigoureux, suivant qu'elle le juge utile ou nécessaire à sa fin.

* Si le lecteur veut savoir quelles sont en détail les peines coercitives que l'Église peut porter, il pourra consulter avec fruit saint Thomas (2, 2, q. 10), Suarez (*De Fide, Disput.* XX, sect. 3, n. 6), Devoti, *De pœnis*, etc.

Digitized by Google

partout ailleurs, en même temps une autorité tutélaire, et avaient laissé, avant de mourir, leur royaume comme fief au Saint-Siége.

Qu'on ne s'imagine pas que les seigneurs ou les souverains qui firent ces donations, aient été conduits par le seul motif de la piété ! Non, leur intérêt y était aussi pour quelque chose. En se déclarant vassaux du Saint-Siége, ils s'assuraient à eux-mêmes et à leurs enfants une puissante protection contre l'usurpation de leurs voisins et contre la rébellion des peuples, qui devenaient plus dociles, ayant dans le Saint-Siége une garantie contre l'injustice de leurs souverains. Cette protection était d'une haute importance à cette époque, car l'autorité du Saint-Siége était alors la seule universellement reconnue et respectée, même par les peuples les plus barbares.

Chaque fois qu'un empereur voulait s'emparer d'un État vassal de Rome, le Pape l'arrêtait à son entrée et lui défendait de porter ses pas plus loin. Il disait ce que saint Grégoire VII a dit à Vézelin : « Nous sommes fort étonné de ce qu'ayant promis depuis longtemps d'être fidèle à saint Pierre et à nous, vous vouliez vous élever contre celui que l'autorité apostolique a établi roi en Dalmatie. C'est pourquoi nous vous défendons, de la part de saint Pierre, de prendre les armes contre ce roi, parce que l'entreprise que vous feriez contre lui serait contre le Saint-Siége. Si vous avez quelque sujet de plainte, vous devez nous demander justice et attendre notre jugement ; autrement, sachez que nous tirerons contre vous le glaive de saint Pierre, pour punir votre audace et la témérité de tous ceux qui vous favoriseront dans cette entreprise [1]. »

[1] *Epist.*, VII, 4.

Digitized by Google

Tel était le langage du Pape. Dès lors nous ne devons plus nous étonner de la libéralité des princes, elle était intéressée. Tout roi faible, mal affermi sur son trône, sollicitait la dépendance du Saint-Siége, et la recevait même comme une faveur. Ainsi, Démétrius, roi des Russes, envoie son fils à Rome pour prier saint Grégoire, avec de vives instances, de recevoir son royaume comme fief de saint Pierre. C'est ce que nous voyons dans une lettre de Grégoire à Démétrius : « Votre fils, dit-il, visitant les tombeaux des Apôtres, est venu à nous et nous a déclaré très-humblement (*devotis precibus*) qu'il voulait tenir ce royaume de nos mains, nous assurant que vous approuveriez sa demande. Eu égard à votre consentement et à la piété du suppliant, nous nous sommes rendu à ses vœux et lui avons accordé l'objet de ses sollicitations [1]. La raison de cette démarche du roi des Russes se trouve dans la même lettre : c'est que le Pape lui promet sa protection chaque fois qu'il en aura besoin pour une chose juste.

Ce droit de suzeraineté, accordé librement aux Papes dans l'intérêt des peuples et des rois, explique en partie l'histoire politique du moyen âge. Trop souvent les seigneurs et les peuples d'alors se faisaient un jeu de se révolter contre les rois, mais ils obéissaient aux Évêques et aux Papes. Les souverains se jetèrent donc dans leurs bras pour assurer leur trône. Il en résulta fort heureusement qu'outre le droit inhérent à leur charge, les Papes devinrent de puissants médiateurs entre les souverains et les souverains, entre les rois et les peuples. S'ils étaient les soutiens de la monarchie, ils lui servaient de contre-poids lorsqu'elle voulait s'égarer ; et, sous ce rapport, ils ont

[1] *Ib.*, XI, 74.

Digitized by Google

rendu à l'humanité des services immenses, qui d'ailleurs ont été appréciés par les hommes éclairés de toutes les opinions.

« Le pouvoir papal, dit un ministre protestant, disposant des couronnes, empêchait le despotisme de devenir atroce. Aussi, dans ces temps de ténèbres, ne voyons-nous aucun exemple de tyrannie comparable à celle des Domitien de Rome. Un Tibère était impossible ; Rome l'eût écrasé. Les grands despotismes arrivent quand les rois se persuadent qu'il n'y a rien au-dessus d'eux : c'est alors que l'ivresse d'un pouvoir illimité enfante les plus atroces forfaits [1]. »

Un publiciste moderne, également protestant, ajoute ces remarquables paroles : « Dans le moyen âge, où il n'y avait pas d'ordre social [2], la papauté seule sauva *peut-être* [3] l'Europe d'une entière barbarie; le créa des rapports entre les nations les plus éloignées ; elle fut un centre commun, un point de ralliement pour les États isolés ; ce fut un tribunal suprême élevé au milieu de l'anarchie universelle, et dont les arrêts furent *quelquefois* [4] aussi respectables que respectés. Elle prévint et arrêta le despotisme des empereurs, remplaça le défaut d'équilibre et diminua les inconvénients du régime féodal [5]. » Tout le monde connaît le sentiment de Leibnitz sur cette question.

« Quant à l'empire d'Allemagne en particulier, les Papes avaient sur cette couronne un pouvoir spécial qui faisait partie du droit public. Les princes saxons, en s'adres-

[1] *Essai sur l'hist. du Christ.*, par Ch. Coquerel, p. 75

[2] Il y en avait plus qu'aujourd'hui.

[3] Pourquoi ce *peut-être ?*

[4] Encore une restriction : soyez donc franc.

[5] Ancillon, *Tableau des révol du syst. polit. de l'Europe*, Introd. Voir notre histoire du *Césarisme*.

Digitized by Google

sant à saint Grégoire VII, de concert avec une multitude de Lombards, de Français, de Bavarois et de Suèves, disent qu'il ne convient pas qu'un prince aussi méchant que l'empereur Henri IV, et plus connu par ses crimes que par son nom, porte la couronne, surtout n'ayant pas reçu de Rome la dignité royale; qu'il faut rendre à Rome son droit d'établir les rois, et qu'ainsi c'est au Pape et à la ville de Rome de choisir, par le conseil des seigneurs, un prince que sa bonne conduite et sa prudence rendent digne d'un si grand honneur. Ils lui rappellent en même temps que l'Empire n'est qu'un fief de la ville éternelle [1]. D'après ce témoignage, il est clair que Rome conférait la dignité royale et avait le droit de choisir, ou de déposer, de concert avec les princes, les rois de l'empire germanique. Ce droit est reconnu publiquement, et l'exercice en est invoqué dans une circonstance solennelle par les hommes les plus intéressés à le nier, si la chose eût été possible [2]. »

Voilà quelques-unes des choses qu'il faut savoir sous peine de déraisonner perpétuellement, lorsqu'il s'agit d'apprécier la conduite des Papes au moyen âge, et surtout celle de saint Grégoire.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur d'avoir sauvé le monde en sauvant l'Église, par le ministère de saint Grégoire et des autres Saints que vous avez envoyés pour arrêter les

[1] Proponunt deinde imperium esse beneficium Urbis æternæ. *Avent.*
[2] *Vie de Grég. VII.* Introd.

Digitized by Google

scandales ; donnez-nous un grand zèle pour la justice.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour le souverain Pontife.*

Digitized by Google

XXXVIe LEÇON

LE CHRISTIANISME PROPAGÉ ET CONSERVÉ (XIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée : fondation du grand Saint-Bernard ; fondation des Camaldules; saint Romuald. — L'Église attaquée : Bérenger; — défendue : Lanfranc, Archevêque de Cantorbéry; — affligée : Michel Cérulaire ; Mahométans.

Durant le onzième siècle, l'Église put dire en toute vérité à son divin Époux : Vous avez mesuré mes consolations à l'étendue de mes souffrances. En effet, si des larmes abondantes avaient coulé des yeux de cette épouse chérie, Dieu prit soin de les essuyer, en suscitant une foule de personnages d'une sainteté éminente. Peu de siècles nous présentent autant de Saints dans l'épiscopat et sur le trône. Pour ne parler que des rois, nous voyons saint Henri, empereur d'Allemagne; saint Olaüs, roi de Norwége; saint Étienne, roi de Hongrie, et saint Émeric, son fils; saint Canut, roi de Danemark; saint Ladislas, roi de Hongrie. Ils sont là pour attester à la postérité que, dans ces jours mauvais, la Religion fut aussi puissante pour produire des Saints que dans les temps plus heureux.

Ce qui montre encore la vigueur et la vertu vivifiante de cette Église immortelle, c'est que le soin de guérir ses plaies ne l'empêchait pas de veiller aux besoins même corporels de ses enfants. A cette époque paraît une de ces merveilles de charité qui révèlent tout ce qu'il y a de divin dans la puissance du Christianisme, et tout ce qu'il y a de maternel dans le cœur de l'Église catholique.

Au commencement du onzième siècle vivait en Savoie

Digitized by Google

un gentilhomme nommé Bernard de Menthon. Issu d'une des meilleures familles du pays, il passa ses premières années dans l'innocence. Lorsqu'il fut en âge, il refusa tout établissement dans le monde, et se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique, dont il remplit tous les devoirs avec une grande exactitude. Pendant quarante-deux ans il prêcha avec un zèle infatigable, et bannit de toutes parts la superstition et l'ignorance. Informé qu'on adorait une fameuse statue de Jupiter sur une montagne des environs, il s'en approcha avec beaucoup de peine, et renvers a l'idole. Nouveau Daniel, il ruina le crédit des prêtres de ce prétendu dieu, en montrant qu'ils s'enfermaient dans une colonne creuse pour rendre leurs oracles. Auprès de ce lieu consacré à de cruelles superstitions, il fit bâtir un monastère et un hospice, auxquels il donna son nom. Tel fut le fondateur et telle est l'origine du couvent du grand Saint-Bernard.

Situé au sommet des Alpes, il passe pour le point le plus élevé de l'ancien monde, où l'homme ait osé fixer sa demeure. C'est un séjour aride, l'hiver le plus rigoureux y dure six mois. Il y tombe une telle quantité de neige, que, quoique la porte du couvent soit fort élevée, il faut ordinairement pratiquer des escaliers dans la neige pour y descendre ou pour en sortir. Le sol est pierreux, ou plutôt rocher vif : il n'apparaît à découvert que durant trois mois. Il n'est pas rare d'y éprouver la gelée et d'y voir de gros glaçons au mois d'août. Le petit lac qui est au bas du rocher sur lequel est fondé le monastère, se congèle dès le mois de septembre, et sert dès lors de chemin aux passants jusqu'aux premiers jours de juin. Les vents y soufflent continuellement ; et, comme ils s'y trouvent resserrés dans une gorge, entre deux monts de rochers, ils y sont d'une

Digitized by Google

extrême violence. Ils emportent la neige, souvent en telle quantité, que l'atmosphère en est obscurcie.

Les nuages y sont d'ailleurs fréquents, et souvent si épais et si sombres, que l'on n'aperçoit pas le couvent à quelques pas de distance. Telle est la vivacité de l'air que le pouls marque quatre-vingts pulsations à la minute. Ainsi, tout religieux qui aurait vécu quarante ans dans la plaine, n'en vit que trente sur la montagne. Ils le savent, et cette considération n'arrête pas leur dévouement. A la cime du Saint-Bernard, et bien au-dessous, il ne croît aucun arbuste. On ne recueille absolument rien aux environs du couvent : il faut y transporter toutes les denrées du fond des vallées voisines. Le bois, dont la consommation est si considérable, doit être voituré à dos de cheval ou de mulet, de la distance de plusieurs lieues et par des sentiers fort scabreux, qui ne sont guère praticables que pendant six semaines.

C'est dans ce lieu affreux, dans ce pays oublié par la nature, que la charité chrétienne a réuni des hommes qui, par un dévouement sublime, consacrent leur vie à recevoir, à secourir, et à soulager ceux de leurs semblables que le hasard, la curiosité ou l'infortune amènent dans leur monastère. On évalue à dix-huit mille par an le nombre des voyageurs qui passent le mont Saint-Bernard.

Quand, au milieu des fatigues et des dangers, on a gravi jusqu'à la cime de cette montagne redoutable, quelle douce émotion l'on éprouve en apercevant une habitation humaine dans un lieu si escarpé et si sauvage ! Mais quand, en entrant dans le monastère, on voit des hommes revêtus d'un habit saint, qui vous accueillent avec des marques du plus sensible intérêt, qui s'empressent de vous restaurer, de vous réchauffer, de vous procurer tous les genres de

Digitized by Google

soulagement que votre état exige, qui emploient également à votre égard les formes aimables de l'honnêteté, les procédés délicats et généreux de la charité chrétienne, une religieuse vénération pénètre votre âme et s'y confond avec l'admiration, l'attendrissement et la reconnaissance.

C'est ici surtout que la Religion entretient et montre, par les œuvres, les sentiments de vraie *fraternité* qui doivent unir tous les hommes. Aussi au Saint-Bernard les voyageurs sans distinction de pays, d'état, de religion, de fortune, sont accueillis avec la même cordialité : les besoins de l'humanité y sont les premiers titres aux bienfaits de l'hospitalité ; et cependant on n'y néglige pas les égards dus au mérite, au rang ou à la dignité des personnes.

Ces généreux hospitaliers ne bornent pas leur charité au bon accueil qu'ils font dans l'intérieur de leur maison. Ils vont au-devant des voyageurs, et les préviennent dans les besoins qu'ils peuvent éprouver sur la route. La grande quantité de neige qui, dans une nuit, obstrue le chemin, la tourmente qui porte cette neige en tourbillons, les brouillards, les avalanches, la rigueur du froid, sont les principales causes de l'excès de fatigues, des dangers, et quelquefois de la perte des passagers.

Pour les secourir dans la traversée, chaque matin deux religieux descendent de la montagne, l'un du côté de l'Italie, l'autre du côté du Valais. Ils vont jusqu'à une lieue environ, à une maisonnette en pierre, appelée le *Refuge*. C'est là que les voyageurs doivent les attendre pour gravir la dangereuse montagne. Dans ce trajet, qui a lieu depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai et même plus longtemps, les religieux sont accompagnés d'un domestique, appelé le *marronnier*, et d'un chien, portant à son cou

Digitized by Google

du pain et du vin pour restaurer les voyageurs. Ce service de charité expose à de grands dangers, et l'on regarde comme l'effet d'une protection spéciale, le nombre relativement petit des religieux et des domestiques, victimes de leur dévouement.

Il est vrai qu'ils sont puissamment aidés par les chiens. Ces merveilleux animaux, d'une douceur et d'une force extraordinaires, sont doués d'un instinct tellement sûr que jamais ils ne perdent la route. Les religieux les plus expérimentés s'égarent au milieu des tourbillons de neige : le chien, jamais. Sans lui le service de la montagne serait impossible. Le religieux n'a qu'à suivre le fidèle animal pour être dans son chemin, à travers les brouillards et les tourmentes, et découvrir les voyageurs égarés.

Lorsque, à l'heure marquée, les marronniers et les religieux ne sont pas de retour, d'autres vont à la découverte. S'ils ne peuvent suffire à conduire les voyageurs, l'un d'eux vient avertir au couvent, et aussitôt les religieux se précipitent dans les neiges, appuyés sur de grands bâtons, pour aller au secours. Ce qu'ils font aussi toutes les fois qu'ils sont avertis de la détresse, ou par le marronnier, ou par le chien qui revient sur ses pas, ou par quelque vigoureux piéton qui a pu aborder le couvent.

Arrivés auprès des voyageurs, ces bons religieux raniment leur courage, leur frayent le chemin avec de pénibles efforts, les conduisent, les portent au besoin, tour à tour, sur les épaules. Engourdis par le froid, épuisés par la fatigue, les voyageurs s'obstinent quelquefois à vouloir se reposer et dormir quelques moments sur la neige. Ce serait un sommeil perfide, qui les conduirait à la congélation et à la mort. Il faut les y arracher, les secouer et user de violence pour les contraindre à marcher, à faire au moins

Digitized by Google

quelques mouvements qui entretiennent la circulation du sang. Les religieux ont à se préserver eux-mêmes de la congélation ; et pour cela, outre les mouvements qu'ils se donnent auprès des voyageurs, ils se frappent fortement les pieds et les mains contre leurs grands bâtons.

La cause des accidents les plus terribles pour les voyageurs, ce sont les avalanches qui, tombant avec la rapidité de la foudre, les engloutissent sous des montagnes de neige. Au premier indice d'un semblable malheur, religieux et domestiques partent du couvent avec des sondes, des pelles, des pioches et d'autres instruments, pour fouiller les masses de neige et en retirer les victimes. Si elles ne sont pas fort enfoncées dans la neige, les chiens les découvrent à l'odorat, et indiquent la place où elles sont. Pour retrouver les malheureux qui sont plus profondément engloutis, les religieux percent la neige avec une longue baguette de fer. La résistance plus ou moins vive qu'ils rencontrent, les avertit de la présence d'un corps humain. Aussitôt ils déblayent la neige, et ils ont souvent le bonheur de trouver encore, avec un souffle de vie, des hommes qui allaient expirer. Ils les portent au couvent, les réchauffent, les restaurent, et leur administrent les secours les plus propres à les ranimer.

Malgré la vigilance, l'activité et les efforts de ces généreux gardiens de la vie humaine au sommet des Alpes, il y a peu d'années où il ne périsse quelque passager dans cette montagne, soit par l'effet des avalanches, soit pour s'être égaré, soit par un absolu épuisement de forces et par la congélation. Ce dernier accident arrive surtout à ceux qui, dans les mauvais temps, veulent tenter le passage de la montagne à des heures extraordinaires, où ils ne peuvent compter sur le secours des religieux. Tous les morts

Digitized by Google

que l'on trouve sont portés au couvent. Après leur avoir fait des obsèques religieuses, on range leurs corps, couverts d'un linceul, dans un petit bâtiment carré, élevé sur le roc à quelques pas du couvent. Là, les cadavres, qui ne dégèlent jamais, se consument lentement sous l'action de l'air, et peuvent être reconnus longtemps après qu'ils y ont été déposés [1].

Les cas de mort sont heureusement rares ; mais il arrive trop fréquemment que des passagers se gèlent, souvent même sans s'en apercevoir, les extrémités des pieds et des mains. Les religieux, qui reconnaissent facilement leur état, ont soin de les tenir éloignés du feu, à leur entrée dans le couvent, et de faire dégeler peu à peu les membres gelés : ils suivent cette cure avec soin, et font eux-mêmes les amputations absolument indispensables.

Les mêmes soins sont prodigués à tous les malades arrêtés au monastère. On les sert, on les veille, on leur fournit les médicaments et la nourriture convenables, et on leur administre avec affection tous les secours temporels et spirituels. Des malades y restent quelquefois plusieurs mois, et sont entretenus gratuitement. Ainsi sont traités tous les voyageurs, riches ou pauvres, étrangers ou nationaux.

Les autres occupations des religieux sont d'abord l'office canonial, qu'ils font avec une édifiante régularité ; ils ont une église petite, mais assez belle, et dans laquelle on est surpris de voir transportées de grandes colonnes d'un beau marbre. Ensuite ils exercent avec zèle les fonctions du saint ministère, soit au couvent, en faveur des passagers et d'une multitude de Fidèles qui s'y rendent en dévo-

[1] En 1851 nous avons vu des corps conservés, depuis 30 et 50 ans, dans la même attitude, où ils furent trouvés sous les avalanches.

Digitized by Google

tion des vallées voisines, soit dans un certain nombre de paroisses du Valais dont ils ont la direction [1].

Quel esprit a fondé et soutient depuis huit siècles un établissement dont on chercherait en vain le modèle, ou quelque chose qui en approche dans les fastes du monde? Protestants, philanthropes, est-ce le vôtre?

Cependant saint Bernard de Menthon, plein de jours et de mérites, mourut à Novare, le 28 mai 1008, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

L'héroïque dévouement des religieux du Saint-Bernard était une expiation des désordres qui avaient affligé l'Église ; mais ces désordres étaient si grands, que de nouvelles victimes devenaient, ce semble, nécessaires pour apaiser la colère du Ciel, et assurer à l'Épouse de Jésus-Christ un parfait triomphe sur le démon. Le Seigneur ne manqua pas de les faire naître. A ce moment précis parut saint Romuald, fondateur des Camaldules. Entre toutes les congrégations religieuses qui ont fait la joie de l'Église, l'ornement de la vie monastique et le sujet de l'admiration du monde chrétien, par l'austérité de leurs pratiques et par la sainteté de leur vie, celle des Camaldules doit tenir un des premiers rangs. Les saints religieux qui la composent observent tout ce qu'il y a de plus rude et de plus sévère, tant dans la vie cénobitique que dans la vie érémitique. Ils ont embrassé la pénitence et les mortifications de ce double genre de vie, sans admettre aucune des douceurs qui en modèrent les privations.

Comme nous avons dit, le fondateur de cet ordre fut saint Romuald, de l'illustre maison des ducs de Ravenne. Il naquit dans cette ville, l'an 956. A peine eut-il atteint

[1] *Anecdotes chrétiennes*, p. 171.

Digitized by Google

l'âge de discrétion, qu'il s'abandonna aux vices qui ont coutume de s'emparer du cœur des jeunes gens. Ils s'y livra avec d'autant moins de retenue, que les biens de la fortune lui procuraient le moyen de satisfaire ses désirs. Mais Dieu, qui avait destiné Romuald à être un des consolateurs de son Église et l'instrument de la conversion d'un grand nombre de pécheurs, ne l'abandonna jamais dans ses déréglements. Des remords salutaires troublaient continuellement l'âme du jeune pécheur, et le préparaient à la pénitence.

O abîme de miséricorde ! une nouvelle faute fut l'occasion dont Dieu se servit pour briser entièrement ses chaînes. Serge, père de Romuald, avait eu une dispute avec un de ses parents : il l'appela en duel, et exigea que son fils fût de moitié dans cette horrible affaire. Romuald, effrayé d'une telle proposition, la rejeta ; mais, sur la menace que lui fit son père de le déshériter, il consentit à assister au combat seulement en qualité de spectateur. Sérge tua son adversaire. Romuald, alors âgé de vingt ans, fut saisi d'horreur. Se regardant lui-même comme coupable de l'homicide, il s'empressa de l'expier par une rigoureuse pénitence de quarante jours dans le monastère de *Classe* voisin de Ravennes [1]. C'est là qu'il renonça pour toujours au monde en prenant l'habit religieux.

Après sept ans passés dans cette sainte maison, il se retira au voisinage de Venise, et prit pour directeur un saint ermite nommé Martin, sous la conduite duquel il se perfectionna dans la pratique de toutes les vertus monastiques. Son père, touché de la grâce, entra lui-même dans un monastère et y mourut en odeur de sainteté, après avoir fait

[1] Ce nom qu'il porte encore lui vient de la flotte *classis*, que les Romains entretenaient près de là pour protéger leurs frontières contre les peuples du Nord.

Digitized by Google

une longue pénitence. Pour Romuald, plus il avançait, plus sa ferveur devenait exemplaire. Au travail des mains le plus pénible, il joignait des jeûnes rigoureux, un parfait recueillement et une prière continuelle. Il aimait tant ce dernier exercice, qu'il était vivement affligé lorsqu'il voyait quelqu'un prier avec tiédeur. « Il vaudrait mieux, s'écriait-il, ne réciter qu'un psaume avec ferveur, que d'en réciter cent avec nonchalance. »

L'empereur Othon III, étant venu en Italie, se rendit publiquement coupable d'un double crime ; mais Dieu tira le bien du mal. Romuald, que l'empereur avait choisi pour son confesseur, lui représenta toute l'énormité de sa conduite et lu imposa une pénitence publique : le prince s'y soumit humblement. Les remontrances de Romuald firent encore la plus vive impression sur un favori de l'empereur, qui avait été complice des crimes de son maître. Il consacra le reste de ses jours à la pénitence et reçut l'habit monastique des mains de notre Saint. Sa conversion fut suivie de celle de plusieurs autres seigneurs de la cour, qui tous embrassèrent le même genre de vie, sous la conduite de Romuald.

Quelle joie pour l'Église de voir de jeunes seigneurs et de jeunes princes se dépouiller du faste de la grandeur et se consacrer à Dieu dans l'obscurité de la retraite! Ils y goûtaient une joie pure en pratiquant tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Leur temps était partagé entre la prière, le chant des psaumes et le travail des mains. Chacun avait son emploi particulier : les uns cultivaient la terre, les autres s'appliquaient à différents métiers, gagnant ainsi à la sueur de leur front de quoi fournir à leur subsistance.

Romuald, qui ne savait plus où loger ses disciples,

Digitized by Google

bâtit plusieurs monastères. Le plus célèbre fut celui de Camaldoli, situé près d'Arezzo, en Toscane, dans une vallée de l'Apennin. Cette vallée fut donnée à Romuald par un seigneur appelé Maldoli, et c'est de là que le monastère prit le nom de Camaldoli[1]. Le Saint adopta la règle de Saint-Benoît, mais il y ajouta de nouvelles observances, et voulut que ses disciples fussent tout à la fois ermites et cénobites. Telle est l'origine de l'ordre des *Camaldules*.

A quelque distance du monastère de Camaldoli, on voit encore l'ermitage que le Saint fit bâtir; il est sur une montagne toute couverte de sapins et arrosée par plusieurs fontaines. La vue seule de ce lieu solitaire porte l'âme au recueillement et à la contemplation. A l'entrée de cet ermitage on trouve une chapelle dédiée à saint Antoine. Elle est là, toujours ouverte, comme un avant-poste sur la frontière de cette terre sainte, afin que les étrangers s'y purifient par la prière avant d'aller plus loin.

Viennent ensuite les cellules des portiers; à quelques pas plus loin, on voit une grande église magnifiquement décorée. Au-dessus de la porte est une cloche dont le son pénétrant se fait entendre par tout le désert. La cellule habitée par saint Romuald, pendant qu'il formait son ermitage, est au côté gauche de l'église. Toutes les cellules sont bâties en pierre. A chacune est joint un petit jardin environné d'un mur, et une chapelle où les ermites peuvent dire la messe. Il leur est permis d'avoir du feu, à cause du froid excessif qui règne toujours sur la montagne.

Tous ces solitaires sont gouvernés par un supérieur qu'ils appellent majeur. L'ermitage tout entier est entouré de murs hors desquels ne peuvent sortir ceux qui l'habi-

[1] Camaldoli est une abréviation de *Campo-Maldoli*.

Digitized by Google

tent; ils ont seulement la liberté de se promener dans le bois de leur enclos. On leur envoie du monastère, situé dans la vallée, tout ce qui peut leur être nécessaire, afin que rien ne soit capable de les interrompre dans leur contemplation. Les ermites se rendent à l'église pour réciter l'office divin, sans que la pluie ni la neige puissent les en empêcher. Ils ne parlent jamais dans les lieux réguliers; ils gardent aussi un silence absolu en Carême, les dimanches et les fêtes, les vendredis et les autres jours d'abstinence. Il leur est encore défendu de parler, en tout temps, depuis complies jusqu'à prime du lendemain.

Encore une fois, quelle consolation pour l'Église de voir ces hommes vivant comme des Anges revêtus d'un corps mortel! Quel exemple puissant pour arracher les pécheurs à l'amour des créatures! Enfin quel contrepoids aux crimes du monde, que tant de vertus et d'austérités exercées par des hommes autrefois riches et pouvant jouir de toutes les douceurs de la vie!

L'ordre des Camaldules a produit une foule de Saints et de personnages illustres. C'est de là qu'est sorti, de nos jours, le Pape Grégoire XVI, dont la fermeté, la prudence, la sollicitude, la haute sagesse, étaient si nécessaires à l'Église dans les temps difficiles où nous vivons [1]. Quant au saint fondateur, il continua ses austérités jusqu'à la plus extrême vieillesse. Il portait un rude cilice et refusait à ses sens tout ce qui pouvait les flatter. Il n'admettait aucun assaisonnement dans les herbes dont on le nourrissait, et, quand on lui apportait quelque chose de mieux préparé que ce qu'il avait coutume de manger, il disait doucement :

[1] Voyez les *Vies des Saints de l'ordre des Camaldules*, en italien, par Razzi. 2 vol. in-4°.

Digitized by Google

« Gourmandise, gourmandise ! tu ne toucheras pas à ceci : tu sais que je t'ai déclaré une guerre perpétuelle. » Enfin il mourut plus que centenaire, et de la manière dont il l'avait prédit vingt ans auparavant : ce fut en 1076 [1].

Ces grands Saints qui naissaient dans le champ fertile de la Religion, les mœurs qui se purifiaient, la foi antique qui reprenait sa première vigueur, faisaient tressaillir de joie la sainte épouse de l'Homme-Dieu ; mais ces jouissances si pures et si douces ne lui étaient données que pour la préparer à supporter de nouvelles afflictions.

En ce temps-là, l'Église fut blessée au cœur par Bérenger, archidiacre d'Angers. Ce novateur osa nier la présence réelle de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Un cri d'indignation s'éleva de toutes parts ; il monta jusqu'au Ciel, et le défenseur du plus aimable de nos mystères parut. Bérenger, convaincu d'erreur et condamné, rétracta lui-même ce qu'il avait avancé, et mourut dans la communion de l'Église. C'est lui qui, au moment de rendre le dernier soupir, disait : Oui, j'ai bien la confiance que Dieu aura égard à mes larmes et qu'il me pardonnera mes propres péchés ; mais les péchés que j'ai fait commettre aux autres, me les pardonnera-t-il ? mais les âmes que j'ai égarées ne m'attendront-elles pas devant le tribunal du souverain Juge, pour demander ma condamnation ? Il mourut dans ces perplexités. Oh ! que cet exemple est propre à nous inspirer la plus grande crainte du scandale !

Le grand défenseur de la présence réelle contre Bérenger fut le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Né à Pavie, en Lombardie, il étudia le droit et l'éloquence à Bologne. Il passa ensuite en Normandie, où il fut nommé

[1] Hélyot, t. V, p. 258.

Digitized by Google

prieur du monastère du Bec. Ce fut là qu'il ouvrit son école, qui devint bientôt la plus célèbre de toute l'Europe. Il proposa une conférence à Bérenger dans le dessein de le ramener à la saine doctrine, mais elle ne fut point acceptée. Le courageux défenseur du dogme de l'Eucharistie ne resta pas oisif. Il écrivit contre l'hérésiarque et le confondit dans un ouvrage intitulé : *Traité du corps et du sang du Seigneur.* Il assista à divers conciles qui se tinrent contre Bérenger, et il ne déposa les armes que lorsqu'il vit l'erreur anéantie, et son auteur ramené au sein de l'unité. Lanfranc mourut en odeur de sainteté, le 28 mai 1089, et fut enterré dans son église de Cantorbéry.

Un autre sujet de tristesse pour l'Église dans ce temps-là lui vint du côté de l'Orient. Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, fomenta les semences de schisme déposées par Photius dans l'esprit des Grecs. Cette fois encore elles furent étouffées ; mais dès lors on put prévoir que l'Église grecque, ne tenant plus que par les plus faibles liens à l'Église latine, ne tarderait pas à rompre tout à fait avec sa mère. Ce schisme déplorable ne fut cependant consommé que beaucoup plus tard, comme nous le verrons. Les Mahométans, de plus en plus redoutables, affligeaient aussi l'Église en tourmentant les Chrétiens de l'Égypte et de la Palestine [1] ; mais un peuple nouveau devait la consoler.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir veillé sur nos besoins spirituels et corporels ; faites-

[1] Fleury, l. VIII et suiv.

Digitized by Google

nous la grâce d'aimer tendrement l'Église qui a donné naissance à tant d'ordres religieux si utiles au monde.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je serai bon envers les pauvres étrangers.*

Digitized by Google

XXXVIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée et dédommagée : conversion des Hongrois ; — affligée : guerre des seigneurs ; — consolée : Trêve-Dieu. — L'Église attaquée : Sarrasins en Orient, en Afrique, en Italie ; — défendue et consolée : Croisades ; fondation des Chartreux.

Pour consoler l'Église et la dédommager des pertes que l'hérésie de Bérenger, le schisme de Michel Cérulaire et l'invasion des Mahométans lui avaient fait éprouver, nous avons annoncé que Dieu allait lui accorder un peuple nouveau : c'est encore le nord de l'Europe qui va l'offrir. Depuis plusieurs siècles, ces vastes contrées étaient en possession de donner à l'Église ses plus fidèles enfants. Hier c'étaient les Polonais, les Normands et les Russes ; aujourd'hui ce sont les Hongrois. Oui, les fils de ces Huns si redoutables qui, à la suite d'Attila, avaient épouvanté le monde au sixième siècle, vont à leur tour devenir des agneaux pleins de docilité et de douceur sous la houlette du divin Berger[1]. Aux yeux de l'homme éclairé, la conversion des Hongrois, comme celle des autres peuples du Nord, est un miracle de premier ordre qui prouve à lui seul la divinité du Christianisme.

Comparables pour la barbarie aux Normands, les Hongrois les surpassaient peut-être en cruauté. Ils mangeaient de la chair crue, buvaient du sang, coupaient en pièces les cœurs des hommes qu'ils avaient pris et les prenaient

[1] Voyez Joseph Assémani, *Comment. in Calend.* ; de Guignes, *Hist. générale des Huns.*

Digitized by Google

comme un remède. Depuis les ravages d'Attila, ils avaient plusieurs fois désolé l'Allemagne, l'Italie et la Lorraine, laissant partout des traces de la plus horrible cruauté. Ils brûlaient les églises, massacraient les Prêtres au pied des autels et emmenaient en captivité une infinité de Chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition. Cependant la religion chrétienne fut assez puissante, pour adoucir ces barbares et leur inspirer des sentiments d'humanité et de vertu.

Dieu, qui voulait les convertir, toucha le cœur d'un de leurs rois nommé Geysa, et lui donna des dispositions si favorables pour les Chrétiens, qu'il finit par recevoir le baptême avec toute sa famille. Aussitôt apôtre que néophyte, le pieux monarque désira vivement d'abolir le Paganisme dans ses États. Une nuit, Dieu lui envoya un songe dans lequel il vit un jeune homme d'une beauté merveilleuse, qui lui dit : « Ton dessein ne s'exécutera point par toi, tes mains sont souillées de sang humain; mais tu auras un fils qui accomplira tes pensées. Il sera du nombre des élus de Dieu, et, après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement dans le Ciel. »

En effet, le roi eut un fils qu'il nomma Étienne et qui fut baptisé par saint Adalbert, évêque de Prague. Ce jeune prince, élevé avec soin, donna dès son enfance des marques extraordinaires de piété, et devint dans la suite l'apôtre de ses sujets. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il fit une paix solide avec les peuples voisins et s'occupa tout entier de l'établissement du Christianisme dans ses États. Pour rendre ses efforts efficaces, il répandait d'abondantes aumônes et priait avec une grande ferveur : on le voyait souvent dans l'église, prosterné sur le pavé, offrir à Dieu ses gémissements et ses larmes. Il envoyait de tous côtés

Digitized by Google

chercher des ouvriers évangéliques ; lui-même accompagnait les prédicateurs et faisait les fonctions de missionnaire. Il s'opéra des conversions sans nombre. Le sang des martyrs ayant coulé en plusieurs endroits, la semence évangélique poussa avec tant de rapidité, que le saint roi eut la consolation de voir l'idolâtrie disparaître entièrement de son royaume.

Pour donner de la consistance et une forme convenable à l'Église de Hongrie, on la divisa en dix évêchés dont la métropole fut Strigonie sur le Danube ; on y mit pour Archevêque un saint religieux nommé Sébastien. Le roi envoya à Rome un ambassadeur pour prier le souverain Pontife de confirmer toutes les fondations d'évêchés et de monastères qu'il avait faites, et de *lui conférer le titre de roi*[1]. Le Pape lui accorda ce qu'il demandait et lui envoya une riche couronne, à laquelle il joignit une croix qu'il lui permit, par un privilége spécial, de faire porter à la tête de ses armées, comme un signe de l'apostolat qu'il avait exercé au milieu de ses sujets. De là vient le titre d'*Apostolique* que prennent les rois de Hongrie. Civilisateur de son peuple, parce qu'il en fut l'apôtre et le modèle, saint Étienne voulut assurer le fruit de ses travaux, en mettant son royaume sous la protection de la sainte Vierge, pour laquelle il avait une tendre dévotion. Il renouvela cette consécration quelque temps avant sa mort, qui arriva le jour de l'Assomption 1038.

A peu d'exceptions près dont nous parlerons plus tard, tout l'Occident était chrétien. Ces farouches nations du Nord reposaient maintenant comme de douces brebis dans le bercail de l'Église. La civilisation, fille de la foi, avait

[1] Miceslas, duc de Pologne, qui avait embrassé le Christianisme en 965, fit aussi prier le même pape Sylvestre de lui confirmer le titre de roi.

Digitized by Google

suivi partout la croix du Sauveur, et l'étendard sacré flottait bien au delà des limites de l'ancien Empire romain.

Pour faire de tous ces peuples, devenus chrétiens, une seule famille, il restait à combattre un abus, dernier fruit de la barbarie originelle de tant de hordes guerrières. Les seigneurs, grands et petits, dont les châteaux fortifiés couronnaient les montagnes d'un bout de l'Europe à l'autre, recouraient trop souvent à la voie des armes pour venger leurs injures réelles ou imaginaires. Semblables à des vautours, qui, de la cime des rochers, où leur nid est suspendu, se précipitent au fond des vallées pour enlever leur proie, ces hommes encore indomptés descendaient à tout propos de leurs donjons menaçants et se jetaient sur les terres de leurs rivaux. On n'entendait parler que de châteaux brûlés et détruits, de moissons ravagées, de meurtres nombreux et de familles condamnées aux larmes.

La charité chrétienne était violée, et les pauvres habitants des campagnes souffraient beaucoup de ces guerres continuelles. Les rois étaient trop faibles pour arrêter tant de désordres. Mère commune du peuple et des grands, l'Église vint en aide à la société, et ne négligea rien pour détruire cet abus. Craignant de ne pas réussir, si elle demandait une paix absolue, elle proposa une trêve pour certains jours. Il fut ordonné dans plusieurs conciles, sous peine d'excommunication, à tous les seigneurs et chevaliers de cesser toute hostilité depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, et pendant tout l'Avent et le Carême.

On avait consacré à cette trêve les derniers jours de la semaine plutôt que les autres, en mémoire des mystères qui y furent accomplis : l'institution de la sainte Eucha-

Digitized by Google

ristie, la passion de Notre-Seigneur, sa sépulture et sa résurrection. Cette loi touchante reçut le beau nom de *Trêve-Dieu* ou *Trêve de Dieu* [1]. Les plus zélés prédicateurs de la Trêve-Dieu furent saint Odilon, abbé de Cluni, et le bienheureux Richard, abbé de Verdun. Combien peut-être, parmi ceux qui se moquent aujourd'hui des moines et qui insultent l'Église, doivent le bienfait de l'existence à la Trêve-Dieu, ouvrage des moines et de l'Église !

Voilà donc la divine épouse de l'Homme-Dieu, la chaste colombe du Calvaire qui étend sur toute l'Europe ses ailes protectrices; la paix règne parmi les Chrétiens, les mœurs sont purifiées, les institutions sociales se pénètrent fortement de l'esprit du Christianisme, de grands hommes brillent d'un vif éclat sur le trône et dans les cloîtres, l'Europe chrétienne est pleine de vie. Tout annonce une époque solennelle et de grands événements.

En effet, une lutte prodigieuse va s'engager; l'Orient et l'Occident vont se lever l'un contre l'autre. Les Mahométans ou les Sarrasins, suscités de Dieu pour punir les Chrétiens devenus coupables, comme les Assyriens pour châtier les Juifs prévaricateurs, oublient leur mission et veulent exterminer le peuple chrétien, qu'ils ont seulement ordre de maintenir dans le devoir par des corrections salutaires. Sous la conduite de leurs califes, ils s'emparent d'une grande partie de l'Orient. Après avoir soumis l'Afrique, ils passent en Espagne, infestent la mer Adriatique, se rendent maîtres de la Calabre, menaçant d'envahir l'Europe et d'y apporter ce qu'ils ont porté partout, la corruption, l'esclavage et la barbarie. Jérusalem venait de tomber sous leurs coups. Le saint Sépulcre, berceau

[1] Voyez Ducange, au mot *Treva Dei*.

Digitized by Google

de la Religion et de la civilisation du monde, était en leur pouvoir : encore un peu, et la terre entière devenait musulmane.

Mais Dieu, qui a dit à la mer : Tu viendras jusque-là, et là, contre ce grain de sable, tu briseras l'orgueil de tes flots, sut mettre une digue au torrent qui menaçait de tout envahir. Ce fut un Prêtre qui, le premier, signala le danger. A sa voix, l'Europe entière se leva comme un seul homme : les Croisades furent décidées. La première fut adoptée par acclamation. On appelle Croisades des guerres entreprises, au moyen âge, pour reconquérir la Terre-Sainte, occupée par les Sarrasins. Ceux qui s'y engagèrent prirent pour marque de leur engagement une croix d'étoffe rouge, attachée à l'épaule droite, ce qui leur fit donner le nom de *Croisés*, et à ces guerres le nom de *Croisades :* on en compte six principales.

Avant d'en raconter l'histoire, il n'est pas inutile de faire connaître l'influence qu'elles ont eue. Or, il est avoué de nos jours que les Croisades eurent pour résultat :

1° De faire cesser les guerres particulières que les seigneurs se faisaient entre eux, tant en France qu'en Allemagne, en Angleterre et en Italie ; guerres toujours renaissantes, qui décimaient inutilement la noblesse, écrasaient le peuple et entraînaient à leur suite le brigandage, des meurtres, des violences et des actions odieuses ;

2° De créer ou du moins d'étendre le commerce avec les peuples étrangers. Les Croisades transportèrent, il est vrai, de grandes sommes en Asie, mais elles en firent arriver de bien plus grandes en Europe. En exerçant les Européens à la marine, les Croisades ont fait tenter par mer des voyages de long cours, amené l'invention de la boussole et préparé la découverte de l'Amérique.

Digitized by Google

3° Elles ont fortement contribué au développement des sciences en Occident et particulièrement en France. Dans le dessein de convertir au Christianisme les Sarrasins et les schismatiques de l'Orient, les Papes voulurent qu'on établît des écoles pour enseigner l'arabe et les autres langues orientales. Rome, Paris, Oxford, Bologne et Salamanque eurent des maîtres habiles, entretenus à Rome par le Saint-Siége, à Paris par le roi, et dans les autres villes par les Prélats, les monastères et les chapitres du pays. Indépendamment de leurs cours, ils étaient obligés de traduire en latin les bons ouvrages écrits dans les langues qu'ils enseignaient.

4° Elles ont donné la liberté à la classe pauvre. En déclarant que tous les hommes sont frères, la Religion avait déposé dans les esprits le principe de la liberté universelle ; liberté sage, raisonnable, nécessaire, qui n'exclut ni le pouvoir ni la subordination ; mais les révolutions perpétuelles survenues dans le monde n'avaient point permis à l'Église de tirer toutes les conséquences de son principe libérateur. Il est vrai, des millions d'hommes jouissaient déjà de la liberté ; cependant un grand nombre d'autres l'attendaient encore : les Croisades arrivent. Avant de partir pour la Terre-Sainte, on voit les seigneurs rendre la liberté à leurs serfs, afin d'avoir l'argent nécessaire à l'expédition. D'autres font vœu de les affranchir, si le succès de la guerre couronne leurs efforts, ou si la Providence les ramène dans leurs foyers.

5° Elles adoucirent le sort des Chrétiens orientaux. Après même qu'ils furent retombés sous la domination des Sarrasins, ils ne furent plus exposés aux mêmes persécutions ni aux mêmes avanies.

6° Enfin, les Croisades refoulèrent dans la haute Asie la

Digitized by Google

puissance musulmane, et la mirent pour longtemps hors d'état de rien tenter d'important contre l'Europe [1].

Nous avons dit que ce fut un Prêtre qui, le premier, signala le pressant danger dont l'Occident était menacé de la part des Sarrasins. Ce Prêtre, dont le nom est devenu si célèbre, se nommait Pierre l'Ermite : il était du diocèse d'Amiens. Ayant fait le pèlerinage de la Terre-Sainte, il fut sensiblement affligé de voir les lieux saints profanés par les infidèles. Il en conféra avec Simon, patriarche de Jérusalem, et, dans les entretiens qu'ils eurent à ce sujet, ils conçurent le dessein de délivrer la Palestine de la servitude, où elle gémissait depuis si longtemps. A son retour, Pierre vint trouver le Pape Urbain II et lui fit une peinture si touchante de l'état déplorable où étaient réduits les Chrétiens, que le souverain Pontife l'envoya de province en province exciter les princes et les peuples à délivrer leurs frères de l'oppression. Pierre paraissait peu propre, au premier abord, à conduire une affaire si importante.

C'était un petit homme, d'une physionomie peu agréable. Il portait une longue barbe et un habit grossier : mais, sous cet extérieur humble, il cachait un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme, un courage héroïque, un esprit élevé, une vivacité et une énergie de sentiment qui faisait passer ses propres affections, d'une manière irrésistible, dans l'âme de tous ceux à qui il parlait. Sa vie, pauvre et très-austère, lui conférait un degré nouveau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre.

[1] Voyez Michaud, *Hist. des Croisades*, et l'ouvrage italien *Apologia de secoli barbari*.

Digitized by Google

Le pape Urbain indiqua un concile à Clermont, où se rendirent plusieurs princes. Lui-même y parla d'une manière si pathétique, que les assistants fondirent en larmes, et s'écrièrent tout d'une voix : *Dieu le veut*, *Dieu le veut !* Ces mots, que tout le monde répéta comme par inspiration, parurent d'un heureux augure et devinrent dans la suite le cri de guerre des Croisés. Tout fut bientôt en mouvement dans la France, dans l'Italie et dans l'Allemagne. On vit parmi les grands et parmi le peuple un égal empressement à prendre la croix. Ce qu'il y eut de plus édifiant, c'est que les inimitiés et les guerres particulières, allumées dans la plupart des provinces, cessèrent tout d'un coup. La paix et la justice semblaient être revenues sur la terre, pour préparer les hommes à la guerre sainte.

La France, si visiblement destinée pour défendre l'Église et propager l'Évangile, se distingua entre toutes les nations. Elle eut la gloire de donner à la Croisade le chef qui la dirigea : ce fut Godefroi de Bouillon. A la prudence de l'âge mûr et à l'ardeur de la jeunesse, ce héros joignait la valeur du plus intrépide chevalier et la piété d'un Saint. L'expédition se mit en marche, traversa une partie de l'Europe et de l'Asie, prit Antioche et vint camper au pied des murailles de Jérusalem.

La ville pouvait résister longtemps. Les Sarrasins n'avaient rien oublié pour la mettre en état de défense ; mais les Croisés firent des prodiges de valeur, et, au bout de cinq semaines, ils la prirent d'assaut, un vendredi, à trois heures après midi : circonstance qui fut remarquée, parce que ce fut le jour et l'heure, où Notre-Seigneur expira sur la croix. Dans la première chaleur de la victoire, rien ne put arrêter le soldat : on fit main basse sur les infidèles, dont la ville était pleine, et le massacre fut horrible. Mais

Digitized by Google

on passa bientôt de cet emportement de fureur aux sentiments de la plus tendre piété. Les Croisés quittèrent leurs habits ensanglantés, allèrent nu-pieds, en pleurant et en se frappant la poitrine, visiter tous les lieux consacrés par les souffrances du Sauveur. Le peu de Chrétiens qui étaient restés à Jérusalem poussaient des cris de joie, et rendaient grâces à Dieu de ce qu'il les avait délivrés de l'oppression.

Huit jours après, les princes et les seigneurs s'assemblèrent pour élire un roi capable de conserver cette précieuse conquête. Le choix tomba sur Godefroi de Bouillon, qui était le plus vaillant et le plus vertueux de toute l'armée. On le conduisit à l'église du Saint-Sépulcre, où il fut solennellement proclamé. Comme on lui présentait une couronne d'or, le pieux héros la refusa. « A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une telle couronne dans un lieu, où le Roi des rois n'a porté qu'une couronne d'épines [1] ! »

Au moment où les peuples chrétiens s'étaient décidés à marcher contre les infidèles, des anges de paix et de prière avaient pris le chemin de la solitude, soit pour obtenir la victoire à leurs frères, soit pour expier les désordres inséparables de ces expéditions lointaines, soit pour opposer un contre-poids aux scandales qui affligeaient encore l'Église, soit pour essuyer les pleurs que l'hérésie de Bérenger venait de lui faire répandre, soit enfin pour perpétuer le véritable esprit du Christianisme, et apprendre à toutes les générations à servir Dieu en esprit et en vérité. Alors s'établit l'ordre des Chartreux, le plus parfait de tous, puisqu'il n'a jamais eu besoin de réforme. Laissons le tumulte des camps, et recueillons-nous pour visiter la merveille de la solitude.

[1] Voyez *Dict. hist.*, art., *Pierre Damien; Hist. abrégée de l'Église.*

Digitized by Google

Le fondateur de cet ordre célèbre fut saint Bruno. Il naquit à Cologne, vers l'an 1060. Ses parents, recommandables par leur piété, voulurent qu'il fût élevé sous leurs yeux : le jeune Bruno fit de rapides progrès dans la science et dans la piété. Nommé écolâtre et chancelier du diocèse de Reims, où il était venu achever ses études, il vit sa réputation s'étendre au loin et lui apporter les plus flatteurs applaudissements ; mais il ne tira jamais vanité des dons de Dieu ; au contraire, il les fit servir à étendre le règne de Jésus-Christ.

Poussé par la grâce et par le désir d'une vie plus parfaite, il résolut de quitter le monde. Il confia son projet et le fit goûter à six de ses amis, dont deux étaient chanoines de Saint-Ruf, en Dauphiné. « La solitude ne nous suffit pas, dit saint Bruno, si nous n'avons un homme éclairé dans les voies de Dieu pour nous servir de guide. — Nous connaissons dans notre pays, répondirent les deux chanoines, un saint Évêque dont les soins ne tendent qu'à sauver le monde par la pénitence, et il a dans son diocèse beaucoup de bois, de rochers et de déserts inaccessibles aux hommes. »

Ce prélat était saint Hugues, évêque de Grenoble. Bruno, heureux de cette découverte, se mit en route avec ses six compagnons pour aller trouver l'homme de Dieu. Arrivés à Grenoble vers la fête de saint Jean-Baptiste de l'an 1086, ils se jetèrent aux pieds de saint Hugues, en lui demandant, dans son diocèse, un lieu où ils pussent servir Dieu sans être à charge aux hommes, et éloignés du commerce du monde.

A la vue de ces sept voyageurs inconnus, le saint Pontife se souvint d'une vision qu'il avait eue la nuit précédente. Il lui semblait voir Dieu lui-même qui bâtissait un temple

Digitized by Google

dans le désert de son diocèse, qu'on appelait la *Chartreuse*, et sept étoiles qui s'élevaient de la terre et formaient une couronne marchaient devant lui, comme pour lui en frayer le chemin. Il n'eut pas plutôt vu et entendu Bruno et ses compagnons, qu'il leur appliqua sa vision, les embrassa tendrement et voulut les conduire lui-même dans le désert de la Chartreuse.

Rien n'est plus propre que l'aspect de cette solitude à élever l'âme et à l'occuper fortement. Le spectacle terrible d'une beauté sombre qui se présente partout, convaincrait l'athée même de l'existence d'un Dieu. Il suffirait de le conduire en ce lieu et de lui dire: *Regarde.* Une vallée profonde, environnée de rochers arides, escarpés, couverts pendant la plus grande partie de l'année de neige et de brouillards: tel fut le berceau des Chartreux. Pour rendre cette vallée encore plus solitaire, s'il était possible, saint Hugues défendit aux femmes, aux chasseurs et aux bergers d'en approcher. Au comble de la joie d'avoir trouvé un lieu tel qu'ils le désiraient, entièrement séparé du reste du monde, Bruno et ses compagnons commencèrent par bâtir un oratoire et de petites cellules à quelque distance l'une de l'autre, comme dans les anciennes Laures de la Palestine. Qui pourrait exprimer la vie admirable que ces anges de la terre menaient dans leur solitude? Ils s'engagèrent à un silence perpétuel pour n'avoir de conversation qu'avec Dieu; ils employaient une grande partie du temps à chanter ses louanges. A la prière succédait le travail des mains. Le plus ordinaire était de transcrire des livres de piété, afin de gagner de quoi subsister sans être à charge à personne. A peu de chose près, telle est encore aujourd'hui la vie des Chartreux.

Ils jeûnent huit mois de l'année. Les dimanches et les

Digitized by Google

fêtes ils prennent leur repas en commun ; les autres jours on leur envoie leur portion ; chacun la reçoit par une petite porte qui donne dans sa cellule, et ils mangent seuls comme les ermites. La prière, la lecture, le travail des mains, sont leurs occupations ordinaires. Chaque religieux a sa cellule accompagnée d'un petit jardin qu'il cultive lui-même. Tous se lèvent vers les dix heures de la nuit pour réciter l'office. Sur les trois heures, ils prennent un peu de repos et se lèvent à cinq ou six. Jamais ils ne quittent le cilice ; ils se couchent tout habillés, une simple paillasse leur sert de lit.

Parfaitement tranquilles au milieu d'un monde tumultueux, dont le bruit parvient rarement à leurs oreilles, ils prient sans cesse pour leurs frères, et servent de paratonnerre à la société. Anges terrestres, vivant dans la chair comme n'en ayant pas, ils représentent Jean-Baptiste au désert, et font le principal ornement de l'épouse de Jésus-Christ. Ce sont des aigles qui prennent leur essor vers le ciel, et dont l'institut est avec raison préféré à celui de tous les autres ordres religieux [1]. Là, surtout, se conserve dans toute sa pureté le véritable esprit de l'Évangile. Nous n'en citerons qu'un seul exemple :

Le Sauveur a dit : *Que celui qui est le premier entre vous soit comme le dernier* [2]. Cette parole, soutenue de l'exemple du Dieu qui la prononça, a changé les idées humaines sur le pouvoir. Dans le Christianisme, les dignités, les emplois éclatants, s'appellent *charges :* ce n'est pas en vain. Ils sont nombreux les Saints, c'est-à-dire les vrais Chrétiens, qui ont refusé ou qui ont accepté en tremblant les dignités qu'on leur offrait. Ils sont peut-être plus

[1] Bona, *De div. Psalmodia*, c. XVIII.
[2] Joan., XXII, 26.

Digitized by Google

nombreux encore, ceux qui sont morts victimes de leurs charges ; car, pour eux, l'exercice du pouvoir fut un long martyre, un dévouement du jour et de la nuit aux intérêts de leurs inférieurs.

Cette manière si éminemment sociale d'envisager les grandeurs s'est conservée chez les Chartreux. Dans leur langue toute philosophique, parce qu'elle est toute chrétienne, on dit qu'un prieur demande *miséricorde*, lorsqu'il demande à être déchargé de la supériorité. On dit qu'on lui a *fait miséricorde*, lorsqu'on ne le continue pas, et qu'on *ne lui a pas fait miséricorde*, lorsqu'on le continue [1]. Oh ! que nous avons oublié cette notion chrétienne du pouvoir ! Aussi, voyez quelle rivalité ! quelles intrigues ! quelles bassesses dans les grands, et quelles calamités pour les peuples !

Modèles des vertus dont nous venons d'esquisser le tableau, et vivant plutôt dans le ciel que sur la terre, est-il étonnant que les Chartreux voient arriver la mort avec une sainte joie, et que les funérailles d'un de leurs frères ressemblent bien plus à une fête qu'à une cérémonie lugubre ? Quand un Chartreux est mort, on le rase, on le lave, on le revêt de son plus beau vêtement, on lui joint les mains sur la poitrine et on lui donne une petite croix. Avant l'office, on le porte au chœur et on l'appuie dans sa stalle, comme s'il était encore vivant. Le moment de la sépulture arrivé, tous les frères le saluent comme pour l'avertir du moment du départ. Alors deux religieux, le prenant sous les bras, le conduisent, précédés de tous les autres, chantant les prières de l'Église, au lieu de la sépulture. On le descend doucement dans la fosse ; puis on lui rabaisse le capuchon

[1] Dict. de Trévoux.

Digitized by Google

sur le visage, et l'abbé lui jette la première pelletée de terre; les religieux viennent ensuite qui font la même chose. Ensuite chacun de ces hommes angéliques, tenant à la main un bouquet des plus jolies fleurs de son petit jardin, le jette dans la fosse de son frère, comme un souvenir d'amitié et comme un touchant emblème des vertus du défunt.

Six ans après la fondation de la *Chartreuse*, le souverain Pontife, qui avait été disciple de saint Bruno, le fit venir à Rome. L'humble religieux obéit, malgré le regret extrême qu'il avait de quitter sa chère solitude. Cependant la vie du monde était tellement opposée à ses goûts, qu'après quelque temps de séjour à la cour pontificale, il supplia le Pape de lui permettre de retourner au désert. Le Saint-Père finit par y consentir; mais il ne voulut jamais que le Saint quittât l'Italie. Bruno se retira donc dans les montagnes de la Calabre, où il fonda un nouveau monastère.

Enfin, le temps arriva où Dieu voulut récompenser les travaux de son serviteur. Sentant les approches de la mort, Bruno assembla ses religieux autour de son lit, et fit devant eux une confession publique de toute sa vie et la profession de sa foi. Il déclara qu'il croyait tous les mystères de la Religion purement, simplement et inébranlablement. Il s'étendit plus au long sur l'Eucharistie, à cause de l'hérésie de Bérenger qui venait de troubler les fidèles. Le dimanche suivant, dixième jour d'octobre, il rendit son âme à Dieu, n'ayant pas encore atteint la cinquantième année de son âge : ce fut l'an 1101 [1].

[1] Voyez Hélyct, t. VII, p. 367.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir suscité tant de Saints pour conserver dans le monde la foi et les mœurs ; c'est pour nous que vous avez fait tout cela ; accordez-nous la grâce de profiter de tant de bienfaits et d'imiter les modèles que vous nous avez donnés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me demanderai souvent : Si un Saint était à ma place, que ferait-il ?*

Digitized by Google

XXXVIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe ET XIIe SIÈCLE).

L'Église affligée : feu sacré ou feu Saint-Antoine ; — consolée : fondation de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois ; — attaquée en Orient : Sarrasins ; — défendue : chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte ; — affligée : la lèpre ; — consolée : chevaliers de Saint-Lazare ; — attaquée : scandales, erreurs ; — défendue, consolée : saint Bernard.

L'histoire de l'Église n'est, à proprement parler, que l'histoire de l'action divine protégeant la vérité chrétienne et la propageant malgré tous les obstacles. Bien des fois déjà nous avons eu occasion de remarquer que Dieu met toujours le remède à côté du mal, la consolation à côté de la souffrance. A l'hérésie il oppose les Saints et les ordres apologistes; aux scandales, les Saints et les ordres contemplatifs; aux calamités publiques, les Saints et les ordres infirmiers. Le onzième siècle va nous donner de nouvelles preuves de cette loi immuable de la Providence.

Tandis que les Chrétiens de l'Europe passaient en Orient pour secourir leurs frères opprimés, une maladie terrible se déclara tout à coup en France et dans plusieurs autres contrées de l'Occident. Cette maladie, qu'on n'a jamais pu définir et que le peuple a toujours appelée *feu sacré*, *feu Saint-Antoine*, *feu d'enfer*, exerça surtout ses ravages pendant le onzième et le douzième siècle. Ce mal mystérieux commençait par une tache noire qui s'étendait rapidement, causait une ardeur insupportable, desséchait la peau, pourrissait les chairs et les muscles qui se détachaient des os et tombaient en lambeaux. Feu dévorant, il

Digitized by Google

brûlait quelquefois ses victimes dans l'espace de quelques heures. Le membre attaqué devenait noir et sec, le plus souvent il tombait en putréfaction et occasionnait des douleurs inexprimables. Le fléau sévit avec une telle intensité qu'il fit périr en quelques années trente millions d'hommes.

Un gentilhomme du Dauphiné, nommé Gaston, seigneur de LaValloire, avait un fils unique nommé Guérin, qui fut atteint de la redoutable maladie. Le père épuisa toutes les ressources de la médecine, pour la guérison de son fils : ce fut en vain. Alors il eut recours à saint Antoine, dont il avait lui-même éprouvé la protection dans une maladie dangereuse. Il le pria humblement de lui obtenir la santé de son fils, et promit, s'il était exaucé, de se consacrer, lui et son fils, avec leurs biens, au soulagement des pauvres malades attaqués du feu sacré, de loger les pèlerins qui venaient de toutes parts implorer l'intercession de celui dont le nom seul, comme dit saint Athanase, faisait trembler les démons, et que Dieu avait donné à l'Égypte comme un souverain médecin.

Gaston n'eut pas plutôt achevé sa prière qu'il s'endormit. Saint Antoine lui apparut et le reprit de ce qu'il témoignait plus d'ardeur à procurer à son fils la santé du corps que celle de l'âme. « Cependant, ajouta le Saint, Dieu a exaucé votre prière, accomplissez donc votre promesse. Vous et tous ceux qui se consacreront au soulagement des malades, marquez-vous d'un tau de couleur bleue. » Il lui en montra la figure au haut de son bâton, qu'il planta en terre. Aussitôt ce bâton sembla reverdir et pousser des branches qui couvraient toute la terre, et qu'une main sortant du Ciel bénissait. Le tau est un T majuscule; c'est le signe dont il est dit dans l'Apocalypse qu'est marqué le front des Élus : il a beaucoup de ressem-

Digitized by Google

blance avec la croix, ou plutôt c'est la forme même de la croix[1].

A son retour, Gaston trouva son fils hors de danger, et lui fit part de sa vision et de la promesse qu'il avait faite. Le fils approuva la sainte résolution de son père. Sans autre délai que celui qui était nécessaire pour mettre ordre à leurs affaires domestiques, ils se transportent au bourg Saint-Antoine, consacrent leurs biens et leurs personnes au service des pauvres malades, et font bâtir auprès de l'église un hôpital pour les recevoir. Ce fut le 28 juin 1095 que Gaston et son fils quittèrent leurs habits mondains pour se revêtir d'humbles habits noirs, marqués d'un tau bleu qu'ils portaient sur le côté gauche. Une si belle résolution fut bientôt connue dans les châteaux voisins. Huit autres personnages, distingués par leur noblesse et par leurs vertus, vinrent se réunir à eux. Ces dix hommes, ayant dit au monde un éternel adieu, commencèrent l'ordre des Antonins, un des plus célèbres, des plus utiles et des plus vivaces, puiqu'il subsista jusqu'au dix-huitième siècle. Tant que dura l'horrible maladie qu'il avait mission de soulager, cet ordre héroïque fit ressentir à une bonne partie de l'Europe les effets de sa tendre charité[2].

Heureuse d'avoir soulagé ses enfants qui habitaient, pour ainsi dire, sous ses ailes, l'Église n'oublia pas ceux qui vivaient dans les provinces les plus reculées de l'Orient. Comme des loups cruels qui cherchent à pénétrer dans une bergerie, les Sarrasins et les Turcs rôdaient autour du bercail de Jésus-Christ. Aujourd'hui ils se jetaient sur un pays chrétien, demain sur un autre, y met-

[1] Voir notre *Histoire du bon Larron.*

[2] Hélyot, t. II, p. 110; et *l'Abbaye de Saint-Antoine*, par un prêtre de Notre Dame de l'Osier. In-8, 1844.

Digitized by Google

taient tout à feu et à sang, tuaient les hommes et emmenaient en esclavage les enfants et les femmes. Pour former autour de son troupeau chéri un rempart insurmontable à ces bêtes féroces, le Seigneur parla au cœur de quelques-uns de ces nobles guerriers dont la valeur avait conquis Jérusalem, et leur inspira de se dévouer corps et biens à la défense des populations chrétiennes. Ces héros à jamais célèbres se réunirent en corporations religieuses : on en compte jusqu'à trente. La plus illustre est celle des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis chevaliers de Rhodes et de Malte, lorsque ces deux îles furent devenues le lieu de leur résidence et le théâtre de leurs exploits.

Le B. Raymond du Puy, natif du Dauphiné, second grand-maître de l'ordre, donna les règlements qui servaient de statuts aux chevaliers et qui comprenaient les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : ce fut vers l'an 1118. Il serait trop long de raconter les beaux faits d'armes qui ont illustré l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; nous nous bornerons à un seul.

En 1565, Soliman II, empereur des Turcs, un des plus redoutables ennemis des Chrétiens, résolut d'enlever l'île de Malte, défendue par les chevaliers. Toute l'armée ottomane, forte de plus de cent mille guerriers, et montée sur une flotte de cent cinquante-huit galères, onze grands navires et douze autre bâtiments, parut tout à coup devant Malte. La ville fut attaquée pendant quatre mois avec une vivacité incroyable, et encore plus vaillamment défendue par le grand-maître Jean de la Valette et par ses chevaliers. Ce grand homme avait en Dieu une confiance qui égalait son sang-froid.

Un dimanche, pendant qu'il était à vêpres, on vint lui

Digitized by Google

annoncer que les Turcs avaient fait une large brèche, et qu'ils commençaient à monter sur les murailles. « Continuez les vêpres; quand elles seront finies, j'irai voir, » fut toute la réponse du grand-maître. En effet, l'office achevé, il se rendit à l'endroit menacé, fit des prodiges de valeur et repoussa les ennemis. Pendant le siége, les infidèles perdirent plus de vingt mille hommes, et il fut tiré soixante-dix-huit mille coups de canon sur Malte, qui n'avait plus d'autres remparts que la poitrine des héros qui la défendaient. La ville fut entièrement ruinée; mais le grand-maître répara tout, et bâtit une cité nouvelle qui fut nommée *Cité Valette*. L'ouvrage achevé, le digne grand-maître mourut avec autant de piété, qu'il avait fait éclater de courage et de prudence pendant sa vie.

Le bruit de cette victoire retentit dans toute l'Europe. L'empereur Charles V envoya au grand-maître, une épée à garde d'or enrichie de pierreries. Tous les ans, en action de grâces de la délivrance, on faisait à Malte une procession solennelle à la Nativité de la sainte Vierge, le jour de la levée du siége. Le grand-maître s'y trouvait à la tête de tous les chevaliers; à sa suite était un chevalier qui portait l'étendard de la Religion; à sa gauche, un page qui portait l'épée nue envoyée par Charles V. Au commencement de l'Évangile, le grand-maître la prenait des mains du page et la tenait droite pendant la lecture du livre divin, pour montrer la disposition où il était, ainsi que tous les chevaliers, de combattre pour la défense de la foi.

L'ordre de Malte se divisait en langues; les langues sont les différentes nations dont il était composé. Il y en avait huit : Provence, Auvergne, France, Italie, Aragon, Allemagne, Castille, Angleterre. Il possédait des terres dans toutes ces provinces, dont le revenu était employé à la guerre

Digitized by Google

contre les infidèles et au soulagement des pauvres ; car les chevaliers furent primitivement institués pour secourir les pauvres pèlerins de la Terre-Sainte. Ils ont toujours conservé l'esprit de leur institut ; et l'Europe chrétienne a vu, pendant bien des siècles, ces braves des braves, la fleur de sa noblesse, passer leur vie sur les champs de bataille, ou au chevet des malades dans les hôpitaux, ou à la prière dans leurs cloîtres.

C'était toujours un chevalier grand-croix qui était grand-hospitalier, afin de s'assurer que les malades étaient bien soignés. Il avait, pour l'aider, des chevaliers prud'hommes chargés de distribuer les médicaments. Le grand-hospitalier et les prud'hommes prenaient également soin des enfants exposés, qu'ils élevaient aux dépens du trésor commun, jusqu'à l'âge de huit ans. Le grand-maître prenait le titre de *gardien des pauvres de Jésus-Christ*, et les chevaliers appelaient les malades et les pauvres *nos seigneurs* [1].

[1] Michaud, *Hist. des Croisés*, t. V, p. 239.

Nous avons vu que saint Jean l'Aumônier appelait aussi les pauvres *ses maîtres*. Née du Christianisme, l'idée qu'exprime cette parole ne s'est jamais perdue dans les lieux où s'est conservé le véritable esprit du christianisme. Entre des milliers d'exemples, nous nous contenterons de citer les dispositions du règlement de l'hôpital de Noyon, refondu et complété en 1218 par l'évêque Étienne de Nemours. Elles furent reproduites textuellement dans les règles rédigées en 1233 et 1248, par les autorités ecclésiastiques compétentes, pour les Hôtels-Dieu d'Amiens et de Beauvais.

« Art. 34. Antequam infirmus recipiatur, peccata confiteatur, et, si necesse fuerit, religiose communicetur ; postea ad lectum ducatur, et ibi, *quasi dominus domus*, quotidie antequam fratres comedant caritative reficiatur ; et *quidquid in ejus desiderium venerit*, si tamen inveniri poterit, quod non sit contrarium ei, secundum posse domus ei quæratur, *donec sanitati restituatur*. Et ne quis sanitati restitutus, pro nimis festina recessione recidivum patiatur, *septem diebus in domo sanus*, si voluerit, sustentetur.

« Art. 35. Infirmi *nunquam sint sine vigili custodia* *. »

* *Spicileg.* de D. L. d'Archéry, t. XII, p. 54 et 68 ; t. XIII, p. 335, édit. in-4° — Avant de recevoir le malade, on lui fera confesser ses péchés, et, s'il est nécessaire, il fera une pieuse communion. Puis on le conduira au lit ; et là, comme *au maître*

Digitized by Google

Le soin des malades et la prière : telles étaient, durant la paix, les occupations des chevaliers. Mais, au premier bruit d'alarme, ils reprenaient leurs épées et se portaient, en un clin d'œil, partout où leur présence était nécessaire. Aussi redoutables sur le champ de bataille qu'ils étaient doux auprès des malades, ces héros vraiment chrétiens faisaient des prodiges de valeur; puis, lorsque la trompette les rappelait du combat, ils allaient, encore tout couverts de sang et de poussière, au pied des autels, remercier le Dieu qui donne la victoire, et suspendre aux voûtes de son temple les étendards conquis par leur bravoure. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les chevaliers en faisaient un quatrième : ils juraient de ne jamais compter le nombre des ennemis, de ne jamais détourner la tête dans le combat, et, quel que fût le danger, de marcher toujours en avant.

Voici quelques-unes des cérémonies qui accompagnaient

Ou trouver mieux que ces dispositions, qui font du pauvre malade le seigneur et maître de la maison où il est reçu; qui imposent aux religieux l'obligation de ne prendre leur frugale réfection qu'après avoir pourvu à tous ses besoins; qui lui assurent jour et nuit l'assistance de gardiens charitables et dévoués; qui lui garantissent enfin le droit de rester dans l'hospice non-seulement jusqu'à complète guérison, mais encore pendant le temps nécessaire pour affermir sa convalescence ? Et, comme garantie de la stricte observation de ces règles, expression de tout ce que la charité catholique a de délicate et d'intelligente tendresse, le religieux et la religieuse de Saint-Augustin ajoutent aux vœux ordinaires, l'engagement suivant : *A Dieu, à la benoîte vierge Marie, à saint Jean-Baptiste, à saint Augustin et à tous les saints du paradis, j'offre et dédie mon âme et mon corps pour le service des pauvres membres de Jésus-Christ. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (*Spicil.*, t. XII, p. 60.)

de la maison, tous les jours on lui servira charitablement son repas avant celui des frères, et tout ce qu'il pourra désirer, qu'on pourra trouver et qui ne serait pas contraire à sa santé, on le lui procurera, selon les moyens de la maison, jusqu'à ce qu'il soit guéri. Et de peur d'une rechute, s'il quittait trop tôt la maison, il y sera nourri encore pendant sept jours après sa guérison, s'il le veut. — Les malades ne devront jamais être sans une garde attentive.

Digitized by Google

leur réception. Le double esprit de force et de charité, qui caractérise la Religion chrétienne et qu'elle imprime à toutes ses institutions, se manifeste ici avec un éclat et une naïveté qu'on ne saurait assez admirer. Le postulant, vêtu d'une longue robe noire et d'un manteau à bec, se mettait à genoux au pied de l'autel, tenant d'une main un flambeau de cire blanche allumé, et une épée nue qu'il présentait au Prêtre pour être bénite. Il s'était préparé à sa réception par une confession générale et par la sainte communion.

Après avoir récité plusieurs oraisons et jeté de l'eau bénite sur l'épée et sur le chevalier, le Prêtre la lui remettait en disant : *Recevez cette sainte épée, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il ! et servez-vous-en pour votre défense, celle de la sainte Église de Dieu, à la confusion des ennemis de la Croix de Jésus-Christ et de la foi chrétienne; et prenez garde, autant que la fragilité humaine le permet, de n'en jamais frapper personne injustement.* On remettait ensuite l'épée dans le fourreau, et le Prêtre, la plaçant au côté du chevalier, disait : *Ceignez cette épée au nom de Jésus-Christ, et souvenez-vous que ce n'est pas tant par les armes que les Saints ont conquis les royaumes, que par leur grande foi.*

Le chevalier tirant ensuite l'épée du fourreau, on lui disait : *Cette épée, par son éclat brillant, marque la foi, par sa pointe l'espérance, par ses gardes la charité; servez-vous-en pour la foi catholique, la justice, la consolation des veuves et des pauvres orphelins : c'est la vraie foi et justification d'un chevalier; car la sanctification consiste à offrir l'âme à Dieu et le corps aux dangers, pour son service.*

Le chevalier, recevant l'épée nue, la brandissait trois fois, et on lui disait : *Ces trois fois que vous avez brandi*

Digitized by Google

l'épée de votre main, signifient qu'au nom de la sainte Trinité vous avez à défier tous les ennemis de la foi catholique avec espérance de victoire; Dieu vous en donne la grâce. Ainsi soit-il! Toutes ces prières, tous ces avertissements sont pleins d'un sens si profond, qu'on nous permettra de les rapporter avec quelques détails. La puissance du glaive est la plus redoutable que les hommes connaissent. Avant de la confier à un de ses enfants, la Religion veut qu'il sache bien dans quel esprit, pour quelle fin et dans quel cas il doit en faire usage. Où trouver ailleurs des cérémonies plus instructives, des leçons plus touchantes?

On montrait ensuite au chevalier des éperons dorés, et on lui disait: *Voyez-vous ces éperons? ils vous signifient que, comme le cheval les craint lorsqu'il se met hors de son devoir, tout ainsi devez-vous craindre de sortir de votre rang et vœux et de faire mal. On vous les met ainsi dorés aux pieds, parce que l'or est le plus riche métal et qu'il est le symbole de l'honneur;* en même temps un chevalier les attachait aux pieds du récipiendaire.

Le recevant prenait ensuite le manteau de l'ordre, et, montrant au récipiendaire la croix à huit pointes, attachée au côté gauche du manteau, il lui disait: *Cette croix, nous la portons blanche en signe de pureté; vous devez la porter autant dans le cœur qu'au dehors, sans tache ni souillure. Les huit pointes sont le signe des huit béatitudes que vous devez toujours avoir en vous, qui sont: 1° avoir le contentement spirituel; 2° vivre sans malice; 3° pleurer ses péchés; 4° s'humilier aux injures; 5° aimer la justice; 6° être miséricordieux; 7° être sincère et net de cœur; 8° endurer persécution. Ce sont autant de vertus que vous devez graver en votre cœur pour la consolation et la conservation de votre âme. Et, pour cela, je vous recommande de porter*

Digitized by Google

ouvertement cette croix cousue au côté gauche sur le cœur, et de ne jamais l'abandonner.

Le recevant faisait ensuite baiser la croix au chevalier, et, lui mettant le manteau sur les épaules, il lui disait : *Prenez cette croix et ce manteau au nom de la sainte Trinité, pour le salut et le repos de votre âme, pour l'augmentation de la foi catholique et la défense de tous les bons Chrétiens, pour l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour cela je vous mets cette croix au côté gauche près du cœur, pour la parfaitement aimer, et de votre main droite la défendre, vous ordonnant de ne jamais l'abandonner, à cause qu'elle est la vraie bannière de notre Religion. Ce manteau dont nous vous avons vêtu est la figure du vêtement fait du poil de chameau, duquel était vêtu au désert saint Jean-Baptiste notre patron; et partant, prenant ce manteau, vous renoncez aux pompes et aux vanités du monde. Portez-le en temps requis, procurez aussi que votre corps soit enseveli dedans.*

Sur le manteau étaient appliqués, en étoffe blanche, tous les ornements de la passion. C'est pourquoi le recevant disait au chevalier : *Afin que vous mettiez toute votre espérance pour la rémission de vos péchés à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en voici la figure dans ce cordon dont il fut lié par les Juifs. Ceci est la couronne d'épines. Ceci est la colonne où il fut lié. Ceci est la lance dont il eut le côté percé. Ceci sont les paniers pour donner l'aumône aux pauvres et dans lesquels vous l'irez chercher pour eux, quand votre bien ne pourra suffire. Ceci est l'éponge quand on l'abreuva de fiel et de vinaigre. Ceci sont les fouets dont il fut battu. Ceci est la croix sur laquelle il fut crucifié. Je vous l'ai mise sur l'épaule en souvenir de la Passion, en laquelle vous trouverez la règle de votre âme. Ce joug est*

Digitized by Google

fort doux et suave, et par ainsi je vous lie ce cordon au cou en signe de la servitude par vous promise. Ce cordon était de soie blanche ou noire.

Ainsi, de la tête aux pieds, le chevalier de la Religion lisait sur tous ses vêtements et ses devoirs, et ses promesses, et sa sublime vocation; il ne pouvait faire un pas ni jeter un regard sur lui-même, sans être averti de la haute sainteté et de la valeur qui devaient le distinguer. Pour tant de dévouement, quelles récompenses lui étaient promises?

Le recevant les lui faisait connaître en ces termes : *Nous vous faisons et tous vos parents participants de tous les biens spirituels qui se font et se feront en notre Religion par toute la chrétienté* [1].

Ces vaillants chevaliers, qui, pendant tant de siècles, formèrent de leurs nobles poitrines comme un rempart vivant autour de la chrétienté, procurèrent à l'Église le repos nécessaire pour travailler à la sanctification de ses enfants et continuer son voyage vers le Ciel : elle en profita.

Le douzième siècle s'ouvrit, siècle de gloire et de ferveur, où le double génie de la foi et de la charité couvrit l'Europe entière de chefs-d'œuvre inimitables et d'asiles consacrés à la prière et à la vertu. Dans le siècle précédent, il s'était établi vingt congrégations religieuses; en voici plus de quarante qui vont immortaliser cette belle période du moyen âge. Pourquoi faut-il que nous ne puissions parler de tant de merveilles, si propres à faire battre le cœur de quiconque sent couler encore dans ses veines quelques gouttes de sang chrétien! Bornons-nous à quelques-unes.

[1] Hélyot, t. III, p. 74 et suiv.

Digitized by Google

Soigner les malades et défendre les Chrétiens : tel était le but de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, tel fut aussi celui des chevaliers de Saint-Lazare. Mais il y avait une espèce de malades au soulagement desquels les derniers étaient spécialement dévoués : c'étaient les lépreux. Dans les onzième, douzième et treizième siècles, la lèpre, apportée d'Orient par les croisades, étendit ses ravages dans une grande partie du monde. Cette maladie attaquait subitement toutes les parties du corps et les desséchait en peu de temps. Les médecins de l'époque l'appellent un *chancre universel*.

« La chair du lépreux, disent les anciennes histoires, en vient à ce point d'insensibilité, qu'on peut lui percer d'une aiguille le poignet, les pieds, même les tendons, sans qu'il éprouve aucune douleur. On ne peut lui arracher les poils sans enlever la chair pourrie qui les a nourris. Ses yeux sont rouges et enflés, ses oreilles épaissies et rongées d'ulcères. Le cartilage du nez se corrompt ; la langue est sèche, noire, enflammée ; la peau rude, inégale, couverte d'écailles, sillonnée de crevasses comme celle de l'éléphant, d'où est venu le nom d'éléphantiasis. Si on la perce, il n'en sort qu'une liqueur sanieuse. Le nez, les doigts des pieds et des mains, et quelquefois les membres entiers, se détachent et préviennent par leur mort celle du malade. En cet état, le corps du lépreux présente un affreux spectacle et exhale une odeur insoutenable. Son mal est tel, qu'il peut passer pour le dernier degré de la corruption du corps humain en cette vie. »

Ajoutez à cette peinture le danger de la contagion, et vous saurez quel tribut d'admiration il convient de payer aux infirmiers, volontairement dévoués au soulagement de cette effrayante maladie.

Digitized by Google

Sublime invention de la charité, non contents de se dévouer à des êtres que la société repoussait avec horreur, quelques colléges de Prêtres les revêtaient de leur propre habit, les élevaient à la dignité de religieux et les appelaient du nom de frères : *Venèrabiles fratres infirmi!* disent les anciens titres du prieuré du Mont-aux-Malades, près de Rouen. Ils permirent qu'ils siégeassent parmi eux dans le Chapitre, et qu'ils concourussent à l'élection du prieur. A l'heure du repas, ils cédaient aux lépreux le choix des viandes et prenaient humblement, pour eux-mêmes, celles qu'ils avaient laissées. Quand on songe à l'universel dégoût qu'inspiraient les lépreux, il faut avouer que ce dernier trait se place à côté de ce qu'il y a de plus héroïque dans les annales de la sainteté.

L'horreur qu'inspiraient les lépreux était si grande, que tout le monde les fuyait. On les chassait bien loin des habitations [1]; et l'on voyait quelquefois errer par troupes

[1] Le cérémonial de la séparation des lépreux était une des plus touchantes liturgies ecclésiastiques. Le Prêtre, après avoir célébré la messe pour les infirmes, mettait un surplis et une étole, donnait de l'eau bénite au lépreux, puis le conduisait à la léproserie. Il l'exhortait en bonne patience et charité, en exemple de Jésus-Christ et des Saints. « Mon frère, cher pauvre du bon « Dieu, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, meselerie « et autre adversité du monde, on parvient au royaume de Paradis, où il n'y « a nulle maladie, ne nulle adversité, mais sont tous purs et nets, sans or- « dures et sans quelconque tache d'ordure, plus resplendissans que le soleil, « où que vous irez, si Dieu plaît; mais que vous soyez bon chrétien et que « vous portiez patiemment cette adversité, Dieu vous en donne la grâce, « car, mon frère, telle séparation n'est que corporelle; quant à l'esprit, qui « est le principal, vous êtes toujours autant que vous fûtes oncques et aurez « part et portion à toutes les prières de notre mère sainte Église, comme si « personnellemen' étiez tous les jours assistans au service divin avec les « autres. Et, quant à vos petites nécessités, les gens de bien y pourvoiront, « et Dieu ne vous délaissera point. Seulement prenez garde et ayez patience : « Dieu demeure avec vous. Amen. » Après cette allocution consolante, le Prêtre avait à remplir la partie pénible de son ministère. D'une voix émue il prononçait les terribles défenses légales :

Digitized by Google

dans les campagnes ces cadavres vivants. Apercevaient-ils quelqu'un, ils étaient obligés de l'avertir de leur pré-

« 1° Je te défends que jamais tu n'entres en église ou moustier, en foire, en moulin, en marchier, ne en compagnie de gens ;

« 2° Je te défends que tu ne voises point hors de ta maison sans ton habit de ladre, afin qu'on te connoisse et que tu ne voises point deschaux ;

« 3° Je te défends que jamais tu ne laves tes mains et autre chose d'entour toi en rivage, ne en fontaine, ne que tu ne boives ; et se tu ne veux de l'eau pour boire, puise en ton baril et en ton escuelle ;

« 4° Je te défends que tu ne touches à chose que tu marchandes ou achètes, jusqu'à tant qu'elle soit tienne ;

« 5° Je te défends que tu n'entres point en taverne. Si tu veulz du vin, soit que tu l'achètes ou que on te le donne, fais-le entonner en ton baril ;

« 6° Je te défends que tu ne habites à autre femme que la tienne ;

« 7° Je te défends que se tu vas par les chemins, et tu encontres aucune personne qui parle à toi, tu te mettes au-dessous du vent avant que tu responde ;

« 8° Je te défends que tu ne voises point par étroite ruelle, afin que se tu encontres aucune personne, qu'il ne puisse pisvaloir de toi ;

« 9° Je te défends que se tu passes par aucun passaige, tu ne touches point au puits, ne à la corde, se tu n'as mis tes gants ;

« 10° Je te défends que tu ne touches à enfants, ne leur donnes aucune chose ;

« 11° Je te défends que tu ne boives, ne manges à autres vaisseaux que aux tiens ;

« 12° Je te défends le boire et le mangier avec compaignie sinon avec meseaux. »

Alors le Prêtre prenait de la terre du cimetière, et, la répandant sur la tête du malade, il disait : « Meurs au monde, renais à Dieu !... O Jésus ! mon Rédempteur, vous m'avez formé de terre, vous m'avez revêtu d'un corps, faites-moi revivre au dernier jour ! »

Ces paroles sont pénibles pour un homme qui a vécu au milieu de la société, et qui voit ainsi ses plus saintes affections rompues, ses plus nobles espérances détruites. Aussi le lépreux restait sans mouvement ; sa vie disparaissait ; il avait alors quelque chose de la placidité du trépas chrétien. Le peuple chantait : — Tous mes os ont été agités, mon âme a été troublée ; *alleluia*. Seigneur, fais-nous miséricorde et donne-nous la santé. — Le Prêtre lisait l'évangile des dix lépreux ; puis, après avoir béni l'habit et le pauvre mobilier de la léproserie, il lui présentait aussi chaque chose. En lui donnant l'habit qu'on appelait HOUSSE, il disait : « Mon frère, recevez cet habit, et le vestez en signe d'humilité, sans lequel désormais je vous défends de sortir hors de votre maison. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

En lui donnant le baril :

« Prends ce baril pour recevoir ce qu'on te donnera pour boire et te dé-

Digitized by Google

sence au moyen d'une crécelle et de lui donner le signal de la fuite. Abandonnés de tout le monde, en proie aux plus horribles souffrances, ces malheureux appelaient la mort comme une faveur.

Dieu eut pitié de leurs misères. La religion, dans sa charité maternelle, persuada à de fervents Chrétiens, à de jeunes seigneurs, d'affronter les périls de la contagion en

fends, sous peine de désobéissance, de boire aux rivières, fontaines et puits communs, de ne t'y laver en quelque manière que ce soit, ne tes draps, chemises et toutes autres choses qui auraient touché ton corps. »

En lui donnant la cliquette :

« Prends cette cliquette, en signe qu'il t'est défendu de parler à personne, sinon à tes semblables, si ce n'est par nécessité, et si as besoin de quelque chose, la demanderas au son de cette cliquette, en te tirant loin des gens et au-dessous du vent. »

En lui donnant les gants :

« Prends ces gants, par lesquels il t'est défendu de toucher chose aucune à main nue, sinon ce qui t'appartient, et ne doit venir entre les mains des autres. »

En lui donnant la panetière :

« Reçois cette panetière, pour y mettre ce qu'il te sera élargi par les gens de bien, et auras souvenance de prier Dieu pour tes bienfaiteurs. »

Un lépreux devait avoir une tartarelle, des souliers, des chausses, une robe de camelin, une housse, un chaperon de camelin, deux paires de drapeaux, un baril, un entonnoir, une courroie, un coutel, une escuelle de bois, un lit étoffé de coutte, un coussin et une couverture, deux paires de draps à lit, une hache, un écrin fermant à clef, une table, une selle, une lumière, une paelle, une aiguière, des escuelles à mangier, un bassin, un pot à mettre cuire la chair. Tous ces objets grossiers étaient bénits et sanctifiés par les prières de l'Église. Le Prêtre, prenant le lépreux par son vêtement, l'introduisait alors dans sa cellule. Il disait : « Voici mon repos à jamais : je l'habiterai; elle est l'objet de mes désirs. » Puis, en face de la porte, on plantait une croix de bois, à laquelle on attachait un tronc pour recevoir l'aumône que le pèlerin fidèle déposait en échange des prières du malade solitaire. Le Prêtre, le premier, y déposait son offrande; tout le peuple suivait son exemple.

Après cette cérémonie, mêlée de tristesse et d'espérance, les Fidèles retournaient à l'église, précédés de la grande croix processionnale. Alors tous se prosternaient, et le Prêtre, élevant la voix, faisait monter vers Dieu cette touchante prière : « O Dieu tout-puissant ! qui, par la patience de votre Fils unique, avez brisé l'orgueil de l'antique ennemi, donnez à votre serviteur la patience nécessaire pour supporter pieusement et patiemment les maux dont il est accablé. Amen. » «Tout le peuple répondait : *Amen*, ainsi soit-il. »

Digitized by Google

servant les lépreux. Ces héros, tels que le Paganisme et l'hérésie n'en formèrent ni n'en formeront jamais, furent les chevaliers de Saint-Lazare. Mais admirons jusqu'où la Religion poussa la sollicitude pour ces pauvres malades !

Dans la crainte qu'on n'eût pas pour ces malheureux, dont la vue était si rebutante et l'approche si dangereuse, toute la tendresse, toute l'attention, tous les soins possibles, elle inspira une chose vraiment incroyable : *Le grand maître- de l'ordre de Saint-Lazare, établi pour la guérison et le soulagement de la lèpre, devait être un lépreux.* C'était afin qu'ayant éprouvé ou qu'éprouvant lui-même toutes les douleurs de la lèpre, il eût pour ses compagnons d'infortune une plus grande compassion, et les fît servir avec plus de soin, de zèle et de tendresse. Si ce n'est pas là de l'amour maternel, où en trouvez-vous ? La

Ainsi les pauvres malades du bon Dieu étaient séparés de la société. Heureux s'ils possédaient la vertu et la résignation ; car alors ils étaient dans tout le pays considérés comme des personnages très-élevés dans l'ordre moral. Exilé sur la terre, privé de toutes les illusions qui embellissent la vie commune, de tous les appuis humains qui la soutiennent, l'état habituel du lépreux était une humble et douce tristesse. Mais nous, qui n'avons plus la foi, nous ne pouvons pas comprendre tout ce que la piété chrétienne a fait pour la souffrance : elle a posé des bienfaits jusqu'à la dernière limite du malheur. La Religion et la nature sont des trésors de jouissances sublimes pour les membres de la famille humaine que le monde a déshérités. Au moyen âge on honorait un lépreux comme un confesseur de la foi ; on prévenait des noms les plus affectueux * cet homme que le Ciel consolait mystérieusement. L'ami souverainement fidèle n'abandonnait pas le pauvre mesel, et lui faisait éprouver une joie silencieuse, sans mélange de trouble : tant il est vrai que le bonheur n'est que là où il se trouve quelque chose du Ciel.

* On les appelait les malades du bon Dieu, les chers pauvres du bon Dieu, les bonnes gens, etc. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leur tombeau en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons vu une tombe de lépreux dans une petite église près de Dijon. C'est là que l'on peut se faire une juste idée du costume et d'une partie du mobilier de ces malheureux. M. Maillard de Chambure, connu par son zèle pour les antiquités de la Bourgogne, s'a fait placer aux archives un dessin très-grand et très-exact. (*Histoire de saint François d'Assies*, par Émile Chavin, ch II.)

Digitized by Google

Religion peut-elle être plus ingénieuse, et la charité des chevaliers pouvait-elle entrer plus avant dans les misères humaines? Ce grand-maître de Saint-Lazare, qui doit avoir lui-même les infirmités qu'il est appelé à soulager dans les autres, n'imite-t-il pas, autant qu'on peut le faire sur la terre, l'exemple de Notre-Seigneur, qui a bien voulu épouser toutes nos infirmités pour être plus compatissant et plus sensible à nos maux?

Cette règle fondamentale de l'ordre de Saint-Lazare donna lieu à une question unique dans les annales de l'histoire. Obligés d'abandonner la Syrie vers l'an 1253, les chevaliers s'adressèrent au pape Innocent IV, et lui dirent : « Depuis notre fondation, c'est une loi parmi nous d'élire pour grand-maître un chevalier lépreux ; mais nous sommes dans l'impossibilité de le faire, parce que les infidèles ont tué tous les chevaliers lépreux de notre hôpital de Jérusalem. Nous vous prions de nous permettre d'élire à l'avenir, pour grand-maître, un chevalier qui soit en bonne santé. »

Que va répondre le Vicaire de Jésus-Crist ? Il n'ose décider s'il vaut mieux laisser périr l'ordre, que de faire cesser le miracle de charité dont il a donné l'exemple, et il renvoie les chevaliers à l'Évêque de Frascati pour qu'il leur accorde cette permission, après avoir examiné mûrement si cela peut se faire selon Dieu [1]. N'est-il pas vrai que, si de pareils faits se trouvaient chez les Grecs ou chez les Romains, on nous les aurait fait redire en prose et en vers, nous les aurions appris par cœur dès notre plus tendre enfance? mais parce qu'ils sont dus à nos pères dans la foi, parce qu'ils sont inspirés par la Religion, on les

[1] Voyez Hélyot, t. I, p. 282.

Digitized by Google

condamne à l'oubli, on nous les laisse honteusement ignorer !

Dieu, qui opposait à la lèpre un remède si efficace, n'avait garde de laisser sans adoucissement les maux spirituels de ses enfants. Or, en ce temps-là, où toute l'Europe passait et repassait sans cesse en Orient, la ferveur d'un grand nombre allait s'affaiblissant. La concupiscence, fomentée par le scandale, menaçait de ruiner l'œuvre de la rédemption dans l'homme moral, en ravalant les affections de son cœur aux choses sensibles [1]. Que dirai-je encore ? des hérétiques osaient lever la tête et proférer des blasphèmes. Pour guérir tous ces maux, donner un élan nouveau à la piété, faire refleurir la vertu, confondre les hérésies, assurer, en un mot, la victoire à l'Église, Dieu tira des trésors de sa miséricorde un homme, un seul homme, tant les plus faibles instruments ont de puissance entre ses mains ! Cet homme fut saint Bernard.

Modèle de la vertu, apôtre de la vérité, roi de son siècle, saint Bernard naquit au château de Fontaines, près de Dijon. A peine fut-il arrivé en ce monde, que sa pieuse mère le consacra au Seigneur. Cette consécration maternelle, trop rarement imitée, porta bientôt ses fruits. Quoique jeune encore, Bernard aimait déjà à être seul. Docile, affable, modeste, complaisant envers tout le monde, surtout très-charitable envers les pauvres, il croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes, à mesure qu'il avançait en

[1] Mais si nos pères faisaient de grandes fautes, ils les réparaient si noblement, qu'on est tenté de dire avec l'Église : heureuse faute, *felix culpa!* L'histoire du moyen âge est pleine de ces réparations solennelles : S. Théodore, Paul de Laraze, Lomellini, Visconti, Henri II, roi d'Angleterre, et mille autres mesurent par leur pénitence l'intervalle qui nous sépare des siècles de foi. (Voir l'*Hist. eccl.*, et *Cor. a Lap. in Math.*, IV, 17.)

Digitized by Google

âge. La faveur qu'il demandait à Dieu avec le plus d'instance, c'était de ne jamais souiller son innocence baptismale. Un jour, il lui arriva d'arrêter ses regards sur un objet dangereux ; sur-le-champ il s'en punit, en s'enfonçant jusqu'au cou dans un étang glacé. Cette tentation lui fit comprendre combien il y avait de dangers dans le monde ; il songea dès lors au moyen de le quitter. Toutefois, il lui restait quelques irrésolutions. Pour les dissiper, il eut recours à la prière ; et, son parti pris, il en fit part à ses parents.

Sa famille s'opposa d'abord à son dessein ; mais il plaida si bien sa cause, qu'il obtint le consentement désiré, et détermina même ses frères à suivre son exemple. Au jour marqué, ils s'en allèrent tous au château de Fontaines pour dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Ils laissèrent avec lui leur jeune frère Nivard, qui devait faire la consolation de sa vieillesse. Comme ils sortaient, ils le virent jouer avec d'autres enfants de son âge. « Adieu, mon petit frère Nivard, lui dit l'aîné, vous aurez seul nos biens et nos terres. — Quoi ! répondit l'enfant avec une sagesse au-dessus de son âge, vous prenez le Ciel pour vous, et vous me laissez la terre ! le partage n'est pas égal. » Toutefois, ils continuèrent leur chemin, laissant Nivard avec leur père ; mais, quelque temps après, il quitta le monde et alla rejoindre ses frères.

Bernard et trente jeunes seigneurs, qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, prirent la route de Cîteaux, célèbre abbaye de Bénédictins, mais avec des observances particulières. Aussi l'ordre de Cîteaux compte pour la seconde branche de l'ordre de Saint-Benoît [1]. Saint Robert, originaire de Champagne, en fut le fondateur. Cîteaux était à cinq lieues de Dijon,

[1] L'ordre de Cluni est la première.

Digitized by Google

dans le diocèse de Châlons. Avant l'arrivée des religieux, c'était un désert couvert de bois et d'épines, arrosé par une petite rivière ; on a cru que le nom de Cîteaux fut donné à ce lieu à cause des citernes qu'on y trouva.

Les religieux commencèrent par défricher cette solitude, et s'y logèrent dans des cellules de bois : rien de plus pauvre et de plus édifiant que leur vie. La renommée publia bientôt ces nouveaux miracles du désert ; et, chose surprenante ! cinquante ans après son établissement, l'ordre de Cîteaux comptait déjà cinq cents abbayes ; quatre-vingts ans plus tard il y en avait plus de dix-huit cents. Les quatre premières filles de Cîteaux furent la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimond. Toute l'Église de Jésus-Christ était remplie de l'opinion de sainteté des nouveaux religieux, comme de l'odeur d'un baume divin ; nul pays, nulle province, où cette vigne de bénédiction n'eût étendu ses rameaux [1].

Ce fut donc à Cîteaux que se rendirent Bernard et ses compagnons. Ils se prosternèrent tous à la porte du monastère, demandant humblement à être admis dans la communauté. Saint Étienne, qui en était abbé, les reçut avec joie et leur donna l'habit. Bernard avait alors vingt-trois ans. Venu dans la solitude afin d'être oublié du monde et de mener une vie cachée en Dieu, il s'excitait à la ferveur en se disant souvent à lui-même : « Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? » Fidèle à la grâce de sa vocation, il devint bientôt l'exemple de tous ses frères.

Cependant, le nombre des religieux étant considérablement augmenté, le comte de Troyes offrit de fonder un nouveau monastère. Bernard fut envoyé avec douze religieux pour commencer cette grande entreprise. Assistons

[1] Hélyot, t. V, p. 347.

Digitized by Google

à leur voyage, et nous apprendrons comment l'Évangile a conquis et civilisé le monde. La pieuse colonie, ayant Bernard à sa tête, précédé de la croix, sortit de Cîteaux au chant des psaumes. Escortés par les anges et couverts de la protection des Saints, les nouveaux conquérants marchèrent pendant plusieurs jours. Enfin, ils s'arrêtèrent dans un désert appelé la *vallée d'Absinthe*, au diocèse de Langres. Ce désert était au milieu d'une vaste forêt, qui servait de retraite à de nombreuses bandes de voleurs. Ils y plantèrent la croix ainsi que leurs bâtons de voyageurs. Après avoir pris possession de cette terre sauvage, au nom de Jésus-Christ, ils en défrichèrent une partie et s'y bâtirent de petites cellules. Qui dira leurs travaux et leurs privations ! Souvent ils se trouvèrent réduits à la dernière extrémité ; mais celui qui nourrit les oiseaux du Ciel n'abandonna pas ses serviteurs.

Les habitants du pays, étonnés de leurs vertus, vinrent à leur secours, et les aidèrent à construire un monastère : tout changea bientôt de face. Cet affreux désert devint une riante prairie parfaitement cultivée ; cette noire forêt, qui ne retentissait naguère que des hurlements des bêtes ou des cris des voleurs, n'entendit plus que les accents de la prière. Plus de cinq cents religieux y chantaient nuit et jour sans interruption les louanges du Seigneur. Ils cultivaient eux-mêmes leurs terres, et nourrissaient une multitude de pauvres. Le monastère et la vallée prirent le nom de Clairvaux, c'est-à-dire de vallée célèbre : célèbre, en effet, par le changement qui venait de s'y opérer, célèbre par les vertus angéliques de ses nouveaux habitants, célèbre par la présence de saint Bernard, le plus grand homme et le plus grand saint de son siècle [1].

[1] Clairvaux est aujourd'hui une prison. Ses habitants sont les *moines de la philosophie*. — Les principaux ouvrages de saint Bernard sont :

Digitized by Google

La réputation de l'abbé de Clairvaux franchit bientôt les limites du désert où il s'était caché : toute la chrétienté avait les yeux fixés sur lui. Consulté par les rois et par les Papes, qui s'en remettaient à lui de la décision des plus grandes affaires, il fut l'âme de tous les conseils et de toutes les grandes entreprises de son siècle. C'est lui qui confondit les erreurs d'Abeilard et de Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers; c'est lui qui prêcha la seconde croisade; c'est lui qui fit cesser le schisme qui divisait l'Occident; c'est lui qui défendit, avec une éloquence égale à sa piété, les augustes prérogatives de la sainte Vierge. Homme d'État et missionnaire, il parcourut, dans l'intérêt des peuples et de l'Église, une grande partie de l'Europe, et prêcha en France, en Italie, en Allemagne. Ses ouvrages, son éloquence, son zèle, ses vertus, l'ont fait appeler le dernier des Pères de l'Église. Enfin, comblé de mérites, cet homme à miracles mourut à Clairvaux, à l'âge de soixante-trois ans. Il voulut être enterré devant l'autel de la sainte Vierge, pour laquelle il avait toujours eu la plus tendre dévotion. Le 20 août 1153, le Ciel compta un nouvel habitant.

1° Ses Homélies sur l'évangile *Missus est*. On y trouve tout ce qu'on peut désirer de plus pieux sur les mystères de l'Incarnation et la sainte Vierge.

2° Son livre de la *Considération*, adressé au pape Eugène, qui avait été son disciple. Tous les devoirs des supérieurs ecclésiastiques y sont exposés. Il en est de même du livre des *Devoirs des Évêques*.

3° Des sermons pour toute l'année.

« Le discours de saint Bernard, dit Sixte de Sienne, est partout plein de douceur et de feu; il charme, il embrase; sa langue est comme une source d'où le lait et le miel semblent couler; son cœur est une fornaise d'où sortent des affections brûlantes qui enflamment les lecteurs. » La meilleure édition de saint Bernard est celle de D. Mabillon, Paris, 1690, reproduite par les soins des frères Gaume, en 1840.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir veillé avec tant de soin sur les besoins même temporels de vos enfants; donnez-nous la charité des hospitaliers de Saint-Lazare, et la dévotion de saint Bernard envers la sainte Vierge.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai chaque jour le* Souvenez-vous *pour les malades.*

Digitized by Google

XXXIXe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : hérésies et scandales. — Consolée et défendue : ordres contemplatifs ; conversion de la Poméranie. — Menacée du côté du Nord : Prussiens. — Défendue : chevaliers Teutoniques. — Du côté du Midi : Sarrasins. — Défendue : ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et d'Avis. — Affligée : esclaves en Afrique. — Consolée : ordres de la Rédemption ; saint Jean de Matha.

Le démon, jaloux du bonheur de l'Église, suscita pendant le douzième siècle un assez grand nombre de sectaires qui, par leurs erreurs, leurs pratiques superstitieuses et ridicules, tendaient à défigurer la beauté de la Religion, altérer la foi et faire perdre l'esprit de l'Évangile. A toutes ces œuvres de ténèbres Dieu opposa des œuvres de lumière : ce furent les ordres religieux contemplatifs. Tout en expiant les scandales et le désordre, suite de l'erreur et de la superstition, ils perpétuaient dans toute sa pureté le véritable esprit des premiers Chrétiens, et sauvaient la société en conservant immuables les saintes pratiques de l'Évangile. Leurs monastères furent autant d'écoles, où l'on retrouvait le véritable esprit de la piété catholique et la manière dont Dieu veut être honoré. Parmi ces congrégations, la plus célèbre fut celle de Fontevrault, fondée par le B. Robert d'Arbricelles, où furent si longtemps élevées les filles de nos rois [1].

Non-seulement Dieu consola l'Église en lui conservant dans les monastères un nombre considérable d'enfants dignes de leur mère, il lui en donna de nouveaux pour rem-

[1] Hélyot, t. II, p. 160 ; t. VI.

Digitized by Google

placer ceux que l'erreur avait séduits. Passons en Allemagne, et là, nous mettant à la suite d'un zélé missionnaire, nous assisterons à la conquête d'un nouveau peuple.

En ce temps-là vivait saint Othon, évêque de Bamberg, en Franconie, prélat également recommandable par sa capacité, son éloquence et son zèle pour le salut des âmes. Boleslas, duc de Pologne, ayant fait la conquête d'une vaste province du Nord, la Poméranie, pria le Saint de venir instruire des vérités du Christianisme les idolâtres de ce pays. Othon partit avec empressement, accompagné de plusieurs ouvriers évangéliques. La pieuse troupe traversa la Pologne et la Prusse, et, après bien des fatigues, arriva dans la Poméranie. Le chef du pays reçut le baptême en 1120, avec la plus grande partie de ses sujets. Comblé de joie à la vue de cette riche moisson, le saint évêque fonda des églises, établit des prêtres, et pourvut avec sagesse aux différents besoins des nouveaux convertis [1].

Dans le Nord, il restait encore à soumettre au joug de l'Évangile, une nation nouvellement apparue : c'étaient les Prussiens ; mais pour elle l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné. En attendant, Dieu prit soin de mettre l'Église à couvert des incursions de ce peuple féroce. Un ordre de religieux militaires fut placé là comme un rempart vivant : ce fut l'ordre Teutonique, ou de Notre-Dame des Allemands, un des plus puissants qui aient jamais paru dans le monde. Il posséda dans un temps, en toute souveraineté, la Prusse royale et ducale, la Livonie et les duchés de Courlande et de Semigal, qui sont des provinces d'une vaste étendue.

Son origine fut la même que celle des chevaliers de

[1] Bolland, t. I, *julii*, p. 349.

Digitized by Google

Saint-Jean de Jérusalem. C'est en Orient, durant les Croisades, que de nobles Allemands se réunirent en corporations religieuses, pour la défense des Chrétiens et le soulagement des malades. Mais bientôt les chevaliers de l'ordre Teutonique passèrent en Occident ; ils allèrent se placer sur les frontières du Nord : c'était la civilisation armée combattant contre la barbarie. Leurs vœux étaient les mêmes que ceux des chevaliers de Saint-Jean ; leur nourriture ne se composait chaque jour que de pain et d'eau ; une simple paillasse leur servait de lit. Un grand manteau bleu, orné sur l'épaule gauche d'une croix blanche, était leur habillement : il fallait être Allemand d'origine pour être admis dans l'ordre Teutonique. Ces héros, vraiment dignes de ce nom, furent pendant longtemps le boulevard de la Chrétienté du côté du nord. Grâce à leur valeur, les Prussiens, nation féroce qui rappelait toute la barbarie des Normands et des Hongrois, furent tenus en respect et mis hors d'état de nuire à l'Église [1].

Ainsi, pendant que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Lazare protégeaient la Chrétienté du côté de l'orient, les chevaliers de l'ordre Teutonique la défendaient du côté du nord. Pour environner l'Église comme une forteresse, il ne s'agissait plus que d'étendre ce rempart vivant au midi, car à l'occident elle était protégée par l'Océan : le divin Pasteur eut soin d'y pourvoir, et ses brebis chéries purent reposer en paix.

Maîtres de l'Afrique et d'une grande partie de l'Espagne, les Sarrasins faisaient de fréquentes excursions sur les terres des Chrétiens. Au moment précis où les rois furent impuissants à les repousser, Dieu fit naître en Espagne et en

[1] Hélyot, t. III, p. 147.

Digitized by Google

Portugal trois ordres religieux-militaires, qui devinrent la terreur des infidèles et le boulevard de l'Église de ce côté-là. Ces ordres furent, en Espagne, ceux de Calatrava et d'Alcantara, et en Portugal celui d'Avis.

Ils avaient à peu près les mêmes règlements que les autres ordres hospitaliers et militaires. Celui de Calatrava dut sa fondation à une circonstance mémorable. Les Sarrasins, ayant assemblé de grandes forces, se disposaient à prendre Calatrava, une des plus belles et des plus fortes villes d'Espagne. Le roi de Castille, don Sanche, fit publier dans ses États que, si quelque seigneur voulait entreprendre la défense de cette place, il la lui donnerait en propriété, et qu'elle passerait à ses héritiers ; mais personne ne répondit à cet appel, tant était grande l'épouvante qu'avait jetée dans l'esprit des plus braves l'armée formidable des Sarrasins.

Au milieu de la consternation générale, un religieux de l'ordre de Cîteaux, de l'abbaye de Notre-Dame de Fietro, dans le royaume de Navarre, eut le courage de se présenter au roi, en s'offrant à défendre la place. On le regarda d'abord comme un insensé. Cependant le roi lui accorda sa demande et lui promit de donner Calatrava à l'ordre de Cîteaux, s'il la sauvait des infidèles. Le religieux ne perdit pas un instant. Avec la permission du roi et le consentement de l'Archevêque de Tolède, il proposa d'établir un ordre de chevaliers-militaires. Beaucoup de gentilshommes voulurent en faire partie. A la tête de sa troupe, le nouveau général entra dans Calatrava en 1158, fit réparer les fortifications, remplit la ville de munitions de guerre et de bouche. Son nom, son habileté, son étonnante activité répandirent l'effroi parmi les Sarrasins, qui n'osèrent même pas mettre le siége devant la ville.

Digitized by Google

L'ordre militaire prit le nom de Calatrava. Pendant plusieurs siècles il fut, conjointement avec celui d'Alcantara, le boulevard de l'Espagne. Les chevaliers portaient des tuniques courtes, de manière à ne pas les empêcher de monter à cheval ; leurs manteaux étaient doublés de peau d'agneau ; par-dessus ils portaient un scapulaire et une croix rouge fleurdelisée ; leurs armes étaient sans dorure, si ce n'est leur épée et leurs éperons : ils dormaient tout vêtus, afin d'être toujours prêts à combattre. En temps de paix, ils se levaient de grand matin pour faire oraison et entendre la messe ; ils jeûnaient les vendredis, gardaient le silence au réfectoire, mangeaient en commun, et donnaient l'hospitalité aux pèlerins. Partout nous voyons au moyen âge l'esprit religieux s'unir à l'esprit militaire. Ce double esprit produisit des héros tels que le Paganisme n'en connut jamais et tels que l'impiété n'en connaît plus. Humilité et courage, bonté et force, grandeur, noblesse, délicatesse, générosité : tels étaient leurs caractères distinctifs.

Les ordres religieux-militaires d'Espagne, c'est-à-dire ceux de Calatrava et d'Alcantara, auxquels il faut ajouter celui de Saint-Jacques de l'Épée, faisaient vœu de défendre la croyance de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Ces trois ordres voulurent s'engager à ce vœu par une cérémonie éclatante. Pour cela ils indiquèrent des neuvaines qui se firent à Madrid, dans trois églises différentes et magnifiquement ornées. Chaque jour il y eut sermon sur la Conception et une messe pontificale. Ces différents exercices se succédaient, afin que les cérémonies d'une église n'empêchassent pas celles des autres. Les chevaliers de chaque ordre y assistaient en habits d'uniforme.

Au jour convenu, après l'évangile de la messe, tout le

Digitized by Google

peuple étant dans le silence, un chevalier de chaque ordre prononça au nom de tout l'ordre, à haute voix, la formule du vœu. La voici : *Moi, N..., je fais vœu de soutenir, de défendre et de garder en public et en particulier la croyance que la Vierge Marie, mère de Dieu et Notre-Dame, fut conçue sans la tache du péché originel.* Après le noble chevalier, vinrent tous ses frères d'armes, qui, en présence du célébrant et la main étendue sur la croix et sur l'évangile, prononcèrent la même formule.

La piété envers Dieu, et surtout la dévotion à Marie, est la mère de la charité envers les hommes. Aussi quelle douce fraternité parmi ces vaillants guerriers! Je n'en veux d'autre preuve que ce touchant usage : lorsqu'un chevalier mourait, le commandeur de la commanderie la plus voisine de la demeure du défunt était obligé, outre les prières ordinaires, de nourrir un pauvre pendant quarante jours pour le repos de l'âme du défunt. Trouvez, si vous pouvez, quelque chose de semblable ailleurs que dans l'Église catholique !

Malgré la valeur et l'active vigilance des religieux-militaires, il arrivait que les loups cruels, c'est-à-dire les Sarrasins, qui rôdaient autour du bercail de Jésus-Christ, pénétraient dans son enceinte et enlevaient quelques brebis. Les Maures d'Afrique surtout, montés sur des vaisseaux légers, abordaient tout à coup aux côtes d'Italie, de France ou d'Espagne, se hâtaient de piller les habitations, s'emparaient des habitants, les conduisaient sur leurs vaisseaux et les emmenaient en esclavage. Pour dire ce qu'ils leur faisaient endurer, il faudrait pouvoir exprimer toute la haine qu'ils portaient aux Chrétiens : haine atroce, invétérée, que le contact de plusieurs siècles avec les peuples civilisés n'a que très-légèrement adoucie. Pour juger de ce

Digitized by Google

qu'elle était au douzième siècle, alors que les Mahométans étaient dans toute la force de leur fanatisme, écoutons le récit d'un esclave chrétien qui, pendant trente années, éprouva la rigueur de leur esclavage, et qui a été délivré en 1816.

« Le vaisseau que je montais, dit-il, ayant fait naufrage sur les côtes d'Afrique, nous fûmes pris par les Koubals ou Kabaïles, nation féroce qui habite aux environs d'Oran. Ils nous lièrent, moi et mes compagnons, les bras en croix, et nous attachèrent à la queue de leurs chevaux. Plusieurs d'entre nous, ainsi traînés, tombaient de faiblesse et de douleur. Ils nous conduisirent à leur chef, qui donne cinquante francs pour chaque Chrétien qu'on lui amène. Mais les Arabes, qui aiment beaucoup l'argent, aiment encore mieux tuer ceux qui ne sont pas de leur religion, croyant fermement, par cet acte de barbarie, plaire à Mahomet. Nous marchâmes huit nuits de suite ; enfin nous arrivâmes à la montagne Félix. J'étais estropié ; j'avais le ventre horriblement enflé, mes camarades n'étaient pas moins souffrants ; trois d'entre eux moururent quelques jours après leur arrivée. On nous enleva nos habits et on nous mit une espèce de jupon très-court. Pour nous délasser, on nous attacha deux à deux à une grosse chaîne d'environ dix pieds de long, pesant soixante livres.

« Ainsi chargés de fer, nous fûmes conduits au bagne. Ce bâtiment, d'une longueur extraordinaire, ressemble à une vaste écurie ; deux mille esclaves y sont détenus ; il peut en contenir aisément deux mille cinq cents. Les murs ont environ quarante pieds de hauteur et huit d'épaisseur. Le toit ressemble aux nôtres, hors qu'il se compose de planches taillées en forme d'ardoises. Il est bas, comparé à la longueur de l'édifice. Quoiqu'on ait pratiqué un grand

Digitized by Google

nombre de fenêtres fermées par de gros barreaux de fer très-serrés, le bagne est assez obscur.

Ces ouvertures nous permettaient de voir toutes les nuits les animaux féroces, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont ils sont très-voraces, venir pousser à travers les grilles des hurlements épouvantables qui font dresser les cheveux. Sur les murailles formant terrasse, règnent soixante guérites environ, dont chacune peut contenir quinze personnes; c'est la demeure des gardiens. Constamment armés, sans jamais quitter leurs vêtements, ils tirent souvent des coups de fusil chargés de gros sel, sur les esclaves qui causent un peu de bruit dans le bagne. Ils sont au guet comme nos factionnaires, et s'avertissent fréquemment par ces mots : *Prends garde aux Chrétiens !*

« Au milieu du bagne, pavé en pente des deux côtés, passe un ruisseau de deux pieds de large qui emporte les immondices. On nous poussa dans cet affreux séjour, on retint notre chaîne par le milieu avec un cadenas, à un piton fixé dans la muraille à trois pieds de hauteur. Un peu de paille nous fut accordée, une pierre pour oreiller et la permission de dormir si nous pouvions, ce qui n'était pas aisé, parce que des pelotons de punaises nous tombaient sur le corps. Nous les écrasions par poignées en nous éveillant en sursaut, de sorte que le matin, en nous regardant, mon camarade et moi, nous nous vîmes tout couverts de pustules et d'un sang noir. Nous fûmes frappés de stupeur, en voyant devant nous deux mille hommes à peine vêtus, sur deux rangs, avec des barbes d'une effroyable longueur, et qui, pour la plupart, se mirent à boire de l'eau dans des crânes humains, faute de vases.

Digitized by Google

« Quoique mes blessures me causassent de grandes douleurs, il me fallut aller au travail comme les autres, à six heures du matin, traînant la chaîne et ramassant, car on nous les jette comme aux chiens, trois épis de blé de Turquie pour déjeuner, dîner, souper. On broie les épis, on en mange la farine qu'on délaye, si on peut, car les gardiens aux champs ne vous donnent pas d'eau. Après avoir tiré toute la journée une charrue avec une douzaine d'esclaves, je fus ramené en prison à la nuit tombante, écrasé de lassitude et meurtri des coups que j'avais déjà reçus, pour essayer de m'accoutumer au régime des gardiens, qui jamais n'adressent la parole qu'en frappant.

« Quand la vieillesse ne permet plus aucun travail aux esclaves, les gardiens les tuent d'un coup de fusil; il en est de même des jeunes gens qui tombent malades et laissent peu d'espoir de guérison. On les jette dehors, ils sont aussitôt dévorés par les lions, ou les tigres, ou les léopards, ou les panthères. Ces animaux, pour emmener leur proie, se battent entre eux, et ce spectacle, fort intéressant pour les Arabes, les met dans une grande gaieté : *Vois-tu*, disent-ils, *ce Chrétien? Dieu ne le connaît pas, puisqu'il le laisse dévorer.*

« Ce sont ordinairement les crânes des hommes tués à coups de fusil, qui servent de vases aux esclaves. Un de mes compagnons, tombé malade, fut ainsi tué : son crâne m'a servi quatorze ans. Les esclaves se lèvent à deux heures du matin pour éviter les coups de bâton, qui arrivent toujours assez tôt. Les uns coupent du bois, les autres défrichent des montagnes, ceux-là tirent la charrue. J'allais souvent jusqu'à cinq lieues du bagne labourer la terre. Là, douze ou quatorze esclaves étaient attachés, par des bretelles, aux traverses du timon d'une charrue qu'ils

Digitized by Google

traînaient, tandis qu'elle était dirigée par deux de leurs compagnons [1]. »

La plus terrible persécution n'était pas celle qui faisait souffrir ou périr le corps, mais bien celle qui avait pour but de faire mourir l'âme en lui arrachant la foi. Les Sarrasins n'omettaient aucun moyen d'arriver à ce résultat. Vainement ces infortunés captifs levaient leurs mains suppliantes vers leurs frères d'Europe. Ou leurs cris n'étaient point entendus, ou personne ne se trouvait assez riche, assez puissant, assez courageux pour voler à leur délivrance. Mais ce que personne ne voyait, l'œil de la Religion l'aperçut ; ce que nul n'osait entreprendre, son cœur maternel l'exécuta.

Un petit enfant venait de naître dans l'obscur village de Faucon, aux extrémités de la Provence : c'était le 24 juin 1160. Issu de l'illustre famille de Matha, il reçut le nom de Jean, à cause du jour où il était venu au monde. A peine eut-il quitté le berceau, qu'il méprisa les jeux de l'enfance. A douze ans il vint à Aix, capitale de la Provence, où il étudia les belles-lettres et apprit les exercices ordinaires de la noblesse. De là, il se rendit à Paris, où il se distingua tellement qu'il reçut le grade de docteur en théologie. Il entra bientôt dans l'état ecclésiastique, et le Seigneur choisit ce moment pour faire éclater la sainteté éminente de son serviteur et les grands desseins qu'il avait sur lui.

Jean de Matha, ordonné prêtre, se rendit, pour célébrer sa première messe, dans la chapelle de Maurice de Sully, évêque de Paris. Ce Prélat voulut y assister, avec l'abbé de

[1] *Hist. de l'esclavage en Afrique.* In-12, par Jean Pierre Dumont, de Lyon, délivré après le bombardement d'Alger par lord Exmouth, en 1816. — Voyez aussi *Cinq mois d'esclavage chez Abd-el-Kader*, par M. de France, 1837, et la *Vie de S. Jean de Matha*, par le R. P. Calixte. In-12, 1857.

Digitized by Google

Saint-Victor, celui de Sainte-Geneviève et le recteur de l'Université ; tous furent témoins de ce qui s'y passa.

Comme le nouveau Prêtre élevait la sainte hostie, un ange, sous la figure d'un jeune homme, apparut au-dessus de l'autel. Il était vêtu d'une robe blanche, avec une croix rouge et bleue sur la poitrine. Il avait les bras croisés et les mains posées sur deux captifs, comme s'il en eût voulu faire l'échange. L'Évêque et les autres dont nous avons parlé conférèrent ensemble sur cette vision. Ne sachant ce qu'elle pouvait signifier, ils furent d'avis que Jean de Matha, muni des témoignages authentiques de cette apparition, irait à Rome pour en informer le souverain Pontife, et apprendre de sa bouche ce qu'il devait faire.

Le Saint obéit, quoiqu'il fallût pour cela faire une extrême violence à son humilité. Accompagné du saint ermite, Félix de Valois, il se mit en chemin pour Rome. Un des plus grands Papes que l'Église ait jamais eus, Innocent III, venait de monter sur le trône pontifical : il reçut nos deux pèlerins avec beaucoup de bonté. Ayant appris par leurs déclarations et par les lettres de l'Évêque de Paris le sujet de leur voyage, il convoqua les Cardinaux et quelques Évêques à Saint-Jean de Latran pour avoir leur avis. En même temps il ordonna des jeûnes et des prières solennelles, afin d'obtenir de Dieu une entière déclaration, et invita tous les Prélats à se trouver à la messe qu'il dirait le lendemain, dans l'intention de connaître la volonté du Ciel.

Le Pape, accompagné de tout son clergé et des deux saints voyageurs, se rendit à l'Église pour y célébrer les augustes mystères. Durant le sacrifice, lorsqu'il éleva la sainte Hostie pour la montrer au peuple, l'ange apparut de nouveau à toute l'assemblée, de la même manière

Digitized by Google

et dans la même attitude qu'à Paris. Après ces merveilles, le Pape, ne pouvant plus douter que Jean de Matha et Félix de Valois ne fussent inspirés de Dieu, leur permit d'établir dans l'Église un nouvel ordre religieux, dont la fin principale serait de travailler à la rédemption des captifs, qui gémissaient sous la tyrannie des infidèles. Pour cet effet, le deuxième jour de février suivant, fête de la Purification de la sainte Vierge, il leur donna lui-même l'habit, qu'il voulut être composé des mêmes couleurs sous lesquelles l'ange avait apparu, savoir : une robe blanche, sur laquelle était attachée une croix rouge et bleue, placée au milieu de la poitrine ; et il donna à ce nouvel ordre le titre de la Sainte-Trinité. On le nomme aussi de la *Rédemption des captifs*, à cause de la fin pour laquelle il a été établi.

Comblés des bénédictions apostoliques et munis des lettres les plus flatteuses, Jean de Matha et Félix de Valois revinrent en France. On leur bâtit un monastère sur les confins de la Brie et du Valois, en un lieu nommé Cerfroy : ce monastère fut toujours regardé comme le chef de l'ordre[1]. Jean de Matha, voyant son ordre établi, se mit aussitôt à l'œuvre. Il recueillit beaucoup d'aumônes, et, riche des dons de la charité, il envoya deux de ses religieux en Afrique pour racheter les pauvres captifs chrétiens. Que durent penser les Barbares en voyant arriver à travers les mers et les orages ces hommes, seuls, sans armes, baisant respectueusement les chaînes de leurs frères, en attendant qu'ils pussent les briser, et jetant l'or, sans compter, à l'avide tyran, pour obtenir la liberté d'esclaves infortunés qu'ils n'avaient jamais vus !

Dieu bénit les deux rédempteurs ; l'an 1200 ils rame-

[1] Il est aujourd'hui rétabli et habité par les Trinitaires.

Digitized by Google

nèrent cent quatre-vingt-six esclaves. Saint Jean passa lui-même à Tunis, où il eut beaucoup à souffrir ; mais enfin il eut le bonheur de revenir en Europe avec cent vingt esclaves délivrés par ses soins. Avec quel empressement on attendait sur toutes les côtes de la Méditerranée le retour du vaisseau libérateur! A peine l'avait-on signalé que tout le monde accourait au rivage. C'étaient des enfants, des époux, des mères, des frères, palpitant d'inquiétude, qui venaient savoir la destinée d'un père, d'un époux, d'un fils, de tout ce qu'ils avaient de plus cher. Quel spectacle ! comme on embrassait les captifs, comme on les arrosait de douces larmes !

Pendant que tout cela se passait, le père de la rédemption se dérobait aux bénédictions de la foule, et regagnait à pied, ou monté sur un âne [1], le plus voisin monastère de son ordre. A peine remis de ses fatigues, il reprenait son bourdon et sa calebasse ; et, pour se préparer à un nouveau voyage, s'en allait demandant l'aumône dans tous les pays chrétiens. Avait-il réuni la somme nécessaire, il repassait en Afrique, ramenait en triomphe les captifs dont il avait brisé les fers, et recommençait à demander l'aumône pour délivrer ceux qui restaient. Telle était, avec la prière, l'unique occupation de sa vie.

Saint Jean de Matha, béni du Ciel et de la terre, mourut à Rome en 1213 [2]. L'ordre de la Très-Sainte-Trinité a racheté au prix de sacrifices héroïques plus de *neuf cent mille captifs*. Vers le milieu du XVIIe siècle il comptait déjà plus de *sept mille martyrs* [3]. Nous avons vu que

[1] Par humilité, les religieux de la Trinité ne se servaient pas d'autre monture.

[2] Hélyot, t. II, p. 320.

[3] Sept milliards d'aumônes, un million deux cent mille chrétiens rachetés : tel est le bilan des religieux Rédempteurs des différents Ordres.

Digitized by Google

l'ange révélateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, tenait ses bras étendus sur deux captifs chargés de chaînes, dont l'un était blanc et chrétien, l'autre noir et infidèle. De nos jours, il a plu à Dieu de faire cesser l'esclavage des blancs sur les côtes d'Afrique, mais il s'est perpétué pour les noirs. A l'heure qu'il est, on voit encore exposés, sur les marchés d'Orient, de pauvres enfants vendus par leurs parents ou arrachés par ruse ou par violence au foyer domestique par de féroces trafiquants de chair humaine. Pour accomplir la seconde partie de leur mission, il reste aux religieux Trinitaires procurer à l'affranchissement des nègres. C'est le grand projet dont ils commencent aujourd'hui l'exécution.

Avant son voyage à Tunis, le zélé fondateur avait parcouru l'Espagne, exhortant les Chrétiens à prendre compassion de leurs frères esclaves chez les infidèles. Ses instructions produisirent un tel effet, que de vertueuses femmes, voyant qu'elles ne pouvaient pas aller elles-mêmes racheter les esclaves, demandèrent à être associées aux religieux de la Trinité, afin de les seconder dans leurs pieux desseins, au moins par leurs prières. C'est ainsi que, dans l'Église catholique, vous voyez toujours Moïse qui prie sur la montagne, pendant qu'Israël combat dans la plaine. Saint Jean de Matha consentit à leur demande et leur fit bâtir un monastère. Elles mirent leurs biens en commun, se réservant de quoi vivre pauvrement, et consacrèrent le reste au rachat des captifs.

En pensant à tout ce qu'ont fait nos pères, comment pouvons-nous compter pour quelque chose le peu que nous faisons ? De si beaux exemples ne nous diront-ils rien ? Non, si nous avons le cœur bas et l'esprit étroit; car il n'y a que les nobles cœurs qui aiment les grandes choses,

Digitized by Google

comme il n'y a que les esprits élevés qui les comprennent.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir si bien protégé l'Église contre les infidèles, et d'avoir inspiré à saint Jean de Matha et à ses religieux cette ardente charité, nécessaire pour la rédemption des captifs.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je soulagerai les prisonniers par mes aumônes ou par mes prières.*

Digitized by Google

XLe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe ET XIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : fondation de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit, de l'hôpital d'Albrac, des Religieux Pontifes ou faiseurs de ponts. — L'Église affligée et attaquée : scandales ; erreurs d'Arnaud de Brescia. — Consolée et défendue : neuvième et dixième conciles généraux tenus à Saint-Jean de Latran. — Attaquée de nouveau : hérésie des Vaudois. — Défendue et consolée : onzième concile général de Latran ; saint Isidore, saint Drogon ; conversion des Rugiens. — Attaquée : Albigeois et Béguards.

L'Église, dont la sollicitude maternelle armait le bras des chevaliers pour défendre ses enfants contre les infidèles, et parlait au cœur des religieux de la Trinité pour délivrer les captifs, n'oubliait pas ceux qui souffrent dans l'intérieur même du bercail. *Vous avez toujours des pauvres parmi vous*, disait le Sauveur du monde[1]. Oui ; mais, tandis que le Paganisme les laissait mourir de faim, la Religion les nourrissait et les traitait avec une magnificence vraiment royale. Dans le cours du douzième siècle, nous allons voir s'élever, comme par enchantement, de nombreux hôpitaux pour soulager les différentes misères de l'homme, et lui apprendre qu'il n'était plus sous l'esclavage honteux du Paganisme, mais sous la douce loi de la charité.

Parmi les ordres hospitaliers qui parurent alors, nous nommerons celui du Saint-Esprit : Guy, seigneur de Montpellier, en fut le fondateur. Il s'étendit bientôt, et Innocent III fit bâtir à Rome un hôpital dont il confia le soin aux religieux du nouvel ordre. Ce monument, digne de

[1] Joan., XII, 8.

Digitized by Google

Rome, digne du vicaire de Jésus-Christ, digne de la majesté et de la charité de l'Église catholique, mérite d'être connu. Il se compose de plusieurs corps de bâtiments et d'une salle si vaste qu'elle peut contenir jusqu'à mille lits [1]. A côté, règne un large corridor qui peut en contenir environ deux cents. Il y a en outre une grande salle transversale où l'on met les blessés. Les prêtres et les nobles sont dans les chambres particulières : il y a quatre lits dans chacune ; les malades y sont servis en vaisselle d'argent. Les hérétiques et ceux qui ont des maladies contagieuses occupent des chambres séparées.

Dans un autre appartement, on entretient grand nombre de nourrices pour les enfants, quoiqu'il y en ait plus de deux mille dans la ville et aux environs à qui on les donne à nourrir. Près de là est l'appartement des garçons. On les y met à l'âge de trois ou quatre ans, après qu'on les a retirés de nourrice. Ils sont toujours au nombre de cinq cents ; ils y restent jusqu'à ce qu'ils soient en état de gagner leur vie. Les filles, qui sont en pareil nombre, sont élevées dans un autre appartement fermé, jusqu'à ce qu'elles soient en état d'être mariées ou religieuses. Elles sont sous la direction des religieuses du Saint-Esprit, dont le monastère est aussi enfermé dans l'hôpital. Quand elles se marient, l'hôpital leur fait une dot de cinquante écus romains [2].

Les soins spirituels correspondent aux soins temporels. Outre les aumôniers de l'établissement, les ordres religieux de Rome députent, chaque semaine, deux de leurs

[1] Toutes les salles réunies contiennent aujourd'hui mille six cent seize lits. (Mgr. Morichini, *Instit. de la charité à Rome*, p. 36, et les *Trois Rome*, t. II.)

[2] Cette dot s'élève aujourd'hui à cent écus romains, cinq cent quarante francs. (Morichini, etc., p. 95.)

Digitized by Google

membres, pour entendre les confessions des malades. De pieux laïques se font un devoir d'aller leur rendre pendant la vie et après la mort les plus humbles services de charité.

A côté de l'hôpital est le palais du commandeur ou chef de l'ordre du Saint-Esprit. Entre ce palais et l'hôpital est un grand cloître où logent les médecins, les chirurgiens et les serviteurs de la maison, qui sont toujours plus de cent; près de là est l'appartement des religieux.

La dépense annuelle, tant pour les enfants que pour les malades monte, terme moyen, à un million [1]. Hors de l'enceinte de l'hôpital est un tour assez grand et toujours ouvert, dans l'intérieur duquel se trouve un petit matelas bien doux pour recevoir les enfants exposés. On peut les y déposer hardiment en plein jour, car il est défendu, sous peine de très-grosses amandes et même de punition corporelle, de s'informer qui sont ceux qui les y portent, ou de les suivre du regard quand ils s'en retournent [2].

Admirable prévoyance de la charité catholique! Ses yeux de mère ont bien vu quelles seraient les suites d'une conduite contraire. La philanthropie de nos jours s'est crue plus éclairée que la charité, elle a voulu mieux faire, elle a supprimé les tours et exigé des déclarations humiliantes. Elle voulait, disait-elle, arrêter le libertinage! L'insensée! elle n'a fait que multiplier les attentats. Chaque jour des enfants exposés dans les églises et jusque sur le seuil des palais, sont là pour accuser l'imprudence ou la barbarie de ses lois. Non, non, la charité qui reçoit, les yeux fermés, l'enfant qu'on lui confie, n'encourage point le libertinage. Fille de la Religion, comme sa mère, elle re-

[1] Elle est aujourd'hui de cent vingt et un mille écus romains. (*Ibid.*, p. 45.)
[2] Hélyot, t. II, p. 200.

Digitized by Google

commande la pureté des mœurs. Ce qui pousse au libertinage, c'est l'impiété, c'est surtout l'exemple malheureusement trop fréquent de ces mêmes philanthropes, qui déclament contre la charité et qui suppriment les tours.

Vous le voyez, et vous devez en être fiers, partout la Religion a fait mieux que la philanthropie : rien n'a échappé à sa prévoyante sollicitude. Non-seulement elle s'occupait au douzième siècle de nourrir les enfants abandonnés et de soulager les malades, mais elle pourvoyait à bien d'autres besoins. Déjà elle avait placé sa tente au sommet des Alpes, où les religieux du Saint-Bernard devenaient les protecteurs et les guides des voyageurs. En ce temps-là il fallait, du moins dans certaines provinces, veiller à la sûreté des chemins : la Religion y pourvut. Entre ses mains divines, le mal même tournait au bien, et les accidents les plus graves devenaient l'occasion d'établissements d'une utilité générale.

Ainsi, vers l'an 1130, Adalard, vicomte de Flandre, revenant d'un pèlerinage de Saint-Jacques en Galice, tomba dans une embuscade de voleurs. C'était au sommet d'une montagne isolée, située sur les confins des trois provinces de Guienne, de Languedoc et d'Auvergne, dans le diocèse de Rodez. Cette montagne rude, haute, couverte de neige et de brouillards épais pendant huit mois de l'année, est à sept lieues de la ville de Rodez, et à trois de toute habitation. Sa position au milieu d'une affreuse solitude, les bois touffus et les marécages qui l'environnaient au moyen âge, en faisaient un repaire assuré pour les brigands et un objet d'effroi pour les voyageurs : on la nommait et on la nomme encore Albrac ou Aubrac.

Le noble pèlerin, se voyant en danger de perdre la vie, fit vœu, s'il échappait au danger, de fonder, au même lieu

Digitized by Google

où il se trouvait, un hôpital pour y recevoir les pèlerins, et de chasser de cette montagne tous les voleurs qui l'infestaient. Dieu permit que les brigands ne lui fissent point de mal, et Adalard accomplit son vœu. Peu de temps après, on vit s'élever sur la montagne d'Albrac un hôpital, dont l'église fut dédiée à la sainte Vierge. De tous les hôpitaux de France, celui d'Albrac était un des plus célèbres. Son importance pour protéger les communications entre la France et l'Espagne fut vivement sentie par les rois d'Aragon, les comtes de Toulouse et autres grands seigneurs, qui contribuèrent à la splendeur de cette maison par des donations et des fondations considérables.

Cinq sortes de personnes composaient la communauté de cet hôpital : des Prêtres pour le service de l'église et pour administrer les Sacrements auxpèlerins ; des chevaliers pour escorter les pèlerins, donner la chasse aux voleurs et défendre la maison ; des frères et laïques pour le service de l'hôpital et des pauvres ; des *oblats* [1] qui avaient

[1] On appelait *oblats* ou *donnés* ceux qui s'offraient à un monastère pour y servir Dieu, sans faire pour cela profession de la vie religieuse. Ils abandonnaient entièrement leurs biens, leurs femmes et leurs enfants ; ils entraient en véritable servitude. Pour marque de l'offrande qu'ils faisaient au Seigneur de leurs biens et de leur personne, ils se passaient autour du cou les cordes des cloches de l'église, ou ils se mettaient quelques deniers sur la tête. L'usage de ces temps-là était de marquer chaque disposition stable par quelque acte extérieur. C'est ainsi qu'on mettait les donataires en possession. L'impératrice sainte Adélaïde, ayant fondé à Paris le monastère de Saint-Sauveur, lui assigna des revenus considérables. Pour affermir cette donation, la princesse donna un couteau. En effet, le plus souvent on donnait un grand couteau, le manche d'un couteau, un bâton, un brin d'herbe (*stipula*, d'ou est venu le mot *stipuler*), une branche d'arbre, un morceau de bois, un livre ; quelquefois on apportait de la terre du lieu même de la donation, et on la suspendait devant l'autel, nouée dans un linge. Quelquefois on donnait un petit soufflet aux enfants des parties contractantes, afin de les faire souvenir des engagements pris par leurs pères. De cet usage est venu le soufflet de la Confirmation.

Il ne faut pas confondre les oblats ou donnés qu'on trouve dans les diffé-

Digitized by Google

soin des fermes de l'hôpital ; et enfin, chose unique, excepté dans les annales de la charité catholique ! des dames de qualité qui demeuraient là, à poste fixe, pour laver les pieds des pèlerins, nettoyer leurs habits, faire leurs lits et leur rendre tous les humbles soins de serviteurs envers leur maître. Le vicomte Adalard fut le premier supérieur d'Albrac, ayant voulu lui-même se consacrer au service des pauvres. Toutes ces personnes menaient une vie fort austère, partagée entre la prière, le jeûne et le service de leurs frères [1].

Non loin d'Albrac se produisait dans le même temps, une autre merveille de la charité. Il faut que vous sachiez qu'alors la France et l'Europe n'étaient pas, comme aujourd'hui, percées de grandes et belles routes ; d'innombrables voitures ne les parcouraient pas le jour et la nuit ; les voyages étaient généralement difficiles et peu sûrs. La civilisation, même matérielle, qui s'opéra par les communications fréquentes, établies entre les provinces et les royaumes, restait immobile : c'est la Religion qui devait encore la développer. Les vastes forêts qui couvraient le sol furent abattues par la main des religieux de Saint-Benoît et de Cîteaux ; les rivières, passages ordinairement fort dangereux, purent être traversées sans péril, grâce aux religieux dont nous allons parler.

rents monastères avec ceux que les abbayes et les monastères de fondation royale, en France, étaient obligés de recevoir et de nourrir, et qui étaient présentés par le roi ; ils étaient reçus et nourris convenablement, à la charge par eux de sonner les cloches et de balayer l'église et le chœur. Ces places étaient destinées aux soldats estropiés ou invalides. Ces oblats et leurs pensions ont été transférés à l'hôtel des Invalides, bâti par Louis XIV. (Hélyot, t. V, p. 190.)

[1] Hélyot, t. III, p. 172. Voyez aussi le récent opuscule de M. l'abbé Bousquet sur l'abbaye d'Albrac.

Digitized by Google

Les frères Pontifes ou *faiseurs de ponts* parurent, pour compléter cet ensemble de moyens préparés par la Religion, afin de rendre les voyages sûrs et faciles. Leur fondateur fut un jeune berger nommé Bénézet : ses rares vertus et surtout sa charité lui ont mérité une place parmi les Saints. A l'âge de douze ans, le Ciel lui commanda, par des révélations réitérées, de quitter les troupeaux de sa mère et de s'en aller à Avignon bâtir un pont sur le Rhône. Il y arriva en 1176, et entra dans l'église lorsque l'Évêque prêchait, et le jeune berger lui exposa sa mission. Le prélat, surpris de voir le fils d'un paysan, sans science et sans lettres, se disant envoyé de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône, le prit pour un insensé et l'envoya au prévôt de la ville pour le mettre en lieu de sûreté.

Le prévôt ne fut pas plus crédule que l'Évêque. Cependant, aux preuves surnaturelles que le jeune berger donna de sa mission divine, on accepta sa proposition. Le pont fut commencé en 1177. Composé de dix-huit arches et long de treize cent quarante pieds, il est regardé, à juste titre, comme une merveille [1], Bénézet eut la direction de l'ouvrage, auquel on employa onze années. Il mourut avant qu'il fût achevé, en 1184, et fut enterré dans une chapelle bâtie sur la troisième pile du pont. Les religieux Pontifes construisirent également sur le Rhône le pont Saint-Esprit, plus magnifique que celui d'Avignon : il subsiste encore aujourd'hui.

Bâtir des ponts, établir des bacs pour traverser des rivières, prêter main-forte aux voyageurs : telle était la vocation des religieux Pontifes ; c'est pourquoi ils fixèrent leurs demeures sur le bord des rivières. Là, ils passaient les

[1] Ce pont a été emporté par le Rhône ; il n'en reste plus qu'une faible partie.

Digitized by Google

voyageurs sur des barques toujours préparées ; s'ils étaient fatigués ou surpris par la nuit ou le mauvais temps, ils leur offraient un abri, les nourrissaient, les réchauffaient et ne les quittaient point qu'ils ne les eussent mis en lieu de sûreté [1]. Oh ! qu'il est donc vrai, mon Dieu ! que vous n'avez cessé de faire du bien aux hommes ! Religion sainte ! ô tendre mère ! il est donc vrai que vous ne veillez pas seulement sur l'âme, mais aussi sur le corps de vos enfants : aucun de leurs besoins n'échappe à votre sollicitude.

Jaloux du bonheur que toutes ces œuvres de charité procuraient à l'homme et à la société, l'enfer vint, par de nouvelles attaques, appeler ailleurs l'attention de l'Église. Il essaya de rouvrir la source de ses larmes, en poussant la puissance séculière à s'emparer de nouveau des nominations aux dignités ecclésiastiques. Mais Dieu l'arrêta tout court, par le neuvième concile général, qui fut tenu à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran. Battu sur ce point, le démon ne se découragea pas. Un de ses suppôts, Arnaud de Brescia, disciple d'Abeilard, vint semer de dangereuses erreurs. Le dixième concile général, tenu, comme le précédent, dans l'église de Latran, fit justice du novateur et de ses nouveautés. Enfin, en désespoir de cause, l'enfer lança contre l'Église une nuée de sectaires en haillons, appelés Vaudois, de Valdo, leur chef, originaire de Lyon.

Les Vaudois, appelés aussi *pauvres de Lyon*, étaient des hérétiques qui prétendaient que la pauvreté évangélique ne permettait de rien posséder. Non-seulement ils sapaient ainsi les bases de la société ; ils anéantissaient encore la hiérarchie ecclésiastique, en prétendant que tous les Chré-

[1] Hélyot, t. II, p. 290.

Digitized by Google

tiens étaient Prêtres, et ils se donnaient eux seuls comme la véritable Église. Saint-Jean de Latran vit s'assembler dans son enceinte le onzième concile général qui condamna les erreurs de ces sectaires, les plus dangereux qui eussent paru depuis longtemps : la victoire cependant n'était pas complète.

Pour mieux accréditer leurs erreurs, les Vaudois affectaient un extérieur mortifié et des mœurs très-austères en apparence [1]. Comme ils étaient tous laïques et la plupart de la dernière classe du peuple, ils faisaient beaucoup de dupes dans les campagnes. A leurs fausses vertus il fallait en opposer de véritables ; à leur détachement hypocrite, une pauvreté sincère et universelle. C'est ce que fit la Providence par l'établissement des ordres religieux qui se multiplièrent dans ce siècle et surtout dans le suivant, où les erreurs des Vaudois continuèrent de se répandre. Elle atteignit le même but, en suscitant dans les conditions les plus obscures d'illustres modèles de toutes les vertus, dont Dieu prit soin de révéler la sainteté par d'éclatants miracles. Tels furent entre autres saint Isidore, patron des laboureurs et de la ville de Madrid, et saint Drogon, patron des bergers. Écoutons leur histoire.

Isidore naquit en Espagne. Ses parents, qui étaient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent, par leurs exemples et leurs instructions, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans les sciences ; mais il n'y perdit rien du côté de la vertu. Seulement il saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole

[1] Il existe encore des Vaudois dans quelques parties des Alpes, notamment dans le diocèse de Pignerol.

Digitized by Google

de Dieu, et les discours qu'il entendait faisaient sur son âme des impressions d'autant plus profondes, que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent.

Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de tous ceux qui lui portaient envie, sa fidélité envers ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions. Sa conduite confond ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent pas le temps de vaquer aux exercices de piété. Il faisait de son travail un acte de religion, en s'y portant avec un esprit de pénitence et pour accomplir la volonté divine. Pendant que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec Dieu et avec les anges. Tantôt il déplorait ses misères et celles des autres hommes ; tantôt il soupirait après les délices de la Jérusalem céleste. Cet amour de la prière, joint à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification, le conduisit à l'éminente sainteté qui l'a rendu l'objet de l'admiration de toute l'Espagne et même de l'Église entière.

Dans sa jeunesse, il se mit au service d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer ses terres et faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage, et fixa son choix sur Maria Torribia, qui était aussi fort recommandable par ses vertus. Isidore resta toujours attaché au service du même maître. Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait, traitait Isidore comme son frère, se rappelant l'avis de l'Ecclésiastique : *Chérissez, comme votre âme, le serviteur qui a la sagesse* [1].

Un jour cependant, ce gentilhomme, trouvant qu'Isidore

[1] *Eccli.*, VII, 23.

Digitized by Google

restait trop lontemps à l'église, alla se placer sur une colline, afin de le réprimander plus librement lorsqu'il le verrait passer. Mais il aperçut, dans son champ, deux anges, vêtus de blanc, traçant chacun un sillon, et Isidore au milieu. Témoin oculaire du miracle, Jean de Vergas s'empressa d'accorder à Isidore toute liberté d'assister chaque jour à l'office de l'église. Le Saint n'en abusa pas : il se levait de grand matin pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion de croire plaire à Dieu, en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, quoique pauvre lui-même, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré, et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus, en sorte qu'elle mourut en odeur de sainteté. Isidore lui-même tomba malade, prédit l'heure de sa mort, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacrements tira les larmes des yeux de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur, le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans [1]. Sa sainteté, manifestée par d'éclatants miracles, montra de quel côté était la véritable Église, la mère des Saints, l'Épouse de Jésus-Christ, et les Vaudois furent à jamais démasqués dans l'Espagne et dans le midi de l'Europe.

En même temps, la Providence prenait soin de les confondre dans le Nord et dans un grand nombre de provinces, en suscitant un autre Saint, d'une naissance obscure, qu'elle ne manqua pas de montrer à tous les yeux, en le faisant voyager durant une grande partie de sa lon-

[1] Godescard, 10 mai.

Digitized by Google

LIBRARY - ST JOHN OF GOD C.

gue existence. Ce nouveau missionnaire de la sainteté de l'Église catholique est saint Drogon. Né au village d'Épinoy, en Flandre, il perdit son père avant de naître, et sa mère en naissant. Dès son enfance, le jeune orphelin se fit remarquer par une piété singulière. A l'âge de vingt ans, il se dépouilla de tout ce qu'il possédait, afin de servir plus librement Jésus-Christ. Dégagé de tout attachement au monde, il se revêtit d'un cilice et d'un habit grossier; puis, à l'exemple d'Abraham, il s'éloigna de sa patrie. Après divers pèlerinages, il s'arrêta dans la bourgade de Sébourg, en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et se loua en qualité de berger à une dame de piété, nommée Élisabeth de la Haire.

Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir les moyens de pratiquer l'obéissance, l'humilité, la mortification. Il passa six ans à la garde des troupeaux; mais sa modestie, son amour pour la prière et ses autres vertus fixèrent l'attention et lui concilièrent l'estime et l'amitié de tout le monde. Les libéralités qu'on lui faisait allaient aux pauvres, à qui il donnait encore tout ce qu'il pouvait retrancher de son nécessaire.

La crainte de succomber à la tentation de la vaine gloire, lui fit prendre le parti de quitter sa place. Il visita les lieux célèbres par la dévotion des fidèles, et alla neuf fois à Rome. Tous ces pèlerinages, étant faits avec de saintes dispositions, furent pour lui une source de mérites, pour les fidèles un grand sujet d'édification, et pour les hérétiques une réfutation éclatante. Il revenait de temps en temps à Sébourg; mais une infirmité grave, causée par des fatigues continuelles, l'obligea enfin de rester dans ce lieu et d'y passer le reste de ses jours. Il se fit faire une petite cellule près de l'église, afin que de là il pût à tout

Digitized by Google

moment adorer Dieu et se regarder comme au pied de ses autels. Il demeura ainsi renfermé l'espace de quarante-cinq ans. Toute sa nourriture consistait en un peu de pain d'orge. Il ne buvait que de l'eau tiède. C'était une nouvelle espèce de mortification qu'il déguisait, en disant que son infirmité exigeait un pareil régime. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 16 avril 1186 [1].

Pour rendre à l'Église ce que l'hérésie des Vaudois lui avait déjà fait perdre, le Seigneur fit entrer dans son giron maternel une population idolâtre, les Rugiens. Valdemar, roi de Danemark, arma des vaisseaux pour subjuguer les Sclaves rugiens, habitants de l'île de Rugen. Il assiégea leur capitale et la prit à composition. Le premier article de la capitulation fut qu'ils livreraient au vainqueur leur divinité nommée Suantovit, et qu'ils donneraient aux églises les terres consacrées à leurs faux dieux. Suantovit était une idole gigantesque qui avait quatre têtes. A sa main droite le dieu tenait une corne ornée de différents métaux. Le pontife l'emplissait de vin tous les ans, et, selon que ce vin diminuait ou non, il prédisait la stérilité ou la fertilité de l'année ; on sacrifiait à cette idole des victimes humaines, mais seulement des Chrétiens. Vous voyez que le cruel usage des sacrifices humains a fait le tour du monde ; et, chaque fois que nous le rencontrons, il y a, j'en suis sûr, un remercîment dans votre cœur pour le Dieu qui est venu l'abolir.

Le roi victorieux fit abattre ce colosse, qui tomba avec un fracas horrible. Les Danois le tirèrent dans leur camp, où il devint la risée de toute l'armée. Le soir on le mit en pièces, et le bois dont il était composé servit au feu des cuisines. Ensuite, on brûla le temple, qui était aussi de

[1] Godescard, 16 avril.

Digitized by Google

bois ; celui des machines, qui avaient servi au siége, fut employé à bâtir une église et on y établit des Prêtres. Le roi de Danemark fut secondé par le prince des Rugiens. A peine instruit de la Religion, ce dernier courut avec ardeur au baptême, et contribua puissamment à la conversion de ses sujets. Il prêcha lui-même à ce peuple farouche pour l'amener à la douceur du Christianisme : ses pieux efforts furent couronnés d'un plein succès.

La conversion des Rugiens et la mort du saint berger de Sébourg, si précieuse devant Dieu et devant les hommes, terminent glorieusement le douzième siècle.

Avec le treizième, la lutte éternelle du mal contre le bien, c'est-à-dire de l'hérésie et du scandale contre la vérité et la sainteté catholique, va devenir plus vive et plus générale. Mais elle ne servira qu'à montrer les inépuisables ressources de la Providence, la puissante fécondité de l'Église notre mère, comme aussi la faiblesse, la mauvaise foi et les crimes des partisans de l'erreur. Voici, pour défendre la vérité, quarante-deux ordres religieux, trois conciles généraux, de grands rois et de grandes reines, aussi illustres par leur sainteté que par l'éclat de leur couronne ; de grands génies, et enfin des Saints admirables par la constante innocence de leur vie ou par leur éclatante pénitence.

Il ne fallait rien moins que cette puissante armée pour protéger le monde chrétien, tant fut grande la fureur avec laquelle l'Enfer se déchaîna contre l'Église. D'un côté, les Vaudois, les Albigeois, les Béguards et une foule d'hérétiques de toutes formes prêchaient de dangereuses erreurs ; d'un autre côté, l'amour du plaisir, des richesses et des honneurs, gagnait rapidement les grands et le peuple : on oubliait l'esprit de l'Évangile. Enfin, on vit des philosophes et des théologiens, imbus de la philosophie d'Aristote

Digitized by Google

et des Arabes, porter dans la Religion une curiosité excessive et un goût passionné du raisonnement, qui les fit tomber dans de grossières illusions [1]. L'erreur tendait à prévaloir, la concupiscence à reprendre son empire, et les calamités politiques, résultat inévitable de l'hérésie et du désordre moral, allaient affliger la terre coupable. Avant de parler des défenseurs de la vérité et de la vertu, faisons connaître leurs adversaires ; car ce n'est jamais l'Église qui attaque. Elle est la première, elle est en possession, elle ne fait que se défendre. Preuve péremptoire qu'elleest la vérité.

Déjà nous avons parlé des Vaudois. Les Albigeois, restes impurs des Manichéens, étaient des hérétiques qui infectèrent le Languedoc. Ils prétendaient que ce monde visible était l'ouvrage du démon ; ils attaquèrent les sacrements, les cérémonies de l'Église, son autorité et ses prérogatives. Comme les Vaudois, ils étaient pauvres et affichaient la régularité, quoique en secret ils se livrassent aux plus honteux désordres. Cette hérésie fut apportée d'Orient en France par une vieille femme. Elle éclata tout à coup, et eut un grand nombre de sectateurs dans les différentes provinces. Favorisés par certains seigneurs qui avaient envahi les biens de l'Église, et que les conciles condamnaient, sous peine d'excommunication, à rendre les domaines qu'ils avaient usurpés, les Albigeois devinrent bientôt une secte redoutable.

Les Béguards étaient des fanatiques qui prétendaient que l'homme peut arriver ici-bas à un tel degré de perfection, que le péché lui est impossible ; et que, une fois parvenu à ce degré, tout lui est permis. Il n'est plus obligé de prier, ni de jeûner, ni d'obéir aux lois ecclésiastiques ou civiles. Les Béguards s'y croyaient arrivés, et, enconséquence, ils

[1] Voyez d'Argentré, *Collect. Jud.*, t. I, *Examen du fatalisme.*

Digitized by Google

se livraient sans scrupule aux plus abominables désordres ; mais toujours en secret.

Or, rien ne contribua plus aux progrès des Vaudois, des Albigeois, des Béguards, que leur régularité apparente. Il fallait donc leur opposer des exemples de vertu, et faire voir que toutes celles dont ils se piquaient étaient pratiquées par les Catholiques. Comme ces hérétiques faisaient profession de renoncer à leurs biens, de mener une vie pauvre, de vaquer à la prière, à la lecture de l'Écriture sainte, et de pratiquer à la lettre les conseils évangéliques, Dieu suscita des Catholiques fervents qui, se réunissant en ordres religieux, donnaient aussi leurs biens aux pauvres, vivaient de leur travail, méditaient l'Écriture sainte, prêchaient contre les hérétiques, et gardaient la plus parfaite chasteté.

Ce fut, chose admirable ! dans ce moment précis que se formèrent les quatre ordres mendiants, les Carmes, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins. Ces quatre ordres, destinés à s'opposer au torrent du mal, se fortifièrent et se répandirent promptement [1]. Les religieux qui les composaient n'étaient pas retirés dans les déserts et les forêts. Mais, comme le sel de la terre, destiné à prévenir la corruption, ou comme le soleil, destiné à porter partout la lumière, ils habitaient dans les villes et dans les campagnes, et vivaient des dons de la piété des fidèles. En retour, ils travaillaient au salut de leurs bienfaiteurs en les préservant de la contagion des nouvelles hérésies et des scandales. Ils prêchaient, ils confessaient, ils établissaient partout des pratiques propres à nourrir la foi et à ranimer la dévotion [2].

[1] *Sur l'utilité des Ordres mendiants* ; voyez Bergier, art. *Mendiants*.
[2] Pluquet, t. I, p. 252.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir donné de si beaux exemples parmi les pauvres ; accordez-nous l'humilité et la pureté d'intention de saint Isidore.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne mépriserai personne.*

Digitized by Google

XLIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIIe SIÈCLE).

L'Église défendue : Carmes, Franciscains, Dominicains, Augustins; saint Thomas.

Les premiers combattants que Dieu opposa, pendant le treizième siècle, aux nombreux sectaires qui attaquaient l'Église, furent les Carmes. Ces religieux étaient primitivement des ermites qui vivaient sur le mont Carmel, en Palestine. Ils regardent le prophète Élie comme leur fondateur et leur modèle, parce qu'il avait vécu sur la même montagne, ainsi qu'Élisée, son disciple. Le supérieur de ces ermites s'adressa, en 1209, au bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, pour lui demander une règle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y était ordonné aux frères de prier nuit et jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains et de garder le silence, depuis vêpres jusqu'à tierce du lendemain.

Les conquêtes des Sarrasins ayant obligé les Carmes à quitter la Palestine, au commencement du treizième siècle, ils passèrent en Europe. C'était comme une légion de soldats expérimentés que Notre-Seigneur amenait au secours de l'Église, son épouse. Cet ordre prit de rapides accroissements et rendit d'éminents services. Il en est

Digitized by Google

sorti une foule de grands hommes dont la science et la vertu ont honoré la Religion. Le bienheureux Albert, leur législateur, mourut, en 1214, des mains d'un scélérat qu'il avait repris de ses crimes [1].

Au moment où les Carmes arrivaient d'Orient pour défendre l'Église, Dieu suscita en Occident le quatrième patriarche de l'ordre monastique, saint François d'Assise. A la suite de ce nouveau capitaine marche une armée de Saints, qui, par leurs prédications, opposent la vérité à l'erreur ; par leurs exemples, la pauvreté, la mortification, l'humilité, à l'amour désordonné des richesses, des plaisirs et des honneurs ; en un mot, de vraies vertus aux vertus apparentes des sectaires et aux scandales des mauvais Chrétiens.

Saint François, fondateur de l'ordre des Franciscains, naquit à Assise, ville d'Italie, en 1182. La compassion pour les pauvres semblait née avec lui. Souvent il lui arriva de donner ses habits à ceux qui en manquaient. Un jour qu'il était à l'église, il entendit lire ces paroles de l'Évangile : *Ne portez ni or, ni argent, ni provisions, pour le voyage, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton* [2]. Le nouvel Antoine les prit à la lettre, et, se les appliquant aussitôt à lui-même, distribua son argent, ôta sa chaussure, quitta son bâton et se revêtit d'un habit pauvre, qu'il lia avec une corde.

Tel fut l'habillement qu'il donna à ses disciples ; car ses exemples et ses discours, qui faisaient fondre en larmes les pécheurs les plus endurcis, touchèrent tellement un certain nombre d'habitants de la ville d'Assise, qu'ils demandèrent à se mettre sous sa conduite. Afin de les former à

[1] Hélyot, t. I, p. 301. — [2] Luc, IX, 3.

Digitized by Google

l'amour et à la pratique de la pauvreté, il les mena un jour avec lui par la ville d'Assise pour demander l'aumône à toutes les portes. Il voulut leur apprendre de bonne heure qu'ils n'auraient point d'autre patrimoine que les dons de la charité.

Il instruisit ensuite ses disciples de tous les exercices de la vie spirituelle. Il leur faisait de fréquents discours sur le royaume de Dieu, le mépris du monde, l'abnégation de leur volonté, les mortifications du corps, afin de les mieux disposer à l'exécution du dessein qu'il avait de les envoyer dans toutes les parties du monde prêcher l'Évangile. Les exhortations du saint Patriarche, animées du feu de l'amour divin et soutenues par un zèle ardent du salut des âmes, firent sur le cœur de ses enfants tout l'effet qu'il avait espéré. Un jour qu'il leur parlait des missions, poussés d'une sainte inspiration, ils se prosternèrent tous à ses pieds pour le prier de ne plus différer l'accomplissement de ses desseins ; mais le moment de la Providence n'était pas encore venu.

En l'attendant, François prescrivit à sa petite société un règlement de vie, et lui ordonna de réciter pour chaque heure de l'office trois *Pater*. Bientôt il dressa ses constitutions, véritable chef-d'œuvre de sagesse, qui furent approuvées et louées hautement par les souverains Pontifes. Voici en général ce qu'elles contiennent.

Par humilité, le Saint donne à ses religieux le nom de *Frères mineurs*, c'est-à-dire petits frères. Leur but est de prêcher par leurs exemples et leurs discours les grandes vertus du Christianisme : l'amour de la pauvreté, l'amour de la souffrance et l'amour des humiliations. Pour cela, ces religieux ne vont jamais à cheval ; il marchent pieds et tête nus ; une petite cellule de quelques pieds de lon-

Digitized by Google

gueur leur sert de logement, une paillasse, de lit; leur habit est une tunique de grosse laine ; ils ne portent pas de linge ; ils ne doivent vivre que d'aumônes ou du travail de leurs mains ; ils ne possèdent rien absolument. Leur nom même leur rappelle qu'ils doivent se regarder comme les derniers des hommes et être prêts à souffrir toute sorte de mépris, d'injures et de persécutions de la part de tout le monde.

Qui le croirait ? cet ordre, dénué de tous les moyens humains, et diamétralement opposé à toutes les passions, se répandit avec une rapidité prodigieuse. Du vivant de saint François, on comptait plus de dix mille religieux de son institut ; plus tard, il y en eut plus de cent cinquante mille. C'étaient autant d'exemples vivants et présents partout des vertus fondamentales de la Religion : l'humilité, la pauvreté, la chasteté.

Les enfants de saint François portent différents noms. Dans certains pays on les appelle *Cordeliers*, à cause de la corde qui leur sert de ceinture ; ailleurs, *Récollets*, à cause de leur solitude et de leur éloignement du monde ; à d'autres, on donne le nom de *Capucins*, à cause de la forme particulière de leur habit ; de tous les ordres religieux, l'ordre des Capucins a été peut-être le plus populaire. Ils sont immenses, les services qu'ils ont rendus aux populations pauvres des villes et des campagnes. Honte aux hommes qui se sont permis d'indécentes moqueries, contre ces pères des pauvres, ces consolateurs des affligés, ces amis du peuple[1] !

[1] Saint François d'Assise a fondé trois ordres : celui des Frères Mineurs ; celui des religieuses qui, sous le nom de Claristes, Capucines, Urbanistes, etc., observent la règle qu'il donna à sainte Claire, et le Tiers-Ordre, pour lequel il a composé une règle à part, vu qu'il comprend les hommes et les femmes vivant dans le siècle. Nous ne parlerons que du premier ordre.

Digitized by Google

François d'Assise, patriarche de ces tribus innombrables de Saints et de Saintes, est appelé *Séraphique*. Il doit ce

Les disciples du patriarche séraphique ont été appelés successivement Frères mineurs, Frères mineurs-conventuels ou Cordeliers, Frères mineurs-observantins, Frères mineurs-réformés ou Récollets, et Frères mineurs-capucins. Le nom de Frères mineurs leur fut donné par saint François. Les appelant à combattre par leurs exemples et leurs discours les deux grands fléaux de la société chrétienne, la cupidité et le sensualisme, cet apôtre incomparable de l'humilité a voulu que ce nom rappelât constamment à ses enfants l'obligation de souffrir pour l'amour de Jésus-Christ les injures et les mépris, que le monde se plairait à leur prodiguer. En parlant des destinées réservées à son ordre, il leur avait annoncé *qu'une immense multitude d'hommes viendraient bientôt demander à demeurer avec eux sous l'habit de cet ordre*. Cette prophétie ne tarda pas à s'accomplir. Bien que dénué de tous les moyens humains, et diamétralement opposé à toutes les passions, l'ordre se multiplia avec une prodigieuse rapidité, puisqu'en 1220 les Frères mineurs avaient déjà évangélisé l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Asie et l'Afrique. Toutefois, si cette multiplication de ses fils réjouissait le cœur du père, il s'en affligeait aussi, parce qu'il en pressentait les dangers. Il disait un jour au bienheureux frère Gilles : *Nous voilà comme un pêcheur lançant son filet dans l'eau, et ramassant une grande multitude de poissons. Le nôtre sera jeté dans les eaux du monde, et l'abondance de la pêche sera telle, que j'ai peur qu'il ne rompe*.

La peur du saint patriarche n'était que trop fondée : à mesure que les rangs de la milice grossissaient, on vit se manifester de funestes tendances à élargir la rigueur de la règle ; la ferveur primitive se refroidit insensiblement. Sous des prétextes plus ou moins spécieux, on obtint des priviléges qui dérogeaient à la sévérité de la discipline ; la règle n'était plus observée à la lettre, suivant la recommandation expresse du fondateur : le filet était sur le point de se rompre. Mais Jésus-Christ, qui avait promis à saint Francois une durée sans fin pour son ordre, veillait sur lui avec un amour tout paternel, et fit surgir un remède au mal de la source même du mal. Il suscita des âmes ardentes et généreuses pour opérer une réforme générale.

Elle se fit en effet avec l'approbation du pape Célestin V, en 1294. Les religieux désireux d'observer la règle dans toute sa pureté furent appelés *ermites*, à cause des lieux solitaires qu'ils habitaient, et ceux qui persistèrent à vouloir profiter des priviléges obtenus précédemment reçurent le nom de *Conventuels*. Un siècle plus tard, de nouveaux abus nécessitèrent une seconde réforme en 1368. On la nomma réforme de l'*observance*, et les religieux qui l'embrassèrent prirent le nom d'*Observantins*. Une troisième se fit encore en 1420 sous le nom de *stricte observance*, et ses adhérents furent appelés *Réformés* en Italie, et *Récollets* en France. Enfin, la dernière réforme franciscaine eut lieu en 1525, sous le nom de réforme des Frères mineurs *Capucins*.

Ainsi, l'ordre des Frères mineurs se trouve partagé aujourd'hui en trois

Digitized by Google

nom à sa charité pour Dieu, qui le rendait semblable à un séraphin revêtu d'un corps mortel. Parmi plusieurs grâces extraordinaires que lui fit Notre-Seigneur, il n'en est point de plus célèbre que celle dont nous allons parler. Dans une vision, où François se laissait aller à toute la tendresse de sa compassion pour les souffrances de l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur daigna lui donner une ressemblance ad-

grandes branches principales : les Observantins, les Réformés ou Récollets et les Capucins. Nous ne faisons pas mention des Cordeliers ou Conventuels, n'ayant point accepté la réforme afin de continuer à jouir du privilége de vivre de leurs rentes. Cette dérogation aux articles fondamentaux de la règle de Saint-François, ne permet pas de les classer au nombre des pauvres évangéliques. Appelés en France par Charles IX en 1553, les Frères mineurs-capucins y comptaient à eux seuls, en 1645, trois cent quatre-vingt-seize couvents et près de huit mille religieux *. Dispersés par la Révolution de 89, on les a vus reparaître depuis quelques années, fidèles aux traditions de leur bienheureux père, à son amour pour la pauvreté et à l'esprit de son apostolat. Déjà ils possèdent en France sept maisons, en attendant qu'il leur soit permis d'accepter celles que plusieurs de NN. SS. les Archevêques et Évêques ont daigné leur offrir dans leurs diocèses respectifs.

Pour compléter ces aperçus sur l'ordre de Saint-François, nous devons consacrer quelques mots à ses diverses réformes, dont la vraie signification est généralement inconnue.

Les esprits, encore imbus des injustes préjugés du dernier siècle contre les ordres religieux, n'ont vu dans ces réformes qu'un triste sujet de guerres intestines et de déplorables scandales. Ils ont cru répandre sur cet ordre une teinte de défaveur et de mésestime, en les signalant comme des témoignages irrécusables du relâchement de ses membres. C'est méconnaître complétement la nature de l'homme, la nature du Christianisme et de la vie religieuse. Ne sait-on pas, en effet, qu'il y a en nous deux hommes bien distincts, l'âme et le corps, l'esprit et la chair, la partie supérieure et la partie inférieure, et, pour parler le langage de saint Paul, le vieil homme et le nouveau : le vieil homme, que le religieux s'efforce d'immoler chaque jour, et le nouveau, qui se fortifie en raison directe de l'affaiblissement de l'autre?

Par la profession religieuse, le vieil homme n'est pas anéanti : sous la bure de la pénitence, comme sous les vêtements de la mollesse, il vit encore, et les assauts qu'il livre à son antagoniste ne lui laissent ni paix ni trêve. Or, dans cette lutte incessante et acharnée, est-il étonnant qu'il ait obtenu quelques triomphes, et réclamé en sa faveur des adoucissements à la sévérité d'une règle, dont l'observation implique la destruction totale de la nature

* *Calendrier historique et chronologique de l'Église de Paris*, par P. M. Lefèvre.

Digitized by Google

mirable avec lui. Il imprima sur son corps les *stigmates* ou les marques de sa passion. Les pieds et les mains de François furent percés de clous dans le milieu ; les têtes des clous, rondes et noires, étaient au dedans des mains et au-dessus des pieds ; les pointes, qui étaient un peu longues et qui paraissaient de l'autre côté, se recourbaient et surmontaient le reste de la chair dont elles sortaient.

déchue ? Les sociétés religieuses connues sous le nom de congrégations ou de clercs réguliers, comme les appelle le saint concile de Trente, dont les engagements se bornent aux vœux généraux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, avec des constitutions qui n'obligent pas, sous peine de péché, ces sociétés n'ont jamais besoin de réforme, par la raison bien simple qu'elles n'ont point de forme de vie particulière.

Mais tous les ordres proprement dits réguliers, qui professent une règle indépendamment de ces trois vœux, portent un costume qui leur est propre, et payent la dette de la prière publique : Augustins, Bénédictins, Bernardins, Dominicains, Carmes, tous ont dû être réformés à des époques plus ou moins éloignées de leur origine. Mais ces réformes, loin de tomber comme une accusation sur ces ordres, attestent au contraire une protection spéciale de Dieu sur eux. Elle éclate d'une manière en quelque sorte miraculeuse sur l'ordre de Saint-François, puisqu'il a pu se perpétuer jusqu'à nous, sans lacune et sans interruption, depuis six cent cinquante ans, malgré le nombre si considérable de ses membres *, malgré l'effrayante austérité de ses habitudes, et malgré les nombreuses persécutions dont il a été l'objet. Loin de l'affaiblir, ces réformes successives ont contribué à le rendre plus pur et plus puissant, de sorte que l'on peut dire de ces révolutions pacifiques, accomplies dans son sein, qu'elles révèlent toute la force de sa constitution, et nous montrent que le grain de sénevé, jeté dans le sol d'Assise, dont les rameaux se sont propagés aux quatre coins du globe, a toujours conservé assez de séve et de fécondité pour substituer aux branches desséchées, de nouvelles pousses fortes et vigoureuses.

(*Note* du R. P. LAURENT, provincial actuel des Frères mineurs-capucins en France.)

* Sans compter les autres congrégations franciscaines, le nombre des Frères mineurs-capucins s'élève encore aujourd'hui à quatorze mille, dont quatre cents desservent vingt-deux missions dans les contrées infidèles ou hérétiques. — L'ordre franciscain compte actuellement 200,000 hommes et 300,000 sœurs, en y comprenant les tertiaires. Il possède 252 provinces et 26,000 couvents, dont 5 en Palestine et 30 dans tout l'empire turc. Il a donné à l'Église 7 papes et 3,000 évêques. Plus de 80 empereurs et impératrices, rois et reines ont été agrégés à l'Ordre, qui a d'ailleurs la gloire d'avoir fourni 3,000 saints ou bienheureux, parmi lesquels 1,700 martyrs (1863).

Digitized by Google

François avait aussi à son côté une plaie rouge, comme s'il eût été percé d'une lance ; cette plaie jetait souvent du sang qui trempait sa tunique.

On ne peut douter de la vérité de ces stigmates après le témoignage du pape Alexandre IV, qui, dans un sermon prêché en présence de saint Bonaventure, assure les avoir vus de ses yeux. Ce témoignage est d'ailleurs confirmé par les dépositions de plusieurs autres personnes, qui déclarèrent par serment avoir vu la même chose [1].

Sentant sa fin approcher, l'humble François se fit chanter un cantique qu'il avait composé pour rendre grâces à Dieu au nom de toutes les créatures. Sa sainteté lui avait rendu à lui-même, sur tous les êtres qui l'environnaient, une partie de l'empire que l'homme innocent exerçait sur toute la nature. Lorsque, avant le lever de l'aurore, il était en oraison dansune grotte ombragée, les oiseaux venaient chanter sur les arbres voisins. Si leurs concerts le troublaient, il leur donnait sa bénédiction en leur disant : Allez-vous-en ; et les oiseaux dociles allaient faire entendre ailleurs leurs cantiques, pour ne pas troubler un cantique plus beau.

Au moment d'expirer, le Saint se fit porter au couvent de Notre-Dame des Anges, et voulut qu'on le couchât sur la terre, le corps couvert d'un habit pauvre qu'on lui avait donné. Dans cet état, il fit approcher ses disciples, les exhorta à l'amour de Dieu, à la pratique de la pauvreté et de la patience ; puis, il leur donna sa dernière bénédiction, et à tous les absents. Adieu, mes enfants, leur dit-il ; restez toujours dans la crainte du Seigneur. Arrivé à ces paroles d'un psaume qu'il se mit à réciter :

[1] Hélyot, t. VII, p. 24.

Digitized by Google

Délivrez mon âme de sa prison, afin que je puisse bénir votre saint nom; les justes sont dans l'attente de la récompense que vous me donnerez [1], il s'endormit doucement du sommeil des justes, le quatrième jour d'octobre 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge, ayant vu plus de quatre-vingts maisons de son ordre établies dans presque tous les royaumes de la chrétienté. il n'était que diacre, son humilité l'ayant empêché de recevoir la prêtrise [2].

A peine eut-il expiré que Dieu se plut à manifester la sainteté de son serviteur, afin d'apprendre aux peuples que la vertu n'était point chez les hérétiques, mais dans l'antique et seule véritable Église. Un changement merveilleux parut dans le corps du bienheureux patriarche : sa peau, qui était noire et brûlée par le soleil, devint blanche comme la neige; les stigmates s'y découvrirent avec plus d'évidence qu'auparavant. Alors on eut la liberté de les examiner, et toute la ville d'Assise accourut pour voir les signes salutaires de notre Rédemption, dont Jésus-Christ avait favorisé son serviteur. Le lendemain une multitude incroyable de peuple, portant à la main des rameaux ou des cierges allumés, accompagna le saint corps jusqu'à l'église de Saint-Georges, où il fut enterré. Son tombeau ne tarda pas à devenir célèbre par un grand nombre de miracles [3].

Quittons maintenant l'Italie, et venons en France, où nous attend un nouveau spectacle, non moins propre à nous faire bénir la Providence qui veille sur l'Église!

[1] *Ps.* CXLI, 10.

[2] Voyez la *Vie de S. François d'Assise*, par M. Chavin, et le petit mais délicieux opuscule italien intitulé : *Fioretti di S. Fr.*, in-18.

[3] Voyez Godescard, 4 octobre ; Hélyot, t. I, p. 27.

Digitized by Google

Pendant que saint François d'Assise et ses nombreux enfants démontraient si bien, par leurs exemples et leurs discours, la sainteté constante de l'Église catholique, saint Dominique et ses compagnons foudroyaient l'hérésie jusque dans ses retranchements. Les hérétiques infâmes, connus sous le nom d'Albigeois, parce qu'ils s'étaient établis aux environs de la ville d'Albi, continuaient leurs ravages et leurs profanations. C'était un spectacle déchirant de voir une foule d'églises profanées, les autels brisés, les vases sacrés prostitués à des usages indignes. Plus déchirant encore était le spectacle de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, devenant chaque jour la proie du démon. Des larmes amères coulèrent des yeux de l'Église ; son divin Époux les vit et s'empressa de les essuyer. Pour la consoler, il suscita saint Dominique.

Ce Saint, aussi distingué par la noblesse de sa race que par ses talents et ses vertus, naquit en Espagne, de l'illustre maison des Guzman, l'an 1170. Ses vertueux parents ne négligèrent rien pour lui donner une éducation solidement chrétienne : le jeune enfant répondit parfaitement à leurs soins. A peine commença-t-il à parler, qu'il demandait à aller dans les églises pour y prier Dieu. Déjà il se levait secrètement la nuit pour donner à cette sainte occupation le temps qu'il ôtait à son repos. Étant un peu plus âgé, on l'envoya aux écoles publiques : il s'y distingua par ses succès, par sa tendre piété et par sa vie pénitente. Il jeûnait souvent, dormait peu, et passait la plupart des nuits couché sur les planches de sa chambre. Son amour pour les pauvres se montrait en toute occasion, mais il éclata dans une famine qui désola l'Espagne. Pour soulager ceux qui avaient faim, le jeune écolier vendit tous ses meubles et même ses livres. Une

Digitized by Google

autre fois, n'ayant plus rien à vendre, il voulut se vendre lui-même pour racheter le fils d'une pauvre veuve qui avait été pris par les Sarrasins.

Comme celle de tous les Saints, sa charité ne se borna pas à soulager le prochain dans les nécessités corporelles, il voulut lui procurer les biens spirituels. Il se livra donc à de rudes pénitences pour obtenir la conversion des pécheurs, surtout des plus endurcis; le Seigneur exauça les vœux de son zélé serviteur. Bientôt il fut ordonné Prêtre, et l'onction sainte qui coula sur son front donna à son zèle pour le salut des âmes une nouvelle ardeur. Après avoir édifié l'Espagne et rappelé à Dieu un bon nombre de pécheurs presque incurables, Dominique passa en France. Sur ce nouveau théâtre il déploya toute la puissance de ses vertus et de ses talents pour la conversion des Albigeois : Dieu bénit ses travaux.

Après des fatigues incroyables, le saint Apôtre eut le bonheur de ramener au bercail de Jésus-Christ une foule de brebis égarées. Ce fut alors que Dominique et ses compagnons résolurent de rester ensemble et de fonder un ordre religieux dont le but principal serait la prédication de l'Évangile, la conversion des hérétiques, la défense de la foi et la propagation du Christianisme. Le Saint se rendit à Rome et soumit son dessein au souverain Pontife, qui l'approuva. On donna aux religieux du nouvel ordre le nom de frères *Prêcheurs* ou *Prédicateurs*, ou de *Dominicains*. En France, on les appelle *Jacobins*, parce que leur première maison, à Paris, fut dans la rue Saint-Jacques.

Voici les principaux articles de leur règle : le silence perpétuel. Dans aucun temps les religieux ne peuvent parler entre eux, sans la permission du supérieur. Le jeûne presque continuel, l'abstinence de la viande, excepté

Digitized by Google

dans les grandes maladies ; l'usage de la laine au lieu du linge, et plusieurs autres austérités. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire de même couleur avec la chape et le chaperon noirs, se terminant en pointe comme celui des Chartreux.

L'ordre des Dominicains se répandit rapidement dans toutes les parties du monde. Depuis son origine il n'a cessé de rendre les plus grands services à l'Église, soit dans les missions chez les infidèles, soit dans les pays catholiques : il en est sorti une foule d'hommes illustres par leur sainteté et leur savoir. Tels furent entre autres saint Antonin, saint Vincent Ferrier, le B. Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Louis de Grenade ; mais le plus célèbre est sans contredit saint Thomas, dont nous parlerons bientôt. Les souverains Pontifes se sont plu à combler de faveurs cet ordre, puissant auxiliaire de la foi. Entre autres, c'est toujours un Dominicain qui est maître du sacré palais. Voici la circonstance qui donna lieu à l'érection de cet office.

Saint Dominique, étant à Rome, s'aperçut que les domestiques des cardinaux et des ministres de la cour s'amusaient à jouer et à perdre le temps, tandis que leurs maîtres étaient occupés avec le souverain Pontife. Il en fut sensiblement touché et proposa au Pape de nommer quelqu'un pour leur faire des instructions. Le Saint-Père approuva le conseil et chargea Dominique de cet emploi. Le Saint leur expliqua les Épîtres de saint Paul. Ses instructions eurent un succès si heureux, que le souverain Pontife voulut qu'on les continuât à l'avenir, et que cet emploi fût donné à un religieux Dominicain, avec le titre de maître du sacré palais [1].

[1] Cela s'est fait jusqu'à présent ; mais aujourd'hui le maître du sacré palais ne fait plus ces instructions aux domestiques des cardinaux, il ne les fait

Digitized by Google

On doit encore à saint Dominique l'institution de la célèbre confrérie du *Rosaire*. Pour faire réussir ses missions, il mit la sainte Vierge dans ses intérêts, en apprenant à honorer d'une manière simple et facile ses principaux mystères et ceux de Notre-Seigneur. Le Saint voulut aussi dédommager la tendre mère des Chrétiens des outrages des hérétiques. La dévotion du saint Rosaire est très-répandue, et, en assurant à ceux qui la pratiquent la protection de Marie, elle attire sur eux les plus précieuses faveurs : nous en parlerons dans la quatrième partie de cet ouvrage. Plein de jours, riche de vertus, honoré du don des miracles, saint Dominique mourut à Bologne, le 5 août 1221 [1].

Aux Carmes, aux Franciscains et aux Dominicains, se joignirent encore, pendant le treizième siècle, d'autres auxiliaires de la foi ; ce furent les Augustins. Jusqu'à cette époque, il existait dans l'Église différentes congrégations religieuses sous la règle de Saint-Augustin. Pour leur donner plus d'ensemble, de force et d'avenir, le pape Alexandre IV les réunit en un seul corps, sous la conduite

qu'aux domestiques du Pape. Il est obligé de les instruire des vérités de la foi pendant le Carême, l'Avent et aux principales fêtes.

Dans la suite, les souverains Pontifes ont accordé beaucoup d'honneur et de confiance au maître du sacré palais. Personne ne peut prêcher devant le Pape, à moins qu'il n'ait été nommé par le maître du sacré palais; il a le droit de reprendre publiquement le prédicateur, s'il y a lieu. On ne peut rien imprimer à Rome, ni dans son district, sans son approbation. Il est juge dans Rome de tous les imprimeurs, libraires, graveurs, pour ce qui regarde l'impression, la vente, l'achat, l'entrée et la sortie des livres et des estampes.

[1] Hélyot, t. III, p. 210. — Le saint Rosaire, qui consiste surtout dans la répétition de la Salutation angélique, a inspiré au P. Lacordaire, auteur de la *Vie de S. Dominique*, la réflexion suivante : « Le rationaliste sourit en voyant passer des files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours, il ne le répète jamais. »

Digitized by Google

d'un supérieur général : telle est l'origne des Augustins, le quatrième des ordres mendiants. Aussi régulier, aussi austère que les précédents, il ne fut ni moins utile ni moins célèbre [1].

Tandis que cette multitude de modèles et d'apôtres empêchaient le libertinage et l'hérésie de pénétrer parmi le peuple, d'autres défenseurs de la vérité et de la vertu soutenaient la cause de l'Église devant les savants ; car, nous l'avons dit, au douzième siècle, de grands docteurs, entraînés par une dangereuse curiosité, avaient altéré la saine doctrine et soutenu de graves erreurs empruntées aux Maures d'Espagne, c'est-à-dire aux Mahométans établis dans ce pays.

Pour chasser l'erreur de ce nouveau poste, Dieu suscita d'immortels génies qui unirent à une science étonnante une sainteté parfaite : tels furent en particulier saint Bonaventure et saint Thomas. Le premier s'appelle le Docteur séraphique, le second le Docteur angélique. Ne pouvant raconter l'histoire de l'un et de l'autre, nous choisirons celle de saint Thomas, parce que son nom a retenti plus souvent à nos oreilles.

Saint Thomas, destiné de Dieu à débarrasser la science sacrée de bien des subtilités inutiles et dangereuses, à tracer d'une main ferme et sûre les limites de la science et de la foi, à exposer leur alliance nécessaire, enfin à réfuter les erreurs mahométanes importées dans les écoles chrétiennes, naquit en Italie vers la fin de l'année 1226. Son père, nommé Lendulphe, était comte d'Aquin et seigneur de Lorette. Sa mère, nommée Théodora, était fille du comte de Théate. A peine le jeune Thomas eut-il atteint

[1] Hélyot, t. III, c. III, p. 13.

Digitized by Google

sa cinquième année, que son père le mit sous la conduite des religieux du Mont-Cassin, pour lui donner les premiers principes des sciences et de la Religion : ses maîtres furent étonnés de la rapidité de ses progrès. De retour dans sa famille, vers l'âge de dix ans, le jeune écolier fit l'admiration de ses parents et de leurs nombreux amis. On était frappé de voir en lui tant de modestie et de piété : il parlait peu et ne disait jamais rien qui ne fût très à propos. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres auprès de ses parents, et il lui arriva plus d'une fois de retrancher de sa nourriture pour les assister.

Bientôt il fut envoyé à Naples pour continuer ses études. Au milieu de la corruption de cette grande ville, Thomas sut conserver belle et fraîche la fleur de son innocence. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les jamais arrêter sur aucun objet dangereux ; enfin, dégoûté du monde, il prit l'habit religieux chez les Dominicains de Naples, en 1243 : il avait alors dix-sept ans. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, employèrent tous les moyens imaginables de le rappeler dans le siècle. On alla jusqu'à l'enfermer dans un château de sa famille. Cette espèce de persécution dura plusieurs années. Elle fut inutile, et tourna même contre ceux qui l'avaient exercée. En effet, Thomas donna de si bonnes raisons de son choix, que deux de ses sœurs suivirent son exemple et entrèrent en Religion.

Cependant le Saint put s'échapper de sa prison, et vint à Paris avec le général des Dominicains. On le fit ensuite passer à Cologne, où le B. Albert le Grand enseignait la théologie avec beaucoup de réputation. Sous cet habile maître, Thomas fit des progrès extraordinaires; mais il les cachait par humilité. Il se condamna, par le même motif, à un silence rigoureux que ses condisciples prirent pour de

Digitized by Google

la stupidité : ils l'appelaient par dérision le *Bœuf muet.* Albert l'ayant interrogé sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de netteté, que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration. Albert lui-même s'écria, transporté de joie : « Nous appelons Thomas le *Bœuf muet ;* mais il mugira un jour si haut par sa doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers [1]. »

La prédiction se vérifia. Tour à tour prédicateur, professeur, écrivain, saint Thomas réunit tous les genres de talents, même celui de la poésie. C'est à lui qu'on doit le magnifique office du Saint-Sacrement, auquel on ne peut rien comparer.

Dans les questions difficiles, il comptait moins sur son travail que sur la prière. Aussi avait-il coutume de dire qu'il avait moins appris dans les livres, que devant son crucifix et au pied des autels. Cologne, Paris, Rome, Bologne, Naples, furent les principales villes où il enseigna : tout le monde rendait justice à son mérite. Saint Louis l'invitait souvent à sa table, et il paraissait à la cour aussi modeste et aussi recueilli que dans son couvent.

Vous avez souvent entendu dire que les hommes de génie sont quelquefois sujets à des distractions : le Docteur angélique n'en était pas exempt. Étant un jour à table avec le roi, il lui arriva une de ces distractions qui mérite d'être rapportée. Il travaillait alors à réfuter l'hérésie des Manichéens, connus sous le nom d'Albigeois. Comme il avait la tête pleine de son sujet, il s'écria tout à coup : *Voilà qui est décisif contre les Manichéens* [2] ! Son prieur, qui l'avait accompagné, lui dit de penser au lieu où il était.

[1] Nos vocamus istum *Bovem mutum ;* sed ipse dabit talem in doctrina mugitum, quod in toto mundo sonabit.

[2] Conclusum est contra Manichæos.

Digitized by Google

Le Saint se mit en devoir de réparer sa faute en demandant pardon au roi. Mais ce bon prince, loin de marquer du mécontentement, ordonna à l'un de ses secrétaires d'écrire le raisonnement du Saint, de peur qu'il n'échappât à sa mémoire.

Thomas refusa toutes les dignités ecclésiastiques que les souverains Pontifes voulurent lui offrir ; enfin, quoique jeune encore, il était mûr pour le Ciel. Appelé par le saint pape Grégoire X, au concile œcuménique de Lyon, il se mit en route et tomba malade au couvent de Fossa-Nuova, célèbre abbaye de Cîteaux, dans le diocèse de Terracine. Pendant que l'abbé et ses religieux se préparaient à lui apporter le saint Viatique, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, disait-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect ; c'est ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur.

Malgré son extrême faiblesse, lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du Prêtre, il prononça les paroles suivantes avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux de tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste Sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le Viatique de mon pèlerinage, vous pour l'amour de qui j'ai étudié, travaillé, prêché, enseigné ! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou, si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et soumets tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine. »

Le Saint, s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de religion, reçut le saint Viatique et ne permit qu'on le portât sur son lit, que lorsqu'il eut fait son action de

Digitized by Google

grâces. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât l'Extrême-Onction, tandis qu'il était en parfaite connaissance, et il répondit lui-même à toutes les prières de l'Église ; puis il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux. L'un d'entre eux lui ayant alors demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Marcher, répondit-il, marcher sans cesse en la présence de Dieu [1]. » Telles furent ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274, dans la quarante-huitième année de son âge [2].

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir donné à votre Église tant d'ordres religieux et de

[1] Le même Saint, consulté par une de ses sœurs sur ce qu'il fallait faire pour se sauver, lui répondit ce seul mot : *Velle*, le vouloir.

[2] Godescard, 7 mars; Hélyot, t. III, p. 210.

Les ouvrages de saint Thomas se divisent en quatre parties :

1° Ses ouvrages *philosophiques*. Le Saint les composa pour réfuter les hérétiques et les Arabes d'Espagne, qui se servaient d'Aristote pour combattre la Religion. Grâce au saint docteur, Aristote, qu'on appelait alors la terreur des Chrétiens, fut rendu comme orthodoxe, et fournit à la Religion de nouvelles armes contre l'athéisme et l'incrédulité. Aujourd'hui on trouve, non sans raison, qu'il s'appuie trop souvent de l'autorité de ce philosophe.

2° Ses *Commentaires* sur les quatre livres du *Maître des sentences*. C'est un cours méthodique de théologie.

3° Sa *Somme théologique*, ouvrage admirable, où la raison et la foi se donnent toujours la main. La *Somme contre les Gentils* fut composée à la prière de saint Raimond de Pennafort, pour fournir aux prédicateurs d'Espagne les moyens de travailler avec fruit à la conversion des Juifs et des Sarrasins.

4° Les *Opuscules*. On y trouve une grande variété de sujets, entre autres une explication du Symbole, des Sacrements, du Décalogue, de l'Oraison dominicale et de la Salutation angélique.

On possède aussi de saint Thomas des commentaires sur la plus grande partie de l'Écriture. Il s'est surpassé dans l'explication des Epîtres de saint Paul. — La meilleure édition de saint Thomas est celle de Rome, 1570. Dix-huit volumes in-fol.

Digitized by Google

saints docteurs pour la défendre ; accordez-nous l'humilité et la tendre dévotion de saint Thomas.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me dirai souvent : Je veux me sauver.*

Digitized by Google

XLIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : saint Louis, roi de France ; saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon. — Propagée : conversion de la Livonie et de la Cumanie. — Trois conciles généraux. — L'Église consolée : fondation de l'ordre de Notre-Dame de la Merci.

Si, en ce temps-là, les peuples et les savants avaient besoin de maîtres et de modèles, l'hérésie et le libertinage ne les rendaient pas moins nécessaires aux grands et aux rois. Plusieurs princes, il est vrai, combattaient l'erreur les armes à la main ; mais un plus grand nombre donnaient l'exemple du désordre. Sans autres règles que leurs passions, et toujours divisés entre eux, ils accablaient les peuples de charges et d'impôts, pour fournir aux frais de leur luxe et de leurs querelles. Le pillage, le meurtre, les larmes des familles, la misère des petits et des faibles, étaient la suite de ces guerres sans cesse renaissantes : l'Église en gémissait. Dieu, touché de compassion, lui envoya plusieurs grands rois dont le bras puissant lui servit pour arrêter le mal et le réparer. De ce nombre furent saint Ferdinand, roi d'Espagne, et saint Louis, roi de France.

Ce dernier, la gloire de la monarchie française, était fils de Louis VIII, roi de France. Il naquit le 25 avril 1215, au château de Poissy. Dans la suite, pour témoigner l'estime qu'il faisait de la grâce du baptême et de l'adoption divine, il signait *Louis de Poissy*. Grand prince, vous aviez

Digitized by Google

raison : le titre de Chrétien est préférable à celui de roi de France.

Les premières années de Louis se passèrent sous les yeux de la reine Blanche, sa mère. Cette vertueuse princesse, jalouse de lui faire sucer avec le lait les grandes maximes de la Religion, prenait souvent son fils sur ses genoux et lui disait ces belles paroles, qui devraient être dans la bouche et dans le cœur de toutes les mères, vraiment dignes de ce nom : « Mon fils, je vous aime bien tendrement, mais j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds, que de vous voir tomber dans un péché mortel. » Les leçons de la pieuse reine ne furent pas perdues. Louis ne passait pas un jour sans se les rappeler, et, grâce à elles, il eut le bonheur de conserver toute sa vie l'innocence de son baptême.

A l'âge de douze ans, le jeune prince monta sur le plus beau trône de l'univers et fut sacré à Reims. Comme Salomon, il supplia le Seigneur d'être son guide et son appui dans le gouvernement ; sa prudence, sa fermeté, son amour pour la justice, toutes les qualités qui font les valeureux capitaines, les bons rois et les grands Saints, prouvèrent que sa prière avait été exaucée.

Après avoir consacré la plus grande partie du jour aux affaires de l'État, il se plaisait à converser avec les personnes pieuses. A ceux qui le blâmaient de donner quelques heures à la prière, il répondait fort sensément : « Les hommes sont étranges ; on me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l'on ne dirait mot si je passais le temps que j'y donne au jeu ou à la chasse. »

Bien convaincu de cette vérité, que les rois sont les ministres de Dieu pour le bien, le sage monarque s'appliquait avant tout à faire fleurir la Religion, extirper les hérésies

Digitized by Google

et bannir les scandales. Ce qu'il ne pouvait faire par lui-même, il le faisait par d'autres. Il fonda un grand nombre de monastères, où furent formés une foule d'hommes qui rendirent d'importants services à l'Église ; sa charité s'étendait à tout. Chaque jour il faisait nourrir dans son palais, et souvent il servait lui-même à table cent vingt et quelquefois deux cents pauvres.

Ayant eu le bonheur d'obtenir la sainte couronne d'épines du Sauveur du monde, il bâtit, à Paris, une magnifique chapelle pour l'y recevoir [1]. Sa foi était si vive, qu'il voyait pour ainsi dire les vérités qui en sont l'objet. Un jour une personne vint lui dire, tout empressée, que Notre-Seigneur apparaissait visiblement entre les mains du Prêtre qui célébrait la messe. Le roi répondit tranquillement : « Je n'ai pas besoin de le voir, pour le croire. » Il traita les basphémateurs comme des ennemis de l'État ; bannit les histrions du royaume, et punit avec une sévérité exemplaire les seigneurs qui opprimaient leurs sujets. S'agissait-il de rendre la justice, il ne connaissait ni les considérations humaines ni les liens du sang. Assis sous le chêne de Vincennes, le bon roi jugeait les causes et faisait sur-le-champ réparer les dommages.

Cependant la Providence avait d'autres vues sur Louis. Non-seulement il devait faire refleurir la Religion dans ses États ; il devait aussi continuer la guerre sacrée de la civilisation contre la barbarie musulmane. Les Chrétiens de la Palestine gémissaient de nouveau sous le joug des infidèles : Louis résolut de marcher à leur secours. Si ces grandes expéditions n'eurent pas le succès direct et immédiat qu'il en attendait, elles obtinrent à la longue un

[1] Chef-d'œuvre unique d'architecture chrétienne, cette chapelle existe encore, sous le nom de *la Sainte-Chapelle*.

Digitized by Google

avantage supérieur, celui d'empêcher les Sarrasins de nuire à l'Église, en affaiblissant leurs forces et en leur inspirant une grande terreur du nom chrétien.

Louis s'embarqua donc à la tête d'une armée nombreuse. On prit Damiette, mais on perdit la bataille de Massoure, où le saint roi fut fait prisonnier. Il parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les Musulmans ne pouvaient se lasser d'admirer sa patience et sa fermeté à refuser ce qui ne lui paraissait pas raisonnable. Ils lui disaient : « Nous te regardions comme notre captif et notre esclave, et tu nous traites, étant aux fers, comme si nous étions tes prisonniers. » On osa lui proposer une fois de donner une somme d'argent pour sa rançon, mais il fit cette noble réponse aux envoyés du sultan : « Allez dire à votre maître qu'un roi de France ne se rachète point pour de l'argent. Je donnerai cette somme pour mes gens, et Damiette pour ma personne. »

Cependant Louis revint en France et s'appliqua avec un nouveau zèle à faire le bonheur de ses sujets. Aussi grand capitaine que bon roi, il mit à la raison les ennemis du royaume et s'embarqua une seconde fois pour la délivrance des Chrétiens; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. A peine le saint roi fut-il débarqué en Afrique, auprès de Tunis, qu'il tomba malade. Voyant sa fin approcher, il appela son fils aîné, et lui laissa ce testament si digne d'un Chrétien, d'un héros, d'un roi et d'un père. Le voici dans son langage naïf.

« Biau fils, disait-il à Philippe, la première chose que je te commande à garder est d'aimer Dieu de tout ton cœur, de désirer plutôt souffrir toute manière de tourments que de pécher mortellement. Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la bénignement et lui en rends grâces, et

Digitized by Google

pense que tu l'as bien desservi (mérité). S'il te donne prospérité, n'en sois pas pire par orgueil ; car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons. Va souvent à confesse ; surtout élis un confesseur idoine et prud'homme, qui puisse t'enseigner sûrement ce que tu dois faire ou éviter, qui ose te reprendre de ton mal et te montrer tes défauts. Écoute le service de la sainte Église dévotement, de cœur et de bouche, spécialement à la messe, à l'heure que la consécration sera faite. Aie le cœur doux et piteux aux pauvres, et les aide selon que tu pourras. Maintiens les bonnes coutumes de ton royaume et corrige les mauvaises. Ne charge pas ton peuple d'impôts...

« Garde que tu aies en ta compagnie prud'hommes et loyaux, qui ne soient pas pleins de convoitise, soit religieux, soit séculiers, et souvent parle à eux, et fuis la compagnie des mauvais. Écoute volontiers la parole de Dieu et la retiens en ton cœur, et pourchasse volontiers et prières et pardons. Nul ne soit si hardi devant toi, que il die parole qui a trace et émeuve péché, ni qui mesdie d'autrui par derrière en détraction, ni ne souffre que nulle vilenie de Dieu soit dite devant toi. Rends grâces à Dieu souvent de tous les biens qu'il t'a faits, afin d'en mériter d'autres.

« A justice tenir et à droitures sois loyal et roide, sans tourner à dextre ne à senestre, mais aide au droit et soutiens la querelle du pauvre jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. Tu dois mettre ton application à maintenir la paix et la droiture parmi tes sujets. Quant aux villes et aux coutumes de ton royaume, garde-les en l'état et en la franchise où tes devanciers les ont gardées. Corrige seulement ce qu'il peut y avoir de mauvais. C'est par la force et par la richesse des grosses villes que tu en imposeras

Digitized by Google

aux étrangers et spécialement à tes pairs et à tes barons... Prends garde que les depens de ton hôtel soient raisonnables.

« Et en la fin, tres-doux fils, que tu fasses messes chanter pour mon âme, et oraisons dire par tout ton royaume, et que tu m'octroies spéciale part et plénière en tous les biens que tu feras. Biau chier fils, je te donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils. Que la sainte Trinité et tous les Saints te gardent et te défendent de tous maux, et que Dieu te fasse la grâce d'accomplir toujours sa volonté, afin qu'il soit honoré par toi, et que tu et nous puissions, après cette vie mortelle, être ensemble avec li et li loer sans fin. Amen. »

Le roi reçut ensuite les sacrements avec une ferveur qui fit couler les larmes de tous les assistants. Quand il sentit sa dernière heure approcher, il se fit coucher sur un lit de cendre. Là, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers le Ciel, il expira doucement en prononçant ces paroles de l'Écriture : *Seigneur, j'entrerai dans votre maison* [1]. Ainsi mourut le meilleur des rois, dont on ne peut admirer les vertus sans bénir la Religion qui les a produites : ce fut le 25 août 1270.

Pendant que saint Louis accomplissait si glorieusement la double mission que la Providence lui avait confiée de bannir l'hérésie et le scandale des hauts rangs de la société et de refouler la barbarie musulmane, un autre roi s'acquittait des mêmes devoirs. Tous les deux prouvaient avec éclat ce qu'il fallait surtout prouver dans ce siècle, que les vraies vertus se trouvent non chez les sectaires, mais dans l'antique et véritable Église.

[1] Psal. v, 8.

Digitized by Google

Ce roi, l'émule de saint Louis par les qualités qui font les héros et les Saints, était Ferdinand III, roi de Castille et de Léon. Il était cousin de saint Louis et fils d'Alphonse, roi de Léon. Monté sur le trône à dix-huit ans, il eut soin de s'entourer des hommes les plus vertueux et les plus capables. Comme saint Louis, il mit son principal soin à procurer que Dieu fût connu et servi dans ses États. Il construisit ou répara un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux; malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans la guerre qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien la misère du peuple s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire : « A Dieu ne plaise, dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet ! La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme, que toute une armée de Maures. »

Ses États pacifiés et heureux. Ferdinand s'occupa d'étendre le royaume de Jésus-Christ. Dieu le permettait ainsi, afin de récompenser l'Église des pertes que l'hérésie des Albigeois, des Vaudois, des Béguards et autres sectaires lui faisait éprouver. Ce saint roi avait la conscience de sa mission, car il disait à Dieu : « Seigneur, qui sondez les reins et les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne ; je ne me propose point d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre nom. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il emporta, dans cetteseule campagne, près de vingt des meilleures places de l'Andalousie. L'archevêque de Tolède faisait dans l'armée les fonctions pastorales; car Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats

Digitized by Google

les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice en forme de croix ; il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès.

Dans son armée se trouvait toujours une image de la sainte Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Est-il étonnant qu'une armée de soldats chrétiens, commandée par un Saint, ait fait des prodiges ? Les infidèles eux-mêmes ne purent s'empêcher de reconnaître la main de Dieu. Après la prise de l'imprenable Séville, le gouverneur des infidèles disait en pleurant : « Il n'y a qu'un Saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. » Carthagène, Murcie, un grand nombre d'autres cités, occupées par les Maures, tombèrent au pouvoir des Chrétiens.

Mais la plus célèbre conquête de Ferdinand fut celle de Cordoue. Cette dernière ville était entre les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. L'armée chrétienne y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul, en 1236. La grande mosquée fut aussitôt purifiée et convertie en une église, sous l'invocation de la sainte Vierge. Les cloches de Compostelle, que le sultan Almanzor y avait fait apporter sur les épaules des Chrétiens, furent reportées à Compostelle sur celles des Maures, par l'ordre de Ferdinand.

Cependant le saint roi approchait du jour où il devait entrer en possession du royaume céleste, dont ses vertus avaient fait la conquête. Averti de sa dernière heure, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint Via-

Digitized by Google

tique, qui lui fut apporté par l'Évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le saint Sacrement dans sa chambre, il descendit de son lit et se mit à genoux. Il avait une corde au cou en signe de pénitence, et tenait dans ses mains un crucifix, qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Avant de mourir, il envoya chercher ses enfants pour leur donner sa bénédiction et des avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement, le 30 mai 1254 [1].

Les conquêtes de saint Ferdinand sur les Maures d'Espagne n'étaient pas les seuls dédommagements que l'Église recevait, pour les pertes que l'hérésie lui avait causées. La lumière de l'Évangile s'avançait rapidement vers le Nord : la Livonie se convertit à la foi. Ce vaste pays était habité par des peuples barbares qui adoraient des bêtes, des arbres, des rivières, des herbes et des esprits immondes. D'une main la Religion renversa les autels de ces divinités ridicules, de l'autre elle planta la croix ; et la civilisation, fille de la vérité, brilla sur ces terres inhospitalières.

Une partie de la Prusse suivit l'exemple de la Livonie. Les Cumans, autre peuple infidèle qui habitait à l'embouchure du Danube, reçurent aussi la bonne nouvelle, c'est-à-dire la nouvelle de la divine origine de l'homme, de sa fin et des moyens de l'atteindre. En passant au Christianisme, ce peuple nomade devint un peuple civilisé. Veuillez bien ne pas l'oublier : toutes les fois que l'Évangile convertit une nation, il fait deux conquêtes, une sur l'er-

[1] Godescard, 30 mai.

Digitized by Google

reur et une sur la barbarie ; cette vérité n'a pas été redite assez souvent.

D'autres consolations venaient encore à l'Église du côté de l'Allemagne et de l'Italie. En Allemagne, sainte Élisabeth montrait aux puissants du siècle l'union admirable de toutes les vertus et de la grandeur temporelle. En Italie, une illustre pénitente, sainte Marguerite de Cortone, réparait, par une pénitence de vingt années, les scandales de sa jeunesse.

Enfin, pour affermir tout le bien qui s'était opéré par les ordres religieux et par les Saints dont nous avons parlé, trois conciles généraux furent tenus pendant le treizième siècle : ce sont les douzième, treizième et quatorzième œcuméniques. Le premier fut assemblé à Rome, dans l'église de Saint-Jean de Latran, en 1215 : le Pape Innocent III le présida. On y comptait deux Patriarches, celui de Constantinople et celui de Jérusalem, soixante et onze Archevêques, quatre cent douze Évêques et huit cents Abbés, le Primat des Maronites et saint Dominique. Dans cette imposante assemblée furent condamnées les erreurs des Albigeois et d'autres hérétiques. Là, aussi, fut porté ce fameux décret qui oblige tous les Fidèles parvenus à l'âge de raison de se confesser, au moins une fois l'an, et de communier à Pâques. Afin d'obtenir plus, l'Église se contenta de demander moins. Avant ce concile, l'obligation de recevoir les Sacrements était bien plus fréquente ; mais le relâchement des mœurs exigeait cet adoucissement à l'ancienne discipline.

Le deuxième concile fut tenu à Lyon. Il eut pour objet de mettre un terme aux troubles qui agitaient l'Europe, et de décider une nouvelle croisade : il eut lieu en 1245.

Le troisième fut encore assemblé à Lyon, vingt-neuf ans

Digitized by Google

plus tard, c'est-à-dire en 1274 : on y travailla à réunir les Grecs à l'Église latine.

La charité divine, qui se manifestait en tant de manières, n'était point épuisée. Il restait une grande misère à soulager ; le nombre des Chrétiens captifs chez les infidèles s'était considérablement accru pendant les dernières guerres. Esclaves infortunés, consolez-vous ! vous n'avez pas échappé à l'œil maternel de l'Église : vos fers tomberont. Voici un nouvel ordre religieux qui va voler à votre secours. Cet ordre, vraiment héroïque de vertu et de dévouement, est celui de *Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs.*

Il y a dans l'Église deux ordres dont le but est de délivrer les Chrétiens du joug des infidèles, et disons-le avec un saint orgueil, c'est dans notre patrie que les fondateurs de l'un et de l'autre ont pris naissance. Le premier de ces ordres est celui des Trinitaires, nous en avons parlé ; le second est celui de Notre-Dame de la Merci. On peut dire que c'est la sainte Trinité qui, par des révélations réitérées et très-certaines, est l'auteur du premier ; mais la sainte Vierge, la consolatrice des affligés, a voulu être l'auteur du second. Pour instrument de sa miséricordieuse compassion, elle choisit saint Pierre Nolasque. Racontons en peu de mots l'histoire de ce grand serviteur de Marie.

Saint Pierre Nolasque naquit en Languedoc, vers l'an 1199. Ses parents voulurent l'engager dans l'état de mariage ; mais Pierre, plein de mépris pour le monde, avait cherché pour son cœur un cœur plus grand que celui d'une créature, et s'était donné tout entier à Dieu. Il passa en Espagne, et fut chargé de l'éducation du fils du roi d'Aragon. Obligé de vivre à la cour, Pierre sut se préserver de la séduction des plaisirs et des grandeurs ; mais il ne né-

Digitized by Google

gligea aucun des moyens que doit suggérer la prudence chrétienne. Fidèle au double exercice de la mortification et de la prière, il avait quatre heures d'oraison pendant le jour et deux pendant la nuit. Il fut dès lors si vivement touché de compassion pour les pauvres Chrétiens captifs chez les infidèles, qu'il résolut de sacrifier ses biens à leur délivrance. Il était tout occupé de cette pensée lorsque la sainte Vierge lui apparut, pendant la nuit du 1er août 1218, fête de saint *Pierre ès liens*. « Dieu veut, lui dit l'auguste Reine du Ciel, que vous établissiez un ordre religieux pour le rachat des captifs. »

Pierre, qui n'était point un esprit crédule, consulta sur cette vision son confesseur, qui était saint Raimond de Pennafort, un des plus illustres docteurs de l'Église. Quelle fut la surprise de notre saint, lorsque Raimond l'assura qu'il avait eu la même vision et que la sainte Vierge lui avait ordonné de l'encourager dans son dessein ! L'un et l'autre en parlèrent au roi, et leur étonnement fut à son comble, lorsqu'ils entendirent le pieux monarque leur dire que la sainte Vierge lui avait révélé la même chose. Certains de la volonté de Dieu, ils ne songèrent plus qu'à mettre la main à l'œuvre.

Le roi donna de grands biens pour fonder une maison : Pierre s'y retira. Bientôt un grand nombre de seigneurs vinrent se réunir à lui et entrèrent dans le nouvel ordre. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ces religieux en faisaient un quatrième, qui nous montre jusqu'où la Religion peut pousser la charité pour le prochain. Ils faisaient vœu d'engager leurs propres personnes et de rester en esclavage chez les infidèles, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs.

Voici la formule de cet engagement, unique dans les

Digitized by Google

fastes du monde : « Moi, N., chevalier de Notre-Dame de la Merci et de la Rédemption des captifs, je fais profession et je promets de garder l'obéissance, la pauvreté, la chasteté; de vivre pour Dieu, de suivre la règle de Saint-Benoît; et, s'il est nécessaire pour la délivrance des fidèles de Jésus-Christ, je demeurerai captif chez les Sarrasins [1]. »

Et, de fait, on a vu plusieurs de ces généreux serviteurs de Marie rester en esclavage chez les infidèles, afin de racheter un plus grand nombre d'esclaves et d'avoir l'occasion de prêcher la foi aux Mahométans. De ce nombre fut saint Raimond Nonat, qui demeura huit mois en captivité. Il eut à souffrir pendant tout ce temps des tourments inouïs, jusqu'à ce que les infidèles, ne pouvant l'empêcher de prêcher, lui percèrent les deux lèvres avec un fer chaud, et lui mirent un cadenas à la bouche pour le condamner à un silence éternel.

Un autre, saint Pierre Pascal, évêque de Jaën, ayant employé tous ses revenus au soulagement des pauvres et à la délivrance des captifs, entreprit aussi la conversion des Mahométans. Il est aussitôt chargé de fers et livré aux plus cruels supplices. Le clergé et le peuple de son diocèse lui envoient une somme d'argent pour sa rançon. Il la reçoit avec beaucoup de reconnaissance; mais, au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en rachète un grand nombre de femmes et d'enfants, dont la faiblesse lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la Reli-

[1] Ego N., miles sanctæ Mariæ de Mercede et Redemptione captivorum, facio promissionem et promitto obedientiam, paupertatem, castitatem servare, Deo, vivere, et comedere secundum regulam S. Benedicti, et in Sarracenorum potestate, in pignus, si necesse fuerit, ad redemptionem Christi fidelium, detentus manebo.

Digitized by Google

gion. Pour lui, il demeura toujours entre les mains des Barbares, qui lui procurèrent enfin la couronne du martyre [1].

Il serait difficile de compter le nombre des esclaves que lesreligieux de Notre-Dame rendirent à leurs familles. Dans deux voyages qu'il fit chez les Maures, saint Pierre Nolasque en ramena plus de quatre cents. Comblé de bénédictions et riche de vertus, le saint fondateur mourut en 1266, à l'âge de soixante-sept ans [2].

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir donné saint Louis à la France et à l'Église pour la defendre et l'édifier : accordez-nous la charité et la fermeté de ce saint roi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les pécheurs.*

[1] Godescard, 6 décembre et 31 août.
[2] Hélyot, t. III, p. 280.

Digitized by Google

XLIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIVe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Frérots, Dulcinistes, Flagellants, etc. ; schisme d'Occident ; — défendue : fondation des Cellites, de l'ordre de Sainte-Brigitte ; saint Elzéar et sainte Delphine.

Comme on voit pendant les chaleurs de l'été, après une pluie d'orage longtemps attendue, sortir de terre des nuées d'insectes et de reptiles ; de même on vit au quatorzième siècle, après la longue fermentation des siècles précédents, surgir des nuées de sectaires en qui l'absurdité et la débauche le disputaient au fanatisme. Frérots, Dulcinistes, Fraticelles, Flagellants, Tulurpins : etc., tels furent les ignobles ennemis que l'Enfer lança contre l'Église. Tous ces hérétiques étaient des modifications des Albigeois et autres novateurs déjà condamnés. Comme leurs devanciers, ils faisaient profession d'une pauvreté absolue, d'une grande mortification, d'une prière continuelle, et surtout d'une grande charité les uns pour les autres. Sous ce beau masque, ils cachaient les actions les plus abominables, qu'ils avaient même érigées en vertus.

Ennemis jurés de l'Église catholique qui les condamnait, ils distinguaient deux Églises : l'une tout extérieure, qui était riche et qui possédait des domaines et des dignités. Le Pape et les Évêques, disaient les sectaires, sont les chefs de cette Église : mais il y a une autre Église toute spirituelle, qui n'a pour appui que la pauvreté et la vertu, et nous en sommes les membres. La haine des sectaires contre les souverains Pontifes leur attira la protection de certains princes, condamnés à leur tour pour leurs vexations et l'u-

Digitized by Google

surpation des biens d'autrui. Aux hérétiques se joignit un schisme déplorable, qui désola l'Église pendant près de quarante ans : tels furent les redoutables moyens par lesquels l'Enfer attaqua durant ce siècle l'œuvre de la rédemption humaine.

Voici ce que Dieu lui opposa : 1° trente-neuf ordres ou congrégations religieuses qui firent briller avec éclat, aux yeux de l'univers entier, la sainteté et la vérité de l'Église catholique : la charité, se produisant sous les formes les plus variées, atteignit de nouveaux besoins, tandis que la piété la plus vraie, la mortification la plus austère, la chasteté la plus pure, faisaient pâlir les fausses vertus de l'hérésie ; 2° de grands Saints dans toutes les conditions ; 3° des martyrs ; 4° les grandes voix du sacerdoce et de l'Église assemblée en concile général. Enfin, Dieu répara les pertes de l'Église par la conversion de nouveaux peuples, et vérifia solennellement son immortelle parole : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle*[1].

Les erreurs des hérétiques, au quatorzième siècle, étaient tellement grossières qu'elles se réfutaient à peu près d'elles-mêmes ; leurs fausses vertus étaient bien autrement dangereuses. Aussi voyons-nous s'élever beaucoup plus d'ordres contemplatifs et infirmiers que d'ordres apologistes. D'ailleurs, les Dominicains, fondés au siècle précédent, étaient là, accomplissant avec zèle la fin de leur institut, qui est la défense de la vérité.

Parmi les ordres infirmiers du quatorzième siècle, paraît celui des Cellites. La sollicitude de la mère la plus tendre pour un fils unique, n'égalera jamais celle de Dieu à l'égard de l'homme, son enfant chéri. La preuve de cette

[1] *Matth.*, XVI, 18.

Digitized by Google

vérité, capable d'amollir un cœur de bronze, est écrite à chaque page de ce Catéchisme. Repassez tous les siècles, demandez à chacun : Dieu vous a-t-il aimé ? Il n'en est aucun qui ne vous réponde en vous montrant les preuves variées, spéciales, de la charité de Dieu pour lui ; pas un de nos besoins qui échappe à l'œil, je dis mal, au cœur attentif du Rédempteur : notre âme et notre corps sont tour à tour l'objet de ses soins. Pendant la vie, il fournit à nos nécessités ; à la mort, il prend soin de notre dépouille mortelle. A ses yeux nos corps rendus à la terre ne cessent point d'être des objets sacrés. Des lieux bénits sont destinés à les recevoir, en attendant le jour de la résurrection, et la Religion veille sur les morts comme une mère veille auprès du berceau de son enfant endormi.

Dans son infinie sollicitude, le Sauveur a mis au nombre des œuvres les plus méritoires, le soin d'ensevelir les morts ; mais c'est une œuvre pénible, elle répugne à la nature. Et voilà que notre Père céleste, craignant pour ainsi dire qu'elle ne fût négligée ou accomplie avec trop peu de respect, inspira à de fervents Chrétiens d'en faire leur occupation principale : ce fut au commencement du quatorzième siècle, en 1309. Ils se réunirent en communauté religieuse et prirent le nom de Cellites, comme qui dirait Frères du tombeau [1] ou *Frères enterreurs*. Ils visitaient les malades, leur prodiguaient tous les soins de la charité, priaient pour eux, les aidaient à bien mourir, assistaient à leur enterrement et enfin leur donnaient la sépulture. Chaque jour ils récitaient l'office des morts pour les trépassés [2].

[1] En latin *cella*, sépulcre dans Tertullien.

[2] Dans tous les siècles et dans tous les pays nous trouvons le même respect pour les dépouilles de l'homme. Voici ce que font encore aujourd'hui les *Reli-*

Digitized by Google

C'était surtout dans les temps de peste qu'ils se montraient le plus assidus auprès des malades. De peur que le courage ne les abandonnât au moment du danger, ces religieux, animés d'une charité vraiment héroïque, faisaient un vœu particulier de ne point quitter le chevet des victimes de la redoutable maladie. Il y avait aussi des religieuses Cellites, dévouées aux mêmes œuvres ; mais un autre devoir non moins pénible à la nature était réservé aux seuls religieux, c'était d'assister les criminels condamnés à mort [1].

Ainsi, lorsque le supplice devient nécessaire, la Religion intervient pour en adoucir les tourments. Elle console le coupable, l'encourage, le relève à ses propres yeux et lui apprend que l'acceptation de cette mort violente a d'immenses priviléges pour désarmer la colère divine. A cette heure suprême, l'Église sait concilier au coupable un vif

gieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris, dont la congrégation paraît remonter au sixième siècle. « D'autant que la sépulture des morts est une des principales œuvres de miséricorde, toutes les sœurs prendront garde de n'en pas perdre le mérite par l'accoutumance, faisant une action si sainte sans sentiment intérieur ; et pour cela elles suivront toujours l'exemple du saint homme Tobie, qui ne rendait jamais ce devoir à ses frères captifs, sans l'accompagner de prières très-dévotes.

« Pour cet effet, lorsque les sœurs ensevelliront les morts, soit sur leur lit de mort, soit à la salle des morts, elles diront le *Veni sancte* pour offrir leur action à Dieu, et ensuite le *De profundis* avec le *Fidelium* pour les âmes des défunts. Cela fait, *elles baiseront avec grand respect les pieds des morts*, regardant leurs corps comme des vases sacrés et les temples du Saint-Esprit, qui doivent un jour ressusciter pleins de gloire et régner dans le ciel, puisque Notre-Seigneur a particulièrement promis aux pauvres le royaume des cieux, et que les âmes de la plupart de ces pauvres Lazares, qui n'ont reçu pendant cette vie que du mal, recevront des couronnes et des récompenses, non pas dans le sein d'Abraham comme le Lazare, mais dans le sein de Dieu même, qui les comblera d'autant plus de contentement et de gloire, qu'ils ont supporté dans ce monde plus de peines et de mépris. » *Constitut.*, c. XXV.

Est-ce là de la foi ?

[1] Hélyot, t. III, p. 414.

Digitized by Google

sentiment d'intérêt ; elle sait l'environner de plus de prières, de vœux et de bénédictions que le juste lui-même à son dernier moment. Toujours un prêtre est à ses côtés ; de douces paroles, de tendres consolations, des embrassements paternels, gage du pardon céleste, font descendre le repentir dans son cœur et briller l'espérance sur son front.

Dans certains pays, on annonce au condamné sa sentence trois heures avant l'exécution. Aussitôt que l'officier de la justice humaine a cessé de parler, l'Église élève sa voix, toutes les cloches de la ville tintent l'agonie : cela dure trois heures. Ce son lugubre appelle aux temples une foule de peuple : on prie, on pleure, dans le saisissement et l'attente de ce qui va se passer. Le glas est fini, le lugubre cortége se met en marche. Il est ouvert par les confrères de la Croix, qui, en habits de pénitents et un cierge à la main, prient à haute voix et invitent le peuple à la prière.

Enfin, en Espagne il existe un usage touchant. Lorsque la sentence terrible a été prononcée, un pieux confrère parcourt la ville, quêtant pour le pauvre condamné. Les offrandes recueillies sont destinées à l'enterrement et à la célébration des saints mystères. Le sacrifice divin accompagne le sacrifice de la terre ; le sang de l'Homme-Dieu se mêle pour ainsi dire au sang du coupable pour le purifier, et le Prêtre, plein de confiance en la miséricorde divine, jetant un dernier regard sur ce voyageur de l'éternité, lui montre du doigt le ciel, et l'encourage par ces mots sublimes : *Mon fils, marchez à la gloire.*

C'est ainsi que la Religion ennoblit et sanctifie la mort du coupable. Se rappelant qu'un criminel a péri auprès de la croix, et que ce criminel a été le premier en possession du royaume de Dieu ; voyant dans la mort acceptée par

Digitized by Google

le coupable, une confession sanglante de la justice de Dieu, elle ôte presque l'infâmie à son supplice, en l'associant au supplice du Juste et en purifiant l'échafaud par la croix [1].

Au moment où les frères Cellites et les nombreuses congrégations de religieux contemplatifs montraient si clairement que la charité et toutes les vertus chrétiennes, se trouvaient toujours et uniquement dans l'Église catholique ; au moment où la lutte du bien et du mal devenait le plus grand schisme de l'Occident, se joignant à l'hérésie, menaçait d'engloutir la barque de Pierre, les bons Chrétiens élevèrent vers Marie leurs mains suppliantes ; car, suivant les Pères, Marie triomphe de toutes les hérésies. Sainte Brigitte, princesse de Suède, fut inspirée d'établir un ordre religieux, spécialement destiné à obtenir la puissante protection de la Reine du Ciel. Dieu bénit visiblement cette sainte entreprise. Marie, invoquée avec une admirable ferveur, écrasa la tête du serpent, et l'Église fut sauvée.

Disons en peu de mots l'histoire de sainte Brigitte. Elle naquit vers l'an 1302, de la famille royale de Suède. Son éducation fut confiée à une de ses tantes, dont les rares vertus devinrent des modèles que Brigitte s'efforça d'imiter, aussitôt qu'elle put les comprendre. Dès sa plus tendre enfance, elle manifesta un goût sensible pour tous les exercices de piété. L'état du mariage, qu'elle embrassa par le conseil de ses parents, ne lui fit rien perdre de sa ferveur. Son mari étant tombé malade, elle obtint sa guérison par l'ardeur de ses prières ; mais cette maladie fit comprendre à cet homme de bien la fragilité de la vie

[1] Voyez *Une exécution à Rome*, dans les *Trois Rome*, t. II.

Digitized by Google

et de toutes les choses du temps. Du consentement de son épouse, il se retira dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, où il mourut quelques années après en odeur de sainteté.

Brigitte, devenue libre, renonça au rang de princesse pour se consacrer entièrement à la pénitence. Elle partagea ses biens entre ses enfants; et, oubliant tout ce qu'elle avait été dans le monde, elle ambitionna le titre glorieux de servante des pauvres. La charité pour les membres souffrants de Jésus-Christ, la mortification, la prière, devinrent ses occupations et ses plus chères délices. Ce fut vers l'an 1344 que Notre-Seigneur lui inspira de fonder un ordre destiné à honorer la sainte Vierge d'un culte spécial. L'à-propos de cette fondation est une preuve ajoutée à mille autres de la providence admirable qui veille sur les besoins de l'Église.

Voici les principaux règlements de cet ordre célèbre : la plus haute sagesse y respire. Le nombre des religieuses est fixé à soixante dans chaque monastère. Il doit y avoir aussi des religieux-prêtres pour leur administrer les Sacrements. Chaque jour les religieuses récitent l'office de la sainte Vierge; chaque jour aussi elles assistent à une grand'messe en l'honneur de Marie, après laquelle on chante le *Salve Regina.*

Pour perpétuer le véritable esprit de l'Évangile, en imitant les premiers Chrétiens, qui ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme, les enfants de sainte Brigitte non-seulement mettent tout en commun, mais encore ils observent la pratique suivante; avant de commencer vêpres, et après avoir récité l'*Ave Maria*, les religieux et les religieuses se demandent pardon les uns aux autres. Le premier chœur s'incline profondément vers l'autre en

Digitized by Google

disant : *Pardonnez-nous pour l'amour de Dieu et de sa très-sainte Mère, si nous vous avons offensés par parole, par action ou par signe; carpour nous, si vous nous avez offensés en quelque chose, nous vous le pardonnons de très-bon cœur.* Le second chœur s'incline à son tour et dit la même chose. Les jeûnes sont fréquents, les habillements pauvres, le silence presque continuel.

Lorsqu'un religieux ou une religieuse vient à mourir, on en reçoit un autre à sa place. Les habits du défunt sont distribués en aumônes, et, jusqu'à ce qu'il soit remplacé, on donne sa nourriture à un pauvre. Tous les ans, avant la Toussaint, on compte à combien peuvent se monter les vivres de l'année suivante, et tout ce qu'on trouve de plus en vivres ou en argent est distribué aux pauvres le lendemain de la Toussaint, en sorte que l'ordre ne possède jamais que le strict nécessaire.

Au cimetière de chaque monastère il y a toujours une fosse ouverte. Chaque jour, l'abbesse et les religieuses doivent y aller. Après quelques moments de prière et de recueillement, l'abbesse jette dans la fosse un peu de terre. A l'entrée de l'église est une bière et un cercueil, afin que tous ceux qui entrent sachent qu'ils doivent mourir un jour. Que de graves et salutaires pensées devaient inspirer de semblables objets ! Depuis que nous avons éloigné de nos maisons, et même de nos églises, tout ce qui rappelle le souvenir de la mort, en sommes-nous devenus plus attentifs dans la prière, plus détachés des choses périssables et même plus heureux?

Après avoir établi son ordre, sainte Brigitte entreprit des voyages de dévotion, répandant partout sur son passage et la bonne odeur de Jésus-Christ et le culte de Marie. Rien n'est plus célèbre que ses révélations. Elles ont

Digitized by Google

pour objet principal des particularités sur les souffrances de Notre-Seigneur et les révolutions qui doivent arriver dans certains royaumes. Les souverains Pontifes n'y ont rien trouvé qui fût contraire à la croyance catholique. Ils ont même déclaré qu'on *pouvait les croire pieusement;* mais elles ne sont pas des articles de foi. Pleine de jours et de mérites, sainte Brigitte mourut à Rome le 23 juillet 1373 [1].

La sainteté dont les ordres religieux donnaient l'exemple dans la solitude du cloître ou parmi le peuple, saint Elzéar la faisait briller dans le monde, parmi les classes supérieures de la société. Ce nouvel apologiste de l'Église catholique, ce modèle des maîtres de maison et des personnes engagées dans l'état du mariage, naquit en 1285 à Robians, près du château d'Ansois, au diocèse d'Apt. Il était de l'illustre et ancienne maison de Sabran, en Provence. A peine fut-il au monde que sa mère, surnommée *la bonne comtesse* à cause de sa charité et de ses autres vertus, le prit entre ses bras et l'offrit à Dieu, en le conjurant de l'enlever plutôt après son baptême, que de permettre qu'il souillât jamais la pureté de son âme par le péché. Le jeune Elzéar montra dès son enfance un amour singulier pour les malheureux; souvent il partageait son dîner avec de pauvres enfants. Il fut formé aux sciences par son oncle, Guillaume de Sabran, abbé du célèbre monastère de Saint-Victor, à Marseille.

Solidement établi dans la piété et dans la pratique de la mortification, Elzéar, âgé de quatorze ans, fut marié à Delphine de Glandèves, qui n'en avait que seize. Mais les deux époux s'engagèrent d'un consentement mutuel à

[1] Hélyot, t. I, p. 25; God., 3 octobre.

Digitized by Google

vivre comme frère et sœur, unis seulement par les liens de la plus tendre charité. Les austérités que ces deux êtres angéliques pratiquaient en Carême, retraçaient la vie des saints pénitents de la primitive Église.

Elzéar n'avait que vingt-trois ans, lorsque la mort lui enleva ses vertueux parents. Devenu l'héritier de leurs biens, il les regarda comme des moyens que la Providence lui fournissait de soulager les pauvres et de procurer la gloire de Dieu. La possession de son immense fortune ne fut pas capable de le détourner un instant de la recherche des biens éternels. Chaque jour il récitait l'office de l'Église et communiait fréquemment dans la semaine. Mais sa piété n'avait rien de sombre ; on aurait vainement cherché un homme plus gai et plus aimable dans la conversation. Il était d'ailleurs brave à la guerre, actif et prudent dans la paix. Plein de vigilance sur ses inférieurs, il remplissait avec beaucoup de fidélité les devoirs de son état.

Lorsqu'il se fut retiré à son château de Pui-Michel, il dressa un règlement pour sa maison, et voulut qu'il s'observât exactement tous les jours. Nous en extrayons les principaux articles, à l'usage des maîtres et maîtresses de maison. Pourquoi, à quelques modifications près, exigées par des circonstances particulières, ne pourraient-ils pas l'adopter pour leurs serviteurs ? L'Évangile a-t-il changé ? Le commandement de saint Paul n'est-il pas toujours obligatoire : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et surtout de ses domestiques, il a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle* [1] ? Mais, pour faire observer ce règlement, il faut soi-même donner l'exemple.

[1] *I Tim.*, v, 8.

Digitized by Google

1° Que tous ceux qui composent ma maison entendent la messe chaque jour, quelques affaires qu'ils puissent avoir. Si Dieu est bien servi dans une maison, rien n'y manquera.

2° Si quelqu'un de mes domestiques jure ou blasphème, il sera puni avec sévérité. Pourrais-je souffrir chez moi des bouches infâmes qui portent le poison dans les cœurs?

3° Que tous respectent la pudeur; la moindre impureté en parole ou en action ne restera point impunie dans la maison d'Elzéar.

4° Les hommes et les femmes doivent se confesser toutes les semaines. Que personne ne soit assez malheureux que de se priver de la communion aux principales fêtes de l'année.

5° Je veux qu'on évite l'oisiveté dans ma maison. Le matin, chacun fera à Dieu une prière fervente avec l'offrande de lui-même ainsi que de toutes les actions de la journée. Les hommes et les femmes iront ensuite à leur ouvrage.

6° Je ne veux point qu'on joue à des jeux de hasard. Mon intention n'est pas que mon château soit un cloître, et que ceux qui me sont attachés vivent comme des ermites. Je ne les empêche point de se réjouir, pourvu qu'ils ne fassent rien que leur conscience désavoue.

7° S'il s'élève quelque dispute, je veux qu'on observe inviolablement le précepte de l'Apôtre, et que la réconciliation se fasse avant le coucher du soleil. Ne pas vouloir pardonner aux autres est une conduite diabolique. Aimer ses ennemis et leur rendre le bien pour le mal, est la marque distinctive des enfants de Dieu. Si je connais de pareils domestiques, je leur ouvrirai toujours ma maison, ma bourse et mon cœur.

Digitized by Google

8° Tous les soirs ma famille se rassemblera pour assister à une conférence, où l'on parlera de Dieu, du salut et des moyens de gagner le Ciel. Il n'y a point d'affaires qui me touchent d'aussi près que le salut de ceux qui me servent.

9° Je défends à tous mes officiers, sous les peines les plus sévères, de faire le moindre tort à qui que ce soit, dans ses biens et son honneur, d'opprimer les pauvres et de ruiner le prochain, sous prétexte de maintenir mes droits.

L'exemple d'Elzéar était l'explication pratique de ce règlement.

Delphine entrait dans toutes les vues de son mari, et avait pour lui l'obéissance la plus parfaite. La pieuse comtesse savait que les pratiques de la Religion, propres à une femme mariée, diffèrent de celles d'une personne religieuse, et que la première ne doit point séparer la vie active de la vie contemplative. Elle distribuait si bien ses moments, qu'elle satisfaisait à tous ses devoirs. Bonne, douce, attentive, vigilante, pleine de compassion, elle était honorée comme une mère par tous ceux qui étaient attachés à son service : elle-même les aimait comme ses enfants. Sa conduite prouvait la vérité de cette maxime, que les maîtres vertueux font les bons domestiques, que les familles des Saints sont les familles de Dieu.

Ayant été nommé gouverneur du jeune roi de Naples, Elzéar fut établi chef du conseil de régence, et, en cette qualité, chargé presque seul de toutes les grandes affaires du royaume. Le Saint, voyant les pauvres abandonnés, demanda au jeune prince la grâce d'être fait leur avocat. « Quel office me demandez-vous? répondit le prince en riant ; vous ne devez pas craindre les compétiteurs. Je vous accorde votre demande, et je mets sous votre protec-

Digitized by Google

tion tous les pauvres de ce royaume. » Elzéar fit faire un sac qu'il portait dans les rues et où il mettait les requêtes des malheureux. Il écoutait leurs plaintes, leur distribuait des aumônes et ne laissait personne sans consolation. Il se chargeait lui-même de plaider la cause des veuves et des orphelins, et leur faisait rendre justice.

Après avoir passé un certain nombre d'années dans l'exercice de cette charge, Elzéar revint en France et mourut à Paris le 27 juillet 1323. Delphine, qui lui survécut quarante-trois ans, perpétua ses exemples de vertu sur la terre et alla partager sa couronne dans le Ciel. L'Église, docile à la voix des miracles, les a placés l'un et l'autre sur ses autels : pouvait-elle offrir aux gens du monde des modèles plus parfaits ?

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir, par l'éclat de tant de vertus, défendu votre véritable épouse, l'Église, contre les scandales et les fausses vertus des hérétiques ; donnez-nous la grâce de pratiquer les devoirs de notre état comme saint Elzéar et sainte Delphine.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les malades.*

Digitized by Google

XLIVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIVe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée : sainte Élisabeth, reine de Portugal; martyrs de Lithuanie; saint Jean Népomucène. — L'Église affligée : grands chisme d'Occident ; — consolée : mission de Jean de Montcorvin ; conversion d'une partie de la Tartarie, de la Perse et de la Bulgarie ; conversion de la Lithuanie.

En 1311, le concile de Vienne, en France, quinzième général, condamna les erreurs des sectaires, réforma les mœurs et travailla efficacement au progrès des sciences par l'établissement de chaires, pour les langues orientales, dans les universités. Ainsi se montraient la puissance et la sollicitude de l'Église. Son inaltérable sainteté ne se manifestait pas avec moins d'éclat. Elle brillait dans les cours des princes et jusque sur le trône, comme dans les plus humbles conditions de la société. En prouvant par là qu'elle est toujours pleine de vie, la Religion véritable fermait la bouche aux sectaires et rendait inexcusables ceux qui embrassaient l'erreur.

Or, parmi les Saints les plus illustres du quatorzième siècle, il faut placer sainte Élisabeth, reine de Portugal. On peut dire que toutes les vertus montèrent sur le trône avec cette princesse. Fille de Pierre III, roi d'Aragon, elle naquit en 1271 et fut nommée Élisabeth, à cause de sainte Élisabeth de Hongrie, sa tante. Elle fut élevée par son grand-père Jacques Ier, surnommé le *Saint* pour ses vertus, et le *Conquérant* à cause de la prise de Mayorque et de Valence. En mourant, il laissa sa petite-fille déjà toute

Digitized by Google

pénétrée des plus sublimes maximes de la piété, quoiqu'elle n'eût point encore dix ans accomplis.

On avait eu soin de ne mettre auprès d'Élisabeth que des personnes vertueuses, dont les exemples pussent continuellement lui servir de leçon. La jeune princesse était d'une douceur charmante et n'avait de goût que pour les choses dignes d'une âme immortelle, les choses qui portent à Dieu. On ne pouvait lui faire de plus grand plaisir que de la conduire à l'église. Dès l'âge de huit ans elle pratiquait la mortification, et les pauvres l'appelaient leur petite mère.

Mariée à Denys, roi de Portugal, la nouvelle Esther ne fut point éblouie par l'éclat des grandeurs humaines. Elle fit une sage distribution de son temps, afin d'allier ses devoirs de piété avec ceux de son état. Tous les jours elle se levait de grand matin; après une méditation assez longue, elle entendait la messe, où elle communiait souvent. Chaque jour elle récitait l'office de la sainte Vierge et celui des morts. Elle avait ses heures réglées pour ses lectures saintes et pour ses affaires domestiques, comme pour l'accomplissement de ses autres devoirs envers le prochain. Son travail consistait à faire des ornements pour les églises, ou des vêtements à l'usage des pauvres, en quoi elle était aidée par ses dames d'honneur. De cette sorte, il ne lui restait aucun moment pour les conversations inutiles ou les amusements frivoles.

Par ses soins, les pauvres étrangers étaient pourvus de logements et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait une exacte recherche des pauvres honteux, et leur fournissait secrètement de quoi subsister d'une manière conforme à leur état. Les pauvres filles, si souvent en danger d'offenser Dieu, trouvaient dans ses libéralités une

Digitized by Google

dot pour se marier suivant leur condition. Elle paraissait ne vivre que pour les malheureux. Tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs.

Elle aimait et respectait son mari, elle lui était soumise, et supportait ses défauts avec patience. A d'excellentes qualités, Denys joignait des passions violentes. Élisabeth, sensiblement touchée de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait, priait assidûment et faisait prier pour sa conversion. De plus, elle prenait l'infaillible moyen que toutes les épouses doivent employer sous peine de ne jamais réussir : elle tâchait de gagner le cœur de son mari par les voies de la douceur, et réparait avec une touchante bonté les désordres : de ses passions. SOUFFRIR, S'OCCUPER, PRIER ET SE TAIRE : telle était sa grande devise.

Elle la tenait de sainte Clotilde, qui elle-même l'avait héritée de sainte Monique. Épouses chrétiennes, qui voulez sincèrement la conversion de vos époux, s'il est permis de vous donner un conseil, adoptez cette devise, ou, si vous aimez mieux, cette *recette* traditionnelle. Priez Dieu qu'il la grave en lettres de feu dans votre cœur ; méditez-la chaque matin au pied de votre crucifix ; faites-en la règle immuable de votre conduite : le succès est infaillible. Souvenez-vous que vous n'êtes fortes que par votre angélique douceur. Les reproches, les plaintes, les querelles, la mauvaise humeur ne feront qu'aigrir le mal. La conduite d'Élisabeth ouvrit les yeux du roi son époux : il renonça à ses désordres. Ses vertus naturelles, embellies par la Religion, brillèrent d'un nouvel éclat, et il devint la gloire et l'idole de ses sujets. Ce fut peu de temps avant sa parfaite conversion qu'arriva l'événement dont nous allons parler.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux dont elle

Digitized by Google

se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre. Pour y réussir, il le chargea des plus odieuses imputations. Denys, porté à mal penser des autres, ajoute foi à la calomnie et forme le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Ayant fait appeler un maître de four à chaux, il lui dit : « Je vous enverrai un page qui vous demandera : Avez-vous exécuté les ordres du roi ? ce sera le signal auquel vous le connaîtrez. Vous le prendrez et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé. Il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. »

Au jour marqué, le page vertueux est envoyé au four à chaux. Chemin faisant, il passe devant une église, où il entre pour adorer Notre-Seigneur. Non content d'assister à la messe qui était commencée, il en entend une autre. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoie le page délateur pour s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le roi lui avait parlé, le saisit et le jette dans le four, qui le consume en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four, et demande si l'ordre du roi est exécuté. On lui répond affirmativement, et il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente ; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Comme toutes les épouses éclairées et vraiment chrétiennes, Élisabeth, qui avait fait de la conversion de son

Digitized by Google

époux le premier de ses soins, n'omit rien pour lui procurer une sainte mort. Le roi étant tombé malade, elle redoubla de zèle, et lui donna les plus grandes marques d'affection. Sa courageuse tendresse la retenait constamment au chevet de son époux, qu'elle servait elle-même. Son principal soin étant de l'aider à bien mourir, elle distribua d'abondantes aumônes, fit faire des prières de tous côtés dans l'intention de lui obtenir cette grâce : Dieu exauça son humble servante. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, donna des preuves de la plus sincère pénitence, et mourut en paix.

Devenue veuve, Élisabeth ne vécut plus, après Dieu, que pour ses enfants, entre qui elle eut soin d'entretenir la paix et la charité, et pour les pauvres, à qui elle fit sentir plus que jamais les effets de sa libéralité. Ayant été prise, à l'âge de soixante-cinq ans, d'une fièvre légère, elle annonça l'heure de sa mort, se confessa plusieurs fois, reçut le saint Viatique à genoux et au pied des autels, puis le Sacrement de l'Extrême-Onction. La digne fille de Marie montra pour sa divine Mère la plus tendre dévotion. Aussi elle parut remplie de joie, lorsque le céleste Époux vint l'appeler aux noces éternelles : ce fut le 4 juillet 1336. Des miracles éclatants signalèrent la vérité et l'héroïsme de ses vertus; et l'Église put opposer aux sectaires cette illustre princesse, fille, épouse, mère de rois, comme un nouveau monument de son immuable sainteté.

D'autres défenseurs encore plus éloquents furent donnés à l'Église. Un témoignage de sang fut rendu à la sainteté de sa morale, à la vérité de ses dogmes et à la divinité de son origine et de ses institutions : le quatorzième siècle eut ses martyrs. Enfants de l'Église catholique, c'est pour elle, c'est pour vous qu'ils ont combattu : hommage de

Digitized by Google

reconnaissance ! Portez vos regards vers le Nord, voyez en Lithuanie ces trois jeunes gens sur le front desquels brille déjà un rayon de l'immortelle lumière : ils se nomment Antoine, Jean, Eustache. Les deux premiers sont frères, nés en Lithuanie d'une famille très-illustre. Tous trois sont chambellans d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon. Pourquoi ils ont été mis à mort, je vais le dire.

Élevés dans la religion de leur pays, ils n'adoraient d'autre divinité que le feu ; mais, ayant eu le bonheur de connaître la vérité, ils se convertirent au Christianisme et reçurent le baptême. Le refus qu'ils firent de manger des viandes défendues un jour de jeûne, leur coûta la liberté et la vie. Ils furent mis en prison par ordre du grand-duc, qui, après d'odieuses tortures, les condamna à mort. Eustache, qui était le plus jeune des trois, n'arriva au trépas qu'en passant par d'horribles tourments. On lui meurtrit le corps à grands coups de bâton, on lui cassa les jambes et on lui arracha avec violence les cheveux et la peau de la tête. Ces trois Saints furent martyrisés à Wilna, vers l'an 1342. On les pendit à un grand chêne qui servait de potence pour les malfaiteurs ; mais après eux on n'y pendit plus personne. Les Chrétiens achetèrent du prince l'arbre et le terrain, et dans la suite ils y bâtirent une église : nous verrons bientôt que le sang de ces martyrs ne fut pas infécond.

Quittons la Lithuanie pour passer en Allemagne. Ici, un nouveau témoin va signer de son sang la foi que nous professons, et venger à jamais des calomnies de l'impiété un des dogmes les plus sacrés de l'Église catholique. Sur le trône impérial était un prince que l'histoire a flétri des surnoms odieux de *Fainéant* et d'*Ivrogne*. Il avait nom

Digitized by Google

Wenceslas et résidait dans la ville de Prague. Non loin de là était né, en 1330, un enfant qui fut baptisé sous le nom de Jean, et surnommé Népomucène, parce que la ville de Népomuck lui avait donné le jour. A peine eut-il reçu la vie qu'il faillit la perdre ; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux, situé dans le voisinage. Pénétrés de reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celle qui venait de le leur rendre, et n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Croissant en piété et en vertu à mesure qu'il avançait en âge, Jean Népomucène reçut le titre de docteur en théologie et en droit canon dans la célèbre université de Prague, émule et sœur des universités de Paris et de Padoue. Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour l'état ecclésiastique ; il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait le noviciat, en participant fréquemment à la sainte communion. A peine eut-il reçu l'onction sainte, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent dont il était doué pour la prédication : toute la ville s'empressa d'aller l'entendre. Les étudiants, alors au nombre de quatre mille, couraient en foule à ses sermons, et les fruits de salut furent admirables. L'archevêque de Prague, résolu de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu, lui donna un canonicat qui vint à vaquer.

Wenceslas entendit parler du mérite du serviteur de Dieu, il voulut le connaître par lui-même, et il le demanda pour prêcher l'Avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile. Il l'accepta cependant, et l'empereur, touché de ses discours, arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, il lui offrit un évêché, que le Saint refusa, ainsi qu'une autre dignité à laquelle étaient attachés des revenus considérables. Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât.

L'impératrice, épouse de Wenceslas, était une princesse ornée de toutes sortes de vertus. Touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur âme. On admirait en lui le talent si rare de former des Saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, de faire aimer et pratiquer l'Évangile au milieu du grand monde, où il est si souvent méconnu.

Cependant le brutal Wenceslas forma un jour le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène la confession de l'impératrice. Il envoya donc chercher l'homme de Dieu, et commença par lui faire des questions indirectes; puis, levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la Religion; mais il ne fut point écouté. Wenceslas, ne pouvant rien obtenir, fit jeter le Saint dans un cachot.

Quelque temps après, il l'en fit tirer et l'invita même à sa table. Le repas fini, Wenceslas congédia tous ceux qui étaient présents, resta seul avec le serviteur de Dieu et redoubla d'efforts pour l'engager à lui découvrir la confession de l'impératrice. Le Saint répondit, comme auparavant, qu'il était obligé au silence le plus inviolable par les

Digitized by Google

lois naturelles, divines et humaines, et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir. L'empereur, voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur. Il ordonna que le Saint fût reconduit en prison, et qu'on l'y traitât avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet, lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés, le brûlèrent à petit feu et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie.

Au milieu du supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin, on le retira de dessus le chevalet, mais il était presque expirant. Wenceslas le fit paraître de nouveau devant lui : « Tu n'as qu'à opter, lui dit-il, entre mourir ou révéler la confession de l'impératrice. » Le Saint ne répondit rien, son silence faisait comprendre sa pensée. Wenceslas ne s'y trompa point : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, s'écria-t-il, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses, pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. »

Le saint martyr employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. La nuit étant venue, on le précipita, pieds et mains liés, dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 13 mai 1383.

A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps, flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, le

Digitized by Google

tyran ne fit aucune réponse. Sur-le-champ il partit pour aller cacher son découragement et sa honte à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour, le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour avoir le saint corps. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever, et le portèrent dans l'église de Sainte-Croix : plusieurs malades recouvrèrent la santé durant la translation. Ainsi mourut Jean Népomucène, justement compté parmi les martyrs. Ce dernier titre lui est même d'autant plus glorieux, que le secret de la confession, auquel il en est redevable, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victime.

Le témoignage de sang du martyr de Prague était nécessaire pour venger l'Église des calomnies de ses ennemis et pour la consoler du schisme qui la divisait. Cette scission déplorable est connue sous le nom de *grand schisme d'Occident :* voici quelle en fut l'occasion. Plusieurs Papes avaient fixé leur résidence à Avignon. L'Italie, et Rome en particulier, souffraient beaucoup de cette absence des souverains Pontifes. Après la mort de Grégoire IX, le peuple romain, craignant que le nouveau Pape, s'il était Français, n'allât encore résider à Avignon, s'attroupa autour du lieu où les cardinaux étaient assemblés, et se mit à crier : *Nous voulons un Pape romain.* A ces cris séditieux il ajouta les menaces. L'élection du Pape, qui prit le nom d'Urbain VI, fut faite avec précipitation. On prétendit plus tard qu'elle était nulle, et on nomma un autre Pape sous le nom de Clément VII, et la chrétienté se trouva partagée entre les deux Pontifes. Néanmoins ce schisme, tout affligeant qu'il était, nuisit peut-être

Digitized by Google

moins aux consciences que d'autres scandales moins graves en apparence.

C'est la réflexion de saint Antonin, archevêque de Florence, qui écrivait peu de temps après : « On pensait, dit-il, être de bonne foi et en sûreté de conscience dans l'un et l'autre parti : car, quoiqu'il soit nécessaire de croire qu'il n'y a qu'un seul chef visible de l'Église, s'il arrive cependant que deux souverains Pontifes soient créés en même temps, il n'est pas nécessaire de croire que celui-ci ou celui-là soit le Pape légitime. Il faut croire seulement que le vrai Pape est celui qui a été canoniquement élu, et le peuple n'est point obligé de discerner quel est ce Pape. Chacun peut suivre en cela la conduite et le sentiment de son Pasteur particulier. »

Il faut ajouter que la succession des vicaires de Jésus-Christ n'a pas été plus interrompue pendant le schisme, qu'elle ne peut l'être à la mort du Pape. Ce qui constitue essentiellement la chaîne et la succession apostolique, c'est la perpétuité de la doctrine. Or, tous les Papes *véritables*, qui ont précédé ou suivi les Papes *douteux*, ont eu le même enseignement ; et ceux-là seuls sont incontestablement les vicaires de Jésus-Christ et les successeurs de Pierre. Le grand dessein de Dieu, qui est la sanctification des élus, ne s'accomplit pas moins au milieu de cette affligeante division : il y eut des Saints dans les deux obédiences. Au milieu de sa vive douleur, l'Église ne resta pas sans consolation. L'hérésie lui avait enlevé quelques enfants indignes de leur mère. En voici des milliers qui accourent se jeter dans ses bras maternels.

Le sang des trois martyrs de Lithuanie, dont nous avons parlé plus haut, fut une semence de nouveaux Chrétiens. Un humble religieux de Saint-François, qui sous sa robe

Digitized by Google

de bure cachait le courage d'un héros et le zèle d'un apôtre, frère Jean de Montcorvin, fut envoyé missionnaire en Orient. Il partit à pied, un bâton à la main, sans autre appui que la Providence, et pénétra jusque dans la Chine septentrionale, après avoir traversé la Tartarie, la Perse, et visité une partie des Indes. Il était porteur d'une lettre du Pape pour l'empereur. Écoutons ce grand missionnaire nous raconter lui-même son voyage.

« Après avoir passé trois mois aux Indes, dans l'église de Saint-Thomas, j'arrivai au royaume de Cathai (c'est la Chine septentrionale) ; je me présentai devant l'empereur, qu'on nomme le Grand-Khan, et je l'invitai, suivant, les lettres du Pape, à embrasser la Religion chrétienne, mais il est trop endurci dans l'idolâtrie ; néanmoins il fait beaucoup de bien aux Chrétiens. Depuis onze ans que je suis dans cette mission, j'ai bâti une église dans la ville de Cambalu, qui est la principale résidence du roi. Il y a six ans que je l'ai achevée ; j'y ai fait un clocher et mis trois cloches. J'y ai baptisé, je crois, jusqu'à présent six mille personnes. Un roi du pays, nommé Georges, s'attacha à moi la première année que je vins ici, et, s'étant converti, il reçut les ordres mineurs et me servit la messe, revêtu de ses habits royaux. Il a converti une grande partie de ses sujets, et fait bâtir une magnifique église en l'honneur de la sainte Trinité ; il l'a nommée l'Église romaine. J'ai aussi baptisé cent cinquante enfants, qui font maintenant l'office avec moi. Je sonne les cloches pour toutes les heures, mais nous chantons par routine, n'ayant pas de livres notés.

« Je suis déjà vieux, et j'ai blanchi plutôt par les travaux et par les afflictions que par l'âge, car je n'ai que cinquante-huit ans. J'ai traduit en tartare tout le Nouveau-

Digitized by Google

Testament et le Psautier : j'enseigne et je prêche publiquement la Loi de Jésus-Christ. »

Le souverain Pontife, apprenant les progrès de la foi en Orient, fut ravi de joie. Il chargea Gonsalve, alors général des Frères Mineurs, de choisir incessamment sept religieux de l'Ordre, vertueux et savants, pour les faire ordonner évêques et les envoyer en Tartarie. Dans sa lettre, le vicaire de Jésus-Christ ajouta : « Considérant les grandes actions que frère Jean de Montcorvin a faites par le secours de la grâce en Tartarie, et y fait continuellement, nous l'avons fait archevêque de la grande ville de Cambalu, lui confiant la conduite de toutes les âmes de la domination des Tartares. »

Bientôt la Religion pénétra en Perse, où le souverain Pontife érigea de nouveaux évêchés. Pendant que ces consolations venaient à l'Église, d'autres enfants de Saint-François faisaient, en Bulgarie, des conversions innombrables. En cent soixante jours, ils baptisèrent plus de deux cent mille hommes ; et, afin qu'on ne doutât pas du nombre, le roi fit écrire tous les noms des baptisés sur les registres publics.

Immortelle épouse de l'Homme-Dieu, Église sainte, réjouissez-vous et des enfants qui vous arrivent et de ceux qui vont vous arriver encore : un nouveau fleuron va être ajouté à votre couronne, et la Lithuanie elle-même éprouvera l'effet de la protection de ses martyrs.

Les habitants de ce pays adoraient un feu qu'ils croyaient perpétuel ; ils adoraient aussi des forêts et des serpents. Jagellon, roi de Pologne, étant venu en Lithuanie en 1387, convoqua une assemblée à Wilna, pour le jour des Cendres. De concert avec les seigneurs et les Évêques qui l'accompagnaient, il s'efforça de persuader aux Lithuaniens de

Digitized by Google

reconnaître le vrai Dieu et d'embrasser la Religion chrétienne ; mais les Barbares soutenaient que c'était une impiété d'abandonner leurs dieux et d'abolir les coutumes de leurs ancêtres. Alors, pour leur montrer que ce n'était point la vérité qu'ils abandonnaient, mais de ridicules erreurs, Jagellon ordonna qu'on éteignît le feu perpétuel qu'on entretenait à Wilna. Il fit aussi, en présence des Barbares, renverser le temple, briser l'autel où ils immolaient leurs victimes, couper les bois sacrés, et tuer les serpents qu'on gardait en chaque maison, et qu'on honorait comme les dieux.

Les Barbares, voyant ainsi détruire leur religion, se contentaient de pleurer et de se lamenter, car ils n'osaient s'opposer aux ordres du roi ; seulement ils s'attendaient à voir leur dieu venger sa propre cause ; mais, aucun mal n'arrivant à ceux qui exécutaient les volontés du prince, ils ouvrirent les yeux à la lumière, et demandèrent le baptême. Les Prêtres polonais les instruisirent pendant quelques jours des articles de la foi, et leur apprirent l'Oraison dominicale et le Symbole ; mais celui qui travailla le plus efficacement à leur conversion fut le roi lui-même. Comme saint Étienne de Hongrie, ce grand homme croyait que la gloire d'un monarque est de civiliser les peuples confiés à ses soins, et il n'ignorait pas que la civilisation est fille de la foi. Les nobles lithuaniens furent baptisés les uns après les autres. Pour le peuple, comme c'eût été un travail immense de baptiser chaque personne en particulier, on le baptisa par aspersion.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de la protection constante que vous avez donnée à l'Église,

Digitized by Google

c'est pour nous que vous l'avez défendue et consolée ; accordez-nous la grâce d'écouter avec docilité sa voix maternelle.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en temoignage de cet amour, *j'observerai fidèlement les commandements de l'Église.*

Digitized by Google

XLVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Wiclef, Jean Hus, Kiska. — Défendue : concile de Constance ; saint Vincent Ferrier, saint Casimir ; ordre des Pauvres volontaires ; confrérie de la miséricorde. — Monts de piété.

Le quinzième siècle, dans lequel nous entrons aujourd'hui, offre, sur une plus grande échelle, la continuation de la lutte éternelle de l'Enfer contre l'Église, du mal contre le bien, de l'erreur contre la vérité, de la chair contre l'esprit.

De l'Enfer, voici les moyens et les assauts : 1° la continuation du grand schisme d'Occident ; 2° Wiclef, Jean Hus, Jérôme de Prague ; 3° des scandales horribles, suite des hérésies ; 4° la perte de la foi pour une partie des populations chrétiennes de l'Orient et de l'Occident ; 5° la Renaissance du paganisme.

Pour empêcher ou réparer le mal, Dieu oppose : 1° trente-sept congrégations et ordres religieux ; 2° un concile général ; 3° de grands Saints dans toutes les classes ; 4° la conquête de nouveaux peuples.

Les hérésies du siècle précédent, jointes au schisme funeste qui désolait l'Occident, avaient affaibli parmi les peuples le respect de l'autorité pontificale, et porté partout les principes de la révolte contre l'Église. Pour enfanter des sectes plus fortes et plus dangereuses, ces principes n'avaient besoin que de tomber dans une tête qui pût leur donner de l'ordre et les rendre spécieux : cette tête se trouva, ce fut celle de Wiclef. Outré de dépit d'avoir été renvoyé d'un poste qu'il occupait à l'Université d'Oxford,

Digitized by Google

ce prêtre anglais se déchaîna d'abord contre les moines, puis contre le souverain Pontife, qu'il regardait comme les auteurs de sa disgrâce. Dans ses écrits et dans ses sermons, il attaqua ouvertement l'Église, son autorité, ses Sacrements, ses cérémonies. Le clergé d'Angleterre se leva en masse contre le novateur, le condamna et le força de quitter sa cure.

Les écrits de Wiclef, portés en Allemagne, échauffèrent les esprits indisposés contre le clergé. Jean Hus, prêtre bohême, intrigant et orgueilleux, adopta les déclamations du rêveur anglais, et se mit à dogmatiser contre l'Église. Disciple de Jean Hus, Jérôme de Prague, ainsi nommé du lieu de sa naissance, soutint hautement la doctrine de son maître. La corruption de son cœur l'avait jeté dans l'hérésie, l'orgueil l'y retint jusqu'à la mort.

A ces trois hérétiques, Dieu opposa un grand nombre de docteurs catholiques réunis au concile de Constance, et la décision même de ce concile. Parmi les défenseurs de la vérité, on vit briller le cardinal d'Ailly, surnommé le *Marteau des hérétiques*, et son disciple, le célèbre Gerson, chancelier de l'Université de Paris [1]. Réfutés victorieusement par les théologiens catholiques, les novateurs furent condamnés, en 1414-1417 au concile de Constance, dans lequel l'Église supprima, pour les simples Fidèles, l'usage de la sainte communion sous les deux espèces. Nous en avons donné la raison en parlant de l'Eucharistie [2].

Wiclef mourut misérablement en Angleterre; Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés vifs par ordre de l'empereur Sigismond.

[1] Toutefois sur plusieurs points l'enseignement de ces deux docteurs est loin d'être irrépréhensible.

[2] Tome IV, leçon XXXVI.

Digitized by Google

A ce propos, les impies, avec leur science et leur bonne foi ordinaires, n'ont pas manqué de déclamer contre l'Église. Pour apprécier la valeur de leur accusation, il suffit de savoir que le concile de Constance ne décerna contre les hérétiques, et contre Jean Hus en particulier, que la dégradation de l'état ecclésiastique et la suppression de ses écrits. Tout ce qui se fit au delà est l'ouvrage de la puissance civile. Celle-ci n'avait donné un sauf-conduit à Jean Hus que pour venir se justifier au concile, et à condition de s'y soumettre si sa doctrine était jugée hérétique, comme Jean Hus le publiait lui-même.

Or, cet homme manquant à sa parole, l'empereur Sigismond crut qu'il était contre toutes les règles de la sagesse, de la Religion et de la bonne politique, d'exposer les peuples à la séduction d'un fanatique, qui déclarait lui-même vouloir dogmatiser tant qu'il aurait un souffle de vie. Si le bras de la justice s'appesantit sur sa tête, à qui dut-il s'en prendre ? Depuis quand l'orgueil et la révolte sont-ils un titre de grâce ?

Ziska, disciple de Hus, ayant appris la mort de son maître, se mit à la tête de plusieurs milliers de forcenés, et ravagea non-seulement la Bohême, mais presque toute l'Allemagne. L'hérésie se montra ce qu'elle fut toujours, une source de calamités pour les peuples. Elle fit alors de la Bohême et d'une partie de l'Allemagne un désert inondé de sang humain et couvert des cendres et des débris des villages, des monastères et des villes. La désolation fut telle, que l'empereur Sigismond se vit obligé de mettre en campagne une armée qui battit et dispersa les Hussites.

Le concile de Constance termina aussi le grand schisme d'Occident par la nomination de Martin V, qui fut reconnu

Digitized by Google

de toute l'Église pour seul et vrai Pape, successeur de saint Pierre. Cependant les hérétiques avaient dit, dans le déchaînement de leur haine, que l'Église catholique n'était pas la véritable dépositaire de la foi. Pour leur fermer la bouche, Notre-Seigneur se plut, durant ce siècle, à montrer que notre mère n'avait pas cessé d'être son épouse légitime ; qu'en elle seule il mettait ses complaisances ; qu'elle seule perpétuait l'œuvre de la Rédemption ; qu'elle seule enfin lui donnait des enfants réellement vertueux, puisque leurs vertus étaient sanctionnées par d'éclatants miracles.

Un de ces hommes que Dieu se plut à exposer aux regards de l'Europe entière pendant un demi-siècle, pour venger l'Église catholique, confondre l'hérésie et préparer le monde à la fin des temps, fut saint Vincent Ferrier. Cet ange de l'Apocalypse naquit à Valence, en Espagne, le 23 février 1357. Son père et sa mère étaient fort recommandables pour leur piété et leur amour pour les pauvres. Chrétiens au cœur généreux, ils employaient en aumônes ce qui restait de leurs revenus à la fin de chaque année.

Vincent montra dès son enfance une tendre dévotion envers Jésus souffrant et envers la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère. Tous les pauvres étaient ses amis, ce qui détermina ses parents à le faire distributeur de leurs charités. Dieu voulut que le jeune héros chrétien fît de bonne heure l'apprentissage de la vie, et, pour éprouver sa vertu, il permit qu'il fût assailli de violentes tentations. Les armes que Vincent y opposa furent la prière, la mortification et une vigilance continuelle sur tous ses sens. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il reçut l'onction sacerdotale, et prêcha avec un zèle et un fruit si extraordinaires, que le

Digitized by Google

souverain Pontife le nomma prédicateur apostolique [1]. En cette qualité, Vincent fit des missions en Espagne, en France, dans une grande partie de l'Allemagne, en Italie et en Angleterre. Pour donner plus de force à ses paroles, Dieu lui communiqua le don des miracles. Entre autres, il ressuscita un mort à Salamanque ; et, en Catalogne, il rendit l'usage des membres à un estropié nommé Jean Soler, dont les médecins avaient jugé la guérison impossible. Pendant de longues années, on put se convaincre de la vérité du miracle ; car Soler, homme d'un mérite supérieur, fut élevé sur le siége épiscopal de Barcelone. A ce don des miracles, pour ainsi dire transitoire, se joignait un don permanent, celui des langues. Comme les apôtres, le Saint, parlant sa langue maternelle, était entendu de tous les peuples auxquels il s'adressait.

Le saint missionnaire vivait d'une manière fort austère, malgré ses voyages continuels et les fatigues qui en étaient inséparables. Jamais il ne faisait usage d'aliments gras : il jeûnait tous les jours, excepté les dimanches. Le mercredi et le vendredi, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture, ce qu'il observa pendant quarante ans. De la paille ou des sarments lui servaient de lit. Son zèle et son humilité égalaient sa mortification. Il passait une grande partie du jour au confessionnal, où il achevait ce qu'il avait commencé en chaire, et toujours il refusa les dignités ecclésiastiques et toutes les places qu'on voulut lui offrir dans son Ordre.

[1] Le Saint prêcha toujours le jugement dernier, et il se donna pour l'ange de l'Apocalyse, chargé de l'annoncer. La résurrection d'un mort confirma ses paroles. En effet, le jugement de Dieu sur l'Europe, la fin de l'Europe *socialement* chrétienne, commence à la Renaissance du paganisme, trente-trois ans après la mort du Thaumaturge. Voir sa *Vie*, et notre ouvrage : *Où allons-nous ?*

Digitized by Google

En traversant la France, il prêcha à Nevers, à Bourges et dans le Dauphiné. Là, il apprit que les habitants d'une vallée, appelée *Vallée de corruption*, se plongeaient dans les plus infâmes désordres ; ils étaient si grossiers et si barbares, qu'aucun missionnaire n'osait pénétrer chez eux. Vincent, prêt à tout souffrir pour la gloire de Dieu, entreprit de les sauver aux dépens de sa propre vie : ses travaux ne furent point inutiles. Ces malheureux, instruits et touchés, détestèrent leurs crimes et les réparèrent par une véritable conversion. Le changement fut tel, que la vallée prit le nom de *Valpure*, ou vallée de pureté.

Dieu seul connaît la multitude innombrable de pécheurs et d'hérétiques, ramenés dans le sentier de la vertu et de la vérité par les prédications de Vincent. Lui-même disait, dans une lettre à son général, qu'il avait eu le bonheur de convertir presque tous les hérétiques qui habitaient les contrées où il se trouvait.

La réputation dont il jouissait frappa le roi des Maures d'Espagne. Tout mahométan qu'il était, ce prince voulut voir un homme si extraordinaire, et l'invita à se rendre auprès de lui : le Saint s'embarqua à Marseille pour répondre à cette invitation. A peine fut-il arrivé à Grenade, qu'il se mit à prêcher l'Évangile. Plusieurs Mahométans s'étaient déjà convertis, lorsque les grands du royaume, alarmés des pertes que faisait tous les jours leur religion, prièrent le roi de renvoyer Vincent. Le Saint alla exercer son zèle dans les autres parties de l'Espagne, et bientôt il repassa en France.

La Touraine et la Bretagne devinrent le principal théâtre de ses prédications et de ses miracles. En France comme en Espagne on se portait en foule à ses instructions. Chose prodigieuse dans la vie de cet homme de prodiges !

Digitized by Google

ceux qui l'avaient entendu, quelquefois au nombre de dix et de quinze mille, le suivaient afin de l'entendre encore dans les lieux où il devait prêcher... On ne pourrait, nous le répétons, calculer le nombre des âmes qu'il convertit. Suivant les supputations les plus exactes, deux cent mille hérétiques, quatre-vingt mille Mahométans, vingt-cinq mille Juifs, une multitude innombrable de pécheurs et de pécheresses ramenés à la vérité et à la vertu : tels furent les fruits de ses prédications [1]. Semblable à la foudre, sa parole électrisa l'Europe et la remua jusque dans ses entrailles, comme un siècle plus tard celle de François Xavier ébranla les Indes et le Japon.

Cependant le jour approchait où le saint apôtre devait moissonner, dans le Ciel, ce qu'il avait semé et arrosé de ses sueurs sur la terre. Il tomba malade en Bretagne. Arrivé à Vannes, il sentit la fièvre augmenter et prédit qu'il mourrait dans dix jours. En effet, le dixième jour étant venu, il se fit lire la Passion du Sauveur, et récita les Sept Psaumes de la Pénitence, après quoi il expira tranquillement le mercredi d'avant les Rameaux : c'était le 5 avril 1419. Il était âgé de cinquante-deux ans. Le saint réduisait toutes les règles de la perfection à trois choses : 1° éviter les distractions extérieures causées par les soins superflus; 2° préserver son âme de l'influence de l'orgueil ; 3° bannir tout attachement immodéré aux choses sensibles [2]. Le faisons-nous ?

La véritable Église, qui, par le ministère de saint Vincent, montrait sa puissance en ramenant dans son sein maternel une foule de brebis égarées, la montrait encore

[1] Voyez les Bollandistes.

[2] Guillon, t. XXV, p. 526. God., 5 avril ; voyez sur la *Mission providentielle de saint Vincent Ferrier*, notre ouvrage : *Où allons-nous?* In-8°.

Digitized by Google

en plaçant les saintes vertus qu'elle enseigne, jusque sur les marches du trône. Tous les siècles nous offrent des Saints illustres dans les classes inférieures et dans les classes supérieures de la société, dans les cloîtres et dans les cours, dans la chaumière et sur le trône : n'est-ce pas un fait bien digne de remarque ? La Religion peut-elle nous dire plus éloquemment : Je suis assez puissante pour sanctifier toutes les conditions. Quelle excuse reste-t-il à votre lâcheté ?

Ainsi, nous voyons, pendant le quinzième siècle, un jeune prince briller dans le monde, par ses vertus, d'un éclat plus vif que par sa naissance et ses qualités naturelles. Ce jeune prince est saint Casimir, fils de Casimir III, roi de Pologne. Il fleurit au milieu de la contagion du siècle, comme un lis parmi les épines, sans rien perdre de l'aimable pureté de ses mœurs. L'amour pour les pauvres et sa dévotion envers Marie, furent ses vertus distinctives. Pour marquer la confiance filiale qu'il avait en la Reine des Anges, il composa en son honneur l'hymne qui porte son nom, et il voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau.

Il n'avait que treize ans lorsque les Hongrois, informés de ses grandes qualités et de ses rares vertus, lui offrirent le trône de leur nation, à la place de Matthias, leur roi, dont ils étaient mécontents : le Saint partit pour complaire à son père. Mais, ayant appris que le souverain Pontife désapprouvait la démarche des Hongrois, il rentra en Pologne, où il s'occupa de mériter un trône plus brillant que celui de la Hongrie : tous ses soins se portèrent vers la sanctification de son âme. Mûr pour le Ciel, quoique bien jeune encore, il mourut à Wilna, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans. Saint Casimir est le patron des

Digitized by Google

Polonais et le modèle de tous les jeunes gens, jaloux de conserver la plus aimable comme la plus délicate des vertus [1].

Si, des hautes classes de la société, nous descendons parmi le peuple, nous trouvons d'autres monuments de la vertu sanctifiante de l'Église catholique. Héritiers des Vaudois et des Albigeois, les sectateurs de Wiclef et de Jean Hus prétendaient être la véritable Église. Pour le montrer, ils faisaient profession d'un grand détachement des richesses ; mais, en revanche, ils étaient fort attachés à leur sentiment particulier ; ils pratiquaient extérieurement les conseils évangéliques, mais ce n'était au fond que des sépulcres blanchis, remplis de pourriture et d'ossements : leur sainteté apparente était un piége très-dangereux. Malheur à ceux qui s'y laissaient prendre ! le venin de l'hérésie descendait bientôt dans leur cœur.

Pour déjouer cette nouvelle ruse de l'enfer, Dieu suscita au quinzième siècle, comme il l'avait fait dans les siècles précédents, de vrais disciples de l'Évangile, qui, aux fausses vertus des sectaires, opposèrent des vertus réelles, et firent voir que toutes les bonnes œuvres dont se piquait l'hérésie, étaient pratiquées plus parfaitement par les enfants de l'Église catholique. Ainsi on vit un grand nombre de fidèles donner leurs biens aux pauvres, et gagner ensuite leur pain à la sueur de leur front ; vaquer à la prière et enfin pratiquer tous les conseils évangéliques. De là naquirent plusieurs ordres religieux, entre autres celui des *Pauvres volontaires.*

L'origine de cette congrégation remonte jusqu'au douzième siècle, mais elle ne fut érigée en ordre religieux

[1] God., 4 mars.

Digitized by Google

qu'au quinzième, c'est-à-dire en 1470. Son but principal était, comme nous l'avons dit, de montrer que l'Église catholique seule est la mère de toutes les vertus, comme elle seule est la colonne de la vérité. En conséquence, ni les religieux ni l'ordre lui-même ne possédaient aucun revenu. Entièrement abandonnés à la Providence de celui qui nourrit les petits oiseaux et donne la vie à tout ce qui respire, ils vivaient au jour le jour. Le matin ils ne savaient pas ce qu'ils auraient à dîner, ni même s'ils auraient quelque chose.

Après de longues et ferventes prières, ils s'en allaient, chaque jour deux à deux, selon l'ordre du supérieur, demander l'aumône par la ville. Ils marchaient nu-pieds; de leur main gauche ils tenaient un chapelet, leur droite s'appuyait sur un bâton haut de cinq pieds, surmonté d'un crucifix; à leur bras droit pendait un panier destiné à recevoir les aumônes. Leur habillement se composait d'une robe noire, rattachée par une ceinture et d'une espèce de manteau gris avec un capuchon. C'est dans ce costume pauvre et humilié que ne craignaient point de paraître des hommes, à qui leur naissance et leurs richesses assuraient une vie délicate et un rang distingué dans le monde. Éloquente prédication qui confondait l'hérésie en éclipsant les fausses vertus de ses sectateurs, et qui portait dans l'âme des Catholiques un salutaire détachement des biens d'ici-bas.

De retour au monastère, ils mangeaient en commun ce qu'on leur avait donné. Leur vie était fort occupée et aurait pu fournir à tous leurs besoins; mais, fidèles à leur vocation, ils aimaient mieux dépendre entièrement de la Providence, et donner au monde les grands exemples d'abnégation qu'exigeaient les circonstances. Ils s'occu-

Digitized by Google

paient a arts mécaniques : quelques-uns étaient tailleurs; d'autres, cordonniers, menuisiers, forgerons. Pleins de charité pour le prochain, ils allaient veiller les malades lorsqu'ils étaient appelés, les soignaient, les consolaient, les aidaient à bien mourir, et, après leur mort, les ensevelissaient et portaient leurs corps en terre.

Ces charitables religieux se levaient en tout temps à minuit pour réciter l'office. Venaient ensuite deux heures d'oraison sur la passion de Notre-Seigneur, pendant lesquelles ils restaient à genoux sans jamais s'asseoir. Après cet exercice, ils retournaient dans leurs cellules pour se reposer. A quatre heures et demie, ils entendaient la messe dans l'église de la paroisse, où ils restaient pendant trois heures, toujours à genoux. Rentrés au monastère, ils allaient travailler ou chercher l'aumône pour le dîner. L'après-midi se partageait, comme le matin, entre le travail et la prière. Tel fut l'ordre des *Pauvres volontaires* [1], miracle vivant de charité, d'abnégation et de dévouement.

Ce caractère de charité est la marque distinctive des œuvres catholiques; Dieu ne permet point que l'hérésie parvienne à l'emprunter. Aussi les sectes séparées n'ont jamais pu, malgré leur puissance et leurs richesses, former une pauvre fille de Saint-Vincent de Paul : le principe d'amour leur manque. Il n'en est pas de même de l'Église romaine. Elle trouve dans son union avec son divin Époux, réellement présent dans nos tabernacles, cette charité perpétuelle, infinie, qu'elle manifeste en mille manières, pour le soulagement spirituel et corporel de ses enfants. Chose admirable ! les grandes infortunes

[1] Hélyot, t. IV, p. 50. — Nous le retrouvons dans les *Petites Sœurs des pauvres*.

Digitized by Google

semblent avoir pour son cœur de mère un attrait particulier.

Déjà, grâce à elle, les pauvres, les enfants abandonnés, les malades de toute espèce, les vieillards, les voyageurs, sont environnés des plus tendres soins [1]. Restait, à l'épo-

[1] On ne pense pas sans attendrissement à la fondation qui fut faite au moyen âge. Un pieux catholique donna un fonds considérable pour procurer aux malades les *douceurs* qu'ils pourraient désirer. Ce n'est pas assez pour la charité chrétienne de fournir à tous les besoins de son enfant malade, elle veut, pour adoucir ses souffrances, satisfaire jusqu'à ses petits caprices.

Ailleurs nous avons vu l'Église arrêter l'effusion du sang par l'établissement de la *Trêve-Dieu*, la voici qui protége la *fortune* du pauvre et de l'artisan contre l'avide cupidité des usuriers.

Vers la fin du quinzième siècle, lorsque les peuples d'Italie éprouvaient le double fléau des guerres civiles et de la guerre étrangère, la plupart des familles étaient presque entièrement ruinées. Une seule classe d'hommes tirait avantage de la détresse publique : c'étaient les Juifs, qui prêtaient sur gage, et prenaient jusqu'à 70 et 80 pour 100 d'intérêt.

Le mal vint à un tel point, qu'il fallut y porter remède. L'Église la première s'en émut, et les États Pontificaux virent naître les Monts-de-Piété, dont la gloire revient tout entière au P. Barnabé de Terni. Ce bon religieux, prêchant à Pérouse, ne pouvait retenir ses larmes en voyant les énormes intérêts, extorqués aux pauvres par les usuriers. Son zèle ne lui laissa de repos qu'après avoir déterminé quelques riches charitables, à former une caisse de prêts pour les nécessiteux. La chose réussit à merveille, et cette caisse se nomma *Mont-de-Piété*.. « Montes pietatis... ut ad ipsa tanquam ad montem confidenter refugere possint indigentes, et ea in promptu sint ad mutuandum sub pignoris cautione ipsis indigentibus et occurrendum usuris, quas pro sua indigentia usurariis, præsertim judæis, solvere cogebantur. » (Ferraris, art. *Mont. piet.*, t. V.)

En 1491, un certain nombre d'habitants de Pérouse mirent donc en commun une somme d'argent, et la destinèrent au soulagement des pauvres, moyennant un léger intérêt, qui était moins un bénéfice qu'une juste indemnité des dépenses, occasionnées par le dépôt et la conservation des gages qu'ils recevaient en retour de la somme prêtée. Ils n'exigeaient même rien quand la somme était modique. Ce nouvel établissement prit le nom de *Mont-de-Piété*, et ses bons effets ne tardèrent pas à se faire sentir. L'ouvrier et le marchand lui-même y eurent également recours dans leurs moments de gêne. L'un y trouva la petite somme qui lui est souvent indispensable pour achever son travail ; l'autre, l'appoint qui lui manquait pour solder ses traites à l'échéance.

Les avantages d'un tel établissement parurent si grands, que le pape

Digitized by Google

que où nous sommes, une classe de malheureux d'autant plus à plaindre qu'ils le sont par leur faute : je veux dire les criminels condamnés à mort. L'Église vit en eux des enfants, qu'il s'agissait de consoler et de sauver pour l'éternité. Ni l'horreur de leurs crimes, ni l'infection de leurs cachots, ne purent l'empêcher d'arriver jusqu'à eux et de les presser sur son cœur. Rome, centre de la vérité et foyer de la charité catholique, vit la première naître dans son sein les *Confraternités de la mort.*

Jusque-là les prisonniers avaient été l'objet de la charité chrétienne, à qui rien n'échappe ; nous l'avons vu dans

Sixte IV voulut en faire jouir la ville de Savone, sa patrie ; il y établit un Mont-de-Piété sur le modèle de celui de Pérouse. Bientôt il s'en éleva de semblables à Césène, Mantoue, Florence, Padoue, Bologne, Naples, Milan, enfin dans la capitale même du monde chrétien. Les Papes s'empressèrent de favoriser ces actes de charité, et les motifs qu'ils en donnaient dans leurs bulles d'autorisation, étaient surtout d'assurer aux pauvres un secours facile et presque gratuit. Plus tard, les Monts-de-Piété furent pareillement établis dans les villes industrielles de la Flandre. Toujours l'autorité religieuse intervint pour régler les conditions du prêt.

Il fut décidé, par les souverains Pontifes et les conciles de Latran et de Trente :

1° Que le prêt serait d'une somme telle, qu'il ne pourrait épuiser les fonds destinés à la reproduire, et surtout qu'il n'en serait fait aucun aux riches seigneurs et aux étrangers ;

2° Que le prêt ne serait avancé que pour un certain temps, une année ou moins encore ;

3° Que, pour la sûreté de la somme prêtée, un gage serait donné par l'emprunteur, afin que, s'il ne rendait point au terme convenu, la vente de ce gage indemnisât l'établissement ;

4° Que, pour acquitter les frais nécessités par le dépôt et la conservation du nantissement, l'emprunteur payerait un léger droit, quoiqu'il fût beaucoup mieux, dit le pape Léon X dans sa bulle d'autorisation des Monts-de-Piété, qu'on n'en exigeât aucun ; enfin, qu'on ne se permît aucune dépense superflue dans l'administration de l'établissement, et surtout que l'argent destiné au prêt ne fût employé à aucun autre usage.

Au commencement du dix-septième siècle, il y avait des Monts-de-Piété dans la plupart des principaux États de l'Europe. (Voyez les *Trois Rome*, t. II, p. 448.)

Digitized by Google

une des leçons précédentes : mais, au temps où nous sommes, l'Église organisa en quelque sorte cette charité, afin de la rendre plus efficace, plus édifiante et plus durable.

Dès le treizième siècle, il s'était formé dans Rome des confréries de Pénitents, destinées, comme leur nom l'indique, à expier le crime et à faire du châtiment du coupable une réparation de sa faute et une leçon salutaire pour la société. La plus célèbre de ces confréries fut celle des *Pénitents noirs de la Miséricorde*, fondée à Rome, en 1488. Elle dut son origine à plusieurs Florentins, qui s'unirent pour assister les criminels condamnés au supplice, et les aider à faire une bonne mort.

Écoutez le récit de ses œuvres. Lorsqu'un misérable a été condamné à perdre la vie, la justice en informe aussitôt la confrérie de la Miséricorde, qui députe quatre confrères pour aller dans la prison consoler le patient et le disposer à faire une confession générale. Ils demeurent toute la nuit dans le cachot et ne l'abandonnent plus jusqu'à son dernier soupir. Lorsque l'heure de le conduire au supplice est arrivée, les autres Pénitents, en grand nombre, viennent le chercher pour l'y accompagner. Ils se rangent sur deux lignes, et marchent en procession, précédés de leur croix couverte d'un crêpe noir. A côté de la croix, sont deux confrères qui tiennent deux grands flambeaux de cire jaune, symbole de l'amende honorable que le pénitent fait à Dieu qu'il a outragé et à la société qu'il a scandalisée. Les membres de la confraternité chantent sur un ton lugubre, les Sept Psaumes de la Pénitence et les litanies des Saints. Repentir et confiance : voilà les deux sentiments qu'ils s'efforcent d'exciter dans l'âme du patient.

Digitized by Google

Lorsque le ministre de la justice humaine s'est emparé de la victime, les charitables ministres de la Miséricorde redoublent leurs prières et restent au pied de l'échafaud, unissant leurs supplications au sang et aux souffrances du coupable, jusqu'à ce qu'il ait expiré. Alors ils se retirent dans l'Église voisine et se hâtent par leurs ardentes prières d'accompagner au tribunal du souverain Juge l'âme de leur frère. Quelques heures après, ils retournent au lieu du supplice, portant des flambeaux à la main, signe de gloire et d'immortalité, détachent le corps du gibet, le mettent dans une bière couverte d'un drap noir et le portent dans leur église. Là, ils récitent l'office des morts, et le lendemain font un service solennel pour le défunt, après quoi ils le mettent en terre.

L'habillement des confrères se compose d'un sac noir avec une ceinture et un voile de même couleur : dans leurs processions, ils se couvrent la tête d'un large chapeau sans apprêt[1]. La confrérie de la Miséricorde jouit du privilége de délivrer chaque année un criminel condamné à mort ou à une prison perpétuelle. L'exemple de Rome fut imité. Les villes et les royaumes catholiques eurent leurs confréries. Environnés à leurs derniers moments de tous les secours nécessaires, les criminels purent mourir de la mort des Saints[2].

[1] Hélyot, t. VIII, p. 262. Voyez, sur la confrérie de la Miséricorde de Florence, les *Trois Rome*, t. I.

[2] Les confréries catholiques pour le soulagement des misères de l'homme, vivant ou mourant, sont beaucoup plus anciennes qu'on n'est généralement porté à le croire. Nous remarquons, à ce sujet, des renseignements assez curieux dans la dernière livraison de l'*Archivio ecclesiastico*, de Florence. La plus ancienne confrérie connue est celle qui fut établie à Constantinople en 336, pour la célébration des funérailles. Elle se composait de 950 membres, qui prenaient l'engagement d'ensevelir les cadavres gratuitement. Théodose l'approuva par un édit inséré dans son Code; Jus-

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir veillé avec tant de sollicitude sur nos besoins ; donnez-nous le zèle de saint Vincent Ferrier et la charité compatissante des Pénitents.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai pour les prisonniers et les condamnés à mort.*

tinien en parle aussi. Au commencement du cinquième siècle, Alexandrie vit se fonder l'association des *Paradolani*, composée de 500 membres se proposant d'assister les malades. Il en est parlé dans le Code Théodosien.

Le canon XV du concile de Nantes, tenu vers l'an 659, prouve que les églises des Gaules possédaient un grand nombre d'associations de laïques, désignées sous les noms de *Confréries*, *Conférences*, *Collectes ;* cette dernière dénomination venait des offrandes des associés en pain, en vin et en cire. Les membres devaient prier les uns pour les autres, faire l'aumône, réciter l'office pour les morts, et surtout travailler à la réconciliation des ennemis. Dans la seconde moitié du huitième siècle, les confréries prirent le nom de *Gildoniæ*, du mot *Gilda*, qui désigne une association sur laquelle on prélève une taxe. Les Capitulaires de Charlemagne approuvent les *Gildoniæ*, dont le but est de faire l'aumône ou de porter secours en cas d'incendie et de naufrage ; mais ils défendent l'engagement par serment. Au congrès de Malines de l'année dernière, M. O'Brien, vicaire général à Limerick, a parlé des associations charitables d'Irlande, divisées en *Gildes* de 50 membres. Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul peuvent donc se flatter d'avoir d'illustres devanciers et de glorieuses traditions. (*Correspondance de Rome.*)

Digitized by Google

XLVIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVe SIÈCLE, SUITE).

L'Église affligée : violations de ses lois. — Consolée : saint François de Paule ; ordre des Minimes ; concile de Florence. — Jugement de Dieu sur les Grecs. — L'Église consolée de la perte de l'empire grec : les Maures chassés d'Espagne ; conversion de la Samogitie ; conquêtes de l'Évangile en Afrique et aux Indes. — L'Église attaquée : Renaissance du paganisme. — Consolée : découverte de l'Amérique.

Au quinzième siècle, non-seulement le schisme et l'hérésie affligeaient l'Église, ses propres enfants lui arrachaient encore des larmes amères : la grande vertu du Christianisme, la charité s'était refroidie dans bien des cœurs. Un grand nombre se faisaient un jeu sacrilége de violer les saintes lois de l'abstinence et du jeûne ; car le schisme, qui avait amené le mépris de l'autorité ecclésiastique, avait conduit au mépris de ses lois. Notre-Seigneur jeta un regard de tendresse sur son épouse affligée. Pour ranimer la ferveur parmi les Chrétiens et faire le contre-poids des iniquités du monde, on vit sortir des trésors de la miséricorde divine l'ordre le plus austère qui eût encore paru, l'ordre des *Minimes*. Un homme également recommandable par la sainteté de sa vie et par l'éclat de ses miracles en fut le fondateur. François de Paule, tel est le nom de ce grand consolateur de l'Église au quinzième siècle.

Il naquit en Italie vers l'an 1416. Sans être riches, ses parents trouvaient dans leur industrie les moyens de subsister d'une manière honnête. A peine François fut-il au monde, qu'ils prirent soin de lui inspirer des sentiments de piété. Aux yeux de leur foi, cet enfant était un dépôt

Digitized by Google

sacré que le Seigneur leur avait confié et qu'il redemanderait un jour. L'enfant de bénédiction entra dans les vues de ses pieux parents, et montra de bonne heure un attrait particulier pour la prière, la retraite et la mortification. Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, son père le mit chez les Franciscains.

Il y apprit les premiers principes des sciences humaines, et, ce qui vaut bien mieux, les éléments de la science des Saints. C'est là qu'il posa les fondements de cette vie austère qu'il mena toujours depuis. Un an se passa de la sorte ; il fit ensuite, avec son père et sa mère, un pèlerinage à Rome et à Notre-Dame des Anges. De retour dans son pays, il obtint de ses parents la permission de se retirer dans une solitude ; il avait à peine quinze ans. Dans un âge si tendre, François menait la vie des anciens solitaires de la Thébaïde : l'Italie eut son Hilarion. Le jeune ermite couchait sur le roc nu et ne vivait que des herbes qu'il allait cueillir dans le bois voisin de sa cellule, ou que des âmes charitables lui apportaient quelquefois.

Quatre ans après son entrée au désert, quelques compagnons, attirés par ses vertus, se réunirent à lui : ils bâtirent des cellules et une petite chapelle. François vit le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour ; la solitude reçut avec bonheur ses angéliques habitants, et l'Église en tressaillit d'espérance. Telle fut l'origine de l'ordre des *Minimes*. Le saint donna le nom de Minimes à ses religieux, afin qu'ils se souvinssent de se regarder comme les derniers des hommes.

Le but de cet ordre était, comme nous l'avons dit, d'abord, de ranimer la charité presque éteinte dans le cœur des Chrétiens ; et voilà que pour devise il prit ce mot di-

Digitized by Google

vin : *Charité* [1]. Cette vertu devait en être l'âme et le caractère distinctif; non-seulement elle devait unir tous les religieux les uns avec les autres, elle devait de plus dilater leur cœur et l'ouvrir à tous les Fidèles, dans la vue de leur salut. Le second but de l'ordre des Minimes était d'expier et d'arrêter, par leurs austérités, les abus et les immortifications auxquels les Chrétiens se livraient pendant le Carême et les jours d'abstinence : l'exemple de ces saints religieux fut une leçon plus efficace que tous les discours.

Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils en faisaient un quatrième, celui d'observer un carême perpétuel. Ce vœu comprenait l'obligation de ne jamais manger de chair ni d'aucune chose qui tire son origine de la chair. Ainsi la viande, les graisses, le poisson, les œufs, le beurre, le fromage et toutes sortes de laitages, et même tout ce qui en est composé ou formé, étaient absolument défendus. On exceptait les cas de graves maladies.

A cette première austérité, le Saint joignit le jeûne durant la plus grande partie de l'année. Comme il était occupé d'établir le quatrième vœu dont nous avons parlé, le souverain Pontife, Paul II, voulut avoir des nouvelles assurées de François, dont la renommée publiait des choses merveilleuses. Dans cette vue, il lui envoya un Prélat de sa cour. Celui-ci partit pour la Calabre, où était l'homme de Dieu. Dès qu'il vit François, il voulut lui baiser les mains; mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité. « C'est à moi, dit-il au Prélat qu'il n'avait jamais vu, à vous rendre ce devoir; car vous êtes honoré du sacerdoce depuis trente-trois ans. »

[1] Les armes de l'Ordre sont le mot *Charitas*, d'or, entouré de rayons de même, en champ d'azur.

Digitized by Google

Le prélat, surpris au dernier point, lui dit qu'il venait de la part du souverain Pontife, pour s'informer de sa vie et de celle de ses disciples ; puis, il le taxa de rigueur indiscrète et de singularité dangereuse. Le Saint l'écouta tranquillement ; mais, comme il s'agissait de soutenir l'établissement de la vie quadragésimale dont il avait reçu l'ordre du Ciel, il prit des charbons ardents entre ses mains, et, les tenant sans se brûler, il dit au Prélat : « Puisque vous voyez ce que je fais par la vertu de Dieu, ne doutez pas qu'on ne puisse, assisté de la grâce, supporter la vie la plus austère et les plus grandes rigueurs de la pénitence. »

Le prélat, effrayé de ce prodige, voulut se jeter à ses pieds pour lui faire ses excuses et recevoir sa bénédiction ; le Saint l'en empêcha. Il lui demanda au contraire la sienne avec tant d'humilité, que l'envoyé revint à Rome tout pénétré de vénération pour l'homme de Dieu. Le rapport qu'il fit au Pape et à toute la cour romaine donna lieu aux grâces que le Saint-Siége accorda depuis à l'ordre des Minimes.

Le Seigneur se plaisait à manifester par d'éclatants miracles la sainteté de son serviteur. Obligé de faire différents voyages pour l'établissement de son Ordre, François devait un jour se rendre en Sicile. Il arrive au bord de la mer avec deux de ses compagnons, et prie un capitaine de bâtiment de vouloir bien les prendre à son bord : celui-ci, voyant leur pauvreté, refuse de les recevoir. Alors le Saint, rempli de confiance au Dieu qui commande aux flots et aux tempêtes, au Dieu qui ouvrit les abîmes de la mer Rouge devant les Israélites et qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, étend son manteau sur les flots, s'assied dessus avec ses deux compagnons, et tous les trois arrivent heureusement en Sicile, à la honte et au grand étonnement de l'avare capitaine.

Digitized by Google

Le Saint fut reçu comme un ange descendu du Ciel. Chacun s'empressait de voir le nouveau thaumaturge.

Le bruit de ces miracles franchit les limites de l'Italie et parvint jusqu'aux oreilles de Louis XI, roi de France. Ce prince, qui avait une extrême frayeur de la mort, espéra que le serviteur de Dieu pourrait, par ses prières, en retarder le moment. Il écrivit au Pape pour le supplier d'ordonner au Saint de passer en France. Sixte IV envoya deux brefs à Francois en lui ordonnant de partir ; il n'en fallut pas davantage pour le déterminer. Malgré son extrême répugnance et la violence énorme qu'il dut faire à sa modestie, François regarda la voix du Saint-Père comme un ordre du Ciel. Il fut reçu à Naples avec la même pompe qu'un légat apostolique ou le roi lui-même. Toute la cour alla au-devant de lui, et la foule était si grande, que, sans les soins du prince de Tarente, fils du roi, il eût été impossible de le faire passer.

A Rome, le Saint-Père lui fit rendre les honneurs qu'on n'accorde pas même aux princes. Les cardinaux le visitèrent en cérémonie, et dans trois audiences qu'il eut du Pape il fut assis dans un fauteuil égal à celui de Sa Sainteté. Le souverain Pontife voulut l'élever aux dignités ecclésiastiques, mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité et n'accepta, de tous les pouvoirs qui lui furent offerts, que celui de bénir des cierges et des chapelets pour faire des présents en France. Cette permission fut la source d'une infinité de miracles, qu'il opéra dans le royaume très-chrétien.

Louis XI, ayant appris que le Saint approchait de la Touraine, vint au-devant de lui avec toute sa cour, et se jeta à ses genoux, en le conjurant de lui prolonger la vie. François répondit ce qu'un Saint devait répondre à une pareille

Digitized by Google

demande : « Dieu seul, dit-il au roi, est le maître de la santé ; la vie des monarques, aussi bien que celle des autres hommes, est entre ses mains ; c'est à lui qu'il faut recourir, et se soumettre ensuite aveuglément à sa volonté. » Le roi logea le Saint dans son palais, prit souvent conseil de lui, et le pria de le préparer à la mort : François fit de ce dernier devoir sa principale affaire. Par ses prières, il obtint le changement du cœur du roi, qui mourut entre ses bras le 4 août 1483, avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu et après lui avoir recommandé ses trois enfants et le repos de son âme.

François fonda un monastère auprès du palais. C'est là que Dieu lui fit connaître qu'il ne tarderait pas à le retirer de ce monde, pour lui donner la récompense immortelle. En effet, le jour des Rameaux 1507, il fut pris de la fièvre. Soutenant jusqu'à la fin sa vie pénitente, il ne voulut recevoir ni soins ni soulagement. Le Jeudi Saint il se fit conduire à l'église, où, après s'être confessé, il reçut la sainte Eucharistie, comme ses religieux la recevaient ce jour-là, c'est-à-dire les pieds nus et la corde au cou. Lorsqu'il fut de retour dans sa cellule, un frère lui demanda s'il voulait qu'on lui lavât les pieds l'après-dîner, suivant la coutume de l'Église ; il répondit que non, mais que le lendemain on ferait de son corps ce qu'on voudrait. En effet, il mourut le lendemain, qui était le Vendredi Saint, deuxième jour d'avril.

L'Ordre de Saint-François de Paule se répandit avec beaucoup de rapidité dans toutes les parties de l'Europe. Il passa même aux Indes, et partout il a opéré de grands fruits de salut [1].

[1] Hélyot, t. VII, p. 442; God., 2 avril.

Digitized by Google

Heureuse de voir la ferveur se ranimer parmi ses enfants, l'Église n'oubliait rien pour ramener à l'unité les Grecs d'Orient. Nous avons dit que Photius, patriarche de Constantinople, avait déposé dans l'esprit des Grecs des semences de schisme : Michel Cérulaire, autre patriarche de la même ville, les avait fomentées. Ce funeste levain corrompait peu à peu toute la masse; des défections particulières plus ou moins considérables avaient lieu par intervalle. Cependant l'Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les autres, portait sans cesse des paroles de paix à sa fille de Constantinople, et saisissait toutes les occasions de dissiper les préjugés qui l'éloignait des Latins; les Grecs, de leur côté, semblaient désirer une réunion. De là, tant de conciles, notamment ceux de Latran, de Lyon, de Vienne et de Constance, où les deux Églises d'Orient et d'Occident s'embrassèrent et signèrent la même profession de foi. Mais le caractère inconstant et l'esprit astucieux des Grecs trouva toujours des prétextes pour rompre l'unité; enfin, au quinzième siècle, une nouvelle tentative de réunion fut faite à Florence.

Un concile général, le seizième œcuménique, s'assembla dans cette ville en 1439. Un décret d'union plus explicite, plus solennel que les précédents, fut publié et signé par le souverain Pontife, les Cardinaux et les Patriarches et Évêques d'Orient : on crut la paix affermie. Mais les Grecs furent à peine de retour dans leur pays, qu'il s'éleva de nouvelles difficultés. Ceux qui avaient signé l'union furent mal reçus. Il y eut contre eux une conspiration générale du clergé et du peuple; ces persécutions en firent mollir un grand nombre. Si quelques-uns demeurèrent fermes dans la vérité, beaucoup d'autres se mirent à déclamer de vive voix et par écrit contre l'union qu'ils avaient signée,

Digitized by Google

et attirèrent dans leur parti la plupart des Grecs.

C'est là que Dieu attendait ce peuple coupable. Depuis cinq cents ans, c'est-à-dire depuis Photius jusqu'au concile de Florence, les Grecs fatiguaient le Ciel par leur insubordination envers la mère commune de toutes les Églises. C'étaient des calomnies, des injures, des révoltes sans cesse renaissantes, des réunions signées la veille et rompues le lendemain : en un mot, il n'y avait dans leur conduite religieuse, comme dans leur conduite politique, ni droiture de cœur ni désir de la paix.

Dieu prononça contre leur empire la sentence de mort qu'il avait prononcée, et qu'il prononce encore contre tant d'autres empires. « Je vous avais créés et mis au monde pour servir Jésus-Christ, mon Fils, à qui j'ai donné toutes les nations en héritage ; votre bonheur était à ce prix ; mais, puisque vous refusez de le reconnaître et que vous lui dites comme les Juifs : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous*, vous allez devenir, devant tous les siècles, le monument de sa justice. Vous n'avez pas voulu le servir dans la joie et dans l'abondance, vous servirez ses ennemis et les vôtres ; mais vous les servirez dans la faim, dans la soif, dans la nudité ; vous avez secoué un joug léger qui vous honorait, vous porterez un joug de fer qui vous écrasera. Une nation, sortie des extrémités de la terre, volera jusqu'à vous avec l'impétuosité d'un aigle attaché à poursuivre sa proie : nation cruelle, barbare, impitoyable, dont vous n'entendrez pas même la langue, et qui ne comprendra ni compassion ni humanité [1]. » Nous allons voir l'exécution littérale de ces terribles menaces.

Le Seigneur, dit Isaïe, donna un coup de sifflet pour

[1] *Deut.*, XXXVIII.

Digitized by Google

appeler Assur contre son peuple [1]. Et voici un farouche conquérant, Mahomet II, qui s'avance à pas précipités, suivi d'une armée de trois cent mille Turcs. Ministre des vengeances divines, il vient mettre le siége devant Constantinople, comme autrefois Nabuchodonosor ou Titus devant Jérusalem. Dès les premiers jours du mois d'avril 1453, toute la campagne fut couverte de soldats qui pressèrent la ville par terre, tandis qu'une flotte de trois cents galères et de deux cents navires la serrait par mer.

Mais ces navires ne peuvent entrer dans le port, fermé par de fortes chaînes de fer et défendu avec avantage. Mahomet fait couvrir deux lieues de chemin de planches de sapin enduites de suif et de graisse, disposées comme la carène d'un vaisseau. Il fait tirer, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères qu'il fait couler sur les planches ; tout ce grand travail s'exécute en peu de jours. A la vue de cette flotte qui descend par terre dans leur port, les assiégés sont frappés de stupeur. Un pont de bateaux est construit à leurs yeux, et sert à l'établissement d'une batterie de canons. Les Grecs ne laissent pas de se défendre ; mais, leur empereur ayant été tué dans une attaque, tout courage les abandonne.

La ville est emportée ; les soldats, furieux, pillent, massacrent, se livrent à des excès inouïs ; quarante mille personnes sont égorgées, soixante mille faites esclaves, et le nombre de celles qui sont dispersées est si considérable, que le sultan est obligé de faire venir du monde des différentes provinces de son empire, pour repeupler la malheureuse Constantinople. Sainte-Sophie, la plus vaste église de l'Orient, est changée en mosquée, et sur ses

[1] *Isa.*, v 26.

Digitized by Google

antiques tours le Croissant remplace la Croix. L'étendard de la barbarie et du despotisme, mis à la place de celui de la civilisation et de la liberté, prédit l'avenir des coupables vaincus [1].

En effet, depuis cette époque, la Grèce est devenue la terre classique de l'esclavage et de la plus grossière ignorance. Et maintenant, rois et peuples, comprenez ; voilà ce qu'il en coûte aux nations pour oser dire à l'Agneau dominateur du monde : « *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous.* » Comprenez encore, et voyez ce que le Mahométisme apporte aux peuples qu'il soumet à son sceptre : les fers de la servitude et les ténèbres de la barbarie ; tandis que le Christianisme établit la liberté, fait briller la lumière des sciences et des arts dans les pays barbares qui reçoivent son aimable loi. Reprocherez-vous encore à la papauté les efforts qu'elle fit durant tant de siècles et les sacrifices qu'elle s'imposa, pour vous préserver des envahissements de l'Islamisme ?

Maître de Constantinople, Mahomet continua sa mission vengeresse dans toutes les provinces coupables de schisme. Corinthe, Trébizonde, Théodosie, la Grèce et le Péloponnèse tombèrent sous le joug. Enivré de ses succès, le barbare vainqueur voulut porter ses armes contre des îles et des peuples que Dieu gardait, et il fut battu. Le célèbre Huniade l'obligea de lever le siége de Belgrade. Scanderberg, roi d'Albanie, et surtout le grand maître des chevaliers de Rhodes, Pierre d'Aubusson, lui firent éprouver de rudes échecs.

Cependant l'Église était dans de continuelles alarmes, car l'Attila mahométan avait fait le vœu impie d'extermi-

[1] Voir notre *Traité du Saint-Esprit*, t. II, *ad fin.*

Digitized by Google

ner tous les adorateurs du Christ, et déjà il avait renversé deux empires, conquis douze royaumes, et pris plus de deux cents villes sur les Chrétiens ; mais Dieu prit soin de rassurer son épouse. Une colique d'un instant délivra le monde du terrible Mahomet ; puis, un prince magnanime parut en Occident, suscité de Dieu pour affaiblir la puissance ottomane, et lui ôter d'un côté ce qu'elle avait gagné de l'autre.

Ferdinand le Catholique, tel est le héros providentiel qu'il faut maintenant vous faire connaître. Roi d'Aragon par sa naissance, maître de la Castille par sa femme Isabelle, il le devint par ses armes du royaume de Grenade. Ce fut au mois de novembre 1492 que Ferdinand, à la tête de quarante mille hommes, entra dans la ville de Grenade, capitale de ce puissant État, possédé par les Maures depuis environ cinq cents ans. Cette conquête brisa pour toujours le sceptre des Mahométans en Espagne. Après les avoir rendus tributaires de leur couronne, Ferdinand et Isabelle s'occupèrent activement de les soumettre au joug de l'Évangile. Ils furent admirablement secondés par le célèbre cardinal Ximenès, archevêque de Tolède [1]. Des milliers de Maures reçurent le baptême, et dédommagèrent l'Église des pertes que le schisme des Grecs lui avait fait éprouver.

Pendant que ces faits consolants s'accomplissaient au midi de l'Europe, le Nord réjouissait le cœur maternel de l'Église. L'illustre Jagellon, roi de Pologne, amenait à la foi une vaste province habitée jusque-là par des idolâtres : les Samogitiens se convertirent. Ce fut un nouveau dédommagement pour la Religion et une nouvelle preuve que le

[1] *Vie du cardinal Ximenès*, par Fléchier, p. 103.

Digitized by Google

soleil de l'Évangile est comme le soleil qui éclaire la nature : jamais il ne s'arrête ni ne s'éteint, il ne quitte un pays que pour passer dans un autre.

Afin de dédommager l'Église, une province ne suffisait pas, il fallait un monde. La moitié de l'Europe était à la veille de perdre la foi, et l'autre moitié devait peu à peu n'être plus catholique qu'à demi. Quelle est cette épreuve, *la plus redoutable que l'Église ait eue à subir depuis son berceau ?* C'est *la Renaissance du paganisme au sein des nations chrétiennes.*

Quelques-uns des Grecs, venus au concile de Florence, étaient restés en Europe. D'autres, chassés de Constantinople, après la prise de cette ville, abordèrent en Italie. « A cette époque, dit un historien non suspect, l'Europe avait une rhétorique, une logique, une philosophie, une théologie, en un mot la science du monde... Elle présentait un système qu'elle n'offre plus de nos jours : partout la même foi : pour tous le même pontife ; ce pontife le père de tous les fidèles... la situation morale et politique de tous était semblable, dans tous les cœurs régnaient les mêmes vœux...

« La Religion dirigeait la morale et la politique ; le christianisme avait fondé ou civilisé tous les empires ; le clergé avait créé ou réglé toutes les études ; toutes les doctrines et presque toutes les institutions étaient son œuvre, et cette œuvre faisait à la fois son règne et sa gloire. L'Europe était si bien gouvernée par la Religion, qu'au-dessus des codes planaient les décrets du droit canon, qui réglaient à la fois l'État et la famille.

« Cet ordre de choses offrait non-seulement un caractère hautement religieux et moral, il présentait encore des rapports nettement tracés. Il reposait sur un fondement

Digitized by Google

sacré, sur des lois divines et par conséquent des lois éternelles. Telle était l'Europe, telles étaient ses institutions et ses doctrines générales avant 1453.

« Or, *tout cet ordre de choses, toutes ces doctrines et ces institutions, les réfugiés de Byzance vinrent les ébranler jusque dans leurs fondements*, déchirer le pacte de la religion et de la philosophie ; de la politique séparer la morale et opérer une double émancipation, le tout en substituant *à l'autorité la discussion*, le *progrès à l'immutabilité*... L'apparition des Grecs avec tout ce qui s'y rattacha, devint une sorte de *résurrection de la Grèce antique, de la vieille Athènes* et de ses *illustres* écoles. »

En effet, on vit reparaître toutes les philosophies païennes, la littérature païenne, la poésie païenne, l'art païen, le théâtre païen, la politique païenne. Ce changement déplorable avait été préparé. Le grand schisme d'Occident, les hérésies de Wiclef et de Jean Hus, la corruption des mœurs avaient jeté dans les âmes de puissants éléments de révolte. « Le genie de la Grèce antique venant souffler sur le génie du temps, c'était l'éclair rencontrant l'éclair [1]. » Une foule d'écrivains *catholiques*, en Allemagne et surtout en Italie, se mirent à dénigrer la philosophie, la théologie, la littérature, tout le passé chrétien de l'Europe ; et à professer une admiration sans bornes pour l'antiquité païenne. Telle fut leur influence que l'esprit public changea complétement de direction, et que la société se refit, autant qu'il était en elle, à l'image des Grecs et des Romains.

[1] *Hist. des doctr. morales et politiq. des trois derniers siècles*, par M. Matter, inspect. gén., des études, correspondant de l'Institut. Paris, 1836. 3 vol. in-8, t. I, p. 34-41-43-47, etc.

[2] *Ibid.* p. 43.

Digitized by Google

Ce qu'il y eut de plus funeste, c'est que les auteurs païens devinrent les maîtres obligés de la jeunesse. On les éleva jusqu'aux nues ; sur tous les tons, dans tous les pays, on chanta leurs louanges. Les générations éclairées, qui font le peuple à leur image, furent mises dans un commerce intime et habituel avec les hommes, les idées et les choses du paganisme, pendant les années décisives de la vie : alors, arriva ce qui devait arriver. Peu à peu une transformation antinationale et antichrétienne s'accomplit dans les esprits, en attendant qu'elle se réalisât dans les faits.

L'antique prince de ce monde, dont le règne était présenté comme l'époque la plus brillante de l'humanité, reprenait son empire. Le rationalisme païen, le despotisme païen, le sensualisme païen, se préparaient ouvertement à remplacer la foi, l'esprit de sacrifice et les libertés, dont l'Évangile avait doté le monde. Malgré les réclamations incessantes des plus grands hommes de tous les pays, qui annonçaient à la société qu'elle faisait fausse route et qu'elle arriverait à l'abîme, on continua de semer à pleines mains l'ivraie du paganisme. Le monde ainsi préparé, le protestantisme et toutes les erreurs modernes s'expliquent, comme l'effet s'explique par la cause. Que l'Église reçoive des consolations des pays lointains, longtemps elle n'aura plus, en Europe, que des larmes à verser.

En ce temps-là, des missionnaires pénétrèrent au Congo et dans l'intérieur de l'Afrique, où se firent de nombreuses conversions. Les îles Canaries furent découvertes, et les Indes orientales, ouvertes du côté de la mer, reçurent la semence évangélique. Bientôt un nouveau monde sort comme par miracle du sein des flots. Il sera donné en héritage à l'Église. Elle y plantera d'abord sa tente mobile, puis y bâtira ses temples et y fixera son empire. Des mil-

Digitized by Google

lions d'hommes nouveaux se feront gloire d'être ses enfants, et elle sera toujours la grande Église, l'Église catholique.

La découverte de l'Amérique fut une compensation aux pertes immenses, que le Christianisme allait faire en Europe. Jamais fait plus visiblement providentiel. Aux moins clairvoyants il révèle le Dieu dont les conseils font servir au bien de l'Église et à la gloire de Notre-Seigneur, les combinaisons de la politique, les découvertes des arts, les entreprises du génie, les projets et les passions des hommes, les vents et les tempêtes, en un mot, la terre et le ciel : c'est pourquoi il est nécessaire d'en faire le récit abrégé.

Aux environs de Gênes était né, en 1449, un pêcheur obscur, nommé Christophe Colomb. Persuadé, depuis son enfance, que Dieu l'avait créé pour découvrir un nouveau monde, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie, des mathématiques et de la navigation. Plein de confiance, il se rendit en Portugal, où il demanda inutilement les moyens d'exécuter son entreprise. Il passa ensuite en Espagne, et fit prier Ferdinand de mettre quelques vaisseaux à sa disposition : on le traita d'insensé. Colomb ne se rebuta pas. Après bien des refus et des mépris, ce grand homme obtint une audience du roi. Ferdinand le reçut au milieu de toute sa cour. Avec ce ton et cet air inspiré que donne quelquefois le génie, Colomb expliqua son projet, et assura si positivement qu'il découvrirait un nouveau monde, qu'il en exigea d'avance la vice-royauté pour lui et pour ses descendants. Il demanda en même temps les vaisseaux et l'argent nécessaires à son expédition. Toutes ces propositions furent accueillies par des éclats de rire.

Cependant, encouragé et soutenu par son bienfaiteur et

Digitized by Google

son ami, frère Juan Perez de Marchena, religieux franciscain et prieur du couvent de Rabida, en Andalousie, Colomb ne se laissa point abattre. Son ami écrivit à la reine Isabelle, dont il avait été le confesseur. Sur cette recommandation, la princesse, qui d'ailleurs croyait voir quelque chose de surnaturel dans Colomb, lui obtint ce qu'il souhaitait. Ainsi, le seul homme en Espagne qui, dès le principe, comprit l'illustre Génois et qui contribua le plus efficacement à la découverte du nouveau monde, fut un de ces pauvres moines, dont l'ignorance prétendue a été l'objet des *très-spirituelles* plaisanteries de notre *très-illustre école voltairienne* [1].

Trois vaisseaux furent confiés à Colomb. Le moment du départ eut quelque chose de solennel. Tous les habitants de la ville de Palos étaient sur le rivage. La vue de leurs compatriotes, que les ordres de la cour condamnaient à tenter une navigation hasardeuse dans des mers inconnues, pour chercher un monde nouveau sur la foi d'un étranger, jeta dans leurs âmes la désolation et l'effroi. Les amis serrent la main de leurs amis et s'en séparent en pleurant. Les épouses et les mères regardent leurs époux et leurs fils, comme autant de victimes sacrifiées aux rêves d'un ambitieux : l'air retentit de leurs lamentations. Les matelots eux-mêmes, intimidés ou attendris, répondent par des larmes à ces tristes adieux.

Au milieu de cette scène déchirante, domine la belle et sereine figure de Colomb. Plein de confiance en Dieu, il impose silence à tous, et, d'une voix solennelle, forte et touchante, il se place lui et ses vaisseaux sous la sauvegarde de la Providence, entend la messe avec son équipage

[1] *Vie de Colomb*, par Roselly de Lorgues.

Digitized by Google

et communie en présence de tous. Ces devoirs religieux accomplis, il s'avance avec une contenance calme et ferme, une joie grave et douce sur le front, et monte sur le vaisseau amiral *la Santa-María*. Le signal du départ est donné, et, le vendredi 3 août 1492, la flottille lève l'ancre par un bon vent, et après neuf semaines de navigation on découvre une île de l'Amérique.

Colomb y aborda le vendredi 12 octobre. A peine eut-il touché cette terre tant désirée, qu'il se jeta à genoux et remercia le Seigneur du succès de son entreprise : tout l'équipage imita son exemple. Aussi fervent chrétien que fidèle sujet, l'immortel navigateur prit possession de l'île au nom de Dieu et du roi d'Espagne, et la nomma *San-Salvador*, c'est-à-dire *Saint-Sauveur*. Les habitants étaient des sauvages, qui prirent la fuite à la vue des Espagnols : mais ils se rassurèrent insensiblement. On leur offrit de petits objets en verre et d'autres bagatelles, en échange de quoi ils donnèrent de l'or [1]. Colomb retourna en Espagne et fut reçu avec les plus grands honneurs. Il fit un second, puis un troisième voyage. Enfin, calomnié et disgracié, cet homme, qui avait donné un monde au roi d'Espagne, mourut dans la pauvreté. Il n'eut pas même la consolation de laisser son nom à cette nouvelle terre. Elle prit celui d'*Amérique*, à cause d'Américo Vespuce, navigateur florentin, qui bientôt suivit la route frayée par Colomb. Comptez donc sur la reconnaissance des hommes !

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie des

[1] C'est avec ce premier or venu d'Amérique, dont les rois d'Espagne firent hommage à la sainte Vierge, qu'a été doré le plafond de l'église de Sainte-Marie Majeure, à Rome.

Digitized by Google

miracles de providence par lesquels vous avez conservé et consolé votre Église ; faites comprendre à mon cœur toute la reconnaissance que je vous dois.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je n'agirai jamais pour plaire aux hommes, mais à Dieu.*

Digitized by Google

XLVIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIe SIÈCLE).

L'Église violemment attaquée : Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII. — Le protestantisme considéré dans ses auteurs, dans ses causes, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans ses effets. — Le protestantisme n'est pas une Religion.

Vous allez assister au plus grand combat qui ait été livré à l'Église votre mère. L'œuf du paganisme pondu par la Renaissance va éclore [1]. Il en sortira des hérésies, des schismes, des révolutions, des catastrophes, toute une armée de combattants acharnés contre l'Église ; et cette lutte durera longtemps, peut-être toujours. Dès le seizième siècle, l'Enfer semble mettre toutes ses armées en campagne. Quatre gigantesques sectaires paraissent successivement, l'étendard de la révolte à la main. Ce n'est plus un dogme, un sacrement, une pratique particulière de la Religion qu'ils attaquent, c'est l'autorité même de l'Église, base du dogme et de la morale. Leur cri de guerre sont les paroles diaboliques qui perdirent la race humaine : *Brisez le joug de l'autorité, et vous serez comme des dieux.* Et les peuples ingrats se crurent assez forts, assez éclairés, pour se suffire à eux-mêmes, et ils se rangèrent en foule sous les drapeaux de la rébellion, et ils attaquèrent avec rage cette antique Église, à qui ils devaient leur éducation, leur liberté, leurs mœurs, leurs lois,

[1] « Ego peperi ovum, Lutherus exclusit, » disait Érasme, un des principaux apôtres de la Renaissance.

Digitized by Google

leur civilisation, leur supériorité et leur existence même.

Des abus plus ou moins graves et que l'Église était la première à déplorer et à combattre, servirent de prétexte à leur défection, la véritable cause était ailleurs. L'Europe avait bu à la coupe du paganisme, qui est essentiellement orgueil et volupté. L'homme devint impatient du joug de l'autorité, et il se révolta. Tel fut le principe du *protestantisme ;* ce nom même l'indique assez. Le Christianisme, à sa naissance, avait eu à combattre la révolte de la force matérielle, personnifiée dans les empereurs romains ; six siècles après, il eut à subir la révolte des sens, personnifiée dans Mahomet ; mille ans plus tard, il devait soutenir la révolte de l'orgueil, personifiée dans Luther. Ainsi l'ambition, la volupté, l'orgueil : tels furent, aux différentes époques, les trois ennemis du Christianisme, tels ils seront éternellement.

Faisons maintenant connaître les champions de ces trois concupiscences, c'est-à-dire du protestantisme : ils sont dignes de la cause qu'ils défendent [1].

1° *Luther.* Martin Luther naquit, le 10 novembre 1483, à Islèbe, comté de Mansfeld, dans la Saxe. Dès qu'il fut en âge, il se nourrit des auteurs païens, que la Renaissance commençait à populariser en Allemagne. « Son âme avide de savoir, dit Mélanchthon, cherche les sources les plus abondantes et les plus pures. Il lit la plupart des anciens au-

[1] Dans l'ordre social, Machiavel ne fit pas moins de mal à l'Église que les Réformateurs ne lui en firent dans l'ordre ecclésiastique. Comme eux, élève de la Renaissance, il s'efforça de ressusciter en Europe les principes de la politique païenne. Il fit école, et ses détestables ouvrages sont devenus le manuel d'un grand nombre de gouvernements. Ils conduisent l'Église à l'oppression, les rois au despotisme, les peuples à la servitude et la société à des révolutions sans cesse renaissantes. (Voir dans la *Révolution*, 12 vol. in-8° notre *Histoire du Césarisme* et du *Protestantisme.*)

Digitized by Google

teurs latins : Cicéron, Virgile, Tite-Live et d'autres encore. Il les lit, non comme un enfant, pour y chercher des mots, mais *pour y puiser la science et le modèle de la vie humaine.* Plus profondément que les autres, il pénètre le sens de leurs enseignements et de leurs maximes [1]. »

Il s'en nourrit exclusivement ; c'est à tel point que Luther lui-même écrit : « A vingt ans, je n'avais pas encore lu une ligne des Écritures [2]. » Ne connaissant pas un mot des livres saints, ni des auteurs chrétiens, ni de la littérature chrétienne, il conçut un profond mépris pour la théologie et la philosophie scolastique, dont le fond et la forme ressemblaient si peu à ses ouvrages de prédilection. Il était jeune encore, lorsque la foudre tua un de ses compagnons, pendant qu'il se promenait avec lui. Il fut tellement frappé de cette mort qu'il entra comme novice chez les religieux Augustins, à Erfurth. Tel était son enthousiasme pour l'antiquité païenne, qu'il n'emporta au couvent qu'un *Plaute* et un *Virgile.*

Le silence de la retraite, la profession religieuse, la lecture même de la Bible et des Pères, ne changèrent rien aux premières admirations de Luther. Païen il était sorti de l'université, païen il restera toute sa vie. Tant est vraie la parole de l'Écriture : *adolescens juxta viam suam*, etc. « Devenu professeur de philosophie à Wittemberg, tous ses efforts, écrit le protestant Brucker, tendaient non-seulement à dénigrer la philosophie scolastique, mais à la faire chasser des écoles. Cette haine avait, à n'en pas douter, le même principe que dans les savants d'Italie. *Enivrés de l'amour de la belle littérature*, ils ne pouvaient supporter le joug de

[1] *Vit. Luth.*, opp. Luth., t. II, Præf.
[2] Tisch-Reden. P. 352.

Digitized by Google

la philosophie scolastique. Ainsi Luther, *élevé dès sa jeunesse parmi les anciens*, était pénétré d'horreur pour la barbarie des écoles [1]. »

Mélanchthon ajoute : « Cette haine devenait de jour en jour plus vive, par le spectacle qu'offrait aux yeux de Luther la jeunesse allemande, dont les écrits d'Érasme avaient tourné l'admiration vers la belle antiquité et excité le mépris pour la barbarie scolastique [2]. » Luther lui-même, révélant toute sa pensée, s'exprime ainsi dans une lettre à Judocus : « En résumé, je crois tout simplement qu'il est impossible de réformer l'Église, à moins d'abolir de fond en comble le droit canon, les Décrétales, la théologie scolastique, la logique, la philosophie, telles qu'elles existent, et de rebâtir à nouveaux frais [3]. »

On le voit, ce n'est plus seulement la forme qui choque, c'est le fond. Ce n'est plus à la prétendue barbarie du langage qu'on en veut, c'est au principe d'autorité. L'Europe et Luther en étaient là, lorsque survint l'affaire des indulgences. Le Pape Léon X avait fait publier une indulgence en faveur de ceux qui contribueraient à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre à Rome. Soit, comme on l'a prétendu, jalousie de corps en voyant la mission de prêcher l'indulgence, confiée aux Dominicains et non pas aux Augustins, soit, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, désir de profiter d'une occasion solennelle pour faire une campagne en règle contre l'Église, Luther s'en va, la veille de la Toussaint 1517, afficher aux portes du château de Wittem-

[1] *Hist. phil.*, period. III pars. I, lib. III, c. I, p. 97.

[2] *Apud* Brucker, *ubi supra*.

[3] Ut me etiam resolvam, ego simpliciter credo quod impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditus canones, Decretales, scolastica Theologia, philosophia, logica, ut nunc habentur, eradicentur et alia instituantur. (*Ap.* Brucker, id., p. 95.)

Digitized by Google

berg quatre-vingt-quinze thèses contre les indulgences.

En ce moment décisif que se passa-t-il dans son âme? Deux historiens protestants, Brucker et Seckendorf, vont nous l'apprendre. « Nourri de la belle antiquité, Luther était convaincu que la philosophie et la théologie scolastique étaient la source de toutes les erreurs qu'il voyait pulluler dans l'Église. Il voyait l'Église romaine asseoir sur cette immense base son pouvoir et son ambition : joug intolérable imposé aux consciences et que tous les gens de bien désiraient ardemment de secouer ; il voyait combattant, comme pour leurs autels et leurs foyers, en faveur de ces erreurs pestilentielles qui avaient envahi l'Église, les esclaves de la cour romaine. Puisque la superstition déjà ébranlée et près de sa ruine, ainsi que la barbarie des mœurs et la barbarie de la doctrine, reposaient sur la philosophie et la théologie scolastique, il en conclut qu'il fallait, avant tout, arracher son armure au royaume des ténèbres.

« Cependant, à la vue du péril qui le menace, il hésite... *Mais il jette les yeux sur les grands hommes d'Italie qui lui ont ouvert la voie, en attaquant la barbarie et la philosophie scolastique. Leur exemple affermit sa grande âme, et il commence l'attaque* [1]. »

On sait quelle fut cette attaque et quel en fut le succès. Parmi les humanistes allemands, admirateurs passionnés de l'antiquité païenne et bientôt parmi le peuple, la réforme prit comme le feu dans des épines sèches. « *Une grande partie de cette gloire*, dit Brucker, *revient aux lettrés catholiques*, entre autres, Érasme, Reuchlin, Vivès,

[1] Quod licet magnam illi invidiam minabatur... excitarunt tamen virum fortem animique imperterriti exempla magnorum virorum qui in Italia barbariem aggressi, Scolasticæ philosophiæ bellum indixerant. (Brucker, *ubi supra*, p. 98; Seckendorf, *Hist. Luth.*, p. 103.)

Digitized by Google

Lefèvre, Nizolius. Ils n'osèrent pas, il est vrai, attaquer Rome de front, mais ils contribuèrent beaucoup au succès de la bataille en propageant la belle philosophie, en livrant au mépris celle des siècles passés, et en excitant les autres à chasser ces spectres de la république savante. On n'attendait qu'une main assez hardie pour mettre le feu à la bombe : cette main fut celle de Luther [1]. »

Ainsi, se vérifie de la manière la plus incontestable le mot d'Érasme : « C'est moi qui ai pondu l'œuf : Luther l'a fait éclore: *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* » Le protestantisme est donc bien venu de la Renaissance, comme le poussin vient de l'œuf ; une fois le pas franchi, la logique entraîna Luther de négation en négation. Après les indulgences, il attaqua la liberté de l'homme, puis la confession, puis la primauté du Pape, puis les vœux monastiques. Le souverain Pontife condamna ses erreurs dans une bulle de 1520. Pour toute réponse à cette bulle, le moine apostat la fit brûler publiquement à Wittemberg.

Ce fut alors qu'il publia son livre *De la captivité de Babylone.* Après avoir déclaré qu'il se repent d'avoir été si modéré, il expie sa faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un hérétique. Il exhorte les princes à secouer le joug de la papauté; il supprime tout d'un coup quatre sacrements. Comme ces audacieuses tentatives excitaient de vives réclamations, Luther, afin de se donner un air de bon droit, prit pour juge la Faculté de théologie de Paris, dont il avait toujours révéré la profonde science. La Faculté le condamna d'une voix unanime : le moine hérétique entra en fureur et vomit contre elle de grossières injures.

[1] In hoc vero negotio arduo et difficili summique momenti, maximum virum Martinum Lutherum principem manus admovisse. (*H.*, p. 92-93.)

Digitized by Google

Dans le même temps, Henri VIII, roi d'Angleterre, composa contre lui un ouvrage qu'il dédia au pape Léon X. Cet écrit valut au prince anglais le titre de défenseur de la foi, que ses successeurs ont conservé et gravé sur leurs monnaies : F. D. *fidei defensor*. Luther, furieux, eut recours à sa réponse ordinaire, les injures. Voici un échantillon des aménités et des politesses qui découlaient de sa plume : « Je ne sais si la folie elle-même, disait-il, peut être aussi insensée que la tête du pauvre Henri. Oh! que je voudrais bien couvrir cette majesté anglaise de boue et d'ordure; j'en ai bien le droit ; venez, monsieur Henri, je vous apprendrai. »

Luther, s'étant soustrait à l'action du Saint-Esprit, tomba sous le joug du démon. Lui-même raconte que le diable lui apparaissait. Il parle entre autres d'une conférence nocturne qu'il avait eue avec lui, et dans laquelle Satan lui avait révélé que, pour se sauver, il devait supprimer les messes basses; et il écrivit contre les messes basses. Cependant le prétendu Réformateur se trouvait trop resserré dans le château de l'électeur de Saxe, pour y rester longtemps. Il se répandit dans l'Allemagne, et, afin de se faire des sectateurs, il dispensa les prêtres, les religieux et les religieuses du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits.

Après avoir fait un appel à l'impudicité, Luther en fit un à l'avarice : il publia un ouvrage, en 1522, intitulé : *Traité du fisc commun*. Il engageait les princes à s'emparer des revenus de tous les monastères, des évêchés, des abbayes, et en général de tous les bénéfices ecclésiastiques. L'appât du butin fit plus de prosélytes à Luther que tous ses livres. Son parti se grossit rapidement de tout ce qu'il y avait d'hommes impurs et de princes ambi-

Digitized by Google

tieux. Il s'étendit dans une grande partie de l'Allemagne.

Le fondateur du nouvel Évangile quitta vers ce temps-là le froc d'augustin, et l'année d'après, 1525, il épousa une religieuse qu'il avait fait sortir de son couvent. Bientôt il donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange: il accorda publiquement à Philippe, landgrave de Hesse, la permission d'épouser deux femmes. L'empereur Charles-Quint, affligé de ces excès scandaleux, convoqua une diète ou assemblée de princes allemands, à Spire, en 1529. Les Luthériens y acquirent le nom de *Protestants*, pour avoir protesté contre le décret de la diète qui ordonnait de suivre la Religion catholique.

Luther n'en devint que plus fougueux. Chaque année il publiait quelque nouvel écrit contre le souverain Pontife, ou contre les princes ou contre les théologiens catholiques. Voici un nouvel échantillon de son style; il appelait Rome la *racaille de Sodome*, la *prostituée de Babylone;* le Pape, *un scélérat qui crachait des diables;* les Cardinaux, *des misérables qu'il fallait exterminer.* « Si j'étais maître, écrivait-il, je ferais un même paquet du Pape et des Cardinaux pour les jeter tous ensemble dans la mer; ce bain les guérirait, j'en donne ma parole, j'en donne Jésus-Christ pour garant. » Quant aux théologiens catholiques, il en parle avec la même douceur; ses injures les plus légères sont: *bête*, *pourceau*, *épicurien*, *athée*, etc.

Il était avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les Catholiques. Il les menaçait, s'ils continuaient de le contredire de rétracter tout ce qu'il avait enseigné, menace bien digne d'un apôtre du mensonge. Les Zwingliens, dont nous parlerons bientôt, ayant eu le malheur de lui déplaire, il dit: « Le diable a pris possession d'eux; ce sont des gens endiablés, superendiablés, perendiablés;

Digitized by Google

leur langue n'est qu'une langue de mensonge, remuée au gré de Satan, infusée, transfusée de son venin infernal. » Enfin, dans sa fureur, il se disait des injures à lui-même : il disait *qu'il était rempli de diables, qu'il était satanisé, persatanisé*, etc.

Depuis son apostasie, sa vie se passa en déclamations furibondes et en débauches. On conserve encore une Bible, à la fin de laquelle on voit une prière, en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon Dieu, par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de manteaux, de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons, de génisses et de tous les moyens de satisfaire nos passions..... Bien boire et bien manger est le vrai moyen de ne pas s'ennuyer [1]. » Cette prière, où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise, se disputent la palme, donne une juste idée du chef de la prétendue réforme, qui mourut après un excès de table, le 18 février 1546, à soixante-deux ans.

Moine apostat et corrupteur d'une religieuse, ami de la taverne et de la bonne chère, impie et sale bouffon, qui mit le premier l'Église en feu sous prétexte de la réformer, et qui, pour preuve de son étrange mission, présenta comme Mahomet les succès du sabre, le progrès du libertinage, les excès de la discorde, de la révolte et de la cruauté, du sacrilége et du brigandage : tel fut Luther [2].

2° *Zwingle.* Ulric Zwingli naquit le 1er janvier 1484, à Wildhaus, comté de Tockenbourg, en Suisse. Nourri

[1] Christian Juncker, *Vita Lutheri*, p. 225.

[2] Voyez *Voyage d'un gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion; Vie de Luther*, par Juncker, et sur tous les Réformateurs, notre *Histoire du Protestantisme*. On y voit la preuve palpable de cette parole d'un protestant : « La Réforme est la fille directe de la Renaissance. »

Digitized by Google

comme Luther, des auteurs païens, il forma à leur école son jugement, son goût et son style [1]. Devenus sa passion, ils le conduisirent, comme ils avaient conduit Luther et tant d'autres, à une antipathie marquée pour le christianisme. « En 1499, continue son biographe, il se rendit à Vienne pour étudier, dans cette université fameuse, la philosophie, ou ce que l'on appelait alors de ce nom. *Il était prémuni par sa forte éducation littéraire...* contre les subtilités misérables d'une vaine dialectique.... *comme tous les grands hommes du seizième siècle, Zwingli eut pour la scolastique une haine vigoureuse* [2]. »

« Quant à la théologie, dit un autre de ses biographes, Oswald Myconius, contemporain de Zwingli et son ami d'enfance, il vit bientôt que c'était *perdre son temps que de l'étudier*. Cette prétendue science n'était que pure confusion, sagesse mondaine, vain bavardage, barbarie : l'on n'en pouvait retirer *aucune saine doctrine* [3].

Revenu de Vienne, Zwingli, âgé seulement de vingt-deux ans, fut choisi pour curé par la commune de Glaris. Ordonné prêtre avant l'âge, il prit possession de son bénéfice en 1507. Au lieu de préparer ses sermons et ses catéchismes, avec les Pères de l'Église et les interprètes de l'Écriture, le jeune curé poursuit avec ardeur ses études classiques. Il passe en revue les auteurs païens, et de chacun il fait un éloge enthousiaste. De cette étude naquit pour lui, comme pour Luther, l'indépendance de la pensée. « Parmi les promoteurs du grand mouvement de la Renaissance, dit M. Chauffour, Érasme est un de ceux qui eurent sur Zwingli l'influence la plus profonde et la

[1] *Études sur les Réformateurs*, par M. Chauffour, p. 233.
[2] *Ibid.*, p. 234-236.
[3] Ap. Chauffour, p. 239.

Digitized by Google

plus durable... Zwingli lui attribue une *influence décisive sur ses idées comme Réformateur* [1]. ainsi le père de la Renaissance pouvait dire de Zwingli ce qu'il disait de Luther : *J'ai pondu l'œuf, Zwingli l'a fait éclore.*

Nommé curé de Notre-Dame des Ermites, en 1516, Zwingli lut bientôt les ouvrages de Luther, jeta le masque et déclara ouvertement la guerre à l'Église catholique. En vertu de l'indépendance de la pensée, dont il avait trouvé le type dans les auteurs païens, il attaque les indulgences, l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le saint sacrifice de la messe, les vœux monastiques, le célibat des prêtres, l'abstinence des viandes; et, ce qui mit le comble au scandale, la dévotion à la sainte Vierge, lui, curé d'une paroisse célèbre entre toutes par son sanctuaire de la Mère de Dieu.

Il va plus loin, et devient franchement rationaliste. Dans sa profession de foi, adressée à François Ier, il met pêle-mêle dans le paradis, avec les patriarches, les prophètes et les apôtres, les hommes et les demi-dieux du paganisme, Hercule, Thésée, Numa, les Scipions. Puis il s'écrie : « Que peut-on imaginer de plus beau, de plus agréable, de plus glorieux qu'un pareil spectacle [2]? » Qu'on s'étonne de voir de telles gens se donner pour les réformateurs de l'Église, très-bien; mais si on y regarde de près, rien n'est moins étonnant que leurs aberrations. Le paradis de Zwingli, c'est le Panthéon des païens : tous deux bâtis par le libre penser. En venant dans le monde, le christianisme avait démoli le premier; le paganisme, en revenant sur la terre, l'a reconstruit et repeuplé.

Ces conséquences monstrueusesmais logiques du libre

[1] Œuvres, t. I, p. 198.
[2] Opp. t. II, p. 559. Tiguri, ed. in-fol. 1581.

Digitized by Google

penser scandalisèrent Luther. Il n'épargna pas Zwingli et déclara nettement « qu'il désespérait de son salut, parce que, non content de continuer à combattre le sacrement (la présence réelle), il était *devenu païen*, en mettant des païens impies et jusqu'à un Scipion épicurien, jusqu'à un Numa, l'organe du démon pour établir l'idolâtrie chez les Romains, au rang des âmes bienheureuses. Car à quoi nous servent le baptême, les autres sacrements, l'Écriture et Jésus-Christ même, si les impies, les idolâtres, les épicuriens sont saints et bienheureux? Qu'est-ce autre chose que d'enseigner que chacun peut se sauver dans sa religion et dans sa croyance [1] ? »

Le curé d'Einsideln ne recula pas devant la dernière application de ses principes. Profitant de la liberté qu'il prêchait aux autres, il épousa une riche veuve; car le mariage fut le dénoûment de toutes ces comédies de réformation. Sa doctrine bouleversa toute la Suisse, jusque-là si paisible et si heureuse; les cantons protestants s'armèrent contre les catholiques. Zwingli fut obligé de conduire au combat ses sectaires, qui, malgré sa prédiction, perdirent la bataille de Cappel, et lui-même resta parmi les morts : ce fut le 11 octobre 1531 [2].

3° *Calvin*. Jean Cauvin, dit Calvin, naquit à Noyon, le 10 juillet 1509. Ce nouvel apôtre de la réforme fut, comme ses devanciers Luther et Zwingli, élevé à l'école des auteurs païens. Sous quelque climat qu'il soit semé, le gland produit le chêne. Enseigné par la Renaissance, le libre-penser produit, en Allemagne, Luther; en Suisse, Zwingli; en France, il produira Calvin. « L'histoire moderne de l'esprit humain, écrit le protestant Gottlieb Buhle, *com-*

[1] Parv. confess. luth. Hospinian., p. 187.

[2] *Hist. de la Réforme dans la Suisse occid.*, par M. de Haller.

Digitized by Google

mence à l'étude de la littérature classique. Le contraste frappant du goût exquis qui dirigeait les anciens artistes, poëtes, historiens et rhéteurs, *et de la liberté de penser qui guidait les philosophes*, avec les caractères de barbarie que la hiérarchie (l'Église) et la scolastique avaient imprimés à toutes les productions des siècles où elles dominaient, firent sentir vivement à l'homme la honte de l'oppression sous laquelle il avait gémi jusqu'alors... De là surgirent des événements dont la *propagation des lumières et la liberté de penser devaient être le résultat nécessaire*[1]. »

Calvin en est une nouvelle preuve. Venu à Paris pour continuer ses études, il suit les cours de l'Université, qui, malgré ses réclamations de la Sorbonne, commençait à se peupler d'humanistes. Tel est l'enthousiasme du jeune Cauvin pour l'antiquité païenne, qu'il change de nom et signe son premier essai littéraire : *Lucius Calvinus, civis romanus*[2]. De Paris il passe à Bourges, et reçoit les leçons d'Alciat. Passionné pour l'antiquité, ce légiste ne voit, ne sait, n'admire, n'enseigne que le droit romain. « Du couvent, Calvin ne fût sorti qu'avec un seul Dieu, Aristote; des bancs de l'Université de Bourges, il sortait avec mille qu'Alciat lui donnait à adorer. C'étaient tous ces fondateurs du droit romain que, dans son enthousiasme lyrique, le Milanais comparait à Romulus[3]. »

Pendant qu'Alciat passionnait le jeune Calvin pour les Romains, un autre professeur, Melchior Wolmar, le passionnait pour les Grecs et achevait de développer en lui les germes déjà si puissants du libre-penser. Tel était Calvin, lorsqu'il sortit de l'Université de Bourges en 1522.

[1] Hist. de la phil. moder. *Introduct.*, p. 2 et 4.
[2] Papyr. Masson, *Vit. Calv.*
[3] Audin, *Vie de Calv.*, p. 39.

Digitized by Google

Bientôt il fut pourvu, pour l'aider à subsister, d'un bénéfice simple; mais il ne fut jamais prêtre. Le déréglement de ses mœurs le fit marquer sur l'épaule d'un fer chaud. Il quitta son pays et vint se réfugier à Paris, où il se mit à dogmatiser en cachette... Cependant le bruit de ses prédications parvint aux oreilles de l'autorité, et Calvin, déguisé en vigneron, fut très-heureux de pouvoir sortir de Paris et d'échapper à la police.

Retiré à Nérac, il composa son *Institution chrétienne ;* puis se rendit à Bâle, où il publia cet ouvrage. Comme Luther et Zwingli, il fait main basse sur la doctrine, la morale et le culte de l'Église dans laquelle il était né. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef visible de l'Église, ni Évêques, ni Prêtres, ni fêtes, ni croix, ni aucune de ces cérémonies sacrées, que la Religion reconnaît être si utiles au culte de Dieu, et la philosophie si nécessaires à des hommes matériels et grossiers, qui ne s'élèvent, pour ainsi dire, que par les sens à la contemplation des choses spirituelles.

Tout en prêchant une religion dégagée des choses sensibles, lui-même est esclave de ses sens. A l'exemple des autres prétendus réformateurs, il s'adore dans sa chair. Luther, prêtre, se marie; Zwingli, prêtre, se marie; Calvin, ecclésiastique, se marie; Farel, prêtre, se marie; OEcolampade, prêtre, se marie; Carlostadt, prêtre, se marie; Bucer, prêtre, se marie; Ochin, prêtre, se marie; Cranmer, archevêque, se marie; ainsi des autres. Tels maîtres, tels disciples. « Sur dix *évangélistes*, dit Calvin lui-même, vous en trouverez à peine un seul qui soit devenu *évangélique* pour autre chose que pour pouvoir s'adonner *plus librement à la crapule et à la débauche*... Il est encore une plaie plus déplorable : les pasteurs, oui, les

Digitized by Google

pasteurs eux-mêmes qui montent en chaire, sont aujourd'hui *les plus honteux exemples de la perversité et des autres vices...* Je m'étonne de la patience du peuple, je m'étonne que les enfants et les femmes ne les couvrent pas de boue et d'ordures [1]. » Il en est encore de même aujourd'hui. Nul catholique ne se fait protestant pour avoir plus de religion, mais pour en avoir moins, ou point du tout : c'est-à-dire, comme dit Calvin, pour s'adonner plus librement à ses passions.

Après différentes courses en Suisse, le Réformateur vint s'établir à Genève. Lui qui proclamait la liberté de penser et qui en usait largement ; lui qui ne voulait point de Pape dans l'Église, devint non-seulement le Pape, mais le despote de Genève. La moindre objection à ses idées, la moindre opposition à ses volontés était une œuvre de Satan, un crime digne de mort. Des potences furent élevées sur plusieurs places de Genève, surmontées de cet écriteau : *Pour qui dira du mal de M. Calvin* [2]. « Les lois de Calvin, dit un de ses admirateurs protestants, M. Paul Henry, sont écrites non-seulement avec du sang, mais avec du feu, on dirait des institutions dérobées à Dèce ou à Valens... Il y a dans le code calviniste tout ce qu'on trouve dans la *législation païenne*, des anathèmes, des verges, du plomb fondu, des tenailles, des cordes pour suspendre par les aisselles, des potences, un glaive, un bûcher, une couronne de soufre [3]. »

Ainsi, le jeune médecin espagnol, Michel Servet, l'ayant contredit, il le fit brûler vif. Il exhortait ses disciples à

[1] Comm. sur la 11e ép. de saint Pierre, c. II, v. 2 ; *Liv. sur les Scandales*, p. 128.

[2] Picot, *Hist. de Genève*, t. I. p. 266.

[3] Apud. Audin, *Vie de Calv.*, t. I, p. 15.

Digitized by Google

traiter de même tous ceux qui s'opposeraient aux progrès de sa doctrine. Écrivant un jour à du Poët, qu'il traite de *Général de la Religion en Dauphiné*, il lui dit : « Ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui exhortent les peuples, par leurs discours, à se raidir contre nous, noircissent notre conduite, et veulent faire passer pour rêverie notre croyance. Pareils monstres doivent être étouffés, comme j'ai fait ici à l'exécution de Michel Servet. » Telle était la charité de cet homme *évangélique*.

Voici un échantillon de sa politesse : *Pourceau*, *âne*, *chien*, *cheval*, *taureau*, *ivrogne*, *enragé*, étaient les compliments qu'il adressait à ses adversaires. Il exhortait ses partisans à s'emparer de toutes les richesses des Catholiques ; « et cela pour l'amour de Dieu, disait-il, afin que nous soyons en état de soutenir le petit troupeau ; car, sans moyens grands et puissants, la bonne volonté serait inutile. »

Orgueilleux, impudique, cruel, Calvin mourut dans le désespoir, et d'une maladie honteuse, qui, aux yeux mêmes de ses disciples, passa pour un châtiment visible de la justice divine[1] : sa triste fin arriva à Genève, le 27 mai 1564.

4° *Henri VIII.* Le quatrième réformateur de la Religion fut Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince avait d'abord écrit contre Luther. Tant qu'il fut chaste, Henri demeura Catholique ; mais, voulant satisfaire ses passions, il pria le Pape Clément VII de casser son mariage. Ce mariage étant

[1] Calvinus in desperatione finiens vitam obiit, turpissimo et fœdissimo morbo, quem Deus rebellibus et maledictis comminatus est, prius excruciatus et consumptus. Quod ego verissime attestari audeo, qui funestum et tragicum illius exitum et exitium his meis oculis præsens aspexi. (Joan. Haren. *Apud Petr. Cutsemium ; Vie de Calvin*, par M. Audin.)

Digitized by Google

très-légitime, le souverain odutife lui répondit qu'il ne pouvait séparer ce que Dieu avait uni. Henri passa outre, répudia sa femme, et épousa Anne de Boulen : le Pape l'excommunia. Pour se soustraire aux foudres de l'Église, le prince impudique se fit déclarer *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre*. Devenu Pape, Henri ne changea rien à la doctrine ; mais le chisme conduit rapidement à l'hérésie.

Les nouvelles erreurs ne pouvaient manquer d'être bien reçues dans un pays ainsi disposé à la révolte. Du vivant même de Henri, le luthéranisme commençait à s'y glisser à son insu et contre son gré. Après sa mort, Édouard VI abolit entièrement la Religion catholique.

Plus occupé de satisfaire ses passions que d'établir son Église, Henri épousa cinq femmes qu'il répudia tour à tour et qu'il fit conduire à l'échafaud. On rapporte que, sur le point de mourir, il s'écria en regardant ceux qui étaient autour de son lit : « Mes amis, nous avons tout perdu, l'État, la renommée, la conscience et le Ciel. » Sa mort arriva l'an 1547.

Si donc nous considérons le protestantisme, qu'on s'efforce par tant de moyens de répandre aujourd'hui :

1° *Dans les hommes qui l'ont établi.* Nous trouvons qu'il n'appartient pas à l'homme de faire une religion. Dieu seul le peut par lui-même ou par ses envoyés. Les envoyés de Dieu doivent avoir des lettres de créance, afin de prouver qu'ils parlent en son nom. Ces lettres de créance sont les miracles. Telle est la mission *extraordinaire*. La mission *ordinaire* est celle qui vient de l'Église établie par Dieu lui-même. Or, Luther, Zwingli, Calvin, Henri VIII n'ont eu aucune mission ni ordinaire ni extraordinaire. Le protestantisme a eu pour auteurs quatre transfuges de l'Église

Digitized by Google

catholique, quatre libertins éhontés, quatre hommes à qui nulle âme honnête ne voudrait ressembler. Et c'est vous, mon Dieu, Dieu de toute sainteté, qui auriez choisi de pareils ministres pour réformer l'Église, votre Épouse, et enseigner aux hommes la vérité et la vertu ! Le croira qui pourra.

2° *Dans ses causes.* Les voici : l'orgueil, l'amour des richesses et l'amour des plaisirs sensuels. « Luther et Calvin, disait Frédéric, roi de Prusse, protestant et philosophe, étaient de *pauvres gens.* » « Il ne faut pas croire, ajoute un autre écrivain, que les sectaires du seizième siècle fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes comme des ambassadeurs ; souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. L'amour des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre de la réforme en Allemagne. En France, ce fut l'amour de la nouveauté, et en Angleterre, l'amour impudique. »

3° *Dans son dogme.* Le symbole des Protestants se réduit en un seul article : *Je crois tout ce que je veux.* En effet, le principe fondamental, unique, universel du protestantisme, est que chaque homme doit chercher sa religion dans la Bible, et ne doit admettre que ce qu'il y trouve, lui, et non pas un autre. Le protestantisme dit donc aux peuples en leur présentant la Bible : « La vérité, toute la vérité est contenue dans ce livre ; mais qu'est-ce que la vérité ? qu'est-ce que le Christianisme ? Je l'ignore, c'est à vous de le chercher dans la Bible. Cherchez donc, qui que vous soyez, hommes, femmes, enfants, savants et ignorants, cherchez.

« Parlez maintenant ; trouvez-vous dans la Bible le mystère de la Trinité ? y croyez-vous ? vous êtes Chrétien ;

Digitized by Google

n'y croyez-vous pas ? vous êtes Chrétien. Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? vous êtes Chrétien ; n'y croyez-vous pas ? vous êtes Chrétien. Croyez-vous aux peines éternelles ? vous êtes Chrétien ; n'y croyez-vous pas ? vous êtes Chrétien. Quelles que soient vos opinions, dès que vous prétendez les trouver dans la Bible, cela suffit, vous êtes Chrétien. Néanmoins ce que vous croyez, d'autres le nient : ce qui vous paraît vrai leur paraît faux. Qui d'entre vous a raison ? Ne me le demandez pas, demeurez seulement tranquilles dans votre incertitude ; et soyez certains qu'on peut être bon Chrétien, sans savoir ce qu'il est nécessaire de croire pour être Chrétien. »

Telle est, mot pour mot, la doctrine du protestantisme. Or, qu'arriva-t-il ? C'est qu'il y eut bientôt, parmi les Protestants, autant de religions que d'individus. L'un crut trouver dans la Bible qu'il y a cinq sacrements ; l'autre, qu'il y en a quatre ; celui-ci, qu'il y en a deux ; celui-là, qu'il n'y en a point du tout. C'est au point que, du vivant de Luther, on comptait déjà, parmi ses disciples, trente-quatre religions différentes, se combattant, se dénigrant, se lançant des anathèmes, unies seulement par leur haine contre la véritable Église.

Depuis cette époque, les sectes protestantes se sont multipliées à l'infini. Chaque jour il s'en forme de nouvelles ; dans la seule ville de Londres et ses environs, on en compte plus de cent [1] ; et, dans chaque secte, les profes-

[1] Voici les noms des principales (noms aussi bizarres que leurs doctrines) : Anglicans, Collégiens, Faisants, Larmoyants, Indifférents, Multipliants, Brayants, Quakers, Shakers Jumpers, Groanners, Méthodistes, Wesleyens, Wifeldiens, Millénariens, Adamistes, Rationalistes, Générationistes, Sonthestistes, Anabaptistes, Adiaforistes, Enlsusiastes, Pneumatiques, Brownistes, Interimites, Mennonites, Berborites, Calvinistes, Évangélistes, Labadistes, Luthériens, Luthéro-Calvinistes, Baptistes, Luthéro-Baptistes, Universels.

Digitized by Google

sions de foi se succèdent comme les feuilles sur les arbres. Aussi « la religion protestante, écrivait dernièrement un professeur protestant, est tout à fait dissoute par la multiplicité des confessions et des sectes qui se sont formées durant et après la réforme... Non-seulement l'apparence extérieure de notre Église a subi des subdivisions innombrables, mais elle est même désunie et divisée intérieurement dans ses principes et dans ses opinions [1]. »

En 1835, un autre disait : « La réforme ressemble, dans ses églises séparées et son pouvoir spirituel, à un ver coupé en portions extrêmement petites, qui toutes continuent à remuer aussi longtemps qu'elles conservent cette puissance, mais enfin qui perdent par degrés la vie et la puissance de mouvement qu'elles avaient retenues [2]. » Un autre ajoute : « Si Luther sortait aujourd'hui de la tombe, il lui serait impossible de reconnaître comme siens et même comme membres de la société qu'il a fondée, ces

Baptistes, Meincériens, Sabbatariens, Puritains, Arméniens, Sociniens, Zwingliens, Presbytériens, Antipresbytériens, Luthéro-Zwingliens, Calvino-Zwingliens, Oziandriens, Luthéro-Oziandriens, Stanéeriniens, Syncrétiniens, Synerginiens, Ubiquistains, Piétistiens, Bonakeriens, Verséchoriens, Latitudinariens, Cécédériens, Bourrignoniens, Camisariens, Glassiniens, Sandémaniens, Herchousiniens, Caméroniens, Philistins, Maréchaliens, Hopkinsianiens, Nécessairiens, Edwariens, Priestliens, Relief-Cécédriens, Burgériens, Antiburgériens, Béréaniens, Ambrosiens, Moraviens, Monastériens, Antimoniens, Anoméens, Munstériens, Mamilaires, Clanculaires, Grubenhaires, Stabères, Baculaires, Nupérales, Sanguinaires, Confessionnaires, Unitaires, Trinitaires, Antitrinitaires, Convulsionnaires, Anticonvulsionnaires, Impeccables, Réjouis, Rustauds, Taciturnes, Démoniaques, Pleureurs, Libres, Concubins, Apostoliques, Spirituels, Potiers, Pastoricides, Conformistes, Non-Conformistes, Épiscopaux, Mystiques, Consciencieux, Socialistes, Puseystes. En tout 110. (Extrait de l'ouvrage anglais intitulé : *Le Guide pour conduire à la vérité et au bonheur*, p. 85.) — N'est-ce pas une page curieuse à ajouter à l'histoire des *Variations ?*

[1] Wette, les *Protestants*, 1828.

[2] Les *Égl'ises chrétiennes*, 1835.

Digitized by Google

apôtres qui, dans notre Église, sont actuellement considérés comme ses successeurs [1]. »

Un autre continue : « La désunion des Pasteurs fait naître, dans les têtes et les cœurs du peuple, la plus grande confusion. Ils entendent, ils lisent ; mais ils ne savent plus où ils sont, ni qui ils doivent croire, ni qui ils doivent suivre [2]. » C'est au point qu'un autre Protestant disait, dans un récent ouvrage : *Je me fais fort d'écrire sur l'ongle de mon pouce toutes les doctrines qu'on croit encore généralement parmi les protestants* [3]. Enfin, un autre conclut : « A force de réformer et de protester, le protestantisme se réduit à une ligne de zéros devant lesquels il n'y a point de chiffres [4]. » Et l'on voudrait nous donner le protestantisme pour une religion ! Dites plutôt que le protestantisme est la négation de toute religion.

Nous ne ferons pas remarquer les inconséquences perpétuelles des Protestants. Ainsi, ils rejettent toute espèce d'autorité et de tradition en matière de religion ; mais comment savent-ils que la Bible est un livre divin ? n'est-ce pas par l'autorité de la tradition ? Si la tradition leur paraît infaillible quand elle leur dit : La Bible vient de Dieu, pourquoi ne le serait-elle pas quand elle leur enseigne toutes les autres vérités qu'ils rejettent ? Vous chômez le dimanche ; mais comment, je vous prie, savez-vous que c'est le jour du Seigneur ? N'est-ce pas uniquement par l'autorité de la tradition ? Pourquoi donc avez-vous supprimé les fêtes ? pourquoi ne faites-vous pas abstinence pendant le Carême, aux vigiles, ainsi que les

[1] Reinhard, *Discours sur l'Église*, 1800.
[2] Lüdke, ministre.
[3] Harms, ministre à Kiel.
[4] Schmaltz, jurisconsulte prussien.

Digitized by Google

vendredis et les samedis, suivant l'autorité de la tradition et l'ancien usage de l'Église ? De même, où avez-vous appris, si ce n'est dans la tradition, que le baptême par infusion est valide, ainsi que bien d'autres pratiques que vous regardez comme sacrées ?

4° *Dans sa morale.* Le décalogue des Protestants se réduit à un seul précepte : *Tu pratiqueras tout ce que tu crois.* Or, comme nous l'avons montré, le Protestant peut croire tout ce qu'il veut, c'est-à-dire tout ce qui paraît vrai à sa raison. Il peut donc faire tout ce qu'il veut, toujours en restant Protestant, et sans qu'aucun autre Protestant ait le droit de le contredire. C'est ce qu'on a vu, et c'est ce qu'on voit encore aujourd'hui. Ainsi, Luther établit pour base de sa morale que les bonnes œuvres sont inutiles et même nuisibles au salut ; que l'homme n'est qu'une pure machine sans liberté morale, incapable de vertus et de crimes. Calvin dit que l'homme, une fois justifié par la foi, est assuré de son salut, quand même il se livrerait ensuite à tous les désordres ; et Luther et Calvin prétendaient trouver ces abominables maximes très-clairement dans la Bible.

A leur tour, les Anabaptistes disaient : *Nous avons trouvé dans la Bible que, pour exécuter les ordres du Ciel, nous devons mettre à mort les impies, confisquer leurs biens, afin d'établir un nouveau monde ;* et on les vit, la Bible d'une main, une torche de l'autre, et une épée au côté, brûler, tuer, piller, ravager toute l'Allemagne [1]. A la suite des Anabaptistes, vinrent les Famillistes, qui enseignaient, toujours d'après la Bible, qu'*il est bon de persévérer dans le péché, afin que la grâce puisse abonder ;* puis les Antinomiens, qui dirent ouvertement que l'*adultère et*

[1] Voyez la *Vie de Jean de Leyden et de Munzer.*

Digitized by Google

le meurtre rendent plus saint sur la terre et plus heureux dans le Ciel.

Si vous étudiez les innombrables sectes protestantes, vous trouverez qu'il n'est aucun point de morale qui n'ait été nié par quelqu'une d'entre elles. La raison en est bien simple, il n'y a aucun dogme duquel le protestantisme puisse affirmer : *Il est nécessaire de le croire ou d'y soumettre sa raison.* Pour conclusion : de même que le Symbole du protestantisme peut se réduire à ce seul article : *Je crois tout ce qui me paraît vrai*, son code de morale peut se réduire à celui-ci : *Je dois pratiquer tout ce qui me paraît bon.* Formule de morale dont tout homme, quelles que soient ses passions, peut très-bien s'accommoder, comme il s'accommodera, quelles que soient ses erreurs, de la formule de foi qui y correspond.

5° *Dans son culte.* Le culte est l'expression de la foi et de la morale. Or, parmi les Protestants, il n'y a ni foi ni morale obligatoire et uniforme, il n'y a donc et il ne peut y avoir de culte obligatoire et uniforme. Le vide de la réforme, par privation de foi et d'amour, se manifeste sensiblement dans ses temples. Ils sont muets, ils sont vides, ils sont nus ; rien de plus froid et de plus triste qu'un prêche protestant. De la mobilité perpétuelle des opinions naît la mobilité des signes destinés à les exprimer. Ainsi, parmi les Protestants, les uns regardent la prédication comme un acte religieux, les autres comme un acte civil ; ceux-là envisagent le baptême comme un rit inutile, ceux-ci le tiennent pour nécessaire.

Mais voici quelque chose qui passe toute imagination. Dernièrement, les Luthériens et les Calvinistes d'Allemagne ayant formé une réunion, les ministres annoncèrent qu'ils donneraient la réalité ou la figure du corps de Jésus-

Digitized by Google

Christ dans la Communion, à la volonté et suivant la croyance de chacun. Ainsi, lorsque les *Fidèles* venaient pour recevoir la Communion, les ministres disaient : « Croyez-vous recevoir le corps de Jésus-Christ ? — Oui, répondaient les Luthériens. — Eh bien ! recevez le corps de Jésus-Christ. — Croyez-vous recevoir la figure du corps de Jésus-Christ ? — Oui, répondaient les Calvinistes. — Eh bien ! recevez-en la figure. Qu'est-ce que cela, sinon une jonglerie sacrilége, et la déclaration que le protestantisme fait à la face de l'univers qu'il ne sait plus que croire touchant l'Eucharistie, comme sur tout le reste, et que l'acte le plus auguste du culte chrétien n'est plus à ses yeux qu'une vaine cérémonie, à laquelle il n'entend plus rien?

Faut-il s'étonner maintenant que tant de Protestants montrent une répugnance invincible pour ce culte vide de foi ? Ce culte néanmoins se soutient encore, de même que les formes d'un corps sans vie subsistent quelque temps après que l'âme s'est retirée ; mais bientôt la putréfaction commence et tout tombe en poussière [1].

6° *Dans ses effets.* Fils de la Renaissance, le protestantisme est une des grandes calamités qui ont pesé sur l'Europe depuis trois cents ans [2] : les faits sont là pour le prouver. A peine ses premiers apôtres eurent-ils semé leurs principes parmi le peuple, qu'un vaste incendie s'alluma en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre. Une guerre de trente ans, le pillage de cent mille monastères, asiles sa-

[1] Voyez la lettre de M. de Laval, ministre protestant, sur son retour à l'Église catholique. — Aujourd'hui même, à Paris, les ministres protestants sont en opposition radicale les uns avec les autres. Plusieurs en sont venus, comme ceux de Genève, à nier le dogme fondamental du christianisme, la divinité de Notre-Seigneur.

[2] Grotius, célèbre protestant, disait : « Ubicumque invaluere Calvini discipuli, imperia turbavere. »

Digitized by Google

crés de la science, monuments de la charité de nos pères, la dévastation et la spoliation de plus de deux cent mille églises, des fleuves de sang du nord au midi de l'Europe, des forfaits inouïs, des haines atroces, des parjures, des scandales à faire rougir le vice même : tels furent les effets immédiats du protestantisme. Et il serait la vérité [1] ! « Non, dit un fameux impie, la vérité n'est jamais nuisible [2] ; » et c'est pour nous la meilleure preuve que le protestantisme n'est pas la vérité.

Si donc on a pu dire en toute vérité de Voltaire, qui n'était qu'un logicien du protestantisme : « Voltaire n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons ; » à plus forte raison peut-on dire du paganisme moderne et de Luther, un de ses premiers-nés : « Ils n'ont pas vu tout le mal qu'ils ont fait, mais ils ont fait tout le mal que nous voyons. » *En tuant la foi, ils ont tué la société.*

Dans l'ordre religieux les effets du protestantisme ne sont pas moins funestes que dans l'ordre social. Luther, Zwingli, Calvin, Henri VIII, qui, vous donnant à vous-mêmes votre mission, prétendîtes réformer l'Église, écoutez ce que vous avez fait : dès que, rejetant l'autorité catholique, vous eûtes proclamé l'indépendance de chaque homme en matière de foi, d'autres réformateurs s'élevèrent sous vos yeux mêmes pour continuer votre ouvrage. Ils réformèrent votre enseignement comme vous aviez réformé celui de l'Église. Vous aviez dit : Nous rejetons tels dogmes, parce qu'ils choquent notre raison. Ils ont dit : Nous rejetons tels autres dogmes, parce que notre raison ne peut les admettre. Vous leur aviez demandé : Qui êtes-

[1] Voir le curieux ouvrage intitulé : *Le Secret des finances de France*, par le protestant Fromenteau. In-8, 1581.

[2] J.-J. Rousseau.

Digitized by Google

vous? Ils vous ont demandé à leur tour : Qui étiez-vous pour contredire l'Église ? et vous n'avez pu leur répondre.

Dès lors, effrayés de votre propre ouvrage, vous en prévîtes les progrès lamentables, et vos pressentiments étaient loin d'égaler la réalité.

A peine vous étiez descendus dans la tombe, que de nouvelles sectes, s'éveillant à la parole de révolte que vous aviez lancée dans le monde, déchirèrent les lambeaux de la foi que vous aviez retenus, et détruisirent successivement tout le Symbole de la Religion, jusqu'à ce qu'enfin vos derniers disciples en sont venus à renier la divinité même de Jésus-Christ [1]. Et cette apostasie solennelle, qui eût arraché à la Réforme un cri d'indignation si elle eût été encore chrétienne, a été ratifiée par le scandale de son

[1] On sait que le consistoire de Genève a défendu aux ministres de prêcher sur la divinité de Jésus-Christ. Il est curieux d'enregistrer les lamentations des ministres actuels en Allemagne, en Angleterre, etc. En voici quelques-unes : « L'Esprist antichrétien parle haut. Nous avons la Bible pour notre « règle de foi ; mais je n'ose dire comment elle est interprétée. Nos univer- « sités mêmes vont si loin, que je crains qu'elles ne préparent leur propre « chute ; car, quand le sel perd sa saveur, il est jeté et foulé aux pieds. Le « diable a plus de foi que plusieurs de nos docteurs, et Mahomet même valait « bien mieux qu'eux. Il est étonnant et cependant vrai que, parmi les Turcs, « personne n'oserait blasphémer publiquement le Christ, Abraham, Moïse et « les prophètes, tandis que, parmi nous, tant de Chrétiens le font par leurs « paroles et leurs écrits. Le nombre de ceux qui expliquent les miracles du « Nouveau Testament, comme faits naturels, forment une légion, et leurs « adeptes sont aussi nombreux que les étoiles du firmament.

« Plusieurs de nos sermons, même ceux des surintendants et des surinten- « dants généraux, ceux des prédicateurs de cour, des premiers chapelains, « pourraient être, sans la moindre inconvenance, prêchés dans une synago- « gue juive ou une mosquée turque ; il serait seulement nécessaire de sub- « stituer aux mots Christ et chrétienté, qui sont introduits par occasion pour « sauver la forme, ceux dans lesquels le prédicateurs a foi : les doctrines et « les préceptes de la raison, les philosophes, comme, par exemple, Socrate, « Mendelssohn, Mahomet, etc. Si un homme aujourd'hui prêche la parole de « Dieu pure et sans altération, s'il la prêche avec effet, confondant l'incrédule, « ébranlant l'indifférent, confirmant dans leur foi les amis de Jésus-Christ, « on s'écrie de suite : Cet homme *prêche le papisme.* »

Digitized by Google

silence. Alors tout a été consommé pour elle. L'œuvre du protestantisme est parvenue à son terme. Il ne reste plus rien à réformer dans le Christianisme, lorsqu'on est enfin venu à réformer Dieu même. Et voilà cette religion qu'on s'efforce de propager aujourd'hui.

Que dis-je une religion ? Le protestantisme n'est pas une religion. Toute religion suppose une autorité qui oblige à croire et à faire quelque chose. Le protestantisme n'a aucune autorité, puisqu'il donne à chacun le droit de se faire sa croyance et sa morale. Il n'oblige et ne peut obliger à rien, pas même à croire à la Bible. Le protestantisme n'est donc autre chose qu'un système d'indépendance en matière de religion. D'où il résulte que le protestant qui se fait catholique ne *change* pas de religion. N'en ayant point, il ne peut pas en changer. En devenant catholique, il reçoit ce qu'il n'avait pas.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de nous avoir fait naître dans le sein de la véritable Église ; faites-nous la grâce de la consoler par la sainteté de notre conduite.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prierai souvent pour la conversion des hérétiques.*

Voyez l'ouvrage du docteur V. Hœuninghaus, protestant converti, intitulé : *Le Résultat de mes excursions dans le champ de la littérature protestante, ou la Nécessité de retourner à l'Église catholique, démontrée exclusivement par les aveux des théologiens et des philosophes protestants.* — On ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse de l'entreprise du docteur Hœuninghaus. Parmi les autorités qu'il a réunies au nombre de *dix-huit cent quatre-vingt-sept*, il n'en est pas une seule qui soit catholique.

Digitized by Google

XLVIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église défendue : saint Gaëtan de Tiène : ordre des clercs réguliers : — confrérie de Latran ; ordre de Saint-Jean de Dieu ; Jésuites ; saint Ignace ; saint François Xavier.

Dans la leçon précédente, nous avons reconnu le camp ennemi de l'Église et les hérésiarques dont le Démon se servit, au seizième siècle, pour ruiner sur la terre l'œuvre de la Rédemption. Jamais ses efforts ne furent plus redoutables. Mais il est écrit : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'Église* [1]. A l'armée ennemie Dieu oppose deux conciles généraux, des docteurs également distingués par leur génie et par leur sainteté, cinquante-neuf ordres ou congrégations religieuses ; enfin, pour dédommager l'Église des pertes qu'elle a faites en Europe, il lui donne l'Amérique, les Indes et le Japon.

C'est au moment où le paganisme, revenu triomphant en Europe, corrompt la philosophie, les lettres, les arts, la politique, les idées et les mœurs ; au moment où, issu du principe païen, le protestantisme s'assoit sur les débris des autels et des temples catholiques, renversés par lui dans une grande partie de l'Europe, et qu'il se flatte d'assister aux funérailles de l'Église romaine, que cette même Église se montre pleine d'une surabondance de vie et fait un immense déploiement de forces nouvelles.

Ce spectacle remplit d'admiration un écrivain protestant.

[1] *Matth.*, XVI, 18.

Digitized by Google

« Voici, dit Léopold Ranke, en Italie, en France, en Espagne, cinquante-neuf réformes et créations d'ordres religieux pour l'éducation, pour l'instruction et pour la bienfaisance, tendant à consacrer au service de l'Église toutes les forces disponibles, et à faire entrer insensiblement dans la même voie les générations futures. Je m'arrête devant les grandes figures de cette époque, les Charles Borromée, les Ignace, les François Xavier, les François de Sales, les Térèse, les Paolo Giustiniani, les Gaëtano de Tiène, les Pierre Caraffa, les Romillon, les Bérulle, les Philippe de Néri, les Hugo Ménard, les Azpilcuéta, les Jean de Dieu, les Bellarmin, les Baronius, les Vincent de Paul.

« Je vois plus loin le magnifique édifice de l'Église catholique élevé dans l'Amérique méridionale, où la conquête s'était changée en mission, et où la mission était devenue civilisatrice. Je vois, dans les Indes orientales, ce centre immense conquis par le Catholicisme, à Goa, et autour duquel on comptait, en 1565, près de trois cent mille nouveaux Chrétiens ; au Japon, trois cent mille autres Chrétiens, en 1579 ; puis, en 1606, trois cents églises et trente maisons de Jésuites fondées par le père Valignano ; puis, malgré les fureurs de la persécution, deux cent trente-neuf mille trois cent trente-neuf Japonais convertis de l'an 1603 à 1622.

« Je vois, en Chine, la première église consacrée à Nankin l'année après la mort du célèbre père Ricci, qui commençait toujours par des leçons de mathématiques pour finir par la Religion, et, en 1616, des églises chrétiennes dans les cinq provinces de l'empire. Alors, pas une année, où des milliers d'individus ne se convertissent, et cela malgré la résistance vivace des religions nationales qui règnent dans l'Orient ; soixante-dix Brahmines con-

Digitized by Google

vertis par le père Nobili, en 1609 ; à la cour de Mogol, trois princes de la famille impériale d'Akbar, convertis, en 1595, par Jérôme Xavier, neveu du Saint ; la communauté Nestorienne rendue à la foi ; en Abyssinie, Séla Christos, frère de l'empereur, suivi d'un grand nombre d'autres ; puis l'empereur Seltan Ségueld communiant selon le rit catholique.

« A la cour romaine, ce qui s'éleva d'hommes de politique, d'administration, de poésie, d'art, d'érudition, avaient tous le même caractère d'austérité religieuse. L'Église touchait, ranimait de son souffle les forces éteintes et corrompues de la vie, et donnait au monde une tout autre allure, une tout autre couleur.

« Quelle activité immense ! Rome embrassant le monde entier, pénétrant en même temps dans les Indes et dans les Alpes, envoyant ses représentants et ses défenseurs au Thibet et en Scandinavie ! Et sur cette scène illimitée, partout encore vous la voyez jeune, énergique, infatigable ; l'impulsion qui agissait au centre se faisait sentir, peut-être avec plus d'exaltation et de force entraînante, sur les travailleurs des pays lointains [1] ! »

L'abondance de vie que l'Église répandait au dehors n'épuisait pas sa fécondité. Aux prêtres apostats, aux auteurs de la prétendue réforme, elle opposait des prêtres dont la science, la sainteté et les œuvres opéraient une réforme véritable dans le clergé et dans les fidèles, en attendant que, devenus de redoutables légions, ils portassent la guerre dans les pays ennemis et fissent chez les nations barbares des conquêtes capables de dédommager l'Église. De ce nombre est saint Gaëtan de Tiène, fondateur des

[1] Léopold Ranke, *Histoire de la Papauté*. M. Léopold Ranke est protestant, et son ouvrage en donne plus d'une triste preuve.

Digitized by Google

clers réguliers. Ce saint naquit à Vicence en 1480, de la noble famille des comtes de Tiène. A peine il fut au monde que sa pieuse mère l'offrit à la sainte Vierge. « Ma divine Reine, lui dit-elle, je vous présente ce fruit de mes entrailles, afin que vous daigniez réformer en lui ce qu'il a reçu de moi d'impur et d'imparfait. Si je lui ai donné la vie du corps, donnez-lui la vie de l'âme, qu'il soit plus votre fils que le mien. Je vous prie d'être sa tendre mère ; je me contente d'être sa nourrice en votre nom. Je ne vous demande pour lui ni richesses ni honneurs qui le rendent grand aux yeux du monde ; mais que par votre protection maternelle il devienne grand devant Dieu. » Admirable exemple que toutes les mères devraient imiter.

La bonne comtesse sentit intérieurement qu'elle était exaucée [1]. Dès ce moment elle regarda son petit enfant avec un tendre respect, comme fils de la Mère de Dieu ; et elle, comme sa nourrice et sa *bonne*, l'appelant toujours : *Gaëtan de sainte Marie.* Quand on entre dans la vie sous de pareils auspices, que ne doit-on pas espérer ? Gaëtan fut la joie de son père et de sa mère par sa piété, son obéissance, sa douceur, sa modestie, son tendre amour pour les pauvres. Après avoir fait de brillantes études et conquis ses titres de docteur à l'Université de Padoue, il se rendit à Rome : il avait alors vingt-cinq ans.

Son intention était de mener une vie cachée. Mais ses talents et ses vertus ne tardèrent pas à lever le voile sous lequel il voulait se dérober aux regards. Le Pape Jules II voulut le voir. Reconnaissant en lui les marques d'une éminente sainteté, il le retint à sa cour ; et, pour l'y attacher, le nomma Protonotaire participant, ce qui est une prélature

[1] Cujus vota benigne suscipere ipsa Deipara visa est. (Paroles de la Bulle de Canonisation.)

Digitized by Google

considérable. Cependant le Seigneur avait d'autres vues sur son serviteur : ces vues étaient indiquées par la date même de sa naissance. Comme nous l'avons dit, elle avait eu lieu en 1480, trois ans avant celle de Luther. Au champion de l'erreur, la Providence avait opposé d'avance le défenseur de la vérité.

Que telle ait été la mission de saint Gaëtan, nous en trouvons le témoignage authentique dans le décret de sa canonisation. « Sa naissance démontre la souveraine bonté de Dieu, qui prépare le remède au mal, avant même qu'il se manifeste. Ainsi, pour réprimer les fureurs de Luther, il envoya à l'Église un puissant secours dans l'ordre des Clercs réguliers fondé par saint Gaëtan, au moment même où le moine allemand quittait son habit et abjurait les mœurs de son état [1]. » En effet, ce fut en l'année 1524, la même où Luther jetait *son froc aux orties*, que saint Gaëtan fondait son institut. Une pareille coïncidence et bien d'autres encore ont fait regarder saint Gaëtan, non-seulement par le Pape Innocent XII, mais par les différents princes de l'Europe et par tous les historiens de sa vie, comme l'antagoniste providentiel de l'apostat de Wittemberg. « Saint Gaëtan, dit le savant Boverio, capucin, fut le fléau de l'hérésie Luthérienne : *Lutherani seminis profligatorem*, et le père Jesuite, Rallestieri, le déclare *né pour faire la guerre à Luther* [2].

Son historien français, monseigneur Carpy, conseiller d'État, lui rend le même témoignage. « A peine Luther eut

[1] Quo bonitas illa summa Numinis demonstratur, maturius profligandis malis parare adjumenta, quam mala ipsa eveniant. Si quidem ad effrænam Lutheri insaniam compessendam opem non sane exiguam attulit hæc Clericorum Regularium a Cajetano instituta sodalitas eadem tempestate, qua ille disciplinæ habitum et mores exuit. (*Bulla canonis.*)

[2] *Vit. di S. Gaët.*, lib. II, c. II. § 3, p. 98. In-8, Roma, 1847.

Digitized by Google

levé l'étendard de la Révolte en Allemagne, que le bienheureux Gaëtan fonda son ordre à Rome, principalement dans le but de combattre cet hérésiarque par la réforme du clergé dont la conduite était pour Luther la pierre de scandale. D'où il suit que les autres ordres de clercs réguliers qui se sont établis à son exemple, ont été des troupes auxiliaires du grand corps d'armée formé par saint Gaëtan, sans autre chef que Jésus-Christ et ses apôtres. Aussi le Tribunal de la Rote fait de lui ce bel éloge : *Le zèle de la foi lui fit instituer, pour la confusion des hérétiques, l'ordre des Clercs réguliers, auxquels le Dieu très-bon et très-puissant a donné jusqu'à nos jours de si heureux accroissements* [1]. »

Ces accroissements ne consistent pas seulement dans l'extension particulière de l'ordre de saint Gaëtan, mais encore et surtout dans les ordres du même genre, nés de cet arbre fécond. Seize ans après saint Gaëtan voici saint Ignace qui fonde ses *Clercs de la Compagnie de Jésus*, comme dit le Concile de Trente : *Religio clericorum societatis Jesu;* Saint-Jean de Dieu avec ses *bons frères ;* et Camille de Lellis, avec ses *Clercs ministres des infirmes ;* sa,nt Jérôme Emiliani, avec ses *Somasques ;* saint Joseph de Calasanz avec ses *Scolopj ;* Antoine, avec les Barnabites; Adorno, avec ses *Clers mineurs.* Comme il est juste de faire remonter aux fondateurs d'ordre la gloire du bien, opéré par les différentes congrégations, nées de leur institut ou formées sur leur modèle et animées de leur esprit; ainsi on doit dire que tout le bien, opéré depuis trois siècles, par les différentes congrégations de clercs réguliers, remonte à

[1] Catholicæ fidei zelo ad hæreticorum confusionem clericorum religionem instituit, cujus incrementa Deus optimus maximus ad hæc usque tempora salutaribus auspiciis adeo prosperavit. (*Vita di S. Gaët.*)

Digitized by Google

saint Gaëtan, appelé avec raison l'inventeur et le père de toutes ces congrégations.

Une preuve plus évidente encore, s'il est possible, de la mission providentielle de ce grand saint, se trouve dans sa vie, qui fut la contre-partie adéquate de la vie de Luther ; et dans ses œuvres, qui furent le boulevard de la foi contre l'hérésie. Nous avons vu que l'orgueil et l'esprit de révolte à l'égard du Saint-Siége, l'amour des richesses et la passion des plaisirs furent les principes du protestantisme. A ces armes diaboliques saint Gaëtan oppose, dans sa congrégation, l'obéissance filiale au Saint-Siége, la chasteté, la pauvreté la plus absolue et la régularité de conduite la plus exemplaire.

Dans la fondation de ses œuvres, il eut pour coopérateurs Boniface de Colle, Paul Consiglieri et Pierre Caraffa qui devint Pape sous le nom de Paul IV. Comme il avait été évêque de Théate ou Rieti dans le royaume de Naples, de là est venu aux Clercs de saint Gaëtan le nom de *Théatins*. Ces excellents religieux, qui sont encore aujourd'hui l'édification de l'Église, se multiplièrent rapidement et se répandirent non-seulement en Italie et en Sicile, mais encore en Espagne, en Pologne, en Tartarie, en Mingrélie, en Circassie et en Géorgie. Épuisé de travaux et comblé de mérites, saint Gaëtan, mourut à Naples le 7 août 1547. Saint Pierre d'Alcantara, qui était en Espagne, vit son âme s'élever au ciel environnée de lumières, et il s'écria : « Aujourd'hui est tombée une des principales colonnes de l'Église [1]. »

Avant la naissance de l'hérésie de Luther, l'Église, pleine de sollicitude pour le bien de la chrétienté, avait assemblé,

[1] Hélyot, t. IV, p. 76 et suiv., etc.

Digitized by Google

en 1512, son dix-septième concile général, dans l'église de Saint-Jean de Latran à Rome. Condamner la philosophie et la littérature introduites par la Renaissance en les déclarant *empoisonnées dans leurs racines : radices philosophiæ et poœseos esse infectas;* combattre l'engouement pour l'antiquité païenne, causes de monstrueuses erreurs ; confirmer l'ancien plan d'études chrétiennes ; rétablir la paix entre les princes chrétiens et former une ligue contre le Turc, cet ennemi toujours menaçant de la Religion et de la civilisation européenne : tels en furent les principaux objets. Grâce à Luther, dont l'hérésie vint jeter la discorde en Allemagne, la ligue n'eut pas de suite, et les Mahométans purent à leur aise ravager les provinces chrétiennes voisines de leur empire.

En même temps qu'elle veillait sur la conservation de ses enfants, l'Église se justifiait, aux yeux de l'univers, des reproches et des calomnies, dont l'apostat de Wittemberg cherchait à la flétrir. Il accusait cette sainte épouse de Jésus-Christ d'être une Babylone, une prostituée, l'organe de Satan; de n'avoir plus en elle ni vérité, ni sainteté, ni charité. Mais *c'est au fruit que l'on connaît l'arbre*, nous dit Notre-Seigneur ; *le bon arbre porte de bons fruits, et le mauvais arbre porte de mauvais fruits* [1]. Ainsi, tandis que le protestantisme prêchait la haine des grands, le pillage des biens ecclésiastiques, le libertinage aux religieux, et mettait tout en combustion, l'Église donnait au monde un des plus beaux présents qu'elle ait pu lui faire, une preuve de charité maternelle si touchante, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître l'Épouse toujours légitime du Dieu de charité.

[1] *Matth.*, VII, 16,17.

Digitized by Google

Toutes les passions mises en mouvement par la fièvre du paganisme et par les doctrines de Luther et de Calvin, les bouleversements qui devaient en être la suite, ainsi que l'affaiblissement et la perte générale de la foi, toutes ces causes allaient développer la maladie la plus humiliante qui puisse affliger l'humanité. La démence deviendra beaucoup plus commune : le nombre des fous dépassera toutes les proportions qu'il avait jusqu'alors atteintes en Europe. Oui, il faut bien le dire, aujourd'hui que la science est venue constater ce fait et le formuler en proportions mathématiques : *De la perte de la foi à la perte de la raison il n'y a qu'un pas ; moins il y a de foi chez un peuple, plus il y a de fous* [1]. Voici donc l'Église qui vient au-devant de cette nouvelle calamité et qui va réparer le mal, dont le paganisme et la Réforme, sa fille, sont les principales causes.

En ce temps-là fut fondé l'ordre de Saint-Jean de Dieu. Outre les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les religieux qui le composent en font un quatrième, celui de servir les malades et particulièrement les aliénés. Charité catholique, que vous êtes admirable ! Connaissant la faiblesse et l'inconstance du cœur humain, vous l'enchaînez par un lien indissoluble, ici au chevet du pestiféré, là au bagne de l'esclave, ailleurs à la loge de l'insensé ; et la Religion qui inspire et soutient, depuis dix-huit siècles,

[1] Voyez les savantes recherches du docteur Esquirol. — Le progrès de la folie depuis la Renaissance du paganisme est aujourd'hui un fait si évident qu'il a frappé même les hommes du monde. Dans la séance de la Chambre des pairs, 5 février 1838, il a été constaté que le nombre des fous avait prodigieusement augmenté en Angleterre depuis Henri VIII. Déjà, dans le dernier siècle, un médecin italien avait calculé qu'il existait en Italie, proportionnellement à sa population, sept fois moins de fous que dans les contrées protestantes. — Aujourd'hui, en 1868, le nombre des fous atteint dans toute l'Europe, des proportions inconnues jusqu'ici.

Digitized by Google

de pareils dévouements dans des millions d'individus n'a rien de surnaturel ! Si ce grand miracle de charité ne vient pas de Dieu, dites-nous de qui il vient.

Le fondateur du nouvel ordre fut saint Jean de Dieu. Il naquit en Portugal, en 1495, de parents peu favorisés des biens de la fortune, mais pieux et charitables. L'envie de voyager le porta, dans un âge encore tendre, à quitter sa patrie et sa famille. Son départ causa tant de douleur à sa mère, qu'elle mourut au bout de trois semaines. Cependant le jeune prodigue se trouva bientôt dépourvu de tout secours, et réduit à une telle misère, qu'il fut obligé de servir pour avoir de quoi subsister. Il s'attacha à un maître berger et fut employé à garder des troupeaux : il avait environ dix ans. Malgré sa fuite inconsidérée, il vécut dans cet état avec toute l'innocence d'un vrai Chrétien.

Quelques années après, il s'enrôla dans une compagnie d'infanterie. Malheureusement la corruption qui régnait parmi ses camarades infecta sa vertu. Il perdit insensiblement la crainte de Dieu, et abandonna presque tous ses exercices de piété ; mais Dieu veille sur ses élus. S'il permet qu'ils tombent dans quelques fautes, c'est afin de leur faire connaître leur propre faiblesse et d'édifier l'Église par leur pénitence. Il ne laissa pas longtemps le jeune militaire dans le désordre. Un jour il fut renversé de cheval et tellement blessé, qu'il demeura plus d'une heure sans mouvement et sans parole. Étant un peu revenu à lui-même, il comprit le danger où il avait été de perdre la vie du corps, et fit de sérieuses réflexions sur l'état de son âme. S'étant mis à genoux, il se recommanda à la sainte Vierge, et résolut de changer de vie. Fidèle à sa promesse, il quitta l'armée et reprit son ancien état de berger.

Éloigné du tumulte des armes, Jean se souvint de ce

Digitized by Google

qu'il avait été dans sa jeunesse, et ce souvenir fut suivi des plus vifs regrets. Il recommença dès lors à consacrer la plus grande partie du jour et de la nuit aux exercices de la prière et de la mortification ; mais il crut qu'il ne pouvait rien faire de plus propre à satisfaire la justice divine, que de se dévouer au service des malheureux. Pour exécuter son dessein, il passa en Afrique, afin de procurer aux esclaves chrétiens toute la consolation et tous les secours qui dépendraient de lui. Il espérait encore trouver dans ce pays la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Néanmoins, son confesseur lui conseilla de repasser en Espagne : il obéit.

Ayant assisté à un sermon du père Jean d'Avila, le plus célèbre prédicateur de l'Espagne, il fut si touché, qu'il fondit en larmes et remplit l'Église de cris et de gémissements. Il fit une confession générale et ne songea plus qu'à se rendre utile aux pauvres et aux malades. Pendant le jour il était constamment au chevet de leur lit, prodiguant à tous les soins les plus tendres et leur rendant les services les plus pénibles à la nature. Vers les neuf heures du soir, il allait quêter pour eux. Il marchait dans les rues une hotte sur le dos et deux marmites à ses bras. La pluie, le vent, le froid, ne l'arrêtaient point. Lorsqu'il voulait demander l'aumône pour ses chers malades, il criait à haute voix : *Mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu : mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu.*

Cette manière extraordinaire de solliciter la charité, et d'ailleurs si profondément philosophique, attirait tout le monde aux fenêtres, et on lui donnait abondamment de quoi nourrir ses pauvres. Toute la ville de Grenade fut édifiée d'une pareille conduite, et bientôt quelques Chré-

Digitized by Google

tiens charitables se réunirent au serviteur de Dieu. Telle fut l'origine des frères *de la Charité de Saint-Jean de Dieu*, dont l'ordre fut approuvé par le pape saint Pie V.

Le Saint continua jusqu'à sa mort ces œuvres de miséricorde : pauvre lui-même, il manquait de l'absolu nécessaire. Pendant sa dernière maladie, une dame, étant allée le visiter, le trouva couché avec ses habits dans sa petite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'une vieille casaque. Le Saint avait seulement substitué à la pierre qui lui servait d'oreiller, la hotte dans laquelle il avait coutume de mettre les aumônes qu'il ramassait par la ville. Les malades et les pauvres fondaient en larmes autour de son lit. L'Évêque de la ville vint le voir, dit la messe dans sa chambre, et lui administra les derniers sacrements. Jean était encore à genoux devant l'autel où il avait communié lorsqu'il expira : ce fut le 8 mars 1550.

Nous avons dit que les frères de Saint-Jean de Dieu avaient pour but spécial de prendre soin des fous. De toutes les infirmités dont l'homme puisse être atteint, la folie est sans contredit la plus humiliante et la plus triste. Privé de sa raison, le fou est comme un animal, et souvent comme un animal furieux. Les malheureux aliénés ne peuvent attendre du monde que le mépris, l'insulte et l'abandon. Repoussés de leurs proches, relégués comme des criminels dans de sombres cachots, en butte à toutes sortes de mauvais traitements, ils se tourmentaient, s'irritaient, et, leur sang s'allumant encore davantage, leur maladie devenait à jamais incurable. Médecin de tous les maux de l'humanité, le Christianisme se fit leur ami. Il prit en main leur cause, et les fruits de son zèle furent incalculables.

Les frères de Saint-Jean de Dieu établirent des hôpitaux

Digitized by Google

spacieux, bien aérés, accompagnés de cours et de jardins, et de tous les petits agréments de la vie, qui peuvent contribuer à ramener le calme dans les idées des malheureux, frappés de démence. Chez eux les aliénés ne sont ni contrariés, ni plongés dans ces cachots où les restes de la raison achèvent de s'égarer. Il sont libres et circulent, suivant leur caprice, dans l'intérieur de l'établissement, pendant toute la journée; pour les contenir, les religieux n'emploient que la douceur. Grâce à leurs tendres soins, le calme renaît dans ces têtes agitées ; et bien des fois les frères de Saint-Jean de Dieu ont eu le bonheur de rendre à leurs familles, des parents qu'elles croyaient à jamais perdus.

Les préventions contre la folie étaient tellement enracinées, lorsque les frères de Saint-Jean de Dieu osèrent en entreprendre la guérison, que ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'ils obtinrent la permission d'accomplir leur généreux dessein. Pour les dégoûter d'une si belle tentative, en leur persuadant qu'elle était inutile, les autorités civiles ordonnèrent qu'on conduisît les saints fondateurs de l'ordre dans les souterrains infects, où étaient relégués quelques-uns des fous les plus furieux. Mais dans cette entreprise, comme dans toutes celles auxquelles le Christianisme donna naissance, on vit le cachet divin briller avec éclat. Un prodige vint au secours des charitables frères, et prouva que leur généreux sacrifice était agréable à Dieu.

Au fond de ces sombre retraites, gisait sur un peu de paille celui qui passait pour le plus dangereux entre les fous. Ses pieds et ses mains étaient chargés de chaînes scellées dans le mur. Ses vêtements tout déchirés annonçaient que souvent ils exerçait contre lui-même des violences, et

Digitized by Google

qu'il y avait du danger à l'approcher de trop près. A ses pieds on voyait une cruche d'eau à moitié cassée, un pain noir souillé d'ordure : tel était l'unique aliment du malheureux aliéné.

Quand il vit de loin, à la lueur des flambeaux que portaient les gardiens, s'avancer vers lui le cortége qui venait le visiter, il se leva d'un bond sur ses pieds, remuant ses chaînes et prenant une attitude menaçante. Ses cheveux hérissés, son œil blanc qui lançait des regards irrités, ce mélange inouï d'idiotisme, de fureur, la profondeur de ce cachot, le silence qui n'était interrompu que par le bruit des chaînes, tout donnait à cette scène un caractère lugubre et effrayant, capable d'intimider tout autre que des chrétiens remplis de l'esprit de Dieu.

Arrivés à quelque distance du terrible fou, tous les gardiens s'arrêtèrent. Le supérieur des frères de Saint-Jean de Dieu s'avança seul vers lui, et, l'embrassant avec affection, et le flattant de la main comme on apprivoise un animal fougueux, il lui fit entendre, par de douces caresses, qu'il ne venait que pour lui faire du bien. Au lieu de la fureur, on ne vit plus se peindre dans les regards du fou qu'un indicible étonnement. Il y avait bien des années qu'il n'avait connu la présence des hommes, qu'à leurs mauvais traitements et aux coups dont on l'accablait.

C'était donc pour lui un prodige dont son faible cerveau ne pouvait se rendre compte, que de voir un homme non-seulement ne pas le maltraiter, mais lui témoigner doucement qu'il compatissait à ses peines et à ses douleurs. De ce moment le religieux fut maître absolu du prisonnier. Au grand effroi de ceux qui l'accompagnaient, il lui fit ôter ses chaînes, le revêtit d'habits convenables, le prit par le bras et l'emmena avec lui dans la maison qu'il avait dispo-

Digitized by Google

sée. Un an après, ce fou si dangereux était au sein de sa famille, au milieu de ses enfants, bénissant avec eux les charitables frères de Saint-Jean, et remerciant le Ciel de les avoir envoyés auprès de lui pour le rendre à la liberté, à la raison et à la vie [1].

La fondation de l'ordre de Saint-Jean de Dieu, et celle de tant d'autres ordres infirmiers qui parurent au seizième siècle, tous ces miracles de charité divine vengeaient glorieusement l'Église catholique du reproche d'infidélité, que les Protestants lui adressaient. Dieu voulut encore confondre ses ennemis, en dévoilant le venin et la vanité de leurs doctrines. Pour cela, le voici qui tire des trésors de sa miséricorde un ordre religieux d'une activité, d'une science, d'un ensemble remarquables : pépinière de Saints, de savants, de martyrs et de missionnaires, il sera un des boulevards de la Religion contre le protestantisme.

Au moment précis, la même année, peut-être le même jour, où Luther soutenait ses premières thèses hérétiques, saint Ignace, destiné à le terrasser, recevait, au siége de Pampelune, la blessure qui devait à jamais l'éloigner du monde, préparer sa conversion et le conduire à la fondation de sa célèbre compagnie. Retiré dans sa grotte de Manrèze, il écrivit ses *Exercices spirituels*, ce code méthodique de la piété qui servit à former son ordre et à repeupler tous les autres ; livre d'or dont on a dit qu'il avait fait plus de conversions qu'il n'a de lettres. Plus tard, lorsque Calvin commença à se faire des disciples à Paris, saint Ignace, qui était venu étudier dans cette ville, assemblait ses compagnons pour déclarer la guerre aux ennemis de la foi. Enfin, lorsque Henri VIII, roi d'Angleterre, se fit nommer chef

[1] Voyez Butler, 8 mars ; Hélyot, t. IV, p. 131 ; *Hist. des Bienf. du Christ.*, t. I, p. 147.

Digitized by Google

de l'Église anglicane et qu'il ordonna, sous peine de mort, à ses sujets d'effacer le nom du Pape de tous les livres, saint Ignace jetait les fondements de son ordre, qui fait profession d'obéissance particulière au souverain Pontife.

L'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus naquit en Espagne, l'an 1491. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à la cour; mais Ignace, qui était passionné pour la gloire, prit bientôt après le parti des armes. Sa conduite n'était pas fort régulière : tout occupé de la vanité et des plaisirs du monde, il était bien loin de régler ses actions d'après les maximes de l'Évangile. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, que Dieu lui ouvrit les yeux.

En défendant la ville de Pampelune, assiégée par les Français, Ignace fut atteint par un biscaïen qui lui cassa la jambe. Resté au pouvoir de l'ennemi, il fut traité avec douceur et intelligence; néanmoins la guérison fut longue. Ignace, ennuyé, demanda des livres. On lui apporta la *Vie des Saints :* c'était là que Dieu l'attendait. La grâce lui toucha tellement le cœur, qu'il résolut de se convertir et d'imiter les Saints. Quand il fut en état de marcher, il se retira dans une grotte, près de la ville de Manrèze, où il pratiqua de grandes austérités et fit une confession générale de toute sa vie. Il partit de là pour la Terre-Sainte.

Au retour de son voyage, il s'appliqua fortement à l'étude, et vint à Paris, où il convertit François Xavier, en lui répétant cette parole de Notre-Seigneur : *De quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme* [1] ? Plusieurs disciples s'attachèrent à lui et jetèrent les fondements de la Compagnie de Jésus. Le Saint-Père approuva ce nouvel ordre l'an 1540.

[1] *Matth.*, XVI, 26.

Digitized by Google

Ignace vécut longtemps à Rome. Souvent il fut en butte à la calomnie, à la persécution; mais sa patience et son humilité n'en furent point ébranlées. Il avait pris pour devise ces paroles : « Tout pour la plus grande gloire de Dieu. » Cette pensée le rendait insensible à tous les biens comme à tous les maux d'ici-bas. Ordinairement il tenait les yeux élevés vers le Ciel et répétait souvent : « Oh! que la terre me paraît vide quand je regarde le Ciel! » Ce grand Saint mourut à Rome le 31 juillet 1556 à l'âge de soixante-cinq ans.

Les Jésuites, enfants de saint Ignace, sont un ordre qui a pour but : 1° d'élever la jeunesse; 2° de procurer le salut des Catholiques par la prédication, la confession, la composition de bons ouvrages; 3° de travailler à la conversion des hérétiques et des infidèles par des missions. Outre les trois vœux ordinaires d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ils font le vœu d'aller dans toutes les missions où le souverain Pontife voudra les envoyer. Ils n'acceptent aucune dignité ecclésiastique, à moins qu'ils n'y soient obligés par un ordre exprès du Pape. L'ordre des jésuites a eu la gloire de produire le saint Paul des temps modernes, l'apôtre des Indes, saint François Xavier, dont nous allons parler [1].

François Xavier naquit le 5 avril 1506, au château de Xavier en Espagne, de parents aussi distingués par leurs vertus que par leur noblesse. Doux, gai, spirituel, complaisant, François se fit aimer de tout le monde, dès son enfance. A l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à Paris, où il se livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il surpassa bientôt tous ses condisciples. Ses cours finis, il fut nommé professeur de philosophie.

[1] Helfot, t. VII, p. 452.

Digitized by Google

Malheureusement Xavier ne travaillait que pour le monde. Les applaudissements qu'on lui donnait flattèrent sa vanité et son ambition. Saint Ignace, qui était venu à Paris pour former une société savante, dévouée au salut du prochain, proposa à Xavier d'en être membre. Le jeune professeur, rempli d'idées mondaines, rejeta avec dédain la proposition d'Ignace; il le raillait même en toute occasion. Ses mépris ne rebutèrent point Ignace, qui les supportait avec douceur et même avec gaieté. Seulement il répétait de temps en temps à Xavier cette maxime de l'Évangile : *Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme* [1] ?

Tout cela ne fit pas grande impression sur le jeune mondain. Ignace le prit alors par son faible; il se mit à louer son savoir et ses talents, et lui offrit même de l'argent pour sortir d'un besoin où il se trouvait : Xavier fut touché du procédé. La grâce agit sur son cœur; sa conversion fut décidée. Il s'attacha dès lors à saint Ignace, et le zèle qu'il avait porté à acquérir la science, il le porta tout entier à acquérir la vertu. Les deux nouveaux athlètes de la foi, suivis de quelques compagnons, partirent bientôt pour Rome, où ils offrirent leurs services au Saint-Père.

C'était le moment à jamais solennel où, sous l'influence de l'esprit païen, une bonne partie de l'Europe perdait le flambeau de la foi, dont elle s'était rendue indigne. Les sophistes inondaient le monde chrétien des erreurs renouvelées des Romains et des Grecs : les humanistes et les artistes païens, de leurs œuvres corruptrices; les Protestants se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre

[1] *Matth.*, XVI, 26.

Digitized by Google

la voix maternelle de l'Église qui les rappelait au bercail : à ses avances ils répondaient même par des insultes. Ce que la Religion devait à sa qualité de mère était accompli ; elle se souvint, alors, qu'elle est fille du Ciel. Avec cette noble fierté qui lui convient, elle leur dit : *Puisque vous vous jugez indignes de la vérité, je pars pour la porter aux autres nations* [1].

Déjà un nouveau monde, l'Amérique et les Indes orientales, lui était préparé. Il ne fallait plus qu'un homme pour saisir le flambeau sacré et le transporter au delà des mers : cet homme fut Xavier. Choisi par le vicaire de Jésus-Christ pour prêcher l'Évangile aux nations orientales, il quitta Rome au moment précis où l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre, brisaient les derniers liens qui les unissaient à l'antique Église. Une flotte prête à mettre à la voile l'attendait au port de Lisbonne. L'homme providentiel, le nouveau Paul, y monte tenant en ses mains le flambeau sacré que le Ciel irrité vient de retirer aux peuples du Nord. Il arrive aux Indes. La divine lumière brille sur ces vastes régions enveloppées des ténèbres de la mort ; elle se répand avec rapidité. Pour autoriser les discours du nouvel apôtre, Dieu lui donne le don des miracles. Il ressuscite plusieurs morts, parle diverses langues qu'il n'avait jamais apprises. Les païens, étonnés, accourent pour l'entendre et se convertissent en foule. Bientôt les conquêtes de Xavier dédommagent l'Église et lui rendent une partie des brebis qu'elle avait perdues.

Le saint missionnaire était continuellement en voyage. Partout il prêchait, catéchisait, baptisait, visitait les malades. On compte qu'il régénéra de sa main plus de onze

[1] *Act.*, XIII, 46.

Digitized by Google

cent mille idolâtres. Ayant appris qu'il y avait au delà des Indes un grand pays qu'on nomme le Japon, il résolut d'y aller. On eut beau lui représenter qu'il courait à une mort certaine, rien ne put ralentir son zèle. Il se contenta de répondre : « Pour gagner un peu d'or, les marchands ne craignent pas de s'exposer à tous ces périls; serais-je moins courageux pour gagner des âmes? » A peine débarqué au Japon, il se mit à prêcher l'Évangile; de nouveaux miracles confirmèrent la doctrine qu'il enseignait. Entre autres, il ressuscita une jeune fille de qualité, morte depuis vingt-quatre heures. Ces miracles faisaient respecter la Religion; mais un outrage fait au père Fernandez, un des compagnons de saint François Xavier, contribua beaucoup à la conversion des infidèles.

Un jour que ce missionnaire prêchait dans la place publique, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération si héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire furent saisis d'admiration. Un des plus savants docteurs de la ville, qui était présent, se dit à lui-même : Une loi qui inspire un tel courage, une telle grandeur d'âme, qui fait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne peut venir que du Ciel. Le sermon achevé, il avoua que la vertu du prédicateur l'avait touché et demanda le baptême, qui lui fut administré solennellement. Cette illustre conversion en détermina un grand nombre d'autres.

La semence de l'Évangile, jetée dans le Japon par saint François Xavier, fructifia tellement, que, lorsque la persécution s'y alluma, on comptait dans cet empire quatre

Digitized by Google

cent mille Chrétiens. Cependant le saint missionnaire n'était point satisfait; au contraire, ses conquêtes ne faisaient que donner de nouvelles flammes à son zèle. Il conçut le dessein de porter la foi dans le vaste empire de la Chine. Bientôt il arriva à la vue de cette terre désirée. Il la contempla de loin comme Moïse regarda la Terre promise; mais Dieu, content de sa bonne volonté, jugea qu'il était temps de lui donner la couronne méritée par tant de travaux.

Le Saint tomba malade à Sancian, petite île à peine éloignée de quelques lieues des côtes de la Chine. On le laissa sur le rivage, exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait avec violence. Un marchand portugais, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane, qui ne valait guère mieux que le rivage, parce qu'elle était ouverte de toutes parts; la maladie continua ses progrès. Enfin, le 2 décembre, qui était un vendredi, le Saint prononça ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance : je ne serai jamais confondu* [1]. Puis, transporté d'une joie toute céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit en 1552, dans la quarante-sixième année de son âge, et après en avoir passé dix et demi dans les Indes. Son corps, conservé sans corruption, est exposé dans la ville de Goa, capitale de l'Inde. Lorsque saint François Xavier voulait s'animer à la conversion des infidèles, il répétait ces paroles : « O très-sainte Trinité ! » C'était comme son cri de guerre contre les démons [2].

Grâce à saint François Xavier et à ses dignes coopérateurs, voilà cette foi de l'Église romaine, qu'on se flattait

[1] Psal. xxx.
[2] Godescard, 3 décembre.

Digitized by Google

d'éteindre en Europe, qui brille d'un nouvel éclat dans les vastes contrées de l'Orient. Ainsi l'Église notre mère, l'Église véritable, fut toujours catholique, toujours cette cité d'Isaïe, bâtie sur la montagne, visible à tous les peuples, et dans laquelle tous les peuples doivent entrer pour participer aux bénédictions du Dieu de Jacob.

Salut donc, ô Église romaine! Église immortelle, à quoi vous comparerai-je ? Tandis que les sectes et les hérésies n'ont jeté qu'un instant leur faux éclat dans quelque coin de la terre, et ont disparu sans retour, semblables à ces feux trompeurs qui s'élèvent des marais durant l'obscurité de la nuit, et qui, après avoir sillonné les basses régions de l'atmosphère, s'éteignent rapidement; pour vous, Église de Dieu, Église catholique, votre bienfaisante lumière ne s'éteint jamais! Comme l'astre brillant qui éclaire le monde, vous passez avec majesté d'un pays à l'autre. Si une nation est assez ingrate pour méconnaître vos bienfaits, vous la laissez retomber dans l'horreur de la nuit d'où vous l'aviez tirée, et vous portez ailleurs la lumière et la vie dont vous êtes la source intarissable.

Que dirai-je encore? L'Église catholique est un fleuve majestueux. Si des digues imprudemment élevées viennent détourner son cours, sans rien perdre de l'abondance ni de la fécondité de ses eaux, il dirige ses ondes salutaires vers d'autres lieux, et s'en va fertiliser des campagnes nouvelles. Arbre antique, plein de vigueur et de vie, si la hache retranche quelques-uns de ses rameaux, la séve vivifiante qui les nourrissait se porte ailleurs, donne naissance à de nouvelles tiges et fait produire aux branches épargnées des fruits plus excellents.

Digitized by Google

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir justifié et consolé votre Église, notre tendre mère, en lui suscitant de grands Saints et de zélés apôtres : donnez-nous la charité de saint Jean de Dieu et de saint François Xavier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai souvent ces paroles de saint Ignace : Tout pour la plus grande gloire de Dieu.*

Digitized by Google

XLIXe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIVe SIÈCLE, FIN).

L'Église défendue et consolée : concile de Trente ; saint Charles Borromée ; sainte Térèse ; Carmélites ; la B. Angèle de Bresse ; Ursulines ; Frères des Écoles pies ; congrégation de Notre-Dame ; religieux Somasques ; Frères Infirmiers d'Obrégon ; Frères du Bien-Mourir ; saint Camille de Lellis.

Xavier, en mourant, avait légué à l'Église un monde presque entier de fervents néophytes, il semble que l'épouse de l'Homme-Dieu devait trouver dans cette magnifique compensation de quoi se consoler des maux que l'ingrate Europe lui faisait souffrir. Néanmoins elle gémissait toujours sur la perte de ses enfants : rien n'est difficile à consoler comme le cœur d'une mère. Elle tenta donc un dernier effort pour ramener les prodigues, ou du moins pour affermir dans la vérité ceux qui étaient restés fidèles, en fixant toutes les incertitudes, en dissipant tous les nuages, en traçant nettement les limites de l'hérésie et de la foi.

Pour cela elle réunit le dernier et peut-être le plus savant des conciles généraux, à Trente, une des villes prinpales du Tyrol. Il dura dix-huit ans en diverses reprises, ayant été ouvert en 1545 et fermé en 1563. On y comptait cinq Cardinaux légats du Saint-Siége, trois Patriarches, trente-trois archevêques, deux cent trente-cinq Évêques, sept abbés, sept généraux d'ordres monastiques, cent soixante docteurs en théologie.

Les chefs du parti protestant, dont les erreurs désolaient la Religion et ensanglantaient l'Europe, furent in-

Digitized by Google

vités au Concile; mais ils refusèrent de s'y rendre. L'Église examina leurs livres, jugea et condamna leur doctrine. L'auguste assemblée fit aussi les plus sages règlements pour la réforme des mœurs publiques; mais ces règlements, quoique reçus dans les pays catholiques, ne s'établissaient que lentement. C'est alors que Dieu suscita une de ces âmes d'élite qu'il donne de siècle en siècle à son Église, pour être le mobile et le soutien de toutes les grandes entreprises.

Charles Borromée, le modèle des Évêques et le restaurateur de la discipline ecclésiastique, naquit à Arona, près de Milan, d'une des plus illustres familles de l'Italie. Jeune encore, il fut engagé dans l'état ecclésiastique. Sa rare piété, sa pureté virginale, son zèle pour le service des autels, sa grande capacité pour les affaires, le firent élever de bonne heure aux premières dignités de l'Église. Devenu Cardinal et Archevêque de Milan, il se montra digne par ses vertus et sa conduite du haut rang où la Providence l'avait placé.

Grâce à son zèle, le concile de Trente fut terminé. Tandis que, par ses sollicitations pressantes auprès des Évêques et des princes, il en hâtait la publication, il tenait à Milan plusieurs synodes pour recevoir et appliquer les décrets de l'auguste assemblée. Commençant la réforme par lui-même, il fit succéder aux plaisirs les plus innocents les occupations les plus graves et les plus sévères. Il quitta tous ses bénéfices, s'interdit l'usage des vêtements de soie, et embrassa un genre de vie dur et austère. Dans les dernières années de sa trop courte existence, il porta si loin la frugalité, que sa nourriture ne fut plus que du pain, de l'eau et quelques légumes.

Sa maison était si bien réglée, qu'elle ressemblait plutôt

Digitized by Google

à un séminaire qu'au palais d'un Archevêque. Aussi ne parlait-on en Italie que de la sainteté et du zèle du Cardinal Borromée. Il visita plus d'une fois son vaste diocèse, parcourut toute sa province ecclésiastique, et pénétra jusque dans les profondes vallées des Grisons et des Suisses. On le vit, dans ses courses apostoliques, marcher à pied, endurer la faim, la soif, les injures de l'air, gravir les montagnes les plus escarpées, pour chercher les brebis errantes et les ramener au bercail.

Mais sa charité ne se manifesta dans aucune circonstance avec plus d'éclat que durant la peste de Milan. Le terrible fléau se déclare : aussitôt les grands et les riches du siècle abandonnent la ville ; on conseille au saint Archevêque de se retirer dans un lieu sûr et de se conserver pour tout son diocèse. Il se contente de répondre : Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; et en même temps, offrant à Dieu le sacrifice de la sienne, il se dévoue au service des pestiférés. Dès ce moment, sa charité ne connaît plus de bornes. Nuit et jour en action, on le voit porter partout des soulagements, des remèdes et des paroles de consolation. Mais la contagion se prolonge, les ressources s'épuisent, il ne reste plus rien pour les malheureux. Charles trouvera des ressources dans son inépuisable charité. Il emprunte, vend ses biens, ses meubles et jusqu'à son lit. Devenu riche pour les pauvres en se faisant pauvre lui-même, il va porter aux malades les remèdes ou les aliments qui calmeront leurs douleurs ; enfin la colère de Dieu se laisse fléchir par le dévouement du Pasteur : le fléau disparaît.

Saint Charles profita du malheur qu'on venait d'éprouver, pour étendre et affermir de plus en plus une salutaire réforme. Persuadé que c'est de l'éducation de la jeunesse que dépend l'avenir de la société, il consacra une partie de

Digitized by Google

son patrimoine à fonder dans la ville de Pavie un collége, où la jeune noblesse milanaise recevrait, sans dangers pour ses mœurs, l'instruction qui fait les hommes utiles : cette magnifique fondation, connue sous le nom de *Collége Borromée*, a rendu depuis trois siècles les plus éminents services à la patrie de l'illustre fondateur. Le Saint, qui connaissait mieux que personne la pensée intime du Concile de Trente dont il avait été secrétaire, s'empressa d'exclure de son plan d'études les auteurs païens. S'il fut obligé d'admettre un mélange, l'histoire nous apprend qu'il faut l'attribuer aux exigences aveugles des parents, qui, fanatisés par la Renaissance, menaçaient d'envoyer leurs enfants dans les universités protestantes d'Allemagne, où, avec le prétendu beau latin, ils auraient appris les erreurs modernes.

Sept ans après la cessation de la peste, l'homme de Dieu alla recevoir la récompense éternelle de tant de vertus et de sacrifices, le 3 novembre 1384, emportant dans la tombe la douleur de son troupeau qui le chérissait comme son père, les regrets du Saint-Siége dont il avait été l'appui, et l'admiration de l'Église que sa vie sainte avait édifiée, son zèle étendu, et sa prudence véritablement réformée. Quelle société séparée de l'unité catholique produisit jamais de pareils hommes [1] ?

Pendant que saint Charles travaillait à rétablir la discipline ecclésiastique, que de zélés missionnaires portaient à des peuples barbares la bonne nouvelle de l'Évangile, et que l'hérésie, redoublant ses fureurs, donnait au Ciel de généreux martyrs, de nouvelles institutions se formaient dans l'Église. La réforme se rétablissait dans les cloîtres,

[1] *Hist abr. de l'Église*, p. 410.

Digitized by Google

et les ordres monastiques se renouvelaient dans leur primitive ferveur. Le principal instrument de ces dernières merveilles fut sainte Térèse. Cette Vierge, cette réformatrice, cette âme noble, aimante, céleste entre toutes les autres, naquit à Avila, dans les Espagnes, le 28 mars 1515. C'est elle-même qui va nous raconter sa vie.

« Mon père, dit-elle, aimait beaucoup la lecture des bons livres. Il en avait plusieurs en langue vulgaire, afin que ses enfants pussent les lire. Ma mère secondait ses desseins, en prenant soin de nous faire prier Dieu, et en nous inspirant de la dévotion à la sainte Vierge et aux Saints, ce qui commença à m'y exciter dès l'âge de six à sept ans. J'avais encore un grand avantage, celui de ne voir jamais mes parents estimer ou favoriser autre chose que la vertu ; ils en avaient l'un et l'autre beaucoup. Mon père était fort charitable envers les pauvres, et plein de compassion pour les malades ; il traitait les domestiques avec une bonté singulière ; il était d'une grande sincérité dans ses paroles ; jamais personne ne l'entendit ni jurer ni médire ; et, pour l'honnêteté, il y était exact au dernier point.

« Ma mère était aussi très-vertueuse. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de sa beauté, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans quand elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une manière plus édifiante. Son humeur était extrêmement douce ; elle avait beaucoup d'esprit, mais si peu de santé, qu'elle eut de fréquentes maladies. Sa vie fut traversée de grandes peines, et elle la finit chrétiennement. Quoique j'aimasse fort tous mes frères, il y en avait un cependant que j'aimais plus tendrement que les autres. Il était à peu près de mon âge ; nous lisions ensemble la *Vie des Saints*.

Digitized by Google

Il me parut, en pensant aux martyrs, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur du Ciel, et il me prit un désir ardent de mourir comme eux. Mon frère entra dans les mêmes sentiments. »

Cette idée fermenta tellement dans l'esprit de ces deux enfants, qu'ils s'échappèrent un jour de la maison paternelle dans le dessein de passer chez les infidèles, où ils espéraient trouver la couronne du martyre. Au sortir de la ville, ils furent rencontrés par un de leurs oncles, qui les ramena à leur mère. On les gronda beaucoup l'un et l'autre ; et le frère ne manqua pas de rejeter toute la faute sur sa sœur.

Née avec une âme généreuse, Térèse se faisait un plaisir de soulager les pauvres, suivant ses facultés : « Je donnais l'aumône, dit-elle, autant que je pouvais; mais mon pouvoir était petit. » Elle avait douze ans lorsque sa mère mourut. Désolée de se voir orpheline, elle courut se prosterner fondante en larmes devant une image de la sainte Vierge, qu'elle supplia de vouloir bien lui tenir lieu de mère. Cette action, faite avec une simplicité et une confiance enfantines, lui parut dans la suite une des plus avantageuses de sa vie. A la protection de Marie elle se crut toujours redevable des grâces sans nombre dont le Seigneur la combla, surtout dans le temps où elle courut risque de perdre tout à la fois son innocence et l'amour de ses devoirs.

Le temps dont nous parlons fut celui de sa jeunesse, époque si critique pour les mœurs, par les lectures dangereuses et par les mauvaises compagnies. « Je me livrai à la lecture des romans. Cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle me fit commettre beaucoup d'autres

Digitized by Google

fautes. Je pris d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire ; mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de mes soins ; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités.

« Plusieurs années se passèrent ainsi dans cet amour extrême de parure et de propreté, sans que je me doutasse qu'il y eût le moindre mal ; mais je vois maintenant combien il devait y en avoir. Je ne profitai pas des exemples d'une de mes sœurs qui était fort sage et fort vertueuse ; au contraire, je reçus beaucoup de préjudice des mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent me voir. Ses conversations me changèrent tellement, que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune des inclinations vertueuses que j'avais reçues du Ciel. Je courus risque de perdre mon innocence ; heureusement Dieu m'en garantit par un effet de sa bonté. »

Le père de Térèse, s'apercevant que sa fille n'avait plus la même piété, et que ce relâchement venait de la liaison intime qui existait entre elle et sa parente, la mit en pension chez les religieuses Augustines : Térèse n'avait encore que quinze ans. La fréquentation de personnes vertueuses ranima bientôt, dans le cœur de la nouvelle pensionnaire, les sentiments de piété de sa première enfance : le Seigneur lui ouvrit les yeux sur ses écarts. Docile à la grâce, Térèse changea totalement de conduite, et, au sortir de pension, elle songea sérieusement à se donner à Dieu.

Elle se présenta aux Carmélites, et sollicita la faveur d'être reçue au nombre des novices. Cette démarche coûta cher à son cœur, par le regret qu'elle éprouva de quitter son tendre père. Mais, la grâce surmontant la nature, Térèse entra dans le couvent et ne tarda pas à y prendre

Digitized by Google

l'habit. Dieu la visita par de cruelles souffrances qui durèrent la plus grande partie de sa vie. Elle les supportait avec une résignation et même avec une gaieté charmante. Au plus fort de sa douleur elle répétait cette parole de Job, qui la consolait et la fortifiait beaucoup : *Puisque nous avons reçu tant de biens de la main de Dieu, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux qu'il nous envoie* [1] ? Elle parvint à ce point de perfection d'aimer tellement les souffrances, qu'elle disait souvent à Notre-Seigneur : « Ou souffrir, ou mourir. »

Sa faiblesse habituelle ne l'empêcha point de s'occuper du salut du prochain. Elle entreprit de faire revivre dans son ordre la règle et la ferveur primitives. Il serait impossible de raconter tout ce qu'elle eut d'obstacles à vaincre, de contradictions et de persécutions à essuyer pour venir à bout de son entreprise : mais Dieu la soutint. Le Carmel refleurit comme aux anciens jours, et l'Église trouva, elle trouve encore, dans les vertus et dans les prières des religieuses Carmélites, une compensation aux maux et aux scandales nombreux qui l'affligeaient alors et qui l'affligent encore aujourd'hui.

Cependant les grands travaux de Térèse avaient épuisé sa santé. Le 3 octobre de l'an 1582, elle se sentit défaillir, pressentit sa mort prochaine et demanda les Sacrements. Aussitôt qu'elle aperçut le saint Viatique, ses forces parurent se ranimer, son visage s'enflamma et l'ardeur de sa foi se peignit dans ses yeux. Elle les tourna vers le Sauveur, et, s'étant mise sur son séant pour le recevoir avec plus de respect, elle s'écria dans un saint transport : « O mon Seigneur et mon Époux ! la voilà donc arrivée,

[1] *Job.*, II, 10.

Digitized by Google

cette heure que je désirais si ardemment ! Je touche au moment de ma délivrance ! »

Sur les neuf heures du soir, elle demanda l'Extrême-Onction, qu'elle reçut avec la plus tendre piété. Jusqu'au moment où elle perdit la parole, on lui entendit répéter ce verset du psaume : *Mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié* [1]. Les douleurs de l'agonie se prolongèrent jusqu'au lendemain. La tête appuyée sur le bras d'une de ses sœurs et les yeux fixés sur un crucifix qu'elle avait à la main, elle attendit tranquillement la mort, qui vint couronner ses travaux et ses vertus la nuit du 6 octobre 1582 [2]. Une des grandes vertus de sainte Térèse était la confiance en Dieu. Ni les contradictions, ni les persécutions, ni la pauvreté, ni l'abandon des créatures ne purent jamais l'ébranler. Un jour qu'elle allait fonder un monastère, n'ayant que cinq sous dans sa bourse, elle dit gracieusement à sa compagne : « Ne nous décourageons pas : Térèse et cinq sous, ce n'est rien ; mais Térèse, cinq sous et Notre-Seigneur, c'est tout.

Après avoir fait connaître la mère, disons un mot des filles. En été, les Carmélites se lèvent à cinq heures et font oraison jusqu'à six. En hiver, elles se lèvent à six heures et font oraison jusqu'à sept ; avant le souper, elles ont encore une heure d'oraison. Elles jeûnent depuis l'Exaltation de la Sainte Croix jusqu'à Pâques, et ne mangent jamais de viande, si ce n'est dans les maladies. Les jours de jeûne de l'Église et tous les vendredis de l'année, excepté ceux qui sont entre Pâques et la Pentecôte, elles ne mangent ni œufs ni potage. Elles prennent la discipline plusieurs fois par semaine. Tous les vendredis de l'année, en

[1] Psal. c.

[2] Godescard, 11 octobre.

Digitized by Google

particulier, elles la prennent pour l'augmentation de la foi, la conservation des États et des princes souverains, pour leurs bienfaiteurs, pour les âmes du Purgatoire, les captifs et *ceux qui sont en état de péché mortel*.

Qu'on dise encore que les ordres contemplatifs sont inutiles au monde! Combien de pécheurs convertis et de fléaux conjurés par les expiations volontaires de ces victimes innocentes! Les Carmélites portent une robe et un scapulaire de couleur brune; elles couchent sur des paillasses posées sur des planches, et elles ont pour chaussures des sandales de cordes appelées *alpergates*, avec des bas d'une étoffe grossière comme leur robe [1].

Sainte Térèse eut la consolation de voir de son vivant seize couvents de filles et quatorze d'hommes embrasser son austère institut, qui, peu après, se répandit dans toute la Chrétienté. Cette admirable réforme, fondée contre toutes les prévisions humaines, dans un siècle où de grands péchés désolaient la terre, est, nous le répétons, une preuve palpable de cette vérité, déjà tant de fois reconnue, que la Providence ne manque jamais de donner un contre-poids aux iniquités qui se commettent.

La pureté des mœurs, la ferveur, la piété, rétablies dans le clergé et dans l'ordre monastique, se répandirent, comme les eaux d'une source féconde, sur tous les Fidèles, et, sur une grande étendue, la face de la terre fut renouvelée. Pour obtenir ce glorieux triomphe qui, en confondant l'hérésie, le schisme et le scandale, prouvait la sainteté constante de l'Église catholique, Dieu mit en œuvre toutes les ressources de sa Providence. Sur la chaire pontificale il place un grand Saint, ferme comme Pierre,

[1] Hélyot, t. I, p. 358.

Digitized by Google

éclairé comme Léon, zélé comme Grégoire, et dont le nom seul est un éloge : voulez-vous le savoir? Il s'appelle saint Pie V. De grands Évêques brillent sur les siéges de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie : François de Sales est à Genève.

Plus de cinquante ordres ou congrégations religieuses se forment ou se réforment. Les uns, propagateurs de la vérité parmi les peuples, ou leur conservent la foi, ou la leur rendent en dissipant les ténèbres de l'erreur ; les autres, réparateurs des maux causés par les crimes publics, soulagent toutes les infirmités humaines, et montrent à l'hérésie qu'elle peut bien attirer des fléaux sur le monde, mais que l'Église catholique seule a le pouvoir d'en guérir les suites.

Parmi les ordres destinés à conserver et à répandre la vérité, nous voyons apparaître, après l'ordre des *Théatins*, celui des *Barnabites*, dont trois gentilshommes italiens furent les fondateurs [1] ; les *Pères de la doctrine chrétienne*, dont l'Église est redevable au vénérable César de Bus [2], et bien d'autres encore. Obligé de nous restreindre, nous n'en ferons connaître que deux, mais des plus célèbres et des plus répandus, les *Ursulines* et les *Pauvres de la Mère de Dieu*.

Les religieuses Ursulines furent établies par la B. Angèle de Brescia, en 1537. Angèle, surnommée de Brescia à cause du séjour qu'elle fit en cette ville, naquit en Italie à Desenzano, petite ville sur le lac de Garde, peu éloigné du lieu où saint Léon arrêta Attila, et où a été livrée la bataille de Solferino. Orpheline dès sa plus tendre enfance, et vertueuse aussitôt qu'orpheline, elle fut confiée avec sa

[1] Hélyot, t. IV, p. 106.
[2] *Ibid.*, p. 347.

Digitized by Google

sœur à un oncle qui prit grand soin de leur éducation. Toutes deux, quoique enfants, faisaient leurs délices des pratiques de dévotion, non pas communes et ordinaires, mais ferventes et difficiles.

Ainsi, elles se levaient la nuit pour faire leurs prières, après avoir pris quelque peu de repos sur la terre nue ou sur quelques planches. A cette mortification, si pénible à leur âge, elles ajoutaient des jeûnes fréquents. Désirant ne plus vivre qu'avec Dieu, elles s'enfuirent un jour pour se retirer dans un ermitage ; mais leur oncle les suivit et les ramena chez lui. Angèle, qui était la plus jeune, n'avait d'autre consolation que sa sœur ; Dieu vint la lui enlever. Cette mort lui fut d'autant plus sensible, qu'elle regardait cette sœur, comme son appui et son guide dans le chemin de la vertu. Quoique pénétrée de douleur, la sainte enfant souffrit cette séparation avec une résignation admirable.

Seule désormais, Angèle mit toute son espérance au Dieu des orphelins. Elle ne négligea rien pour mériter son amour. Parvenue à l'âge de vingt-six ans, et affermie dans la vertu par les prières, les jeûnes et toutes sortes d'austérités, notre Sainte fut inspirée de Dieu de se rendre utile au prochain en fondant une congrégation religieuse. C'était au moment où les hérésies des Protestants ruinaient les monastères, condamnaient la virginité et foulaient aux pieds les vœux les plus solennels ; mais Dieu était là qui veillait sur l'Église. Admirons avec quelle sagesse il sut appliquer le remède au mal ! Nous l'avons vu établissant dans les différents siècles des ordres religieux, des maisons de pénitence et de prière, des asiles assurés contre la corruption ; mais, pour en profiter, il fallait y entrer. Or, combien de personnes qui ne pouvaient ou qui ne voulaient pas quitter le monde ! Il s'agissait donc de sauver ces

Digitized by Google

âmes au milieu même des dangers de la vie séculière. Il fallait chercher les pécheurs dans leurs propres maisons, les contraindre d'ouvrir les yeux à la lumière, et courir après eux pour les ramener au chemin du salut.

La bienheureuse Angèle comprit, ou plutôt Dieu lui fit comprendre cette nécessité. Elle voulut donc que toutes ses filles demeurassent dans le monde, chacune dans la maison de ses parents, afin de répandre plus facilement la bonne odeur de Jésus-Christ, et d'être utiles à toutes sortes de personnes par l'exemple de leurs vertus. Aller chercher les affligés pour les consoler et les instruire, soulager les pauvres, visiter les hôpitaux, servir les malades, et se présenter humblement à tous les travaux où la charité les appellerait, fut la première loi qu'elle leur donna. Quoique ses filles fussent libres, et la plupart de qualité, elle les obligea de se rendre comme esclaves de tous, à l'imitation de l'Apôtre, afin de gagner à Dieu un plus grand nombre d'âmes. Aussi on vit renaître bientôt, dans les villes assez heureuses pour les posséder, l'esprit des premiers Chrétiens, tant pour le soulagement des pauvres que pour l'instruction des ignorants.

Par une prévoyance qui accompagne toujours la sagesse d'en haut, Angèle ordonna que, selon l'exigence des temps, on pourrait changer la forme de vie qu'elle avait introduite. Or, les circonstances ayant changé, la plus grande partie de ces vierges missionnaires embrassèrent la vie commune dans des congrégations, et choisirent la solitude du cloître, pour s'y renfermer le reste de leurs jours. L'ordre des Ursulines se répandit avec une étonnante rapidité, preuve frappante de son utilité et de la protection du Ciel. Il a donné naissance à plus de trois cent cinquante communautés, qui aujourd'hui s'occupent en général de

Digitized by Google

l'éducation des jeunes personnes de toutes les conditions.

Tout dans les Ursulines respire l'esprit de leur sainte fondatrice; il n'est pas jusqu'à leur nom qui ne soit un monument perpétuel de sa profonde humilité. En effet, la bienheureuse Angèle, ayant été nommée supérieure de la congrégation, persuada à ses filles de mettre ce nouvel ordre sous la protection de sainte Ursule, qui avait gouverné autrefois tant de vierges et les avait conduites au martyre. Ainsi cet ordre fut appelé la compagnie de Sainte-Ursule ou les Ursulines [1].

Pendant que l'Église s'en allait chercher, jusqu'au milieu des distractions du monde, les âmes faibles ou égarées, elle abaissa ses regards maternels sur l'enfance. Cet âge était d'autant plus digne de sa sollicitude, qu'il se trouvait alors plus exposé aux séductions des mauvaises doctrines. Pour la seconder, Dieu lui envoya un de ces hommes rares qu'il tient en réserve dans les trésors de sa miséricorde. En 1592, arrivait à Rome Joseph Calasanz. Né dans le royaume d'Aragon, le noble Espagnol joignait à la science des docteurs, l'humilité des Saints et le sublime enthousiasme pour le bien, dont son compatriote, Ignace de Loyola, était un si bel exemple.

Son cœur était brisé en voyant une foule de petits garçons abandonnés, dans les rues, par l'insouciante complicité de leurs parents, passer les jours entiers dans le vagabondage, sous prétexte de mendier leur pain. L'enseignement du Catéchisme, renouvelé seulement tous les dimanches dans les paroisses, ne pouvait fructifier pendant toute la semaine; d'ailleurs Rome n'avait, à cette

[1] Hélyot, t. IV, p. 150. — La belle légende de sainte Ursule et de ses nombreuses compagnes vient d'être victorieusement vengée par un de nos plus savants archéologues, M. Didron. (Voyez l'*Univers*, 25 décembre 1840.)

Digitized by Google

époque, que des instituteurs faiblement rétribués. Joseph les pria d'accueillir dans leurs écoles ces pauvres petits malheureux; mais ils refusèrent de s'en charger, si on n'augmentait pas leur salaire. Ce tendre ami de l'enfance frappa successivement à toutes les portes : partout il fut éconduit sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Voyant tous ses efforts inutiles, il résolut d'entreprendre lui-même la réalisation de ses vœux. Au mois de novembre 1597, il fonda la première école publique gratuite de l'Europe, dans le quartier au delà du Tibre. Quelques bons Prêtres se joignirent à lui, et l'école compta bientôt plusieurs centaines d'élèves. L'instruction des pauvres étant par excellence une œuvre de piété, saint Joseph donna à son institution le nom d'*Écoles pieuses*, d'où est venu celui de *Scolopi*, que portent ses religieux. Il se mit donc à enseigner aux enfants le Catéchisme, la lecture, l'écriture, l'arithmétique. A l'enseignement, le saint fondateur ajoutait la fourniture des livres et de tous les autres menus objets, que la pauvreté de ces chers enfants ne leur eût pas permis de se procurer.

Ces faibles commencements donnèrent bientôt naissance à une société de Prêtres instituteurs qui décernèrent à saint Joseph le titre de préfet des *Écoles pieuses*. Lui-même imposa à sa congrégation le nom touchant des *Pauvres de la Mère de Dieu des écoles pieuses*. La *pauvreté*, *Marie*, *l'enfance*, ces trois mots, qui vont droit à l'âme, attirèrent des bénédictions unanimes et procurèrent des secours abondants, aux hommes dévoués qui les adoptaient pour devise. Outre les trois vœux ordinaires, les religieux de cet ordre vénérable font celui de l'enseignement. Ils reçoivent gratuitement les enfants de toute condition dès l'âge de sept ans, et leur donnent

Digitized by Google

trois heures de leçon le matin et autant le soir. Les élèves vont à la messe tous les jours, disent leurs prières au commencement et à la fin des classes. Ils se réunissent même le dimanche dans leurs salles, pour pratiquer ensemble divers exercices religieux, entre autres pour réciter le petit office de la sainte Vierge.

Chaque année, aux environs de Pâques, on leur donne une petite retraite. Au sortir de classe, les bons religieux accompagnent les écoliers chez leurs parents : pour cela les enfants sortent en rang, et se dirigent deux à deux vers les différents quartiers de la ville. Ainsi on évite et le tapage, et le désordre, et les accidents qui pourraient arriver parmi cette multitude d'enfants abandonnés à eux-mêmes. Les religieux de Saint-Joseph sont très-répandus en Italie et en Espagne. Partout Dieu bénit leurs travaux et leur ménage de bien douces consolations sur la terre, en attendant la brillante couronne qu'il leur réserve dans le Ciel.

Pendant que saint Calasanz assurait aux petits garçons le bienfait inestimable de l'éducation chrétienne, le bienheureux Pierre Fourrier complétait l'œuvre de la Providence, en établissant un ordre religieux dévoué à l'instruction des jeunes filles. Ce saint Prêtre, dont la mémoire est encore en bénédiction dans notre France, naquit le 30 novembre 1564, à Mirecourt, petite ville de Lorraine. Après une jeunesse passée dans l'innocence et de brillants succès obtenus dans ses études, Pierre fut élevé au sacerdoce et nommé à la cure de Mattaincourt, gros village voisin du lieu de sa naissance. Le commerce des habitants avec Genève, qu'ils fournissaient de laines, de draps, de dentelles, leur opulence, et par suite leur luxe, leur libertinage, leur esprit d'irréligion, avaient décrié cette

Digitized by Google

paroisse dans tout les pays, si bien qu'on l'appelait à trop juste titre la *petite Genève*. Tel était le champ que le nouveau curé avait à défricher et à fertiliser.

Plein de confiance en Dieu, le bon pasteur met courageusement la main à l'œuvre. A force de prières et de larmes répandues au pied de son crucifix, d'instructions paternelles, de témoignages d'affection, d'exemples de désintéressement et de vertus héroïques donnés à son peuple, le saint homme voit les cœurs s'amollir. Bientôt la paroisse entière s'ébranle et change de face. Les vertus des premiers siècles semblent s'être donné rendez-vous à Mattaincourt.

Zèle pour la parole de Dieu et l'assistance aux offices, fréquentation assidue et fervente des Sacrements, pureté de mœurs, paix dans les familles, hospitalité pour les étrangers, générosité pour les pauvres, charité entre voisins toujours prêts à s'aider les uns les autres, sainte émulation à qui mènerait une vie plus exemplaire et plus chrétienne : telles sont les vertus qui fleurissent dans ce coin de terre privilégié. Le changement est si général et si frappant, que les gens de bien, qui naguère fuyaient Mattaincourt comme une occasion de péché, y accourent désormais pour être témoins oculaires du miraculeux spectacle d'un peuple qui a passé de la mort à la vie, et pour entendre la voix du pasteur d'un si heureux troupeau [1].

Cependant le zèle est comme le feu, qui demande sans cesse de nouveaux aliments. Celui du serviteur de Dieu n'était pas satisfait; il cherchait continuellement du bien à faire et des âmes à sauver. Dieu, qui voit la préparation

[1] *Vie du Bienheureux*, p. 38.

Digitized by Google

du cœur, exauça le saint Prêtre en lui inspirant la pensée de fonder une congrégation religieuse, spécialement dévouée à l'éducation des jeunes filles. Longtemps ce projet fut médité au pied des autels. Des bonnes œuvres et des austérités de tout genre furent pratiquées, soit pour connaître clairement la volonté de Dieu, soit pour rassembler les éléments de la nouvelle congrégation. Enfin le saint Prêtre, trouvant dans sa paroisse quelques jeunes personnes que ses instructions avaient désabusées des vanités du monde, n'hésita pas à leur communiquer son projet. Toutes l'accueillirent avec bonheur, et commencèrent à visiter les malades, à porter des secours aux pauvres, à instruire les petites filles, et insensiblement elles formèrent une école, suivant l'idée que le Ciel en avait donnée à leur saint directeur.

Ce fut à la fête de Noël de l'an 1597 qu'elles obtinrent la permission de rompre entièrement et solennellement avec le monde. Après avoir abandonné ce qu'elles avaient de précieux en bijoux et autres objets de luxe, pour servir à la construction d'un tabernacle, les jeunes filles vinrent à la messe de minuit en vêtements noirs de l'étoffe la plus commune et de la forme la plus simple. Le divin Enfant, descendu dans leur cœur par la sainte communion, devint le gage et le sceau du don que de leur côté elles lui firent d'elles-mêmes. Depuis ce moment la congrégation de Notre-Dame a toujours regardé la nuit de Noël comme l'époque de sa naissance, la sainte Vierge comme sa mère, et la crèche du Sauveur comme son berceau [1].

Bénie de Dieu, la jeune plante, quoique battue par les orages, jeta de profondes racines et développa rapidement

[1] *Vie du Bienheureux*, p. 50.

Digitized by Google

ses rameaux protecteurs. Le vénérable fondateur se vit bientôt dans l'impossibilité de suffire aux demandes qu'on lui faisait de toutes parts, tant on montrait d'empressement à posséder quelques-unes de ses filles. Cette ardeur n'a rien qui doive étonner quand on connaît le but de la sainte congrégation de Notre-Dame, le bon esprit qui l'anime et les services qu'elle rend à la société.

Aux trois vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les religieuses de chœur ajoutent celui d'instruction en ces termes : « Je fais vœu de ne jamais consentir que l'instruction des jeunes filles, permise par le Saint-Siége et ordonnée par nos constitutions, soit délaissée. » Jamais vœu ne fut mieux gardé. Fidèles à l'esprit de leur saint fondateur, les religieuses de Notre-Dame ont dans toutes leurs maisons des lieux séparés, où elles donnent gratuitement aux enfants pauvres l'instruction la plus soignée. Une seule maison, que nous aimons à nommer, celle *des Oiseaux*, à Paris, en élève plus de deux cents. Ces enfants sont toutes externes et n'ont de rapport avec les pensionnaires que trois ou quatre fois l'an, à certains jours de fête et de régal, où ces dernières se font un bonheur de les servir à table et de leur procurer d'innocents plaisirs.

A l'époque de la première communion des externes, celles qui ont le bonheur d'y être admises sont, pendant la retraite de préparation, logées et nourries gratuitement dans la maison. Il existe aussi des ouvroirs, où ces enfants, sorties des classes, apprennent à travailler de manière à ne quitter l'aile maternelle de la Religion qu'au moment où elles peuvent gagner leur vie. Pour compléter cet admirable système de charité, la congrégation de Notre-Dame adopte aussi de jeunes orphelines qu'elle loge, nourrit,

Digitized by Google

instruit, élève, garde jusqu'à l'âge de dix-huit ou de vingt ans. Ces enfants suivent les classes des externes, ne sortent presque jamais de la maison, et sont habituées à une vie simple et très-laborieuse : il faut pour leur bonheur qu'elles apprennent à se faire une existence.

Quant aux jeunes personnes qu'on leur confie comme pensionnaires, les religieuses de Notre-Dame ont pour but de les former à une piété solide et éclairée, de leur apprendre à rendre la pratique de la vertu aimable à tout ce qui les entourera, de sorte qu'elles puissent un jour remplir avec succès la mission providentielle qui leur sera confiée, comme filles, comme sœurs, comme épouses et comme mères. Afin de rendre efficace la pieuse influence que ces enfants pourront exercer un jour dans leur intérieur, à la pratique d'une religion bien comprise, on joint une instruction suffisante pour rendre leur société agréable. Toutes les personnes qui voient les pensionnaires des Oiseaux et des autres maisons de la congrégation de Notre-Dame donnent surtout des éloges à leur simplicité : c'est un air qu'on semble respirer dans ces précieux asiles. Comme celles de la Visitation, les maisons de Notre-Dame sont indépendantes les unes des autres. L'ordre en compte aujourd'hui environ dix-huit.

Cependant le bienheureux fondateur, ayant été nommé supérieur général de son ordre, entreprit la visite de ses maisons, et arriva, en 1636, dans la ville de Gray, en Franche-Comté. Après l'avoir édifiée pendant quatre ans par l'exemple de toutes les vertus, entre autres de la patience, et par l'exercice des plus humbles fonctions du ministère, il fut pris d'une fièvre qui acheva d'épuiser ses forces. Se sentant près de mourir, il recommanda aux personnes qui l'assistaient de lui rappeler pendant son agonie ces paroles

Digitized by Google

qu'il avait souvent à la bouche : « *Habemus bonum dominum et bonam dominam.* Nous avons un bon maître et une bonne maîtresse. »

C'est dans ces dispositions de douce confiance qu'il s'endormit du sommeil des justes, au mois d'octobre 1640, dans la 77e année de son âge. Le cœur du bienheureux fut cédé à la ville de Gray, et son corps fut reporté dans sa chère paroisse de Mattaincourt. C'est le 10 janvier 1730 que le souverain pontife Benoît XII rendit le décret de béatification, qui place authentiquement le serviteur de Dieu parmi les nombreux protecteurs que nous avons dans le Ciel.

Tout en guérissant les maladies de l'âme, l'Église s'occupait des maux corporels : sa charité de mère suffisait à tout. En Italie, le vénérable père Jérôme Emiliani, le saint Vincent de Paul du seizième siècle, se dévoua au soulagement de toutes les misères. Les pauvres, les orphelins, les malades, les pécheurs et les pécheresses, furent du ressort de sa charité.

La vie de ce grand Saint n'est pas seulement un modèle de charité, elle est encore un miracle de la miséricorde de Dieu et de la protection maternelle de la sainte Vierge. Jérôme Emiliani naquit à Venise en 1481, d'une très-noble famille. A quinze ans, le bruit des armes vint interrompre le cours de ses études. Malgré les larmes de sa mère, Jérôme s'enrôla dans les troupes de la république. Les mauvais exemples de ses compagnons l'entraînèrent bientôt dans la voie du désordre. Toutefois, en 1508, les Vénitiens, qui connaissaient les talents et la bravoure du jeune officier, lui confièrent la défense de Castel-Nuovo, forteresse importante dans la marche de Trévise.

Jérôme y entra avec quelques troupes. Le gouverneur

Digitized by Google

se voyant fortement pressé par l'armée allemande, et craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi, se sauva pendant la nuit, laissant l'épouvante parmi la garnison. Emiliani ne perd pas courage, il fait réparer les brèches, soutient plusieurs assauts ; mais il perd du monde, et bientôt il n'a plus qu'un petit nombre d'hommes pour lutter contre un corps d'armée. Le château est forcé. Une partie des assiégés est passée au fil de l'épée, et Emiliani jeté, les fers aux pieds et aux mains, dans une obscure prison.

La pensée de la mort, qu'il attendait à tout moment, fit naître en lui de sérieuses réflexions sur les désordres de sa vie passée. Il les pleura amèrement et promit de changer de conduite, si Dieu le délivrait du danger où il était. Le refuge des pécheurs, Marie, filialement invoquée, lui vint en aide. Comme celles de saint Pierre à Jérusalem, les portes de sa prison furent ouvertes, ses chaînes se rompirent, et le lendemain matin l'heureux prisonnier se trouva transporté aux portes de Trévise. Son premier soin fut de se rendre à l'église, où l'on vénère une image miraculeuse de Marie, il la remercie avec effusion et suspend à son autel ses chaînes miraculeusement brisées.

Devenu un homme nouveau, Jérôme fonda l'ordre des *religieux Somasques*, ainsi appelé du bourg de Somasco, non loin de Brescia, où fut leur premier établissement. Toujours content au milieu de ses pénibles travaux, le vénérable fondateur donna pour armes à son ordre Notre-Seigneur portant sa croix, avec ces mots pour devise : *Mon joug est doux : Onus meum leve*[1].

En Espagne, paraissait un autre médecin des infirmités humaines, comme l'Église catholique a seule le pouvoir

[1] Hélyot, t. IV, p. 235 et suiv.

Digitized by Google

d'en former, c'est-à-dire dévoués, charitables, patients, ne comptant jamais avec eux-mêmes, et ne reculant devant aucune maladie, quelque dégoûtante qu'elle soit. Ce nouveau prodige de charité fut le vénérable père Bernardin d'Obrégon, fondateur des *Frères Infirmiers*.

Bernardin fut élevé chrétiennement ; mais, ayant perdu son père et sa mère, il s'engagea au service du roi d'Espagne, où il perdit peu à peu l'esprit de l'Évangile. Dieu, qui veillait sur cette âme choisie, fit naître une occasion de le rappeler à lui. Bernardin passait un jour dans une rue de Madrid, qui était fort sale et qu'on nettoyait. Un des balayeurs jeta par mégarde de la boue sur l'habit du jeune militaire. Il se mit si fort en colère qu'il donna un soufflet à ce pauvre homme. Le balayeur, au lieu de lui en témoigner du ressentiment, s'empressa de lui nettoyer son habit et le remercia du soufflet qu'il lui avait donné en lui disant : « Je ne me suis jamais vu aussi honoré que par ce soufflet, que je reçois volontiers pour l'amour de Jésus-Christ. »

Bernardin fut tellement confus d'entendre ainsi parler cet homme, qu'il lui demanda aussitôt pardon, et s'éloigna en réfléchissant sur l'exemple de patience qu'il venait de voir. « Qu'est-ce que je viens d'entendre ? se dit-il à lui-même. Quoi ! des ignorants s'emparent du Ciel, et nous autres, avec notre science et notre prudence, nous le perdons misérablement, esclaves que nous sommes de la chair et du sang ! » Converti à l'heure même, il quitta le parti des armes et se dévoua au service des malades. Par une de ces attentions dont la charité catholique est seule capable, il fit bâtir l'hôpital de Sainte-Anne, à Madrid, destiné à recevoir les pauvres malades qui sortaient encore faibles des différents hôpitaux. Ainsi, grâce à deux Saints, Bernardin,

Digitized by Google

en Espagne, et Philippe de Néri, à Rome, l'Europe a vu s'élever les deux premiers hospices de convalescents.

C'est beaucoup sans doute de donner aux malades les soins corporels qu'exige leur état ; mais, aux yeux de la foi, il est bien autrement utile de procurer à leur âme les secours dont elle a souvent un si pressant besoin. En effet, l'arbre tombera, suivant la parole de l'Évangile, du côté vers lequel il aura penché, et y il restera. Cela veut dire que telle aura été notre vie, telle sera notre mort, et que notre mort décidera de notre éternité. Rien n'est donc plus important que de bien mourir. Aussi, dans les derniers moments, le Démon redouble d'efforts pour nous perdre, certain que, si l'homme meurt mal, il ne peut plus lui échapper. Mais, de son côté, le Sauveur aime trop les âmes pour ne pas les défendre avec un soin tout particulier. Il ne suffisait pas à sa tendresse d'envoyer ses Prêtres pour consoler, pour encourager, pour fortifier ses enfants malades, le voici qui établit un ordre religieux destiné à toutes ces œuvres de miséricorde. C'est l'ordre connu sous le nom si touchant des *Frères du Bien-Mourir* ou des *Clercs ministres des infirmes*.

La fin de cette charitable institution est de rendre au prochain toutes sortes d'offices de miséricorde, tant corporels que spirituels. Jour et nuit au chevet des malades, ces bons religieux ne négligent aucun moyen d'adoucir les souffrances du corps et de procurer à l'âme un heureux passage de ce monde à l'éternité. Ils leur administrent les remèdes nécessaires, leur donnent à manger, font leurs lits, les nettoient ; en un mot, remplissent à leur égard toutes les fonctions de bons et zélés serviteurs. Aux trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ils en ajoutent un quatrième, celui de donner aux mala-

Digitized by Google

des toutes sortes de secours spirituels et de les assister à la mort, même dans les temps de peste [1].

[1] L'Église a toujours montré une extrême sollicitude, pour assurer à ses enfants un heureux passage du temps à l'éternité. A tous les faits que nous avons lus et que nous voyons sous nos yeux, ajoutons les détails suivants, sur la manière dont les *chanoines Réguliers de Saint-Victor*, à Paris, préparaient leur frère mourant à paraître devant Dieu.

L'abbé, suivi des religieux chantant les psaumes de la Pénitence, entrait dans la chambre du malade et, avant de lui donner le saint Viatique, lui faisait les questions et les recommandations suivantes :

« Frère, êtes-vous content de mourir dans la foi chrétienne? — Oui.

« Êtes-vous heureux de mourir dans cet habit? — Oui.

« Confessez-vous que vous avez mal vécu, afin de ne compter nullement sur vos mérites? — Oui.

« Vous en repentez-vous? — Oui.

« Confessez-vous que vous n'avez pas vécu aussi bien que vous l'auriez dû? — Oui.

« Vous en repentez-vous? — Oui.

« Avez-vous la volonté de vous amender, si vous en avez le temps? — Oui.

« Croyez-vous que le Seigneur Dieu est mort pour vous? — Oui.

« Lui en rendez-vous grâces? — Oui.

« Confessez-vous que vous ne pouvez être sauvé que par sa mort? — Oui.

Maintenant donc que vous êtes encore en vie, mettez toute votre confiance, uniquement dans la mort de Jésus-Christ, et dans rien autre chose. Confiez-vous entièrement à cette mort, couvrez-vous tout entier de cette mort, et si le Seigneur Dieu veut vous juger, dites : Seigneur, je mets la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre moi et votre jugement; autrement je ne discute pas avec vous.

« Et s'il dit : Tu es un pécheur, dites : Seigneur, je mets la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre vous et mes péchés.

« S'il dit : Tu as mérité la damnation; dites : Seigneur, je mets la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre vous et mes mauvais mérites, et j'offre ses mérites pour ceux que je devrais avoir et que je n'ai pas.

« Et s'il dit qu'il est irrité contre vous; dites : Seigneur, je mets la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre moi, vous et votre colère.

« Cela fait, le malade dira trois fois : Seigneur, je remets mon âme entre vos mains; vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. Le couvent répétera les mêmes paroles.

« Cette confession finie, l'abbé présente la croix au malade afin qu'il le baise et l'adore. Quand il a reçu les Sacrements, tous viennent l'embrasser, l'abbé d'abord et ensuite les confrères. Puis on retourne processionnellement au chœur, et désormais le malade est gardé avec une sollicitude nouvelle et l'abbé lui multiplie ses visites. »

Digitized by Google

Joignez à cet ordre celui des *Frères enterreurs* dont nous avons parlé, et vous verrez avec quelle tendresse Dieu a veillé sur les derniers moments de l'homme et sur ses restes inanimés. Il semble que sa miséricorde s'est efforcée d'adoucir, autant que cela est possible, la rigueur de sa justice qui nous condamne tous à mourir. Aimons, remercions cette divine miséricorde, craignons cette justice. A l'exemple de ces saints religieux, faisons tout ce qui dépendra de nous pour obtenir aux malades une mort précieuse devant Dieu. Mais il est temps de faire connaître le fondateur de cet ordre si digne de la religion de charité. Sa vie nous offrira un nouvel exemple de la bonté de Dieu.

Le fondateur de l'ordre des *Frères du Bien-Mourir* fut saint Camille de Lellis. Il naquit en Italie le 25 mai 1550, dans le petit bourg de Bucchianico, province des Abruzzes. Son père, qui était militaire, négligea l'éducation de son fils. Il est vrai, Camille fut envoyé à l'école; mais tous ses progrès furent d'apprendre à lire et à écrire. Sa grande occupation était de jouer continuellement aux cartes et aux dés. A l'âge de dix-huit ans, il suivit la profession des armes. Il était à peine enrôlé, que son père mourut et lui-même tomba malade. Dieu, qui voulait attirer Camille à lui, commença dès lors à lui inspirer du dégoût pour le monde : la rencontre de quelques religieux de Saint-François augmenta sa disposition. Il fut si édifié de leur manière de vivre humble et modeste, qu'il résolut d'entrer dans leur ordre et de renoncer entièrement

... Prius quam vero quam abbas infirmum communicet, alloquitur eum hoc modo : etc., etc.

D. Martene, *De antiq. Eccles. discipl. consuetud. canonic. Regur. S. Vict. Paris*, c. LXXIII, p. 286, in-fol.

Digitized by Google

au siècle. Dans ce but, il se rendit auprès d'un de ses oncles, supérieur d'un couvent de cet ordre, et le pria de le recevoir ; mais, soit à raison des infirmités du jeune militaire, soit que ce père ne lui trouvât pas une vocation assez forte, sa prière ne fut point accueillie. En effet, le temps de la conversion de Camille n'était pas encore arrivé.

Son séjour auprès de son oncle ne fut pas long. Il partit pour Rome, afin de faire guérir un ulcère qu'il avait à la jambe. Reçu à l'hôpital des Incurables en qualité de serviteur des malades, il s'en fit renvoyer, quelques mois après, à cause de ses mauvaises habitudes. Son inclination pour le jeu était si grande, qu'il abandonnait souvent son service et sortait même de l'hôpital pour aller jouer.

Dénué de tout moyen d'existence, Camille s'enrôla de nouveau au service des Vénitiens, en 1569. La guerre étant finie, il eut le même sort que les autres soldats, qui s'en retournèrent les mains vides. C'était en hiver : le froid était très-piquant ; sans argent et presque sans habits, il se vit réduit à la plus extrême misère. Il vint frapper à la porte d'un couvent de Capucins, où il reçut une généreuse hospitalité. Les religieux faisaient alors travailler à la construction de quelques édifices. Camille s'offrit à servir en qualité de manœuvre, dans l'espérance de gagner un peu d'argent pour se mettre à l'abri du besoin et retourner à la guerre au printemps. Malheureusement il n'avait pas perdu la passion du jeu. Elle était encore si forte, qu'étant à Naples il joua jusqu'à sa chemise et la perdit. Ce ne fut là qu'une faute passagère, car déjà il avait fait de sérieuses réflexions.

Un jour il se sentit tellement touché de la grâce, qu'il demanda et obtint la permission de rester chez ces cha-

Digitized by Google

ritables Capucins; mais, son ulcère à la jambe s'étant rouvert, on le renvoya. Il revint donc à Rome et fut reçu de nouveau à l'hôpital des Incurables. Pour cette fois, Camille n'était plus le même, il avait entièrement changé de vie : toute sa conduite était un modèle de régularité, de charité et de piété.

C'est alors qu'il conçut le dessein de fonder un ordre pour le soulagement spirituel et corporel des malades. Après bien des difficultés et des contradictions, il obtint l'approbation du Saint-Père. Camille, voyant son ordre établi, se démit par humilité de la charge de supérieur. Dégagé de tous soins temporels, il ne songea plus qu'à marcher dans la voie de la perfection. Pleurer le temps qu'il avait perdu, soigner jour et nuit les malades dans le grand hospice du Saint-Esprit et s'enrichir de mérites pour l'éternité : telle fut l'unique occupation des sept dernières années de sa vie. Plein de bonnes œuvres et de confiance en celui qui a dit : *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* [1], il mourut à Rome le 4 juillet 1614 [2].

Enfin, pour n'oublier aucune infortune, la charité catholique, semblable au soleil, dont les rayons portent dans tous les lieux la chaleur et la vie, fonda, dans le même temps, un ordre religieux destiné à fournir les ressources nécessaires au rachat des captifs, et à soutenir par ses prières les généreux libérateurs qui passaient annuellement chez les infidèles, pour traiter de la rançon des Chrétiens. Cet ordre fut celui des *Religieuses de la Merci*, établi à Séville en 1568. Après avoir prononcé les trois vœux ordinaires de Religion, elles ajou-

[1] *Matth.*, v, 7.

[2] Hélyot, t. IV, p. 263 ; God., 14 juillet. — Sa vie en italien, in-8.

Digitized by Google

tent : « Je promets, en tant que mon état le permettra, de vaquer aux choses qui regardent le rachat des captifs, et de donner ma vie pour eux s'il est nécessaire [1]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir établi tant d'ordres religieux pour le soulagement de nos misères spirituelles et corporelles; donnez-moi une grande dévotion pour la sainte Eucharistie, source de la charité catholique.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je visiterai les pauvres, surtout quand ils seront malades.*

[1] Hélyot, t. III, p. 296.

Digitized by Google

L^e LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIe SIÈCLE).

Tableau du dix-septième siècle. — Jugement de Dieu sur les nations hérétiques. — L'Église défendue : saint François de Sales ; ordre de la Visitation. — Propagée : missions du Paraguay ; autres missions. — Consolée : saint Vincent de Paul ; filles de la Charité.

Enfants de l'Église catholique, nous voici arrivés au dix-septième siècle de sa miraculeuse fondation. Pour vous raconter son histoire, dix-sept fois il nous a fallu emboucher la trompette guerrière et commencer chacune de nos leçons par sonner un nouveau combat. Pouvait-il en être autrement? n'est-il pas divinement écrit que la vérité, la sainteté inaltérable de votre auguste mère, l'exposeront aux persécutions incessantes de l'erreur et du vice[1]? N'est-ce pas à sa couronne d'épine que tous les siècles doivent reconnaître la légitime épouse du Dieu du Calvaire? Loin donc que cette lutte éternelle de l'Église doive vous affliger, elle doit, au contraire, affermir votre foi; elle doit surtout faire palpiter votre cœur de reconnaissance et d'amour, car c'est pour conserver intact le patrimoine de votre père qu'elle est en butte à tant d'assauts.

Le jour où, dépositaire infidèle, l'Église aurait fait alliance avec l'erreur ou le vice, l'Enfer eût déposé les armes. Une paix honteuse, la paix des sectes, serait devenue pour votre mère l'ignoble récompense de sa prévarication. Ne craignez rien. Vous avez vu que depuis dix-sept siècles

[1] *Marc*, XIII, 13.

Digitized by Google

elle chante avec justice le cantique de sa glorieuse fidélité; elle le chantera pendant les trois siècles dont l'histoire va nous conduire jusqu'à notre époque, et, quand nous ne serons plus, elle continuera de le redire aux générations qui viendront après nous : hymne solennelle que nulle autre société n'a le droit de répéter, et qu'elle fera retentir sous les voûtes de la Jérusalem céleste pendant les siècles sans fin : *Bien des fois mes ennemis m'ont attaquée depuis ma jeunesse; bien des fois ils m'ont attaquée, mais ils ne m'ont rien pu. Ils ont forgé sur mon dos comme sur une enclume, ils ont prolongé leurs iniquités; mais, dans sa justice, le Seigneur a brisé la tête des pécheurs*[1].

Cette glorieuse destinée de votre mère est encore une grande leçon pour vous. La guerre aussi, une guerre continuelle, est votre élément, la condition obligée de votre existence sur la terre. Le courage, la patience, la confiance en Dieu, la fidélité à ses grâces, ont assuré le triomphe de l'Église. Recourez aux mêmes armes, et la victoire est à vous, cette victoire dont une couronne immortelle sera le prix. Profitez de ces utiles réflexions, et descendons de nouveau dans l'arène, les combattants nous y attendent.

Pendant le dix-septième siècle, l'Enfer continue la lutte terrible commencée dans le siècle précédent. Des arts païens, une politique païenne, des théâtres païens, une inondation de tableaux, de meubles, de statues impudiques, portent la corruption dans les esprits et dans les cœurs. Une foule de sectes, filles de la Renaissance et du protestantisme, viennent successivement attaquer l'Église et se briser contre cette pierre immobile. De grandes ca-

[1] Psal. CXXVIII.

Digitized by Google

lamités, justes châtiments du schisme, de l'hérésie et du scandale, affligent l'humanité coupable et lui font sentir quelque chose de la misère et de la servitude païenne dont le Christianisme l'a délivrée.

A tous ces efforts de l'Enfer pour ruiner l'œuvre de la Rédemption, Dieu oppose l'Église, mais l'Église fortifiée, défendue par de grands docteurs et par de grands Saints; l'Église devenue mère de cent dix ordres ou congrégations religieuses ; l'Église enfin brillant d'une vigueur toute nouvelle et étendant ses conquêtes dans les quatre parties du monde.

L'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse, une partie même de la France avaient perdu la foi. Comme tant d'autres, ces peuples avaient osé dire à l'Agneau dominateur : *Nous en voulons pas que tu règnes sur nous;* et comme tant d'autres, ils reçurent le juste châtiment de leur révolte. Lisez leur histoire, et dites si vous trouvez rien de comparable aux maux qu'ils éprouvèrent alors. Des fleuves de sang inondèrent l'Allemagne pendant plus de trente années. L'Angleterre marcha pendant un demi-siècle à la lueur des bûchers allumés et entretenus par la guerre civile ; de révolution en révolution, elle arriva enfin au pied d'un échafaud sur lequel roula une tête de roi. La Suisse but le sang de cent mille de ses citoyens. La France elle-même fut punie de la part qu'elle avait prise à la révolte contre Jésus-Christ, par des atrocités inouïes, par la dévastation d'un grand nombre de ses plus beaux monuments et par le pillage de plusieurs de ses provinces.

La main de Dieu cessa néanmoins de s'appesantir sur le royaume très-chrétien. Dans une partie de ses membres,

[1] Voir *le Secret des finances*, déjà indiqué.

Digitized by Google

la France redevint, pendant le dix-septième siècle, un puissant auxiliaire de la foi. Fille aînée de l'Église, elle se montra prête à combattre l'erreur, à envoyer des missionnaires aux nations infidèles, et à soutenir le zèle de ceux qui travaillaient à la conversion des hérétiques. Une de ses gloires, à cette époque, fut de seconder de toute sa puissance le saint apôtre du Chablais, François de Sales : nul autre peuple ne l'environna de tant d'estime et de vénération.

Ce grand Saint, si visiblement envoyé de Dieu pour combattre l'hérésie et faire revivre la véritable piété dans le monde, naquit en Savoie, au château de Sales, le 21 août 1567. Son père et sa mère sortaient des plus anciennes maisons de la contrée. Le jeune enfant aima Dieu aussitôt qu'il fut capable de le connaître. Le premier usage qu'il fit de la parole fut de dire : « Dieu et maman m'aiment bien. » La douceur, la docilité, la modestie, une grande vivacité et surtout un tendre amour pour les pauvres : telles furent les qualités et les vertus qui le distinguèrent des enfants de son âge. Souvent il sollicitait ses parents en faveur des pauvres, et, autant qu'il le pouvait, il se retranchait une partie de sa nourriture pour les assister.

Quand il fut en âge, on le plaça au collége d'Annecy, où il fit tous les progrès qu'on pouvait espérer. Quelques années plus tard on l'envoya à Paris, sous la conduite d'un vertueux gouverneur. A l'étude des sciences humaines, le jeune François joignait l'étude bien plus importante de la science des Saints. Afin d'éviter les mauvaises compagnies, il ne sortait que pour aller à l'église et aux écoles ; c'est ainsi que faisaient autrefois, à Athènes, saint Grégoire et saint Basile. On disait d'eux qu'ils ne connaissaient que

Digitized by Google

deux rues, celle de l'église et celle des écoles. Belle leçon pour les jeunes gens et surtout pour les jeunes personnes.

C'est dans une église de Paris, nommée Saint-Étienne des Grès, que François de Sales, prosterné devant une image de la sainte Vierge, fit vœu de virginité. Le Seigneur bénit cette action sublime ; et, pour purifier davantage ce cœur déjà si pur, il le fit passer au creuset des tentations. A l'instigation du mauvais esprit, François se mit en tête qu'il était réprouvé. Cette pensée le rendit malade au point qu'on craignit pour sa vie : mais Dieu ne permet pas que ses serviteurs soient tentés au-dessus de leurs forces. François alla se prosterner aux pieds de la sainte Vierge, et sa bonne Mère lui rendit la paix du cœur [1]. Cette première victoire fut le gage de celles qu'il remporta plus tard, soit à Paris, soit en Italie, contre l'ennemi du salut.

Ses études terminées, il rentra dans la maison paternelle. On voulut l'engager dans le monde et lui faire contracter une alliance honorable. François répondit qu'il avait pris le Seigneur pour son héritage ; et, malgré les larmes et les instances de son père, il reçut les ordres sacrés. L'Évêque de Genève l'envoya, en qualité de missionnaire, dans le Chablais et autres contrées, infectées de l'hérésie, où il courut de grands dangers. Il y souffrit la faim, le froid, le mépris, les injures, mais avec une patience si angélique, qu'après deux ans de travaux, ses exemples et ses discours ramenèrent à la foi plus de soixante mille hérétiques. Cette brillante lumière fut ensuite placée sur le chandelier, pour éclairer de ses pures clartés l'Église tout entière : François devint Évêque de Genève.

[1] La statue devant laquelle il pria est aujourd'hui dans la chapelle des Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, à Paris.

Digitized by Google

Jamais on ne vit de Saint plus aimable, ni doué d'une plus grande douceur. Quoique d'un tempérament vif et emporté, il ne laissa jamais paraître la moindre émotion. Pour tenter sa patience, un jour qu'il faisait une chaleur excessive, son domestique alluma un grand feu dans sa chambre. Le Saint entra, et se contenta de dire en souriant : « Le feu est bon en toute saison. » Il ne recommandait rien tant que la douceur, la simplicité et la confiance en Dieu. Ses ouvrages respirent toutes ses vertus ; il est impossible de trouver de meilleurs livres de piété. François, épuisé de fatigues, mourut à Lyon le 28 décembre 1622, à l'âge de cinquante-six ans.

De concert avec sainte Jeanne-Françoise de Chantal, il fonda l'ordre de la Visitation, destiné à servir de retraite aux filles et aux femmes infirmes. Voilà pourquoi ses constitutions n'obligent pas à de grandes austérités. Il reçoit aussi les personnes qui jouissent d'une bonne santé. Les religieuses font les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Dans cet ordre admirable s'est perpétuée la piété douce et charitable du saint fondateur; point de plus belle école de ces vertus simples et sanctifiantes qui sont l'essence du Christianisme. Les sœurs de la Visitation s'occupent aussi avec un grand succès de l'éducation des jeunes personnes.

Leur habillement est noir et le plus simple possible. Elles portent une croix d'argent sur la poitrine, pour leur rappeler l'amour de Dieu et la conformité absolue à sa divine volonté, à l'exemple de Notre-Seigneur qui a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Après dîner, toutes les religieuses se présentent devant la supérieure, pour lui demander ses ordres et n'agir en tout que par obéissance. Le soir, après le souper, elles se présentent une seconde

Digitized by Google

fois, pour recevoir de nouveaux ordres jusque après le dîner du lendemain. Afin que la pauvreté soit plus exactement observée entre elle, tous les ans elles doivent changer de chambre, de lit, de croix, de chapelet, d'images et autres choses semblables.

Il serait difficile de se former une juste idée de la paix et du contentement qui règnent dans ces précieux asiles de l'innocence : si le paradis se trouvait sur la terre, c'est là qu'il faudrait le chercher.

L'ordre de la Visitation s'est répandu avec une grande rapidité, il a compté un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance et leur piété. Entre autres, la duchesse de Montmorency, morte à Moulins; la mère de Bréchard, qui fut une des premières compagnes de sainte Chantal; la bienheureuse Marie Alacoque, à qui Notre-Seigneur révéla la dévotion au Sacré-Cœur. L'autel au pied duquel cette religieuse était en prière, lorsque Notre-Seigneur lui fit cette révélation, est aujourd'hui à Nevers, ainsi que le cœur de sainte Chantal.

Pendant que saint François de Sales faisait refleurir la piété et préparait à l'Église d'abondantes consolations, des missionnaires zélés quittaient tout, à l'exemple de saint François Xavier, pour aller dans les pays barbares, chez les sauvages, faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Il faudrait des volumes pour raconter les grandes actions de ces héros de la foi, dans le cours du dix-septième siècle. Il nous suffira de dire quelque chose des services qu'ils ont rendus aux pauvres infidèles. Nous verrons par là que les missionnaires catholiques ont été les véritables bienfaiteurs de l'humanité, et que Dieu n'a cessé de donner des marques de sa bonté paternelle, même aux peuples qui n'avaient pas le bonheur de le connaître.

Digitized by Google

Lorsque les Espagnols eurent découvert l'Amérique, ils reconnurent que ce pays était extrêmement riche en mines d'or. Leur cupidité s'enflamma ; tous les moyens leur parurent bons pour avoir de ce précieux métal. Ils allaient jusqu'à éventrer les malheureux Indiens, afin d'en chercher dans leurs entrailles. Seuls, les missionnaires catholiques s'opposèrent résolûment à ces cruautés. A force d'instances, ils adoucirent un peu la barbarie des Espagnols ; mais, hélas ! l'insatiable avarice des vainqueurs trouvait encore mille moyens de tourmenter les vaincus. Loin de se décourager, les infatigables religieux mirent en œuvre toutes les ressources du zèle le plus apostolique, et obtinrent des rois d'Espagne l'autorisation de former des colonies indépendantes, de tous les sauvages qu'ils pourraient réunir et convertir à la Religion : leurs prières furent entendues et leurs efforts couronnés de succès.

Or, voici comment ils s'y prirent pour fonder ces établissements, qui rappelèrent les beaux jours de la primitive Église. Les missionnaires se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que leur confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés et furetant les antres et précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces, au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigues : d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages.

Quelquefois les sauvages s'arrêtaient autour du Prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu, et ils regardaient le Ciel

Digitized by Google

que l'apôtre leur montrait; quelquefois ils le fuyaient comme un enchanteur et se sentaient saisis d'une frayeur étrange. Le religieux les suivait en leur tendant les mains au nom de Jésus-Christ; s'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

Lorsque les missionnaires eurent apprivoisé quelques sauvages, ils formèrent de petites bourgades : on en compta jusqu'à trente en peu d'années. Chaque bourgade était gouvernée par deux missionnaires qui dirigeaient les affaires temporelles et spirituelles des petites républiques. Les travaux commençaient et cessaient au son de la cloche; elle se faisait entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfants s'assemblaient à l'église, où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la messe, d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait en outre un champ public appelé *la possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communes étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes. Au centre de la bourgade se trouvait la place publique formée par l'église, la maison des

Digitized by Google

Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers.

Avec un gouvernement si paternel, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux Chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la face du nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux instincts les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté. On jugera de leurs vertus par l'expression naïve de l'Évêque de *Buenos-Ayres :* « Sire, écrivait-il à Philippe V, dans ces peuplades nombreuses, composées d'Indiens, naturellement portés à toutes sortes de vices, il règne une si grande innocence que je ne crois pas qu'il s'y commette un seul péché mortel. »

Il nous semble qu'on n'a qu'un désir en lisant cette histoire : c'est celui de passer les mers et d'aller, loin des troubles et des révolutions, chercher une vie obscure dans les cabanes de ces sauvages, et un paisible tombeau sous les palmiers de leurs cimetières. Mais ni les déserts ne sont assez profonds, ni les mers assez vastes pour dérober l'homme aux douleurs qui le poursuivent. Les missions du Paraguay sont détruites. Les trois milles sauvages, rassemblés avec tant de fatigues, sont errants de nouveau dans les bois, ou plongés vivants dans les entrailles de la terre. Voilà ce qu'avait fait le Christianisme, voilà ce qu'a fait la malice des hommes [1].

Cependant la Religion ne s'est point éteinte en Améri-

[1] Chateaubriand, *Génie*, t. IV, p. 35-49; et Muratori, *Mission du Paraguay*.

Digitized by Google

que ; elle y a fait au contraire de nombreuses conquêtes. Aujourd'hui on y compte plus de vingt-quatre millions de Catholiques.

Tandis que les missionnaires dont nous venons de parler civilisaient les sauvages du Nouveau-Monde, d'autres apôtres, non moins zélés, portaient le flambeau de la foi aux peuples de l'Orient. La Tartarie, la Perse, l'Égypte, la Chine, le Tong-King, virent arriver ces nouveaux conquérants et reçurent leurs paroles. Pas une partie du monde qui ait pu échapper à leur zèle et à leur désir de sauver des âmes. Quel autre a jamais entrepris ce qu'ils ont exécuté ? Touchés de compassion pour tant d'infidèles assis dans les ombres de la mort, ils se sentirent poussés du désir de donner leur vie pour le salut de ces âmes rachetées au prix d'un sang divin. Il fallait percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers innaccessibles ; il fallait affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses ; il fallait surmonter dans les unes l'ignorance de la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation : tant d'obstacles ne purent les arrêter.

Qui peut parler dignement de la grandeur de leur sacrifice ? Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux de ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire ; il illustre sa famille et l'élève aux richesses et aux honneurs. Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantage pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un sauvage inconnu : de quel nom faut-il appeler cette mort,

Digitized by Google

ce sacrifice ? Diverses congrégations religieuses se consacraient aux missions : les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, les Lazaristes et les Prêtres des Missions étrangères. Tous ces missionnaires avaient un instinct merveilleux pour suivre l'infortune à la trace et la forcer, pour ainsi dire, jusque dans son dernier gîte [1].

Pendant que la plupart des missionnaires de l'Amérique couraient dans les bois à la recherche des sauvages, un de leurs confrères, le P. Claver, se dévouait à l'instruction des nègres. Pour mesurer l'étendue de sa charité, il faut savoir que les nègres sont la partie du genre humain la plus dégradée, la plus avilie et la plus maltraitée. Fils de Cham, l'anathème porté par Noë contre Chanaan pèse encore sur leur tête. A cette malédiction, il faut même attribuer la couleur noire qui les distingue. De tout temps esclaves de leurs frères, il arriva, depuis la découverte du Nouveau-Monde, que des *traitants*, indignes du nom d'hommes et plus encore du nom de chrétiens, allaient les acheter par milliers, sur les côtes d'Afrique, pour les vendre surtout à Carthagène d'Amérique, où se rendaient les marchands de toute nation qui se livraient à l'odieux trafic.

On y voyait sans cesse arriver des navires, où ces malheureux captifs étaient entassés, sans lits, sans vêtements, plongés dans leurs ordures, et toujours chargés de chaînes, ce qui, joint à la mauvaise nourriture, leur causait des maladies, des chancres, des ulcères si infects, qu'ils n'en pouvaient eux-mêmes supporter l'odeur. D'où il arrivait que plusieurs aimaient mieux s'étouffer et mourir de faim que de traîner une vie si désespérante. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on prenait encore moins soin de leur

[1] Chateaubriand, *Génie*, t. IX, p. 35, 49.

Digitized by Google

âme que de leur corps. On ne songeait qu'à s'enrichir en les vendant ou en les achetant, et, dans la plupart de ceux qui faisaient ce commerce, la soif de l'or étouffait tout autre sentiment [1].

A la vue de ces horreurs, le P. Claver, missionnaire jésuite, à qui le Père de tous les hommes avait donné un attrait particulier et une vive tendresse pour les nègres, fut pénétré de la plus vive compassion, et conçut le dessein de se consacrer tout entier à leur service. Quand il fit sa profession solennelle de religion, aux vœux ordinaires il ajouta celui de servir les nègres, et signa : « Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours. » Jamais vœu ne fut mieux gardé.

Dès qu'il arrivait au port un vaisseau chargé de nègres, le bon missionnaire y courait, après s'être muni d'eau-de-vie, de biscuits, de fruits, de conserves même, et de plusieurs mets recherchés, pour faire fête aux nouveaux venus et les soulager, comme une mère aurait pu faire à l'égard de ses enfants. Son air tendre et engageant, ses manières affables, les paroles touchantes qu'il leur adressait, la vive affection qu'il leur témoignait, en leur faisant entendre qu'il leur servirait toujours de défenseur, de protecteur et de père, lui attachaient ces pauvres gens dès le premier abord. Il achevait de les gagner en leur distribuant les petits rafraîchissements qu'il avait apportés. Aussi avait-il coutume de dire qu'il fallait, en premier lieu, leur parler de la main.

Des amis vertueux le secondaient et lui envoyaient toutes les provisions convenables. Après avoir gagné la confiance des nègres, il travaillait à les gagner eux-mêmes à Dieu.

[1] Tant de fois condamnée par l'Église, la traite est aujourd'hui abolie, du moins ostensiblement, ou à peu près, chez les nations chrétiennes de l'Europe.

Digitized by Google

Il s'informait d'abord de tous les enfants nés pendant le voyage, afin de leur conférer le baptême. Il visitait ensuite, pour la même fin, les adultes qui étaient dangereusement malades. Il pansait et nettoyait lui-même leurs plaies, leur portait la nourriture à la bouche, les embrassait avec tendresse avant de les quitter, quelque dégoûtants qu'ils fussent, et les laissait d'autant plus enchantés de cet accueil charitable, qu'ils s'y étaient moins attendus.

Au jour du débarquement général, il revenait accompagné d'anciens nègres de la même nation que les nouveaux venus. Il donnait la main à ceux-ci pour les aider à descendre sur le rivage; il prenait les malades entre ses bras, et les portait sur des voitures qu'il avait fait préparer. Il n'y en avait aucun à qui il ne donnât quelques marques particulières de sa bienveillance. Il ne les quittait point qu'il ne les eût conduits à leur destination; et, quand ils étaient logés, il allait encore les visiter les uns après les autres, les recommandait instamment à leurs maîtres, et leur promettait de revenir bientôt, sans jamais les oublier.

Mais comme ses charités corporelles avaient pour but le salut de leurs âmes, voici comment il s'y prenait pour en recueillir le fruit. Après être convenu avec ses interprètes des heures convenables pour l'instruction, il partait au moment précis, ayant à la main un bâton terminé en forme de croix, un crucifix sur la poitrine, et sur l'épaule une besace qui contenait un surplis, une étole, différentes images, et tout ce qui était nécessaire pour soulager les infirmes. Dès qu'il était arrivé, il entrait avec un visage gai dans leurs cases, qui sont des espèces d'étables humides, où leur multitude les réduit à être entassés les uns sur les autres, sans autre lit que la terre.

Le mauvais air qui, dans un pays chaud surtout, s'exhale

Digitized by Google

de tant de corps naturellement infects, en rend le séjour insupportable. Il est peu d'Européens qui puissent y passer une heure sans tomber évanouis : mais le P. Claver semblait y prendre ses délices. Uniquement attentif au prix des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, il y élevait une espèce d'autel où il plaçait quelques tableaux frappants, du crucifiement, par exemple, de l'Enfer, du Paradis, pour donner à ces esprits grossiers quelque idée de nos mystères.

Afin que les nègres pussent entendre commodément les instructions, il allait chercher des bancs, des planches, des nattes, et il faisait tout cela d'un air si content et si affectueux, que ces pauvres esclaves ne savaient comment témoigner leur reconnaissance. On eût dit qu'il n'était là que pour les servir, qu'il était l'esclave des esclaves mêmes. Aussi, quoique plusieurs de ces nègres aient une certaine fierté ou une stupidité farouche qui les rend presque intraitables, il n'y en avait aucun qui ne se rendît enfin aux empressements et à la persévérance de leur saint pasteur. Il ne se contentait pas de les faire Chrétiens de nom et de profession, il voulait qu'ils fussent de vrais Fidèles, des hommes exacts à remplir tous les devoirs du Christianisme. Par un prodige que la grâce seule peut opérer, il forma à force de soins, de travaux et de peines dans cette portion dégradée et presque entièrement abrutie du genre humain, des modèles de vertus capables de confondre les Européens les mieux instruits.

Cet exemple pourra plaire même à nos philosophes qui, dans ces derniers temps, ont affecté de montrer une si grande affection pour les nègres. Mais je doute que, tout en se glorifiant d'avoir été leurs libérateurs, ils eussent pu se résoudre à leur témoigner leur tendresse de la même manière que le P. Claver leur a marqué la sienne. Pour les

Digitized by Google

délivrer, il n'était question que de rendre un décret[1] et de sacrifier l'intérêt des propriétaires; au lieu que, pour les soulager, les consoler, les instruire et les éclairer, il fallait se sacrifier soi-même et se condamner à la vie la plus laborieuse et la plus pénible. Or, on sait que l'humanité inspirée par la philosophie ne va pas jusqu'à ce degré d'héroïsme.

Des régions où le soleil se couche, passons au lieu où il se lève : la charité catholique nous y promet de nouveaux miracles. Les missionnaires du Levant s'enfermaient dans les galères et les bagnes pestiférés, pour y soulager les esclaves chrétiens. Voulez-vous juger de leur dévouement? écoutez l'un d'entre eux[2] :

« Les services que nous rendons à ces pauvres gens, les esclaves chrétiens, au bagne de Constantinople, consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer les soulagements de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies et enfin à les aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations. Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul Père qui entre au bagne et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères comme s'il devait bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger[3]. »

[1] Décret de l'Assemblée constituante, qui amena le massacre de Saint-Domingue.

[2] Le P. Tarillon.

[3] *Lett. édif.*, t. I, p. 19, 21.

Digitized by Google

Écoutons encore un autre missionnaire : « Maintenant je suis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses, et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai pas de ce mal, après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai donné les sacrements à quatre-vingt-six personnes. Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien. Il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'ai couru et que je courrai peut-être de ma vie a été à fond de cale d'une *Sultane* de 82 canons.

« Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à double cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai, douze étaient malades et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui, par sa bonté, m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres [1]. »

Dans les Indes, les missionnaires avaient à combattre les plus grossières et les plus honteuses superstitions. Dans la Chine, ils se faisaient savants pour gagner une nation enflée de son savoir; ailleurs ils se faisaient artisans : leur charité prenait toutes les formes, employait tous les moyens imaginables ; en un mot, ils se faisaient tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ, et ce beau zèle n'a pas cessé d'avoir des imitateurs.

Chaque année, il part, des différents ports de l'Europe, des hommes qui, dans la fleur de l'âge, disent un adieu

[1] *Lett. édif.*, t. I, p. 23; Chateaubriand, t. IV, p. 14, 15.

Digitized by Google

éternel au monde, à leur patrie, à leurs parents, pour aller, dans des pays inconnus, sacrifier leur vie à la conversion des infidèles. La faim, la soif, les persécutions, les privations de tout genre : voilà de quoi se composera désormais leur existence. Quant à la mort, elle les attend, ou dans le fond d'un cachot, ou sur un bûcher, ou sur un échafaud. Comment douter encore que la Religion chrétienne soit tout amour, puisqu'elle inspire à ses enfants une pareille charité ? Comment douter que Dieu aime les hommes, puisqu'il fait tant pour les sauver? Comment douter de la providence de Dieu sur son Église, puisque la plupart de ces missions, qui ont converti et qui convertissent encore une multitude d'âmes, ont commencé au moment précis, où l'épouse chérie de l'Homme-Dieu gémissait, en Europe, sur l'apostasie d'un grand nombre de ses enfants?

Voici une nouvelle preuve de la sollicitude infinie avec laquelle Dieu veille sur son œuvre : saint Vincent de Paul. Oh ! le beau présent du Ciel à la terre ! Pas une vertu dont ce grand Saint n'ait donné l'exemple, pas une misère qu'il n'ait soulagée. Il peut à juste titre être appelé le bienfaiteur des hommes ; comme Notre-Seigneur, il a passé en faisant le bien. Dieu le suscita pour soulager toutes les misères humaines, et ranimer la foi et la charité, presque éteintes au milieu des guerres et des hérésies qui désolaient l'Europe.

Saint Vincent de Paul naquit en 1576, dans le village de Poy, au diocèse d'Acqs, en Gascogne. Son père et sa mère étaient pauvres ; ils avaient six enfants, qu'ils élevèrent dans la piété et dans l'exercice des travaux de la vie champêtre. Les premières années de Vincent se passèrent à garder le troupeau de son père. Il avait un maintien grave et un tel amour pour les pauvres, qu'il se privait

Digitized by Google

souvent du nécessaire pour les assister. Son père, qui remarquait en lui de rares qualités, résolut de le faire étudier et le mit en pension chez les Cordeliers. Au bout de quelques années, Vincent fut en état d'enseigner les autres. A l'âge de vingt ans il vint à Toulouse, où il fit son cours de théologie. Bientôt après il reçut le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise.

Cinq ans plus tard il fit un voyage à Marseille. S'étant embarqué pour revenir dans son pays, le vaisseau fut pris par les pirates, et Vincent emmené captif à Tunis. Il fut vendu à un pêcheur, puis à un vieux médecin qui mit tout en œuvre pour le faire renoncer à sa Religion : le troisième maître de Vincent était un renégat. Le Saint le convertit, et ils partirent ensemble pour revenir en Europe. Délivré de l'esclavage des hommes, Vincent ne songea plus qu'à délivrer les âmes de l'esclavage du démon. Il se consacra spécialement au service des pauvres, et commença par les habitants de la campagne, auxquels il prodigua tous les soins spirituels et corporels dont il fut capable. Il s'occupa ensuite des galériens, à qui il rendit tant de services que le roi le nomma aumônier général des galères de France.

En cette qualité, Vincent se rendit à Marseille et ne se fit pas connaître pour mieux s'assurer de l'état des choses. Extrêmement touché à la vue du désespoir d'un forçat, qu'il s'efforça vainement de consoler, on assure que, par un héroïsme inouï de charité, il obtint de prendre sa place, qu'il fut chargé des mêmes chaînes et qu'il les porta quelque temps. Pendant son séjour, il forma, pour les galériens malades, un hôpital général, qui, grâce à ses soins, devint bientôt un des mieux tenus du royaume.

Ses missions dans les campagnes avaient inspiré à quelques ecclésiastiques le désir de se réunir à lui : tel fut

Digitized by Google

le commencement de la communauté de Saint-Lazare. Fondés par saint Vincent de Paul, les Lazaristes dirigent les séminaires, donnent les exercices spirituels aux ordinands et s'occupent de missions soit dans les campagnes, soit dans les pays infidèles.

Le zèle de Vincent n'était pas satisfait. Il établit les associations de *Charité*, pour le soulagement des pauvres de chaque paroisse ; des dames de la *Croix* pour l'éducation des petites filles ; des *Dames* pour le service des malades dans les grands hôpitaux. Paris lui doit la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpêtrière et des Enfants-Trouvés.

En ce temps-là, beaucoup d'enfants étaient chaque nuit exposés aux portes des églises ou sur les places publiques : il en périssait un grand nombre. Vincent, vivement touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal. Il en parla à quelques dames charitables, qui fournirent des secours pour les nourrir ; mais bientôt les ressources manquèrent. Les dames de charité furent assemblées, afin de délibérer si on continuerait la bonne œuvre.

Vincent sentit ses entrailles émues, et, prenant la parole, il adressa à la noble assemblée ces éloquentes paroles : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains, je vais prendre les voix et les suffrages. » L'assemblée ne répondit que par des larmes. Il fut décidé que l'on continuerait la bonne œuvre, le roi promit son concours, et c'est ainsi que chaque année plus

Digitized by Google

de dix mille enfants, dans la seule ville de Paris, doivent leur conservation à saint Vincent.

Pour procurer à ses enfants des soins plus tendres, et aux malades des secours plus assidus, Vincent fonda une congrégation de *Filles de la Charité;* on l'appelle aujourd'hui congrégation de Saint-Vincent de Paul. Elle a donné naissance à une foule d'autres établissements du même genre, non-seulement en France, mais encore dans toutes les parties du monde chrétien, en sorte qu'on peut dire que les malades de tous les pays doivent à saint Vincent les soins admirables que leur prodiguent les religieuses dans les hôpitaux [1].

Il n'y a personne qui, en les voyant non-seulement panser, nettoyer les malades, faire leurs lits, mais encore laver leurs linges pleins d'ordures, ne les regarde comme autant de saintes victimes, qui, par un excès d'amour et de charité pour secourir leur prochain, courent volontairement à la mort, qu'elles affrontent pour ainsi dire au milieu de l'infection, causée par tant de malades [2].

Et pour se dévouer ainsi au service des malades qu'on ne connaît pas, de qui on n'a rien à attendre, combien de sacrifices ces héroïnes de la charité n'ont-elles pas eu à faire ! L'abandon des plaisirs de la vie, la perte de la jeunesse, le renoncement à une famille, tous les sacrifices du cœur, tous les sentiments de l'âme étouffés, hors la pitié,

[1] Bergier, t. X. — La seule congrégation de saint Vincent de Paul, dont la maison mère est à Paris, compte en ce moment environ 20,000 sœurs de tous les pays et de toutes les conditions. Plusieurs fois chaque année on voit sortir de cette maison, unique au monde, des compagnies de pacifiques colombes qui vont s'abattre sur tous les points du globe, depuis la Chine jusqu'au Chili, et depuis le Chili jusqu'à Constantinople; miracle vivant qui prouve à lui seul, mieux que tous les livres, la divinité du catholicisme.

[2] Hélyot, cité par Chateaubriand, t. IV, p. 123.

Digitized by Google

qui, au milieu de tant de douleurs, devient un tourment de plus [1].

Et qui donc ne se sentirait pas le cœur attendri et l'âme ravie d'admiration en voyant le dévouement de ces religieuses hospitalières, si bien nommées *Sœurs de la Charité* ou *Filles-Dieu*, quand Voltaire lui-même n'a pu leur refuser le tribut de ses hommages ? « Peut-être n'est-il rien de plus grand sur la terre, dit-il, que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si humiliante pour l'orgueil humain et si révoltante pour notre délicatesse. Les peuples séparés de la Communion romaine n'ont imité *qu'imparfaitement* une charité si généreuse [2]. »

On est étonné qu'un seul homme, sans fortune, ait pu faire tant de choses ; mais on est bien autrement étonné quand on pense qu'il a nourri, pendant plusieurs années, des provinces entières ravagées par la peste ou par la guerre : les aumônes qu'il obtint à cette occasion furent incalculables.

Cependant la santé de Vincent, minée par tant de travaux, dépérissait à vue d'œil. Il fut pris à l'âge de près de quatre-vingts ans d'une fièvre qui achevait de l'épuiser. Quand il sentait le retour de l'accès, il disait avec une aimable résignation : « Or sus, ma sœur la fièvre, soyez la bienvenue, puisque vous venez de la part de Dieu. » Et cette sœur qui lui tenait si longtemps compagnie ne l'empêchait pas de se lever tous les jours à quatre heures du matin et de vaquer à tous les exercices de piété et de cha-

[1] Chateaubriand, t. IV, p. 123.

[2] *Imitée imparfaitement !* Elles ne l'ont pas imitée du tout : la première religieuse protestante est encore à créer.

Digitized by Google

rité. Enfin une sainte mort couronna cette vie de bonnes œuvres le 27 septembre 1660. Tout le monde le pleura amèrement, et les impies mêmes n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ses vertus [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour! je vous remercie d'avoir suscité tant de missionnaires pour annoncer l'Évangile à tous les peuples de la terre; faites-nous la grâce de mériter, par notre conduite vraiment chrétienne, la conservation de la foi parmi nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je recevrai la maladie avec résignation.*

[1] Godescard, 19 juillet.

Digitized by Google

LIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée au Japon : persécution violente ; — défendue : martyrs ; la reine de Tango : autres martyrs ; leur joie, leur constance admirable ; — consolée : progrès de la foi en Chine et en Amérique ; — attaquée : jansénisme ; — défendue : Bossuet, Fénelon ; — consolée : Trappistes ; ordre de Notre Dame du Refuge ; la vénérable mère Élisabeth de Jésus ; ordre de l'Adoration perpétuelle ; Congrégation des sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve ; des sœurs de la charité de Nevers.

L'Église, qui prouvait sa sainteté dans l'Occident par les vertus éloquentes de saint Vincent de Paul, signait sa foi en Orient avec le sang de ses martyrs. Dans aucun siècle, le martyre, c'est-à-dire le témoignage du sang, n'a manqué à la Religion catholique : c'est un fait sur lequel on réfléchit trop peu.

Saint François Xavier, qui était arrivé au Japon en 1549, avait trouvé ce vaste royaume plongé dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Mais cet homme apostolique, que Dieu avait suscité dans sa miséricorde, y prêcha l'Évangile avec tant de succès, qu'on vit des provinces entières se convertir. Le fruit de ses prédications fut aussi durable qu'il avait été merveilleux, puisqu'en 1582 les rois d'Arima, de Bungo et d'Omura envoyèrent une ambassade solennelle au pape Grégoire XIII. Cinq ans après, on comptait dans le Japon deux cent mille Chrétiens, parmi lesquels des Bonzes, c'est-à-dire des prêtres du pays, des princes et des rois. Malheureusement les progrès du Christianisme, qui s'étendaient de jour en jour, furent arrêtés en 1588, à l'occasion que nous allons dire.

Digitized by Google

L'empereur Cambacundono, qui, par un orgueil sacrilége, se faisait rendre les honneurs divins, ordonna à tous les missionnaires jésuites de sortir de ses États dans l'espace de six mois. Plusieurs d'entre eux ne laissaient pas, malgré cet ordre, de rester dans le Japon; mais ils se déguisèrent, afin de pouvoir exercer plus librement leurs saintes fonctions. La persécution s'étant rallumée en 1592, un grand nombre de Japonais convertis reçurent la couronne du martyre. L'empereur Taïcosama, prince aussi corrompu qu'orgueilleux, rendit la persécution encore plus violente. Il fit crucifier neuf missionnaires sur une montagne voisine de la ville de Nagasaki. Plusieurs Japonais souffrirent aussi avec eux, entre autres, trois enfants qui avaient coutume de répondre la messe aux Prêtres. Les deux plus âgés avaient quinze ans, et le troisième n'en avait que douze; mais leur grande jeunesse ne les empêcha pas d'endurer les tortures avec courage et même avec joie. On fit embarquer tous les autres missionnaires, afin qu'ils ne prêchassent plus la Religion chrétienne dans le Japon. Il y eut pourtant vingt-huit prêtres qui y restèrent, mais après s'être déguisés.

Taïcosama étant mort, les missionnaires reparurent. Ils convertirent quarante mille âmes en 1593, et plus de trente mille l'année suivante, quoiqu'ils ne fussent pas plus de cent. Ils firent élever cinquante églises, où s'assemblaient les fidèles; mais la paix, qui avait si merveilleusement facilité les progrès de l'Évangile, fut troublée en 1602 par Cubosama. Ce prince renouvela les édits qui avaient été précédemment portés contre les Chrétiens. La persécution devint horrible en 1614 et dura de longues années. C'est alors qu'on vit se renouveler tous les beaux exemples de piété, de charité, de courage que

Digitized by Google

nous offre l'histoire de la primitive Église : citons quelques faits.

Le roi de Tango avait une épouse très-jeune, qu'il tenait continuellement renfermée dans son palais, où elle vivait dans une grande innocence. Quoiqu'il fût idolâtre, il lui avait souvent parlé de la Religion chrétienne, qui excitait l'admiration de ceux mêmes qui ne l'embrassaient pas. Cette princesse, qui avait l'esprit excellent, retint tout ce qu'on lui avait dit; et ses mœurs ne mettant point d'obstacles aux impressions de la grâce, elle se sentit fort inclinée pour une religion si conforme à ses goûts et à ses penchants. Comme elle n'espérait point obtenir le consentement du roi son époux, il lui fallut conduire l'affaire de sa conversion dans le plus profond secret, et dérober ses démarches à une infinité de surveillants continuellement attentifs à l'observer.

Heureusement on élevait auprès d'elle une princesse de la maison royale, avec qui la conformité des inclinaisons vertueuses la liait encore plus étroitement que l'affinité, et pour qui elle n'avait rien de secret. Elle ouvrit son âme à cette amie sûre, qui avait toute liberté d'aller et de venir, et l'envoya communiquer ses vœux et ses embarras à un missionnaire. La médiatrice, qui n'avait pas moins d'ardeur que la reine pour embrasser le christianisme, ne se borna pas à sa commission, : elle se fit baptiser elle-même et reçut le nom de Marie.

La grâce du baptême la transforma aussitôt en apôtre. Toutes les dames et demoiselles du palais, à qui elle fit part de son bonheur, allèrent successivement trouver le missionnaire et revinrent chrétiennes: un gentilhomme qui les suivait revint changé comme elles. Cependant la reine gémissait avec d'autant plus d'amertume qu'elle se

Digitized by Google

voyait esclave de l'Enfer, au milieu d'une cour à qui elle avait procuré la sainte liberté des enfants de Dieu. La princesse Marie va de nouveau trouver le missionnaire: elle se fait parfaitement instruire de la manière de conférer le baptême, revient, baptise la reine, et lui fait prendre le nom de Grâce, qui ne fut jamais porté à plus juste titre.

Tout ceci se passait en l'absence du roi. A son retour, il en parut extrêmement irrité, et déclara impérieusement à la reine, ainsi qu'à toute sa cour, qu'il fallait au plus tôt abjurer une religion odieuse à l'empereur et capable de le perdre lui-même. Les menaces et les représentations étant inutiles, il n'y eut point de mauvais traitements qu'il ne mît en usage. La reine fut encore moins épargnée que les autres; le ressentiment du roi se mesura sur l'amour passionné qu'il lui portait. A tous les excès du dépit et de la fureur, elle n'opposa qu'une patience et une douceur inaltérables. Un des enfants du roi étant tombé dangereusement malade, elle engagea la princesse Marie à le baptiser, et il n'eut pas plutôt reçu le baptême qu'il fut parfaitement guéri. Les armes tombèrent alors des mains du roi: il prit le parti de dissimuler, et ne chagrina plus des personnes qu'il ne pouvait se défendre d'aimer et de révérer.

La reine, se voyant un peu plus libre, ne fit usage de sa liberté que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres que sa situation pouvait lui permettre, et pour donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Loin d'idolâtrer sa figure, il semblait qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat par toutes les austérités de la pénitence. Elle apprit très-bien le latin et le portugais, moins pour former son esprit que pour l'éclairer de plus en plus par les lumières qu'elle

Digitized by Google

puisait dans les livres de piété. Mais son plus grand soin était de recueillir les orphelins et les enfants des pauvres, de les soigner elle-même, de les instruire des éléments de notre Religion, et de les rendre solidement chrétiens.

Il y avait douze ans qu'elle menait une vie si sainte, lorsqu'il arriva dans le Japon une révolution qui la rendit la triste victime de la jalousie du roi son époux. Quoique ce prince n'eût jamais conçu le moindre soupçon de sa fidélité, il avait peur qu'elle ne devînt l'objet d'un autre amour que le sien. C'est pourquoi il l'avait laissée dans la ville d'Osaca, qui était bien fortifiée et qui semblait devoir résister aux attaques des ennemis. Cependant, comme il n'était pas entièrement rassuré, il avait commandé à l'intendant de sa maison que, si la place venait à être forcée, il tranchât la tête à la reine et mît le feu au palais. Osaca fut prise en effet, et l'intendant sommé de remettre la reine entre les mains du vainqueur.

Cet officier, rempli de vénération pour sa souveraine, chercha, mais en vain, tous les moyens possibles de la sauver. Il va donc la trouver, le désespoir peint sur le front, se jette à ses pieds qu'il inonde de ses larmes, et lui déclare l'ordre barbare qu'il a reçu. Nous périrons aussitôt nous-mêmes, ajoute-t-il, et c'est toute ma consolation de ne pas survivre à une princesse, dont la mort me ferait de ma propre vie le plus insupportable de tous les tourments. La reine entendit ce discours comme s'il ne l'eût pas regardée. Vous savez, dit-elle, que je suis Chrétienne, et que la mort n'a rien d'effrayant pour les Chrétiens. Quant à vous, songez bien à ce que vous allez devenir pour une éternité.

Après ce peu de mots, elle entra dans son oratoire, et, prosternée devant l'image d'un Dieu mort pour nous,

Digitized by Google

fit le sacrifice de sa vie. Elle rassembla aussitôt les dames de sa suite, qui toutes étaient Chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta que, n'étant pas condamnées elles-mêmes à mourir, la loi de Dieu les obligeait à se retirer avant qu'on mît le feu au palais. Tout retentit alors de sanglots et de cris lamentables. Elle seule, aussi tranquille que s'il eût été question d'une affaire indifférente, rentra dans l'oratoire, appela l'intendant et lui dit qu'il pouvait remplir sa commission. Il se jeta de nouveau à ses pieds et la pria de lui pardonner sa mort. La reine se mit à genoux, rabattit elle-même le collet de sa robe, reçut, en prononçant les noms de Jésus et de Marie, le coup qui lui trancha la tête, et montra par sa fermeté que la force chrétienne avait rendu son âme en quelque sorte indépendante des entraves de la matière, de la fragilité du sexe et de toutes les faiblesses de la nature.

Cependant la persécution ne servit qu'à montrer combien la foi était profondément enracinée dans le cœur des Japonais. L'empereur ayant ordonné qu'on dressât les listes de tous les Chrétiens, qui fréquentaient les églises d'Osaca et de Méaco, le bruit se répandit aussitôt dans les provinces qu'on allait faire mourir tous ceux qui refuseraient d'adorer les dieux de l'empereur. Cette nouvelle, qui ne semblait devoir exciter que la terreur, fit briller la foi d'un tel éclat, et alluma une telle ardeur pour le martyre, que les idolâtres en furent dans l'admiration.

Le roi de Bungo, dont la conversion avait fait la joie de l'Église, se voyant accablé d'adversités et d'humiliations, prononçait ces belles paroles : « Je jure en votre présence, Dieu tout-puissant, que, quand tous les Pères de la compagnie de Jésus, par le ministère desquels vous m'avez appelé au Christianisme, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils

Digitized by Google

m'ont enseigné; quand je serais assuré que tous les Chrétiens d'Europe auraient renié votre nom, je vous confesserais, reconnaîtrais et adorerais, m'en dût-il coûter la vie, comme je vous confesse, reconnais et adore pour le seul vrai et tout-puissant Dieu de l'univers. »

Ucondono, généralissime des armées et l'un des plus fervents Chrétiens du Japon, vint incontinent se ranger parmi les missionnaires, dans la pensée qu'on ne manquerait pas de les saisir, et qu'il partagerait leurs chaînes et leurs supplices. Il fut imité par deux fils du grand maître de la maison de l'empereur, dont l'aîné, déjà revêtu en survivance des charges de son père, accourut de deux cents lieues à Méaco, et s'habilla comme les missionnaires afin d'être plus tôt arrêté. Tous ses gens, qu'il voulut congédier, protestèrent qu'ils mourraient avec lui. Son cadet, qui se trouvait dans le sein de sa famille, eut à combattre toute la tendresse de ses proches et les menaces même de son père, qui était païen ; mais il montra un courage qu'ils désespérèrent bientôt d'ébranler.

Un prince, parent de l'empereur et possesseur de trois royaumes, alla se renfermer chez les Jésuites, afin de mourir avec eux.

Un autre prince, à peine baptisé, fit publier dans ses terres qu'il punirait sévèrement tous ceux qui, interrogés si leur prince était Chrétien, dissimuleraient la vérité.

Un seigneur des plus puissants et des plus renommés par sa bravoure, craignant qu'on n'osât pas venir le prendre chez lui, alla se présenter, avec sa femme, à l'un des ministres de la persécution, sans autre suite qu'un fils de dix ans, qu'il conduisait par la main, et une fille trop jeune encore pour marcher, que portait la mère. Les gens même des conditions les plus communes paraissaient avec in-

Digitized by Google

trépidité devant les officiers de justice. En un mot, tous ne se montraient attentifs qu'à ne point laisser échapper l'occasion de signer de leur sang la confession de la foi.

Les femmes de qualité travaillaient à la hâte, avec leurs suivantes, á se faire des habits magnifiques, afin d'honorer le jour de leur mort, qu'elles n'appelaient pas autrement que le jour de leur triomphe. Elles se rassemblaient dans les maisons, où elles espéraient être plus facilement reconnues. Parmi celles de Méaco, il y en eut une qui pria les autres de la traîner au supplice, si elles la voyaient reculer ou trembler.

On vit une jeune dame, avec un admirable sang-froid, préparer son sacrifice jusque dans les moindres détails, et ajuster sa robe de manière à paraître dans toutes les règles d'une rigoureuse décence sur la croix, où le bruit courait qu'on allait faire mourir tous les Chrétiens. Les domestiques, occupés aussi de leur propre sort, s'empressaient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet ou son crucifix, et le tout d'un air si calme et si paisible, que quelques militaires, encore prévenus des préjugés de leur pays, où c'est une infamie de souffrir la violence, jetèrent, à ce spectacle, leurs poignards et leurs cimeterres, pour prendre avec les femmes quelques instruments de piété, et se laisser égorger comme elles.

Pour montrer tout ce qu'il y eut de surnaturel dans cette ardeur du martyre, parlons des exemples donnés par de faibles femmes et de tendres enfants. On vit une Chrétienne, nommée Thècle, brûlée toute vive avec cinq de ses enfants autour d'elle et un dont elle était enceinte. Arrivée au lieu du supplice, elle se revêtit d'un habillement neuf en signe de joie. Lorsqu'elle fut sur le bûcher, dont la fumée l'étouffait lentement, elle ne songeait qu'à essuyer les

Digitized by Google

larmes de sa petite fille, âgée de trois ans, qu'elle tenait sur ses bras, et à l'encourager par l'espérance de la gloire éternelle dont elle allait jouir dans quelques instants. Une pauvre femme vendit sa ceinture, afin d'avoir de quoi acheter un pieu pour y être liée et brûlée vive en témoignage de la foi. Une autre, ayant été condamnée à mort, s'empressa d'écrire à son mari, qui était éloigné, de venir partager son bonheur et son triomphe en mourant avec elle.

La générosité des enfants égala celle de leurs dignes mères. Un petit garçon de neuf ans courut de lui-même au lieu où l'on égorgeait les martyrs, dégagea son cou de ses vêtements, afin de le présenter nu au tranchant du glaive. Une petite fille de huit ans, ne pouvant aller d'elle-même au martyre, car elle était aveugle, s'attacha tellement à sa mère qu'elle parvint à mourir sur le même bûcher. Deux enfants, condamnés à mort, se mirent à consoler tendrement leur vieille tante, qu'ils supposaient pleurer de douleur, tandis qu'elle pleurait pour l'envie qu'elle portait aux martyrs.

Un enfant de cinq ans fut éveillé, au moment où il dormait le plus profondément, pour être conduit au supplice. Sans s'émouvoir, il demande ses habits de fête, s'habille promptement, et c'est sur les bras du bourreau lui-même que ce tendre agneau est porté au lieu de l'exécution. Là, il se met à genoux non loin de son père qu'on venait d'égorger, tend ses petites mains, élève ses yeux au Ciel et attend le coup fatal. La générosité de ce petit ange attendrit le bourreau, le cimeterre lui tombe des mains. Cependant le jeune martyr, qui s'était lui-même découvert depuis la tête jusqu'à la ceinture, restait là, à genoux, attendant le coup de la mort. En voyant que le chef des bourreaux n'osait le frapper, il s'adressa à un autre. Il en obtint la grâce

Digitized by Google

qu'il demandait : mais ce ne fut qu'au troisième coup que l'exécuteur maladroit parvint à trancher la tête à cet aimable enfant, dont la constance ne se démentit jamais.

On peut penser quel devait être le courage des missionnaires qui avaient su inspirer de si généreux sentiments à de faibles enfants et à des femmes timides ! Le plus ancien et le plus célèbre de ces ouvriers évangéliques était le père Charles Spinola, jésuite, né en Italie, d'une illustre famille. Il fut pris avec un grand nombre de Chrétiens et condamné à être brûlé. La sentence devait s'exécuter sur une colline près de Nagasaki, éloignée seulement de cinq cents pas de celle où, vingt-cinq ans auparavant, les vingt-six martyrs canonisés par Urbain VIII avaient été crucifiés. Toute la troupe se mit en marche pour se rendre au lieu du supplice. De nombreux corps de garde furent placés de distance en distance pour contenir la multitude, car on prétend qu'il s'y trouva au moins trente mille Chrétiens, outre les idolâtres.

Arrivés sur la colline, les martyrs qui devaient être brûlés furent liés à leurs poteaux. Le père Spinola, qui se trouva lié le premier, adressa quelques paroles aux Chrétiens ; puis, apercevant une fervente néophyte, nommée Isabelle Fernandez, il se souvint que, la veille du jour où il fut pris, il avait baptisé un enfant dont cette femme venait d'accoucher. Il l'avait nommé Ignace, parce qu'il était né le jour de la fête du saint fondateur de la Compagnie de Jésus : il y avait quatre ans.

L'enfant et la mère étaient là, attendant le coup de la mort. Mais l'enfant était derrière la mère, et le saint homme ne le voyait point. Il craignait qu'on ne l'eût caché pour le soustraire au supplice. Où est mon fils Ignace ? s'écria-t-il en s'adressant à Isabelle ; qu'en avez-vous fait ? — Le voici,

Digitized by Google

répondit la mère en le prenant entre ses bras, je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je suis en état de lui procurer. Puis elle dit à l'enfant : Mon fils, voici votre père, priez-le qu'il vous bénisse. Aussitôt ce petit innocent se mit à genoux, joignit ses mains et demanda au Père sa bénédiction.

Il fit cela d'un air si touchant, que, comme l'action de sa mère avait attiré de ce côté-là les regards des spectateurs, il s'éleva tout à coup un bruit confus de cris et de gémissements dont on appréhenda les suites. On se hâta donc d'achever l'exécution, et dans l'instant on vit voler deux ou trois têtes, qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace : il n'en parut pas étonné. On en vint à sa mère, dont il vit tomber la tête sans changer de couleur. Enfin, avec une intrépidité que cet âge ne peut feindre, et dont il n'est pas capable naturellement, il reçut le coup de la mort, et s'envola dans le Ciel, où, comme les saints Innocents, il joue avec sa couronne devant le trône de l'Agneau.

La mère était digne d'avoir un tel fils. Toute la vie de cette femme vertueuse n'avait été qu'une préparation au martyre. Elle entra au lieu du combat, tenant d'une main un crucifix et de l'autre un chapelet, et chantant le psaume : *Laudate Dominum, omnes gentes. Nations de l'univers, louez toutes le Seigneur.*

Dès que ces premiers martyrs eurent consommé leur sacrifice, on plaça leurs têtes vis-à-vis de ceux qui devaient être brûlés et on alluma le feu. Il était éloigné de vingt-cinq pieds des poteaux, et le bois tellement disposé, que le feu ne pouvait gagner que lentement ; on eut même soin de l'éteindre toutes les fois qu'on s'aperçut qu'il gagnait trop vite. C'était un raffinement de cruauté, par lequel on voulait porter l'épouvante dans l'âme des martyrs, augmen-

Digitized by Google

ter leur agonie et les faire apostasier, s'il était possible.

Mais le démon n'y gagna qu'une honte nouvelle, car le père Spinola, conservant tout son sang-froid, dit à l'assemblée : Le feu qui va nous brûler n'est que l'ombre de celui dont le vrai Dieu punira éternellement ceux qui auront refusé de le reconnaître, ou qui, après l'avoir reconnu et adoré, n'auront pas vécu d'une manière conforme à la sainteté de sa loi. Enfin, le feu s'approcha, et les martyrs commencèrent à en ressentir les plus vives atteintes, surtout du côté du père Spinola, où le vent soufflait assez fort. A les voir les yeux fixés au Ciel, on eût dit qu'il ne leur restait aucun sentiment; au bout d'une heure l'holocauste était consommé [1].

La persécution continua après la mort des martyrs, jusqu'à ce qu'en 1639, l'empereur du Japon défendit l'entrée de ses États aux Européens. Depuis cette époque, de généreux missionnaires catholiques ont essayé de pénétrer dans cette terre autrefois si chrétienne, mais ils paraissent avoir tous péri. Néanmoins, par un des plus étonnants miracles de la divine Providence, la foi s'est conservée secrètement au Japon. En 1865 nos missionnaires ont eu l'ineffable consolation de découvrir au Japon environ 200,000 chrétiens. Les *Annales de la propagation de la foi* [2] contiennent l'histoire de cette découverte et de la conservation de la foi pendant plus de 200 ans, dans un pays infidèle, sans évêques et sans prêtres.

Le flambeau divin, repoussé du Japon, s'avançait dans l'intérieur de la Chine et des Indes, et pénétrait chez les Iroquois et les Illinois, peuplades sauvages perdues dans les immenses forêts de l'Amérique septentrionale.

[1] Charlevoix, *Hist. du Japon*, t. II, l. XV, p. 275.
[2] 1868.

Digitized by Google

Cependant le démon, furieux de voir l'Église gagner des palmes dans la persécution et conquérir au loin des peuples nombreux, suscita, pour troubler sa joie, une nouvelle hérésie. Jansénius, évêque d'Ypres, dans les Pays-Bas, en fut l'auteur, peut-être involontaire. Dans un ouvrage où il prétendait exposer la doctrine de saint Augustin touchant la grâce, et que par cette raison il intitula *Augustinus*, il se trouva cinq propositions opposées à la foi catholique. Il niait entre autres la liberté de l'homme dans certains cas, l'impossibilité d'accomplir certains commandements de Dieu et l'universalité de la rédemption [1].

Le pape Innocent X condamna ces propositions. Les Jansénistes, ou disciples de Jansénius, n'en continuèrent pas moins à les soutenir. Ils publièrent une multitude d'ouvrages, dont le plus fâcheux effet fut d'inspirer aux Fidèles une si grande crainte de la communion, en leur exagérant les dispositions nécessaires pour la recevoir, qu'ils ont amené peu à peu l'abandon des sacrements. Les principaux Jansénistes furent Arnaud, Nicole, Saint-Cyran, Quesnel, etc., etc. Il furent solidement réfutés, ainsi que les Protestants, par Bossuet, évêque de Meaux, et Fénelon, archevêque de Cambrai.

[1] Voici ces propositions : 1° Quelques commandements de Dieu sont impossibles à des hommes justes qui veulent les accomplir, et qui font à cet effet des efforts selon les forces présentes qu'ils ont : la grâce qui les leur rendrait possible leur manque.

2° Dans l'état de nature tombée, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

3° Dans l'état de nature tombée, pour mériter ou déméríter, on n'a pas besoin d'une liberté exempte de nécessité ; il suffit d'avoir une liberté exempte de coaction ou de contrainte.

4° Les semi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même pour le commencement de la foi ; mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils pensaient que la volonté de l'homme pouvait s'y soumettre ou y résister.

5° C'est une erreur semi-pélagienne de dire que Jésus-Christ est mort et a répandu son sang pour tous les hommes.

Digitized by Google

Des désordres nombreux, des hérésies sans cesse renaissantes, suite naturelle de l'invasion, chaque jour plus générale, du paganisme philosophique, littéraire, artistique, politique et théâtral, demandaient une expiation. D'ailleurs, pour obtenir les lauriers aux docteurs qui combattaient l'hérésie, le zèle aux missionnaires qui portaient le nom du Seigneur devant les nations, le courage aux martyrs qui le confessaient devant les tyrans, il fallait de fervents Moïses, nuit et jour en prière sur la montagne sainte. Cette belle harmonie ne se montra jamais plus visible qu'au moment où nous sommes. Un nombre prodigieux de congrégations contemplatives se livraient avec ferveur à la pénitence et à la prière. La plus célèbre fut sans contredit celle de la Trappe dont voici l'histoire.

Au dix-septième siècle vivait à Paris un jeune ecclésiastique d'une très-noble et très-ancienne famille. Doué des plus belles qualités, il réussit à se concilier l'affection du monde. Malheureusement, lui-même, épris d'amour pour le monde, vivait dans une dissipation et un faste qui insensiblement éloignèrent de lui l'esprit sacerdotal. Il se nommait Armand de Rancé, né à Paris en 1626. Dieu, qui avait sur lui des vues de miséricorde, lui fit comprendre les dangers auxquels il exposait son âme. Docile à la grâce, le jeune Prêtre vendit son patrimoine qu'il distribua en bonnes œuvres. Ensuite il se retira dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, qu'on appelait la *Trappe*, et résolut d'y faire revivre l'ancienne règle de Saint-Benoît. On appelle Trappistes les religieux qui observent aujourd'hui cette règle.

Sur le seuil de la porte du monastère on lit : *C'est ici la maison de Dieu; heureux ceux qui l'habitent!* C'est si fort la maison du Dieu de la charité, que tous les étrangers, sans distinction de rang, de pays, de religion même, y sont

Digitized by Google

reçus et soignés en amis, en frères. Le religieux qui ouvre la porte se prosterne devant les étrangers, pour leur demander leur bénédiction. C'est Abraham se prosternant devant les anges. Il les conduit ensuite dans une salle destinée à la réception des hôtes, et va sur-le-champ donner avis de cette visite à deux religieux chargés de la réception des voyageurs. Les religieux, en arrivant, se prosternent devant les étrangers, les conduisent au pied du Saint-Sacrement, et, après quelques instants de prière, ils les reconduisent à la salle, où l'un d'eux leur fait une lecture de quelques versets de l'*Imitation*.

Ensuite, on confie les hôtes à un religieux chargé de les soigner, et qu'on nomme pour cela le frère *hôtelier*. Il les conduit à l'hôtellerie, les restaure de son mieux et leur rend avec joie tous les services qui dépendent de lui. Abraham et les Patriarches, ces modèles de l'antique hospitalité, ne témoignaient pas plus d'empressement à recevoir et à servir leurs hôtes.

Lorsqu'un religieux est sur le point de faire profession, il écrit à sa famille pour renoncer à tous ses biens, il ne se souvient plus du monde qu'afin de prier pour lui. Quand l'abbé sait la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prières de la communauté, mais sans le faire connaître ; il dit, en général, que le père, la mère d'un des frères est mort. Les religieux ont tous les yeux baissés et ne regardent jamais les étrangers. Ils observent un silence perpétuel et ne parlent qu'à leur supérieur. Lorsqu'ils sont ensemble, aux travaux ou ailleurs, ils se communiquent leurs pensées par signes.

Les Trappistes travaillent comme ils prient, avec la gravité qui convient dans une œuvre sainte. De temps en temps un frère, frappant trois fois dans ses mains, avertit.

Digitized by Google

les frères d'élever leur cœur à Dieu; et voilà que tout d'un coup chaque religieux, immobile et comme pétrifié à la place où le signal l'a surpris, demeure abîmé dans la méditation. A voir ces religieux les bras croisés sur la poitrine, la tête légèrement inclinée et les yeux fixés à terre ; à les voir debout sur les pierres éparses, vous diriez des statues tumulaires au milieu des ruines; vous diriez qu'une parole magique a subitement ravi le souffle de ces corps. Eh! c'est qu'en effet leur âme n'est plus à la terre, et à ses misères si pesantes, et à ses joies mêlées d'amertume ; elle est au Ciel et se repose dans la contemplation de l'éternelle beauté qui doit être sa récompense et son partage.

Le pape Innocent III appelait le monastère de Saint-Bernard la *merveille du monde ;* on pourrait dire la même chose de la *Trappe*. La vie qu'on y mène est vraiment angélique. Il n'y a point de spectacle plus touchant que celui qu'offre le recueillement continuel des religieux, au travail, au réfectoire et surtout à l'église. Les jours de jeûne, ils ont à dîner un morceau de pain bis, avec des herbes bouillies et assaisonnées d'un peu de sel ; leur collation consiste en deux onces de pain sec. Ils couchent tout habillés. Une paillasse piquée, placée sur des planches, leur sert de lit. Pour chanter l'office, ils se lèvent au milieu de la nuit. Chaque jour ils donnent plusieurs heures au travail des mains : ce travail consiste surtout à cultiver la terre.

Quel spectacle que celui du Trappiste mourant ! Quelle sorte de haute philosophie ! quel avertissement pour les hommes ! Étendu sur un peu de paille et de cendre, dans le sanctuaire de l'église, il appelle à la vertu ses frères rangés en silence autour de lui, tandis que la cloche funèbre sonne son dernier combat. Ce sont ordinairement les vivants qui engagent l'infirme à quitter courageusement la

Digitized by Google

vie ; mais ici c'est une chose plus sublime, c'est le mourant qui parle de la mort, aux portes de l'éternité ; il la doit mieux connaître qu'un autre ; et, d'une voix qui résonne déjà entre des ossements, il appelle avec autorité ses compagnons, les supérieurs même, à la pénitence. Qui ne frémirait en voyant ce religieux, qui vécut d'une manière si sainte, craindre encore pour son salut à l'approche du passage terrible [1] !

Quand un religieux est à l'agonie, on le porte à l'église, où il reçoit les Sacrements, couché sur la cendre. Il reste ordinairement dans cet état jusqu'à ce qu'il ait rendu l'esprit. Ses frères ne l'abandonnent pas ; un certain nombre restent auprès de la bière, récitant des prières jusqu'au moment de l'inhumation. Le service funèbre achevé, on accompagne le défunt au cimetière. Après de longues prières, les Trappistes, pour faire violence au ciel en faveur de leur frère, se prosternent trois fois contre terre, et trois fois, dans cette attitude suppliante, ils poussent d'une voix forte ce cri de grâce et de salut : *Daignez, Seigneur, faire miséricorde au pauvre pécheur*. Le frère inhumé, on rouvre à moitié pour le premier mourant une autre fosse, que tous saluent de leurs désirs. Souvent on les voit à genoux sur le bord de cette fosse qui attend, la regardant avec complaisance et se disant : *J'espère que celle-ci sera la mienne.*

Ces désirs de la mort qu'éprouve le Trappiste, il ne faut pas les attribuer au dégoût de la vie ou de son état. Non, ils ne sont que le soupir d'un exilé, qui réclame à grands cris le retour dans sa patrie, d'un enfant éloigné de la présence d'un père chéri, et qui brûle de s'élancer dans ses bras. Une simple croix de bois, placée sur la fosse, an-

[1] *Génie du christianisme*, t. III, p. 240.

Digitized by Google

nonce au voyageur l'endroit où repose un de ces hommes dont le monde n'est pas digne, un de ces hommes qui sont venus peut-être ensevelir dans l'obscurité du cloître l'éclat des talents, de la naissance et de la fortune. Grand et utile exemple pour le monde, s'il savait ou plutôt s'il voulait le comprendre [1].

Voici une autre merveille qui montre avec non moins d'éclat la sollicitude de la Providence qui veille sur l'Église. Les hérésies, les schismes, enfantent des désordres : il faut non-seulement les expier, mais encore rappeler au devoir leurs malheureuses victimes. Dans ses trésors infinis, Dieu trouve le moyen de sauver l'homme coupable et de le réhabiliter à ses propres yeux en le rendant à la vertu. Telle fut la fin d'un grand nombre d'institutions religieuses, établies de siècle en siècle, et en particulier de l'ordre de *Notre-Dame du Refuge*.

Fondé pour servir d'asile aux filles et aux femmes pécheresses, l'ordre de Notre-Dame du Refuge a cela de particulier et de bien touchant, qu'on y reçoit aussi des *filles d'honneur et de qualité*, qu'on ne doit pas confondre avec les filles ou femmes repenties. Ces pécheresses sont admises à la profession religieuse, si elles en témoignent le désir et si on leur trouve les dispositions convenables. Quoique les filles d'honneur soient toujours choisies pour remplir les supériorités et les principaux offices, elles ne font néanmoins avec les pénitentes qui sont religieuses qu'une même société. Elles n'ont qu'un même esprit et un même cœur ; elles sont entièrement conformes dans l'habillement et la

[1] La réforme de la Trappe vient d'être approuvée par le souverain Pontife. Un motif de consolation et d'espérance pour l'avenir, c'est que le nombre des Trappistes est aujourd'hui plus considérable qu'il ne l'a jamais été. — Voir *l'Histoire de la Trappe*. 2 vol. in-8, par M. Guillardin.

Digitized by Google

manière de vivre. Et pourquoi se confondre ainsi avec les coupables? Pourquoi ce sacrifice si pénible à l'amour-propre? C'est afin de gagner plus aisément à Dieu ces pauvres pécheresses.

Toutefois la charité catholique va plus loin. Afin de soutenir, par leur exemple, les repenties dans la carrière de la Pénitence, les filles d'honneur font un vœu particulier d'en prendre soin et de ne consentir jamais que le nombre des pénitentes, qui doivent composer les deux tiers de la communauté, soit aucunement diminué. « L'on doit en cela, dit le père Hélyot, admirer d'autant plus la charité de ces saintes filles, qu'elle nous représente d'une manière touchante la charité que Jésus-Christ a eue pour nous, lorsqu'il a pris la figure d'un pécheur pour nous délivrer de la servitude du péché [1]. »

Dans d'autres congrégations, établies pour la même fin, les noms les plus doux et les plus miséricordieux servaient à couvrir les erreurs de ces brebis jadis égarées. On les appelait les *filles du bon Pasteur*, ou les *filles de la Madeleine*, pour désigner leur retour au bercail et le pardon qui les attendait. Afin qu'elles n'eussent que des idées de pureté autour d'elles, elles étaient vêtues de blanc, d'où on les nommait aussi *filles blanches*. Dans quelques villes on leur mettait une couronne sur la tête, et l'on chantait en les recevant : *Veni, sponsa Christi*, venez, épouse du Christ. Ces contrastes étaient touchants et bien dignes d'une Religion qui sait secourir sans offenser, et ménager les faiblesses du cœur humain, tout en l'arrachant à ses vices [2]. Pouvait-on mieux faire comprendre à ces pauvres

[1] Au lieu de parler au *présent*, j'aurais dû parler au *passé* : comme tant d'autres, cet ordre, hélas ! n'existe plus.

[2] Chateaubriand, t. IV, p. 115.

Digitized by Google

pécheresses que le repentir est frère de l'innocence?

La congrégation de Notre-Dame du Refuge prit son origine à Nancy, l'an 1624. Elle reconnaît pour fondatrice la vénérable mère Marie-Élisabeth de la Croix de Jésus, qui naquit à Remiremont, en Lorraine, le 30 novembre 1592. Ses parents étaient d'une ancienne noblesse. Dès son enfance, la jeune Élisabeth se distingua par un amour extraordinaire des souffrances. Toute jeune qu'elle était, elle portait le cilice trois fois par semaine. Quoique les viandes grossières lui renversassent l'estomac, elle n'en prenait pas d'autres; enfin elle se mortifia tellement le goût qu'elle le perdit. Tant de pénitences la rendirent infirme. Aussi sa mère redoubla d'attentions pour sa fille; elle prenait elle-même le soin de la coucher tous les soirs et d'accommoder son lit; mais lorsqu'elle s'était retirée, la petite Élisabeth se levait de ce lit si bien préparé et se couchait sur le plancher. C'est ainsi que cet ange d'expiation châtiait sa chair innocente et préludait à sa vocation.

Dieu, qui, dès ses premières années, en voulait faire une parfaite victime, permit encore aux créatures de la persécuter. Elle avait toutes les qualités d'une jeune personne accomplie. Cependant elle devint l'objet de la haine et de l'aversion de ses parents, lorsqu'ils virent qu'elle ne voulait pas s'engager dans les liens du mariage. Sa mère commença par lui ôter ses livres de dévotion. A leur place on lui donna les plus pernicieux romans, et on l'obligea à quitter son confesseur. Voilà donc cette sainte fille privée des plus puissants moyens de sanctification. Sa mère ne s'en tint pas là. Elle fit prendre à sa fille toutes les parures les plus propres à relever encore sa naturelle, et la conduisit ainsi dans les assemblées du monde;

Digitized by Google

mais la jeune vierge ne cessait de recourir à Dieu, et n'opposait aux mauvais exemples que la prière, la mortification et la fréquentation des sacrements.

La mère, qui ne gagnait rien, prit une autre voie. Elle accabla d'injures cette innocente brebis, qui ne répondait pas un seul mot. Une fois elle la battit tellement, qu'elle se rendit malade elle-même et fut obligée de garder le lit pendant deux mois : la maladie ne la convertit pas. A peine établie, cette mère dénaturée fit revêtir sa fille de haillons tout déchirés. En cet équipage, elle la mena elle-même par toutes les rues de la ville les plus fréquentées. Pour lui faire plus de honte, elle s'arrêtait avec toutes les personnes qu'elle rencontrait, en disant que sa fille était folle. De son côté, la douce Élisabeth s'estimait heureuse d'être exposée au mépris des hommes pour l'amour de son Dieu.

Enfin, ses parents résolurent de l'engager malgré elle dans l'état du mariage. Ils dressèrent le contrat à son insu, et la menacèrent de lui faire perdre la vie, si elle n'obéissait : ils ne purent néanmoins tirer d'elle aucun consentement. Accablée de mauvais traitements, elle tomba malade, ce qui n'empêcha pas de faire tous les préparatifs de ses noces. Au jour marqué, on fit lever du lit cette pauvre fille, qui à peine pouvait se soutenir, pour la conduire à l'église ; c'est ainsi qu'elle fut mariée.

Dieu voulait la faire paraître dans toutes sortes d'états, comme un modèle parfait de la croix. La colère d'un père et d'une mère avait commencé de lui planter cette croix dans le cœur, mais elle fut plantée bien plus avant par l'humeur farouche d'un mari brutal, qui augmenta ses souffrances et s'étudiait même à en inventer de nouvelles. Il la méprisa et lui ôta la conduite de sa maison.

Digitized by Google

Des mépris il passa aux injures, aux mauvais traitements et à une fureur qui le porta jusqu'à la battre cruellement.

Un jour qu'il faisait extrêmement froid, étant tous deux à la campagne et à cheval, il fallut passer une rivière assez rapide. Cet homme cruel, monté sur un cheval fort et robuste, n'avait rien à craindre; mais sa femme, n'ayant qu'un petit cheval, s'exposait à un danger évident en passant ainsi cette rivière. Il voulut néanmoins qu'elle la passât, elle obéit. Mais, son cheval ne pouvant résister au courant, elle fut entraînée bien loin sans que ce mari impitoyable se mît en peine de secourir sa femme. Elle aurait péri sans quelques paysans qui la retirèrent de l'eau.

Cependant, loin de se plaindre, jamais femme tendrement attachée à son mari ne fut plus assidue à lui tenir compagnie et à lui rendre service. Élisabeth faisait auprès du sien l'office de la plus humble servante. Enfin, Dieu mit un terme à tant de souffrances. Son mari, son père et sa mère moururent. Se voyant libre, elle se retira à Nancy, où elle fonda l'ordre de Notre-Dame, et mourut de la mort des Saints en 1649 [1].

Soulager leurs misères corporelles et réparer les brèches faites à leurs vertus, n'est pas le seul moyen de faire du bien aux hommes. On ne leur est pas moins utile en leur rendant Dieu propice par de ferventes prières, qui désarment sa justice, préviennent ses châtiments et attirent ses bénédictions.

Cette seule observation nous montre quelle est l'importance des ordres religieux consacrés à l'expiation. Mais, entre tous, un des plus utiles est l'ordre de l'*Adoration*

[1] Hélyot, t. IV, p. 344, et M. Boudon, *le Triomphe de la Croix, ou Vie de la V. Mère Élisabeth de Jésus.*

Digitized by Google

perpétuelle, établi pour réparer les outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. En effet, si nulle part Dieu ne se montre plus aimable que dans ce mystère, n'en faut-il pas conclure que les outrage à l'adorable Eucharistie sont les plus sensibles qu'on puisse faire à Dieu, les plus capables, par conséquent, d'irriter sa colère et de faire tomber sur le monde les plus affreux châtiments? Ce genre d'outrage demandait donc une réparation publique, éclatante, continuelle. Il est vrai, les processions de la Fête-Dieu furent établies dans cette fin; mais les processions elle-mêmes sont devenues, par la malice des hommes, une occasion de nouveaux outrages au Sauveur. Restait un autre moyen de réparation, un ordre religieux. La Providence, qui craint d'être obligée de punir, en inspira la pensée, et l'ordre du Saint-Sacrement fut établi.

Il prit naissance à Marseille en 1634. Le fondateur fut le révérend père Antoine Le Quien, religieux de Saint-Dominique. Cet ordre a pour but de réparer les outrages et les irrévérences, que les hérétiques et la plupart des Chrétiens commettent envers l'adorable Eucharistie, et d'obtenir, par de ferventes et continuelles prières, que Notre-Seigneur, renfermé dans les tabernacles, soit connu du monde entier. Les religieuses de cet ordre consacré au recueillement gardent un silence très-exact. Elles ne vont que rarement au parloir et ne parlent à leurs parents que deux fois l'an tout au plus. Il y en a toujours deux en adoration, jour et nuit, devant le Saint-Sacrement. Elles se relèvent les unes les autres de deux heures en deux heures. Tout, jusqu'à leur habillement, leur rappelle sans cesse la fin de leur vocation. Cet habillement consiste en une robe noire. Sur cette robe se trouve, du côté

Digitized by Google

du cœur, un ostensoir en broderie de soie jaune, et un autre sur le bras droit, afin de leur redire continuellement que leurs affections et leurs actions doivent se rapporter à l'honneur du Saint-Sacrement [1].

Bien que toujours repoussé, le démon n'était ni découragé ni vaincu. Au contraire, le dix-huitième siècle allait s'ouvrir, et avec lui commencer une guerre plus générale et plus acharnée. L'enfance, si chère à Notre-Seigneur, l'enfance, à qui l'avenir appartient, allait être vivement disputée par l'impiété, certaine que la société lui appartiendrait si elle pouvait s'emparer des générations naissantes. Afin de repousser cette nouvelle attaque et de conserver du moins un petit nombre d'élus, qui, au milieu de la défection générale, ne fléchiraient point le genou devant Baal, Notre-Seigneur donna aux nombreuses congrégations déjà dévouées au soulagement des pauvres et à l'instruction de la jeunesse de nouveaux auxiliaires. J'ai nommé la *Congrégation des sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, et des sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers.*

En 1624, naquit un homme de Dieu qui, devenu religieux Augustin, s'appela le P. Ange le Proust. Membre de la communauté de Bourges, il fut nommé prieur du couvent de Lamballe, en Bretagne. Dans le cours de ses voyages et de ses missions, il ne put voir sans compassion une foule d'enfants et de pauvres abandonnés, par la ruine de plusieurs asiles et hôpitaux. L'esprit de Dieu, dont il était animé, lui inspira le dessein de fonder une société de pieuses filles, pour le rétablissement et le service de ces lieux, si chers à Notre-Seigneur. La canonisation de saint Thomas

[1] Hélyot, t. IV, p. 424.

Digitized by Google

de Villeneuve, archevêque de Valence, qui eut lieu en 1659, par le Pape Alexandre VII, le confirma dans cette pensée; et l'exemple de ce père des pauvres le porta à marcher sur ses traces, autant que son état pouvait le permettre. C'est pourquoi il plaça son association naissante sous la protection de saint Thomas de Villeneuve, dont elle a retenu le nom.

Dieu bénit le projet du saint religieux. Dès le commencement, il se présenta un grand nombre de filles. Il leur donna des statuts et des règlements conformes à la règle de saint Augustin. Il fit plus; avec de grands exemples, il leur communiqua son esprit : esprit de charité, de simplicité, de modestie et de pauvreté. Fidèle à son origine, la congrégation des sœurs de saint Thomas de Villeneuve a été, elle est encore, d'une grande utilité dans l'Église.

La maison mère, qui est Paris, conserve la statue miraculeuse de la sainte Vierge, devant laquelle saint François de Sales obtint la délivrance de sa terrible tentation de désespoir. A la maison est attaché un dispensaire où, chaque jour, les charitables sœurs soignent gratuitement les plaies et les blessures. Leur ordre compte un grand nombre de maisons, surtout en Bretagne, en Picardie et en Normandie. A Paris elles ont l'hospice des *Enfants malades* et de l'*Enfant-Jésus*. Partout elles s'occupent avec succès du soin des malades et de l'éducation des enfants pauvres : elles ont aussi des pensionnats pour les jeunes filles d'une classe plus élevée.

La profession est accompagnée d'une cérémonie, qu'on ne peut voir sans être profondément ému. Après que la religieuse a prononcé ses vœux, une petite fille pauvre, de sept à huit ans, s'approche de la religieuse debout

Digitized by Google

près de la sainte table, et lui met un anneau au doigt, en disant : *Souvenez-vous, ma sœur, que vous devenez aujourd'hui l'épouse de Jésus-Christ et la servante des Pauvres.* A qui sont adressées ces paroles ? quelquefois à une fille de grande maison. Par qui sont-elles adressées ? Par une pauvre petite mendiante. En vertu d'un miracle réservé au catholicisme seul, les rôles sont changés : la maîtresse devient servante, et la servante devient maîtresse.

Bien qu'il ne revête pas la même forme, un dévouement analogue est l'âme de la congrégation des *sœurs de Nevers.*

Fondée dans la petite ville de Saint-Saulge, en 1683, par le révérend père de Lavenne, prêtre bénédictin, cette congrégation a, comme toutes les institutions fortes, grandi lentement, conservant avec soin l'étincelle du feu sacré, que le pieux fondateur semble avoir pris dans le cœur de saint Vincent de Paul. Ainsi elle a pu survivre à la grande catastrophe de la révolution française, et même prendre, malgré la difficulté des circonstances, de tels développements qu'elle compte aujourd'hui plus de deux mille religieuses. Son zèle, grandissant avec les besoins de l'Église et de la société, embrasse aujourd'hui les œuvres les plus variées. La visite des pauvres et des malades à domicile, les hôpitaux, les salles d'asile, l'instruction des enfants du peuple, l'éducation des jeunes personnes des classes élevées, les orphelines, les repenties, les aliénés sont de son ressort. Bien que les religieuses ne fassent que des vœux temporaires, elles n'en sont pas moins fidèles à leurs saints engagements, ni moins affectionnées à leurs nombreuses et pénibles occupations.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie

Digitized by Google

d'avoir multiplié les moyens de conserver les justes dans la vertu et de ramener les pécheurs à la pénitence ; faites que nous profitions, justes ou pécheurs, de tant de bonté, ou pour assurer notre persévérance, ou pour opérer notre conversion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai chaque jour une petite visite au Saint-Sacrement.*

Digitized by Google

LIBRARY - ST JOHN OF GOD'S.

LIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : philosophie, jansénisme ; — défendue : l'abbé de la Salle ; Frères des Écoles chrétiennes ; saint Alphonse de Liguori ; congrégation du Saint-Rédempteur ; — consolée : conversion des princes de la famille impériale de la Chine ; conversion des Illinois.

Au quinzième siècle, le paganisme, rentré chez les nations chrétiennes, y avait apporté le principe du libre penser. En conséquence de ce principe professé avant eux, Luther et les autres prétendus réformateurs vinrent dire aux peuples : Nulle autorité religieuse n'a le droit de vous commander ; prenez la Bible, lisez-la et croyez ce qui vous paraîtra vrai, c'est-à-dire croyez ce que vous voudrez. Ce principe fatal ne fut que trop bien compris. Les disciples de Luther et de Calvin soutinrent, sur la prétendue autorité de la Bible, toutes les erreurs et justifièrent tous les excès : bientôt on alla plus loin. On mit la Bible de côté, et, pour former ses croyances et ses mœurs, chacun s'en rapporta aux inspirations de son cœur corrompu. Tout ce qui flatta les passions fut la vérité.

Néanmoins, cette impiété sans honte et sans frein n'osa, si ce n'est timidement et par exception, se montrer en France, pendant le règne de Louis XIV. Mais à peine ce prince fut descendu dans la tombe, que la philosophie, c'est-à-dire l'incrédulité païennne, leva le masque. Sous la régence du duc d'Orléans, elle afficha une dépravation dont le seul souvenir fait rougir encore et fera rougir éternellement toutes les âmes honnêtes. Jusque-là cependant

Digitized by Google

elle réservait ses honteux mystères pour les hautes classes de la société. Il lui restait à étouffer les derniers remords dans l'âme de ses adeptes, et à faire descendre son poison parmi le peuple.

Les philosophes se mirent à l'œuvre. Ce fut une grêle, un déluge de pamphlets impies et obscènes. La France, du moins en partie, en fut inondée, pervertie, gangrenée jusqu'à la moelle. Une sourde fermentation, un malaise universel, symptôme effrayant d'une crise prochaine et épouvantable, se manifestèrent bientôt de toutes parts. La société se trouva prise de convulsions, comme le malheureux qu'on vient d'empoisonner. Le Seigneur, qui ne punit qu'à regret, suscita de grands évêques pour signaler le danger et retenir les peuples sur le penchant de l'abîme. Il leur révéla, pour les toucher, les merveilles de son amour dans le mystère de son *Sacré Cœur*. Enfin, pour entretenir du moins une étincelle de foi, en scellant le Christianisme dans le cœur des classes populaires, il suscita un homme de foi et de charité s'il en fut jamais.

Il était temps qu'il parût, car on touchait au moment, où les honteuses et désolantes doctrines de l'impiété allaient descendre, des classes supérieures, jusque dans les chaumières. Déjà la chaste fille du Ciel, la Religion, cette mère tendre et bienfaisante, était chassée ignominieusement des palais des grands. Le peuple, à son tour, servile imitateur de ses maîtres, allait, par une ingratitude inouïe, la bannir du foyer domestique. La plupart des parents allaient cesser de prononcer son nom à leurs enfants ; ils allaient cesser de leur apprendre à la connaître, à la bénir et à l'aimer. Que dis-je ? ils allaient commencer à leur apprendre, par leurs exemples et leurs discours, à la mépriser, à la haïr, à la blasphémer. Tant d'ingratitude

Digitized by Google

ne fut pas capable de refroidir l'amour de Dieu envers ses coupables créatures.

Comme il choisit la veille de sa mort pour laisser aux hommes ingrats la plus grande marque de sa charité, en instituant la divine Eucharistie, il semble qu'il ait voulu, à la veille des outrages sanglants qu'on lui préparait, donner au monde une preuve de plus de sa paternelle sollicitude. Il s'agissait de sauver l'enfance, de suppléer auprès des générations naissantes à l'impuissance ou à la mauvaise volonté des parents. Et voilà que Dieu tire des trésors de sa miséricorde un de ces hommes rares, destinés à procurer le salut des peuples et l'édification de l'Église. Cet homme fut l'abbé de La Salle, si justement nommé l'ami et le bienfaiteur de l'enfance.

Il naquit à Reims, le 30 avril de l'année 1651, dans le sein d'une famille aussi chrétienne qu'honorable. Dès l'âge le plus tendre, il donna des indices certains qu'il était né pour la piété. Les noms sacrés de Jésus et de Marie furent les premiers qu'il prononça distinctement. Tout son plaisir consistait à faire des chapelles et à imiter avec dévotion les saintes cérémonies de l'Église. C'était un spectacle ravissant de le voir au pied de l'autel : on aurait dit un ange revêtu d'un corps humain.

Cependant cet enfant, enrichi de tant de grâces, commençait à s'appliquer à l'étude ; mais il ne chercha les connaissances humaines que comme des moyens d'accomplir un jour les devoirs de son état : bien différent de la plupart des autres qui ne travaillent que par force, par vanité, par ambition ou par une vaine curiosité. Quoique jeune encore, il déclara à ses parents qu'il se croyait appelé à l'état ecclésiastique, et reçut la tonsure. Il fut bientôt après nommé chanoine de Reims, et envoyé à Paris, au

Digitized by Google

séminaire de Saint-Sulpice, pour y faire ses études théologiques.

Sa modestie prévint tout le monde en sa faveur. Son cours de théologie achevé, il retourna dans sa famille et commença à montrer ce zèle ardent qui le consumait pour le salut des âmes. Il jeta les fondements des écoles chrétiennes pour les petits garçons : quelques dames charitables l'aidèrent dans son entreprise. Les fruits salutaires de ces premiers établissements inspirèrent le désir d'en avoir de nouveaux; mais il faut que l'œuvre de Dieu souffre contradiction : celle de l'abbé de La Salle devait recevoir ce cachet glorieux.

Comme il avait retiré chez lui les maîtres des nouveaux établissements, et transformé sa maison en communauté religieuse, le monde le traita d'imprudent, d'insensé, à qui un zèle mal entendu faisait tourner la tête : les plus réservés se contentaient de lui porter compassion. Pour lui, s'armant de patience et de confiance en Celui dont il cherchait la gloire, il laissa dire et continua son œuvre : après la tempête revint le calme et la sérénité.

Informé des avantages que le nouvel ordre procurait aux enfants pauvres, le curé de Saint-Sulpice, à Paris, voulut avoir des Frères pour diriger les écoles de sa paroisse. L'abbé de La Salle s'y rendit. Des écoles furent établies et un noviciat fondé. L'ordre grandit au milieu des contradictions, de la pauvreté et du mépris des hommes. Le saint fondateur donna aux Frères des règles pleines de sagesse, tant pour leur conduite particulière que pour celle des enfants. Ces règles, encore en vigueur aujourd'hui, sont infiniment supérieures à tous les plans que les hommes du monde ont proposés pour l'éducation de la jeunesse.

Digitized by Google

Cependant l'abbé de La Salle souffrait depuis longtemps de violentes douleurs de rhumatisme, et souvent il soupirait après le moment de sa délivrance : enfin le Seigneur exauça son ardente prière. Après avoir reçu les derniers sacrements avec une piété angélique, il adressa aux Frères, réunis autour de son lit, ces paroles qui peuvent également convenir à tous les Chrétiens : « Si vous voulez vous conserver et mourir dans votre état, n'ayez jamais de commerce avec les gens du monde ; car peu à peu vous prendrez goût à leur manière d'agir, et vous entrerez si avant dans leur conversation, que vous ne pourrez vous défendre, par politique, d'applaudir à leurs discours, quoique très-pernicieux; ce qui sera cause que vous tomberez dans l'infidélité, et, n'étant plus fidèles à observer vos règles, vous vous dégoûterez de votre état, et enfin vous l'abandonnerez. »

Une sueur froide qui survint l'empêcha d'en dire davantage. Il entra de nouveau en agonie et prononça encore ces mots : « Oui, j'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard. » Quelques heures après il joignit les mains, leva les yeux au Ciel et remit son esprit entre les bras de son Créateur, le même jour que son Sauveur était mort sur la croix pour le salut des hommes : ce fut le 7 avril 1719. Ce grand serviteur de Dieu était âgé de soixante-huit ans [1].

Il y a chez les Frères une règle bien difficile sans doute, mais pleine de sagesse. Suivant cette règle, ils ne peuvent parler en récréation qu'après en avoir obtenu la permission du Frère directeur. Cette règle et toutes les autres qui composent leur saint institut furent approuvées à Rome par le pape Benoît XIII en 1725. Dieu a béni cet ordre si

[1] Le procès de sa Béatification est commencé.

Digitized by Google

utile. Il compte aujourd'hui plus de trois cents établissements et plus de deux mille Frères répandus en France, en Italie, en Belgique, et même hors de l'Europe, donnant l'éducation gratuite et chrétienne à plus de cent quarante mille enfants.

Jamais on ne les estimera autant qu'ils le méritent, car 1° les Frères sont les instruments de la bonté de Dieu pour le salut des enfants les plus pauvres et les plus abandonnés. Dieu veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la Religion. Or, comment, dans ces siècles mauvais surtout, comment les enfants des pauvres acquerront-ils cette science, s'il n'y a des écoles chrétiennes et gratuites où on leur enseigne ces vérités ? 2° les Frères sont les suppléments des pères et mères à l'égard de l'instruction chrétienne de leurs enfants. Les pauvres, occupés qu'ils sont aux travaux nécessaires à la subsistance de leur famille, n'ont ni le temps, ni les moyens, ni la science nécessaires pour instruire leurs enfants. Que la Providence est donc bonne de donner aux enfants pauvres et abandonnés des pères selon la grâce, qui suppléent aux plus importants devoirs des pères selon la nature ! 3° les Frères sont les apôtres et les anges tutélaires des enfants. Quoi de plus ordinaire, dans les campagnes et dans les villes, que de voir la jeunesse errante et vagabonde s'instruire de tout le mal qu'inspire le démon, s'amuser de divertissements qui altèrent la pudeur et conduisent aux plus grands crimes ! Or, quel besoin n'ont pas ces peuples d'enfants, de personnes qui veillent à écarter de pareils désordres et qui leur en inspirent une telle horreur qu'ils s'en éloignent eux-mêmes ?

Tous ces avantages que les Frères procurent aux petits garçons, les Sœurs dévouées à l'instruction les procurent

Digitized by Google

aux petites filles : ce que nous venons de dire des premiers doit s'appliquer aux secondes : le même dévouement mérite les mêmes éloges.

Pendant que l'institution du vénérable Abbé de La Salle déposait au cœur de la société un germe de salut, qui devait se développer après la catastrophe dont la France allait devenir la victime, un saint Évêque accomplissait en Italie une autre mission également précieuse. Le jansénisme, dont nous avons parlé dans le dernier siècle, s'était joint à l'impiété pour saper l'édifice de la Religion. L'impiété portait ses coups au grand jour, et son associé, le jansénisme, agissait dans l'ombre. Loup cruel caché sous la peau de brebis, il s'efforce de pénétrer jusqu'au cœur de l'Église. Catéchisme, ascétisme, littérature, sermons, livres de piété, théologie, liturgie, il n'est rien qu'il ne touche ; et tout ce qu'il touche, il le souille. Une crainte d'esclave remplace la charité pour Dieu ; les sacrements sont abandonnés, tournés en dérision ; l'auguste Eucharistie, le principe vital de la piété catholique, est un objet d'effroi ; le véritable esprit du Christianisme s'éteint ; mais la Providence est là : d'innombrables barrières seront opposées à cette menaçante invasion.

Parmi les hommes que Dieu appela, dans ces graves circonstances, pour combattre le jansénisme et réveiller la piété en rapprochant les hommes du sacrement admirable qui en est la source, nul qui ne place au premier rang le saint évêque Alphonse-Marie de Liguori. Ce grand Saint naquit à Naples, le 17 septembre 1696. Doué du plus heureux naturel, Alphonse apprit, comme le jeune Tobie, à craindre Dieu dès son enfance. La dévotion envers Notre-Seigneur et la sainte Vierge, l'obéissance à ses parents, une modestie angélique, un grand amour pour

Digitized by Google

les pauvres furent les vertus qui brillèrent en lui dès l'aurore de sa vie. Ses progrès dans les sciences furent si rapides, qu'à seize ans il fut reçu par acclamation docteur à l'Université de Naples.

Il exerça bientôt avec succès la profession d'avocat; mais un accident imprévu qui lui arriva en plaidant une cause lui fit sentir plus vivement que jamais la vanité des choses du monde, et il se détermina à entrer dans l'état ecclésiastique. Ses parents s'opposèrent longtemps à sa vocation ; enfin la volonté de Dieu se manifesta d'une manière si évidente qu'ils donnèrent leur consentement. Une fois promu aux ordre sacrés, Alphonse s'appliqua tout entier aux vertus de l'état sublime qu'il avait embrassé. Les pauvres habitants des campagnes attirèrent surtout ses soins. Il allait leur parler de Dieu, et, à l'exemple de Notre-Seigneur, il prêchait dans les plus obscurs villages avec un fruit admirable. C'est qu'il joignait à l'éloquence la pratique de la mortification, de la prière et de la pauvreté.

Bientôt il réunit autour de lui un certain nombre de Prêtres remplis de zèle pour le salut des âmes, et jeta ainsi les fondements de la congrégation du *Très-Saint-Rédempteur*, destinée à l'instruction des pauvres habitants des campagnes. Après des difficultés et des contradictions infinies de la part de toutes sortes de personnes, le bienheureux Alphonse obtint du souverain Pontife la confirmation de ce nouvel ordre religieux. La Providence l'a béni. Il s'est répandu dans les différentes parties de l'Europe, à la grande édification de l'Église.

Sa congrégation établie, le Saint s'occupa de composer des ouvrages pour la direction des âmes et la réfutation de l'erreur. Tel est le talent, la science avec laquelle il a rempli cette tâche difficile, que les souverains Pontifes ont dé-

Digitized by Google

claré ce pieux et savant auteur suscité par la Providence, pour opposer une digue au torrent des mauvaises doctrines qui se propageaient dans le dernier siècle avec une effrayante rapidité. Malgré lui, le Saint fut nommé évêque de Sainte-Agathe, dans le royaume de Naples. Dans sa nouvelle position, Alphonse se montra, comme ailleurs, père tendre et vigilant, supérieur ferme et éclairé, directeur expérimenté et missionnaire plein de zèle.

Il était si charitable envers les pauvres, que, dans une famine qui désolait le pays, il vendit tout ce qu'il avait pour les assister. Cela ne suffisant pas à leurs besoins, ils revinrent en foule trouver le charitable Évêque, qui sortit à leur rencontre et se mit à pleurer en disant : Je n'ai plus rien, mes pauvres enfants, j'ai tout vendu pour vous secourir. J'ai demandé à emprunter pour vous soulager, et on m'a refusé. Et, tandis que ces touchantes paroles sortaient de sa bouche, des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

Autant sa charité pour les pauvres était ardente, autant était vif et tendre son amour pour Dieu, surtout pour Notre-Seigneur Jésus-Christ au très-saint Sacrement. Il en a laissé la preuve dans ces ouvrages excellents, si remplis de confiance et de piété, qu'ils semblent avoir écrit sur le cœur brûlant du Sauveur : nous voulons parler de ses *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge; de la pratique de l'amour envers Notre-Seigneur* et de *l'école de Bethléem.*

La confiance filiale en Notre-Seigneur, qu'Alphonse enseigne si éloquemment aux autres, il la pratiquait lui-même : nous ne résisterons pas au plaisir d'en citer un exemple. Un jour, ses religieux se trouvaient dans une extrême nécessité, la caisse était vide. C'était le matin, il n'y avait plus à la maison que deux pains pour dîner; l'éco-

Digitized by Google

nome vint en prévenir le Saint. Ne vous inquiétez pas, lui répondit-il. A peine avait-il parlé qu'on sonne à la porte : c'étaient deux pauvres qui demandaient à manger. Le Saint leur fit porter les deux seuls pains qui composaient toute la provision. L'économe ne put s'empêcher de lui faire des remontrances et de lui dire d'un ton un peu fâché, qu'il ne se chargeait plus de donner à dîner à la communauté, qu'il eût le soin d'y pourvoir. « Mon frère, lui dit Alphonse, avez-vous jamais manqué du nécessaire? Notre-Seigneur ne peut-il pas changer en pain les pierres mêmes? Il nourrit chaque jour les petits oiseaux, nous abandonnera-t-il? Homme de peu de foi, rassurez-vous. »

Là-dessus le Saint se retire, entre à la sacristie, prend un rochet et va se prosterner au pied de l'autel. Après un instant d'adoration, il monte les degrés, fait une inclination profonde et frappe doucement à la porte du tabernacle en disant avec une confiance unique : « Mon Dieu, je sais bien que vous êtes là; nous n'avons pas de pain. » Il fait un second salut et se retire.

Comment Notre-Seigneur, qui a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans le besoin, et je vous soulagerai* [1], aurait-il pu résister à tant de confiance et de simplicité enfantine? A peine rentré dans sa chambre, le Saint entend sonner. On le demande ; il descend : c'était un messager qui lui apportait une grande somme d'argent de la part d'une dame inconnue; et non-seulement la communauté eut de quoi dîner, mais encore de quoi subsister pendant longtemps.

Quelques années avant sa mort, Alphonse avait renoncé à son évêché de Sainte-Agathe pour se retirer à Nocera,

[1] Matth., II, 28.

Digitized by Google

dans un couvent de son ordre, où il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, les religieux vinrent lui demander sa bénédiction et ses derniers avis. Il leur accorda cette double faveur, et d'une voix touchante, il termina en disant : « Mes enfants, sauvez votre âme. » Peu après il entra dans une douce agonie et rendit l'esprit dans la paix du Seigneur le 1er août 1787 [1]. Béatifié par Pie VII en 1815, il a été canonisé par Grégoire XVI, le 26 mai 1839.

Les conversions nombreuses préparées par l'abbé de La Salle ou opérées par saint Alphonse n'étaient point suffisantes pour dédommager l'Église des pertes qu'elle faisait. Dans ces jours mauvais entre tous les autres, l'impiété levait la tête et marchait à son but, enseignes déployées. Des ouvrages, plus licencieux que les précédents, et remplis de calomnies plus odieuses, se publiaient chaque jour et entraînaient dans l'abîme une foule d'âmes faibles et présomptueuses. Mais Dieu aura toujours son nombre d'élus. Si l'Église verse aujourd'hui une larme de douleur, elle en versera demain une de consolation; si de grands scandales viennent l'affliger, d'éclatantes conversions, de grands exemples, feront briller sa gloire, fallût-il les aller chercher aux extrémités du monde. C'est ce qui arriva au temps dont nous parlons.

Les missionnaires avaient pénétré jusqu'à la cour de l'empereur de Chine. Parmi les princes du sang, il s'en trouvait un qui avait treize fils. Le troisième était un militaire distingué, fort instruit de sa religion et des sciences de son pays. Il fit connaissance avec un missionnaire et lui demanda l'explication de quelques-unes des vérités de

[1] *Vie de saint Alphonse*, en italien. — Sur la maison de Nocera, voyez les *Trois Rome*, t. II.

Digitized by Google

sa religion chrétienne: le missionnaire s'empressa de le satisfaire. La grâce agit sur le cœur du jeune prince, et il résolut de se faire baptiser; mais bien des obstacles s'opposaient à cette démarche éclatante. Cependant l'un de ses frères fut envoyé à l'armée. Avant de partir, il demanda le baptême avec tant d'instances, que le missionnaire ne crut pas pouvoir le lui refuser. Il le baptisa et le nomma *Paul*. Il accorda la même grâce à l'épouse du prince, et lui donna le nom de *Marie*. Son frère, dont nous avons parlé plus haut, touché de ce double exemple, demanda aussi le baptême et le reçut avec toute sa famille. Leurs autres frères eurent successivement le même bonheur.

Mais la croix fut toujours le partage des amis de Dieu. En haine de la foi, toute cette illustre famille fut condamnée à l'exil, et leur père, encore idolâtre, enveloppé dans le même arrêt. Ils partirent tous pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir quelque chose, c'est-à-dire la privation de leur dignité et de leur fortune, les humiliations et la pauvreté, pour la gloire de Jésus-Christ. Cette famille se composait de trente-sept princes de tout âge et d'autant de princesses, et d'environ trois cents domestiques dont la plus grande partie avaient reçu le baptême. L'exil n'était que le commencement de leurs souffrances: ils devaient rendre à Jésus-Christ un plus illustre témoignage. L'empereur ordonna de charger de chaînes ces généreux confesseurs et de les dégrader de la qualité de princes du sang: bientôt on usa de nouvelles rigueurs.

L'ordre fut donné de prendre quelques-uns de ces fervents néophytes pour les mettre à mort, sans doute dans l'intention d'intimider ceux qui resteraient. Ils furent donc cités devant le tribunal du mandarin supérieur, et ils y comparurent au nombre de trente-six. On leur fit mettre

Digitized by Google

neuf chaînes à chacun, et même aux plus petits enfants, pour qui on en avait de conformes à leur âge. On en choisit huit qui furent jetés dans différentes prisons. Plusieurs y perdirent la vie au milieu des plus indignes traitements. D'autres furent envoyés en exil, où ils moururent; quelques-unes des princesses eurent le même sort. Cette illustre famille de martyrs et de confesseurs retraça la ferveur, la charité, la patience, la foi vive des premiers Chrétiens, et prépara, par ses exemples et par son sang, de nouvelles conquêtes à la Religion dans le vaste empire de la Chine [1].

Immense comme le Dieu qui en est l'auteur, la Religion catholique remplissait les places laissées vides par les modernes païens. En Chine, ce sont des princes de la famille impériale qu'elle courbe sous le joug de l'Évangile; au nord de l'Amérique, la voici qui appelle des sauvages et qui en fait des enfants d'Abraham. Religion sainte! comment savez-vous ainsi prendre tous les tons et varier vos moyens, de manière à trouver la route de tous les cœurs? C'est là votre secret et le cachet de votre divinité. Nous allons l'admirer dans la conversion d'un nouveau peuple.

Au centre des forêts glacées de l'Amérique errait la nation des Illinois, nation sauvage et cruelle entre toutes les autres : un seul trait en est la preuve. Écoutons le missionnaire qui a connu ce peuple avant sa conversion. « Le comble de la gloire, pour un Illinois, dit-il, c'est de faire des prisonniers et de les amener vifs. Dès qu'il arrive avec sa proie, toute la bourgade s'assemble et se range en haie sur le chemin où les prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle : les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles; quelques

[1] Extrait des Lettres du P. Parennin.

Digitized by Google

autres les chargent de coups de bâton. Le prisonnier étant condamné à mort, ils plantent aussitôt en terre un pieu auquel ils l'attachent par les deux mains ; on lui fait chanter la chanson de mort ; et, tous les sauvages s'étant assis autour du poteau, on allume à quelques pas de là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de fusil et d'autres ferrements.

« Ensuite, ils viennent les uns après les autres et les lui appliquent tout rouges, sur les diverses parties du corps. Il y en a qui le brûlent avec des tisons ardents, quelques-uns lui déchiquettent le corps avec leur couteau ; d'autres lui coupent un morceau de chair déjà rôtie, et la mangent en sa présence. On en voit qui remplissent ses plaies de poudre, et lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu. Enfin, chacun le tourmente selon son caprice, et cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de ces tourments fait pousser à la victime sont aigus et perçants, plus le spectacle est divertissant pour ces barbares. »

Voilà les Illinois avant leur conversion, les voici après : c'est encore un missionnaire qui parle.

« Les Illinois, étant venus nous voir, nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendaient une messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Église, conformes aux offices du jour. Ce spectacle, qui était nouveau, attirait grand monde dans l'église, et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée et après le souper ils chantaient souvent, ou seuls ou tous ensemble, di-

[1] *Lettres édif. abrég.*, t. IV, p. 102 et 314.

Digitized by Google

verses hymnes sacrées, telles que le *Dies iræ*, *Vexilla Regis*, *Stabat mater*, etc.

« A les entendre, on s'apercevait aisément qu'ils avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques, que le commun des sauvages et même beaucoup de Français, n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues. On serait étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de Français ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien instruits de la Religion que ces néophytes. Ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et Nouveau Testament ; ils ont d'excellentes méthodes pour entendre la sainte messe et recevoir les sacrements. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs. La première pensée qui vient à ceux qui connaissent les Illinois, c'est qu'il en a bien dû coûter et qu'il en coûte bien encore aux missionnaires pour les former de la sorte au Christianisme. Mais leur assiduité et leur patience sont abondamment récompensées par les bénédictions qu'il plaît à Dieu de répandre sur leurs travaux [1]. »

Ce n'était pas seulement de leur cruauté que la Religion avait triomphé en convertissant les Illinois, c'était aussi de leur grossière ignorance. De cette ignorance étonnante, voici une preuve naïve : Un de ces sauvages, nommé Chicagou, avait été amené en France. De retour dans son pays, tout ce qu'il raconta de la France à ses compatriotes leur parut incroyable ; lui-même semblait regarder son voyage comme un rêve. « On t'a payé, lui disait-on, pour nous faire accroire toutes ces belles fictions. Nous voulons

[1] *Lettres édif. abrég.*, t. IV, p. 107 et 314.

Digitized by Google

bien croire, lui disaient ses parents, que tu as vu tout ce que tu nous dis ; mais il faut qu'un charme t'ait fasciné les yeux, car il n'est pas possible que la France soit telle que tu nous la dépeins. »

Lorsqu'il disait qu'en France il y a cinq cabanes les unes sur les autres, et qu'elles sont aussi élevées que les plus grands arbres ; qu'il y a autant de monde dans les rues de Paris que de brins d'herbes dans les prairies et de maringouins (espèce de mouches) dans les bois ; qu'on s'y promène et qu'on fait même de longs voyages dans les cabanes de cuir ambulantes, on ne le croyait pas plus que lorsqu'il disait qu'il avait vu de longues cabanes pleines de malades, où d'habiles chirurgiens faisaient les plus belles cures. « Écoutez, leur disait-il plaisamment, vous manque-t-il un bras, une jambe, un œil, une dent, une poitrine ? si vous étiez en France, on vous en remettrait d'autres sans qu'il y parût [1]. » Ce simple récit fait comprendre ce que les missionnaires répètent si souvent des sauvages, qu'avant d'en faire des Chrétiens il faut en faire des hommes.

Religion admirable, toujours ancienne et toujours nouvelle ! le miraculeux changement que vous opériez, il y a cent ans, que vous avez opéré successivement depuis dix-huit siècles sur les différents peuples du monde, vous l'opérez encore de nos jours. Comme preuve de cette vertu toujours féconde, nous allons rapporter la lettre écrite en 1840 au Saint-Père, par le roi des îles Gambier, converti à la foi avec tout son peuple, depuis quatre ans seulement. Qui croirait en la lisant que l'auteur de cette lettre était naguère un *anthropophage ?*

[1] *Lettres édif. abrég.*, t. IV p. 102 et 314.

Digitized by Google

« Notre Père,

« Je vous aime comme vous qui nous aimez tant. Permettez-nous de vous adresser nos hommages, parce que nous aimons Dieu et que nous vous aimons aussi. Vous avez envoyé un Évêque et des Prêtres pour enseigner à Mangareva la sainte parole de Jésus-Christ ; vous êtes le souverain Pontife de l'Église : bénissez-nous, nous qui maintenant aimons Dieu véritablement. Naguère nous étions abandonnés à nous-mêmes comme des animaux ; nous étions un peuple méchant, ressemblant à la brute et non à l'homme. Il y a bien peu de temps que nous sommes devenus bons sous le règne de Dieu. Maintenant nous sommes vos enfants et les enfants de l'Église. Quel bonheur que vous ayez bien voulu tourner vos pensées vers nous !

« Nous nous réjouissons dans la bienheureuse Marie. Nous possédons notre Mère à Mangareva, et c'est le missionnaire Caret qui nous a apporté sa statue. Nous aimons beaucoup Marie, et ce pays lui a été consacré. Marie est donc notre Mère, et nous sommes ses enfants ; Mangareva a célébré une fête en son honneur, et cette fête a été très-belle. Marie est l'objet de notre plus chère prédilection.

« Nous aimons aussi beaucoup Jésus-Christ, et nous l'aimons par-dessus toutes choses. Nous lui construisons maintenant une église en pierre. Nous avons fait un bien long chemin dans la procession du Saint-Sacrement par amour pour Jésus. Nous avons porté Jésus-Christ en procession, et nous l'avons fêté avec solennité. Ces jours sont des jours de grâce. Nous aimons Dieu avec sincérité, et toute notre étude est d'aspirer au Ciel ; ce qui nous a rendus dignes de recevoir la première communion.

« Vous m'avez fait don de magnifiques vêtements qui seront conservés avec soin et réservés pour les grandes so-

Digitized by Google

lennités. Le roi de France m'a également envoyé une magnifique épée qui sera aussi destinée aux grandes cérémonies. J'attache un grand prix à l'habit que vous m'avez fait remettre, je le trouve bien beau. Il y a quelque temps que les missionnaires sont à Mangareva. Nous pensons que Caret et Laval n'étaient pas ici seulement comme passagers. Ce sont eux qui ont enseigné la bonne parole au peuple de Mangareva. Priez pour leur obtenir des grâces.

« Autrefois nous étions presque privés d'aliments, nous n'avions que le maïs ; maintenant nous en possédons de grandes quantités ; nous étions paresseux, nous sommes laborieux ; les missionnaires nous ont habitués au travail.

« Vous êtes bon et clément, vous vous êtes montré tel pour un peuple perdu dans ces mers lointaines. Mon cœur est tout à Jésus-Christ, je suis un de ceux qui s'approchent le plus de la sainte Table. Cyprien est mon confesseur. Nous sommes fermement attachés à la parole de Jésus-Christ, et les missionnaires nous excitent à la vertu. »

Cette lettre, d'une naïveté touchante, rend un éclatant témoignage à la vérité, tant de fois prouvée dans le Catéchisme, que l'Évangile ne pénètre jamais chez un peuple sans lui apporter deux bienfaits : la vertu et la civilisation.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir accompli d'une manière si visible cette prophétie : qu'il viendrait des peuples de l'Orient et de l'Occident pour embrasser l'Évangile, tandis que les enfants du

Digitized by Google

royaume seraient rejetés ; de grâce, conservez-nous la foi.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects.*

Digitized by Google

LIIIe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Voltaire. — Jugement de Dieu sur Voltaire. — Rousseau. — Jugement de Dieu sur Rousseau. — Voltaire et Rousseau jugés l'un par l'autre. — Jugés par eux-mêmes. — L'Église défendue : Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée ; consolée : Madame Louise de France.

Les idées païennes semées en Europe par la Renaissance ; développées par Machiavel dans l'ordre politique ; par Luther, dans l'ordre religieux ; par les humanistes, dans la philosophie, la littérature et le théâtre ; par les artistes, dans la peinture, la statuaire, l'architecture, avaient peu à peu transformé l'esprit public et préparé un changement radical dans l'ordre social et dans l'ordre religieux. A mesure qu'elles acquéraient une force nouvelle, ces idées se formulèrent plus nettement. Elles finirent par trouver un organe et une personnification dans une ligue de prétendus savants, connus sous le nom de philosophes. Soutenus par les rois eux-mêmes et par l'opinion publique des classes, sorties des colléges de la Renaissance, les nouveaux païens jettent le masque et déclarent hautement que leur but est de détruire le Christianisme. Pendant cinquante ans leur cri de guerre est cet horrible blasphème : *Écrasons l'infâme.*

Grands et petits se mettent à l'œuvre. Les uns fouillent les entrailles de la terre ; les autres interrogent les astres ; ceux-là compulsent les annales des peuples anciens ; ceux-ci font des calculs : tous s'efforcent de prendre la Religion en défaut et de la mettre en contradiction avec les

Digitized by Google

sciences naturelles, les traditions des peuples et les monuments de l'histoire. A ce travail de dénigrement ils en joignent un de glorification.

Tous élèvent jusqu'aux nues l'antiquité païenne. Les arts, les lettres, les hommes, les libertés, les institutions républicaines de Rome et de la Grèce sont le sujet éternel de leurs panégyriques. En même temps, des nuées de pamphlets se répandent, l'incrédulité et le libertinage sont prêchés sur tous les tons; l'homme devient chair, et, comme aux jours qui précédèrent le déluge, l'esprit de Dieu, ne pouvant plus reposer en lui, se prépare à se retirer.

Parmi ces hommes dont le nom ne doit être prononcé qu'avec horreur, puisqu'ils ont, par leur malice, attiré sur nos têtes d'incalculables fléaux, il en est deux surtout qui doivent être connus, afin que les petits enfants eux-mêmes apprennent à craindre le poison de leurs doctrines : Voltaire et Rousseau, doublement coupables, parce qu'ils furent les apostats de la foi et les profanateurs du génie. Au reste, leur vie scandaleuse devait en faire les adversaires de la Religion et les apôtres de l'incrédulité ; car, ne l'oubliez pas, l'incrédulité prend toujours naissance dans la fange, et n'est jamais défendue que par le libertinage : honte à elle ! Au contraire, honneur à vous, Religion catholique ! qui n'eûtes jamais pour ennemis que des hommes, à qui nulle âme honnête ne voudrait ressembler.

Jeunes gens qui jurez sur la parole de Voltaire et de Rousseau ! hommes d'un âge mûr qui gardez leurs ouvrages dans vos bibliothèques, venez, je vais vous dévoiler l'ignominie de vos maîtres, la honte de vos idoles.

François-Marie Arouet, dit de Voltaire, naquit à Châtenay, près de Paris, en 1694. Son père était un ancien notaire. Il fut élevé à Paris au collége des Jésuites. Dans l'é-

Digitized by Google

tude des auteurs païens, il puisa pour le paganisme un goût passionné qui ne l'abandonna jamais. Voltaire est une âme vide de Christianisme, et ivre de paganisme. La témérité de ses opinions effraya bientôt ses maîtres. L'un d'entre eux lui dit un jour qu'il serait en France le porte-étendard de l'impiété : la suite ne justifia que trop cette sinistre prédiction. Agé de seize ans, le jeune Arouet sortit du collége et vécut, en faisant son droit, dans les sociétés les plus élégantes et les plus corrompues de la capitale. Plusieurs querelles qu'il eut avec son père décidèrent celui-ci à le faire passer en Hollande, en qualité de secrétaire d'ambassade. A peine arrivé à La Haye, l'honnête jeune homme se fit renvoyer à sa famille par suite de son libertinage. Il ne put regagner l'amitié de son père qu'en travaillant chez un procureur ; mais sa négligence et son peu de goût pour la jurisprudence ne tardèrent pas à l'en faire éconduire.

Mauvais fils, Voltaire fut aussi mauvais citoyen. En 1715 il s'attira, pour des propos plus que légers, un soufflet d'un vieil acteur dans les foyers de la Comédie ; quelque temps après, il fut marqué d'une balafre par un officier qu'il avait calomnié. Mauvais fils et mauvais citoyen, Voltaire fut encore mauvais sujet. Après la mort de Louis XIV, on vit se succéder contre ce monarque de basses et indécentes satires. Voltaire, soupçonné avec raison d'être l'auteur d'une de ces pièces, fut mis à la Bastille. A peine sorti de prison, il se vit obligé de quitter Paris, parce que, lié d'amitié avec les auteurs d'un complot qui venait d'être déjoué, il fut accusé d'y avoir pris part. Il se retira au château de Sully, où son libertinage ne tarda pas à se manifester.

Il partit ensuite pour la Hollande, où il resta quelque

Digitized by Google

temps : son esprit inquiet le ramena dans la capitale. Les propos insolents qu'il se permit contre un jeune seigneur, lui valurent de la part des domestiques de celui-ci de nombreux coups de bâton ; puis, de la part de l'autorité, six mois de Bastille, avec l'ordre de quitter la France à l'expiration de sa peine.

Ainsi à l'âge de trente-un ans, Voltaire avait été chassé de chez son père et de chez le procureur, renvoyé de la Hollande, souffleté par un comédien, châtié plus sévèrement encore par un officier, mis à la Bastille, exilé de Paris, maltraité par des valets pour avoir insulté leur maître, remis une seconde fois à la Bastille et exilé de France. Philosophes ! admirez donc la bonne conduite de votre apôtre !

Sorti de la Bastille, Voltaire passa en Angleterre, peuplée alors de *libres penseurs* qui travaillaient comme de concert à saper les fondements du Christianisme. A Londres, il publia la *Henriade* ; et trompa son libraire, qui renouvela sur les épaules du poëte la correction administrée trois ans auparavant par les valets du chevalier de Rohan. Cet accident douloureux fit solliciter à Voltaire la permission de rentrer en France : il l'obtint. Logé dans un faubourg de Paris, il y mena pendant quelque temps une vie obscure et presque cachée, s'occupant tour à tour de travaux littéraires et d'opérations financières. Associé dans les fournitures de l'armée d'Italie, le philosophe se fit un revenu de cent soixante mille livres : le pauvre homme !

Dénoncé au garde des sceaux au sujet de l'apothéose d'une comédienne, qui n'est qu'une série d'attaques contre la Religion et ses ministres, et contre la nation en général, Voltaire se réfugia à Rouen, où il vécut sept mois caché dans la maison d'un imprimeur, qu'il ruina quelque temps après par une escroquerie digne des galères.

Digitized by Google

Le reste de la vie de Voltaire répond à ces commencements. Elle n'offre qu'un long tissu de libertinage, d'impiété, de basses flatteries pour les grands, d'hypocrisie et de sacrilége, terminé par une mort affreuse. Le coupable écrivain s'était retiré à Ferney, près de Genève. C'est de là qu'il lançait contre ses ennemis, contre la Religion et le gouvernement une multitude de pamphlets et de diatribes, dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus mépriser, ou le fanatisme furibond du patriarche de la philosophie moderne, ou son imprudence et son cynisme révoltant. « Mentez, mentez hardiment, mes amis, écrivait-il à ses acolytes, il en restera toujours quelque chose... Il m'importe beaucoup d'être lu, et très-peu d'être cru. »

En 1778, il obtint la permission de venir à Paris. Son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe. Le triomphe de Voltaire ! ces deux mots font trembler et rougir. Le triomphe de Voltaire, c'est-à-dire du cynisme, de l'impiété et de tous les vices en personne, en nous donnant l'idée de ce qu'était alors la société française, présageait et la catastrophe inouïe qui, cinq ans plus tard, devait ensanglanter notre patrie, et la dégradation sans exemple qui devait montrer au monde la première des nations prostituant son encens au rebut des criminels, à Marat ! ! ! Mais le Dieu vivant, outragé pendant soixante-dix ans par le plus ingrat des hommes, allait bientôt avoir son tour.

Voltaire avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année. Quelques jours après son entrée dans la capitale, il fut pris d'un vomissement de sang. Cela ne l'empêcha pas de se faire recevoir franc-maçon. Mais c'en est fait, la mesure est comble, et l'heure de la justice divine va sonner. Remarquons d'abord que la fin du porte-étendard de l'impiété est d'autant plus frappante, qu'on l'a vu atteint de

Digitized by Google

sa maladie mortelle, précisément au temps où il se promettait le triomphe de l'athéisme. Ses partisans eux-mêmes ont publié la lettre où il écrivait à d'Alembert : « Dans vingt ans, Dieu aura beau jeu. » Cette prédiction blasphématoire porte la date du 25 février 1758. Or, c'est le 25 février 1778 qu'il fut frappé du vomissement de sang qui le conduisit au tombeau : vingt ans d'intervalle, jour pour jour.

La violence du mal lui fit aussitôt démentir sa profession d'incrédulité. Il appelle à lui un de ces Prêtres qu'il avait tant outragés et calomniés dans ses écrits, l'abbé Gauthier, vicaire de Saint-Sulpice. Il fait à ses genoux l'aveu de ses fautes, et dépose entre ses mains la rétractation authentique de ses impiétés et de ses scandales.

Il déclarait en particulier qu'il mourait dans la Religion catholique. Cette profession de foi paraissant fort suspecte de la part d'un homme qui en avait déjà fait de semblables, le curé de Saint-Sulpice voulut se présenter chez Voltaire; mais ses amis prirent leurs précautions pour l'empêcher, comme dit l'un deux, de *faire un nouveau plongeon*. Ils ne le quittèrent pas un seul instant, et rendirent par là inutiles le zèle et la charité du curé de Saint-Sulpice.

Cependant le vieux coupable approchait de son éternité! Peut-être s'était-il flatté d'achever le grand ouvrage de sa réconciliation avec Dieu ; mais la mort devance le dernier secours. Le philosophe se trouve saisi d'horribles frayeurs. D'une voix épouvantable, il s'écrie : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! » Il invoque le Seigneur qu'il avait blasphémé; mais un demi-siècle de sarcasmes, vomis contre la Religion, semble avoir lassé la patience du Très-Haut. Le Prêtre n'arrive pas, le malade entre dans les convulsions et les fureurs du désespoir. Les yeux égarés,

Digitized by Google

blême et tremblant d'effroi, il s'agite et se tourne en tous sens, il se déchire, il dévore... ses excréments. Cet enfer dont il s'est tant raillé, il le voit s'ouvrir devant lui, il frémit d'horreur, et son dernier soupir est celui d'un réprouvé.

Je suis abandonné de Dieu et des hommes! Ces paroles épouvantables, l'air, le ton dont elles étaient prononcées glacèrent d'effroi le célèbre Tronchin, qui soigna Voltaire durant sa dernière maladie.

« Rappelez-vous toute la rage et toute la fureur d'Oreste, dit ce médecin protestant, témoin de cette horrible mort, vous n'aurez qu'une faible image de la rage et de la fureur de Voltaire dans sa dernière maladie. Il serait à souhaiter, répétait-il souvent, que nos philosophes eussent été témoins des remords et des fureurs de Voltaire : c'est la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits. » Le maréchal de Richelieu avait eu sous les yeux ce spectacle épouvantable, et il n'avait pu s'empêcher de s'écrier : « En vérité, cela est trop fort, on ne saurait y tenir. » Ainsi mourut le patriarche de l'incrédulité, le 30 mai 1778 [1].

Tandis que Voltaire corrompait la jeunesse et parlait aux esprits superficiels, Jean-Jacques Rousseau s'adressait aux hommes qui se piquent de réflexion, et qui alors s'intitulaient les penseurs ou les esprits forts. Protestant, Rousseau développa et appliqua à la société les dangereux principes du césarisme païen et de la Réforme. Impie, incrédule, débauché, il était digne de compter parmi les ennemis d'une Religion qui condamne tous les vices et qui commande toutes les vertus.

[1] Voir sa vie et celle de ses disciples dans notre *Voltairianisme*, t. V de la *Révolution*.

Digitized by Google

Jean-Jacques Rousseau était né à Genève en 1712. Sa première enfance se passa dans la lecture des auteurs païens et « à huit ans, dit-il, Plutarque devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans. De ces intéressantes lectures, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie. Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes, je me croyais Grec ou Romain. »

Le père de Rousseau, qui exerçait la profession d'horloger, le mit en pension chez un ministre protestant. Tout le fruit que l'élève en retira fut d'apprendre un peu de latin et de contracter de fort mauvaises habitudes. Placé comme clerc chez le greffier de Genève, il fut déclaré inepte et renvoyé.

Après quelques mois d'apprentissage chez un graveur, où la fainéantise, le mensonge et le vol devinrent ses vices favoris, ainsi qu'il l'avoue lui-même, il passa en Savoie. Un charitable ecclésiastique de ce pays lui fournit des ressources pour se rendre à Turin, où il se fit instruire de la Religion catholique : deux mois plus tard, il abjura le protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que vingt francs, il entra chez la comtesse de Vercelles, en qualité de laquais ; mais bientôt, renvoyé de cette maison pour un vol qu'il avait commis, et dont il accusa injustement une jeune servante, il passa au service du comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne. Aux bontés de son nouveau maître, Rousseau ne répondit que par une conduite et une insolence qui le firent chasser.

Sans ressource, sans protection, il feint la piété, s'adresse à une dame qui l'accueille et lui prodigue les soins d'une

Digitized by Google

mère. D'après ses conseils, il entre au séminaire pour embrasser la carrière ecclésiastique : mais il en fut renvoyé, n'étant propre à rien. Ne sachant plus que devenir, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le Saint-Sépulcre ; ces deux honnêtes voyageurs se firent arrêter à Soleure et mettre en prison.

L'ambassadeur de France, touché de la position du jeune vagabond, lui donna les moyens d'aller à Paris ; là, il éprouva toutes les horreurs de la misère. Enfin, il se rendit à Lyon et entra comme précepteur chez M. de Mably, grand-prévôt de cette ville. Il lui vola son vin d'Arbois, et le but avec délices en lisant des romans. Après diverses actions également honorables, suivies d'un voyage en Italie, Rousseau revint à Paris en 1745, et se livra à un libertinage public. Cette vie scandaleuse, il la mena pendant vingt-cinq ans, aux yeux de toute l'Europe. Au libertinage il joignit l'impiété ; il avait abjuré la secte de Calvin pour embrasser la Religion catholique : et bientôt, s'étant rendu à Genève, il abjura la Religion catholique pour la secte de Calvin.

Son principal ouvrage, *Émile*, fut censuré par la Sorbonne, condamné par l'Archevêque et le Parlement de Paris, puis brûlé à Genève même par la main du bourreau. Poursuivi par les autorités de France et de Suisse, Rousseau passa en Angleterre. Mal reçu, abreuvé de dégoûts, il sollicita et obtint à force d'instances la permission de se fixer à Paris, à condition de ne plus écrire ni sur la Religion ni sur la politique. Un dernier trait fera connaître ce patriarche de la philosophie. Ce Jean-Jacques, qui écrivait avec tant de force sur la tendresse maternelle et sur les devoirs des parents envers leurs enfants, mettait froidement les siens à l'hospice des Enfants-Trouvés !

Digitized by Google

Telle vie, telle mort. Suivant toutes les probabilités, Rousseau se tira un coup de pistolet après avoir pris du poison, et mourut en 1778.

Voltaire et Rousseau, les derniers des hommes après ceux qui les estiment, tels sont, philosophes de nos jours, hommes irréligieux de toutes les nuances et de toutes les conditions, vos deux apôtres, vos deux évangélistes, vos deux saints, les auteurs de ce que nous avons vu [1] et de ce que nous voyons. Imitez donc vos pères, prosternez-vous devant ces deux hommes, et, si vous osez, dites : *Je voudrais leur ressembler ! ! !* Au reste, avant de vous prononcer, il est bon que vous les connaissiez, non pas sur ouï-dire, mais d'après leurs propres paroles. Venez donc à Ferney, à Genève; prêtez l'oreille aux choses aimables qu'ils se disent, et, sur leur estime réciproque, apprenez à régler la vôtre.

Voltaire écrit de Rousseau qu'il est *un échappé de Genève; un certain personnage qui a bien fait des siennes; un gredin, un polisson, un charlatan sauvage, amassant les passants sur le Pont-Neuf; un fou de village, écrivant des impertinences dignes de Bicêtre; un garçon d'une bavarderie atroce, que des femmes prennent pour de l'éloquence; un hypocrite, un ennemi du genre humain, un basset hargneux et mutin, un sombre énergumène pétri d'orgueil et dévoré de fiel, un pied-plat, un impie, un athée, un croquant, qui pourrait bien grimper sur une échelle, qui aurait mérité d'être pendu pour avoir fait des*

[1] *Voltaire n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons*, écrivait, au milieu des ruines sanglantes des trônes et des autels, le philosophe Condorcet, admirateur et disciple de Voltaire. Quelques mois après, il aurait pu écrire cette phrase, au moment de consommer le suicide, où les doctrines de son maître l'avaient conduit!

Digitized by Google

livres abominables, un homme sans foi, sans religion. Voilà Rousseau. Sa prétendue femme est *une infâme vieille, dont les mains crochues ont été mordues par les chiens de l'enfer.*

Vous vous y entendez, monsieur de Voltaire ! voilà un *ménage* bien habillé. N'est-ce pas vous, cependant, illustre écrivain, modèle de politesse et de goût, qui disiez : « Dans la conversation des honnêtes gens, chacun dit son avis, mais personne n'injurie la compagnie : on éclaire, on n'insulte pas. « Or, vous injuriez, vous insultez, vous n'êtes donc pas un... honnête homme...

Moins habile dans l'art de dire des injures, Rousseau répond à Voltaire en attaquant ses écrits : *Ame abjecte, tu veux en vain t'avilir ; c'est ta triste philosophie qui te rend semblable aux bêtes ; mais ton génie dépose contre tes principes, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.*

Si donc vous demandez à Voltaire qui est Rousseau, il vous dit : « C'est un gredin, un polisson, un chien, un charlatan sauvage. »

Si vous demandez à Rousseau qui est Voltaire, il vous dit : « C'est une âme abjecte, qui est semblable aux bêtes. »

Voici quelque chose de mieux encore et de moins suspect : c'est Voltaire et Rousseau se rendant justice à eux-mêmes et à leurs écrits. Êtes-vous curieux de les entendre?

Écoutez Voltaire : *J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour.*

Écoutez Rousseau : *Dire et prouver également le pour et le contre ; tout persuader et ne rien croire, a de tout temps été le jeu favori de mon esprit. Je ne regarde aucun de mes*

Digitized by Google

livres sans frémir : au lieu d'instruire, je corromps ; au lieu de nourrir, j'empoisonne ; mais la passion m'égare, et avec tous mes beaux discours je ne suis qu'un scélérat. Tout ce que je désire, c'est un coin de terre où je puisse mourir en paix, sans toucher ni papier ni plume.

Voltaire et Rousseau, voilà donc ce que la philosophie a de mieux à nous opposer. Grand Dieu ! Dieu de sainteté, Dieu de pureté, Dieu de toutes les vertus ; seraient-ce donc là ceux que vous auriez choisis pour vos représentants sur la terre, les interprètes de vos vérités saintes, les précepteurs du genre humain, tandis que vous auriez condamné à l'erreur tout ce qu'il y eut jamais parmi les hommes de plus vertueux, de plus éclairé, de plus semblable à vous ! Et maintenant vous me demandez peut-être comment s'expliquent les éloges et l'admiration fanatique dont Voltaire et Rousseau furent l'objet ? La réponse n'est pas difficile : *Ils disaient tout haut ce que leur siècle pensait tout bas ; leur voix impure était l'écho de tous les cœurs corrompus dont le monde était plein.*

A tant de scandales il faut une expiation, à tant d'attaques une réponse péremptoire. La réponse fut faite, et faite sans réplique, par de savants apologistes : Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée. L'expiation fut offerte principalement par une illustre victime, qui attira sur elle les regards de l'Europe entière, et par le martyre de ce qu'il y avait de plus pur dans le clergé et parmi les laïques.

Sur les marches du plus beau trône du monde, était née une jeune princesse, l'idole de la cour par ses qualités brillantes, la joie de sa mère par son innocence, l'amour de ses sœurs par la vivacité de son esprit et la bonté de son caractère. Cette princesse était Madame Louise de France, fille de Louis XV. Tout à coup, à la fleur de son

Digitized by Google

âge, au moment où se déroule devant ses yeux un long avenir de fêtes et d'honneurs, où déjà elle goûte toutes les joies de Versailles, on la voit prendre le chemin de Saint-Denis, implorer humblement la grâce d'être reçue parmi les Filles de Sainte-Térèse, quitter les appartements dorés de Trianon pour une pauvre cellule, et changer les parures d'une fille de France pour la bure du Carmel. Dieu sait combien ce sacrifice pesa dans la balance du sanctuaire ; mais ce que nous savons, c'est qu'il produisit la plus profonde impression dans le public, surtout quand on le vit soutenu pendant de longues années, avec une force et un contentement qui ne se démentirent jamais.

En effet, Madame Louise fut le modèle des Filles de Sainte-Térèse et la gloire du Carmel. Deux jours après son entrée aux Carmélites, elle reçut la visite des princesses ses sœurs [1]. Cette première entrevue offrit la scène la plus touchante. Les trois princesses, en embrassant leur sœur avec toute l'expression de la tendresse, fondirent en larmes, ainsi que toute la communauté attendrie par ce spectacle. Madame Louise, la joie dans le cœur et la sérénité sur le front, s'empressait de les consoler, leur adressait des propos de gaieté, et les assurait qu'elles n'avaient nul sujet de pleurer sur elle, à moins qu'elles ne lui enviassent le parfait bonheur dont elle jouissait.

On était alors au temps de Pâques, temps auquel les Carmélites interrompent leur jeûne. Les princesses furent curieuses d'assister au souper de leur sœur, et se rendirent au réfectoire. L'ordre du jour y amena des pommes de terre frites et du lait froid. Elles virent Madame Louise faire gaiement et de bon appétit ce repas rustique, qui à

[1] Voyez sa *Vie*, par M. Proyart.

Digitized by Google

la cour lui eût causé une indigestion à mourir, et elles en conclurent qu'avec son courage et sa piété, elle était en effet, dans sa solitude, moins à plaindre qu'à féliciter.

Accoutumée à porter dans le monde des souliers d'une hauteur démesurée, ce fut un vrai supplice lorsqu'il lui fallut faire usage des pantoufles plates des Carmélites. Ses jambes s'enflèrent au point qu'elle pouvait à peine marcher. Dès qu'on s'en aperçut, on lui conseilla de laisser sa chaussure. « Mais il faudrait, répondit-elle, que j'y revinsse tôt ou tard, et dès lors j'aime mieux passer mon mal tout de suite. »

La très-dure couche à l'usage des habitantes du Carmel est si étroite, qu'il arriva souvent à la princesse de heurter contre le mur, et elle le fit un jour si violemment, qu'il lui en résulta une contusion à la tête. Ayant occasion d'écrire aux princesses ses sœurs, elle leur marqua qu'elle s'était fait une bosse à la tête, pour s'être frottée trop rudement contre les rideaux des Carmélites. C'est ainsi qu'elle brusquait, dans sa bonne humeur, les inconvénients, de quelque nature qu'ils fussent, qu'elle pouvait rencontrer dans son nouvel état.

Toujours également satisfaite lorsqu'elle eut pris l'habit de Carmélite, la princesse parlait souvent de son bonheur, jamais de ses sacrifices. Si elle comparait quelquefois sa vie passée à celle qu'elle menait au Carmel, ce n'était que pour prouver qu'elle avait peu quitté pour trouver beaucoup. Voici comment elle établissait le parallèle de ces deux états si différents : « Croyez-moi, disait-elle à ses compagnes de ce ton de candeur qui porte la persuasion, je suis vraiment heureuse au delà de ce que je mérite : et, tant au physique qu'au moral, j'ai infiniment gagné à venir ici. Il est vrai qu'à Versailles j'avais un bon lit,

Digitized by Google

mais dans ce bon lit je ne dormais que d'un sommeil interrompu. J'avais une table bien servie, mais souvent point d'appétit pour manger à cette table. Ici, je n'ai pour lit que ma paillasse rembourrée, mais, sur cette paillasse, je dors à merveille. Notre réfectoire m'offre assez maigre chère, mais j'y porte un appétit qui assaisonne parfaitement tout ce qu'on peut me présenter, au point que souvent j'ai scrupule de trouver tant de plaisir à manger nos pois et nos carottes.

« Quant à la paix de l'âme, quelle différence ! C'est, à la lettre, en toute vérité, que je puis dire qu'un seul jour dans la maison du Seigneur m'apporte plus de contentement solide, que ne m'en procureraient mille dans le palais que j'habitais. Comme nous avons ici nos observances, la cour a aussi les siennes, mais bien plus dures que les nôtres ; et, quand on habite la cour, il faut, malgré ses répugnances, suivre l'ordre des exercices de la cour. Ici, par exemple, à cinq heures du soir, je vais à l'oraison ; à Versailles on m'avertissait que c'était l'heure de la comédie. On n'est jamais en repos à la cour, quoiqu'on parcoure toujours le même cercle d'inutilités.

« Que de belles matinées j'ai perdues dans ce pays-là, une partie à me reposer des fatigues souvent désagréables de la veille, une autre partie à m'ennuyer à ma toilette, le reste à écouter des importuns. Ici, comme j'ai dormi la nuit, je me trouve bien de me lever le matin. Toute ma toilette ne prend pas deux minutes, après quoi je m'occupe toute la journée d'une manière agréable à mon esprit, parce que je sens qu'elle est profitable à mon âme. Enfin, tout ce qui m'environnait à la cour me promettait des plaisirs, et je n'en goûtais nulle part. Ici, au contraire, où tout semble fait pour attrister la nature, je jouis d'un

Digitized by Google

contentement pur ; et, depuis un an que j'y suis, je me demande tous les jours à moi-même : Où sont donc ces austérités dont on aurait voulu m'effrayer ? »

Si l'on n'avait pas reconnu, dans tous les temps, que la vertu et la piété sont les sources du vrai bonheur, ce que dit ici Madame Louise, d'après l'heureuse expérience qu'elle en avait faite, suffirait pour en convaincre tout homme qui n'est point aveuglé par les passions ou par les préjugés.

Tandis que Madame Louise était maîtresse des novices, une de ses élèves, malade depuis quelque temps, ne pouvait se résoudre à prendre une médecine qui lui était nécessaire. Sa maîtresse, après avoir épuisé en vain tous les raisonnements qu'elle crut les plus propres à la déterminer, finit par lui dire : « Je vois, mon enfant, que vous n'êtes pas généreuse. Eh bien ! ce que vous n'avez pas le courage de faire, ni pour l'amour de vous, ni pour l'amour de moi, ni même pour l'amour de celui qui a été abreuvé pour nous de fiel et de vinaigre, vous allez me le voir faire, à moi, uniquement pour vous prouver qu'une médecine n'est point un poison. »

En même temps qu'elle parle, elle a déjà versé une partie du remède dans un vase ; il est avalé et elle dit à la malade : *Me voilà !* Celle-ci, surprise et confuse, demande le reste, le prend, et avoue que le sacrifice qu'on lui a demandé n'est pas au-dessus des forces humaines ; mais elle reconnaît en même temps que la vue d'un grand exemple est capable de faire surmonter les plus grandes difficultés.

On n'imaginerait pas les détails dans lesquels descendait la bonne princesse, lorsqu'elle était supérieure de la communauté. Une de ses filles portait jusqu'à l'excès la fai-

Digitized by Google

blesse de la peur. Madame Louise, qui connaissait sa maladie, avait la complaisance de l'accompagner dans les différents endroits de la maison, où elle n'aurait osé se rendre seule. Elle fit plus encore : elle lui permit d'établir un lit dans son étroite cellule, ce qui la fatiguait beaucoup pendant les chaleurs de l'été. Jamais cependant elle ne le manifesta qu'une fois à la sœur, en lui disant sur le ton de la plaisanterie plutôt que du reproche : « Vous devriez bien du moins réserver vos peurs pour l'hiver, car on étouffe ici quand on y est deux. »

Distraite un jour par la succession des travaux de la journée et par les soins multipliés de sa place, Madame Louise oublia qu'une de ses religieuses avait une peine, et qu'elle ne l'avait pas consolée. Cette pensée vient frapper la bonne princesse au milieu de la nuit, son cœur s'inquiète et ne lui permet pas de goûter le sommeil. Elle se lève, va trouver sa fille, et lui dit : « J'aurais dû vous parler hier, ma chère sœur, et c'était mon intention. Je ne puis me pardonner cet oubli, qui aura peut-être ajouté à vos peines, et je viens le réparer. » Touchée jusqu'aux larmes d'une bonté si extraordinaire, la religieuse ne savait comment en témoigner sa reconnaissance à sa prieure. « Point de remercîment, lui dit Madame Louise, ce que je fais, c'est pour mon soulagement autant que pour le vôtre. Aurais-je pu dormir tranquille, après m'être rappelée que vous étiez dans l'inquiétude ? » Elle ne la quitta qu'après avoir rétabli le calme dans son âme.

Une sœur du voile blanc, chargée d'éveiller la communauté, le jour de Pâques, à deux heures du matin, craignait beaucoup de manquer l'heure. Se rappelant, dans son embarras, que sa prieure savait assez commander à son sommeil, elle va la trouver, lui expose sa crainte,

Digitized by Google

et lui dit naïvement que, tout bien examiné, il n'y a personne dans la maison sur qui elle puisse compter aussi sûrement que sur elle, pour être éveillée au temps où elle doit l'être, qu'elle la prie de vouloir bien lui rendre service. Charmée de cette excessive confiance : « Je suis fort aise, lui répondit Madame Louise, de pouvoir vous décharger de votre inquiétude ; allez dormir tranquillement ; reposez-vous sur moi. » Le lendemain, avant deux heures du matin, la sœur converse entendit sa prieure et la fille de son roi gratter à la porte pour l'éveiller. De pareils traits, quoique la Religion les consacre, sont encore de ceux auxquels le monde lui-même ne refuse pas son admiration.

Un jour qu'elle était à l'infirmerie, une religieuse lui conseillait de se soustraire, pour sa santé, à une des observances de l'ordre. « Le besoin que je puis en avoir, dit la princesse, alors prieure, ne me paraît pas assez évident pour m'autoriser à une dispense ; et puis je dois plus craindre qu'une autre que mon exemple n'autorise le relâchement dans la maison. » La religieuse lui ayant fait observer qu'il lui serait facile d'user de la dispense sans que personne le sût, Madame Louise la réprimanda et répliqua vivement : « Vous me conseillez donc l'hypocrisie? A Dieu ne plaise que je me permette jamais, en présence du Ciel, une action pour laquelle je craindrais les regards de la terre ! Soyons partout ce que nous devons être, nous ne craindrons nulle part de paraître ce que nous sommes. »

Une dame de piété disait à la princesse qu'il était bien admirable qu'étant d'une santé si délicate, et ayant été élevée en fille de roi, elle eût embrassé un genre de vie aussi austère que celui des Carmélites. « Et moi, Madame, lui répondit Madame Louise, rien ne m'étonne plus que

Digitized by Google

votre étonnement; car vous connaissez l'Évangile, et vous savez qu'il n'offre aucun secret particulier ni aux santés délicates, ni aux enfants des rois, pour se sauver sans faire pénitence. On a bien tort, disait-elle dans une autre occasion, de tant exalter mon sacrifice. Ce qui m'a coûté n'a jamais été de le faire, ni de l'avoir fait, mais d'avoir été obligée de passer tant d'années sans pouvoir l'accomplir. »

Pendant une récréation, Madame Louise, alors prieure, en avertissant pour la seconde fois une religieuse de se rendre au parloir, lui dit qu'elle se faisait attendre. La religieuse, que la curiosité d'entendre la fin d'un récit commencé retenait, répondit qu'il arrivait bien aussi quelquefois à la mère prieure de se faire attendre. « Oui, répondit Madame Louise, mais nos raisons peuvent n'être pas les mêmes. » Telle supérieure se serait applaudie de sa modération, après s'être contentée d'opposer ce peu de mots simples et vrais au langage de l'irrévérence.

Mais la princesse craint d'avoir obéi à l'orgueil, et, à l'instant, elle se prosterne aux pieds de ses Filles, baise la terre, demande pardon de ce qu'elle cherche ainsi à se justifier, et s'écrie : « J'ai toujours été une orgueilleuse ; et, après avoir tout quitté, je trouve en moi les folles délicatesses de l'amour-propre. » Ce trait n'excitera peut-être que le mépris des gens du monde, qui ne suivent que les faux principes du point d'honneur, mais il sera sûrement admiré par tous ceux qui connaissent l'excellence et le prix de l'humilité chrétienne.

Une ancienne religieuse, recommandable par ses vertus, et qui avait précédé Madame Louise dans la supériorité, avait soumis à l'examen de sa prieure, les pieuses résolutions qu'elle avait prises dans une retraite. La princesse, après les avoir lues, les remit à la religieuse en lui disant : « Il n'y

Digitized by Google

manquait qu'un article, mais assez essentiel pour que j'aie cru devoir réparer votre omission. » Elle avait écrit au bas de ces résolutions : « Je serai fidèle à avertir et à reprendre notre mère de ses fautes. »

Rien ne parut jamais étonner Madame Louise dans le séjour de la pauvreté. Elle qui, toute sa vie, avait été vêtue des habits somptueux de la mollesse, on la voyait porter, comme ses compagnes, des chemises de serge commune, et ses draps de lit étaient de la même étoffe. Elle avait pour bas des chausses de grosse toile; pour souliers, des pantoufles de corde sans talons, et son vêtement était d'une bure grise la plus grossière. Elle n'avait jamais qu'une seule robe à son usage. Quand elle était percée, elle la raccommodait. Pendant dix-sept ans qu'elle fut Carmélite, elle n'en usa que trois, et porta la dernière l'espace de huit ans. Rien ne peignait mieux la pauvreté que ce vieil habit de la princesse, alors prieure. Elle l'avait rapetassé en plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve, ce qui la rendait de différentes couleurs.

Une religieuse, qui voulait l'engager à s'en donner un neuf, lui disait que la communauté serait honteuse si quelqu'un de la famille royale la voyait si mal habillée. Madame Louise la reprit de cette fausse délicatesse et lui dit: « Depuis quand serait-ce donc une honte de suivre l'esprit de notre saint état? Ma famille ne sait-elle pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et que c'est surtout dans la place que j'occupe qu'on doit en donner l'exemple? »

Pendant quelque temps, elle occupa la cellule la plus triste et la plus incommode qu'il y eût dans la maison. On lui proposait d'y faire plusieurs réparations qu'elle eût jugées nécessaires pour toute autre religieuse; elle les regarda comme inutiles pour elle-même, et ne souffrit pas

Digitized by Google

qu'on les fît. Ses croisées joignaient si mal, que le vent éteignait sa lampe. Elle les calfeutrait avec du papier, obligée de recommencer l'opération chaque fois qu'elle les ouvrait. Dans un temps qu'elle était malade et tenait le lit à l'infirmerie, on lui proposa de passer dans l'appartement où elle recevait la famille royale ; ce qu'elle refusa hautement. Les princesses ses sœurs, l'étant venues voir, joignirent leurs représentations à celles des religieuses, et lui dirent qu'elle serait plus commodément en cet endroit. « Oh ! plus commodément, répondit-elle, cela n'est pas douteux ; mais le plus commode n'est pas ce qu'on vient chercher ici ; et, en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on est Carmélite. »

La princesse trouvait délicieux tous les mets qu'on lui servait ; et, craignant sans doute qu'on n'estimât au-dessus de leur valeur les nombreux sacrifices, qu'un réfectoire de Carmélites doit offrir à la fille d'un roi, elle assurait en toute occasion qu'elle avait scrupule du plaisir qu'elle trouvait à manger sa portion. « Non, disait-elle souvent, jamais cuisinier de Versailles n'a su assaisonner un dîner, comme font ici le jeûne et le travail. » Aussi une bonne sœur qui était attachée à la cuisine, croyant avoir acquis, depuis l'entrée de Madame Louise dans la maison, un talent pour son office, dont personne ne s'était jamais douté, disait aux religieuses : « Voyez-vous combien cet estomac royal savoure nos citrouilles ? J'espère bien qu'on ne dira plus à présent que nous n'entendons rien à la cuisine. »

Une sœur cuisinière avait tiré de l'office, pour le jeter, un artichaut qui était entièrement gâté ; mais une autre sœur, sans le savoir, le confondit avec d'autres et le fit passer au réfectoire. La cuisinière s'attendait qu'il allait lui être renvoyé avec des reproches ; mais, ne le voyant pas re-

Digitized by Google

venir, elle en conclut qu'il fallait qu'il fût échu à la prieure : elle ne se trompa pas. Madame Louise, en recevant son légume, s'aperçut qu'il était pourri, ne le laissa voir à personne, et le mangea. Désolée de ce petit accident, la cuisinière alla en faire ses excuses à la princesse, qui lui dit : « Il n'y a point de mal, puisque cela m'est tombé ; mais prenez garde de ne jamais rien servir de pareil, parce que toutes les sœurs n'ont pas aussi bon appétit que moi. »

Pendant le séjour qu'il fit à Paris, le roi de Suède voulut faire une visite à Madame Louise, dont le sacrifice héroïque avait excité l'admiration de toute l'Europe. En entrant dans la cellule de la princesse, et à l'aspect du mobilier qu'elle renfermait, un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille entre deux tréteaux : « Quoi ! s'écrie Gustave, c'est ici qu'habite une fille de France ! — Et c'est ici encore, répond Madame Louise, qu'on dort mieux qu'à Versailles ; c'est ici qu'on prend l'embonpoint que vous me voyez et que je n'avais pas ailleurs. » Elle lui fit le détail de la nourriture ordinaire et des occupations d'une Carmélite, le conduisit au réfectoire, lui montra la place qu'elle y tenait au milieu des sœurs, et le couvert qui était à son usage, composé d'une cuillier de bois, d'un gobelet de terre et d'une petite cruche de même matière.

Étonné de ce qu'il voyait et plus encore de ce qu'il ne voyait pas autour d'une grande princesse, ce roi du Nord, dans des sentiments semblables à ceux de la reine du Midi, contemplant la sagesse de Salomon dans sa magnificence, ne se lassait point d'admirer la sagesse bien plus grande de celle qui savait trouver son bonheur dans la privation et le mépris de toute magnificence. A peine pouvait-il en croire le rapport de ses sens. Témoin du contentement et de la joie pure et franche d'une princesse qui s'immolait tous

Digitized by Google

les jours à toutes les rigueurs de la vie pénitente : « Non, s'écria-t-il, Paris et la France, Rome et l'Italie, ne m'ont rien offert de comparable à la merveille, que renferme le couvent des Carmélites de Saint-Denis. »

Cependant Madame Louise avait mis dans la balance de la justice divine un puissant contre-poids aux crimes de son siècle. Qui sait ? c'est peut-être aux héroïques vertus de la royale Carmélite, que la France dut la conservation de cette étincelle de foi que l'impiété ne put éteindre dans des flots de sang. Quoi qu'il en soit, le jour de la récompense était arrivé, et l'ange de la prière et de l'expiation quitta cette terre d'exil le 23 décembre 1787.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie d'avoir opposé aux scandales du monde de si beaux exemples de vertu ; faites-nous la grâce de craindre les uns et de profiter des autres.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne lirai jamais de livres suspects.*

Digitized by Google

LIVe LEÇON

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église attaquée : États généraux ; Assemblée constituante ; suppression des ordres religieux ; serment exigé. — L'Église défendue : discours et conduite des Évêques à l'Assemblée nationale. — L'Église attaquée : pillage et destruction des lieux saints ; déesse de la *Raison ;* — défendue : martyrs aux Carmes ; l'abbé de Fénelon ; le clergé de Nevers ; histoire de ses persécutions ; Pie VI. — Jugement de Dieu sur la France, — sur les persécuteurs, en particulier Collot-d'Herbois. — L'Église consolée : élection de Pie VII ; conversion des hérétiques ; progrès de la Religion aux États-Unis ; mission de la Corée. — Tableau de la Religion depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

Introduit par la Renaissance et par l'enseignement dans les idées et dans les mœurs, le paganisme va passer dans les faits. La Révolution française ne sera, comme on l'a dit avec tant de vérité, que la mise en scène des études de collége. Par chacune de ses paroles, par chacun de ses actes, elle-même prouvera son origine et sa généalogie. Si, comme on le prétend, elle était fille de Luther ou de Calvin, une fois au moins elle nommerait ses pères, invoquerait leur autorité. Elle ne le fait jamais. En échange, elle a sans cesse à la bouche les noms, les paroles, les exemples, des Grecs et des Romains. Aujourd'hui même les révolutionnaires proclament avec orgueil leur généalogie païenne, en disant : « Nous sommes fils de la Révolution et nous en sommes fiers ; mais nous sommes fils de la Renaissance avant d'être fils de la Révolution [1]. » Or, la ré-

[1] Cette vérité, ainsi que la généalogie du mal actuel, est démontrée avec l'évidence d'un problème de géométrie, dans notre ouvrage *la Révolution.*

Digitized by Google

volution c'est le mal, le paganisme, le satanisme revenu dans le monde avec sa haine impérissable du christianisme et de ses œuvres. Il nous reste à dérouler à vos yeux le tableau de son insolent triomphe.

La ligue païenne qui avait juré d'anéantir le Christianisme se fortifiait de jour en jour. L'admiration fanatique pour les Grecs et les Romains, l'impiété et le libertinage dont elle était l'apôtre étaient devenus à la mode. En vain le Seigneur avait conjuré la France de revenir à lui ; en vain il lui avait annoncé, par la bouche de ses ministres, que d'épouvantables châtiments seraient le salaire de son obstination. A tous ces avertissements la troupe philosophique, répandue sur toute l'étendue du royaume, ne répondit que par des rires impies et par ce cri sanglant dont les rues de Jérusalem retentirent, pour la première fois, quelques heures avant la mort de Notre-Seigneur : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous.*

Dieu, poussé à bout, se retira.

Aussitôt l'impiété se mit à l'œuvre et jura d'engloutir dans le même abîme la religion et la royauté. En 1789, on assembla à Versailles les États généraux pour aviser aux moyens de payer les dettes de l'État et de remédier à quelques abus. Le paganisme qui domine dans l'Assemblée ne tarde pas à manifester sa haine contre la Religion. Il déclare que tous les biens ecclésiastiques appartiennent à la nation ; il défend de recevoir des novices dans les communautés religieuses. Bientôt il supprime les ordres religieux, et, afin de les détruire à jamais, il s'empare de leurs maisons. Or, il existait alors en France plus de douze mille abbayes, couvents, prieurés et autres monastères de l'un et de l'autre sexe.

Ces maisons, fondées successivement par la piété des

Digitized by Google

rois, des princes et des particuliers, rendaient, comme nous avons vu, les plus importants services. Disséminées dans les villes, dans les campagnes et jusqu'au milieu des bois, elles étaient des asiles ouverts sur tous les points à la vertu et aux sciences. La plupart contenaient des monuments antiques, des dépôts littéraires et d'autres objets précieux. Ces nombreux et admirables établissements, si chers à la jeunesse, à l'infortune, à toutes les classes, disparurent avec tout ce qu'ils possédaient. La philosophie, armée du marteau révolutionnaire, détruisit en un instant l'ouvrage des siècles [1].

L'ordre monastique renversé, l'impiété s'attaqua directement à l'Église elle-même : quand l'ennemi a détruit les ouvrages avancés, il porte la guerre au cœur de la place. L'assemblée rédigea donc un acte schismatique connu sous le nom de *Constitution civile du clergé*, exigeant que tous les Prêtres fissent serment de s'y conformer, c'est-à-dire d'abjurer la foi catholique et la soumission due au Saint-Siége.

Mais Dieu, qui du haut du Ciel veillait sur la France, cette portion choisie de son héritage, déconcerta tout à coup les projets de l'impiété. D'héroïques confesseurs de la foi donnèrent un des plus beaux spectacles dont l'histoire de la religion ait conservé le souvenir. Le jour était venu où, selon un décret de l'Assemblée nationale, tous les ecclésiastiques qui en étaient membres devaient être nommément et individuellement sommés de prêter, en face du Corps législatif, le serment de maintenir la constitution civile du clergé, c'est-à-dire, comme nous l'avons remarqué, de renoncer solennellement aux vrais principes de la foi catholique.

[1] *Abrégé du Mémorial de la Révol.*, par Jolly. In-12, p. 221.

Digitized by Google

Leurs ennemis n'avaient rien oublié pour préparer leur défaite et pour s'assurer la victoire. Ils avaient eu soin de faire rassembler autour de la salle et dans les avenues une horde de brigands soldés qui, après avoir prodigué les injures et les menaces contre les Évêques et les Prêtres fidèles, qui se rendaient à l'Assemblée le jour où l'on devait exiger d'eux le serment, faisaient retentir jusqu'au fond de la salle ces hurlements de mort : « A la lanterne les Évêques et les Prêtres qui ne feront pas le serment ! »

Averti par ce signal qu'il est temps de commencer l'attaque, le président se lève, et prend la liste des ecclésiastiques non assermentés. Le premier qu'il somme de jurer est M. de Bonac, évêque d'Agen. « Messieurs, répond le Prélat, les sacrifices de la fortune me coûtent peu ; mais il en est un que je ne saurais faire, celui de votre estime et de ma foi. Je serais trop sûr de perdre l'une et l'autre si je prêtais le serment qu'on exige de moi. » Cette réponse, faite d'un ton grave et décent, captive un moment l'admiration, ou plutôt réprime et suspend les premiers effets du dépit de la gauche [1].

Le président appelle M. Fournel, du diocèse de ce même prélat. « Messieurs, dit à son tour ce digne curé, vous avez prétendu nous rappeler aux premiers siècles du Christianisme ; eh bien ! avec toute la simplicité de cet âge heureux de l'Église, je vous dirai que je me fais gloire de suivre l'exemple que mon Évêque vient de me donner, je marcherai sur ses traces, comme le diacre Laurent marcha sur celles de Sixte, son évêque ; je le suivrai jusqu'au martyre. » En entendant cette réponse, on commença à se repentir d'a-

[1] On désignait par ce mot les membres de l'Assemblée qui siégeaient au côté gauche de la salle, et qui avaient formé le complot de *décatholiciser* la France.

Digitized by Google

voir fourni au clergé l'occasion d'un témoignage si public et si éclatant de sa constance dans la foi. Cependant, comme on se flatte de ne pas trouver la même fermeté dans tous les Prêtres, le président appelle M. Leclerc, curé de Cambre, diocèse de Séez. Leclerc se lève et dit : « Je suis né catholique, apostolique et romain; je veux mourir dans cette foi. Je ne le pourrais pas en prêtant le serment que vous me demandez. »

La gauche ne tient plus à ces professions de foi si fermes et si précises. Pour les faire cesser, elle demande qu'on mette fin à cet appel nominal. M. Baupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, craint qu'on ne le prive d'une si belle occasion de rendre témoignage à la foi, et, plein d'un empressement qui allége le poids de ses années, il s'avance vers la tribune. Là, en face du président, il demande qu'on l'écoute, et prononce ces paroles : « Messieurs, j'ai soixante-dix ans, et j'en ai trente-cinq d'épiscopat. Je ne souillerai pas mes cheveux blancs par le serment de vos décrets; je ne jurerai pas. » Tout le clergé de la droite se lève, applaudit et annonce qu'il est tout entier dans la même disposition.

Le dépit et la rage se peignent sur les visages des membres du côté gauche. Ils quittent leurs siéges, se réunissent en groupes et délibèrent sur les moyens qu'ils ont à prendre pour pallier la honte de leur défaite et pour rendre la constance du clergé moins éclatante. Au dedans, la salle retentit de leurs clameurs; au dehors, les brigands les secondent en poussant leurs cris de mort : « A la lanterne tous les Évêques et tous les Prêtres qui ne jureront pas ! » Ces Prêtres et ces Évêques, toujours sereins, toujours inébranlables, attendent la reprise de ces sommations précieuses à leur foi. Ils demandent, pressent et sollicitent que l'on

Digitized by Google

continue l'appel nominal : c'est le défi des anciens confesseurs aux tyrans de l'Église primitive.

Cependant des délibérations tumultueuses du côté gauche est sorti un avis que le jureur Grégoire est chargé de développer à la tribune. Il harangue le clergé de la droite et s'efforce de lui persuader que l'intention de l'Assemblée n'a jamais été de toucher à la Religion ni à l'autorité spirituelle ; qu'en faisant le serment, on ne s'engage à rien de tout ce qui serait contraire à la foi catholique. « Nous demandons, répondent les Évêques et les Prêtres de la droite, que cette explication soit convertie en décret. »

C'était le moyen d'expier, en quelque sorte, les outrages faits à la Religion ; mais ce n'était pas l'intention de la partie dominante de l'Assemblée. Elle refuse de constater l'explication, et demande à grands cris qu'au lieu d'appeler individuellement chaque membre du clergé, il leur soit fait à tous une sommation générale de prêter serment. Le décret de l'appel nominal ainsi rapporté, le président prononce : « Que tous ceux des ecclésiastiques qui n'ont pas encore prêté le serment se lèvent et s'avancent pour le prêter. » Pas un ne se lève, pas un ne s'avance.

A la vue de cette résistance invincible, les Jacobins passent de la confusion aux accès du désespoir, et, pour se venger de la honte dont ils sont couverts, ils décrètent incontinent que le roi ferait élire d'autres Évêques et d'autres Curés à la place de ceux qui n'avaient pas juré. Mais cette loi tyrannique n'empêcha pas les Prêtres qui, sans être Jacobins, avaient cru pouvoir prévenir l'appel nominal et prêter le serment avec des restrictions, de revenir de leur erreur et de la réparer.

Animés par l'exemple de leurs confrères, frappés du refus obstiné qu'avait manifesté l'Assemblée d'admettre toute

Digitized by Google

explication favorable à la Religion, et ne pouvant plus se dissimuler la guerre ouverte qu'on lui déclare, ils ne supportent plus ce premier reproche de leur conscience. Plusieurs d'entre eux s'approchent de la tribune et rétractent hautement un serment que tout leur prouve enfin être celui de l'apostasie. Tous ceux qui avaient failli comme eux s'unissent à la rétractation. Ils veulent la déposer sur le bureau, ils se voient repoussés ; ils insistent, on les repousse encore ; mais la voie de l'impression rend, dès le lendemain, leur conversion publique.

C'est ainsi que se termina ce combat à jamais mémorable, et qu'en présence de l'assemblée la plus hostile, et malgré les menaces d'une populace effrénée, le collége des Évêques et des Prêtres donna le sublime spectacle de la profession de foi la plus solennelle et la plus authentique dont les annales de l'Église aient à conserver la mémoire. Ils sortirent du sénat redoutable, à travers les outrages et les cris des brigands, dont une garde nombreuse contenait à peine les fureurs ; mais *ils allaient tranquilles et joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir ces injures pour le nom de Jésus-Christ* [1]. Leurs ennemis confus rendirent au moins à tant de fermeté l'hommage de l'admiration. Un d'eux fut forcé de dire : « Nous avons leur argent, mais ils ont conservé leur honneur. »

Pour se venger, l'impiété révolutionnaire se mit à piller et à dévaster les lieux saints. Sous le marteau de ces démolisseurs tombèrent plus de cinquante mille églises, chapelles et oratoires. Beaucoup d'autres églises furent converties en habitations particulières, en magasins, en repaires d'agioteurs et d'usuriers, en étables, en salles de

[1] *Act.*, v, 41.

Digitized by Google

spectacle, souvent même, sous le nom de *clubs*, en cavernes d'impies et d'assassins. Les cloches, les croix, les calices, les ciboires, les vases sacrés et l'argenterie de toute espèce appartenant aux églises, furent brisés, mutilés, pillés par les représentants du *peuple*. Du seul diocèse de Nevers, Fouché fit passer à Paris plusieurs envois, dont un, entre autres, composé de mille quatre-vingt-onze marcs d'or et d'argent, et un autre formant dix-sept malles remplies d'or et d'argent, enlevés aux églises [1].

Détruire le christianisme n'était pour la Révolution que la moitié de son œuvre. Son premier acte religieux fut de placer une idole de *chair* sur les autels et de l'adorer. Le monde aux pieds de Vénus ! tel et tel sera toujours le dernier mot du paganisme, et l'inévitable châtiment de tout homme et de tout peuple qui se soustrait à l'empire de l'*Esprit* saint et du christianisme. Adorer le Dieu Très-haut, ou le Dieu très-bas : il n'y a pas de milieu.

On vit donc les modernes païens promener pompeusement sur un brancard, et placer ensuite sur le maître-autel de la métropole de Paris, une actrice ornée de guirlandes de chêne, ayant à la main une pique, sur la tête un bonnet rouge et sous ses pieds un crucifix. Il y eut un ordre pour que cette exécrable impiété fût imitée dans les villes, bourgs et villages de la République [2]. Heureusement

[1] On lit dans le *Moniteur* du 14 novembre 1793 : « Un caisson plein d'écus, traîné par dix hommes, et le contenu d'un chariot plein d'or et d'argent, venu du département de la Nièvre, entre dans la salle des séances de la Convention, au bruit des applaudissements universels et des cris de *Vive la République !* »

Et le lendemain, 15 novembre, le même journal dit : « Le département de la Nièvre *apporte*, pour la troisième fois, un riche don à la patrie, neuf cent mille livres en numéraire, et pour deux millions d'argenterie. »

[2] La Révolution ne s'en tint pas au culte de la déesse Raison, elle éleva un temple à Cybèle, aux Champs-Élysées, à Paris. Voir notre *Histoire de la Révolution*.

Digitized by Google

la France ne seconda pas unanimement ce vœu sacrilége. Un grand nombre de Prêtres cachés conservaient dans les familles quelques étincelles de la foi et soutenaient le courage des fidèles.

L'impiété tourna contre eux toute sa rage. La langue humaine est impuissante à retracer les cruautés dont ils furent l'objet : pour dire ces atrocités inouïes, il faudrait une langue nouvelle. Déjà, au mois d'août 1792, un grand nombre de Prêtres, arrêtés à Paris, avaient été renfermés dans plusieurs prisons ou couvents transformés en prisons. La nuit du 2 au 3 septembre, des égorgeurs, à qui on avait donné des liqueurs enivrantes, sont conduits de l'Hôtel-de-Ville aux prisons. Là, le sabre et le fusil à la main, ils se précipitent, comme des tigres altérés de sang, sur les innocentes victimes désignées à leur fureur. Le massacre dure jusqu'au 7 : trois Évêques et plus de trois cents Prêtres y périssent.

De ce nombre était un des Prélats qui ont le plus honoré l'Église de France par leurs lumières et leurs vertus. C'est monseigneur Dulau, archevêque d'Arles, à qui les impies eux-mêmes ne pouvaient refuser leur estime. Tandis qu'il était dans l'église des Carmes avec cent vingt autres ecclésiastiques qu'on y tenait incarcérés, en attendantqu'on les y massacrât, on lui proposa souvent de se servir de ses amis, de faire valoir au moins ses infirmités, pour être transporté chez lui. « Non, non, répondit-il, je suis trop bien ici et en trop bonne compagnie. » Il s'y trouvait si bien, que non-seulement il ne demandait pas le moindre soulagement, mais que, s'il profitait de l'ascendant de sa dignité, c'était pour veiller à ce que les autres prisonniers fussent pourvus avant lui des objets nécessaires. La troisième nuit de sa prison, il n'avait pas encore de

Digitized by Google

lit. A ce moment même il fut impossible de lui en faire accepter un, parce qu'il avait compté les matelas, et qu'il en manquait un pour quelque nouveau venu.

Les gardes atroces se plaisaient à accumuler sur lui les outrages, parce qu'ils l'avaient vu le plus élevé en dignité; mais sa patience et sa piété le rendaient comme insensible à tous leurs mauvais traitements. Loin de se plaindre de ses souffrances, il s'estimait le plus heureux, parce qu'il avait le plus à souffrir. La veille du 2 septembre, un brutal gendarme vint s'asseoir insolemment auprès du saint Évêque, et, mêlant de cruelles ironies à de grossières impiétés, il lui disait : « Que vous figurerez noblement sur la guillotine! » Puis il se levait, le saluait profondément, lui donnait par dérision tous ses titres, que l'Assemblée avait abolis. « Monseigneur, ajoutait-il, c'est demain qu'on tue Votre Grandeur. »

Le patient Archevêque déconcertait l'impiété du gendarme par son calme autant que par son silence. Celui-ci, dans son dépit, allume sa pipe, et, se rasseyant près du vénérable vieillard, lui en souffle la fumée sur le visage. Le Prélat se tait encore, jusqu'à ce que, près de se trouver mal de l'odeur de la fumée, il se contente de changer de place. Le brutal le suit et ne met fin à ce jeu cruel, que lorsqu'il voit son obstination même vaincue par la patience de monseigneur Dulau. Ce grand homme était si maître de son âme, il était si prêt à la rendre à Dieu, qu'au milieu de la nuit, un des prisonniers, troublé par quelque bruit qu'il avait cru entendre, l'ayant réveillé en sursaut pour lui dire : Monseigneur, voilà les assassins, il répondit tranquillement : Eh bien! si le bon Dieu demande notre vie, le sacrifice doit être tout fait; et sur ces paroles il se rendormit.

Digitized by Google

Lorsque, le dimanche 2 septembre, les brigands vinrent pour massacrer les prisonniers, monseigneur l'Archevêque d'Arles était dans le jardin des Carmes, près d'un oratoire, avec l'abbé de la Pannonie, qui lui dit en voyant briller les sabres et les baïonnettes : Pour le coup, Monseigneur, je crois qu'ils vont venir nous assassiner. — Eh bien, mon cher, répondit l'Archevêque, si c'est le moment de notre sacrifice, soumettons-nous, et remercions Dieu d'avoir à lui offrir notre sang pour une si belle cause. Au moment où il disait ces paroles, les assassins s'avancent en criant : Où est l'Archevêque d'Arles? Il les attendait à la même place sans la moindre émotion. Arrivés près du groupe, en avant duquel il était, à côté de M. de la Pannonie, ils demandent à celui-ci : Est-ce toi qui es l'Archevêque d'Arles ?

M. de la Pannonie joint les mains, baisse les yeux et ne fait point d'autre réponse. C'est donc toi, scélérat, qui es l'Archevêque d'Arles ? disent-ils en se tournant vers monseigneur Dulau. — Oui, Messieurs, c'est moi qui le suis. — Ah! scélérat, c'est donc toi qui as fait verser tant de sang dans la ville d'Arles! — Messieurs, je ne sache pas avoir jamais fait de mal à personne. — Eh bien! je vais t'en faire, moi, répondit un de ces brigands. En disant ces mots, il décharge un coup de sabre sur la tête du vénérable Archevêque. Le Prélat, immobile et tourné debout vers l'assassin, reçoit le premier coup sur le front, en attendant un second, sans prononcer une parole.

Un nouveau brigand s'avance et lui fend presque tout le visage. Le Prélat, toujours muet et immobile, porte simplement ses deux mains sur sa blessure. Il était encore debout sans avoir fait un pas ni en avant ni en arrière, lorsque, frappé d'un troisième coup sur la tête, il tombe

Digitized by Google

en appuyant un bras sur la terre, comme pour empêcher la violence de sa chute. Alors un des brigands, armé d'une pique, l'enfonce dans le sein du Prélat, avec tant de violence, que le fer n'en peut être arraché. Le brigand pose le pied sur le corps de monseigneur Dulau, prend sa montre et l'élève en la faisant voir aux autres assassins comme le prix de son triomphe.

Tel fut le martyre de ce Prélat qui, sacrifiant sans cesse ses goûts à ses devoirs, ne connaissait les douceurs de la société que pour s'en priver, ne se servait de ses richesses que pour soulager les malheureux, et ne goûtait d'autre plaisir que celui qu'on trouve à faire du bien. Vous ne devez pas être surpris que les Jacobins eussent recommandé à leurs émissaires d'en faire la première victime de leur fureur. Ils en voulaient surtout aux hommes qui, attachés à la Religion, étaient aussi capables de la défendre par leurs talents que de l'honorer par leurs vertus; et, à ce titre, l'Archevêque d'Arles méritait la préférence.

Les Évêques de Saintes et de Beauvais subirent bientôt le même sort que monseigneur Dulau. Ils furent inhumainement massacrés comme lui; et, en tombant sous les coups des assassins, ils se félicitèrent de verser leur sang pour la foi. Si les autres Évêques de France échappèrent au massacre, c'est qu'ils s'y étaient dérobés par la fuite. Mais en préférant l'exil et la pauvreté à la jouissance de leurs siéges et d'une partie de leurs revenus, qu'ils n'auraient pu conserver qu'en trahissant la Religion, ils montrèrent qu'ils se seraient fait aussi une gloire et un devoir de préférer la mort à l'apostasie.

La persécution, commencée dans les prisons de Paris, s'étendit bientôt dans toute la capitale et dans les provin-

Digitized by Google

ces. Parmi les actes les plus révoltants et les plus capables d'attirer sur l'impiété révolutionnaire la malédiction du genre humain, il faut placer le meurtre du vénérable abbé de Fénelon, si bien nommé le *père des orphelins*.

L'abbé de Fénelon, celui de tous les membres de sa famille qui, par ses vertus, a le mieux ressemblé au grand Archevêque de Cambrai, se faisait surtout admirer par son zèle pour le soulagement et l'instruction des pauvres, connus à Paris sous le nom de *Savoyards*. Il aimait ces bonnes gens comme ses enfants. Il les assistait tous; mais il avait une prédilection particulière pour les plus jeunes, parce qu'ils avaient plus de besoins, et qu'ils se trouvaient plus exposés à un grand nombre de dangers.

On trouvait chez lui un magasin de chemises, de chaussures, de vêtements destinés à l'usage de ces pauvres enfants, outre une provision des instruments qui leur étaient nécessaires, et qui leur manquaient souvent pour gagner leur vie. Lui-même leur distribuait ces petits effets suivant leurs besoins particuliers. Sa porte leur était toujours ouverte, mais il y avait des jours et des heures marqués où ils devaient se rassembler, soit pour exposer leurs besoins, soit pour rendre compte de leur conduite, soit pour recevoir des instructions religieuses.

Quand il en avait un certain nombre de bien instruits, le bon abbé choisissait un dimanche pour leur faire faire leur première communion. Il les y préparait par une retraite, pendant laquelle il avait soin de les faire réconcilier avec Dieu dans le tribunal de la Pénitence, et, pour que la propreté du corps répondît à la pureté de l'âme, il les faisait habiller tout à neuf. La cérémonie se faisait avec la pompe la plus imposante. C'était ordinairement un Évêque qui, le matin, donnait la Communion à ces

Digitized by Google

enfants, et un des plus célèbres prédicateurs de Paris qui, le soir, leur prêchait un sermon, après lequel ils renouvelaient les vœux du baptême. Tout cet appareil religieux frappait autant leur esprit que leurs sens, et laissait dans leur cœur des impressions qui ne s'effaçaient presque jamais.

L'esprit de zèle et de charité dont l'abbé de Fénelon était animé lui inspira un moyen particulier de porter les petits Savoyards à se bien conduire. Il fit une provision de médailles en cuivre avec une inscription qui indiquait que c'était un prix de sagesse. Mais cette récompense, il fallait la mériter, et elle ne s'obtenait qu'après des preuves multipliées de docilité et de bonne conduite. L'enfant porteur de cette médaille la conservait comme un bijou précieux. Il s'en parait quelquefois, et ne manquait pas de la produire quand il avait besoin de recommandation. Cette médaille était connue des agents de la police, et elle était d'un grand poids en faveur de celui qui la possédait.

La fortune de l'abbé de Fénelon, qui n'avait qu'un modique prieuré, ne pouvait pas suffire à toutes les bonnes œuvres qu'il eût voulu faire. Quand ses moyens étaient épuisés, il faisait des quêtes de charité à la cour et à la ville, et dans les maisons opulentes où il pouvait avoir accès. Il employait surtout cette ressource dans les temps calamiteux. J'ai un grand nombre d'enfants répandus dans tous les quartiers de Paris, disait-il avec ingénuité aux personnes dont il implorait la charité, et je sollicite des secours pour fournir aux besoins de cette pauvre et nombreuse famille. On lui décernait dans le monde le titre honorifique d'*Évêque des petits* [redacted] pauvres.

Il semble qu'un homme qui servait ainsi de père aux

Digitized by Google

enfants du peuple devait être non-seulement épargné, mais encore protégé et chéri par ceux qui se disaient exclusivement les amis du peuple ; mais ces imposteurs montrèrent bientôt que cette prétendue amitié n'était qu'un vain nom qui servait de voile à leurs passions. Malgré les services continuels que l'abbé de Fénelon rendait aux malheureux orphelins de la capitale, il fut arrêté comme suspect à l'âge de quatre-vingts ans et conduit dans la prison du Luxembourg.

A la nouvelle de son arrestation, les jeunes Savoyards de Paris, saisis de la plus profonde douleur, se rassemblent et décident qu'ils iront en corps à la porte de l'Assemblée nationale, pour réclamer la liberté de leur bienfaiteur et de leur père. Ils se font rédiger une pétition, dans laquelle ils consentent à laisser des expressions que leur sentiment repousse, mais qu'ils regardent comme indispensables au succès de leur demande. Le 19 janvier 1794 ils arrivent, leur pétition à la main, aux portes de l'épouvantable Convention. On ne peut se dispenser de les introduire.

Un d'eux, nommé Firmin, prenant la parole au nom de tous, s'exprime en ces termes : « Citoyens législateurs, sous le règne du *despotisme*, les jeunes Savoyards eurent besoin d'appui en France ; un vieillard respectable leur servait de père. Le soin de notre conduite, les premiers instruments de notre industrie, notre subsistance même, furent longtemps les fruits de son zèle et sa bienfaisance. Il était prêtre et noble ; mais il était affable et compatissant ; il était donc *patriote*.

« Cet homme, si cher à nos cœurs, et nous osons le dire, si cher à l'humanité, est le citoyen Fénelon, âgé de quatre-vingts ans, détenu dans la maison d'arrêt du

Digitized by Google

Luxembourg, par mesure de sûreté générale. Nous sommes loin de la condamner cette mesure ; nous respectons la loi ; les magistrats ne sont point tenus de connaître ce vieillard comme le connaissent ses enfants.

« Ce que nous demandons, citoyens représentants, c'est qu'il plaise à cet *auguste* Sénat de permettre que notre père soit mis en liberté SOUS NOTRE RESPONSABILITÉ. Il n'en est aucun parmi nous qui ne soit prêt à se mettre à sa place : tous ensemble nous nous proposerions même si la loi ne s'y opposait pas.

« Si cependant notre sensibilité nous rendait indiscrets, citoyens législateurs, ordonnez qu'un prompt rapport vous fasse connaître notre père. Vous applaudirez sûrement à ses vertus *civiques*, et il sera aussi doux pour ses enfants de vous les avoir exposées, qu'il sera consolant pour ce bon père de recevoir ce témoignage de *votre justice* et de notre reconnaissance. »

La pétition étant écrite, celui qui l'a lue la dépose sur le bureau, et elle est signée : « FIRMIN, au nom de tous ses camarades. » L'Assemblée se contente d'ordonner qu'elle soit renvoyée au Comité de *sûreté générale* : c'était la renvoyer à ceux qui voulaient la mort de l'abbé de Fénelon. En entendant cette dure réponse, un des jeunes Savoyards s'écrie avec effroi : « Au Comité de sûreté générale ! notre père est donc perdu ! Citoyens législateurs, vous avez annoncé la paix aux chaumières et déclaré la guerre aux châteaux. Pourriez-vous ne point pardonner au saint abbé de Fénelon d'être né dans un château, lui qui fut soixante ans le bienfaiteur et l'ami des chaumières ? »

Ce cri de douleur filiale resta sans effet sur les farouches *sans-culottes*.

Digitized by Google

La terreur continuant de plus en plus, l'abbé de Fénelon vit bientôt qu'il devait se préparer à faire le sacrifice de sa vie. Il redoubla de ferveur dans ses exercices de piété, et devint un modèle de résignation pour tous ceux qui partageaient ses chaînes. Son exemple toucha les autres prisonniers, et inspira à un grand nombre les sentiments dont il était animé ; il entendit leur confession et les disposa à mourir saintement.

Un de ces petits Savoyards, que l'abbé de Fénelon avait instruit et assisté, était porte-clefs de la prison du Luxembourg. Ayant aperçu son bienfaiteur parmi les victimes destinées à la mort, il s'élance, hors de lui-même, dans ses bras, et le serre étroitement. Mon père, mon père, s'écrie-t-il, quoi ! vous allez à la mort, vous qui n'avez fait que du bien ! Et il continue de le serrer, l'empêche d'avancer, veut le tirer des mains des gendarmes qui le conduisaient. — Console-toi, dit le respectable vieillard ; la mort n'est point un mal pour qui ne peut plus faire de bien. Ta sensibilité est en ce moment pour mon cœur une bien douce récompense. Adieu, Joseph ; pense quelquefois à moi ! — Ah ! répondit celui-ci, je ne vous oublierai jamais. Et il fondait en larmes. En punition de sa piété filiale, ce malheureux jeune homme fut privé de sa place.

Un autre Savoyard, que l'abbé de Fénelon avait instruit, et à qui il avait fait faire sa première communion, se trouvant parmi les détenus comme suspect, vint aussi se jeter dans ses bras en s'écriant, les yeux baignés de larmes : Quoi ! mon père, vous aussi ! Il lui répondit d'un ton affectueux : Ne pleurez pas, mon enfant, c'est la volonté de Dieu qui s'accomplit. Priez pour moi ; et, si je vais dans le Ciel, comme je l'espère de la grande misé-

Digitized by Google

ricorde de Dieu, je vous assure que vous y aurez un bon protecteur.

L'abbé de Fénelon fut condamné par le tribunal de sang le 28 juin 1794. Monté dans la fatale charrette avec soixante-huit victimes, il les exhorta le long du chemin à détester leurs fautes, à mettre leur confiance en Dieu et à lui faire avec résignation le sacrifice de leur vie. Arrivé au pied de l'échafaud, il les exhorta à former de tout leur cœur un acte de contrition. Tous ayant incliné humblement la tête, il prononça sur eux les paroles de l'absolution. Des témoins oculaires assurèrent que l'exécuteur fut si frappé de l'air vénérable de l'abbé de Fénelon, qu'il s'inclina comme les autres. Tous les prisonniers édifièrent les spectateurs par la résignation avec laquelle ils reçurent le coup de la mort.

Ainsi mourut ce vieillard octogénaire, qui n'avait vécu que pour honorer la religion par ses vertus, l'humanité par ses services, et dont la vie simple mais active, obscure mais remplie, fut une nouvelle preuve qu'un seul Prêtre, animé de l'esprit de son état, fait plus de bien en un seul jour, que n'en rêvent, pendant leur vie, tous nos modernes docteurs ensemble, si riches en projets et si féconds en *idées libérales*.

Pendant que l'abbé de Fénelon et un grand nombre de Prêtres avec lui signaient la foi de leur sang sur les échafauds, un plus grand nombre encore la confessaient dans les cachots infects, où l'impiété révolutionnaire les avait entassés. C'est par milliers qu'il faut compter ces saintes victimes. Dire les privations, les outrages, les dégoûts, les mauvais traitements qu'elles eurent à essuyer, serait impossible. Jamais les bagnes de Constantinople et de Tunis ne furent témoins de plus d'horreurs. C'est à peine si les

Digitized by Google

premiers Chrétiens, enfermés dans les cachots de Néron et de Dioclétien, peuvent comparer leur sort à ceux de nos modernes martyrs. Il suffit de savoir que l'impiété, furieuse de n'avoir pu vaincre le courage des Prêtres et en obtenir un serment sacrilége, avait donné à ses agents l'ordre satanique de *désoler leur patience.*

Écoutons un de ces vénérables confesseurs, dernier survivant de tant de victimes [1], qui va nous raconter lui-même ce qu'il a vu et éprouvé. Quoique différent pour les circonstances accessoires de celui des Prêtres de Nevers, le sort des Prêtres fidèles des différents diocèses de France, est le même quant au fond. Partout on voit, d'une part, la prison, la misère, l'opprobre dans le présent et la mort en perspective ; de l'autre, la résignation, la douceur angélique, la sérénité, la gaieté même. Ce récit particulier que nous allons lire peut donc être regardé comme l'histoire générale du clergé catholique français de 1792 à 1795. Les premiers Chrétiens écoutaient avec un respect profond la lecture des actes des Martyrs ; ils y puisaient un nouveau courage. Nous aussi recueillons-nous pour lire avec profit ces lignes, tracées par un confesseur de la foi sur la paille humide d'un cachot.

« Après quinze mois de détention, soit à l'abbaye de Notre-Dame, soit au grand séminaire transformé en prison, nous apprîmes que l'ordre était donné de nous déporter à la Guyane et de nous conduire à Nantes pour y être embarqués. Nos gardiens et les membres du comité s'empressèrent à l'envi de nous dépouiller de nos effets. Le peu qu'on voulut bien nous laisser, fut transporté sur le bateau qui nous attendait près du pont.

[1] M. Imbert, archiprêtre, chanoine et curé de la cathédrale de Nevers. — Mort en 1843.

Digitized by Google

« Enfin le jour du départ arriva : c'était le 14 février 1794. Neuf heures du matin venaient de sonner, lorsque nous reçûmes l'ordre de descendre. Nous étions au nombre de quarante-huit ; trente-deux d'entre nous passaient soixante ans. On nous enchaîna deux à deux, et on nous fit passer entre deux lignes de gardes nationaux, qui vomissaient des injures contre nous. Le peuple en foule nous attendait dans la rue et sur le quai. Il ne put voir sans émotion ces Prêtres, la plupart en cheveux blancs, chargés de fers comme des criminels et conduits à la mort pour le seul crime d'être Prêtres : bien des larmes coulèrent. Comme je descendais à mon tour vers le bateau, ma mère voulut me voir pour la dernière fois. Elle offrit une somme d'argent à la femme du geôlier pour obtenir cette faveur : elle lui fut refusée.

« On nous entassa dans un bateau étroit, où nous trouvâmes treize Prêtres venant des autres maisons d'arrêt de la ville et condamnés comme nous à la déportation ; nous étions en tout soixante et un. Après nous être reconnus et avoir jeté un regard sur la ville qui nous avait vus naître, sur le séminaire qui nous avait servi de berceau sacerdotal et ensuite de prison ; après avoir dit du fond de nos cœurs un adieu à tout ce qui nous était cher, nous fîmes notre sacrifice et nous attendîmes en paix le moment du départ.

« Une barque voisine de notre bateau était montée par seize gardes chargés de nous escorter ou plutôt de nous ravir le peu qui nous restait d'argent, et jusqu'à notre chétive nourriture. Le soin que nous prenions de les adoucir, en partageant avec eux ce qu'on nous donnait chaque jour, ne servait qu'à les rendre plus barbares. Leur conduite nous rappelait involontairement les *dix léopards*,

Digitized by Google

c'est-à-dire les dix soldats romains qui accompagnèrent à Rome saint Ignace d'Antioche, et nous nous estimâmes heureux d'avoir quelque ressemblance avec l'illustre martyr.

« Enfin on leva l'ancre. Le temps était *bas*, le vent d'ouest qui dominait nous empêchait d'aller vite, et nous pûmes longtemps encore arrêter nos regards sur les lieux que nous avions tant de fois visités et que la plupart d'entre nous ne devaient plus revoir. Dès le moment du départ, la Providence veilla sur nous d'une manière sensible : ce fut le vent contraire qui, ralentissant notre marche, nous sauva la vie. Si nous fussions arrivés au terme quelques jours plus tôt, pas un seul d'entre nous n'eût échappé à la mort.

« Quand nous fûmes près d'Orléans, nos gardes me firent descendre à terre. Leur chef, qui ne savait pas écrire, me força de faire, sous sa dictée, une lettre par laquelle il informait le *club de Nevers* que l'escorte n'avait pas encore trouvé l'occasion de se défaire de nous ; que du reste elle n'avait qu'à se louer de notre soumission et de notre douceur. Si cependant nous ne fûmes pas noyés dans le trajet, nous ne le devons qu'à la probité des bateliers qui s'étaient chargés de nous transporter.

« Pour se consoler de n'avoir encore pu nous jeter à la rivière, nos gardes ne cessaient de nous dire : Nous avons le droit de nous défaire de vous, soit en vous égorgeant, soit en vous noyant ; et si nous ne pouvons le faire en route, ce sera à Nantes, où vous n'aurez plus vos protecteurs (les bateliers) ; ce sera là qu'on frappera les grands coups. Nous espérons cependant qu'il ne sera pas nécessaire d'aller si loin. C'est au milieu de ces propos que nous arrivâmes à Tours.

Digitized by Google

« Nous y reçûmes des insultes nombreuses ainsi qu'au Pont-de-Cé, où des soldats appelés *volontaires* disaient en nous voyant aborder : Voilà de quoi engraisser nos aloses ! Nous passâmes la nuit dans des cachots infects, sans autre nourriture que du pain et de l'eau. La populace, persuadée que nous allions être submergés, venait aux soupiraux de la prison nous crier : Donnez-nous vos assignats, jetez-les-nous avec tout ce qui ne vous est pas absolument indispensable, car on va vous noyer. Ces menaces ne s'exécutèrent pas.

« En partant du Pont-de-Cé, nous apercevions à chaque instant, flottant sur l'eau ou jetés sur les rochers et sur la grève, des cadavres garrottés ; et nous eûmes ce spectacle de si triste augure, depuis Bouchemaine jusqu'à Angers, où se faisaient alors de nombreuses exécutions. En même temps nous commençâmes à voir, sur la rive gauche de la Loire, les flammes des bourgs et des villages de la Vendée, qu'incendiaient les armées républicaines.

« Ce fut le 3 mars que nous débarquâmes à Angers, au milieu d'une populace irritée qui nous prenait pour des Vendéens destinés à la mort. Nos gardes extorquèrent à un grand nombre d'entre nous ce qui nous restait d'argent et d'assignats, sous prétexte que nous étions arrivés à notre dernier moment. Ils nous juraient sur la foi du serment de nous le rendre si nous revenions au bateau, ou de le remettre à nos familles si nous périssions : jamais nous n'avons rien revu. Conduits à travers deux haies de soldats à l'évêché, où siégeait le tribunal révolutionnaire, on nous mit presque nus sous prétexte de nous fouiller. Nous y restâmes huit heures, en butte à des outrages et à des menaces de toute espèce. Un membre du tribunal disait devant nous

Digitized by Google

à l'un des gardes : Tu as été bien sot de les amener jusqu'ici ; que ne les as-tu coulés bas ?...

« Après qu'on nous eut enlevé notre linge, nos mouchoirs, nos bréviaires, on nous divisa en trois compagnies et on nous conduisit séparément dans les cachots du château : nous y restâmes onze jours. Pendant ce temps-là, nous ne reçûmes pour nourriture qu'un peu de mauvais pain avec un demi-verre d'eau par jour, et nous n'eûmes pour lit que de la paille pourrie. Et il y avait parmi nous un vieillard de quatre-vingts ans et trente sexagénaires courbés sous le poids des infirmités !

« Le 13 mars, vers minuit, nous fûmes brusquement tirés de nos cachots. Les gardes et les bateliers de Nevers nous avaient quittés. Un nommé Marquet, chef de la nouvelle escorte, qui devait nous accompagner jusqu'à Nantes, nous fit enchaîner ou plutôt nous enchaîna lui-même deux à deux. Notre escorte se composait de cinquante soldats. Quand nous fûmes tous garrottés, il commanda sa troupe en ces termes barbarement équivoques : « A la rivière, marche ! » A l'instant nous fûmes entraînés vers le port. Nous restâmes depuis une heure jusqu'à sept heures du matin, debout ou assis sur des pierres, exhosés à un vent de nord glacial. Pendant ce temps-là on était allé chercher, dans les prisons de la ville, quinze Prêtres septuagénaires d'Angers. On les fit entrer dans le bateau qui nous était destiné. Nous nous y trouvâmes fort à l'étroit, chacun de nous avait à peine l'espace d'un pied carré.

« Les soldats, beaucoup plus commodément dans une barque canonnière, en avaient dirigé les canons contre la nôtre pour la couler bas, si des côtes de la Vendée on paraissait venir nous délivrer. Notre résignation, au milieu

Digitized by Google

de tant de souffrances physiques, irrita les soldats au point que l'un d'eux se jeta dans le bateau, tenant un crucifix divoire qu'il nous avait enlevé, et en frappa plusieurs au visage, accompagnant cette action diabolique des plus horribles blasphèmes. A ces mauvais traitements nous nous efforçâmes de répondre comme notre divin Maître répondait à ses ennemis, en leur faisant du bien.

« Un des soldats tomba dans la Loire d'où il fut retiré transi de froid. Aussitôt un de nos confrères eut la charité de se dépouiller de son habit et de le lui prêter en attendant que le sien fût sec. Sans doute l'âme du soldat sera attendrie ; il s'empressera de remettre, avec remercîments, le vêtement qui lui a sauvé la vie ; vain espoir ! Lorsque le lendemain notre confrère lui redemanda son *unique* habit, il reçut pour toute réponse des injures et un refus de le rendre.

« Enfin, le 15 mars, nous arrivâmes devant Nantes. Depuis le départ d'Angers, c'est-à-dire depuis deux jours, nous avions manqué de pain. Nous restâmes néanmoins toute la journée du 15 mourant de faim, en station dans le bateau jusqu'à neuf heures du soir. Alors nous fûmes conduits au port de la *Sécherie*, près d'une galiote capturée sur les Hollandais et dont la cale devait nous servir de prison.

« Il fallut que nos chers vieillards, exténués de fatigues et de besoin, montassent sur le pont par une échelle de bois et descendissent ensuite dans leur cachot par une échelle de cordes. Les plus impotents n'en ayant pas la force, les soldats leur passèrent des cordes sous les aisselles pour les hisser, et les laissèrent ensuite tomber de tout leur poids dans le fond de cale ; un d'eux eut le bras cassé. Avant de les précipiter dans cette espèce de sépulcre, les soldats

Digitized by Google

avaient achevé de les dépouiller du peu de vêtements qui leur restaient.

« Débarqués dans la galiote au milieu des plus épaisses ténèbres, excédés, meurtris, épuisés, nous cherchâmes à tâtons une place pour nous asseoir. Notre bâtiment était très-étroit ; il pouvait au plus loger quarante passagers en santé, et nous étions soixante-seize, presque tous malades. Nous ne trouvâmes pour chaises et pour lits que la quille et des cordages goudronnés. Bientôt nous nous aperçûmes que nous étions dans l'eau : nous crûmes que notre dernière heure était arrivée. L'eau heureusement n'augmenta pas durant la nuit. On juge bien qu'il nous fut impossible de prendre aucun repos.

« D'ailleurs, il y avait sur le pont un corps de garde, dont les soldats avaient, ce semble, entrepris de ne pas nous laisser dormir. Après avoir entièrement clos l'écoutille, la seule ouverture par où l'air pouvait se renouveler dans notre prison, ils dansèrent la plus grande partie de la nuit au-dessus de nos têtes avec une fureur affectée. A leurs trépignements continuels, ils joignirent les chansons les plus obscènes et nous adressèrent les plus grossières injures. Cet affreux tumulte ajouta beaucoup à notre cruelle situation ; et, quand le jour parut, nous fûmes tout surpris de nous trouver encore en vie.

« Cependant une innocente gaieté, une sérénité parfaite, répandues sur tous les visages, auraient fait croire que nous n'avions rien souffert, si la pâleur et la faiblesse, causées par la faim, n'avaient trop expressément démontré le contraire. Une nouvelle garde, qui releva celle de la nuit, nous accorda la permission de pomper l'eau de notre cachot ; et, voyant que la plupart d'entre nous, et même les mieux constitués, étaient exténués et sans force,

Digitized by Google

elle nous aida dans ce travail pénible. On vint à bout d'assainir le bâtiment, et nous nous assignâmes des places, en donnant les meilleures aux malades. Les plus jeunes et les moins incommodés s'offrirent d'eux-mêmes pour les servir. Malgré tous ces soins mutuels, les douleurs les plus déchirantes ne tardèrent pas à nous accabler. Deux de nos vieillards expirèrent entre nos bras, dès le premier jour ; l'un d'eux mourut d'inanition ; car il y avait trois jours que nous n'avions pas reçu une once de pain.

« La seconde nuit étant arrivée, le sommeil aurait dû nous venir avec elle ; mais, privés depuis si longtemps de nourriture, comment aurions-nous pu dormir ? Un garde national entr'ouvrit l'écoutille pour nous dire qu'il nous procurerait du pain, si nous voulions lui donner vingt-cinq francs. La faim nous rendant crédules, nous nous côtisâmes pour former, non sans peine, cette somme, que nous lui remîmes ; mais il ne la fit servir qu'à acheter du vin pour lui et ses camarades. Quand ils s'en furent enivrés, ils nous dirent des injures.

« Au point du jour, on nous obligea à porter sur le pont nos deux morts de la veille, et l'officier public se présenta pour les faire déposer sur le rivage. Ils y restèrent, à peu près nus, pendant une grande partie de la journée, après quoi ils furent transportés au cimetière. Il en a été de même pour le grand nombre de ceux d'entre nous qui ont expiré dans la galiote.

« Il y avait déjà huit jours que nous étions sans pain, lorsque le gardien du bâtiment nous apporta un morceau de viande qui nous était envoyé comme par aumône. Il fut partagé en soixante-douze parts, et dévoré d'une seule bouchée, en y joignant des miettes de pain desséchées que nous avions pu ramasser dans le fond de nos poches. Deux

Digitized by Google

vieillards ayant découvert, parmi les cordages, quelques croûtes moisies, les amollirent dans un peu d'eau : c'était le neuvième jour que nous étions sans pain. Ils les mangèrent, et cet aliment empoisonné les fit périr dans les plus violentes douleurs.

« Nous n'étions plus que des squelettes. Nous n'avions pour boire que de l'eau de la Loire, qui était si infecte et si dégoûtante par la multitude des personnes noyées, que la police avait défendu aux habitants de Nantes de s'en abreuver. Nous n'avions pu goûter un instant de sommeil, et à tant de maux s'était joint le plus déplorable des spectacles. Presque tous les jours, on amenait sous nos yeux des canots remplis de femmes et d'enfants que plusieurs d'entre elles allaitaient et, la nuit suivante, on les noyait ensemble. Leurs cris de douleur pénétraient jusque dans notre fond de cale, et nous déchiraient l'âme. Le lendemain, nous apercevions, sur la surface de l'eau, les cadavres de ces malheureuses victimes. La marée montante en jetait des monceaux effrayants contre notre galiote. Ces femmes et ces enfants venaient de la Vendée.

« Les suites de la famine se déclarant avec violence, nous étions déjà presque tous affligés d'un flux dyssentérique, accompagné d'une fièvre qui avait tous les caractères de la putridité, et nous ne pouvions pas même avoir de l'eau chaude pour nous soulager. Il nous était impossible de changer de linge, et nous ne respirions que le méphitisme d'un local, où se réunissaient toutes les espèces d'infections.

« Le dixième jour, enfin, d'après nos demandes réitérées aux autorités constituées de Nantes, on nous apporta pour chacun une demi-livre de mauvais pain et deux onces de riz cuit à l'eau. C'était trop pour notre estomac

Digitized by Google

affaibli et resserré, et cependant cela lui parut insuffisant. Quatre d'entre nous expièrent, par leur mort, l'espèce de voracité avec laquelle ils avaient mangé cette faible ration. Le grand nombre de ceux qui mouraient faisait croire aux habitants de Nantes que la peste était dans notre bâtiment. Les gardes refusaient d'y faire le service, et nous ne pouvions obtenir la visite d'aucun médecin, ni aucun remède. Il était défendu aux personnes de la ville de se promener sur le quai de la *Sécherie*, à deux cents pas duquel nous étions, au milieu de la Loire.

« Cependant l'industrieuse charité des Nantais nous fit d'abord parvenir furtivement un canot chargé de quatre-vingts chemises, avec des comestibles et des boissons, parmi lesquelles se trouvèrent des sirops propres à arrêter le cours de la dyssenterie. Quelques jours après, il nous envoyèrent encore, de la même manière, du linge de corps, des couvertures, quelques vêtements, et tout ce qu'ils crurent nous être nécessaire. D'autres aumônes particulières furent confiées au geôlier de notre galiote; mais il en retenait une grande partie, et ce qu'il nous en cédait, il nous le faisait bien payer d'ailleurs. Enfin, un officier de santé descendit dans notre prison, se tenant sous le nez un flacon de vinaigre des *quatre-voleurs*, et il ne nous dissimula pas que nous ne devions espérer aucun secours. Cependant plusieurs de nous étaient à l'agonie, et la majeure partie des autres dangereusement malades.

« Depuis le 16 mars jusqu'au 18 avril, il mourut trente et un des nôtres (de la *Nièvre*) ; et des quinze Angevins, il n'en restait qu'un seul dont l'état était presque désespéré. »

Après six semaines de séjour dans la galiote, les survivants furent transportés à Brest : six périrent dans la traversée. Ceux qui arrivèrent jusqu'au terme du voyage

Digitized by Google

furent jetés dans une étroite prison où ils attendaient la mort, lorsque la chute de Robespierre fit changer la face des choses et leur laissa entrevoir la possibilité de rentrer dans leurs familles. Ils revinrent en effet, mais avec un nombreux cortége d'infirmités qui ont fait de leur vie une longue souffrance.

C'était peu pour l'impiété d'avoir diminué la tribu sainte ; pour anéantir le sacerdoce, elle entreprit d'en faire périr le chef. Des armées passent en Italie, entrent à Rome et bientôt s'emparent du vénérable souverain pontife Pie VI. Un impie pénètre dans le palais du Pape, retenu par une grave indisposition, lui signifie qu'il n'est plus roi de Rome, mais que la république française veut bien lui offrir une pension.

« De pension, répond avec dignité le Vicaire de Jésus-Christ, je n'en ai pas besoin. Il ne faut qu'un habit de bure à celui, dont le maître expira nu sur la croix. J'adore la main du Tout-Puissant qui punit le pasteur pour les fautes du troupeau. Vous avez tout pouvoir sur mon corps, mais mon âme est au-dessus de vos atteintes. Vous pouvez détruire les habitations des vivants et même les tombeaux des morts, mais vous ne détruirez point notre sainte Religion. Elle subsistera après vous et moi, comme elle a subsisté avant nous, et se perpétuera jusqu'à la fin des siècles. »

Celui à qui le Pontife adressait ces nobles paroles était un Calviniste. En se retirant, il ordonne au Prélat de service dans la salle qui précède la chambre du Pontife, d'aller lui dire de se préparer à partir de Rome, et qu'il faut que le lendemain, dès six heures du matin, le Pape soit en route. Voyant que le Prélat hésite à se charger d'une si cruelle mission, lui-même entre et notifie l'ordre barbare à Pie VI, qui ne peut s'empêcher de

Digitized by Google

répondre : « Mon âge est de quatre-vingt-un ans, et j'ai été si malade pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, que je croyais toucher à ma dernière heure ; à peine suis-je convalescent. Au surplus, je ne peux pas abandonner mon peuple ni mes devoirs : je veux mourir ici. »

Le républicain réplique brusquement : Vous mourrez aussi bien ailleurs ; et si je ne puis vous déterminer à partir, on emploiera des moyens de rigueur pour vous y contraindre. Quand il fut sorti, le Pape se hâta d'aller ranimer ses forces au pied de son crucifix, dans une chambre voisine, et il revint ensuite disant à ceux qui le servaient : Dieu le veut ; préparons-nous à souffrir tout ce que sa Providence nous destine.

Ce fut dans la nuit du 19 au 20 février 1798 que les républicains vinrent pour l'enlever du Vatican. Pie VI voulut auparavant entendre la messe ; elle fut célébrée dans sa chambre. Mais les militaires impatients s'irritent de la lenteur du Prêtre qui offre le saint Sacrifice. Craignant que le peuple ne se soulève contre eux, ils tiennent infiniment à ce que Sa Sainteté soit sortie de Rome avant le crépuscule ; et, proférant de nouveaux blasphèmes, ils menacent d'entraîner le Pontife avant que la messe soit achevée. Elle l'est à peine que, deux heures avant le jour, ils l'arrachent de ses appartements. Comme, à raison de son âge, de sa faiblesse et de la paralysie qui faisait des progrès notables, il ne pouvait aller qu'avec lenteur, surtout en descendant l'escalier du Vatican, les satellites se permirent de le presser en paroles, et même plus brutalement, pour accélérer sa marche.

Enfin, après avoir mis le Pontife dans un carrosse destiné à ses domestiques, on l'entraîne précipitamment. Déjà, le 22 février, il arrive près du lac de Bolsène, où se trouvaient

Digitized by Google

errants quelques Prêtres français déguisés pour leur sûreté, les uns en mendiants, les autres en soldats, au moyen des habits que des militaires français compatissants leur avaient cédés. N'écoutant plus que le sentiment de la reconnaissance et de la foi, l'un d'eux s'approche au moment du relais.

Pie VI, qui le reconnaît et conserve, au milieu des souffrances, la sainte joie d'une âme pure, lui dit en souriant : Êtes-vous donc devenu soldat ? — Saint Père, répondit-il, nous le sommes tous, et nous le serons toujours de Jésus-Christ et de Pie VI. — A quel état déplorable vous voilà réduits ! — Notre gloire est d'être à votre suite ! — Mais où allez-vous ? — Hélas ! Saint-Père, la brebis suit les traces du pasteur ; et si nous ne pouvons toujours vous suivre, vous serez toujours accompagné de nos vœux pour votre conservation. — Eh bien, conservez votre force et votre courage. — Oui, très-saint Père, nous en avons un si grand exemple devant les yeux, que nous serions bien coupables de ne pas l'imiter.

La voiture part, et le Pape est enlevé à leurs hommages. Elle le dépose, le 25 février, à Sienne, dans le couvent des Augustins, où il reste jusqu'au 25 mai. Il peut y respirer, et l'un des Prêtres qu'il a laissés à Bolsène, celui qui avait eu le bonheur de lui parler, est admis à le voir. Il paraît inquiet sur ses souffrances. Je souffre, répond le Saint-Père avec saint Paul, mais je n'en suis point abattu : *Patior, sed non confundor.* Ce Prêtre enviait le bonheur de monseigneur Marotti, qui, en qualité de secrétaire pour les lettres latines, ne se séparait plus du Saint-Père. Il le comparait à saint Jérôme, chargé autrefois de fonctions analogues auprès du pape Damase, aussi persécuté pour la foi. Oui, répondit Pie VI avec la plus touchante humilité, mais le

Digitized by Google

pape Damase était véritablement un saint, et nous ne sommes qu'un misérable pécheur.

Les facultés que le Pape avait de communiquer avec ses sujets et surtout la crainte qu'on ne profitât du voisinage de la mer pour le faire évader, moins encore que l'évènement d'un tremblement de terre, décidèrent les ombrageux persécuteurs à le transporter dans un monastère de Chartreux, à trois quarts de lieue de Florence. Comme les âmes pieuses savaient qu'il était dépourvu de ressources pécuniaires et que ses tyrans exigeaient encore qu'il payât les frais de son voyage, elles lui offrirent quelques sommes d'argent. Son cœur fut extrêmement touché de ces offres dont la Religion avait excité la générosité ; mais il était également satisfait de pouvoir se dispenser de les accepter, parce que la munificence des souverains de l'Europe avait cru devoir à sa dignité de monarque, de pourvoir à tous ses besoins.

Parmi les hommages de ce genre qu'il reçut alors, il en fut un qui, tant sous le rapport du donateur que sous celui de l'objet, formait un contraste trop frappant avec la barbare conduite de nos révolutionnaires, pour ne pas lui être de quelque consolation. Ce présent consistait en un calice d'argent avec sa patène, ayant sur le pied les armes de France d'un côté, et de l'autre une petite croix. Il lui était envoyé par le bey de Tunis, qui lui écrivait en même temps: « Très-saint Père, ces Français pervers qui vous ont tout ravi ne vous ont certainement pas laissé un calice, et je vous prie d'agréer celui que je me fais un devoir et un honneur de vous offrir [1]. » Ne dirait-on pas que les cendres de saint

[1] Voyez pour les détails de l'authenticité de ce fait l'*Histoire de Pie VI*, par Baldassari, p. 363.

A ce fait si curieux nous en ajouterons un autre qui ne l'est pas moins, mais qui est d'une date plus récente. Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, ayant appris l'incendie de l'église de Saint-Paul, à Rome, ordonna qu'on tirât d'une

Digitized by Google

Cyprien exhalaient alors un miraculeux parfum de catholicité sur les côtes de Carthage, et que les Arabes ne partaient plus que des rives de la Seine?

Le Directoire, alarmé par l'intérêt que Pie VI inspirait et par l'entrée des troupes autrichiennes en Italie, envoya l'ordre de l'amener en France. Sa paralysie faisait des progrès rapides, et il souffrait beaucoup. Néanmoins, sans égards pour son état, les agents français l'enlevèrent brusquement de la Chartreuse et le conduisirent au delà de Florence, dans une auberge, où il passa la nuit. Le lendemain on le fit partir avant le jour.

Quel nouveau supplice, pour le saint Pontife, de traverser, pendant les quatre mois qu'il va voyager encore, tant de villages et de cités qu'agite la fièvre de la révolution et où s'élève de toutes parts l'arbre de la révolte. Quel repos que celui qu'on lui laissera prendre en de mauvais gîtes, préparés pour recevoir les trente cavaliers avec leur commandant, sous la garde desquels il est conduit!

Nous devons dire cependant pour rendre hommage à la vérité, qu'en arrivant à Parme, le saint Pontife fut un peu consolé par les égards respectueux du commandant français de cette ville, qui, ne suivant que son cœur, mérita de la part du Pontife une très-flatteuse marque de reconnaissance. La santé du Saint-Père dépérissait de jour en jour. Il ne semblait pas qu'on pût avoir la barbarie de le traîner plus loin, quand, au milieu de la nuit, le capitaine de son escorte vint lui notifier l'ordre de partir quatre heures après.

Cet ordre, conçu dans les termes les plus menaçants,

carrière d'albâtre, nouvellement découverte, quatre superbes colonnes qu'il offrit au Souverain Pontife, afin de coopérer à la reconstruction de la Basilique. O profondeur des conseils de Dieu! *O altitudo!*

Digitized by Google

était le résultat d'une fausse alarme sur l'approche des Autrichiens, par qui l'on pensait qu'il serait délivré. L'auguste vieillard, qui ne s'en doute aucunement, oppose sa déplorable situation à l'obligation de partir. Des médecins sont appelés pour en décider ; et, obligés par le capitaine républicain de lever les draps du lit, pour lui montrer à nu ce corps vénérable meurtri, et sanglant même en quelques endroits, par l'effet des remèdes, ils déclarent que le Pontife court le risque de mourir sur les grands chemins, s'il est de nouveau soumis aux fatigues des voyages. L'officier sort alors pour quelques instants, et revient en disant tyranniquement : « Il faut que le Pape parte *mort ou vif*. »

En effet, de très-grand matin, on le fit partir pour Turin. Il espérait que là du moins se terminerait son pénible voyage, et qu'il y serait convenablement logé ; mais lorsque se voyant relégué à la citadelle il leva les yeux et les mains au Ciel : « J'irai, dit-il en adorant la volonté divine, j'irai partout où ils voudront me conduire. »

Le surlendemain, à trois heures après minuit, on le fit partir pour Suze ; et, afin de transporter au delà des Alpes l'auguste vieillard, que, jusque-là, on n'avait pu mettre dans un carrosse ou en sortir qu'avec un pliant en cuir ou à sangles, on l'assied sur une espèce de chaise à porteurs, qui n'était guère qu'un grossier brancard. Les Prélats, comme les autres personnes de sa maison, auront des mules pour gravir les rochers. C'est vers le terrible passage du mont *Genèvre* qu'on se dirige : le Saint-Père est porté sur la montagne.

Pendant quatre heures, il va suspendu sur des sentiers étroits entre un mur de onze pieds de neige et d'effrayants précipices. Des hussards piémontais lui font offrir leurs pelisses, pour le garantir du froid insupportable qui règne

Digitized by Google

encore dans cette région élevée; mais les maux de la terre ne pouvaient plus rien sur cette âme céleste. Il remercie en disant : « Je ne souffre pas, et je ne crains rien ; la main du Seigneur me protége sensiblement parmi tant de dangers. Allons, mes enfants, mes amis, du courage ! mettons en Dieu notre confiance. » Et c'est avec ces sentiments que déjà il est entré sur le territoire français.

Après sept heures et plus d'un si cruel trajet, il arrive à Briançon, dans l'après-midi du mardi 30 avril. Oh ! combien ce grand Pontife, insensible à la douleur, est consolé non moins que surpris en voyant accourir au-devant de lui tant de Briançonnais, qui, amenés par leur foi, lui donnent dans un saint enthousiasme les plus vifs témoignages d'une sincère piété ! Ils méritèrent les premiers d'entendre cette exclamation du Pontife : *En vérité, je vous le dis : je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël* [1] ?

On le loge à l'hôpital, dans une chambre fort étroite et fort incommode, en lui défendant de se mettre à la seule fenêtre qu'elle eût, et en lui déclarant qu'il est un otage pour la république. Bientôt on lui cause de nouvelles peines, en lui enlevant la majeure partie des siens, qu'on envoie comme otages à Grenoble. Il ne reste auprès du Saint-Père que son confesseur, le P. Fantini, avec son fidèle aidé-camérier, nommé Morelli ; et sa résignation n'en est pas moins invariable. Mais le succès des Autrichiens en Italie faisant craindre au Directoire, qu'ils ne viennent enlever le Pape à Briançon même, il veut que le Saint-Père soit lui-même transporté à Grenoble. Et le Vicaire de Jésus-Christ est emmené dans une modeste voiture, ayant à côté de lui les deux seuls consolateurs qu'on lui a laissés.

[1] Matth., VIII, 10.

Digitized by Google

Les hommages que la piété des Grenoblois lui rendit pendant les trois jours qu'ils le possédèrent sont au-dessus de toute expression. Tous l'accompagnèrent quand on le fit partir pour Valence, où il arriva le 14 juillet. En approchant de cette ville. le Saint-Père vit, comme il avait vu sur toute la route, une multitude de fidèles empressés de lui demander sa bénédiction : contraste admirable et consolant avec la conduite de ces républicains féroces qui, l'année précédente, en ce jour anniversaire du premier triomphe meurtrier de la révolution, avaient brûlé, avec beaucoup d'autres portraits, celui de Pie VI, à Valence même !

Le Pontife fut logé dans l'hôtel du gouverneur, dont le jardin domine la rive du Rhône ; mais cet hôtel est enfermé dans la citadelle, et l'administration centrale du département de la *Drôme*, siégeant dans la ville, déclara par un acte public qu'il y était en état d'arrestation. Elle enjoignit aux personnes de sa suite de ne rien faire ni dire au dehors, qui pût *entretenir le fanatisme.*

Toute communication fut interdite expressément entre la terrasse du château et celle du couvent des Cordeliers, où étaient renfermés trente-deux prêtres fidèles, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du Pape, pendant leur déportation en Italie. De leur côté, ils reçurent la plus rigoureuse défense de s'avancer pour tâcher de voir leur auguste et saint bienfaiteur, auquel il fut même défendu de sortir de l'enclos du jardin, de peur, disait-on, qu'il n'occasionnât « du trouble et des rassemblements. » Aucune personne ne put arriver jusqu'à lui, sans une permission écrite dont l'administration était fort avare.

Cependant le Directoire de la république française était devenu plus modéré depuis que, sur les cinq membres qui

Digitized by Google

le composaient, les trois qui étaient singulièrement acharnés contre le Pape avaient été forcés de céder leur place à des hommes plus humains. On n'y voyait donc plus siéger ni Treilhard, ni Merlin (*de Douai*), ni surtout ce Laréveillère-Lépeaux, qui, par des moyens violents autant qu'en soudoyant des adeptes parmi les plus vils révolutionnaires, prétendait établir son absurde religion, appelée *Théophilanthropie.*

Le Directoire, ainsi recomposé, n'envoyait à chacun des commissaires qu'il avait dans toutes les administrations, que des ordres et des instructions modérés. Le commissaire du gouvernement près du département de la *Drôme*, se félicita de n'en pas recevoir de contraires aux sentiments de respect, dont les vertus, l'âge et la triste situation du Souverain Pontife l'avaient pénétré. Mais tous les administrateurs, un seul excepté, conservant l'esprit et la haine anti-catholiques de Laréveillère, prévalurent sur le magistrat du gouvernement, et ils continuèrent à tourmenter Pie VI, jusqu'à ce qu'il fût descendu dans la tombe.

Les nouveaux succès des armées autrichienne et russe en Italie, les avaient amenées presque au sommet de la chaîne méridionale des Alpes. Le Directoire effrayé croyait les voir descendre sur Valence. La peur faisant naître en lui des idées cruelles, il ordonna que le Pape fût transféré à Dijon ; bien entendu, ajoute-t-il, que « le voyage sera fait à ses dépens, » Il défendait même expressément de permettre qu'on s'arrêtât à Lyon, ville renommée pour son dévouement au Saint-Siége. Quand l'ordre arriva, l'obstacle que les infirmités du Saint-Père mettaient à cette translation devenait insurmontable ; et lui-même ne douta plus de sa fin prochaine.

A la vue du tombeau qui s'ouvre devant lui, la sollici-

Digitized by Google

tude pastorale pour toutes les églises, dont il avait toujours été animé, ne l'abandonne point. « Mes souffrances corporelles, dit-il, ne sont rien en comparaison des peines de mon cœur... Les Cardinaux et les Évêques dispersés !... Rome, mon peuple !... l'Église ! ah ! l'Église !... voilà ce qui nuit et jour me tourmente. En quel état vais-je donc la laisser ! »

Il passe les journées presque entières à prier. Pendant la nuit encore, on l'entend réciter des psaumes, et en faire de ferventes applications à l'état où il se trouve. Le 20 août, survinrent des vomissements, et d'autres accidents non moins graves, signes trop certains que la paralysie gagne l'intérieur. Il fait appeler son confesseur, et le jour suivant est fixé pour lui administrer le saint viatique. Pie VI, ne voulant le recevoir qu'avec tous les témoignages de respect dont il est capable, exige qu'on l'aide à sortir de son lit et qu'on le revête de sa soutane, de son rochet, de son camail et de son étole. Regrettant amèrement de ne pouvoir s'agenouiller, ni se tenir debout en recevant son Dieu, il consent à communier assis dans un fauteuil.

La sainte Eucharistie lui étant apportée par l'Archevêque de Corinthe, ce Prélat croit devoir lui demander avant tout, en présentant le corps de Jésus-Christ, s'il pardonne à ses ennemis. « Oh ! oui, de tout mon cœur, de tout mon cœur, » répond aussitôt le saint Pontife, en élevant les yeux au Ciel et en les ramenant sur un crucifix qu'il a dans les mains. Son maître de chapelle lit à voix haute la profession de foi marquée dans le Pontifical ; et Pie VI, comme s'il recevait de sa propre foi une nouvelle force, manifeste son adhésion encore mieux que par des paroles : il pose une de ses mains sur les saints Évangiles et l'autre sur sa poitrine. Enfin, il communie d'une ma-

Digitized by Google

nière angélique, et tous les assistants vivement émus fondent en larmes.

Le lendemain, à huit heures du matin, l'Archevêque de Corinthe juge qu'il ne doit pas différer d'administrer à l'auguste malade le sacrement des mourants, et, avec une piété attendrissante, le Saint-Père s'unit à la prière qui accompagne chacune des onctions. Après une heure de recueillement, il dicte et signe un codicille par lequel il fait quelques dispositions particulières en faveur de ceux qui le servent. Il en confie l'exécution au même Archevêque, qu'il charge aussi de veiller aux clauses de son testament, relatives au lieu et aux circonstances de sa sépulture.

Dégagé de tout soin étranger au salut de son âme, il ne s'occupe plus que d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Ses aspirations très-fréquentes n'expriment que son impatience d'être réuni à Jésus-Christ. Dans l'intervalle, il récite les psaumes *Miserere mei* et *De Profundis*. Souvent il répète ces versets de l'hymne ambroisienne, si capables d'entretenir sa confiance en Dieu : *Te ergo quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti :* « Nous vous en prions donc, Seigneur, venez au secours de vos serviteurs que vous avez rachetés par votre sang précieux. » *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum :* « O mon Dieu ! puisque j'ai mis en vous mon espoir, je ne serai pas confondu dans l'éternité. »

Ses prières sont si ardentes et si continues, pendant tout le reste de la journée, qu'on croit nécessaire de l'engager à modérer sa ferveur, de peur que la maladie ne devienne trop aiguë. Elle achève néanmoins d'épuiser ses forces, mais elle lui laisse la tête libre et toute sa connaissance. Il en profite pour tendre affectueusement une main paternelle à tous ceux de sa suite qui approchent de son lit ; et,

Digitized by Google

prenant la leur, il la serre tendrement pour exprimer combien il est sensible à leur dévouement et reconnaissant de leurs soins.

Vers minuit, de nouveaux symptômes lui annoncent à lui-même, comme aux assistants, qu'il est près de rendre le dernier soupir. L'Archevêque se met à réciter les prières des agonisants. Pie VI, qui veut les suivre avec une affectueuse piété et s'y unir d'une intention réfléchie, lui demande par un signe de les prononcer lentement. Répétant intérieurement chaque parole, il en aspire en quelque sorte les pensées. Les prières se continuaient, quand le sain tPontife déposa tranquillement son âme dans le sein de Dieu, à une heure vingt-cinq minutes après minuit (le 19 août 1799). Il avait alors quatre-vingt-un ans huit mois deux jours.

Jamais la mort d'un Pontife romain ne produisit une si grande sensation, et peut-être jamais Pape, en quittant cette terre d'exil, ne reçut autant de tributs de regrets, d'amour et de vénération. En Italie, en Espagne, en Allemagne, en France même, partout enfin, Pie VI fut béni et célébré comme un martyr. Pétersbourg et Londres même entendirent son éloge. Parmi nos frères séparés, des conversions éclatantes furent le fruit de cette mort glorieuse.

Genève elle-même se sentit émue, et un de ses citoyens les plus distingués écrivait ces paroles remarquables : « Le catholique romain se glorifiera de la victoire mémorable que son chef a remportée sur l'impiété, et le chrétien des autres communions verra clairement où se trouve la véritable Église. Tant de tribulations, réservées aux seuls Pasteurs de l'Église romaine, lui montreront qu'une religion dont les ministres ne donnent aucun ombrage aux apôtres de l'impiété et de l'incrédulité n'est pas sûre, et que l'erreur, quand le vice fraternise si manifestement avec

Digitized by Google

elle, ne doit pas séduire. Voilà quels seront, je l'espère, les fruits des attentats commis contre le Pape, pendant sa vie et après sa mort [1]. »

La grande victime était immolée ; les flots de l'impiété, qui jusque-là étaient allés débordant et étendant leurs ravages, avaient touché, comme ceux de l'Océan, à la barrière posée par la main divine. Déjà le triomphe de l'Église se prépare par l'élection miraculeuse d'un nouveau Pontife, et la justification de la Providence est commencée par le châtiment des coupables.

La France a osé dire à l'Agneau dominateur : *Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous ;* des hommes se sont abreuvés du sang des martyrs, et la main de Dieu s'appesantit sur la France et sur les persécuteurs. Un effroyable ouragan s'est levé, la France en est bouleversée jusque dans ses fondements : monuments, richesses, citoyens, tout périt. Pendant dix ans l'histoire du royaume, autrefois Très-Chrétien et aujourd'hui rebelle à Jésus-Christ, est écrite avec la pointe d'un glaive trempée dans le sang. Jamais les générations ne contemplèrent un si lamentable spectacle. Les grands coupables, qui avaient poussé la France à la révolte, n'échappèrent pas aux coups de la vengeance divine : l'un est dévoré par les chiens ; l'autre meurt de misère ; un bon nombre portent leur tête sur l'échafaud : tous traînent en exil une existence déshonorée [2]. Celui qui à la cruauté avait ajouté la sacrilége dérision, Collot d'Herbois, épouvante les nègres eux-mêmes par l'horreur de sa mort. En voici l'histoire abrégée : avis aux persécuteurs !

[1] Voyez Baldassari, p. 557.

[2] Des présidents de la Convention nationale, au nombre de soixante-trois, seize ont été guillotinés, trois se sont donné la mort, huit ont été déportés, six emprisonnés à perpétuité, quatre devinrent fous ou moururent à Bicêtre, deux seulement échappèrent à toute espèce de condamnation.

Digitized by Google

Collot d'Herbois, impie forcené et révolutionnaire exalté, était intimement lié avec Robespierre, qu'il seconda dans ses abominables projets. Il fut le principal auteur des massacres de Lyon. Envoyé dans cette malheureuse ville en 1793, il y fit périr, par la main du bourreau, par la fusillade ou le canon, seize cents victimes, dont le seul crime était d'avoir voulu secouer le joug de la tyrannie. Mais le bras du Seigneur ne tarda pas à s'appesantir sur lui. La Convention, craignant de résister à l'opinion publique, qui s'était fortement déclarée contre ce monstre, ordonna son arrestation le 2 mars 1795, et ensuite sa déportation à Cayenne, où il était abhorré non-seulement des blancs, mais encore des noirs, qui, dans leur langage, l'appelaient le *bourreau de la Religion des hommes.*

« Déporté là, nous dit un témoin oculaire, il s'écriait quelquefois : *Je suis puni, l'abandon où je suis est un enfer.* Dans ces entrefaites, une fièvre inflammatoire le saisit et le dévore : il appelle Dieu et la sainte Vierge à son secours. Un soldat à qui il avait prêché l'athéisme lui demande pourquoi donc il s'en moquait quelques mois auparavant ! *Ah ! mon ami*, lui répondit-il, *ma bouche en imposait à mon cœur.* Puis il reprenait : *Mon Dieu, mon Dieu, puis-je encore espérer un pardon ? Envoyez-moi un consolateur, envoyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du brasier qui me consume : mon Dieu, donnez-moi la paix !* Le spectacle de ses derniers moments était si affreux, qu'on fut obligé de le mettre à l'écart. Tandis qu'on cherchait un prêtre, il expira, le 7 juin 1797, les yeux entr'ouverts, les membres retournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Les nègres, pressés pour se rendre à une danse, ne l'inhumèrent qu'à moitié ; son cadavre devint la pâture des animaux immondes... »

Digitized by Google

Après avoir justifié la Providence en apprenant au monde que ni les hommes ni les empires, quels qu'ils soient, ne se moquent impunément de l'Agneau dominateur, et que toutes les fois que le cri déicide des Juifs retentit chez une nation, une grêle de châtiments vient fondre sur elle, la briser et en faire un monument de la justice éternelle, Dieu consola l'Église en lui donnant des enfants nouveaux, pour remplacer ceux qui s'étaient rendus indignes de ses bienfaits.

D'abord, il lui rend miraculeusement son chef visible. Lorsque l'impiété parut s'asseoir triomphante sur les débris des croix renversées, un incrédule disait avec une sorte de triomphe : « Gardez bien votre Pape actuel ; ayez-en bien soin, et embaumez-le après sa mort ; car je vous prédis, et vous pouvez en être sûr, qu'après sa mort vous n'en aurez pas d'autre [1]. » Jamais prédiction ne fut plus promptement et plus visiblement démentie.

Dieu prend par la main le jeune général Bonaparte, vainqueur de l'Italie, et le jette aux extrémités de l'Orient. A peine est-il éloigné, que la Providence appelle du fond du Nord les libérateurs du Midi. A sa voix, les Russes et les Anglais marchent sur l'Italie, en chassent les Français, et donnent aux Cardinaux dispersés le temps de se réunir pour l'élection d'un nouveau Pape. Afin que cet événement portât le caractère d'une puissance surnaturelle, Dieu choisit le protecteur héréditaire de l'Église grecque, pour devenir le défenseur de l'Église romaine.

Au Czar il ordonne de changer la face de l'Italie, d'écarter tous les obstacles et de préparer toutes les voies, afin qu'un

[1] Barruel raconte dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, que ce propos fut tenu au secrétaire même du Nonce apostolique à Paris, par l'apostat Cerrutti, alors rédacteur de la *Feuille villageoise*.

Digitized by Google

nouveau conclave puisse s'assembler paisiblement, régulièrement et sans offrir l'apparence ni même le prétexte de la plus légère division. Venise a le bonheur et la gloire de devenir l'asile du sacré Collége ; ses membres s'y réunissent. Tous les vœux sont remplis : Pie VII est proclamé ; et l'Église a un chef digne de réparer ses malheurs et de fermer ses plaies. Ainsi la divine Providence a raffermi à jamais les fondements de la Religion catholique, en ne souffrant pas que la succession des Pontifes romains fût interrompue, ou qu'une Religion schismatique déchirât la catholicité.

L'élection d'un nouveau Pontife n'était pas la seule consolation que l'Homme-Dieu donnait à son épouse bien-aimée. Pendant qu'une partie de la tribu sainte l'honorait par sa constance sous la hache des bourreaux, le reste la faisait connaître et respecter dans les pays hérétiques. Quarante mille Prêtres français avaient tout quitté plutôt que de renoncer à la Religion. Allez, illustres proscrits ! le Ciel vous appelle à un nouvel apostolat, vous serez les instruments d'un nouveau miracle qui confondra l'impiété.

Glorieux confesseurs de la foi romaine, nos Prêtres et nos Pontifes se répandent dans toutes les parties de l'Europe. Le caractère de la persécution dont ils sont les victimes, leur science, leur zèle, leur charité, leur vue seule, font tomber les antiques préventions qui, depuis si longtemps, divisaient le bercail du Sauveur. Ils parlent, et d'innombrables conversions couronnent leurs discours. Le mouvement se communique, et des princes, des savants, des hommes de toutes les classes rentrent dans le giron de l'Église ; et désormais, enfants pleins de respect et de piété filiale, ils essuient à l'envi les larmes de l'auguste épouse de Jésus-Christ. Jamais, chose admirable !

Digitized by Google

les conversions ne furent plus fréquentes dans les communions séparées que depuis cette époque.

Ainsi, ce terrible orage de la révolution française, qui, dans la pensée des impies, devait anéantir l'Église, n'a été, dans les conseils de la Providence, qu'une brise favorable qui a transporté la semence évangélique dans les contrées étrangères, où elle n'a cessé de rapporter au centuple.

Ce n'est pas tout encore : l'Amérique tendait les bras à l'Église romaine. Le gouvernement protestant des États-Unis demandait des Évêques, et les nations les plus reculées de l'Orient, ébranlées au nom de Jésus-Christ, tombaient à genoux devant la Croix. En effet, au moment précis où l'impiété triomphante s'efforçait d'éteindre, dans le sang des Prêtres français, le flambeau de l'Évangile, la Providence le faisait porter dans un pays où il n'avait jamais pénétré : ce pays, c'est la Corée.

La Corée est une presqu'île idolâtre dont l'étendue peut égaler celle de l'Italie. Elle touche à la Chine et se trouve séparée du Japon par un bras de mer d'environ trente lieues de largeur. Voici comment le Christianisme s'y introduisit. En 1784, arriva à Pékin, capitale de la Chine, un jeune homme nommé Ly, fils d'un ambassadeur du roi de Corée. Grand amateur de mathématiques, ce jeune homme s'adressa aux missionnaires européens, pour leur demander des livres et des leçons de cette science. Les missionnaires profitèrent de l'occasion pour lui prêter aussi des livres de Religion. La grâce agit sur son cœur, il se convertit et fut baptisé sous le nom de *Pierre*.

Retourné dans sa patrie, le nouveau disciple de Jésus-Christ fit part à ses parents et à ses amis des principes de la vraie foi. Il leur distribua les livres qu'on lui avait donnés.

Digitized by Google

Cette lecture et les prédications vives du néophyte amenèrent bientôt plusieurs Coréens à la connaissance du vrai Dieu. Il en baptisa beaucoup, et beaucoup d'autres furent baptisés par de nouveaux Chrétiens qu'il avait établis catéchistes. Dans l'espace de cinq ans, le nombre des Chrétiens s'éleva jusqu'à environ quatre mille.

La propagation de la nouvelle religion ne put être longtemps cachée aux ministres du roi de Corée, qui firent plusieurs arrestations. Mais, dans tous les siècles et dans tous les pays, la persécution augmente infailliblement le nombre et la ferveur des Chrétiens. Parmi les Chrétiens arrêtés, se trouvaient deux frères nommés *Paul* et *Jacques*. Interrogés par le gouverneur, ils confessèrent Jésus-Christ avec une noble sincérité. Paul démontra la vérité de la Religion : ses paroles étonnèrent les païens et mirent les juges en fureur.

On en écrivit au roi, qui ordonna de rechercher exactement tous les Chrétiens, de les mettre en prison et de ne les laisser sortir qu'après qu'ils auraient renoncé à leur religion, de vive voix ou par écrit. Quant aux deux frères, il se les fit amener et les interrogea de nouveau. Aux différentes questions qu'on leur adressa, ils répondirent : « Nous professons la Religion chrétienne, parce que nous en avons reconnu la vérité... Nous voulons vivre et mourir Chrétiens, selon qu'il plaira à Dieu. »

Cette réponse courte, mais pleine de force, déplut au tribunal de la cour. Il ordonna qu'on appliquât les deux frères à la torture, jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé à Jésus-Christ. Ces deux athlètes ne devinrent, au milieu des tourments, que plus fermes dans la foi. Après les tourments, on employa les caresses : tout fut inutile. Alors le juge prononça la sentence de mort. Suivant

Digitized by Google

l'usage du royaume, cette sentence fut présentée au roi pour qu'il la confirmât. Ce prince en fut attristé. Connaissant le génie et les belles qualités de Paul, dont il aimait la famille, il envoya quelques personnes à la prison pour exhorter les deux frères à renoncer au Christianisme; ce fut en vain. Irrité de cette résistance, le roi ordonna l'exécution de l'arrêt.

Les généreux confesseurs furent aussitôt transportés de la prison au lieu du supplice, suivis d'une foule immense de Païens et de Chrétiens. Jacques, à demi mort des tourments cruels qu'on lui avait fait souffrir, pouvait à peine prononcer quelquefois les saints noms de Jésus et de Marie; mais Paul s'avançait avec un air d'allégresse vers le lieu du supplice; il semblait aller à un festin délicieux. Il annonçait Jésus-Christ avec tant de dignité, que les Chrétiens et les Païens eux-mêmes étaient ravis d'admiration.

Au lieu du supplice, on leur demande encore s'ils veulent renoncer à leur foi. Sur leur réponse négative, l'officier commande à Paul de lire lui-même sa sentence de mort : Paul la prend et la lit à haute voix. Ravi d'une joie toute céleste, aussitôt après l'avoir lue, il pose sa tête sur un gros billot de bois, prononce plusieurs fois les noms de Jésus et de Marie, et d'un grand sang-froid il fait signe au bourreau de faire son devoir. Le bourreau lui tranche la tête, ainsi qu'à Jacques, qui, bien qu'à demi mort, trouvait encore assez de force pour prononcer les saints noms que répétait son frère.

Les corps des martyrs restèrent neuf jours sans sépulture. Le neuvième jour, les parents, qui avaient obtenu du roi la permission de les ensevelir, et leurs amis qui étaient venus à leurs funérailles, furent très-étonnés de

Digitized by Google

voir les deux corps sans aucune marque de corruption, vermeils et flexibles comme s'ils eussent été décapités le jour même. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils virent le billot, sur lequel ils avaient eu la tête tranchée, arrosée d'un sang liquide et aussi frais que s'il fût sorti de la veine au même moment.

Les Païens se récrièrent contre l'injustice des juges, et proclamèrent l'innocence des deux frères. Quelques-uns, touchés du prodige qu'ils avaient examiné avec soin, se convertirent à la foi. Les fidèles bénirent le Seigneur, et le sang de ces deux martyrs fut une semence de Chrétiens.

En 1800, une persécution plus terrible que la première s'alluma dans la Corée. Le seul missionnaire présent dans le royaume fut pris et mis à mort. Mais il est resté un grand nombre de néophytes fervents et pieux qui sont venus dernièrement en Chine demander de nouveaux apôtres, assurant que la moisson serait abondante. Plusieurs missionnaires viennent d'entrer dans ce royaume. Dieu veuille bénir leur dévouement et la ferveur de ces nouveaux Chrétiens[1]!

Il n'entre pas dans le plan du Catéchisme de continuer l'histoire de la Religion pendant le dix-neuvième siècle. Contentons-nous de jeter un rapide coup d'œil sur les années qui séparent 1799 de 1840. Ce tableau, analogue à

[1] Le numéro 93 des *Annales de la Propagation de la foi* contient le récit de la nouvelle persécution qui vient d'éclater en Corée, et les exemples de foi et de courage, dignes des premiers siècles, donnés par les néophytes. — Une persécution plus cruelle que la première vient d'avoir lieu en Corée. *Annales de la Prop. de la foi*, années 1865-1866.

Digitized by Google

celui que nous avons placé à la leçon XLVIIIe, en montrant l'Église romaine pleine d'une vie surabondante aux deux moments suprêmes, où ses ennemis proclament sa défaite, répond victorieusement à leurs cris de mort et fait tressaillir de foi, d'espérance et d'amour tous les cœurs catholiques.

Je la vois, cette Église, après la mort du Pontife que l'impiété affirmait devoir être le dernier, ressuscitant en quelque sorte dans la personne du glorieux Pie VII, miraculeusement élu à Venise. Après cette effroyable tempête qui devait, suivant la prédiction de ses ennemis, anéantir jusqu'à son nom, elle revient en France, pauvre des biens de la fortune, mais riche de vertus et brillante des stigmates du martyre. D'une main, elle lutte avec le calme et la fermeté de la justice contre le Géant qui, après avoir fait tomber à ses pieds tant de couronnes de rois, crut pouvoir placer sur sa tête la tiare des Pontifes ; de l'autre, elle ramasse une à une les pierres dispersées du sanctuaire, et, malgré les oppositions du pouvoir temporel, malgré les sarcasmes de l'impiété, elle relève avec un infatigable courage les murailles de la sainte Jérusalem.

Je la vois, après dix années de combats, délivrée par son divin Époux, armant pour sa cause les hommes et les éléments, reprenant en triomphe le chemin de la ville éternelle, tandis que son persécuteur s'en allait, captif et dépouillé, expirer sur un rocher désert au milieu de l'Océan.

Je la vois ensuite cicatrisant ses blessures, reformant les rangs de sa milice, décimée par la hache de l'impiété, opposant la douceur, la charité et la prière aux outrages incessants de ses ennemis ; puis, Dieu bénissant ses larmes, je vois d'innombrables merveilles s'opérer à sa voix, comme

Digitized by Google

par enchantement et couvrir le sol de la France. Trente mille églises réparées ou construites; dix mille écoles et hôpitaux; cinquante mille Prêtres; cent mille religieux et religieuses; le plus austère de tous les ordres, celui de la Trappe, plus nombreux qu'il ne fut jamais; plus de vingt millions de bons livres publiés; une activité pour les œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, jusque-là sans exemple : tel est le spectacle prodigieux qui frappe les regards de tous, fait la consolation de la foi et le désespoir de l'impiété.

Dans les autres contrées, elle ne se montre ni moins active ni moins féconde. En Prusse et en Russie, elle oppose à l'hérésie et au schisme assis sur le trône, la fermeté de ses Pontifes, et arrache des cris d'admiration à ses persécuteurs, en attendant qu'elle fasse tomber les armes de leurs mains. Dans la Grande-Bretagne, elle brise les fers rivés, depuis trois siècles, aux pieds et aux mains de la fidèle Irlande; sape le protestantisme oppresseur; et, dans l'espace de quelques années enlève à l'hérésie la plus opiniâtre, deux millions de brebis qu'elle ramène au bercail. Des évêchés s'établissent jusque dans la métropole de l'erreur, et dans les domaines ensanglantés de Henri VIII et d'Élisabeth se bâtissent plus de six cents églises.

Si de l'Europe nous portons nos regards sur les autres parties du monde, nous voyons cette Église immortelle déployant une activité et une puissance également sans exemple. Entre elle et l'erreur aux cent voix et aux cent bras, la lutte est devenue plus acharnée, plus générale : dans un prochain avenir le monde entier doit, comme aux jours du Christianisme naissant, être le prix du vainqueur. Quelle partie de la terre n'a pas vu les missionnaires mariés de l'anglicanisme, les colporteurs soudoyés des sociétés bibli-

Digitized by Google

ques [1], partout prenant les devants pour conquérir à l'erreur les peuples nouveaux, que les progrès de la navigation font surgir chaque jour du sein des mers ? C'est Simon le Magicien précédant Pierre à Rome.

Mais l'Église catholique ne reste pas en arrière. On la voit répandant au loin l'esprit de feu qui descendit sur elle au Cénacle, se contentant d'indiquer à ses missionnaires les nations lointaines qu'il faut arracher à l'erreur ; et des anges de paix, portés sur l'aile des vents, se rendent aux quatre coins du monde, apôtres aujourd'hui de la bonne nouvelle et demain ses martyrs. Chose étonnante, si les dix-huit siècles qui précèdent ne nous offraient la répétition constante du même prodige ! c'est au moment où l'impiété proclame en Europe la mort de cette Église immortelle, qu'elle manifeste une surabondance de vie et dilate son empire jusqu'aux dernières limites de l'univers.

Nommez un point du globe, une île perdue au milieu des océans les plus éloignés, qui n'aient reçu naguère la visite de quelqu'un de ses apôtres ! Sur quels rivages lointains et redoutables ont-ils craint d'aller publier sa grandeur et répandre leur sang? Honneur à leur zèle ! depuis les montagnes glacées de l'Amérique septentrionale jusqu'aux plaines brûlantes arrosées par le Gange, depuis les îles de l'Océanie jusqu'à la Corée, depuis le Thibet

[1] Chaque missionnaire anglican reçoit un traitement de six mille francs ; plus mille francs pour madame son épouse, plus cinq cents francs pour chaque enfant en bas âge. Si l'argent et des Bibles suffisaient pour convertir, le monde serait aujourd'hui protestant. Mais voyez quelle stérilité ! Naguère un de ces prétendus apôtres avouait que la mission anglicane de Macao avait, en l'espace de vingt ans et après une dépense d'environ cinq cent mille francs, converti jusqu'à sept Chinois en comptant les domestiques de la maison !!!

Digitized by Google

jusqu'au cap de Bonne-Espérance, l'arbre de vie planté au sommet du Calvaire étend ses rameaux bienfaisants, et présente à toutes les tribus de la race humaine ses fruits d'immortalité.

Chose plus admirable encore ! c'est le lendemain d'une revolution rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre, qui dans trois jours avait brisé trois générations de rois et enseveli sous des ruines sanglantes l'antique trône de saint Louis, regardé comme le piédestal nécessaire de l'Église ; c'est, dis-je, le lendemain, le jour même de cette catastrophe, que le zèle de l'apostolat se ranime dans la tribu sainte avec une ardeur toute nouvelle. Tandis que de 1815 à 1830 le séminaire des Missions-Étrangères n'avait envoyé aux nations infidèles que quarante-six apôtres, de 1830 à 1839 il en a fait partir soixante-seize. Tandis que la congrégation de Saint-Lazare n'avait de 1815 à 1830 compté que sept départs, de 1830 à 1839 elle en a vu plus de quarante. Depuis cette époque la proportion va toujours croissant. Pour qu'aucun peuple ne soit oublié, deux ordres religieux s'établissent pour évangéliser les terres nouvellement découvertes. L'Océanie orientale et l'Océanie occidentale deviennent le vaste champ où s'exerce le zèle des *Congrégation de Picpus et de Marie.*

Il est une circonstance dont l'à-propos, ajoutant encore au merveilleux de cet élan apostolique, rend visible la Providence qui veille nuit et jour sur l'Église. Lorsqu'en 1830 le gouvernement français retirait aux missions son appui et les aumônes, que les rois très-chrétiens leur avaient toujours accordées, lorsque par suite de cette mesure on songeait à fermer le séminaire des Missions-Étrangères, voilà qu'une œuvre, une œuvre toute française, l'OEuvre de la Propagation de la Foi, jusque-là semblable au grain de

Digitized by Google

sénevé, qui est la plus petite de toutes les graines, prend tout à coup un accroissement inexplicable. Les catholiques de France d'abord, puis ceux de l'Europe entière, saisis par l'esprit de l'apostolat, unissent leurs prières et leurs aumônes pour porter secours aux missions et assurer à l'Église le succès du combat, qui se livre entre l'erreur et la vérité sur tous le points du globe. Le chiffre de leurs offrandes annuelles s'élève rapidement de quelques milliers de francs à la somme de cinq millions.

A ce mouvement inespéré, les femmes elles-mêmes prennent part. L'esprit de l'apostolat descend sur elles; et ce qui ne s'était jamais vu, les vierges de Jésus-Christ, malgré leur faiblesse et leur timidité naturelle, deviennent des apôtres. Comme les missionnaires, elles quittent leur famille et leur patrie, bravent les dangers et les climats, et vont compléter l'œuvre évangélique en faisant auprès des personnes de leur sexe, ce que les missionnaires font pour les hommes. Grâce à ce miraculeux concours des hommes et de la Providence, les TRENTE-HUIT ordres ou congrégations françaises et étrangères, vouées aux missions d'outre-mer, peuvent continuer leurs travaux. Le sort des anciennes chrétientés est assuré. On peut même en former de nouvelles, doubler le nombre des ouvriers évangéliques, bâtir des églises, fonder des séminaires, racheter les captifs de la foi, et faire briller le soleil de la grâce dans tous les lieux que visite, en les fécondant, le soleil de la nature : tellement qu'aujourd'hui, en dehors de l'Europe, dans les contrées où naguère son nom était à peine connu, l'Église romaine compte cent vingt évêchés et cinq millions de néophytes. Si vous ajoutez à ce chiffre les populations plus anciennement catholiques des quatre parties du monde, vous aurez pour la catholicité tout entière 800 Évêques,

Digitized by Google

sans compter les coadjuteurs, les suffragants et autres prélats, et environ 180,000,000 de catholiques.

Elle n'est donc pas morte, comme le dit l'impiété, cette Église romaine qui impose encore sa foi à tant de millions d'intelligences, et qui, tous les jours, agrandit son empire par d'infatigables conquêtes. Voyez, tandis que l'aigle et la louve, sanglantes images de Rome ancienne, s'arrêtèrent au bord de l'Euphrate et du Danube devant une résistance désespérée, la Rome nouvelle a porté ses pacifiques symboles, la colombe et l'agneau, jusque sur les rives du Gange et du Mississipi, et plus loin encore, sur des terres inconnues et chez des peuples sans nom.

Elle n'est pas morte, cette Église romaine qui, aujourd'hui comme aux jours de sa jeunesse, a encore dans le cœur une charité aussi vaste que le monde, et dans les veines du sang à verser sur toutes les parties de la terre, sang généreux qui, loin de l'affaiblir, devient une semence féconde de nouveaux Chrétiens.

Elle n'est pas morte, cette Église dont la parole tire de la barbarie et fait asseoir au banquet de la civilisation, les tribus les plus dégradées de l'espèce humaine, en même temps que sa main puissante bâtit des écoles, des couvents, des hospices, dans les contrées idolâtres, où les enfants sont des choses, les femmes des esclaves, les pauvres une caste impure.

Elle n'est pas morte, cette Église dont la lumière fait seule la différence entre la civilisation et la barbarie. Promenez vos regards sur le globe : partout où brille le flambeau du Christianisme, lumière ; partout où il ne brille pas, ténèbres ; partout où il ne brille plus, barbarie. Ainsi pour l'intelligence, l'Océanie est au-dessous de zéro, l'Afrique nulle, l'Asie morte. Il n'y a de vie intellectuelle qu'en Eu-

Digitized by Google

rope et en Amérique, c'est-à-dire dans l'humanité chrétienne.

Cette géographie de l'intelligence ne répond pas seulement d'une manière victorieuse aux cris de mort de l'impiété, elle termine encore à elle seule toutes les grandes questions de religion, d'Église, de philosophie et d'histoire. Il est géographiquement démontré que l'intelligence humaine c'est l'intelligence chrétienne ; que la raison humaine c'est la raison chrétienne ; et si vous demandez à l'histoire d'où sont descendus, d'où descendent encore ces torrents de lumière, elle vous montrera sans hésiter les collines bien-aimées de la ville éternelle.

Elle n'est donc pas morte, hommes égarés, cette Église votre mère et la mienne, à qui vous devez, malgré que vous en ayez, toute votre vie intellectuelle et sociale. Je le sais, l'affaiblissement de la foi, l'apostasie des nations, des familles et des individus, la révolte de plus en plus générale contre l'Église est un fait lamentable qui grandit chaque jour au sein de l'Europe. Mais gardez-vous de dire pour cela que la parole de l'Église catholique est froide et sans vie : vous ne voyez pas que vous vous accusez vous-mêmes.

Cette parole est froide et sans vie ? Eh ! qu'en savez-vous ? l'avez-vous entendue ? l'avez-vous éprouvée ? l'avez-vous étudiée ? Cette parole peut-elle donc forcer les aveugles à voir, les sourds à écouter ? Si pendant trois siècles on l'a insultée, calomniée, travestie, ridiculisée, est-ce sa faute si vous ne la comprenez plus, si vous ne l'aimez plus ? Pourquoi ne fait-elle pas sur vous la même impression, que sur tant de hautes intelligences et tant de nobles cœurs ? Êtes-vous bien sûr que c'est le Catholicisme qui est mort, et non pas vous ? Êtes-vous bien sûr que c'est le soleil qui est

Digitized by Google

éteint, et non pas vos yeux qui sont frappés de cécité.

Ce que je sais, moi, c'est que l'orsque l'homme devient chair, l'esprit de Dieu se retire, la vie s'en va. Relisez certaines pages de vôtre histoire, de l'histoire des peuples et des hommes qui proclament aujourd'hui la mort du Catholicisme, peut-être y trouverez-vous l'explication de ce mystère. Et si cela ne suffit pas, allez demander à l'univers l'éclaircissement de vos doutes. Allez le demander à toutes ces nations, à tous ces chiffres, à tous ces faits dont je viens de vous présenter le tableau.

Si donc, pour une société, l'activité, l'action, l'influence sont le signe de la vie, l'Église romaine vit, et vit, non comme les institutions humaines, d'une vie locale, mais d'une vie universelle, par conséquent divine. En effet, considérez ces multitudes croyantes nouvellement catholiques, semées sur la surface de l'univers : quatre cent mille Nègres ; deux cent mille sauvages Américains ; trois cent vingt mille Chinois ; quatre cent cinquante mille Annamites ; huit cent mille Indous ; deux cent mille colons anglais ; un million deux cent mille citoyens des États-Unis, et, si vous le pouvez, défendez-vous de confesser l'universalité, par conséquent la divinité d'une Religion qui domine tous les climats, toutes les variétés de race, tous les degrés de développement intellectuel, toutes les institutions sociales ; indépendante, par conséquent, de ces conditions de temps et de lieu, formes nécessaires de toutes les créations terrestres [1].

Salut maintenant, Église immortelle ! salut au magnifique horizon qui s'ouvre devant vous ! salut à vous, mère bien-aimée qui éclairâtes mon berceau, qui protégerez ma

[1] Voyez *Annales de la Propag. de la foi*, n. 78, p. 350 et suiv.

Digitized by Google

tombe ! le bras puissant de votre divin Époux n'est point raccourci. Comme vous l'avez commencée et continuée, vous accomplirez votre mission bienfaisante au milieu des combats [1] ; la couronne d'épines, incommunicable diadème de la légitime Épouse du Dieu du Calvaire, ornera toujours votre front virginal, et le flambeau divin qui fut remis entre vos mains sacrées ne s'éteindra jamais : j'en ai la certitude [2].

[1] Sanguine fundata est Ecclesia, sanguine crevit, Sanguine succrescit, sanguine finis erit.

[2] Nous ne pouvons mieux résumer ce tableau de l'Église, qu'en citant les éloquentes paroles, que M. Aparisi adressait, en 1865, aux cortès espagnoles : « Il y a, Messieurs les députés, une institution qui est l'œuvre de Dieu. Si elle n'était pas l'œuvre de Dieu, les hommes, en la voyant si grande, si magnifique, si excellente, ne pourraient jamais croire qu'elle est leur œuvre propre. C'est l'Église catholique, qui est née dans les catacombes, et qui s'éleva de là sur le trône des Césars pour répandre sa lumière sur le monde enseveli dans les ténèbres. L'Église catholique a traversé les siècles, couronnée de gloire ou d'épines, mais conservant toujours le dépôt sacré de la foi. Autour d'elle tout vieillit, et elle est toujours jeune, parce qu'elle est immortelle ; autour d'elle tout change, et elle est toujours la même, parce qu'elle est la vérité. A la tête de cette Église se tient un homme, et cet homme siége sur le trône le plus élevé de l'univers : il est le premier parmi tous les hommes. Et lorsqu'il monte à ce poste sublime, ce n'est pas par le droit du sang, ce n'est pas par la force de l'épée ; il s'élève des classes moyennes, quelquefois des classes les plus humbles de la société. Ce qui l'élève à ce poste sublime, c'est la science et la vertu, pour montrer au monde que la science et la vertu valent mieux que l'or et l'épée. Il appartient aux classes les plus humbles, parce qu'il doit être le représentant de tous, et principalement des humbles et des pauvres... Ce n'est pas là une institution humaine, c'est une institution divine.

« Celui qui s'asseoit aujourd'hui dans la Chaire de saint Pierre s'appelle Pie IX ; c'est le seul roi qui reste intrépide dans le monde, et il est intrépide parce qu'il a la foi. Avancé en âge, sans armes, sans force matérielle, entouré d'ennemis et d'embûches, vous pouvez le contempler, la croix à la main, les yeux levés vers le ciel, et disant à la terre les paroles de vérité et de vie. Il y a quelques jours, il a parlé, et tous les Évêques de l'Église universelle, et l'Église universelle avec eux, ont écouté avec respect, et nous tous, qui sommes catholiques, nous devons écouter cette parole avec le même respect.

« Cependant cet homme, ce roi plein de bonté, ceint du triple diadème de

Digitized by Google

Brillera-t-il toujours sur ma patrie ? j'en ai l'espérance ! Oh ! non, mon Dieu, vous n'ôterez pas la foi à la fille aînée de votre Église ; à celle que vous avez si évidemment créée et mise au monde pour être la consolation, le bras, la voix de sa mère ; à celle qui, aujourd'hui encore, malgré ses infidélités, emporte vers le catholicisme tous les autres peuples de la terre, comme le soleil entraîne dans son mouvement tous les astres du Ciel ; à celle qui, au prix de ses aumônes, de ses prières et de son sang, est encore la première à vous faire connaître, aimer et bénir par les nations les plus reculées, assises dans les ombres de la mort[1]. Et vous, Marie, puissante protectrice de la France, mère de miséricorde, vous ne démentirez pas l'oracle solennel prononcé à votre gloire et à notre consolation par un des plus dignes organes de votre Fils : *Le royaume de France est le royaume de*

la sainteté, de l'âge et de l'infortune, devant qui s'inclinent le calviniste Guizot et Thiers le voltairien, cet homme, qui est la figure la plus haute, la plus noble, la plus sublime qui soit dans le monde, cet homme a été appelé *insensé*, il a été traité de *comédien*, et l'on s'est moqué de sa dernière Encyclique... Voilà ce qui s'est fait, ce qui s'est dit sur cette terre d'Europe, où il n'y a pas un pouce de terrain qui n'ait été illustré par la gloire d'un héros chrétien ou sanctifié par le sang d'un martyr.

« Et il y a des malheureux qui ont été plus loin. Pendant qu'ils demandent tous les genres de liberté, qu'ils en usent et abusent, grâce à la tolérance coupable du Gouvernement, qui ne devrait jamais consentir à ce qu'on emploie la liberté pour le mal ; pendant qu'en vertu de leur propre autorité, ils font connaître à leurs fidèles les paroles du Pape pour les dénigrer, ils ont l'audace vraiment étonnante de demander que l'on châtie les Évêques, ces princes de l'Église qui, en publiant les paroles du vicaire de Jésus-Christ, ont accompli une obligation sacrée, et qui l'ont accomplie en vertu de la volonté de Dieu, comme successeurs des Apôtres ! Ces malheureux ont insulté les Évêques, en les appelant insensés et factieux ; ils ont traité de déclamations leurs courageuses paroles ; en un mot, selon une expression très-heureuse, *ces hommes, qui font de tout une barricade contre le Trône, font maintenant du Trône une barricade contre l'Église...* »

[1] On comprendra sans peine que ce n'est pas malheureusement à la France comme nation, que conviennent ces éloges, mais aux catholiques français.

Digitized by Google

Marie, il ne périra jamais : Regnum Galliæ, regnum Mariæ, nunquam peribit [1]; et, pour la France, ne pas périr, c'est redevenir catholique.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour ! je vous remercie de m'avoir fait lire cette belle histoire de votre charité pour l'homme. Dieu aimant les hommes, les aimant toujours, uniquement occupé de leur faire du bien, telle est la grande et touchante vérité qui est écrite à chaque page de la Religion. Comment, après cela, ne pas vous aimer ? car vous ne nous avez tant aimés que pour obtenir notre amour ; il semble que vous ne puissiez être heureux sans nous.

Je renouvelle donc, avec une nouvelle bonne volonté, la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu.

[1] Benoît XIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

PETIT CATÉCHISME

XXIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT JEAN L'AUMONIER (SUITE). — LA VRAIE CROIX RENDUE. — SEPTIÈME SIÈCLE.

Q. Continuez la vie de saint Jean l'Aumônier.

R. Saint Jean l'Aumônier pardonnait aussi facilement les injures qu'il faisait l'aumône. Un jour un sénateur, nommé Nicétas, voulut s'emparer d'un bien qui appartenait à l'Église et aux pauvres d'Alexandrie : le saint s'y opposa, ce qui mit le sénateur en colère.

Q. Que fit le saint ?

R. Le saint ne fut pas plutôt de retour chez lui qu'il envoya dire à Nicétas : « Mon frère, le soleil est près de se coucher. » Le sénateur comprit et vint trouver le saint patriarche : ils se mirent à genoux l'un devant l'autre, prièrent ensemble, s'embrassèrent, et la plus grande amitié régna toujours entre eux.

Q. Quelle était la résignation du saint patriarche ?

R. Dans un moment où il avait le plus besoin de toutes ses ressources, il apprit que treize vaisseaux chargés de blé et de marchandises précieuses appartenant à l'Église d'Alexandrie avaient fait naufrage : il reçut ce coup de la Providence avec toute la résignation du saint homme Job, et fut récompensé comme lui.

Q. Quel était son détachement ?

R. Son détachement était tel qu'il logeait dans une cellule où il n'avait pour lit que la terre nue et une méchante couverture de

Digitized by Google

laine déchirée en plusieurs endroits. Un riche habitant d'Alexandrie lui en acheta une neuve, dont il le pria de se servir pour l'amour de lui. Le saint y consentit à regret.

Q. Que se passa-t-il la nuit suivante?

R. La nuit suivante le saint ne put dormir, et on l'entendait répéter à chaque instant : « Qui croirait que l'humble Jean a sur lui une couverture qui coûte trente-six pièces d'argent? Combien de pauvres qui n'ont qu'une natte de jonc pour se coucher! Dieu soit loué! c'est la première et la dernière fois que je me sers de cette couverture. » Et dès le matin il la fit vendre.

Q. Où mourut saint Jean l'Aumônier?

R. Saint Jean l'Aumônier, parvenu à une grande vieillesse, mourut dans l'île de Chypre, laissant pour toute fortune une seule pièce de monnaie, qu'il fit donner aux pauvres.

Q. Comment Dieu punit-il les Perses qui avaient ravagé Jérusalem?

R. Dieu punit d'une manière éclatante les Perses qui avaient ravagé Jérusalem : l'empereur Héraclius donna d'abord un coup mortel à leur empire par une grande victoire qu'il remporta sur eux, après laquelle leur roi, Chosroès, qui avait pris Jérusalem et enlevé la vraie croix, fut assassiné par son propre fils.

Q. Que devint la vraie croix?

R. La vraie croix fut rendue, encore enfermée dans son étui scellé du sceau du patriarche de Jérusalem, et rapportée en triomphe dans cette ville.

Prière et résolution, page 186.

XXXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT SOPHRONE. — SIXIÈME CONCILE GÉNÉRAL. — SAINT WILLIBORD. — SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLE.

Q. Qui porta le dernier coup à l'empire des Perses?

R. Celui qui porta le dernier coup à l'empire des Perses fut Mahomet. Mahomet naquit à la Mecque, ville d'Arabie, de parents obscurs : les crimes ne lui coûtaient rien quand il s'agissait de satis-

Digitized by Google

faire ses passions ; pour dominer plus sûrement les Arabes, dont un grand nombre étaient encore idolâtres, il imagina de leur donner une religion.

Q. Quelle est sa religion?

R. La religion de Mahomet est un mélange bizarre du Christianisme, du Judaïsme et de l'Idolâtrie : elle enseigne que l'homme n'est pas libre ; elle autorise les péchés les plus honteux, et promet à ses sectateurs, pour récompense dans l'éternité, des plaisirs sensuels.

Q. Qu'a produit cette religion?

R. Cette religion a produit l'avilissement et la corruption, l'esclavage et la barbarie : tandis que la Religion chrétienne a purifié les mœurs, aboli l'esclavage et civilisé les nations.

Q. Comment Mahomet établit-il sa religion?

R. Mahomet établit sa religion par le glaive. Il disait : Crois ou meurs. C'est à la violence et à l'amour du plaisir que Mahomet doit ses succès, au lieu que les Apôtres ont établi la Religion chrétienne en mettant un frein à toutes les passions et en se laissant égorger.

Q. La religion de Mahomet est-elle une?

R. Tandis que la Religion chrétienne est une, le mahométisme s'est divisé en une multitude de sectes : on en compte plus de soixante.

Q. Quelle fut la fin de Mahomet?

R. Une femme juive, voulant s'assurer si Mahomet était vraiment prophète comme il le disait, empoisonna une épaule de mouton qu'elle lui servit : le prétendu prophète ne s'en aperçut qu'après en avoir mangé, et mourut misérablement.

Q. Comment finit l'empire des Perses?

R. Omar, un des lieutenants de Mahomet, déclara la guerre aux Perses, tua leur dernier roi et anéantit leur empire ; après quoi les mahométans réduisirent en servitude toutes les provinces d'Orient qui avaient embrassé l'hérésie.

Q. Quelle autre calamité affligeait l'Église?

R. Une autre calamité affligeait l'Église : c'était l'hérésie des Monothélites. Ces hérétiques prétendaient qu'il n'y a qu'une seule

Digitized by Google

volonté en Notre-Seigneur, quoiqu'il y ait deux natures ; ils furent condamnés au sixième concile général tenu à Constantinople en 680.

Q. Comment Dieu consola-t-il l'Église ?

R. Dieu consola l'Église par la vie angélique d'un grand nombre de saints qui réparèrent les scandales et les crimes occasionnés par l'hérésie : de ce nombre fut saint Anastase, solitaire du mont Sinaï.

Q. Comment Dieu répara-t-il ses pertes ?

R. Dieu répara les pertes que l'hérésie et le mahométisme faisaient faire à l'Église, en convertissant de nouveaux peuples, tels que les Frisons, les Hollandais et une partie des Danois : le missionnaire qui leur porta l'Évangile fut saint Willibrod, religieux bénédictin d'Angleterre, envoyé par le Pape Sergius.

Prière et résolution, page 365.

XXXIe

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT BONIFACE. — MARTYRE DES RELIGIEUX DE LÉRINS ET DE SAINT ÉTIENNE, SOLITAIRE. — HUITIÈME SIÈCLE.

Q. L'Église ne fit-elle pas d'autres conquêtes ?

R. L'Église fit d'autres conquêtes plus étendues : toute l'Allemagne se convertit à la voix de saint Boniface, bénédictin d'Angleterre, que le souverain pontife Grégoire II chargea de prêcher l'Évangile dans tout le nord de l'Europe.

Q. Que fit le saint après avoir reçu sa mission ?

R. Après avoir reçu sa mission, le saint convertit les Bavarois, le reste des Frisons, une partie des Saxons, et, pour assurer le fruit de ses travaux, il fonda la célèbre abbaye de Fulde, pépinière de saints et de grands hommes qui civilisèrent les Allemands, après les avoir rendus chrétiens ?

Q. Comment mourut saint Boniface ?

R. Saint Boniface, ayant été sacré archevêque de Mayence, convertit encore un grand nombre d'idolâtres, et reçut de la main des

Digitized by Google

barbares la couronne du martyre, qu'il ambitionnait depuis longtemps.

Q. De la part de qui l'Église eut-elle à souffrir?

R. L'Église, joyeuse de la conversion de l'Allemagne, eut beaucoup à souffrir de la part des Sarrasins ou Mahométans, qui passèrent d'Afrique en Espagne, et de là en France, brûlant et massacrant tout ce qu'ils rencontraient.

Q. Par qui furent-ils arrêtés?

R. Ils furent arrêtés par Charles-Martel, prince français, qui les défit dans une sanglante bataille auprès de Poitiers; mais, avant et pendant cette invasion, de grands désordres avaient été commis : il fallait des victimes pour les expier.

Q. Quelles furent ces victimes?

R. Ces victimes furent un grand nombre de saints évêques et de religieux qui vivaient alors, et surtout les glorieux martyrs dont le sang coula sous le fer des Sarrasins, en particulier les religieux de Luxeuil en Franche-Comté et ceux de Lérins.

Q. L'Église eut-elle encore à souffrir durant ce siècle?

R. L'Église eut encore à souffrir durant ce siècle les impiétés des *Iconoclastes*, ou briseurs d'images. C'étaient des hérétiques qui, regardant comme une idolâtrie le culte que l'on rend aux images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints, se mirent à les briser

Q. Quel est l'auteur de cette hérésie?

R. L'auteur de cette hérésie fut l'empereur Léon l'Isaurien, qui la soutint par le glaive, ainsi que son fils Constantin, qui mourut misérablement, frappé par la main de Dieu.

Prière et résolution, page 47.

Digitized by Google

XXXIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT JEAN DAMASCÈNE. — SEPTIÈME CONCILE GÉNÉRAL. — SAINT ANSCAIRE. — SAINT EULOGE. — SAINT MÉTHODIUS. — HUITIÈME ET NEUVIÈME SIÈCLE.

Q. Quel fut le principal défenseur des saintes images?

R. Le principal défenseur des saintes images fut saint Jean, surnommé Damascène, parce qu'il naquit à Damas, où il fut élevé avec grand soin par un saint religieux que son père avait racheté de l'esclavage des Sarrasins.

Q. Que devint-il après la mort de son père?

R. Après la mort de son père il devint gouverneur de Damas; mais la crainte de se perdre au milieu des honneurs et des richesses lui fit quitter cette place pour se retirer dans la laure de saint Sabas près de Jérusalem, où il composa ses ouvrages contre l'hérésie des Iconoclastes, qui fut condamnée au septième concile général, tenu à Nicée en 787.

Q. Comment Dieu punit-il les empereurs de Constantinople?

R. Dieu punit les empereurs de Constantinople en leur ôtant l'empire d'Occident et en le donnant à Charlemagne, qui fit refleurir les sciences et la Religion et procura la conversion des Saxons.

Q. De quelle autre fut-elle suivie?

R. Elle fut suivie de celle des Danois et des Suédois, qui réparèrent les pertes que les Mahométans et les hérétiques faisaient éprouver à l'Église.

Q. Quel est l'Apôtre de ces peuples?

R. L'Apôtre des Danois et des Suédois fut saint Anscaire, religieux bénédictin de l'abbaye de Corbie.

Q. Y eut-il des martyrs dans ce temps-là?

R. Dans ce temps-là il y eut un grand nombre de martyrs en Espagne, où les Sarrasins résolurent d'éteindre la foi : la plus illustre fut saint Euloge.

Q. Qui était-il?

R. C'était un saint prêtre rempli de foi et de science. Il avait conseillé à une jeune chrétienne, dont le père et la mère étaient ma-

Digitized by Google

hométans, de quitter la maison paternelle, dans la crainte de perdre la foi ; les Sarrasins, irrités, le mirent à mort, et, quatre jours après, ils martyrisèrent la jeune chrétienne.

Q. Le sang de ces martyrs fut-il une semence de Chrétiens ?

R. Le sang de ces martyrs fut une semence de Chrétiens, car ce fut après leur mort que la nation des Bulgares embrassa la Religion : la vue d'un tableau du Jugement dernier frappa le roi d'une telle crainte, qu'il demanda le baptême et devint un fervent chrétien.

Prière et résolution, page 61.

XXXIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — HUITIÈME CONCILE GÉNÉRAL. — CONVERSION DES RUSSES ET DES NORMANDS. — FONDATION DE L'ABBAYE DE CLUNI. — NEUVIÈME ET DIXIÈME SIÈCLE.

Q. Qu'est-ce qui affligea l'Église vers la fin du neuvième siècle ?

R. Ce qui affligea l'Église vers la fin du neuvième siècle fut le schisme de Photius. Photius était un homme puissant et orgueilleux, qui fit chasser saint Ignace, patriarche de Constantinople, et s'empara de son Siége, quoiqu'il ne fût qu'un simple laïque.

Q. Que fit le souverain Pontife ?

R. Le souverain Pontife assembla à Constantinople le huitième concile général, qui condamna Photius et reconnut Ignace pour le seul pasteur légitime ; l'ordre fut rétabli ; mais il resta dans certains esprits un sentiment d'aigreur qui, plus tard, donna lieu au schisme des Grecs.

Q. Comment l'Église fut-elle consolée ?

R. L'Église fut consolée par la conversion des Russes, peuple barbare qui venait de se montrer au nord de l'Europe : un saint évêque partit pour leur prêcher l'Évangile ; mais les Russes lui demandèrent un miracle avant de se convertir.

Q. Quel était ce miracle ?

R. Ils voulurent qu'il jetât dans un grand feu, qu'ils avaient eux-mêmes allumé, le livre des Évangiles, et promirent de se faire

Digitized by Google

chrétiens si le livre n'était pas brûlé : le miracle fut opéré, et tout le peuple demanda le baptême.

Q. Quel peuple se convertit pendant le dixième siècle ?

R. Les Normands furent le peuple qui se convertit pendant le dixième siècle. C'étaient des barbares venus du Nord, qui ravageaient l'Europe depuis plus de cent ans.

Q. Nommez leur principal apôtre.

R. Leur principal Apôtre fut l'archevêque de Rouen ; il convertit leur chef, nommé Rollon qui, après son baptême, travailla avec zèle à la conversion de ses sujets.

Q. Quel nouvel ennemi l'Église eut-elle à combattre ?

R. Le nouvel ennemi que l'Église eut alors à combattre fut le scandale qui s'était introduit parmi les Chrétiens et jusque dans les monastères ; mais Dieu suscita de grands Saints qui firent refleurir la vertu.

Q. Quel fut le premier ?

R. Le premier fut saint Odon, abbé de Cluni, célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, située près de Mâcon : il établit une parfaite régularité dans cette maison, d'où partit l'heureuse réforme qui rendit aux ordres religieux leur première sainteté.

Prière et résolution, page 75.

XXXIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT GÉRARD. — SAINT ODON. — SAINTE ADÉLAÏDE. — CONVERSION DES POLONAIS. — DIXIÈME SIÈCLE.

Q. Par qui la réforme des mœurs fut-elle continuée ?

R. La réforme des mœurs, commencée à Cluni, fut continuée en Belgique par saint Gérard, jeune seigneur qui, revenant un jour de la chasse, s'arrêta pour prier dans une chapelle solitaire, et résolut de quitter le monde.

Q. Où se retira-t-il ?

R. Il se retira à l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris, où il fut ordonné prêtre et renvoyé en Belgique pour y établir la discipline.

Digitized by Google

Q. Qui réforma l'Angleterre ?

R. Celui qui réforma l'Angleterre fut saint Odon, et ensuite saint Dunstan, tous deux archevêques de Cantorbéry : leurs efforts furent couronnés d'un grand succès, et, malgré les ruses du démon, la Religion triomphait partout.

Q. Montrez-nous cela plus clairement.

R. Pendant que la vertu refleurissait dans les monastères et parmi le clergé, saint Winceslas, duc de Bohême ; saint Édouard, roi d'Angleterre ; sainte Mathilde, reine de Germanie, et sainte Adélaïde, impératrice, réformaient, par leur exemple, les peuples qui leur étaient soumis.

Q. Continuez la même réponse.

R. En même temps l'Église voyait venir à elle les Basques, peuple qui habitait les frontières de la France et de l'Espagne ; et les Polonais, qui durent la lumière de l'Évangile à une de leurs princesses.

Q. Quelles furent les autres consolations de l'Église ?

R. Les autres consolations de l'Église furent les vertus extraordinaires de saint Paul de Latre, célèbre anachorète d'Orient, qui, pendant une longue vie, expia les iniquités du monde par des austérités semblables à celles des plus fameux solitaires.

Prière et résolution, page 88.

XXXVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT BRUNON. — SAINT GUILLAUME. — SAINT PIERRE DAMIEN. — SAINT GRÉGOIRE VII. — ONZIÈME SIÈCLE.

Q. Quels furent les réformateurs des mœurs en Allemagne ?

R. Les réformateurs des mœurs en Allemagne furent saint Brunon et saint Guillaume. Le premier était frère de l'empereur Othon et archevêque de Mayence : il fit renaître l'amour de la science et la pratique de la vertu, qui consolèrent l'Église autant que les scandales précédents l'avaient affligée.

Q. Quel fut le second ?

R. Le second fut saint Guillaume, abbé d'Hirsauge, qui fit re-

Digitized by Google

fleurir la piété dans cette célèbre abbaye et réforma plus de cent monastères.

Q. D'où était partie la réforme des religieux et du clergé ?

R. La réforme des religieux et du clergé était partie des souverains Pontifes ; il convenait qu'il en fût ainsi, puisqu'ils ont été établis par Notre-Seigneur pour veiller non-seulement sur les Fidèles, mais encore sur les pasteurs.

Q. Par qui furent-ils secondés ?

R. Ils furent secondés par les saints que nous avons nommés et surtout par saint Pierre Damien.

Q. Qui était saint Pierre Damien.

R. Saint Pierre était Italien d'origine ; il passa son enfance à garder les troupeaux de son frère. Devenu aussi grand par sa science que par sa vertu, il se retira dans un ermitage où il se livra à toutes les austérités de la pénitence.

Q. Continuez la même réponse.

R. Les souverains Pontifes le tirèrent de son obscurité ; il fut fait évêque et cardinal, consacra sa vie entière à la réforme du clergé, et eut la consolation de voir ses travaux couronnés de succès.

Q. Quelle était la principale cause des scandales de ces temps-là ?

R. La principale cause des scandales de ces temps-là était les investitures, c'est-à-dire les droits que les princes temporels s'attribuaient de nommer aux dignités de l'Église, sans la participation de l'autorité ecclésiastique.

Q. Qui s'opposa le plus fortement à cet abus ?

R. Celui qui s'opposa le plus fortement à cet abus fut le grand pape saint Grégoire VII, dont la fermeté arracha l'Église aux puissances temporelles qui la déshonoraient en lui donnant des ministres indignes ; tout le monde doit une si profonde reconnaissance à ce saint Pape, qui, en sauvant l'Église, sauva la société, que les protestants eux-mêmes lui rendent hommage.

Prière et résolution, page 111.

Digitized by Google

XXXVIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DU GRAND SAINT-BERNARD. — FONDATION DES CAMALDULES. — LANFRANC, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY. — ONZIÈME SIÈCLE.

Q. Quels furent les principaux Saints du onzième siècle?

R. Outre ceux dont nous avons raconté l'histoire, les principaux Saints du onzième siècle furent saint Henri, empereur d'Allemagne, saint Étienne, roi de Hongrie, et saint Émeric, son fils; saint Olaüs, roi de Norwége, qui nous montrent les effets de la réforme des mœurs, et nous apprennent que l'Église fut toujours pleine de vigueur et de vie.

Q. Qu'est-ce qui nous l'apprend encore?

R. Ce qui nous l'apprend encore, c'est l'institution des religieux du grand Saint-Bernard.

Q. Quel en fut le fondateur?

R. Le fondateur fut saint Bernard de Menthon, qui bâtit au sommet des Alpes un hospice pour recevoir les voyageurs qui traversent ces dangereuses montagnes; c'est ce qu'on appelle l'hospice du grand Saint-Bernard.

Q. Quelles sont les occupations des religieux qui l'habitent?

R. Outre la prière, les occupations des religieux qui l'habitent sont de secourir les voyageurs, de les chercher dans les neiges, de les porter au couvent, et de leur donner tous les soins nécessaires, soit pour les rappeler à la vie, soit pour continuer leur route : ces religieux mènent une vie fort austère, et abrégent même leurs jours en respirant l'air trop vif de ces montagnes.

Q. Quelle autre institution fut fondée en ce temps-là?

R. Une autre institution fut fondée en ce temps : c'est l'ordre des Camaldules, destiné à donner de grands exemples de vertu et à expier les péchés du monde. Saint Romuald, qui l'établit, était un seigneur italien dont la jeunesse ne fut pas très-réglée; mais, touché de Dieu, il se convertit et pratiqua dans le désert de grandes austérités.

Q. Quel fut l'effet de sa sainteté?

Digitized by Google

R. L'effet de sa sainteté fut de lui attirer, pour disciples, un certain nombre de princes et de jeunes seigneurs, et beaucoup d'autres personnes.

Q. Comment vivent les Camaldules ?

R. Les Camaldules vivent du travail de leurs mains et pratiquent le jeûne, le silence, la prière, toutes les vertus des anciens solitaires : cet ordre a donné à l'Église un grand nombre de Saints et de personnages illustres, entre autres, le pape Grégoire XVI.

Q. Quelles furent les principales afflictions de l'Église pendant ce siècle ?

R. Les principales afflictions de l'Église pendant ce siècle furent : 1° l'hérésie de Bérenger, archidiacre d'Angers, qui osa nier la présence réelle de Notre-Seigneur au saint Sacrement ; mais il fut confondu par le célèbre Lanfranc, archevêque de Cantorbéry.

Q. Continuez la même réponse.

R. 2° Le schisme de Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, qui fomenta les semences de division que Photius avait laissées dans les esprits ; 3° les persécutions des mahométans, qui tourmentèrent les Chrétiens de l'Égypte et de la Palestine.

Prière et résolution, page 126.

XXXVIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — CONVERSION DES HONGROIS. — TRÊVE-DIEU. — FONDATION DES CHARTREUX. — SUITE DU ONZIÈME SIÈCLE.

Q. Comment Dieu consola-t-il l'Église pendant le onzième siècle ?

R. Pendant le onzième siècle, Dieu consola l'Église par la conversion des Hongrois, peuple barbare et très-cruel qui avait ravagé l'Allemagne, l'Italie et plusieurs autres pays.

Q. Comment s'opéra-t-elle ?

R. Elle s'opéra par un de leurs rois, qui, ayant reçu le baptême, engagea ses sujets à suivre son exemple, et fit élever dans la Re-

Digitized by Google

ligion son fils, nommé Étienne, qui devint l'Apôtre de la Hongrie et fut un grand Saint.

Q. Quelle autre consolation Dieu donna-t-il à l'Église ?

R. Dieu donna à l'Église une autre consolation dans l'établissement de la Trêve-Dieu ou Trêve de Dieu, par laquelle toute espèce de combat était défendue depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine : cette paix était d'autant plus nécessaire, que les Chrétiens devaient se réunir en croisades contre les Sarrasins.

Q. Que sont les croisades ?

R. Les croisades sont des guerres entreprises par les Chrétiens pour délivrer la Terre-Sainte du joug des Sarrasins, et les empêcher d'envahir le reste du monde et de le ramener à la barbarie.

Q. Quel fut le premier Apôtre des croisades ?

R. Le premier Apôtre des croisades fut un saint ermite, nommé Pierre, du diocèse d'Amiens, que le souverain Pontife engagea à parcourir l'Europe, afin de déterminer les rois et les seigneurs à marcher contre les Sarrasins.

Q. Quel nom prirent ceux qui s'engagèrent dans cette expédition ?

R. Ceux qui s'engagèrent dans cette expédition prirent le nom de *croisés*, parce qu'ils portaient, comme marque distinctive, une croix d'étoffe rouge placée sur l'épaule. Les croisés prirent Jérusalem, dont Godefroi de Bouillon fut établi roi : on compte six croisades principales.

Q. Quels furent les principaux avantages des croisades ?

R. Les principaux avantages des croisades furent : 1° de soulager les Chrétiens, esclaves des infidèles ; 2° d'empêcher les Sarrasins de s'emparer de l'Europe et d'y apporter ce qu'ils ont porté partout, l'esclavage, la corruption et la barbarie.

Q. Quel ordre religieux fut fondé en ce temps-là ?

R. En ce temps-là fut fondé l'ordre des Chartreux, appelés de Dieu pour expier les scandales du monde et obtenir la victoire à leurs frères.

Q. Quel fut le fondateur des Chartreux ?

R. Le fondateur des Chartreux fut saint Bruno, chancelier de

Digitized by Google

l'Église de Reims, qui se retira au diocèse de Grenoble, dans un affreux désert appelé la Chartreuse, où lui et ses compagnons vécurent comme des Anges. Saint Bruno mourut en 1101.

Prière et résolution, page 143

XXXVIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DE L'ORDRE DE SAINT-ANTOINE, DES CHEVALIERS DE SAINT-JEAN, DE SAINT-LAZARE. — SAINT BERNARD. — ONZIÈME ET DOUZIÈME SIÈCLE.

Q. Qu'est-ce que l'ordre de Saint-Antoine de Viennois ?

R. L'ordre de Saint-Antoine de Viennois était un ordre destiné à soulager les malades atteints du *feu Saint-Antoine* : on appelait feu Saint-Antoine une maladie inconnue et terrible qui ravagea l'Europe pendant le onzième, le douzième et le treizième siècle.

Q. Quel autre ordre religieux s'établit dans ce temps-là ?

R. Dans ce temps-là s'établit encore l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Q. Quelles étaient leurs fonctions ?

R. Leurs fonctions étaient de soigner les malades dans les hôpitaux et de combattre les Sarrasins; ils faisaient vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et juraient de ne jamais compter le nombre des ennemis.

Q. Étaient-ils seuls dévoués à soulager les malades et à combattre les infidèles ?

R. Ils n'étaient pas seuls dévoués à soulager les malades et à combattre les infidèles : les chevaliers de Saint-Lazare faisaient la même chose, mais ils étaient surtout appliqués à soigner les lépreux.

Q. Quel devait être le grand maître de l'ordre ?

R. Afin que les lépreux fussent mieux soignés, le grand maître de l'ordre devait être lépreux : cette admirable charité nous rappelle celle de Notre-Seigneur, qui a voulu se charger de nos infirmités, afin d'être plus compatissant à nos maux.

Digitized by Google

Q. Quel Saint fut suscité pour soulager les maux spirituels des Chrétiens ?

R. Le Saint suscité pour soulager les maux spirituels des Chrétiens fut saint Bernard, qui bannit les scandales, confondit les hérésies et consola l'Église.

Q. Où prit-il naissance ?

R. Il prit naissance au château de Fontaines, près de Dijon, et à l'âge de vingt-trois ans il entra dans l'ordre de Cîteaux avec ses frères et trente jeunes seigneurs qu'il avait gagnés à Jésus-Christ.

Q. Que devint Bernard à Cîteaux ?

R. A Cîteaux Bernard devint bientôt le modèle de la communauté, en s'excitant à la vertu par cette question : *Bernard, pourquoi es-tu venu ici ?* Aussi, quoique bien jeune, il fut envoyé, à la tête de douze religieux, pour fonder la célèbre abbaye de Clairveaux ?

Q. Où est Clairveaux ?

R. Clairveaux est dans le diocèse de Langres ; ce lieu était un repaire de brigands. Saint Bernard s'y arrêta, y bâtit des cellules, où il vit bientôt cinq cents religieux animés de la plus grande dévotion.

Q. Quelles étaient les principales vertus de saint Bernard ?

R. Les principales vertus de saint Bernard étaient la douceur envers les autres, la sévérité pour lui-même et la dévotion à la sainte Vierge. Il mourut à Clairveaux, à l'âge de soixante-trois ans, le 20 août 1153.

Prière et résolution, page 166.

XXXIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION D'ORDRES CONTEMPLATIFS. — FONDATION DES CHEVALIERS TEUTONIQUES ET DES RELIGIEUX DE LA TRINITÉ. — SUITE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Q. Comment Dieu remédia-t-il aux scandales qui affligèrent l'Église pendant le douzième siècle ?

R. Dieu remédia aux scandales qui affligèrent l'Église pendant le

Digitized by Google

douzième siècle, par l'établissement de nouveaux ordres contemplatifs, par les exemples de plusieurs grands Saints, et par la conversion d'une grande province du Nord, appelée la Poméranie.

Q. Comment Dieu défendit-il l'Église ?

R. Dieu défendit l'Église par les ordres religieux militaires : au nord, par les chevaliers Teutoniques ; au levant, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Lazare ; au midi, par ceux de Saint-Jacques de l'Épée, de Calatrava, d'Alcantara et d'Avis.

Q. Quels vœux faisaient ces derniers ordres ?

R. Ces derniers ordres faisaient vœu de soutenir l'Immaculée conception de la sainte Vierge : pendant plusieurs siècles, ils furent le rempart des Chrétiens et la terreur des Sarrasins, qui, malgré leurs efforts, faisaient souvent des captifs.

Q. Comment ces captifs furent-ils soulagés ?

R. Ces captifs furent soulagés et rachetés par l'ordre de la Trinité, dont le fondateur fut saint Jean de Matha, prêtre français, à qui Dieu fit connaître sa vocation par un miracle, le jour où il dit sa première messe.

Q. Quel fut ce miracle ?

R. Au moment où il élevait la sainte Hostie, on vit au-dessus de l'autel un Ange sous la figure d'un jeune homme vêtu d'une robe blanche avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et tenant les mains posées sur deux captifs : l'évêque de Paris envoya saint Jean de Matha à Rome pour demander au souverain Pontife quelle pourrait être la volonté de Dieu.

Q. Que fit le souverain Pontife ?

R. Le souverain Pontife ordonna de jeûner et de prier ; lui-même célébra les saints mystères, pendant lesquels le même miracle eut lieu, et le Pape ordonna à saint Jean de Matha de fonder un ordre de religieux pour le rachat des captifs qui gémissaient sous le joug des infidèles.

Q. Le Saint resta-t-il à Rome ?

R. Le Saint ne resta pas à Rome ; il revint en France, bâtit un monastère, recueillit des aumônes et envoya deux de ses religieux

Digitized by Google

en Afrique pour racheter les esclaves ; il y alla lui-même et en délivra un grand nombre.

Prière et résolution, page 181.

XLe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVE ET PROPAGE. — FONDATION DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT. — CONCILE DE LATRAN. — CONVERSION DES RUGIENS. — DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLE.

Q. Quels furent les autres ordres hospitaliers du douzième siècle ?

R. Les autres ordres hospitaliers du douzième siècle furent ceux du Saint-Esprit, d'Albrac et des frères Pontifes.

Q. Qu'est-ce que l'ordre du Saint Esprit ?

R. L'ordre du Saint-Esprit est un ordre destiné au soulagement des malades ; le plus célèbre hôpital de cet ordre est celui du Saint-Esprit, à Rome, dans lequel on entretient plusieurs milliers de malades et d'enfants exposés.

Q. Que trouve-t-on près du monastère ?

R. Près du monastère est une petite tour ouverte pour recevoir l'enfant exposé : il est défendu, sous les peines les plus graves, de s'informer des personnes qui déposent l'enfant, ni même de les suivre des yeux pour savoir où elles se retirent.

Q. Qu'est-ce que l'ordre d'Albrac ?

R. L'ordre d'Albrac était un ordre établi dans le midi de la France en faveur des pèlerins : il se composait de religieux pour soigner les pèlerins malades ; de chevaliers pour les escorter et les défendre contre les voleurs, enfin de religieuses pour leur laver les pieds, nettoyer leurs habits et faire leurs lits.

Q. Quel était le but des frères Pontifes ?

R. L'ordre des frères Pontifes avait pour but : 1° d'établir des ponts sur les rivières ; 2° de passer les voyageurs sur des barques toujours prêtes ; 3° de les recevoir, de les nourrir et de les conduire dans leur chemin.

Digitized by Google

Q. Quels hérétiques parurent au douzième siècle ?

R. Au douzième siècle, il parut différents hérétiques, entre autres les Vaudois, qui prirent naissance à Lyon : ils disaient qu'il était défendu de rien posséder, et prétendaient que tous les Chrétiens étaient prêtres.

Q. Dans quel concile furent-ils condamnés ?

R. Ils furent condamnés au onzième concile général, tenu à Rome dans l'église de Saint-Jean de Latran ; mais, comme leur apparente sainteté trompait le peuple, Dieu suscita parmi le peuple de vrais Saints pour montrer de quel côté était la véritable Église : de ce nombre furent saint Isidore, patron des laboureurs, et saint Drogon, patron des bergers.

Q. Que remarquez-vous sur le treizième siècle ?

R. Je remarque sur le treizième siècle que l'enfer attaqua l'Église avec une fureur inouïe ; mais Dieu vint au secours de son Église.

Q. De quelle manière ?

R. Il suscita de grands Saints, et fit naître beaucoup d'ordres religieux, surtout les quatre ordres mendiants, c'est-à-dire les Carmes, les Franciscains, les Dominicains et les Augustins : on les appelle mendiants, parce qu'ils vivaient d'aumônes.

Prière et résolution, page 198.

XLIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DES QUATRE ORDRES MENDIANTS, CARMES, FRANCISCAINS, DOMINICAINS, AUGUSTINS. — SAINT THOMAS. — SUITE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Q. Qu'est-ce que l'ordre des Carmes ?

R. L'ordre des Carmes est un ordre dévoué à la prédication, à l'étude et à la prière : il prit naissance en Orient, d'où il passa en Occident pour venir au secours de l'Église, vers le commencement du treizième siècle, pendant que Dieu suscitait à l'Église un autre défenseur.

Q. Quel est ce défenseur ?

R. Ce défenseur est saint François d'Assise, fondateur des Fran-

Digitized by Google

ciscains : il naquit en Italie, donna tout son bien aux pauvres, se fit pauvre lui-même, et fonda un nouvel ordre pour prêcher aux peuples, par l'exemple et par la parole, les trois grandes vertus du Christianisme : le détachement, la mortification et l'humilité.

Q. Quels noms donne-t-on aux religieux de Saint-François ?

R. Les religieux de Saint-François sont appelés *Frères mineurs*, c'est-à-dire petits frères, par humilité : *Récollets*, à cause de la solitude et du recueillement où ils vivent ; *Cordeliers*, à cause de la corde qui leur sert de ceinture ; *Capucins*, à cause de la forme particulière de leur habit.

Q. Qu'est-ce que les Dominicains ?

R. Les Dominicains ou *Frères prêcheurs*, sont un ordre fondé par saint Dominique dans le but de prêcher l'Évangile, de convertir les hérétiques et d'annoncer la religion aux infidèles.

Q. Où naquit saint Dominique ?

R. Saint Dominique naquit en Espagne, d'une illustre famille, vint en France pour combattre les hérétiques albigeois et établit le saint Rosaire.

Q. Quel fut le quatrième ordre que Dieu envoya au secours de l'Église ?

R. Le quatrième ordre religieux que Dieu envoya au secours de l'Église fut l'ordre des Augustins, ainsi nommé parce que les différentes congrégations qui se réunirent pour le former adoptèrent la règle de Saint-Augustin.

Q. Qui était saint Thomas ?

R. Saint Thomas, envoyé de Dieu pour défendre la vérité, naquit en Italie et entra dans l'ordre des Dominicains, où sa réputation de science et de sainteté fut bientôt le sujet de l'admiration générale. Il enseigna longtemps la théologie à Paris, composa de nombreux ouvrages de théologie et de piété, entre autres l'*Office du Saint-Sacrement*, et mourut à l'âge de quarante-huit ans.

Prière et résolution, page 216.

Digitized by Google

XLIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT LOUIS. — SAINT FERDINAND. — CONCILES GÉNÉRAUX DE LATRAN ET DE LYON. — RELIGIEUX DE LA MERCI. — SUITE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Q. Qui était saint Louis ?

R. Saint Louis, roi de France, était fils de Louis VIII. Il naquit en 1221, et fut baptisé à Poissy ; c'est pourquoi il signait dans ses lettres *Louis de Poissy*, afin de montrer qu'il préférait le titre de Chrétien à celui de roi de France.

Q. Quelles paroles lui répétait souvent la reine sa mère ?

R. Pendant qu'il était enfant, la reine Blanche, sa mère, lui répétait souvent ces belles paroles : « Mon fils, je vous aime bien tendrement ; mais j'aimerais mieux vous voir mourir à mes pieds, que de vous voir tomber dans le péché mortel. » Louis profita si bien de ces leçons, qu'il conserva toute sa vie l'innocence de son baptême.

Q. Que fit-il quand il fut roi ?

R. Quand il fut roi, il s'appliqua à faire régner la Religion et à procurer le bonheur de ses sujets ; il donna aux grands l'exemple de toutes les vertus, empêcha l'hérésie de faire de nouveaux progrès, et bannit le scandale de tout son royaume.

Q. Que fit-il ensuite ?

R. Ensuite il continua la guerre sainte que les Chrétiens faisaient aux infidèles, passa en Orient, où il fut fait prisonnier ; puis partit pour l'Afrique, où il mourut auprès de Tunis, en roi vraiment chrétien, laissant à son fils les plus salutaires instructions.

Q. Qui était saint Ferdinand ?

R. Saint Ferdinand était roi de Castille et de Léon ; à l'exemple de saint Louis, il défendit l'Église, repoussa les infidèles et édifia le monde entier.

Q. Comment l'Église fut-elle encore consolée ?

R. L'Église fut encore consolée par la conversion de la Livonie, de la Cumanie et d'une partie de la Prusse ; en sorte qu'elle a toujours gagné d'un côté ce qu'elle a perdu de l'autre.

Digitized by Google

Q. Quels furent les conciles généraux du treizième siècle ?

R. Les conciles généraux du treizième siècle furent le quatrième concile de Latran, le premier et le second de Lyon, dans lesquels l'Église confirma le bien que les ordres religieux et les Saints dont nous avons parlé avaient fait, et s'efforça de ramener les Grecs à l'unité.

Q. Qu'est-ce que l'ordre de Notre-Dame de la Merci ?

R. L'ordre de Notre-Dame de la Merci est un ordre qui avait pour but de racheter les Chrétiens des mains des infidèles, et dont les religieux faisaient vœu de rester en esclavage, s'il était nécessaire, pour la délivrance des captifs : saint Pierre Nolasque, Français de nation comme saint Jean de Matha, en fut le fondateur.

Prière et résolution, page 231.

XLIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DES FRÈRES CELLITES ET DE L'ORDRE DE SAINTE-BRIGITTE. — QUATORZIÈME SIÈCLE.

Q. Comment l'Église fut-elle attaquée et défendue pendant le quatorzième siècle ?

R. Pendant le quatorzième siècle l'Église fut attaquée par différentes hérésies et par un schisme de quarante ans ; mais elle fut défendue et consolée par de nouveaux ordres religieux, des Saints, des martyrs, et la conversion de plusieurs peuples.

Q. Faites-nous connaître quelques-uns des ordres religieux du quatorzième siècle.

R. Le premier des ordres religieux du quatorzième siècle est l'ordre des frères Cellites, c'est-à-dire *frères du tombeau* ou *frères enterreurs*, qui soignaient les malades, ensevelissaient les morts, leur donnaient la sépulture et récitaient chaque jour pour eux l'office des trépassés.

Q. Quel vœu particulier faisaient-ils ?

R. Ils faisaient le vœu particulier de ne jamais quitter le chevet des pestiférés, et prouvaient ainsi la charité et la sainteté de la véritable Eglise : car les hérétiques ne firent jamais rien de semblable.

Digitized by Google

Q. Qu'est-ce que l'ordre de Sainte-Brigitte ?

R. L'ordre de Sainte-Brigitte fut établi pour attirer sur le monde chrétien la protection particulière de la sainte Vierge, et son secours tout-puissant contre les hérésies : il doit son origine à sainte Brigitte, princesse de Suède, dont on peut croire pieusement les révélations.

Q. Quels furent les autres défenseurs de l'Église ?

R. Les autres défenseurs de l'Église pendant le quatorzième siècle furent les grands Saints que Dieu suscita pour prouver, par l'éclat de leurs vertus, la sainteté de l'Église catholique, entre autres saint Elzéar et sainte Delphine, son épouse.

Q. Qui était saint Elzéar ?

R. Saint Elzéar était comte d'Arrian : pieux, modeste, aimable dans la conversation, très-brave à la guerre, il était un père pour les pauvres et pour ses domestiques. Sainte Delphine, son épouse, imitait les beaux exemples de son mari, et ils vécurent ainsi dans la plus parfaite union et dans la pratique de toutes les vertus.

Prière et résolution, page 244.

XLIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — CONCILE GÉNÉRAL DE VIENNE. — SAINTE ÉLISABETH. — SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE. — CONVERSION D'UNE PARTIE DE LA TARTARIE. — CONVERSION DE LA LITHUANIE. — SUITE DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Q. Quel fut le concile général tenu au quatorzième siècle ?

R. Le concile général tenu au quatorzième siècle fut celui de Vienne, en Dauphiné ; c'est le quinzième concile œcuménique ; l'Église y montra sa sollicitude pour la société en condamnant les hérétiques qui la troublaient, et en encourageant les sciences, en même temps qu'elle faisait briller sa sainteté sur le trône, dans la personne de sainte Élisabeth.

Q. Qui était sainte Élisabeth ?

R. Sainte Élisabeth était reine de Portugal : elle fut un modèle de piété, de charité et d'une douceur si angélique, qu'elle eut le

Digitized by Google

bonheur de rétablir la concorde dans sa famille et de gagner à Dieu le cœur de son mari.

Q. Quelle fut sa vie après la mort de son époux?

R. Après la mort de son époux, sa vie brilla de tant de vertus héroïques, qu'elle fut une preuve évidente de la sainteté de l'Église catholique, à laquelle la mort de plusieurs martyrs rendit un témoignage non moins éclatant.

Q. Quels furent ces martyrs?

R. Ces martyrs furent trois jeunes seigneurs lithuaniens nommés Antoine, Jean et Eustache, nés dans l'idolâtrie, mais qui, s'étant convertis, aimèrent mieux souffrir la mort que de manger de la viande un jour défendu par l'Église.

Q. N'y eut-il pas un autre martyr encore plus célèbre?

R. Il y eut un autre martyr encore plus célèbre : ce fut saint Jean Népomucène, chanoine de Prague, qui mourut martyr du secret de la confession.

Q. Le sang des martyrs produisit-il de nouveaux Chrétiens?

R. Le sang des martyrs produisit de nouveaux Chrétiens : une partie de la Tartarie ou de la Chine septentrionale, la Bulgarie et la Lithuanie se convertirent à la foi, et consolèrent l'Église des pertes que le grand schisme d'Occident et l'hérésie lui avaient fait éprouver.

Prière et résolution, page 258

XLVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — CONCILE DE CONSTANCE. — SAINT VINCENT FERRIER. — FONDATION DE L'ORDRE DES PAUVRES VOLONTAIRES. — QUINZIÈME SIÈCLE.

Q. Quels furent les principaux ennemis de l'Église durant le quinzième siècle?

R. Les principaux ennemis de l'Église durant le quinzième siècle furent : 1° Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, qui répandaient des erreurs très-dangereuses, attaquaient l'autorité de l'Église, les

Digitized by Google

sacrements et les plus saintes pratiques; 2° le grand schisme d'Occident, qui continuait; 3° la renaissance du paganisme.

Q. Quels défenseurs Dieu donna-t-il à l'Église?

R. Les principaux défenseurs que Dieu donna à l'Église furent le clergé d'Angleterre, les Pères du concile de Constance, et surtout saint Vincent Ferrier.

Q. Qui était saint Vincent Ferrier?

R. Saint Vincent Ferrier était un religieux dominicain espagnol, si saint et si éloquent, que le souverain Pontife le nomma prédicateur apostolique : pendant quarante ans il parcourut l'Espagne, la France, le Piémont, l'Allemagne et l'Angleterre, remua toute l'Europe et convertit un nombre incalculable de juifs, de mahométans, d'hérétiques et de pécheurs.

Q. Qu'est-ce qui mit fin au grand schisme d'Occident?

R. Ce fut le concile de Constance, tenu en 1414, qui mit fin au grand schisme d'Occident, et qui supprima aussi, pour des raisons très-sages, la communion sous les deux espèces.

Q. Comment Dieu vint-il encore au secours de l'Église?

R. Dieu vint encore au secours de l'Église par l'établissement de trente-sept congrégations ou ordres religieux, destinés à opposer de vraies vertus aux fausses vertus des hérétiques : tel fut en particulier l'ordre des Pauvres volontaires.

Q. Faites-nous connaître les Pauvres volontaires.

R. Les Pauvres volontaires renonçaient à leurs biens, soignaient les malades, travaillaient beaucoup, et, au lieu de recevoir le prix de leur travail, ils aimaient mieux attendre leur nourriture de la Providence et vivre d'aumônes.

Q. Qui étaient les Pénitents de la Miséricorde?

R. Les Pénitents noirs ou de la Miséricorde étaient de pieux Chrétiens qui consolaient les condamnés à mort et les aidaient à bien mourir; ils s'établirent d'abord à Rome, et ensuite des confréries du même genre se formèrent dans les différentes parties de la chrétienté.

Prière et résolution, page 275.

Digitized by Google

XLVIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DE L'ORDRE DES MINIMES. — CONCILE DE FLORENCE. — DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — SUITE DU QUINZIÈME SIÈCLE.

Q. Qui était saint François de Paule?

R. Saint François de Paule, un des grands consolateurs de l'Église au quinzième siècle, naquit en Italie, se retira dans la solitude, où il mena la vie la plus austère, et fonda l'ordre des Minimes.

Q. Quel était le but de cet ordre?

R. Le but de cet ordre était de ranimer la charité, presque éteinte dans le cœur d'un grand nombre de Chrétiens, et de réparer la violation scandaleuse des lois du jeûne et de l'abstinence: c'est pourquoi les Minimes faisaient vœu d'un carême perpétuel.

Q. Où mourut saint François de Paule?

R. Saint François de Paule mourut en France, où il était venu par ordre du souverain Pontife pour assister dans sa maladie le roi Louis XI qui expira entre ses bras: ses miracles et ses exemples, ainsi que ceux de ses disciples, consolèrent l'Église et l'aidèrent à supporter de nouvelles épreuves.

Q. Quelles furent ces épreuves?

R. Ces épreuves furent en Orient les conquêtes des Turcs dont l'empereur, Mahomet II, prit Constantinople, et réduisit toute la Grèce en servitude; en Occident la renaissance du paganisme, qui est la plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau.

Q. Expliquez cette réponse.

R. Après la prise de Constantinople, les Grecs schismatiques vinrent se réfugier en Italie. Ils mirent en honneur la philosophie et la littérature païennes dont ils enivrèrent la jeunesse et bientôt l'Europe entière.

Q. Quel fut le résultat de leur enseignement?

R. Le résultat de leur enseignement fut de développer l'esprit d'orgueil et de volupté qui est devenu l'âme des hérésies, de l'incrédulité, des scandales et des révolutions qui n'ont pas cessé d'affliger l'Europe.

Digitized by Google

Q. Comment Dieu vint-il au secours de l'Église?

R. Dieu vint au secours de l'Église: 1° par le moyen des chevaliers de Malte, qui vainquirent Mahomet; 2° par de grands docteurs qui combattirent le paganisme renaissant; 3° par le concile général de Latran qui flétrit la nouvelle philosophie et la nouvelle littérature.

Q. Comment Dieu dédommagea-t-il l'Église?

R. Dieu dédommagea l'Église: 1° par la conversion de la Samogitie, qui fut amenée à la foi par Jagellon, roi de Pologne; 2° par la prédication de l'Évangile dans l'intérieur de l'Afrique et dans les îles Canaries; 3° par la découverte de l'Amérique, où l'Évangile fit bientôt de rapides progrès.

Prière et résolution, page 292.

XLVIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — COMBAT DE L'ÉGLISE ROMAINE ET DU PROTESTANTISME — SEIZIÈME SIÈCLE.

Q. Que devint la guerre contre l'Église pendant le seizième siècle?

R. La guerre contre l'Église pendant le seizième siècle devint plus terrible que jamais: elle fut conduite par Machiavel, Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII.

Q. Qui était Machiavel?

R. Machiavel était un légiste de Florence qui, élevé par les Grecs, s'efforça de propager en Europe les principes de la politique païenne et de ruiner le règne de Notre-Seigneur sur les nations. Ses ouvrages n'ont pas fait moins de mal à l'Église que ceux de Luther et de Calvin, dont il fut le précurseur.

Q. Qui était Luther?

R. Luther était un religieux augustin d'Allemagne, qui viola ses trois vœux, apostasia, épousa une religieuse, et se mit à déclamer contre l'Église catholique.

Q. Qu'écrivait-il avant d'être condamné?

R. Avant d'être condamné, il écrivait au souverain Pontife qu'il

Digitized by Google

écouterait sa décision, comme un oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ.

Q. Que fit-il après sa condamnation ?

R. Après sa condamnation par Léon X, il se répandit en injures contre lui, contre les évêques et les théologiens catholiques, prétendant avoir lui seul plus de lumières que tout le monde chrétien ; il continua de prêcher l'erreur, et, après avoir mené une vie scandaleuse, il mourut en sortant d'un repas où il s'était, suivant sa coutume, gorgé de vin et de viandes.

Q. Qui était Zwingle ?

R. Zwingle était curé de Notre-Dame des Ermites, en Suisse ; il prêcha les erreurs de Luther à Zurich, permit toutes sortes de désordres, osa se marier publiquement, et fut tué dans une bataille perdue par ses partisans, quoiqu'il leur eût promis la victoire.

Q. Qui était Calvin ?

R. Calvin était un ecclésiastique de Noyon ; mais il ne fut jamais prêtre : il adopta les erreurs de Luther, y ajouta les siennes, alla se fixer à Genève, où il fit brûler Michel Servet, qui avait osé le contredire, et mourut lui-même d'une maladie honteuse.

Q. Qui était Henri VIII ?

R. Henri VIII était roi d'Angleterre : dominé par ses passions, il voulut faire rompre son légitime mariage par le souverain Pontife, qui s'y refusa. Alors ce prince se déclara chef de la religion en Angleterre, et entraîna son peuple dans le schisme et bientôt dans l'hérésie.

Q. D'où est venu le protestantisme ?

R. Le protestantisme est venu de la renaissance du paganisme. J'ai pondu l'œuf, disait Érasme, un des chefs de la renaissance ; Luther l'a fait éclore. Tous les réformateurs furent élevés à l'école des auteurs païens.

Q. Le protestantisme, ou la religion prêchée par Luther, par Zwingle, par Calvin, est-il la vraie religion ?

R. Le protestantisme n'est pas la vraie religion, il n'est pa même une religion, puisqu'on voit : 1° qu'il a été établi par quatre grands libertins ; 2° qu'il a eu pour cause le principe païen de

Digitized by Google

l'insubordination, l'amour des honneurs, l'amour du bien d'autrui et des plaisirs sensuels, autant de choses défendues par l'Évangile; 3° qu'il permet de croire tout ce qu'on veut et de faire tout ce qu'on croit; 4° qu'il produit des maux infinis.

Q. Que faut-il conclure de là ?

R. Il faut conclure de là que nous devons prier pour ceux qui ont le malheur de le professer, nous défier de ceux qui le prêchent, et avoir en horreur les livres qu'ils répandent.

Prière et résolution, page 320.

XLVIII° LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DES FRÈRES DE SAINT-JEAN DE DIEU ET DES JÉSUITES. — SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — SUITE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Q. Comment Dieu justifia-t-il l'Église des reproches que lui adressaient les protestants?

R. Dieu justifia l'Église des reproches que lui adressaient les protestants, en lui faisant produire des œuvres éclatantes de charité et de sainteté qui prouvaient qu'elle était toujours la véritable épouse de Jésus-Christ.

Q. Quelles furent ces œuvres ?

R. Ces œuvres furent, entre bien d'autres, la fondation de plusieurs ordres religieux pour le soulagement des malades, l'instruction de la jeunesse, et les missions, qui donnèrent au ciel un grand nombre de martyrs.

Q. Citez-nous quelques-uns de ces ordres religieux.

R. Le premier de ces ordres religieux fut celui de Saint-Jean de Dieu, dont les membres s'obligent par vœu à soulager les aliénés; saint Jean de Dieu, qui en fut le fondateur, naquit en Portugal en 1495, devint militaire, perdit la crainte de Dieu; mais il se convertit bientôt et se dévoua au soin des malades.

Q. Citez-en un autre.

R. Un autre ordre de religieux est celui des Jésuites, dont le but

Digitized by Google

est d'instruire la jeunesse, de convertir les hérétiques et les infidèles, et dont les membres font vœu d'aller en mission partout où le souverain Pontife jugera convenable de les envoyer.

Q. Quel en fut le fondateur?

R. Le fondateur fut saint Ignace : saint Ignace était un chevalier espagnol qui fut blessé au siége de Pampelune, la même année que Luther commença de prêcher l'hérésie : il se convertit par la lecture des bons livres, se consacra à Dieu, et vint à Paris, où il fonda l'ordre religieux appelé *Compagnie de Jésus.*

Q. Quel fut le grand missionnaire du seizième siècle?

R. Le grand missionnaire du seizième siècle fut saint François-Xavier. Saint François-Xavier était un jeune seigneur espagnol très-distingué par ses talents; il professait la philosophie à Paris, lorsque saint Ignace y arriva et le convertit, en lui répétant cette parole du Sauveur : *De quoi sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?*

Q. Que fit Xavier?

R. Xavier devint disciple de saint Ignace, et alla porter la foi dans les Indes, au moment même où l'Allemagne, l'Angleterre et une partie de la France perdaient le flambeau de l'Évangile.

Q. Quels furent les succès de saint François-Xavier?

R. Saint François-Xavier convertit une multitude innombrable d'infidèles dans les Indes et dans le Japon, et mourut au moment d'entrer en Chine, en 1552, à l'âge de quarante-six ans; son corps fut transporté dans la ville de Goa, où il se conserve sans corruption.

Prière et résolution, page 343.

XLIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — CONCILE DE TRENTE. — SAINT CHARLES BORROMÉE. — SAINTE TÉRÈSE. — URSULINES. — PAUVRES DE LA MÈRE DE DIEU. — FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Q. Pourquoi fut assemblé le concile de Trente?

R. Le concile de Trente, dix-huitième et dernier concile général,

Digitized by Google

fut assemblé pour condamner les hérésies des protestants et réformer les mœurs des catholiques : les sages règlements qu'il établit furent mis en pratique dans les différentes nations par de grands Saints que Dieu suscita, entre autres par saint Charles Borromée.

Q. Qui était saint Charles Borromée ?

R. Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, fut le grand restaurateur de la discipline ecclésiastique et le modèle de la charité, dont il donna des preuves éclatantes lors de la peste de Milan : pendant qu'il faisait refleurir la vertu dans le clergé, sainte Térèse la faisait régner dans les monastères.

Q. Qui était sainte Térèse ?

R. Sainte Térèse, réformatrice de l'ordre du Carmel, naquit en Espagne, fut élevée dans la piété, et faillit se perdre par la lecture des romans : mais, touchée de la grâce, elle se fit religieuse, mena une vie angélique et ranima la ferveur dans un grand nombre d'anciens monastères, tandis qu'il se fondait de nouvelles congrégations ou de nouveaux ordres.

Q. Quels sont ces nouveaux ordres ?

R. Ces nouveaux ordres sont en particulier la congrégation des Ursulines, l'ordre des Pauvres de la Mère de Dieu et la congrégation de Notre-Dame.

Q. Qu'est-ce que la congrégation des Ursulines ?

R. La congrégation des Ursulines est une congrégation religieuse fondée par la bienheureuse Angèle de Bresse pour ramener les pécheurs à la vertu, instruire les ignorants, répandre dans le monde la bonne odeur de Jésus-Christ.

Q. Qu'est-ce que l'ordre des Pauvres de la Mère de Dieu ?

R. L'ordre des Pauvres de la Mère de Dieu est un ordre qui a pour but d'instruire les enfants dans la Religion et dans les sciences humaines : il fut fondé par saint Joseph de Calasanz, qui, le premier, ouvrit aux pauvres des écoles publiques et gratuites.

Q. Quel fut le fondateur de la congrégation de Notre-Dame ?

R. Le fondateur de la congrégation de Notre-Dame fut le bienheureux Pierre Fourrier, curé de Mattaincourt, en Lorraine ; son ordre, établi principalement pour l'instruction gratuite des petites

Digitized by Google

filles pauvres, continue de rendre de très-grands services à l'Église, ainsi que les ordres religieux qui furent alors établis pour soulager les misères corporelles.

Q. Citez-en quelques-uns.

R. 1° Les frères *infirmiers*, destinés à soigner les malades dans les hôpitaux; 2° les religieux *somasques*, qui soulagent tous les malheureux; 3° les frères du *Bien-mourir*, fondés par saint Camille de Lellis, qui se consacrent à procurer aux malades la grâce d'une bonne mort, et qui font vœu de ne pas quitter le chevet des pestiférés.

Prière et résolution, page 372.

L^e LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — SAINT FRANÇOIS DE SALES. — MISSIONS DE L'AMÉRIQUE ET DU LEVANT. — SAINT VINCENT DE PAUL. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Q. Comment Dieu punit-il les pays qui avaient abandonné la foi?

R. Dieu punit les pays qui avaient abandonné la foi par de terribles calamités : et en même temps il consola l'Église en lui donnant un grand Saint destiné à ranimer la piété dans le monde, comme saint Charles l'avait ranimée dans le clergé, et sainte Térèse dans le cloître.

Q. Quel fut ce grand Saint?

R. Ce grand Saint fut saint François de Sales, évêque de Genève : il naquit en Savoie d'une noble famille, montra dès son enfance une piété et une pureté de mœurs qui lui méritèrent la protection spéciale de la sainte Vierge, et convertit plus de soixante mille hérétiques.

Q. Quel ordre fonda-t-il?

R. Il fonda, de concert avec sainte Chantal, l'ordre de la Visitation, où se conserve l'esprit de piété, de douceur et de charité, qui distingua le Saint le plus aimable de ces derniers temps.

Q. Quelles autres consolations Dieu donna-t-il à l'Église?

Digitized by Google

R. Les autres consolations que Dieu donna à l'Église furent les exemples de saint Vincent de Paul et les succès des missionnaires, dont les uns formèrent en Amérique les *Réductions du Paraguay*, où l'on vit briller toute l'innocence des premiers Chrétiens; les autres convertirent de grandes provinces en Orient.

Q. Où naquit saint Vincent de Paul ?

R. Saint Vincent de Paul naquit en Gascogne et fut occupé pendant son enfance à garder les troupeaux; mais Dieu le tira de l'obscurité et l'appela au sacerdoce.

Q. Que lui arriva-t-il après son ordination.

R. Après son ordination, il fut pris par les Turcs, qui l'emmenèrent esclave à Tunis : mais il convertit son maître, avec qui il repassa en Europe; revenu en France, il s'appliqua au soulagement des malheureux de toute espèce, et établit une congrégation pour les soulager de son vivant et après sa mort : ce sont les bonnes *Sœurs de Saint-Vincent de Paul.*

Q. Quelle autre congrégation fonda-t-il encore ?

R. Il fonda encore une congrégation de missionnaires appelés *Lazaristes*, pour donner les secours spirituels aux pauvres habitants des campagnes, et même pour porter la foi aux infidèles; il nourrit plusieurs provinces désolées par la famine et par la guerre, et fit lui seul plus de bien que tous les philosophes ensemble n'en ont rêvé.

Prière et résolution, page 395.

LIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — MARTYRS DU JAPON. — ORDRE DE LA TRAPPE ET DU REFUGE. — SUITE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Q. L'Église eut-elle des martyrs dans le dix-septième siècle ?

R. L'Église eut des martyrs pendant le dix-septième siècle : les plus illustres furent ceux du Japon, dont saint François-Xavier et ses successeurs avaient converti un grand nombre d'habitants.

Q. A quelle époque éclata la persécution ?

Digitized by Google

R. La persécution devint surtout violente en 1622; mais les Chrétiens montrèrent une ardeur admirable pour le martyre.

Q. Citez quelques exemples.

R. On vit une pauvre femme vendre sa ceinture, afin d'avoir de quoi acheter un poteau pour y être attachée et brûlée vive pour la foi, et des enfants de cinq et même de quatre ans étonner les bourreaux par leur constance.

Q. Quelle hérésie vint alors attaquer l'Église ?

R. L'hérésie qui vint attaquer alors l'Église fut celle de Jansénius, évêque d'Ypres, qui soutint dans un ouvrage que l'homme n'est pas libre, et qu'il lui est impossible d'observer certains commandements de Dieu.

Q. Comment l'Église fut-elle défendue ?

R. L'Église fut défendue contre les Jansénistes, dont les principaux étaient Arnauld, Nicole, Quesnel, par deux illustres évêques français, Bossuet et Fénelon ; et, pour expier les outrages faits aux bonnes mœurs par les pécheurs scandaleux, Dieu fit naître une nouvelle congrégation.

Q. Quelle fut cette congrégation ?

R. Cette congrégation fut celle de la Trappe, fondée par un jeune ecclésiastique nommé Armand de Rancé : tandis que la vie des Trappistes, plus angélique qu'humaine, expiait les crimes du monde, Dieu ouvrait un asile aux pécheresses repentantes.

Q. Quel fut cet asile ?

R. Cet asile fut l'ordre de Notre-Dame du Refuge, où l'on recevait des filles et des femmes pécheresses, ainsi que des filles d'une vertu sans tache, afin de ne pas humilier les premières.

Q. Quelles autres fondations consolèrent l'Église ?

R. Plusieurs autres fondations consolèrent l'Église, entre autres celle de l'ordre de l'Adoration perpétuelle, destinée à réparer les outrages faits à Notre-Seigneur dans le saint Sacrement, et celle de la congrégation des Sœurs de Nevers, dévouées à l'instruction de l'enfance et au soulagement des misères corporelles.

Prière et résolution, page 421.

Digitized by Google

LIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — FONDATION DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES ET DE L'ORDRE DU SAINT RÉDEMPTEUR. — MISSIONS EN CHINE ET EN AMÉRIQUE. — DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Q. Comment l'Église fut-elle attaquée au dix-huitième siècle ?

R. Au dix-huitième siècle, l'Église fut attaquée par le libertinage, par le jansénisme et par les philosophes.

Q. Comment Dieu vint-il au secours de la foi ?

R. Dieu vint au secours de la foi en faisant naître de grands docteurs qui réfutèrent les apôtres de l'erreur, et plusieurs congrégations religieuses pour l'instruction de la jeunesse, entre autres celle des Frères des Écoles chrétiennes.

Q. Quel en fut le fondateur ?

R. Le fondateur fut l'abbé de la Salle, chanoine de Reims, qui donna aux Frères des règles bien supérieures à tous les plans que les hommes du monde ont inventés pour l'éducation de la jeunesse : cette congrégation contribua beaucoup à la conservation de la foi parmi le peuple pendant le dernier siècle, qui en vit naître une autre en Italie pour la défense et la propagation de la vérité.

Q. Quel est ce nouvel ordre ?

R. Ce nouvel ordre est celui du Très-Saint-Rédempteur, fondé par saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, au royaume de Naples, que Dieu avait suscité pour défendre la vérité contre les impies, et opposer une digue au jansénisme, qui altérait les vrais principes de la morale et desséchait la piété en éloignant des sacrements.

Q. L'impiété faisait-elle aussi des conquêtes ?

R. L'impiété faisait aussi des conquêtes surtout en France ; mais, pour dédommager l'Église, des missionnaires français convertissaient en Chine un grand nombre de personnes, entre autres une branche de la famille impériale, qui montra dans la persécution le courage des premiers Chrétiens.

R. Quelles furent les autres conquêtes de la foi ?

Digitized by Google

R. Les autres conquêtes de la foi furent la conversion et la civilisation de plusieurs nations sauvages de l'Amérique, en particulier celle des Illinois.

Q. Quel était le caractère de ces sauvages avant leur conversion ?

R. Le caractère de ces sauvages avant leur conversion était la barbarie la plus révoltante : ils mangeaient leurs prisonniers, qu'ils faisaient rôtir à petit feu, après leur avoir arraché les ongles, et coupé les doigts et les oreilles ; une fois convertis, ils devinrent doux, hospitaliers et très-pieux.

Prière et résolution, page 441.

LIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — PLUSIEURS APOLOGISTES DE LA RELIGION. — MADAME LOUISE DE FRANCE. — SUITE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Q. L'Église jouit-elle en paix de ses conquêtes ?

R. L'Église ne jouit pas en paix de ses conquêtes ; elle fut attaquée par les impies connus sous le nom de philosophes, qui, développant les mauvais principes de l'ancien paganisme, nièrent les vérités les mieux établies et les devoirs les plus sacrés.

Q. Que firent-ils encore ?

R. Ils formèrent encore une ligue contre la Religion et s'efforcèrent de la mettre en contradiction avec les sciences, mais ils ne purent y réussir : les plus fameux d'entre ces philosophes furent Voltaire et Rousseau.

Q. Quelle fut la vie de Voltaire ?

R. La vie de Voltaire fut indigne non-seulement d'un chrétien mais encore d'un honnête homme : sorti du collége, il se fit chasser par son père, puis mettre en prison ; trompa un libraire, en ruina un autre par sa fourberie, et se livra à toute la corruption de son cœur et à toute sa haine contre la Religion jusqu'à sa mort, qui arriva en 1778.

Q. Quelle fut sa mort ?

R. Sa mort fut celle d'un désespéré. On l'entendait répéter sou-

Digitized by Google

vent avec fureur ces paroles : *Je suis abandonné de Dieu et des hommes :* il avait demandé un prêtre, mais ses amis l'empêchèrent d'arriver.

Q. Qui était Rousseau ?

R. Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève, se livra au vol dès l'enfance, abjura le protestantisme pour embrasser la religion catholique, qu'il laissa pour retourner au protestantisme, et vécut pendant vingt-cinq ans dans un libertinage public.

Q. Comment mourut-il ?

R. Rousseau termina sa carrière par une mort digne de sa vie : il se suicida.

Q. Par qui Voltaire et Rousseau furent-ils réfutés ?

R. Voltaire et Rousseau furent solidement réfutés par Bergier, Nonotte, Bullet, Guénée, qui vengèrent la vérité, tandis que la Providence opposait aux crimes enfantés par la philosophie de grandes victimes d'expiation.

Q. Quelle fut la principale ?

R. La principale victime d'expiation fut Madame Louise de France, fille de Louis XV, qui, à la fleur de l'âge, quitta le palais de Versailles pour entrer aux Carmélites de Saint-Denis, où elle vécut dans la prière, le jeûne et la pratique de toutes les austérités de la pénitence.

Prière et résolution, page 464.

LIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ. — LE CLERGÉ DE FRANCE. — MARTYRS DE LA RÉVOLUTION. — MISSION DE LA CORÉE. — FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Q. Quelles furent les souffrances de l'Église à la fin du dix-huitième siècle ?

R. Les souffrances de l'Église à la fin du dix-huitième siècle furent le schisme, la persécution, le scandale et le rétablissement du paganisme dans la société et dans la Religion.

Q. Expliquez cette réponse.

Digitized by Google

R. La révolution voulut faire une Église à sa mode, et rédigea un acte schismatique connu sous le nom de *Constitution civile du Clergé*, exigeant de tous les prêtres qu'ils prêtassent serment à cette constitution.

Q. Que fit-elle ensuite ?

R. Ensuite elle fit égorger les prêtres et les évêques demeurés fidèles, entre autres le saint archevêque d'Arles et le vénérable abbé de Fénelon, le père des orphelins.

Q. Continuez la même réponse.

R. Ceux qu'on ne conduisait pas à l'échafaud étaient jetés dans des prisons infectes, nourris au pain et à l'eau, abreuvés d'outrages, et enfin condamnés à la déportation.

Q. Que faisait encore l'impiété ?

R. Après avoir détruit le culte du vrai Dieu, elle rétablit celui du démon, plaça sur les autels des pécheresses publiques, renouvela les fêtes païennes et bâtit des temples aux idoles.

Q. Fut-elle satisfaite ?

R. Elle ne fut pas satisfaite, et, dans sa rage contre l'Église, elle s'attaqua au saint père Pie VI, qui fut conduit, à l'âge de quatre-vingts ans, de prison en prison, jusqu'à Valence en Dauphiné, où il expira par suite des mauvais traitements qu'il avait essuyés.

Q. Comment Dieu vengea-t-il son Église ?

R. Dieu vengea son Église en faisant pleuvoir sur la France un déluge de maux, tels qu'on n'en avait jamais vus, et en faisant périr les persécuteurs, comme les premiers tyrans, d'une mort horrible : la plupart portèrent leur tête sur l'échafaud; d'autres furent dévorés par les chiens ou rongés des vers.

Q. Quelles furent les consolations de l'Église ?

R. L'Église fut consolée : 1° par l'élection miraculeuse d'un nouveau Pape, dont le grand caractère sauva la barque de saint Pierre au milieu des tempêtes dont elle était battue ; 2° par la conversion d'un grand nombre de protestants ; 3° par la propagation rapide de la foi dans l'Amérique et dans la Corée.

Prière et résolution, page 524.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PARTIE (SUITE).

LEÇON XXIX.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : suite de la vie de saint Jean l'Aumônier ; son amour de la pauvreté ; histoire édifiante qu'il aimait à raconter ; son testament. — Celui de saint Perpétue. — Jugement de Dieu sur les Parthes. — La vraie Croix est rendue..... 5

LEÇON XXX.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIe ET VIIIe SIÈCLE).

Jugement de Dieu sur l'empire des Perses (suite) : Mahomet, sa mission, son caractère, sa doctrine. — Ravages des Musulmans en Afrique. — L'Église attaquée : Monothélisme ; — défendue : saint Sophrone ; concile général de Constantinople ; — consolée et propagée : conversion de la Frise et de la Hollande ; saint Willibrod..... 20

LEÇON XXXI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIIe SIÈCLE).

L'Église consolée et propagée (suite) : conversion de l'Allemagne ; saint Boniface ; fondation de l'abbaye de Fulde ; martyre de saint Boniface. — L'Église attaquée : Sarrasins en Espagne, en France. — L'Église défendue : Charles Martel. — L'Église consolée : martyre des religieux de Lérins. — L'Église attaquée : hérésie des Iconoclastes ; Constantin Copronyme, persécuteur. — Jugement de Dieu sur ce prince..... 34

LEÇON XXXII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (VIIIe ET IXe SIÈCLE).

L'Église consolée et défendue : saint Jean Damascène ; deuxième concile général de Nicée. — L'Église propagée : conversion du Danemark et

Digitized by Google

de la Suède ; saint Anscaire. — L'Église attaquée en Espagne par les Sarrasins ; — défendue par ses martyrs : saint Euloge ; — propagée : conversion des Bulgares..... 48

LEÇON XXXIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (IXe ET Xe SIÈCLE).

L'Église attaquée : schisme de Photius. — Défendue : concile général de Constantinople. — Propagée : conversion des Russes et des Normands. — Affligée par de grands scandales. — Consolée par de grandes vertus : victimes d'expiation ; fondation de la célèbre abbaye de Cluni..... 62

LEÇON XXXIV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (Xe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée ; réparation et expiation des scandales (suite) : saint Gérard, abbé de Brogne, en Belgique ; saint Odon, saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry ; sainte Mathilde, sainte Adélaïde. — L'Église propagée et consolée : conversion des Polonais et des Basques ; saint Paule de Latre..... 76

LEÇON XXXV

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe SIÈCLE).

L'Église consolée : réparation du scandale en Allemagne dans l'ordre monastique ; saint Brunon, archevêque de Cologne ; saint Guillaume, abbé d'Hirsauge. — Réparation du scandale dans tout l'ordre ecclésiastique : saint Pierre Damien, saint Grégoire VII..... 89

LEÇON XXXVI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée : fondation du grand Saint-Bernard ; fondation des Camaldules : saint Romuald. — L'Église attaquée : Bérenger ; — défendue : Lanfranc, Archevêque de Cantorbéry ; — affligée : Michel Cerulaire ; Mahométans..... 113

LEÇON XXXVII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée et dédommagée : conversion des Hongrois ; — affligée : guerre des seigneurs. — consolée ; Trêve-Dieu. — L'Église attaquée : Sarrasins en Orient, en Afrique, en Italie ; — défendue et consolée : Croisades ; fondation des Chartreux..... 128

Digitized by Google

LEÇON XXXVIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe ET XIIe SIÈCLE).

L'Église affligée : feu sacré ou feu Saint-Antoine ; — consolée : fondation de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois ; attaquée en Orient : Sarrasins ; — défendue : chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou de Malte ; — affligée : la lèpre : — consolée : chevaliers de Saint-Lazare ; — attaquée : scandales, erreurs ; — défendue, consolée : saint Bernard..... 144

LEÇON XXXIX.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : hérésies et scandales. — Consolée et défendue : ordres contemplatifs ; conversion de la Poméranie. — Menacée du côté du Nord : Prussiens. — Défendue : chevaliers Teutoniques. — Du côté du Midi : Sarrasins. — Défendue : ordres militaires de Calatrava, d'Alcantara et d'Avis. — Affligée : esclaves en Afrique. — Consolée : ordres de la Rédemption ; saint Jean de Matha..... 167

LEÇON XL.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIe ET XIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : fondation de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit, de l'hôpital d'Albrac, des Religieux Pontifes ou faiseurs de ponts. — L'Église affligée et attaquée : scandales ; erreurs d'Arnaud de Brescia. — Consolée et défendue : neuvième et dixième conciles généraux tenus à Saint-Jean de Latran. — Attaquée de nouveau : hérésie des Vaudois. — Défendue et consolée : onzième concile général de Latran ; saint Isidore, saint Drogon ; conversion des Rugiens. — Attaquée : Albigeois et Béguards..... 182

LEÇON XLI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIIe SIÈCLE).

L'Église défendue : Carmes, Franciscains, Dominicains, Augustins ; saint Thomas..... 199

LEÇON XLII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIIIe SIÈCLE).

L'Église consolée : saint Louis, roi de France ; saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon. — Propagée : conversion de la Livonie et de la Cumanie. — Trois conciles généraux. — L'Église consolée : fondation de l'ordre de Notre-Dame de la Merci..... 218

Digitized by Google

LEÇON XLIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIVe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Frérots, Dulcinistes, Flagellants, etc. ; schisme d'Occident ; — défendue : fondation des Cellites, de l'ordre de Sainte-Brigitte ; saint Elzéar et sainte Delphine..... 232

LEÇON XLIV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XIVe SIÈCLE, SUITE).

L'Église consolée : sainte Élisabeth, reine de Portugal ; martyrs de Lithuanie ; saint Jean Népomucène. — L'Église affligée : grand schisme d'Occident ; — consolée : mission de Jean de Montcorvin ; conversion d'une partie de la Tartarie, de la Perse et de la Bulgarie ; conversion de la Lithuanie..... 245

LEÇON XLV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Wiclef, Jean Hus, Kiska. — Défendue : concile de Constance ; saint Vincent Ferrier, saint Casimir ; ordre des Pauvres volontaires ; confrérie de la Miséricorde. — Monts-de-piété..... 260

LEÇON XLVI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVe SIÈCLE, SUITE).

L'Église affligée : violation de ses lois. — Consolée : saint François de Paule ; ordre des Minimes ; concile de Florence. — Jugement de Dieu sur les Grecs. — L'Église consolée de la perte de l'empire grec : les Maures d'Espagne ; conversion de la Samogitie ; conquêtes de l'Évangile en Afrique et aux Indes. — L'Église attaquée : renaissance du paganisme. — Consolée : découverte de l'Amérique..... 276

LEÇON XLVII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIe SIÈCLE).

L'Église violemment attaquée : Luther, Zwingle, Calvin, Henri VIII. — Le protestantisme considéré dans ses auteurs, dans ses causes, dans son dogme, dans sa morale, dans son culte, dans ses effets. — Le protestantisme n'est pas une Religion..... 294

LEÇON XLVIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église défendue : saint Gaëtan de Tiène ; ordre des clercs réguliers :

Digitized by Google

— concile de Latran ; ordre de Saint-Jean de Dieu ; Jésuites ; saint Ignace ; saint François Xavier..... 321

LEÇON XLIX.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIe SIÈCLE, FIN).

L'Église défendue et consolée : concile de Trente ; saint Charles Borromée ; sainte Térèse ; Carmélites ; la B. Angèle de Bresse ; Ursulines ; Frères des Écoles pies ; congrégation de Notre-Dame ; religieux Somasques ; Frères Infirmiers d'Obrégon ; Frères du Bien-Mourir ; saint Camille de Lellis..... 344

LEÇON L.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIe SIÈCLE).

Tableau du dix-septième siècle. — Jugement de Dieu sur les nations hérétiques. — L'Église défendue : saint François de Sales ; ordre de la Visitation ; — propagée : missions du Paraguay ; autres missions ; — consolée : saint Vincent de Paul ; filles de la Charité..... 373

LEÇON LI.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée au Japon : persécution violente ; — défendue : martyrs ; la reine de Tango : autres martyrs ; leur joie, leur constance admirable ; — consolée : progrès de la foi en Chine et en Amérique ; — attaquée : jansénisme ; — défendue : Bossuet, Fénelon ; — consolée : Trappistes ; ordre de Notre-Dame du Refuge ; la vénérable mère Élisabeth de Jésus ; ordre de l'Adoration perpétuelle ; Congrégation des sœurs hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve ; des sœurs de la Charité de Nevers..... 396

LEÇON LII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : philosophie, jansénisme ; — défendue : l'abbé de la Salle ; Frères des Écoles chrétiennes ; saint Alphonse de Liguori ; congrégation du Saint-Rédempteur ; — consolée : conversion des princes de la famille impériale de la Chine ; conversion des Illinois. 423

LEÇON LIII.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE).

L'Église attaquée : Voltaire. — Jugement de Dieu sur Voltaire. — Rousseau. — Jugement de Dieu sur Rousseau. — Voltaire et Rousseau jugés l'un par l'autre ; — jugés par eux-mêmes. — L'Église défendue :

Digitized by Google

Bergier, Nonnotte, Bullet, Guénée ; — consolée : Madame Louise de France 442

LEÇON LIV.

LE CHRISTIANISME CONSERVÉ ET PROPAGÉ (XVIIIe SIÈCLE, SUITE).

L'Église attaquée : États généraux ; Assemblée constituante ; suppression des ordres religieux ; serment exigé. — L'Église défendue : discours et conduite des Évêques à l'Assemblée nationale. — L'Église attaquée : pillage et destruction des lieux saints ; déesse de la *Raison ;* — défendue : martyrs aux Carmes ; l'abbé de Fénelon ; le clergé de Nevers ; histoire de ses persécutions ; Pie VI. — Jugement de Dieu sur la France, — sur les persécuteurs, en particulier Collot-d'Herbois. — L'Église consolée : élection de Pie VII ; conversion des hérétiques ; progrès de la Religion aux États-Unis ; mission de la Corée. — Tableau de la Religion depuis le commencement du dix-neuvième siècle 465

PETIT CATÉCHISME 525

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME SIXIÈME.

ORREIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 063700551

Digitized by Google